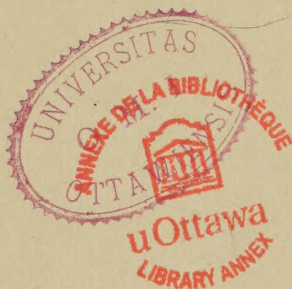

U d'/of OTTAWA
39003001772267



LES

VIES DES PÈRES

DES DÉSERTS D'ORIENT

IV

***

IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET

19, RUE MONTPARNASSE, 19

***

LES

VIES DES PÈRES

DES DÉSERTS D'ORIENT

LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR DISCIPLINE MONASTIQUE

NOUVELLE ÉDITION

D'APRÈS

LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN

de l'Ordre des Minimes

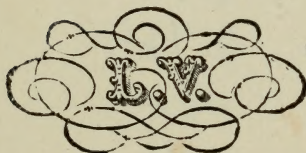
AVEC

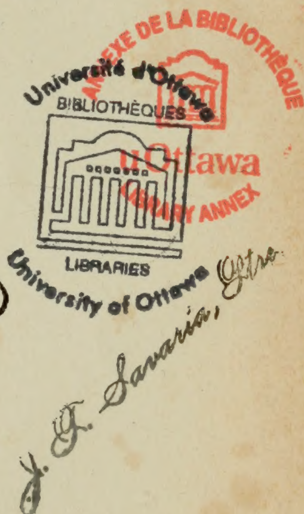
UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

par M. Eugène VEUILLOT

Ornée de 60 gravures par CÉRONI

TOME QUATRIÈME





PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1886



Tome 4.



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris. Ceroni direx.t

Saint Cyriaque.

LES VIES

DES

PÈRES DES DÉSERTS

SAINT CYRIAQUE, SOLITAIRE.

Saint Cyriaque, ou Quiriace, fut uni d'une étroite amitié avec saint Jean le Silenciaire. Il combattit avec lui les hérétiques et fit comme lui honneur à la vie monastique par une éminente piété. On ne sait pas positivement si c'est le moine Cyrille qui a écrit sa vie ; ce qui a donné lieu d'en douter, c'est que l'auteur parle de cet historien comme d'une autre personne, et l'appelle l'*admirable Cyrille*. Mais il pourrait bien se faire que ce fût là une addition de Métaphraste, et que Cyrille fût le véritable auteur de l'ouvrage. C'est l'avis d'un critique fort sévère et souvent injuste, Baillet. Il est tenté de voir dans l'auteur de la Vie de saint Cyriaque l'auteur des Vies de saint Euthymé, de saint Sabas et de saint Jean le Silenciaire.

Saint Cyriaque naquit à Corinthe en Péloponèse, l'an 448, sur la fin de l'empire de Théodose le Jeune. Son père, qui fut fait prêtre, se nommait Jean et sa mère Eudoxe. Il fut élevé dans la piété et les études par Pierre, évêque de Corinthe, son oncle maternel, qui le fit aussi lecteur, bien qu'il fût encore fort jeune. La méditation des saintes Écritures fut son occupation principale. Il y admirait la conduite de Dieu sur les saints de l'ancienne alliance, leurs vertus, les grâces dont il les combla, la protection et la gloire dont il les honora, et surtout ce que le Nouveau Tes-

tament nous apprend de l'incarnation du Verbe, de la vie de Jésus-Christ, de sa croix, et comment il avait triomphé de l'enfer par sa mort, il avait délivré les saints captifs qui étaient détenus dans les limbes. Ces vérités, dont il nourrissait saintement son âme nuit et jour, le touchaient si vivement, que tout embrasé du divin amour, il se détermina à quitter sa patrie, ses parents et toutes les espérances du siècle pour se retirer dans une solitude, où il put vaquer uniquement à sa perfection.

Il fut confirmé dans ce pieux dessein par ces paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile, qu'il entendit le dimanche dans l'église :
Luc. 9. *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et me suive.* Il en sortit sur-le-champ, et s'en alla sans rien dire à personne au bord de la mer, où il monta sur un vaisseau prêt à partir pour la Palestine, et se rendit à Jérusalem. Anastase, successeur de Juvénal, en était patriarche depuis huit ans, et Cyriaque en avait dix-huit. Après la visite des saints Lieux, il se présenta au monastère que l'abbé Eustorge avait nouvellement bâti, et y fut reçu par ce supérieur avec des marques d'une tendresse paternelle. Il n'y passa pourtant que l'hiver, parce que ce monastère étant trop voisin de la ville, il n'y trouvait pas cette solitude entière après laquelle il soupirait ardemment.

La réputation de saint Euthyme faisait alors beaucoup de bruit; on en parlait partout comme de la grande lumière du désert ; de sorte qu'entendant avec admiration tout ce qu'on rapportait de ses vertus, il fut pressé du désir de se mettre sous sa conduite. Il en parla à l'abbé Eustorge, qui, bien qu'il l'aimât tendrement, ne voulut pas s'y opposer et lui donna sa bénédiction, avec laquelle il se rendit à sa laure. Saint Euthyme, comme nous l'avons dit dans sa vie, vivait dans une caverne en anachorète, et ne venait à la laure qu'à certains jours. Cyriaque y fut reçu par deux religieux de son pays, et qui étaient frères, savoir : Anatolius, prêtre, et Germain. Il attendit auprès d'eux que saint Euthyme parût, et il eut le bonheur de recevoir de ses mains l'habit

monastique. Mais comme ce Saint n'admettait point de jeunes gens dans sa laure, et que saint Théoctiste, auquel il les adressait ordinairement, était mort, il l'envoya au monastère de saint Gérasime qui était auprès du Jourdain.

Saint Gérasime le voyant jeune, vigoureux et plein de bonne volonté, ne manqua pas de le mettre aux exercices les plus laborieux. Il fut chargé de fendre du bois, de porter de l'eau, de faire le pain et la cuisine des frères ; et tout pénibles qu'étaient ces différents emplois, qui l'occupaient toute la journée, au lieu de prendre du repos dans la nuit, il la passait presque tout entière dans une oraison fervente, et dans le chant des psaumes et des hymnes. Il ne vivait avec cela que de pain et d'eau, et ne mangeait que de deux jours l'un. Enfin, dit son historien, il menait dans le monastère la vie d'un anachorète plutôt que d'un cénobite, par son assiduité à la prière, son recueillement au milieu de ses occupations, et sa rigoureuse abstinence.

Son saint abbé, témoin de la régularité de sa conduite et des belles dispositions de son cœur, le prit en telle affection, qu'il le choisit pour l'accompagner durant le carême au désert de Ruban, où il se retirait ordinairement, ainsi que saint Euthyme, depuis le lendemain de l'Epiphanie jusqu'au dimanche des Rameaux. Il le prit aussi avec lui lorsque Dieu lui ayant révélé la mort de saint Euthyme, dont il lui fit voir l'âme portée au ciel par les anges dans une gloire éclatante, il alla à sa laure pour rendre à son saint corps les devoirs de la sépulture.

Saint Gérasine ne lui survécut guère plus d'un an ; et Cyriaque, âgé alors de vingt-sept ans, retourna à la laure de saint Euthyme, où l'abbé Élie, qui avait succédé à ce Saint, lui donna une cellule, dans laquelle il put goûter selon ses désirs, les douceurs du recueillement et du silence. Il y fut lié d'amitié avec un excellent religieux nommé Thomas, qu'il prit pour son modèle, et dont il s'efforça d'imiter la conduite, qui était parfaite.

Nous avons dit, en parlant des disciples et des successeurs de

saint Euthyme, que sous le gouvernement d'Élie on changea la laure en un monastère, et les religieux continuèrent de demeurer unis avec ceux de saint Théoctiste, tant pour les biens temporels que pour la forme du gouvernement, ayant les mêmes règles; de sorte que ces deux communautés semblaient n'en être qu'une, étant conduites par le même esprit, les mêmes lois et les mêmes intérêts. Mais l'injustice de l'abbé Paul, supérieur du monastère de saint Euthyme, qui voulut s'attribuer à lui seul des biens que le Sarrasin Thérébon, dont nous avons parlé dans la Vie de saint Euthyme, avait laissés en commun aux deux monastères, forma entre les religieux de ces deux maisons une contestation dont saint Cyriaque fut mal édifié; ce qui le détermina à se retirer dans la laure de Suca, où il espérait de trouver plus d'union et de désintéressement. Il avait habité dix ans dans la laure ou dans le monastère de saint Euthyme, goûtant beaucoup les douceurs de la retraite dans sa cellule; mais quand il fut arrivé à Suca, on ne le laissa pas oisif; car on l'employa successivement à la boulangerie et à la cuisine, à l'infirmerie, au soin de recevoir les hôtes, et à d'autres offices; et il fit paraître dans tous ces emplois tant d'humilité, de patience, de charité, qu'on le jugea enfin digne d'être appliqué au ministère des autels. Il fut donc ordonné prêtre à l'âge de quarante ans, fit la fonction de sacristain et fut chargé des vases sacrés et du trésor de l'église.

On admirait entre ses vertus plus particulièrement sa douceur et sa mortification; car jamais il ne parut ému de colère, et jamais on ne le vit manger avant la fin du jour. Cependant, pressé de nouveau du désir de ne vaquer qu'à Dieu seul dans le silence du désert, après avoir exercé dix-huit ans la charge qu'on lui avait confiée, il remit, étant âgé de soixante et dix-sept ans, le trésor de l'église à ses confrères, et se retira dans le désert de Natuph, avec un seul de ses disciples. Le lieu était si stérile, qu'ils n'y trouvèrent ni fruits sauvages, ni herbes douces, mais seulement une espèce d'oignon marin fort âcre et fort amer. Saint Cyriaque

dit à son disciple d'en ramasser et de les faire bouillir avec du sel; et ayant fait sa prière à Dieu, ces oignons n'eurent plus la même amertume, et ils en vécurent pendant quatre ans.

Au bout de ce temps, un charitable habitant du bourg de Thécué apprit par des bergers l'endroit où il s'était retiré, et lui envoya un âne chargé de pains frais, dont il se nourrit avec son disciple, en rendant à Dieu de grandes actions de grâces. Mais ce disciple ayant voulu aussi manger sans son ordre de ces oignons après les avoir préparés selon sa coutume, il trouva qu'ils avaient conservé toute leur amertume, et en fut extrêmement incommodé. Le Saint le guérit par sa prière; et après qu'ils eurent consommé leur pain il lui ordonna de nouveau de préparer de ces oignons comme auparavant. Il obéit; mais craignant qu'ils ne fussent encore amers, il n'osa y toucher. Saint Cyriaque les bénit alors par le signe de la croix, en mangea le premier et n'y trouva plus d'amertume, Dieu ayant voulu renouveler en sa faveur la grâce qu'il leur avait faite au commencement de pouvoir s'en nourrir.

Il serait resté davantage dans ce désert, qui favorisait si bien son amour pour le silence et pour la pénitence; mais un an après, la délivrance d'un possédé qu'il obtint de Dieu par la force de ses prières, attira auprès de lui un si grand concours de monde, tant du bourg de Thécué que des endroits circonvoisins, qu'il s'enfuit au désert de Ruban. Il y vécut de racines et de feuilles tendres de roseaux que Dieu assaisonnait par l'onction de sa grâce et par les consolations intérieures qu'il lui faisait goûter; mais il fut encore obligé d'abandonner ce lieu après cinq ans, parce qu'on l'y venait trouver de toute part comme on avait fait à Natuph, et que sa charité ne pouvait se refuser à ceux qui avaient recours à ses prières.

Il voulut donc chercher un désert où il pût vivre inconnu, et choisit un endroit où les rivières de Laura et de Suca mêlaient leurs eaux, et qu'on appelait le désert de Susac ou Susacim. On

n'y avait vu demeurer jusqu'alors aucun anachorète, et on tenait ce lieu inaccessible aux passants; mais la foi qu'on avait en ses prières, et le désir de recevoir de lui de saintes instructions, firent qu'on franchit toutes les difficultés du chemin pour l'y venir voir. Il y demeura pourtant sept ans entiers, et n'en sortit qu'aux instances des religieux de Suca, qui, pressés par une famine extrême qui affligeait le pays et faisait périr beaucoup de gens, vinrent le prier instamment de retourner à leur laure, espérant que sa présence leur attirerait la bénédiction du Seigneur.

Il y choisit pour sa demeure la grotte de saint Chariton, dans laquelle il demeura cinq ans. Ce fut dans ce temps-là qu'il forma une liaison étroite avec saint Jean le Silenciaire, qui demeurait dans la laure de saint Sabas ; qu'il en reçut une lettre que le moine Cyrille lui apporta, et qu'il combattit fortement avec lui les moines origénistes, qui avaient Nonnus et Léonce pour chefs, comme nous l'avons dit ailleurs. Cyrille, en lui remettant la lettre de saint Jean, lui raconta tous les maux que ces hérétiques avaient faits, soit à Jérusalem, soit dans différents endroits de la Palestine, et surtout dans un grand nombre de monastères qu'ils avaient infectés de leurs erreurs, et en particulier la nouvelle laure. Le Saint ne put entendre ce récit sans gémir et sans verser des larmes ; mais après ces témoignages de sa douleur, plein de confiance en Dieu, il dit à Cyrille : « Vous direz de ma part à celui qui vous a envoyé : Cessons, mon Père, de nous affliger ; nous verrons dans peu Nonnus et Léonce périr misérablement ; les loups qui se sont introduits dans la nouvelle laure en seront honteusement chassés, et les brebis dociles y seront nourries en paix de la saine doctrine, sans qu'on ose plus les troubler. » Nous avons vu ailleurs comment cela se vérifia par la mort tragique de Nonnus, et l'expulsion des hérétiques de la nouvelle laure.

Cyrille, après un entretien qu'il eut avec lui sur les erreurs des origénistes, lui dit qu'il demeurait au monastère de saint Euthyme. A ces mots le Saint, saisi de joie, lui répondit : « Ah,

mon frère ! nous sommes donc religieux du même monastère. » Il en prit occasion de lui parler au long des vertus de saint Euthyme et de saint Sabas ; ce que ce pieux écrivain eut soin de recueillir précieusement, pour le mettre comme il a fait dans l'histoire de leur vie.

Les origénistes de son voisinage s'étant brouillés entre eux après la mort de Léonce et de Nonnus, vinrent troubler son repos par des visites importunes ; ce qui le fit résoudre de retourner à son désert de Susacim, où il espérait qu'ils ne s'aviseraient pas de le venir chercher. Il entreprit ce voyage malgré son âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, et y demeura encore huit ans entiers. Il s'y pratiqua une petite cellule avec un jardin, où il planta des herbes, et Dieu lui envoya un lion d'une grandeur démesurée, qui en défendait l'approche aux autres bêtes qui pouvaient lui causer du dommage, et laissait passer librement les hommes qui venaient le voir.

Le moine Cyrille en fit lui-même l'expérience. Il eut la pensée de le visiter dans cette solitude, et se rendit à la laure de Suca pour prier un de ses disciples, nommé Jean, de l'y conduire. A mesure qu'ils approchèrent de sa cellule, ils virent venir ce lion à eux, et Cyrille en fut effrayé ; mais Jean le rassura ; et comme cet animal vit qu'ils allaient voir le Saint, il se détourna du chemin et leur en laissa le passage libre. Saint Cyriaque eut bien de la joie de les voir, et les reçut avec des témoignages d'une tendre affection. Il reconnut sans peine Cyrille, et dit à Jean : « Vous m'avez amené mon confrère, puisqu'il est du même monastère que moi. » Jean répondit en riant : « Oui, mon Père, mais il a eu grand peur de votre lion. » — « Et qu'aviez-vous à craindre ? dit le Saint : c'est là le fidèle gardien de mon jardin. Il ne permet à aucun animal d'y entrer ; et quand quelqu'un veut en approcher, il le fait bientôt fuir. Il en fait de même aux barbares et à tous ceux qui voudraient me voler, ou me faire insulte. Je suis sous sa garde en toute sûreté. »

Il leur parla ensuite des saints Pères de la solitude qu'il connaissait, et les anima par le récit de leurs vertus à marcher sur leurs traces. Enfin, il dressa la table, et tandis qu'ils mangeaient, le lion vint se présenter devant lui comme aurait fait un animal domestique. Il lui donna du pain et l'envoya garder le jardin. Après le repas, saint Cyriaque reprit la conférence spirituelle, et les congédia enfin avec sa bénédiction.

Après que saint Cyriaque eut passé huit ans dans cette solitude, la faction des origénistes ayant été entièrement dissipée, les religieux de la laure de Suca vinrent le prendre et le ramenèrent à la grotte de saint Chariton. Le moine Cyrille profita de son retour pour le voir souvent ; et l'écrivain de sa vie, ou plutôt Cyrille lui-même, assure qu'il retira de ses entretiens de très-grands avantages pour son âme. Ce grand Saint vécut encore deux ans, et mourut en 554 ou 555, âgé de cent sept ans [1].

On remarque en lui comme dans saint Jean le Silenciaire, qui ne vécut guère moins, que plus ils avançaient en âge, plus ils étaient vigoureux dans les exercices de leur institut. Son historien dit aussi qu'il avait le caractère doux, l'accès facile et agréable, la santé ferme, la force de l'esprit et du corps toujours égale, la taille fort haute et droite, sans que le poids des années ait pu ni la courber ni l'affaiblir ; mais ce qu'on doit admirer encore plus, c'est la pureté de ses mœurs et de sa foi qu'il a conservée inviolablement pendant une si longue vie.

[1] Baillet lui donne 109 ans ; mais ses Actes, que Bulteau a suivis, ne lui en donnent que 107.

L'HISTORIEN CYRILLE.

Nous avons trop d'obligation à cet excellent solitaire, pour ne pas lui donner ici une place particulière. Nous recueillerons ce que nous en allons rapporter de ce qu'il a marqué lui-même dans les Vies de saint Euthyme, de saint Sabas et de saint Jean le Silenciaire ; et quoique sa modestie lui ait fait taire ses propres vertus pour ne relever que celles de ces saints, on y reconnaîtra pourtant un religieux élevé dans ses devoirs par de grands maîtres de la vie monastique, et qui sut mettre à profit la sainte éducation qu'il en reçut.

Il était de Scythopolis dans la Palestine, et voici ce qu'il dit de lui-même dans la Vie de saint Sabas et ailleurs : « Ce Saint, dit-il, étant venu à Césarée et ensuite à Scythopolis pour y faire publier les ordres de l'empereur Justinien, Théodose, notre évêque, fut au-devant de lui accompagné de son peuple ; et mon père, qui était son administrateur et son conseiller, se trouvait à sa suite. Après qu'on eut publié les ordonnances du prince, le saint vieillard fut conduit au palais épiscopal, et logea à l'église du saint martyr Procope. Mon père le voyait souvent, et comme j'étais encore fort jeune et que je l'accompagnais, il me fit mettre à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Il me la donna aussitôt, me releva, et m'embrassant tendrement, il dit à mon père : « Je regarde dès à présent cet enfant comme mon disciple : c'est là le fils de la solitude ; » et se tournant vers l'évêque, il ajouta : « Monseigneur, je vous prie de vouloir bien prendre soin de cet enfant, parce que j'en ai besoin. »

« Mon père ne manqua pas de rapporter ceci à ma mère, qui voulut aussi saluer le saint vieillard et recevoir sa bénédiction. Elle profita, sur l'avis que mon père lui en donna, d'une visite

qu'il devait aller faire au solitaire Procope, et l'attendit sur son chemin à l'église de l'apôtre saint Thomas. Le Saint s'y étant arrêté, mon père le prit à part et lui présenta ma mère, afin qu'il lui donnât sa bénédiction; et sachant qu'elle était une servante de Dieu, il la lui donna volontiers. Ensuite me voyant, il répéta à mon père ce qu'il lui avait déjà dit, et lui recommanda de me faire apprendre le psautier par cœur.

« Ma mère s'étant retirée, nous le suivîmes jusque chez l'abbé Procope, d'où après avoir dîné, nous revînmes à la maison de l'évêque. Le lendemain le Saint, qui devait retourner à Jérusalem, honora notre maison de sa présence, y fit sa prière et nous donna encore à tous sa bénédiction, après quoi il partit pour la Ville sainte avec les Pères qui l'avaient accompagné. Depuis ce temps-là notre évêque demandait souvent de mes nouvelles à mon père, et lui disait avec bonté: « Que fait le disciple du bienheureux Sabas? Faites qu'il apprenne bien le psautier et le saint Apôtre. » Il me donna aussi la tonsure cléricale, et m'admit au degré de la cléricature.

« La seizième année de l'empire de Justinien, je pris l'habit monastique; et sentant dans mon cœur un désir extrême d'aller dans le désert, je cherchais un honnête prétexte de me retirer; mais n'en pouvant point trouver, je pris occasion de la fête de la Dédicace de l'église de Jérusalem pour y aller, et j'en obtins la permission. Quand je fus sur le point de partir, ma mère me donna pour dernier avis, de ne jamais rien faire, pour ce qui regardait mon âme, sans le conseil de Jean le Silenciaire, de peur, me dit-elle, que vous ne vous laissiez séduire par les origénistes, et qu'ils ne vous engagent dans leurs erreurs.

« Après donc que j'eus visité tous les lieux de Jérusalem que le Seigneur avait consacrés par sa présence, et que j'eus aussi adoré la sainte croix, j'allai voir le bienheureux Jean. Il me donna plusieurs avis, et dit enfin : « Si vous voulez vous sanctifier, allez au monastère du grand Euthyme et demeurez-y. » Mais comme

j'étais encore un jeune étourdi, je ne fis pas de cas de son avis, et je m'en allai du côté du Jourdain pour demeurer dans quelqu'un des monastères qui sont dans ce désert. J'eus sujet de m'en repentir, car je tombai malade dans la laure de Calamon [1], où me voyant étranger et accablé de mal, je me livrai à une grande tristesse. Le bienheureux Jean vint alors à mon secours ; il m'apparut en songe, et me dit : « Vous avez été puni parce que vous n'avez pas fait ce que je vous avais ordonné ; mais levez-vous et allez-vous-en à Jéricho, vous y trouverez dans l'hôpital de l'abbé Euthyme, un ancien solitaire d'une petite taille, que vous suivrez jusqu'au monastère de l'abbé, et vous y opérerez votre salut. »

« Étant éveillé, je sentis mes forces renouvelées, et après avoir reçu la communion et pris quelque nourriture, je m'en allai à pied à Jéricho, au grand étonnement des religieux, qui étaient tout surpris de me voir guéri. J'arrivai au monastère de saint Euthyme au mois de juillet. L'abbé Léonce en était alors supérieur ; et depuis ce temps-là j'allais rendre compte de mon âme au bienheureux Jean. J'avais connu ses disciples à Scythopolis, parce qu'ils logeaient à notre maison comme à leur propre hospice, lorsqu'ils y venaient, et que mes parents leur donnaient des aumônes pour le monastère et les Pères de la laure, depuis que notre saint père Sabas avait daigné les honorer de sa visite. Cela faisait aussi que j'allais le voir avec plus de confiance, et que je profitais du bonheur de recevoir ses instructions et de participer à ses prières.

« Je me trouvai un jour attaqué d'une tentation violente que je lui déclarai. A peine eut-il prié pour moi, que j'en fus délivré. Tandis que j'étais à sa fenêtre pour lui parler et qu'il me donnait ses avis, un homme, nommé George, lui amena son fils qui était possédé du démon et le mit à terre. Cet enfant pleurait ; et sans que son père lui eût dit le sujet pourquoi il l'avait amené, il com-

[1] La laure de Calamon était située entre celle de Pharan et celle des Tours. Il en est parlé dans le *Pré spirituel*, c. 40.

prit qu'il était possédé du malin esprit. Son cœur en fut attendri. Il pria pour lui, le fit approcher de la fenêtre, lui fit une onction avec de l'huile de la lampe qui brûlait devant la sainte croix, et aussitôt le démon sortit de son corps et le laissa libre.

« Je fus aussi témoin, dans le monastère de saint Euthyme, d'un miracle qui se fit à son tombeau en faveur d'un moine de Cilicie, nommé Paul, du monastère de Martyrius. Il était possédé du démon, et ses confrères l'avaient amené au sépulcre du Saint, et l'avaient laissé devant ses précieuses reliques. Le Saint lui apparut vers minuit et le guérit. En même temps il se leva, se joignit aux religieux qui chantaient l'office, chanta à son tour comme les autres, et nous déclara comment il avait été délivré. Les religieux de son monastère ayant su qu'il était guéri, vinrent pour le ramener chez eux ; mais il voulut rester pour mieux reconnaître la grâce qu'il avait reçue du Saint, et servit depuis dans le monastère comme les autres frères, se portant à tous ses devoirs avec une sainte joie et une grande fidélité. »

Nous ne savons rien de plus particulier de ce que fit Cyrille dans le monastère de saint Euthyme, où il demeura jusqu'au temps que les moines origénistes ayant été chassés de la nouvelle laure, il vint l'occuper selon les intentions de saint Jean le Silenciaire, avec les religieux orthodoxes que le patriarche Eustoche appela, pour y faire fleurir la régularité et y entretenir l'esprit de saint Sabas avec l'observance de ses règles.

Ce fut dans ce nouveau séjour qu'il composa l'histoire de saint Euthyme et de saint Sabas ; ou plutôt qu'il mit en ordre les mémoires qu'il avait rassemblés. Il raconte lui-même comment il en conçut le dessein et comment il l'exécuta. « Ayant reçu, dit-il en parlant de saint Euthyme, beaucoup de grâces et de secours, soit corporels soit spirituels par ses prières, et voyant les fréquents miracles qui arrivaient à son tombeau, j'admirais le grand crédit qu'il avait auprès de Dieu, et je sentis naître dans mon cœur le désir d'être pleinement instruit des actions de sa vie, et par quelle

vertu il était parvenu à la sainteté qui l'avait rendu si fort agréable à Dieu.

« M'étant donc informé avec soin de plusieurs Pères de cette solitude, dont les uns avaient appris par relations sûres ce qui concernait le grand Euthyme, et les autres avaient vécu avec le bienheureux Sabas, je recueillis fidèlement tout ce que je pus apprendre des uns et des autres, et j'en dressai des mémoires, sans y mettre pourtant aucun arrangement. Quelque temps après on assembla le cinquième concile général de Constantinople, où les erreurs d'Origène et de Nestorius furent condamnées, et les origénistes de la nouvelle laure en ayant été chassés et remplacés ensuite par des Pères orthodoxes, j'y fus aussi appelé par la permission de Jean le Silenciaire. A peine j'y fus établi, qu'il m'écrivit des lettres pleines d'une bonté paternelle, pour m'exhorter à composer l'histoire des bienheureux Euthyme et Sabas.

« Je fus deux ans à réfléchir dans le silence de la laure sur le moyen de l'exécuter; mais quand je voulus l'entreprendre, n'ayant point étudié les lettres humaines, je ne sus plus comment la commencer. Dans l'impuissance où j'étais de réussir, j'eus recours à l'oraison; et après avoir prié avec le plus de ferveur qu'il me fut possible et avoir répandu beaucoup de larmes, ne me voyant pas plus avancé, je pensai d'abandonner mon entreprise comme étant au-dessus de mes forces.

« Cependant un jour que j'étais assis, ayant mes mémoires en main et tout accablé de tristesse, je m'endormis : c'était la seconde heure du jour; et alors le grand Euthyme et le bienheureux Sabas m'apparurent avec leur habit de moine; je crus les entendre parler entre eux, et que le vénérable Sabas dit au grand Euthyme : « Voilà votre fils Cyrille qui tient dans sa main les mémoires qu'il a ramassés, mais il n'a pu encore commencer de les mettre en ordre, ne sachant comment s'y prendre ; » et il lui répondit : « Il ne le saurait faire sans le secours de la grâce d'en haut. » — « Obtenez-la lui donc, » répliqua le bienheureux Sabas.

Alors le saint père Euthyme mit la main dans son sein et en tira un vase d'argent plein d'une liqueur, dont il fit couler par trois fois quelques gouttes dans ma bouche. Elle ressemblait à de l'huile; mais par le goût, je croirais la dégrader en la comparant au miel, et j'avoue que je n'en pourrais jamais faire comprendre la douceur par mes expressions. Le plaisir que j'en ressentis m'éveilla, et il m'en restait encore un goût délicieux dans la bouche. Je mis aussitôt la main à l'ouvrage ayant le cœur comblé de consolation; et non-seulement j'entrepris la vie du grand Euthyme, mais je me sentis encore poussé intérieurement d'écrire celle de l'incomparable Sabas. »

Nous n'avons pas besoin de justifier ici la vérité de cette vision; elle est assez prouvée par les effets : les auteurs même les plus critiques qui ont eu occasion de parler de l'ouvrage de Cyrille, ne l'ont fait qu'avec de grands éloges. « On ne peut s'empêcher, dit Bulteau, d'admirer qu'un homme qui n'avait point d'étude ait si bien exécuté son dessein, marquant exactement les lieux, les temps et les personnes; car il a excellé en son genre. Et dans le sentiment de Baronius, si l'on excepte saint Athanase et saint Jérôme, nul des anciens qui ont écrit des Vies des Saints n'a mieux réussi que lui, tant à l'égard de la bonne foi et de la vérité des choses, que de l'ordre et de la distinction des temps [1]. »

Cyrille, avant que de rapporter cette vision, fait une remarque sur la fin de l'histoire de saint Euthyme, qui prouve sa bonne foi et son exactitude. « Voilà, dit-il, la moindre partie de ce que nous avons vu, ou de ce que nous avons ouï dire à plusieurs du grand Euthyme. Nous avons rapporté d'une part les prodiges de sa vie, et de l'autre ceux qui se sont faits après sa mort, afin qu'ils ne fussent pas ignorés de ceux qui viendront après nous; car on voit que les uns confirment les autres, et prouvent manifestement

[1] Bulteau, *Histoire monastique*, l. 4, c. 6. On peut voir aussi ce que Baillet en a dit dans ses remarques sur les Vies de saint Euthyme, saint Sabas, saint Jean le Silenciaire et saint Cyriaque

la sainteté de cet excellent Père. En effet, comment ces grandes merveilles auraient-elles été faites à son tombeau après sa mort, s'il n'avait été saint pendant sa vie mortelle? Et comment pourrait-on douter de la sainteté de sa vie, attestée par de si grands prodiges après sa mort? »

Il commence aussi la vie de saint Sabas, par une petite préface adressée à George, supérieur de la nouvelle laure, et y dit ces belles paroles, qui prouvent toujours plus sa sincérité dans la composition de son histoire : « Je prie tous ceux qui liront mes ouvrages de demander au Seigneur le pardon des péchés de ma vie, qui a été si misérable. Je n'exige pas que, pour la vérité des faits que je vais vous raconter, on s'en rapporte absolument à ce que je dirai; mais j'ai marqué expressément les temps, les lieux, les personnes, les noms avec fidélité, afin qu'on puisse s'en assurer soi-même par l'examen qu'on en voudra faire. »

Il allait souvent à la grande laure pour consulter saint Jean le Silenciaire, son père spirituel, et enfin il s'y fixa entièrement. Un jour qu'il s'y était rendu pour préparer une cellule, il fut témoin d'un prodige qui arriva au tombeau de saint Sabas, et qu'il raconte ainsi. « On avait bâti la grande citerne au bas de la tour de notre père Sabas, dans la grotte d'où l'on monte par un escalier dérobé de l'église Théoctiste à cette même tour, et au-dessus de laquelle les Pères firent un réservoir, où les eaux se ramassaient et se filtraient avant que de tomber dans la citerne. Un architecte de Bethléem, nommé Mamas, avait fait l'un et l'autre; mais travaillant sur le réservoir pour le finir avec un de ses jeunes élèves, nommé Auxence, il se leva tout à coup un orage si furieux, que les eaux tombant de toutes parts avec impétuosité dans le réservoir, il en fut renversé. Mamas eut assez de force pour se sauver du danger; mais le jeune apprenti fut entraîné par les grands quartiers de pierre qui se détachèrent, et tomba dans le vestibule qui est entre les deux églises, où est le tombeau de notre saint père Sabas. Il y a environ dix coudées

de hauteur. Et après que la pluie eut cessé, on trouva cet enfant sous ce grand monceau de pierres, sans qu'il eût eu le moindre mal. Je fus spectateur de ce miracle, qui se fit le jour que j'y vins de la nouvelle laure, dans l'intention de choisir une place pour y bâtir la cellule que je voulais habiter. »

Outre les célèbres solitaires des monastères de saint Euthyme et de saint Sabas que Cyrille connut, et dont les récits ajoutés à ce qu'il avait vu, l'aidèrent à former les mémoires des vies de ces Saints, il eut encore le bonheur de connaître particulièrement saint Cyriaque. Il l'allait visiter au désert de Susacim et à la laure de Suca, et lui portait les lettres de saint Jean le Silenciaire, du temps des troubles que les hérétiques causaient en ces provinces. Il apprit aussi de lui plusieurs particularités des actions et des prodiges de ces Saints. Enfin, s'étant tout à fait retiré dans la grande laure, il y écrivit en 557, la vie de son père spirituel saint Jean le Silenciaire, qui vivait encore. Nous ignorons combien de temps il vécut depuis, et en quelle année il est mort.

SAINT THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE [1].

Margariazze, village de Cappadoce, est devenu célèbre dans l'histoire monastique par la naissance de saint Théodose, comme le bourg de Mutalasque, dans la même province, l'a été par celle de saint Sabas, son ami particulier et son collègue dans le gou-

[1] Le cardinal Baronius conjecture que c'est le moine Cyrille, que nous avons si souvent cité, qui a écrit la Vie de saint Théodose; mais on n'y reconnaît point la méthode de cet historien, qui marque ordinairement les lieux, les temps et d'autres circonstances avec beaucoup d'exactitude, ce que celui-ci n'a pas fait. C'est pourtant, sans aucun doute, un religieux de son monastère qui vivait fort peu de temps après le Saint. Son histoire a été reconnue pour bien assurée par les écrivains les plus compétents. Voir le cardinal Baronius et Bolland.

Tome 4.



Imp. Ch. Chardon aîné. Paris.

Ceroni direx.t

Théodose le Cénobiarque.

vernement des moines de la Palestine. Ce Saint, surnommé le Cénobiarque, pour le distinguer de saint Théodose l'Antiochien, naquit vers l'an 423, sous l'empire de Théodose le Jeune. Son père, nommé Procerèse, et sa mère Eulogie, étaient d'excellents chrétiens, qui le reçurent de la providence comme un don de Dieu, selon la signification de son nom. Ils l'élevèrent avec un grand soin dans la piété dont ils faisaient profession, et eurent la consolation de le voir croître sous leurs yeux en mérite et en vertu.

Il ne se servit de son jugement, lorsqu'il fut en âge d'en user, que pour donner dans son cœur aux exercices de la dévotion une entière préférence sur les biens du siècle et les plaisirs que la jeunesse recherche. Son âme ne goûtait que les choses de Dieu, et ne soupirait qu'après la solitude. Il fut pourtant admis dans le clergé, et ordonné lecteur étant encore fort jeune, et cet office l'obligeant de lire plus assidûment les saintes Écritures, il en acquit une grande connaissance, et eut une facilité admirable d'en développer le sens ; mais plus il en nourrissait son âme, plus les vérités qu'elles renferment y faisaient de profondes impressions, qui le dégageaient davantage des choses de la terre, et le pressaient de tout quitter pour acquérir la perfection évangélique.

L'exemple d'Abraham, qui sortit de son pays pour suivre la voix de Dieu, le sollicitait à quitter le sien ; et le désir de marcher à la suite de Jésus-Christ par la voie étroite, le portait à la vie religieuse. Il fut quelque temps occupé de ces pensées, et fit de longues prières pour connaître la volonté de Dieu, lui disant souvent dans son cœur : « Mettez-moi, Seigneur, dans le chemin où vous me voulez, afin que je marche dans la vérité. » Enfin, il résolut d'aller à Jérusalem visiter les saints Lieux, dans l'intention d'y acquérir de nouvelles lumières, pour choisir ensuite l'état de vie que Dieu lui ferait connaître.

Ses désirs furent exaucés avant même qu'il y arrivât, et saint Siméon le Stylite fut celui qui lui servit d'interprète des desseins

que Dieu avait sur lui. Ce Saint était sur une colonne en spectacle aux anges et aux hommes par sa vie miraculeuse, et Théodose passant par le territoire d'Antioche, profita de cette occasion pour le voir et pour recevoir ses instructions et sa bénédiction. Saint Siméon l'aperçut du haut de sa colonne à mesure qu'il en approchait, et l'appelant par son nom, lui cria : *Théodose, homme de Dieu, soyez le bien-venu.* Il fut extrêmement surpris de s'entendre nommer par le Saint qu'il n'avait jamais vu ; de sorte que saisi de respect et de crainte, il se prosterna le visage contre terre ; mais le Saint le fit monter sur sa colonne, l'embrassa tendrement, lui prédit tout ce qui lui arriverait dans la suite, et surtout qu'il serait pasteur d'un grand nombre de brebis spirituelles, et qu'il les garantirait par ses soins des fureurs du loup infernal.

Ces prédictions, qu'il écouta dans un esprit de foi, le confirmèrent dans un pieux dessein. Il sortit d'auprès du Saint plein de confiance en ses promesses et en ses prières, et poursuivit son chemin le cœur comblé de joie et embrasé d'une sainte ardeur. Après avoir visité à Jérusalem, dont Juvénal était alors évêque, les lieux consacrés par les vestiges du Sauveur du monde, il délibéra quelque temps s'il embrasserait une vie tout à fait solitaire, ou s'il entrerait dans un monastère pour y vivre avec plusieurs. Ce dernier état lui parut plus sûr pour un commencement, faisant réflexion sur sa propre faiblesse et son défaut d'expérience. « Car, disait-il, ne serait-ce pas une témérité ou plutôt une folie, dans un soldat qui ne ferait que d'être engagé dans la milice, de sortir de son rang pour se jeter au milieu des ennemis ? Comment donc, n'étant pas encore formé dans la milice spirituelle, aurais-je la témérité de m'exposer à lutter seul dans la solitude contre les puissances des ténèbres ? Il convient bien mieux que j'apprenne auparavant la manière de les combattre des saints Pères qui en ont l'expérience, jusqu'à ce qu'étant suffisamment dressé par leurs instructions, je puisse recueillir les fruits de leurs leçons dans le silence du désert. »

Il y avait alors dans un coin de la tour de David, un saint reclus, nommé Longin, qui avait vieilli dans les travaux de la pénitence, et joignait aux vertus monastiques des lumières admirables pour la conduite des âmes. Sa réputation était grande, et ce fut sous sa discipline que Théodose vint se mettre, pour s'instruire parfaitement des devoirs de l'état qu'il voulait embrasser. Il trouva en lui tout ce qu'il pouvait désirer pour son avancement spirituel, et s'y attacha avec tant de confiance, que, ne mettant point de bornes à sa docilité, il fit en peu de temps des progrès qui remplirent de joie le cœur de cet excellent maître.

Tandis qu'il goûtait sous sa direction tous les avantages de l'obéissance religieuse, et que Longin comptait aussi de l'avoir auprès de soi pour le reste de ses jours, une pieuse dame, nommée Icélie, qui avait consacré ses richesses à la religion, et avait bâti une église en l'honneur de la sainte Vierge, sur le chemin de Bethléem, vint prier ce saint vieillard de lui donner son disciple pour en avoir la direction. Il ne se rendit qu'après en avoir été pressé jusqu'à l'importunité ; et Théodose, qui avait fait profession de lui obéir en tout, s'y soumit aussi, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, ayant de la peine à se séparer d'un maître à qui il était uni par les liens de la confiance et de la reconnaissance, et par les avantages spirituels que son âme trouvait auprès de lui.

Il fit paraître tant de vertu dans ce nouveau ministère, qu'il était un sujet d'admiration pour tout le monde. Mais son humilité ne pouvant souffrir d'être obligé de commander ceux qui étaient destinés sous lui au service de cette église, et encore moins les marques d'estime et de vénération que sa réputation lui attirait, il prit le parti de quitter, et se retira dans une caverne qui était à une montagne voisine, où l'on tenait par tradition que les Mages avaient passé la nuit pour dérober leur marche au roi Hérode, lorsqu'ils retournaient à leur pays après avoir adoré le saint Enfant Jésus.

La vie qu'il entreprit dans ce lieu fut céleste. Il y immola son corps à la pénitence et y dévoua son esprit et son cœur à la prière et aux ardeurs de la charité. Il ne se nourrissait que de fruits ou d'herbes sauvages, ou de légumes trempés dans l'eau, encore n'en prenait-il que fort sobrement et seulement autant qu'il en fallait pour empêcher que son corps ne succombât sous la rigueur de l'abstinence : régime qu'il soutint pendant plus de trente ans, sans manger une seule fois durant tout ce temps, un morceau de pain. Mais, tandis qu'il matait sa chair par un jeûne si austère, il donnait à son âme tout l'essor d'une sainte ferveur, passant les nuits entières debout dans la contemplation ou dans le chant des psaumes et des cantiques, répandant tantôt des larmes de componction, et tantôt goûtant ces délices ineffables que Dieu fait sentir par sa miséricorde aux âmes embrasées des ardeurs brûlantes de son saint amour. Ainsi, dit son historien, tandis qu'il atténuait le corps par la pénitence, il engraissait son âme par une prière continuelle ; et on pouvait le comparer à cet arbre dont parle le Prophète, qui est planté le long du courant des eaux, et qui donne dans son temps des fruits en abondance. Il ajoute qu'il n'observa pas cette vie si austère pour réprimer seulement les passions de la jeunesse, mais qu'il la pratiqua jusqu'à la fin de sa course, qui fut très-longue, comme nous le dirons dans la suite ; de sorte que, dit-il, son âme fut à l'égard de son corps, comme seraient deux compagnons embarqués dans un même vaisseau, qui ne cessent de tenir la même route que quand ils arrivent heureusement au port.

Quoique tous les préceptes divins, ajoute-t-il, lui fussent chers et précieux et qu'il s'efforçât de les observer parfaitement, il envisageait avec une attention particulière, et tâchait d'accomplir avec la fidélité la plus exacte, la suprême loi de la charité, à l'imitation de l'apôtre saint Paul, qui en a été un si parfait modèle.

Nous devons regarder comme un effet que cette reine des vertus

produisit dans son cœur, le sacrifice qu'il fit de son attrait pour le repos et le silence, en faveur de ceux qui vinrent se joindre à lui et le choisirent pour leur conducteur dans la voie du salut. Ils ne furent d'abord que six ou sept, et il s'appliqua à leur inspirer les mêmes sentiments d'aversion pour les délices de la terre, et d'amour pour les travaux de la pénitence, dont il était pénétré lui-même, et qui l'avaient préparé aux plus éminentes vertus. Comme il était persuadé que la pensée de la mort était un moyen efficace pour former en eux ces saintes dispositions, il leur ordonna un jour de préparer un tombeau qui leur serait commun, afin que l'ayant souvent devant les yeux, ils s'entretinssent plus facilement de la fin dernière. Lorsque le tombeau fut achevé et qu'il était sur le bord pour le considérer, ayant tous ses disciples auprès de lui, il leur dit d'un air mêlé de joie et de gravité : *Voilà la fosse préparée, qui en fera la dédicace?* Un d'entre eux, nommé Basile, qui était prêtre, touché du désir de s'aller unir à Dieu, et sans doute par un saint pressentiment de ce qui lui devait arriver, se mit à genoux et lui dit : *Mon père, donnez-moi votre bénédiction ; ce sera moi qui en ferai la dédicace.* Le Saint éclairé d'en haut, connut qu'il disait vrai et fut très-satisfait de l'y voir disposé.

Dès ce moment on ne considéra plus Basile comme étant de ce monde. On fit pour lui les prières qu'on était accoutumé de faire pour les morts, le troisième, le neuvième et le quarantième jour après leur décès ; et sur la fin du quarantième jour, ce religieux, sans fièvre, sans douleur de tête, sans aucun autre sentiment de maladie, s'endormit doucement au Seigneur. On conserva depuis la mémoire de cet événement, et dans le XII[e] siècle on montrait encore l'endroit où il avait été enterré. C'est ce que témoigna Jean Phocas, qui fit le voyage de la Terre-Sainte dans ce temps-là.

Dieu ajouta un nouveau miracle à celui-ci. Saint Théodose vit Basile pendant les quarante jours qui suivirent sa mort, se joindre

aux autres religieux au temps de la psalmodie, et chanter avec eux les louanges du Seigneur. Il n'y eut d'abord que lui qui le vit. Aëtius, un de ses disciples et celui qui était le plus fidèle imitateur de ses vertus, entendait sa voix, mais ne le voyait point. Il le désirait beaucoup, et supplia son saint abbé de lui obtenir de Dieu cette grâce. Elle lui fut accordée la nuit d'après; car Basile ayant paru comme auparavant pour chanter avec les autres frères, saint Théodose pria le Seigneur d'ouvrir les yeux à Aëtius afin qu'il le pût voir; et celui-ci apercevant Basile dans ce moment, courut aussitôt à lui pour l'embrasser, mais il disparut en disant d'une voix qui fut entendue de tous: « Dieu vous garde, mes Pères et mes frères, vous ne me verrez plus désormais. » Ainsi, dit l'écrivain de la vie de notre Saint, se vérifia cet oracle du Sau-
Joan. 11. veur du monde: *Celui qui croit en moi vivra, quoiqu'il soit mort.*

Ce premier témoignage que Dieu donna de la vertu de saint Théodose à ses disciples, fut suivi d'un second qui servit à les confirmer toujours plus dans l'idée qu'ils avaient déjà de sa sainteté, et à exciter davantage leur confiance. C'était la veille du saint jour de Pâques, et il n'y avait aucune provision dans le monastère, ni même du pain pour consacrer le lendemain à la messe. Ces bons religieux en étaient extrêmement en peine, craignant d'être privés du saint Sacrifice en un jour si solennel, ce qui leur était encore plus affligeant que d'être privés de la nourriture corporelle. Ils le lui témoignèrent et il leur dit: « Ayons soin, mes frères, de préparer tout ce qu'il faut pour la sainte table, et Dieu pourvoira au reste. » En effet, avant que le soleil fût couché, il vint un homme avec deux mulets chargés de provisions qu'il leur remit, et dont ils eurent pour se nourrir jusqu'à la Pentecôte; mais ce qui fut encore un plus grand sujet de joie pour eux, c'est qu'il apporta aussi du pain pour le saint Sacrifice.

Une autre fois Dieu leur fit sentir les effets de sa Providence d'une manière qui ne fut pas moins admirable. Il y avait dans ces quartiers un homme riche qui distribuait de grandes

aumônes aux monastères, mais n'en faisait point de part à celui de notre Saint. Ses disciples lui dirent qu'il convenait de lui faire connaître leur pauvreté, afin qu'ils pussent participer comme les autres à ses largesses. Mais saint Théodose, qui se confiait plus en la Providence de Dieu qu'en la charité des hommes, ne voulut point se rendre à leurs avis. Ils éprouvèrent bientôt que Dieu prenait plus de soin d'eux qu'ils n'auraient pu l'espérer de ses créatures; car, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, un homme qui menait un mulet chargé de provisions, passant devant son monastère dans l'intention d'aller à un autre, l'animal s'arrêta sans qu'il pût le faire avancer d'un seul pas; de sorte que, lassé de le frapper et de le tirer, il le laissa enfin marcher à son gré, et l'animal alla droit au monastère du Saint, où l'homme étant entré et ayant vu la pauvreté de ces religieux, reconnut que c'était par un coup du Ciel que sa bête s'y était arrêtée, et leur donna toute la charge qu'elle portait.

Le nombre de ses disciples était monté jusqu'à douze, mais peu de temps après il augmenta considérablement, et sa grotte ne pouvant plus les contenir, il fallut penser à construire un monastère dans les formes. Quoiqu'il ne manquât pas de zèle, il ne put se voir chargé de tant de gens sans que son cœur en souffrît. D'une part il se représentait les douceurs de la vie solitaire qu'il avait menée auparavant et les consolations qu'il y goûtait; de l'autre, l'exemple de Jésus-Christ qui avait vécu avec ses disciples pour la gloire de son Père céleste, le touchait et le portait à n'en point refuser. Il se sentait ainsi comme attiré par les doux charmes de la retraite et par la charité qu'il devait au prochain, ce qui le préoccupait beaucoup.

Enfin, il prit le parti de s'abandonner entièrement à la Providence du Seigneur qui lui envoyait ces religieux pour les conduire, espérant qu'en prenant soin d'eux selon sa volonté, il ne perdrait point l'esprit de son état au milieu des sollicitudes inséparables de son ministère, puisque ce n'est pas tant la solitude du corps

que la tranquillité de l'âme par sa soumission aux ordres de Dieu, qui fait le véritable religieux.

Cependant il était à délibérer en quel endroit il bâtirait son monastère, et il pria Dieu de le lui faire connaître par quelque signe sensible. Dans cette intention il prit l'encensoir, y mit des charbons sans feu et de l'encens, et se transporta en différents endroits du désert qu'il croyait les plus propres à son dessein, espérant que Dieu ferait allumer miraculeusement les charbons dans celui qu'il aurait choisi, pour y être servi par ses religieux. Après qu'il en eut parcouru plusieurs sans effet, étant revenu à peu de distance de sa grotte, il vit tout à coup la flamme s'allumer dans l'encensoir, et la fumée de l'encens s'élever avec elle, et ne pouvant plus douter de la volonté de Dieu, il commença à jeter dans ce lieu les fondements d'un monastère, qui devint bientôt célèbre et le plus considérable de la Palestine.

Sa réputation, ou pour mieux dire, Dieu, qui voulait se servir de lui pour la sanctification d'une infinité d'âmes, y attira des personnes de toutes les conditions et de toutes les parties du monde; les unes engagées dans les magistratures et les dignités du siècle; les autres dans la profession des armes; d'autres dans le trafic, et d'autres qui s'étaient appliquées aux sciences humaines, mais qui toutes regardant les avantages du monde comme passagers et pleins d'illusion, se rassemblèrent de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, pour se soumettre humblement à sa discipline, et marcher sous sa direction dans la voie du salut.

Un si vaste corps formé de tant de nations, de caractères et de conditions différentes, supposait dans saint Théodose des talents supérieurs pour le conduire. Mais s'il n'avait pas cultivé les sciences profanes, ni l'art de gouverner selon les règles de la politique mondaine, il était éclairé et guidé par l'esprit de Dieu; et l'ordre admirable qui régna par ses soins et sa vigilance dans sa nombreuse communauté, en fut une preuve bien sensible. Il y établit d'abord l'exercice de tous les arts nécessaires à la vie,

soit pour tenir lieu à ses religieux d'occupation et de pratique de pénitence, soit afin que trouvant dans l'enceinte du monastère tout ce dont ils avaient besoin, ils ne fussent pas obligés de sortir pour le chercher ailleurs, et qu'ils se conservassent mieux dans la sainteté de leur état.

Il bâtit trois églises, dont une fut pour ceux qui parlaient la langue grecque; l'autre pour les Arméniens, sous lesquels étaient compris ceux qui parlaient le persan et l'arabe; une autre pour les Besses ou Européens, qui venaient de la Thrace ou de la Mésie, et qui parlaient la langue esclavone et rhunique. C'était dans ces différentes églises que chaque nation louait Dieu en sa langue naturelle, chantait des psaumes, priait sept fois le jour et s'acquittait ainsi de l'office canonial. On y célébrait aussi la messe des catéchumènes, qui consistait dans la partie de la messe qui précède l'offertoire; mais après la lecture de l'Évangile, tous se réunissaient dans l'Église des Grecs, qui était la principale, pour y participer aux saints mystères. Il y a apparence qu'on s'y servait de la liturgie de saint Basile; car outre que saint Théodose l'avait apprise en Cappadoce, l'historien de sa vie remarque qu'il avait une vénération singulière pour ce saint Docteur; qu'il avait gravé dans son esprit ses excellentes règles; qu'il lisait ses ouvrages avec un plaisir singulier, et tâchait de conformer ses mœurs aux siennes, et même d'imiter sa manière de s'exprimer dans les instructions qu'il donnait à ses religieux.

Quelques solitaires, poussés d'une ferveur indiscrète et présomptueuse, s'étaient retirés dans des montagnes et des cavernes pour y vivre en anachorètes, et l'avaient entrepris par une folle confiance en leurs propres forces, s'attribuant à eux-mêmes ce qu'ils croyaient faire de bien, sans considérer que l'homme ne peut rien faire d'utile pour son salut s'il n'est éclairé et soutenu par la grâce de Jésus-Christ. Dieu punit leur témérité *en livrant* I Cor. 5.
leurs corps au démon, afin que leur âme fût sauvée, comme dit le saint Apôtre, et permit à cet ennemi invisible de les tourmen-

ter. Dans un état si déplorable, ils eurent recours au Saint, qui, touché de compassion, les reçut avec une bonté paternelle, bâtit pour eux un monastère avec une chapelle, ne leur permettant point de paraître dans les autres églises, de peur que, dans les accès de leur mal, ils n'y troublassent l'office divin, et pourvut à tous leurs besoins spirituels et temporels avec une charité admirable. Il en prenait même un plus grand soin que des autres, et les voyait fréquemment pour les consoler dans leur affliction et les porter à prendre leur peine dans un esprit de pénitence ; leur représentant qu'il valait bien mieux porter en cette vie la peine de leur faute, que d'en souffrir dans l'autre d'incomparablement plus rigoureuses. Il en délivra quelques-uns par ses prières, et exhorta les autres à prendre courage et à mettre à profit ce qu'ils souffraient par une humble patience, parce que, leur disait-il, ils ne devaient pas tant désirer d'être délivrés de leur mal, que de le souffrir avec une constance généreuse, qui leur rendrait leur état méritoire.

Quant à ses religieux, il leur faisait souvent des exhortations également douces et puissantes ; soit pour les porter à combattre courageusement les tentations et les passions, soit pour les animer à s'avancer dans la vertu. Nous avons dit, avec son historien, qu'il ne s'était pas appliqué à lire les auteurs profanes, ainsi il n'empruntait rien de leur éloquence dans ses exhortations ; mais l'esprit de Dieu qui l'animait lui prêtait son onction et sa force, et il était bien rare qu'on lui résistât. Il exhortait surtout ses religieux à profiter du temps de cette vie pour s'avancer dans la perfection, de peur que la mort ne les surprenant sans avoir travaillé, il n'y eût plus de temps pour eux, et qu'ils ne s'attirassent un jugement de colère.

« Je vous conjure, leur disait-il, mes frères, par la charité de Jésus-Christ, qui a bien voulu donner sa vie pour nous délivrer de la mort du péché, de commencer tout de bon de prendre soin de vos âmes. Entrons dans des sentiments d'un sincère repentir

pour le temps que nous avons perdu par le passé, dans la vanité et l'inutilité. Combattons à l'avenir pour la gloire de notre Dieu et de son adorable Fils. Ne restons pas dans une paresse criminelle, qui nous porte toujours à différer au lendemain de travailler, au lieu de profiter du jour présent. C'est un artifice de notre ennemi, qui ne cherche qu'à nous séduire et nous exclure du banquet céleste, en nous empêchant de faire les bonnes œuvres par lesquelles on mérite d'y entrer. Il ne sera plus temps alors de pleurer si nous négligeons de le faire utilement dans cette vie. Nos larmes ne nous serviraient de rien au milieu des peines que nous souffririons, et nous ne serions plus reçus à pénitence.

« Voici donc le temps favorable et les jours de salut. C'est à présent le temps de la pénitence, après lequel viendra celui de la récompense. C'est à présent qu'il faut travailler pour recevoir ensuite le salaire. C'est le temps de la souffrance pour mériter d'être ensuite consolé. Dans cette vie Dieu veut bien aider de sa grâce ceux qui se convertissent sincèrement à lui. Mais dans l'autre il exercera la sévérité de sa justice, et sera un juge aussi inexorable dans l'examen qu'il fera de nos pensées, de nos paroles et de nos actions, qu'il a été miséricordieux envers nous. Nous pouvons profiter à présent de sa patience ; mais si nous en abusons, nous serons forcés de reconnaître l'équité de ses jugements, lorsque rendant à chacun selon ses œuvres, au grand jour où il nous jugera tous, il appellera les uns à la vie éternelle et les autres aux supplices éternels. Qu'attendrions-nous donc, mes frères, d'être fidèles à Jésus-Christ qui nous appelle au royaume céleste ? Resterons-nous dans notre assoupissement et dans notre lâcheté habituelle, au lieu de travailler à acquérir la perfection évangélique ? Hélas ! si cela va ainsi, que deviendrons-nous et comment pourrons-nous soutenir ce jour si terrible des vengeances divines, où tandis que les bons, placés à la droite du Sauveur par le mérite de leurs saintes œuvres, entreront dans son royaume avec lui, ceux qui auront les mains vides seront séparés de lui pour

être précipités dans un gouffre de feu et dans des ténèbres éternelles, où on n'entendra que pleurs et que grincements de dents ? Mais quel est notre aveuglement et combien déplorable ? Nous disons tous que nous aspirons au royaume céleste, et cependant nous ne faisons rien pour le mériter. Prétendons-nous partager ce royaume avec ceux qui travaillent efficacement à éviter le péché et à combattre contre lui, tandis que, quand il s'agit d'exécuter les ordres du Seigneur, nous ne voulons pas nous faire violence. »

Telles étaient les vérités salutaires que cet excellent supérieur tâchait d'inculquer dans l'esprit de ses religieux, pour les animer à la componction et aux saints combats contre eux-mêmes, et à s'avancer dans les vertus. Il joignait aussi à ce zèle une discrétion et une charité tendre et compatissante, qui le rendait sensible à tous les maux spirituels et temporels de ses frères et de son prochain en général, dont nous verrons bientôt des preuves. Mais ce qu'on ne pouvait assez admirer, c'est que dans le gouvernement d'un si grand nombre de religieux de tant de conditions, de pays et de caractères différents, il agissait avec tant de discernement et de prudence, que, s'accommodant à la portée de chacun, il se faisait si bien aimer et craindre en même temps, qu'on aimait plus sa sévérité qu'on ne la craignait, parce qu'il l'employait si à propos quand le salut des âmes l'y obligeait, qu'on ne pouvait n'y point reconnaître la pureté de ses intentions et de son zèle, et que ce n'était jamais par humeur ni par autorité qu'il corrigeait, mais pour la gloire de Dieu et leur avantage. Il n'était rien de si admirable, que de voir quelquefois ce grand homme aux pieds de ceux que les remontrances ordinaires ne touchaient pas assez, vaincre leurs résistances par son humilité, et les forcer pour ainsi dire, de plier sous le joug de l'obéissance, en les conjurant dans cet état de suppliant, de lui accorder comme une grâce ce qu'ils devaient à Dieu et à leur propre salut.

Il semble même dans des rencontres avoir porté sa charité, si douce et compatissante, jusqu'à l'excès, si l'on ne consulte que la

sagesse humaine. Mais il était aisé d'y reconnaître celle de Jésus-Christ par les bénédictions dont Dieu l'accompagnait, et les effets merveilleux qu'elle produisait dans les cœurs les plus indociles. Cela parut bien par le changement d'un de ses religieux qu'il avait été contraint de séparer de la communion des autres pour quelque faute considérable. Bien loin de subir la pénitence que le Saint se proposait de lui inspirer par sa juste sévérité, cet indocile, plus sensible à la confusion qu'à sa faute, s'éleva contre lui et eut même l'insolence de l'excommunier à son tour. Le Saint, touché jusqu'au fond du cœur de le voir rejeter comme un frénétique le remède qu'il lui présentait en médecin charitable de son âme, ne consulta point l'autorité qu'il avait sur lui, ni l'indignation que son impudence lui pouvait naturellement inspirer ; mais jetant les yeux sur Jésus-Christ, qui s'est anéanti pour l'amour des pécheurs jusqu'à se couvrir de l'apparence du péché, il voulut subir lui-même à l'extérieur cette fausse et injuste excommunication ; ce qui couvrit ce disciple rebelle d'une si grande confusion, qu'il rentra en lui-même, s'humilia à l'exemple de son maître et se soumit à tout ce qu'il voulut exiger de lui. Ainsi la condescendance du Saint eut plus de force pour le vaincre que s'il avait employé toute celle de son autorité, et en s'inclinant par humilité sur celui qui était tombé, il le releva bien plus efficacement de sa chute.

Nous venons de dire que sa charité s'étendait sur son prochain en général. Ce n'était pas seulement en sentiment et en paroles, mais en effets réels et par des œuvres. Son historien nous représente son monastère comme l'asile commun de tous les malheureux, et son cœur comme un port où tous ceux qui souffraient trouvaient leur soulagement et leur ressource. Il n'en était point qui ne fût reçu chez lui avec toutes les marques et tous les secours que la charité la plus compatissante peut présenter. Il bâtit quatre infirmeries : une pour ses religieux malades, une autre pou les religieux, ou usés de vieillesse, ou plus cassés par les travau de

leurs austérités que par leur grand âge ; une troisième pour les séculiers d'une condition un peu qualifiée ; et une autre pour les gens d'une condition plus basse. Une dame fort pieuse admirant sa prodigieuse charité, voulut la seconder en lui fournissant pour bâtir une cinquième infirmerie. Elle fit plus encore, car elle donna ses enfants et tout son bien au monastère, et s'y donna elle-même ; ce qui fait voir qu'on construisit aussi un monastère pour les personnes de son sexe, où la mère de notre Saint embrassa la vie religieuse, et devint sa fille spirituelle en vivant sous sa direction.

C'était dans ces différentes infirmeries que la charité de saint Théodose se portait à des soins prodigieux et des actes véritablement héroïques. C'était là qu'elle triomphait des plus grandes répugnances de la nature, et que les maladies les plus difficiles et les maux les plus rebutants étaient les objets de sa plus tendre compassion, et qu'il servait Jésus-Christ dans ses membres souffrants avec une attention et une affection inconcevable. Ses religieux témoignèrent d'abord quelque répugnance à servir ces malades, dont plusieurs étaient couverts d'ulcères et très-degoûtants, mais son exemple leur donna du courage, et ils s'y portèrent depuis avec le même zèle dont il était animé.

Enfin, dit son historien, non-seulement son monastère était comme un port assuré pour tous les affligés, il était encore comme une boutique de remèdes salutaires pour tous leurs maux, comme une maison qui leur était commune avec ses religieux, et dont on eût dit que les biens leur appartenaient autant qu'à eux. Qu'ajouterons-nous de plus ? Les malades, les faméliques, les pèlerins, les pauvres passants, ceux qui n'avaient pas même de quoi se couvrir, tous sans exception étaient secourus selon leurs besoins. Il donnait aux uns des remèdes, aux autres des habits, à d'autres des aliments ; et c'était à un si grand nombre de personnes, que ceux qui étaient destinés pour y pourvoir sous ses ordres, ont avoué qu'en certains jours ils avaient dressé plus de cent tables.

Mais où est-ce que cet homme d'une charité si extraordinaire pouvait trouver des ressources pour donner avec tant de profusion? C'est ici où l'on peut connaître et la grandeur de sa foi et de sa confiance envers Dieu, et combien ses libéralités lui furent agréables. Son trésor était celui de la divine Providence; il y puisa bien plus que dans le secours des créatures. Ce trésor céleste lui fut toujours ouvert, même d'une manière miraculeuse, et jamais la Providence paternelle de Dieu ne lui manqua au besoin.

Dans un temps de famine dont la province était affligée, il s'assembla, aux approches de Pâques, un nombre si prodigieux de pauvres à son monastère, que ceux qui étaient destinés pour leur distribuer les aumônes, voyant cette multitude, jugèrent d'abord que ce qu'ils avaient préparé n'y pourrait jamais suffire. Ils crurent donc qu'il fallait régler les choses de façon que s'ils ne pouvaient en avoir assez pour les rassasier tous, ils pussent du moins, en donnant moins à chacun, faire en sorte que tous eussent quelque chose. Ils prirent la balance et réglèrent le poids du pain qu'ils avaient à distribuer, non selon le besoin, mais selon le nombre qu'ils étaient, et ils fermèrent les portes du monastère pour n'être pas accablés par la foule, et pour distribuer sans confusion ce qu'ils ne pouvaient donner qu'avec économie. Mais saint Théodose étant survenu, ordonna qu'on ouvrît les portes, qu'on laissât entrer tout le monde en liberté, qu'on mît des tables et qu'on donnât à tous libéralement et autant qu'il en fallait pour les rassasier. Ses disciples, convaincus de sa sainteté, ne doutèrent plus que Dieu ne secondât sa charité par quelque prodige. Ils obéirent aveuglément à ses ordres. Ils le firent même avec une sainte joie; et ils eurent la consolation de voir le pain qu'ils distribuaient se multiplier dans leurs mains, les corbeilles rester toujours pleines à mesure qu'ils les vidaient, et qu'enfin il leur en resta plus qu'ils n'en avaient distribué.

Le même miracle fut renouvelé d'une manière également visible

et éclatante, dans une fête de la très-sainte Vierge, qui avait attiré un nombre extraordinaire de personnes au monastère. Les provisions qu'on y avait alors, étaient si petites et si peu proportionnées à cette multitude de gens, qu'à peine pouvait-on mettre un pain sur chaque table ; cependant le pain se multiplia à mesure que les économes le distribuèrent ; non-seulement tous furent rassasiés, ils en portèrent encore chacun chez eux, et il en resta dans le monastère pour nourrir abondamment les religieux.

Mais ne pourrons-nous pas mettre au nombre des prodiges cette égalité d'âme que saint Théodose conservait au milieu de tant d'occupations dissipantes, et cet esprit de recueillement qui se soutint toujours en lui sans qu'il se rallentît par les soins auxquels il était livré ? « Quel homme ! dit son historien. On le voyait tout aux autres et en même temps tout à lui-même ; aussi tranquille au milieu des affaires dont il était chargé, que s'il eût été seul dans le désert ; et toujours dans une même assiette, soit qu'il fût obligé de converser avec beaucoup de monde, soit qu'il en fût séparé. Attentif sur les autres par sa charité, et sur lui-même par sa vigilance religieuse ; en travaillant avec un zèle infatigable à assister spirituellement et corporellement le prochain, il ne perdait pas de vue ce qu'il devait à son âme ; et il savait si bien allier ces deux choses, que c'était en lui une même action, et d'aider les autres à se sanctifier et de se sanctifier lui-même. »

Un des principaux moyens qu'il employait pour se soutenir dans cet esprit intérieur, était la lecture assidue des Livres saints. Ce fut là l'étude de toute sa vie. Il s'y appliquait avec la même ardeur, le même goût, la même onction dans la fin de ses jours, comme au commencement ; et il y puisait ce fonds intarissable d'instructions qu'il communiquait aux autres avec tant de profit, et dont il se remplissait lui-même pour sa propre édification ; ainsi la parole de Dieu nourrissait son âme, et son âme engraissée, pour ainsi dire, de cette divine manne, le faisait pleuvoir, comme un autre Moïse, sur ses religieux, et les en nourrissait à leur tour.

Son zèle pour le service divin, et surtout pour la psalmodie, ne ralentit jamais, même dans sa vieillesse. Lorsque ses infirmités ou son grand âge ne lui permirent plus d'assister la nuit aux matines avec les autres, il ne laissait pas de veiller, afin qu'on les récitât avec tout le respect et la décence convenables. Il nommait celui qui devait entonner et conduire le chant, et celui qui devait faire la lecture tandis que les autres étaient assis, voulant que tout fût réglé de façon qu'on n'y fît rien de répréhensible par défaut de prévoyance. Il s'était aussi reservé ce soin afin que s'il n'avait pas la consolation de prier dans ce temps-là comme les autres, il pût veiller seul dans sa cellule, et ne fût pas privé de la pratique de cet exercice de pénitence, si ordinaire aux moines de ce temps. C'est la remarque particulière que fait l'historien de sa vie.

Après que cet auteur a marqué les avis que ce Saint donnait à ses religieux pour les animer à la pratique des vertus, et que nous avons rapportés en partie, il parle de sa vigilance pour les conserver dans la pureté de la foi, soit en empêchant que la contagion des hérétiques acéphales ne se glissât parmi eux, soit en leur montrant par sa fermeté, celle qu'ils devaient avoir eux-mêmes dans ce temps orageux, où l'empereur Anastase persécutait l'Église et protégeait ces hérétiques. Nous en avons parlé assez au long dans la vie de saint Sabas; notre Saint, qui lui était étroitement uni, combattit de concert avec lui pour la foi de l'Église, et ils furent ensemble comme un même rempart, qui servit de défense non-seulement aux solitaires, mais encore à tous les fidèles de la Palestine.

L'empereur Anastase, tout dévoué aux ennemis du concile de Chalcédoine, employait les différents moyens qu'il pouvait imaginer pour corrompre les orthodoxes. Il flattait les uns, il menaçait les autres; il y en avait qu'il tâchait de gagner par des largesses, et ce fut de ce dernier artifice qu'il usa d'abord pour séduire ce grand Saint; car comme il savait que sa charité envers

les pauvres et les affligés le portait à les secourir de tout son pouvoir, il prit ce prétexte pour lui envoyer une somme considérable, comptant de l'amorcer par cette libéralité. Le Saint ne voulut pas la refuser de peur qu'il ne s'en offensât, comme d'un mépris fait à sa dignité impériale : son intention fut encore en l'acceptant de punir son avarice ; car ce prince avait aussi ce vice avec beaucoup d'autres ; mais pénétrant parfaitement ses intentions cachées sous ces dehors spécieux de charité, il assembla les religieux de différents monastères, et les avertit de se préparer à combattre pour la foi, et de l'imiter dans la constance dont il leur allait donner l'exemple.

Quelque temps après, il vint des officiers d'Anastase, qui le pressèrent beaucoup de se déclarer sur les matières de controverse, se flattant que les bienfaits de ce prince pourraient gagner quelque chose sur son cœur en faveur de ses sentiments ; mais ils le trouvèrent bien éloigné d'y condescendre. Il écrivit même une longue lettre à l'empereur contre les raisons des acéphales, dont son historien ne nous a conservé que la fin, et voici comment il y parle : « Puisqu'on nous propose, ô empereur, de déshonorer notre foi et notre vie en suivant les erreurs des acéphales, ou de mourir glorieusement en soutenant les dogmes des saints Pères, sachez que nous préférons mourir. Nous sommes si éloignés d'adhérer aux nouveautés de ces hérétiques, que non-seulement nous nous tiendrons constamment dans la foi des Pères qui nous ont précédés, mais encore nous rejetterons avec horreur et nous prononcerons anathème contre ceux qui sont d'un sentiment contraire, et que, quelque violence qu'on emploie, nous ne communiquerons jamais avec un acéphale. Dieu nous préserve, ô Jésus, roi de gloire ! qu'un tel malheur nous arrive jamais. Oui, ô empereur ! nous prenons à témoin le Dieu qui préside à toute vérité, ou pour mieux dire, qui est lui-même la vérité suprême, et que les hérétiques attaquent aujourd'hui par leurs blasphèmes, que nous résisterons jusqu'à l'effusion de notre sang ; car si tout bon

citoyen doit donner sa vie pour la patrie, ce que nous ferions nous-mêmes s'il était nécessaire, à combien plus forte raison la donnerons-nous pour la défense de la foi, qui est le salut de notre âme? Nous souffririons plutôt que les saints Lieux soient consumés par le feu, que de soutenir des sentiments qui lui soient contraires; car à quoi bon les appeler Saints, si on les déshonorait en même temps par les impiétés de l'hérésie?

« Nous ne souffrirons jamais qu'on attaque la foi, encore moins tiendrons-nous un langage qui lui soit contraire; cette foi que les conciles œcuméniques nous ont apprise: le concile de Nicée, contre Arius; le second de Constantinople, contre Macédonius; le troisième d'Ephèse, contre Nestorius; et en dernier lieu le quatrième de Chalcédoine, qui a suivi fidèlement la doctrine des autres, et par lequel le malheureux et exécrable Eutychès a été mis hors de l'Église, avec Nestorius et tous ceux qui les ont suivis dans leurs erreurs, et où la doctrine apostolique a été confirmée. Qu'on allume le feu, qu'on prépare l'épée, qu'on nous menace des plus cruels supplices, et s'il est possible qu'on veuille nous faire mourir, non pas une fois, mais un nombre innombrable de fois, nous ne trahirons jamais notre religion, et nous ne souffrirons point qu'on méprise honteusement la doctrine des saints Pères. Nous attestons ici les travaux qu'ils ont soufferts pour le soutien de la foi. Cette foi demeurera ferme et immuable dans nos cœurs, et dans les cœurs de ceux qui voudront être fidèles à Dieu et nous suivre. Nous prions ce Dieu souverain qu'il vous donne sa paix, qui surpasse toutes nos pensées, et qu'il protége et dirige votre empire! »

L'historien de ce Saint ne pouvait donner une plus belle preuve de la fermeté de son zèle pour le soutien de la foi catholique, que ce fragment de sa lettre. Ce Saint l'avait sans doute concertée avec saint Sabas, qui, comme nous l'avons dit dans sa vie, écrivit à Anastase avec la même force, et où l'on trouve même quelques-unes de ses expressions.

L'empereur, soit par dissimulation, soit pour quelqu'autre motif, n'en parut pas offensé. Au contraire, il lui fit l'honneur de lui répondre, l'appelant un homme de Dieu, et lui marqua qu'il n'était pas l'auteur de ces innovations; qu'il était fâché des contestations qui troublaient l'Église; que les deux partis qui les entretenaient tâchaient de l'attirer chacun de leur côté; que dans ces agitations, il croyait qu'il était mieux pour lui de n'y prendre aucune part, et de demeurer comme immobile au milieu du trouble; que le silence était le plus convenable; que tout le mal venait des clercs et des moines qui voulaient pénétrer des vérités incompréhensibles, et traiter les mystères de la religion comme si ce n'était pas des mystères, qu'on doit plutôt adorer en se taisant qu'en cherchant à les approfondir. Il conclut en lui recommandant de prier le Seigneur qu'il fasse cesser ces divisions et rendre la paix aux églises.

Le Saint en lui écrivant lui avait envoyé des eulogies, et l'empereur lui marque dans sa lettre qu'elles lui avaient été fort agréables. Il s'adoucit même un peu envers les catholiques, mais il ne demeura pas toujours dans cette disposition; et comme s'il eût eu du regret d'avoir eu des sentiments d'équité, il ne tarda pas de renouveler la persécution, et fit publier de nouvelles ordonnances contre les défenseurs du concile de Chalcédoine. Le scandale éclata plus que jamais. Plusieurs catholiques cédèrent par faiblesse à son autorité et se joignirent aux hérétiques, soit de croyance ou du moins de communion. D'autres, irrésolus sur le parti qu'ils devaient prendre, attendirent que saint Théodose se déclarât. Il le fit avec éclat; car, comme nous l'avons dit dans la vie de saint Sabas, après avoir retiré Jean de Jérusalem du parti des acéphales, qui l'avaient mis sur ce siége en la place du patriarche Élie, et l'avoir encouragé à se déclarer ouvertement pour la foi catholique, ce qu'il fit en chaire le jour de saint Étienne dans l'église de ce Saint, en présence du gouverneur, des officiers de l'empereur et d'un peuple innombrable, ayant saint

Sabas et saint Théodose à ses côtés; après, dis-je, tout cela, saint Théodose monta seul en chaire, et faisant signe de la main qu'on l'écoutât en silence, il prononça à haute voix ces paroles : *Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre saints conciles comme les quatre évangélistes, qu'il soit anathème.* Tout le monde fut dans un merveilleux étonnement, comme si un ange eût parlé. L'admiration rendit les bouches muettes. Le Saint descendit ensuite et traversa la foule, où chacun le contemplait en silence, et comme si ce qu'ils venaient de voir était plutôt un songe qu'une réalité; et le fruit de cette sainte et généreuse liberté fut que les décrets, ou du moins les noms de ces quatre conciles furent écrits dans les sacrés dyptiques.

Il ne se contenta pas de cette déclaration. Il alla par les villes et les bourgs, où il affermit ceux qui chancelaient, en ramena d'autres qui s'étaient égarés, confirma ceux qui étaient demeurés fidèles, seconda le zèle de ceux qui défendaient la religion, combattit vigoureusement partout les hérétiques, et expliqua à tous la doctrine de l'Église.

L'empereur Anastase fut extrêmement irrité de tout ce qui s'était passé au sujet de Jean de Jérusalem, et fit sentir à notre Saint en particulier, l'effet de sa colère en l'envoyant en exil. Il s'y était préparé et le regarda comme une faveur du Ciel, s'estimant trop heureux d'être banni pour la foi de Jésus-Christ, lui qui était tout disposé à sacrifier sa vie. Mais son exil ne fut pas long, et la mort d'Anastase, qui arriva peu de temps après, lui laissa la liberté de retourner dans son monastère.

Dieu voulut justifier la fermeté de son zèle par le don des miracles dont il l'honora. Une femme affligée d'un cancer fut guérie sur-le-champ en touchant son habit. Deux autres qui n'avaient pu mettre au monde que des enfants morts, obtinrent par ses prières d'accoucher heureusement. Il empêcha des sauterelles de ravager une campagne où elles s'étaient répandues, et fit par la force de son oraison qu'elles s'arrêtèrent à des ronces et ne nui-

sirent point au grain. Une autre fois aussi il fit périr ces insectes avec de l'huile qu'il avait bénite. Il délivra des mariniers du naufrage, en leur apparaissant dans la tempête; et d'autres qui, étant en danger d'être dévorés par des bêtes sauvages, implorèrent son secours seulement en prononçant son nom. Chéric, comte d'Orient, qui joignait une grande piété à une grande valeur, devant aller combattre les Perses, se rendit auparavant au monastère du Saint et le pria de lui donner son cilice. Il s'en servit comme d'une cuirasse; et lorsqu'il fut en présence des ennemis, il le vit devant lui pour diriger ses opérations, lui montrant ceux qu'il devait attaquer et ceux qu'il devait laisser, jusqu'au moment où la terreur ayant saisi les barbares, ils furent entièrement défaits. Il prédit aussi le tremblement de terre qui renversa la ville d'Antioche; car une nuit ayant ordonné à celui qui avait soin de frapper à la porte des frères pour les appeler à l'office, de le faire quoiqu'il ne fût pas encore temps, tous étant assemblés il leur dit : « Prions, mes Pères, prions, je vois que la colère de Dieu éclate du côté de l'Orient. » Ils répondirent tous qu'ils ne voyaient rien de semblable; mais six ou sept jours après ils apprirent ce terrible tremblement de terre dont les historiens ont beaucoup parlé, et qu'on met en 526.

Cet homme incomparable, après avoir imité la foi d'Abraham, dit son historien, en quittant sa patrie et tout ce qu'il avait de plus cher dans le monde pour suivre la voix de Dieu; après avoir imité l'obéissance d'Isaac par celle qu'il rendit à ses pères spirituels, après avoir imité l'innocence de mœurs de Jacob, ainsi que la solitude et la pénitence de saint Jean-Baptiste, la ferveur ardente de saint Pierre et les travaux de saint Paul, il devint encore la fidèle copie de Job par sa patience héroïque dans le cours d'une longue et douloureuse maladie, qui le conduisit enfin au tombeau. Il demeura un an entier livré sur sa pauvre couche à des douleurs excessives. Elles étaient si violentes qu'on ne pouvait le voir sans en être touché jusqu'au fond de l'âme. Elles le

desséchèrent si fort, qu'il ressemblait à un squelette. On ne pouvait comprendre comment dans un extrême vieillesse il pouvait résister à des maux que des jeunes gens bien robustes auraient eu de la peine à soutenir. Il les endurait pourtant avec une douceur d'esprit et une soumission à la volonté de Dieu, dont on était aussi touché que de l'excès de ses souffrances. Un bon vieillard le considérant dans cet état de douleur, lui dit de prier Dieu qu'il daignât la modérer. Mais le Saint le regardant, non pas avec cet air doux et affable qu'il avait accoutumé, mais plutôt comme pour se plaindre à lui du conseil qu'il lui donnait, lui répondit : « Hélas, mon Père, pourquoi me parlez-vous ainsi ? j'en ai bien eu souvent la pensée, mais je l'ai rejetée comme une suggestion du démon, plutôt que comme un bon sentiment. Je dois considérer qu'ayant réussi pendant ma vie dans toutes mes entreprises, et acquis de la réputation et de la gloire, c'est mon plus grand avantage d'être affligé et de souffrir avant que de sortir de ce monde, de peur que dans l'autre je ne sois privé des consolations qui nous sont promises, et qu'on ne me dise comme Abraham au mauvais riche : *Souvenez-vous que vous avez reçu* (Luc. 16.) *votre récompense et votre bonheur dans votre vie.* »

Il conserva dans cet état la même force d'esprit, la même tranquillité d'âme, la même onction dans ses discours et la même ardeur amoureuse pour la parole de Dieu. Tous ceux qui l'assistaient en étaient témoins ; et ils remarquèrent encore qu'il remuait les lèvres durant son sommeil comme un homme qui prie, et que dès qu'il s'éveillait il récitait doucement des psaumes et des cantiques.

Ses religieux ne le quittaient point, se succédant en grand nombre les uns aux autres. Ils fondaient tous en larmes, considérant qu'ils perdaient en lui un excellent Père, qu'ils aimaient tendrement et dont ils savaient qu'ils étaient tendrement aimés. Il n'en était point, dit son historien, qui n'eût préféré de mourir avec lui, plutôt que de le voir mourir. Il était au milieu d'eux

comme Jacob expirant au milieu de ses enfants, les instruisant et leur prédisant par une lumière céleste plusieurs choses qui devaient leur arriver dans la suite. Il les exhorta avec beaucoup de douceur et de piété à persévérer dans leur état, à combattre courageusement le démon, à souffrir avec une invincible patience les tentations qu'il leur susciterait, à obéir aux supérieurs qui gouverneraient le monastère après lui. « Si le troupeau augmente après ma mort, leur dit-il, et devient toujours meilleur, espérez que les prédictions avantageuses que je vous ai faites auront leur effet. Mais s'il n'en est pas ainsi, je ne puis vous répondre des suites. »

Trois évêques se trouvèrent à sa mort, et mêlèrent leurs larmes avec celles de ses religieux. Dieu lui avait fait connaître le moment de son décès trois jours auparavant. Il le voyait approcher avec une sainte allégresse ; et tandis que ces prélats et tous ceux qui l'environnaient étaient percés de douleur, il ne témoignait que de la joie d'aller s'unir à son Dieu. Car, dit son historien, les assistants allaient être privés de celui qu'ils chérissaient, et en étaient dans la désolation ; et il allait entrer dans les tabernacles du Père céleste, et son cœur se dilatait de consolation. Ceux-là regardaient sa mort comme le commencement de beaucoup de peines qu'ils auraient à souffrir par la privation de sa présence ; et lui considérait sa mort comme la fin de toutes les peines qu'il avait eues dans la vie. Enfin, il leva les mains au ciel et remua les lèvres comme pour prier, ce qui fit juger à ceux qui le voyaient, qu'il entrait en colloque avec Dieu dans une sainte extase ; et quelque temps après il croisa modestement ses mains sur sa poitrine, et remit son âme généreuse et si redoutable aux démons, entre les mains de son Créateur, l'an de Jésus-Christ 529, et étant entré dans la cent sixième année de son âge.

Dieu manifesta aussitôt sa sainteté par un miracle insigne. Un habitant d'Alexandrie nommé Étienne, possédé depuis plusieurs années d'un malin esprit, qui par intervalle le tourmentait cruel-

lement, avait eu souvent recours à ses prières durant sa vie pour en être délivré, mais cela avait été sans effet. Il se flattait pourtant toujours qu'enfin il lui obtiendrait de Dieu cette grâce, mais quand il le vit mort, il perdit toute espérance et en fut inconsolable. Dans cet état de désolation il alla se jeter sur le cercueil du Saint, et embrassa ses précieuses reliques; il protesta qu'il aimait mieux qu'on l'ensevelît avec lui, que de vivre avec le cruel hôte qui le faisait tant souffrir. Dans ce moment le démon l'arracha d'auprès du saint corps, le renversa par terre, comme s'il eût voulu le mettre en pièces, pour faire voir à tous les assistants quelle est sa fureur contre les hommes, et que ce n'était que par la violence d'une force supérieure qu'il abandonnait celui-ci ; et il sortit ainsi de son corps, le laissant dans une santé parfaite.

Le bruit de ce miracle, qui se fit en présence d'un grand nombre de témoins, se répandit aussitôt avec celui de sa mort. Pierre, pour lors patriarche de Jérusalem, se rendit à son monastère, suivi de plusieurs évêques, pour assister à ses funérailles. Il y accourut aussi des moines de toutes parts et un nombre infini de personnes séculières, chacun s'empressant de toucher son saint corps, d'emporter quelque peu de ses cheveux ou de son habit, ou du moins d'avoir la consolation de le voir. La foule était si grande qu'on fut obligé de différer de l'ensevelir, pour donner à tout le monde le loisir de satisfaire sa dévotion, jusqu'à ce qu'enfin y ayant moins de presse, on en profita pour le déposer en terre ; ce qu'on fit, non pas pour le cacher, mais pour le conserver comme un riche trésor à la piété des fidèles. Son historien assure qu'il se fit quantité de miracles à son tombeau.

Les Grecs appellent quelquefois ce Saint *le Cénobiarque ;* c'est-à-dire, l'abbé ou le supérieur par excellence, sans le désigner par son nom de Théodose ; soit parce que son monastère était un des plus considérables, ou plutôt le principal de la Palestine ; soit à cause du grand nombre de disciples qui formaient sa communauté ; soit enfin parce qu'il fut établi par le patriarche Salluste,

supérieur général de tous les différents monastères, comme saint Sabas l'était de toutes les laures et de tous ceux qui vivaient seuls dans le désert en qualité d'anachorètes, ainsi que nous l'avons dit dans sa vie. Ces deux saints agissaient d'un accord admirable pour faire fleurir l'état monastique dans cette province. Comme leurs monastères étaient peu éloignés, ils se visitaient souvent pour traiter des affaires de leur ministère. Cette belle union produisait des biens merveilleux, qui n'étaient pas seulement renfermés dans l'enceinte des monastères, des laures et des ermitages particuliers, mais qui rejaillissaient aussi sur l'Église, dont ils défendaient, avec un courage invincible, les dogmes sacrés contre les hérétiques, en même temps qu'ils cultivaient les vertus dans les cœurs de leurs religieux avec un soin et un zèle infatigables.

Nous pouvons donc compter autant de monastères de saint Théodose, qu'il y en avait sous la juridiction du patriarche de Jérusalem, puisqu'il en avait été constitué supérieur général. Tous les religieux qui les habitaient étaient dans un certain sens ses disciples, quoiqu'on puisse moins leur donner ce titre que les appeler ses inférieurs; mais il faut proprement appeler son monastère, celui qu'il bâtit lui-même, et ses disciples ceux qu'il y éleva sous ses yeux.

Ce monastère tint le premier rang dans la Palestine, et par la vénération qu'on avait pour son saint fondateur, et pour le nombre des religieux qu'il y avait assemblés, et qui depuis sa mort alla encore en augmentant, et par les grands hommes qu'il donna à l'Église et qui devinrent la terreur des hérétiques de leur temps et des puissants soutiens de la foi catholique. C'est ce que l'historien de notre Saint nous apprend, lorsqu'il dit qu'on n'avait, pour en juger, qu'à ouvrir les yeux sur la vaste étendue des édifices, le grand nombre de religieux, et leurs vertus incomparables.

En effet, outre que ce grand Saint eut la consolation d'envoyer au ciel six cent quatre-vingt-treize de ses disciples avant qu'il

mourût, les ayant engendrés spirituellement dans la religion, et les ayant élevés avec une attention toute paternelle, il en laissa encore quatre cents à son successeur, qui furent les héritiers de ses vertus, et qui avaient conservé pour lui l'amour et le respect de véritables enfants, comme ils avaient éprouvé en lui toute la tendresse d'un véritable père.

« Mais, dit son historien, cet amour réciproque n'était pas fondé sur la nature, qui, pour cette raison, n'aurait pas mérité des louanges particulières ni de récompense ; il l'était sur la grâce, sur la bonne volonté, sur une excellente conduite, sur l'amour et la poursuite du bien. « Je pourrais, ajoute-t-il, marquer ici avec une grande consolation, si je ne craignais d'être long, un grand nombre de ses disciples, dont les uns furent élevés à l'épiscopat, d'autres employés pour gouverner des monastères, qui tous s'en acquittèrent parfaitement, et d'autres qui, recherchant le silence du désert sans craindre les combats qu'on a à y soutenir, y ont vieilli dans les travaux de la pénitence, et y ont heureusement consommé leur course ; de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut point de lieu qui ne participât aux avantages que les soins de ce grand Saint procurèrent pour le salut des âmes. »

Il serait à souhaiter que cet historien nous eût donné plus de connaissance de ces excellents religieux, comme a fait le moine Cyrille de quelques-uns de saint Euthyme et de saint Sabas ; mais la crainte de s'étendre trop l'a porté à les supprimer et nous a laissés dans les regrets [1]. Nous savons seulement d'ailleurs que Sophrone, prêtre, gouverna après saint Théodose sa nombreuse communauté, et qu'il fut aussi archimandrite ou chef des religieux de tout le désert de Jérusalem. Il fut revêtu de l'esprit de ce Saint, et imita ses vertus. Sous son gouvernement, le monastère s'accrut beaucoup, et l'observance s'y soutint dans son entier. Il

[1] Pour cette seconde partie, le P. Marin s'est particulièrement servi des travaux de Rosweyde, *Vit. PP.*, et de ceux de Cotelier.

envoya à sa place, au concile de Constantinople tenu sous Mennas en 536, Hésyche avec Polyeucte, diacre du monastère, et Julien, moine. Dans ce concile les abbés de Constantinople et des environs de Palestine, du mont Sinaï et de Raïthe, présentèrent une requête contre Anthime, Sévère, Pierre et Zoara, dont on peut voir le sujet dans l'*Histoire ecclésiastique.* Hésyche y était signé en ces termes : « Moi, Hésyche, par la miséricorde divine, prêtre et moine du monastère du bienheureux abbé Théodose, tenant la place de Sophrone, prêtre et archimandrite du même monastère et du désert de Jérusalem, ai signé avec tous les archimandrites de Jérusalem, qui ont été envoyés à cette ville impériale, et qui représentent tous les archimandrites et moines du désert et des trois Palestines. »

Hésyche succéda à Sophrone. Il est appelé dans ce concile, tantôt prieur, tantôt archimandrite, soit qu'il fût abbé de quelque monastère particulier de la juridiction de celui de saint Théodose ; car on donnait quelquefois le titre d'archimandrite à l'abbé d'un seul monastère, quoiqu'il fût plus particulièrement réservé aux supérieurs généraux de plusieurs monastères, soit qu'on l'ait entendu dans ce dernier sens, et qu'ayant succédé à Sophrone dans le gouvernement général des monastères du désert de Jérusalem, on lui en ait donné le titre.

Stratège, Grégoire et George gouvernèrent aussi le monastère de saint Théodose. Jean Mosch dit que les anciens de ce monastère disaient du premier qu'il s'était distingué sur tous les moines de son temps par la longueur de ses jeûnes et de ses veilles, et par un travail presque continuel. Nous parlerons des autres plus bas ; il faut dire auparavant quelque chose de ceux qui ont vécu du temps même de saint Théodose.

Vit. sanct. Theod., c. 16, n. 7.

Julien fut celui de ses disciples qui eut plus de part à son affection et à sa confiance. Il s'était mis sous sa conduite étant encore jeune, et s'était rendu un parfait religieux. Il racontait dans la suite, de ce saint abbé, que passant un jour avec lui par la ville

de Bostra [1], une dame de considération, mais fort méchante, voyant ce Saint, dit qu'il n'était qu'un imposteur, et sur-le-champ elle fut frappée de mort, Dieu voulant la punir avec éclat de cette calomnie, et la faire servir d'exemple à ceux qui l'avaient entendue.

« Nous sortîmes ensuite de la ville, ajoutait Julien, pour aller à l'église des Apôtres, qui n'en est pas éloignée, et il y avait au voisinage un monastère dont les religieux étaient acéphales et du parti de Sévère, faux patriarche d'Antioche. Dès qu'ils nous aperçurent, ils firent le signe pour assembler les moines à l'office, quoique ce fût avant l'heure ordinaire. Saint Théodose comprit qu'ils ne le faisaient que dans l'intention de lui tendre un piége ; et animé d'un saint zèle pour la foi, il prononça contre leur monastère la malédiction de Jésus-Christ sur le temple de Jérusalem, en disant qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Cela ne tarda pas de s'accomplir. Peu de jours après des Sarrasins vinrent la nuit dans ce monastère, y mirent le feu, qui le consuma entièrement avec tous les meubles qui y étaient, et emmenèrent en captivité ces moines hérétiques. »

Julien fut fait évêque de Bostra, ville de l'Arabie déserte du patriarchat d'Antioche. L'historien Socrate le met au nombre des évêques qui résistèrent plus vigoureusement aux hérétiques acéphales, et en particulier à l'impie Sévère, qui n'oublia rien pour l'engager dans sa communion. L'abbé George [2] racontait aussi de lui à Jean Mosch, que quand il fut obligé de quitter le monastère pour gouverner l'église de Bostra, quelques-uns des habitants, poussés par la haine qu'ils avaient pour le nom de Jésus-Christ (ils étaient apparemment idolâtres ou même acéphales), résolurent de l'empoisonner, et gagnèrent pour cela un de ses gens à qui ils donnèrent le poison. Dieu le lui fit connaître par révé-

[1] Ou Bosra.

[2] Dans l'édition de Rosweyde, on attribue ces paroles à l'abbé Grégoire. *Vit. PP.*, l. 10, c. 94. Nous avons suivi Cotelier.

lation, et sans en rien témoigner à celui qui le lui portait, il mit le verre sur la table, et fit appeler les principaux de la ville, parmi lesquels se trouvèrent ceux qui avaient conçu le détestable dessein de le faire périr ; mais ne voulant pas les faire connaître, il dit en général à tous ceux qui étaient présents et avec une extrême douceur; « Puisque vous voulez faire mourir l'humble Julien avec du poison, je vais le prendre devant vous. » Il fit en même temps trois signes de croix sur le verre en disant: Je prends ce breuvage au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; et il l'avala sans en recevoir aucun mal. Cela étonna si fort ceux qui étaient coupables de ce malheureux dessein, qu'ils se jetèrent à ses pieds et lui en demandèrent pardon.

Nous avons dit dans la vie de saint Sabas, que ce Saint mit de ses religieux à la tour que l'impératrice Eudoxie avait bâtie à une lieue de la laure de saint Euthyme, et l'avait changée en monastère. Ce Saint leur avait donné pour supérieur un excellent disciple de saint Théodose, nommé Jean, qui d'officier des gardes de l'empereur s'était fait un humble religieux dans son monastère, et avait si bien rempli les devoirs de son état, que saint Sabas l'avait trouvé digne de cette charge et l'avait demandé pour cela à saint Théodose. On appela depuis ce monastère *Scholarium*, ou de l'officier des gardes, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

Les Grecs dans leurs Ménées font mémoire d'un religieux nommé Copris, dont le peu que nous savons mérite d'être rapporté. Sa mère étant enceinte dé lui, fut poursuivie par des Sarrasins et l'enfanta dans sa fuite. Elle le laissa sur un fumier près du monastère de saint Théodose, où il fut trouvé un peu après par ses religieux. Ils en avertirent aussitôt le saint abbé, qui leur ordonna de l'apporter au monastère, où il fut nourri par une chèvre. On le nomma *Copris,* c'est-à-dire fumier, afin qu'il se souvînt dans la suite du lieu où sa mère l'avait laissé. Il crût en vertu en croissant en âge, et se distingua si bien dans la profes-

sion religieuse, qu'on l'honora du sacerdoce à cause de sa grande piété. Il reçut de Dieu des grâces extraordinaires, entre autres celle de commander aux bêtes farouches; car un ours ayant blessé un âne sur lequel il devait charger du bois qu'il coupait dans la forêt, il l'obligea de porter le fardeau et de servir jusqu'à ce que l'âne fût guéri. Saint Théodose lui apparut pour l'appeler au ciel après qu'il eut vécu quatre-vingt-dix ans.

Jean Mosch fait en peu de mots, dans le *Pré spirituel*, l'éloge de quelques religieux du monastère de saint Théodose, sur ce qu'il en avait appris de l'abbé George ou d'autres Pères de son temps. Il dit qu'il y avait eu dans ce monastère un saint vieillard nommé Conon de Cilicie, qui pendant trente-cinq ans ne prit qu'une fois la semaine un peu de pain et d'eau. Il était aussi toujours en oraison dans l'église, ou appliqué au travail. Un autre religieux de ce monastère, nommé Théodule, pratiquait un jeûne très-rigoureux, et ne dormait jamais dans une situation commode. Il y avait eu aussi dans le même monastère un religieux de Sébaste, nommé Patrice, qui vécut au moins cent treize ans. Il avait été auparavant abbé du monastère d'Abazanes; mais craignant les dangers qu'il y a dans la supériorité, il aima mieux se retirer dans celui de saint Théodose pour y vivre dans l'obéissance, comme plus utile pour son âme, disant qu'il n'appartenait qu'aux hommes extraordinaires de paître des brebis raisonnables. Un de ces religieux, nommé Antoine, qui pratiquait une grande abstinence, s'étant retiré ensuite dans le désert de Cutila, fut un jour aperçu par quelques Sarrasins, dont l'un d'eux s'étant détaché des autres, vint à lui l'épée à la main pour le tuer Le solitaire le voyant approcher leva les yeux au ciel et dit: « Mon Seigneur Jésus, que votre volonté soit faite. » Au même instant la terre s'ouvrit sous les pieds du Sarrasin, qui disparut, et lui fut sauvé,

Le même abbé George parla aussi avec éloge à Jean Mosch et à Sophrone, d'un frère de Cappadoce qui portait le même nom

que lui, et avait eu la charge de la boulangerie dans le monastère de Phazélide, près du Jourdain. Il ajoutait que lui-même travaillant au même endroit aux fondements d'une église dédiée à saint Cyriaque, il vit dans la nuit durant son sommeil un moine habillé de feuilles de palmier, qui lui dit : « Pourquoi, abbé George, après tant de jeûnes et de travaux que j'ai soufferts dans cette solitude, voulez-vous laisser mon corps hors de l'enceinte du temple que vous vous proposez de bâtir. » George, frappé d'une respectueuse crainte pour la majésté qui éclatait en celui qui lui apparaissait, lui répondit : « Et qui êtes-vous, Seigneur? » « Je suis, répliqua-t-il, Pierre, solitaire du Jourdain. » Sur quoi George s'étant éveillé, creusa aux environs du temple, et trouva le corps de ce solitaire vêtu comme il lui était apparu. Il l'ensevelit dans l'enceinte de l'église au côté droit, où il lui dressa un monument honorable.

L'abbé George eut pour disciple un religieux nommé Théodose, qui excellait en douceur et en humilité, et avait été évêque de Capitoliade. Ce Théodose avait beaucoup étudié les vertus de son père spirituel, et pendant douze ans qu'il l'avait observé de près, il ne s'était jamais aperçu qu'il eût eu la moindre émotion. Surtout disait-il, dans ce temps où la ferveur était ralentie et la subordination peu pratiquée. Il ajoutait, comme par exclamation, qui a mieux réglé ses yeux, fermé plus discrètement ses oreilles, et réprimé sa langue avec plus d'attention que notre père George? Le soleil éclaira-t-il davantage la terre que ce bienheureux Père éclaira nos cœurs par ses exemples et par ses instructions?

MONASTÈRE DE SAINT SÉRIDE.

SAINT BARSANUPHE ET JEAN LE PROPHÈTE [1].

Le monastère de saint Séride, ainsi appelé parce que ce Saint en fut apparemment le fondateur, était situé près de Gaza dans la Palestine, et fut habité par des religieux d'une vertu consommée. On remarque surtout saint Barsanuphe, Jean surnommé le Prophète et son disciple, et saint Dorothée, qui eut Jean pour père spirituel, et le fut à son tour de saint Dosithée. Nous ne savons rien de particulier sur saint Séride; mais les religieux qu'il forma aux devoirs de la vie monastique, et qui les remplirent avec tant de perfection, ont fait assez son éloge. Évagre, dans son *Histoire ecclésiastique*, parle ainsi de saint Barsanuphe :

« En ce temps-là, il y avait des hommes tout divins qui opéraient des merveilles extraordinaires, et dont la réputation se répandait partout. Saint Barsanuphe y parut avec éclat. Il tirait sa naissance de l'Égypte, et s'était retiré dans un monastère situé dans le voisinage de la ville de Gaza, où il vivait comme s'il n'eût point eu de corps; car, s'étant renfermé dans une cellule, il y passa cinquante ans sans voir personne, ni sans user d'aucune nourriture, et fit quantité de miracles. Le patriarche de Jérusalem, nommé Salluste [2], ne pouvant croire ce qu'on en disait, voulut le voir, et commanda qu'on fît une ouverture à la muraille de sa cellule, mais il en sortit une flamme qui faillit consumer tous ceux qui l'avaient accompagné. » C'est ce que nous savons de plus assuré de la vie de ce Saint. Il fallait que sa réputation fût bien

[1] Saint Dorothée, les Bollandistes.

[2] Dans l'édition de Lyon de la *Bibliothèque des Pères*, on a mis Eustache au lieu de Salluste; mais nous avons suivi ici le sentiment des Bollandistes.

grande, puisqu'on mit son image dans la grande église de Constantinople avec celles de saint Antoine et de saint Éphrem. Il y a apparence qu'il vécut près de cent ans ou même davantage. L'Église en fait mémoire le 11 d'avril.

Jean fut son disciple. On lui donna la qualité de prophète, parce qu'il en avait reçu la grâce et avait prédit beaucoup de choses. Mais ce qui est plus remarquable, c'est que sa piété fut éminente. Saint Dorothée le cite quelquefois dans ses instructions. Il dit qu'un jour étant en peine de ce qu'il n'avait rien à souffrir dans son état, son âme se trouvant dans un grand repos, il lui proposa ainsi sa difficulté : « Mon Père, l'Écriture nous apprend qu'on n'entre dans le royaume des cieux que par beaucoup de travaux et de tribulations, et voyant que jusqu'ici je n'en souffre aucune, que faut-il que je fasse pour empêcher la perte de mon âme, me trouvant exempt de peines et de tentations ? » A quoi il répondit : « Ne vous troublez point, mon fils, si vous n'avez rien à souffrir ; car tous ceux qui s'abandonnent à l'obéissance de leurs supérieurs, vivront sans inquiétude et jouiront d'un véritable et éternel repos.» Une autre fois que le même Saint lui vint déclarer un soupçon qu'il avait formé contre une personne, il lui dit : « Eh quoi, mon fils, n'arrive-t-il pas souvent que quelqu'un a des défauts naturels, et qu'il s'en corrige par ses soins et par ses travaux ? Ainsi, n'ajoutez jamais foi à de semblables pensées. Les soupçons sont des règles courbées qui rendent tortues les choses les plus droites. Ce sont des mensonges qui ne peuvent nous produire que de grands dommages. »

Jean arriva à une heureuse vieillesse, et ayant besoin du secours des autres, ou à cause de son grand âge, ou par infirmité, celui qui le servait tomba malade, et saint Dorothée fut substitué en sa place pour le servir. Ce qu'il rapporte à ce sujet nous montre toute la douceur du caractère de ce respectable vieillard et son zèle pour saint Dorothée, et en même temps le respect et l'amour avec lequel ce fidèle disciple le servait et recevait ses

instructions. « Celui, dit-il, qui servait l'abbé Jean, tomba malade, et mon abbé m'ordonna de le servir. Je révérais la porte de sa cellule, comme si j'eusse adoré une croix précieuse; avec combien de zèle et de religion lui rendais-je mes services? Car, qui est-ce qui ne se fût estimé heureux de servir un si saint homme? Il avait toujours quelque parole de consolation à me dire, et chaque jour, après m'être acquitté des assistances que je lui devais, je me mettais à genoux devant lui pour lui demander sa bénédiction, et après m'avoir donné quelques instructions je me retirais. Doct. 4.

« Ce saint vieillard avait quatre différentes sentences en la bouche, et tous les soirs il m'en disait quelqu'une lorsque j'étais prêt de le quitter. Il ne manquait jamais de commencer par celle-ci : Le vieillard vous dit, mon frère (car il se servait toujours de cette expression), que Dieu vous conserve dans sa charité; puis il ajoutait: Les saints Pères ont dit que le soin que nous avons de ne point blesser la conscience de notre prochain, nous produit l'humilité. Une autre fois il me disait : Les saints Pères nous ont appris qu'il ne faut jamais préférer sa volonté à celle de son frère. Une autre fois il me disait: Nos saints Pères nous ont dit : Détachez-vous de toutes les affections humaines et vous vous sauverez. Une autre fois il me disait : Nos Pères ont dit : *Portez* Gal 6.
les fardeaux les uns les autres, et vous accomplirez la loi de Jésus-Christ.

« Il était si ponctuel dans cette pratique, ajoute saint Dorothée, que je ne me séparais jamais de lui, qu'il ne m'eût dit quelqu'une de ces quatre maximes, comme s'il m'eût donné un viatique pour un grand voyage. Je les ai conservées depuis ce temps-là comme une espèce de sauvegarde, et une défense pour toute ma vie. » On voit ici quelles instructions les anciens donnaient à leurs disciples, et avec quel respect ceux-ci les recevaient et les mettaient à profit. On y peut remarquer encore que les anciens ne répétaient aux autres que ce qu'ils avaient appris eux-mêmes de ceux

qui les avaient élevés dans leur jeunesse dans la religion ; car ils les citaient ordinairement, et leurs disciples dans la suite les citaient aussi à leur tour, quand ils étaient en âge et en état d'instruire les autres ; c'est ce que nous verrons bientôt que faisait saint Théodose en parlant à ses disciples. Il leur répétait perpétuellement ce que les anciens avaient dit ou fait ; ainsi, les religieux de ce temps-là se transmettaient par succession les sentences de ceux qui les avaient précédés ; et c'est surtout par cette tradition que nous avons reçu d'eux ces belles maximes qu'on trouve dans les *Recueils des sentences des Pères.*

On trouve parmi les instructions de saint Dorothée, quelques questions qu'il fit à saint Barsanuphe et à l'abbé Jean, avec leurs réponses. Nous les rapporterons ici comme un précis de leur doctrine spirituelle, parce qu'elles contiennent des avis utiles et édifiants.

Demande. Comment peut-on se rendre le maître de sa langue ?

Réponse. Par la tristesse de la pénitence.

Demande. Comment puis-je conserver cette tristesse au milieu des affaires qui m'obligent de me trouver parmi les hommes ? Et cette tristesse peut-elle être sans les larmes ?

Réponse. La tristesse ne vient pas des larmes, mais elle les cause. Celui qui détruit sa volonté propre et ne considère point les fautes des autres, bien qu'il vive parmi les hommes, acquerra cette tristesse ; parce qu'étant recueilli en lui-même, ses bonnes pensées produiront la tristesse qui est selon Dieu et qui produit les larmes saintes.

Demande. Comment est-ce que la patience dans les humiliations nous fait acquérir la paix de l'âme ?

Réponse. Un débiteur en quelque lieu qu'il aille, est exposé à la confusion que ses créanciers lui font, jusqu'à ce qu'il les ait payés ; mais quand il les a satisfaits, il peut paraître partout avec une entière liberté. De même si nous nous efforçons de satisfaire à la justice divine en supportant avec patience les in-

jures, les mépris et les humiliations, nous recevrons la rémission de nos péchés, et avec elle la paix du cœur. Pour vous y encourager, élevez vos yeux sur Notre-Seigneur Jésus-Christ attaché à la croix ; considérez les ignominies, les injures, les opprobres qu'il a soufferts, et qu'après tout cela il a voulu être crucifié pour l'amour de nous, et soyez persuadé que nul ne peut jouir de cette paix abondante qu'il espère, ni s'élever à la perfection qui procure une tranquillité sainte, s'il ne souffre avec Jésus-Christ.

Demande. Quelle est la voie qui conduit plus sûrement au salut ? Est-ce celle des travaux ou celle de l'humilité ?

Réponse. Il n'y a point de travail véritable, c'est-à-dire, qui soit utile, sans l'humilité ; car le travail par lui-même est peu de chose. C'est pour cela que l'Écriture les met tous deux ensemble. *Voyez,* dit le Prophète, *mon humiliation et mes travaux, et pardonnez-moi tous mes péchés.* Psal. 24. Celui qui s'humilie et s'anéantit en lui-même, son anéantissement lui tient lieu de travail, et on peut dire qu'il a l'un et l'autre. Que si quelqu'un veut acquérir une humilité parfaite, qu'en rien du monde il ne s'estime et ne se regarde comme quelque chose. C'est là la véritable humilité.

Demande. Dites-moi, je vous prie, mon Père, quelque chose sur le sujet de l'oubli de Dieu, de l'attachement que nous avons à quelques personnes, et de la garde de nos yeux.

Réponse. Celui qui reçoit le feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, ne tombe ni dans l'oubli de Dieu ni dans l'attachement aux créatures, parce qu'il ressent l'activité et l'impression de ce feu. Si vous voulez donc être délivré de la servitude des choses de la terre, travaillez à attirer ce divin feu dans votre âme ; car sa chaleur fait évanouir toutes ces attaches. Or nous acquérons ce feu divin par les désirs que nous avons pour Dieu. On ne saurait posséder aucun bien sans qu'il en coûte de travail. Réglez donc vos yeux de telle sorte qu'ils ne s'arrêtent à regarder personne, et ils ne rempliront pas votre cœur d'une licence dangereuse, qui rend inutiles les travaux d'un solitaire.

Demande. L'humiliation extérieure est-elle nécessaire ? Ne suffit-il pas de s'humilier intérieurement ? Qu'est-il besoin de mépris, d'injures, d'exercices vils et ravalés ?

Réponse. Il y a deux mépris de soi-même ; l'un vient de notre cœur, l'autre nous vient de la part des hommes. Celui-là nous coûte bien moins que ce dernier ; car le cœur souffre beaucoup dans le mépris qui nous vient de la part des autres. Aussi l'humiliation que nous en ressentons est bien plus utile. On peut se porter à des actions ravalées, ou parler humblement de soi par vaine gloire ; ce qui nuit au lieu d'être utile à l'âme. Mais recevoir, par exemple, un commandement qui nous humilie, et l'exécuter avec une parfaite soumission, c'est ce qui nous fait avancer dans la vertu. L'humilité est, à proprement parler, un sentiment par lequel on ne fait aucun cas de soi-même, et qui nous porte à rompre en tout notre volonté propre, à nous mettre sous les pieds de tout le monde, et à souffrir sans inquiétude et sans trouble tout ce qui nous arrive de fâcheux de la part des autres. Il n'est pas nécessaire non plus de parler humblement de soi-même, il suffit de dire [1] : *Pardonnez-moi, et priez pour moi.*

Demande. Si on me fait un commandement qui excède mes forces, dois-je demander que l'on m'en dispense pour n'être plus exposé à cette peine ?

Réponse. Obéissez en toutes choses à votre supérieur, qui portera devant Dieu le jugement de votre action, parce que c'est à lui et non pas à vous qu'il en demandera compte. Si le commandement vous paraît trop difficile, adressez-vous à lui et remettez-vous-en à ce qu'il déterminera. Si ce n'est pas l'abbé, mais vos frères qui vous commandent, et si vous vous imaginez que ce qu'ils vous ordonnent préjudicie à votre salut, ou est au-dessus de vos

[1] Cette pratique était fort recommandée parmi les Pères de la solitude. Ils dressaient leurs disciples à répondre ainsi aux accusations vraies ou fausses, et aux corrections qu'on leur faisait.

forces, adressez-vous encore à l'abbé et faites ce qu'il vous dira. Tout ce qui part de cette source est utile et ne peut causer ni trouble ni tristesse.

Demande. Si quelqu'un désire de moi que je prie pour lui, dois-je lever les mains au ciel [1] et faire ce qu'il souhaite ?

Réponse. Si, lorsque vous allez voir un frère, il vous prie d'offrir à Dieu vos prières pour lui, excusez-vous-en jusqu'à trois fois en le suppliant de vous en dipenser. S'il vous presse une quatrième fois, faites-le avec humilité ; mais si vous demandez la même grâce à un autre et qu'il s'en excuse jusqu'à trois fois, ne l'importunez pas davantage.

Demande. Faut-il accorder quelque soulagement au corps en ce qui est de la nourriture, lorsqu'il n'est pas tout à fait malade? Et si quelqu'un ne veut pas manger des viandes ordinaires, dans la crainte qu'elles ne lui fassent mal, fait-il bien ?

Réponse. Le démon fait croire quelquefois à ceux à qui les passions font la guerre, qu'ils sont infirmes, pour les porter à ces soulagements, et ce n'est qu'un artifice de sa part ; car quand Dieu envoie quelque infirmité réelle, le trouble que nos passions excitent en nous, s'apaise et nous laisse en repos. Or ceux-là ne doivent pas l'écouter, parce que l'âme se trouve attaquée et en danger de périr. Mais si la cause de la maladie est évidente, comme pour avoir essuyé de grandes fatigues, ou par quelqu'autre accident, il faut soulager le corps dans ses besoins, en gardant pourtant la modération et les règles qui conviennent à notre profession.

Quant à ceux qui se trouvent incommodés des viandes ordinaires, il y en a qui doivent se faire violence. Que s'ils ne le peuvent absolument, il faut avoir quelque égard à leur incommodité ; car cela même est une espèce de maladie.

Demande. Lorsqu'à table j'aurai plus tôt mangé que les autres

[1] Les anciens solitaires priaient ordinairement en levant les mains au ciel.

frères, dois-je me retirer, ou bien attendre qu'ils se lèvent? Ou ferai-je mieux de me régler de telle sorte, que la mesure et la quantité de pain que l'on m'aura donnée, puisse durer pendant tout le repas?

Réponse. Il est plus à propos, dans ce cas, de demeurer à table sans manger que d'en sortir avant que les autres se lèvent. Mais il vaut encore mieux faire durer et étendre jusqu'à la fin du repas le pain qu'on vous aura donné.

Demande. Quand je me trouve avec les autres, je crains quelquefois si fort d'être méprisé, que je m'oublie presque moi-même. Cependant j'ai de la peine à les quitter; que dois je faire alors?

Réponse. Si vous n'avez nulle affaire plus pressée et que votre présence serve à l'édification, demeurez tout le temps que la conversation durera. Que si on y parle de choses inutiles, ne craignez pas de dire que vous êtes faible et de vous retirer, et dissipez cette crainte par le souvenir de cette confusion éternelle que les pécheurs recevront au jugement de Jésus-Christ.

SAINT DOROTHÉE.

Quand nous n'aurions d'autre témoignage en faveur de saint Dorothée que celui de saint Théodore Studite, il nous suffirait pour le regarder comme un des plus grands personnages que l'état monastique ait donnés à l'Église, pour édifier les fidèles par ses vertus et par sa doctrine; car saint Théodore voulant laisser à la postérité une protestation publique de la pureté de sa foi et de son attachement à la doctrine des anciens Pères, met entre ceux dont il déclare qu'il suit la foi et les sentiments, saint Barsanuphe et saint Dorothée. Témoignage qui doit avoir d'autant plus de poids, que ce grand abbé, comme dit Baronius, étai



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris. Ceroni direx[t]

Saint Dorothée.

alors l'oracle de l'Orient, le protecteur de la vérité et la gloire de l'Église.

On ne sait point quelle fut sa patrie, ni en quelle année il naquit. Il y a apparence qu'il était originaire de quelque ville des environs d'Ascalon, et il est certain qu'il a vécu sous les empereurs Anastase, Justin et Justinien, puisqu'il parle de saint Barsanuphe et de plusieurs autres qui ont fleuri dans ce temps-là.

Comme sa vie ne se trouve point parmi celles des Pères des déserts, soit qu'on ne l'ait pas écrite ou qu'elle ait été perdue, nous puiserons dans ses propres ouvrages celle que nous allons donner. Il s'appliqua avec ardeur dans sa jeunesse à l'étude des lettres humaines; mais ce ne fut qu'après avoir surmonté la répugnance extrême qu'il avait pour cette occupation. « Lorsque je commençai, dit-il, à étudier les sciences humaines, j'y trouvai d'abord tant de difficulté, que quand je prenais mon livre, il me semblait que j'allais toucher un serpent; mais ayant persévéré à combattre cette opposition, Dieu m'assista, et j'eus une telle ardeur pour l'étude, que j'en oubliais le boire, le manger et le dormir. Jamais aucun de mes compagnons n'eut le pouvoir de m'en retirer pour m'obliger de manger avec lui, et je ne souffrais point qu'ils vînssent m'entretenir dans le temps que j'avais destiné à cet excercice, quoique d'ailleurs j'aimasse la conversation et que j'eusse beaucoup d'amitié pour eux.

« J'allais me baigner, ajoute-t-il, dès que notre maître nous avait quittés ; et j'en avais besoin tous les jours à cause de l'extrême sécheresse que me causait l'assiduité et l'excès de mes lectures. Mais je revenais ensuite à la maison, sans me mettre en peine de ce que je mangerais, ne pouvant gagner sur moi de m'occuper de ma nourriture, et ayant un domestique affectionné qui m'apprêtait ce qu'il savait que je voulais. Ainsi je prenais mon livre à mon côté, je lisais de temps en temps en mangeant, et j'en faisais de même lorsque je me reposais, ayant le livre sur un siége près de mon lit, et reprenant ma lecture après quelques

moments de sommeil. Je lisais ordinairement jusqu'à minuit, et je ne connaissais point d'autre plaisir que celui que je trouvais dans l'étude. »

Il fit donc par ce moyen de grands progrès dans les sciences ; et nous apprenons d'une lettre [1] qui se trouve dans la bibliothèque des Pères, qu'il fut très-éclairé dans celle des anciens philosophes. Mais il acquit de bien plus sublimes connaissances, lorsque étant entré dans la religion il changea tout à fait d'objet dans ses études. Il se rendit comme l'écolier des saints Pères qui l'avaient précédé, en lisant assidument leurs ouvrages, et si, comme l'a remarqué l'auteur de la lettre que nous venons de citer, il recueillit des livres des philosophes ce qu'il y trouvait d'utile pour l'édification de ses frères, il le fit plus excellemment de ceux de saint Clément d'Alexandrie, de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de plusieurs illustres Pères de la solitude qui avaient vécu avant lui, qu'il cite souvent dans ses instructions, et dont, pour user de la comparaison du même auteur, il formait son miel spirituel pour la consolation de ses frères, comme une abeille forme le sien du suc des herbes et des fleurs différentes qu'elle rencontre.

Nous ignorons l'âge qu'il avait lorsqu'il quitta le siècle, et quels furent les motifs qui l'y déterminèrent. Mais si l'on en juge par les progrès qu'il fit dans la religion, on ne peut douter que sa vocation ne fût un effet de la grâce, et il paraît qu'il ne consulta qu'elle en s'y retirant. Il choisit pour le lieu de sa retraite le monastère de saint Séride, où il y avait des hommes consommés en vertu. Ce saint abbé le mit sous la conduite de saint Jean le Prophète, disciple lui-même du célèbre saint Barsanuphe, et on peut juger par la sainteté du maître, des instructions qu'il reçut.

[1] On croit que cette lettre a été écrite par un de ses disciples ; et qu'il l'adressa à un de ses religieux de quelque autre monastère, qui lui avait demandé le Recueil des instructions de ce Saint. Nous le rapportons au long à la fin de sa Vie. Voyez Bolland, 23 février, p. 381, n. 1.

Il profitait en même temps de celles de saint Séride son abbé, et de saint Barsanuphe; de sorte qu'il eut trois maîtres du premier mérite qui concoururent à le former.

Le souvenir de la grande application avec laquelle il s'était donné dans le monde à l'étude des sciences profanes, lui servit alors comme d'aiguillon pour s'animer à acquérir celle des Saints. « Lorsque j'entrai dans le monastère, dit-il, je me disais à moi-même : Si l'on ressent une ardeur et une passion si vive pour les sciences profanes et étrangères, et si l'application qu'on y donne fait qu'on en contracte les habitudes, à plus forte raison prendra-t-on des habitudes saintes, si l'on s'excerce à la vertu et à la piété; et cette considération me fortifiait dans le dessein que j'avais de m'y appliquer. »

Mais une pratique qui lui servit efficacement pour y réussir, fut de n'avoir rien de caché pour ses Pères spirituels, et de se guider par leurs lumières avec une docilité parfaite. Il recevait leurs avis avec une humilité profonde et une vive reconnaissance. Nous avons vu au chapitre précédent, que servant son maître le bienheureux Jean dans sa vieillesse, il se croyait récompensé avantageusement des bons offices qu'il lui rendait lorsqu'il en recevait le soir quelque avis spirituel, en lui demandant sa bénédiction avant qu'il le quittât. Un seul mot de ce saint vieillard était pour son cœur comme une douce pluie sur une terre bien préparée, qui la pénètre et la rend féconde.

Il nous apprend lui-même avec quelle exactitude il rendait compte à ses supérieurs de ses peines et de tout ce qui se passait dans son âme, et nous allons rapporter ses propres paroles, parce que c'est ici un point très-important. « Dans le temps, dit-il, que j'étais dans le monastère, j'exposais toutes mes pensées à l'abbé Jean; car il ne m'était pas possible de rien faire sans son conseil; et quelquefois je me disais à moi-même : Est-ce que mon supérieur me dira autre chose que ce que je pense? Pourquoi m'avisé-je de l'importuner? Et je répondais à ma raison : Que

tu sois maudite avec ton discernement, ta sagesse, ton intelligence et ton savoir ; tu ne sais rien que ce que tu as appris du démon. Je m'en allais ensuite trouver mon abbé, et il arrivait souvent qu'il me disait ce que je m'étais déjà dit à moi-même. Aussitôt ma raison ne manquait pas de me suggérer : N'est-ce pas là précisément ce que je t'avais dit ? Pourquoi as-tu été à contre-temps troubler ce vieillard ? Et je lui répliquais aussitôt : Ta pensée est bonne présentement, parce qu'elle vient de l'esprit de Dieu, car ce qui est purement de toi est plutôt mauvais. C'est une production du démon ; c'est un effet de tes passions déréglées ; et ainsi je ne me laissais jamais aller à ma propre raison, qu'après m'en être assuré par le conseil de mon directeur, et je jouissais par ce moyen d'une paix et d'une tranquillité parfaites. »

Saint Séride reconnaissant en lui beaucoup de talents, et étant d'ailleurs témoin de sa parfaite obéissance et des progrès qu'il avait faits dans les autres vertus, voulut le mettre dans les emplois et le rendre utile à sa communauté, puisqu'il avait si bien profité jusqu'alors pour lui-même. Il le destina donc à servir les malades et à recevoir les hôtes, et outre ce double office, il le chargea d'écouter les frères dans leurs peines intérieures, et dans la déclaration qu'ils lui feraient de leurs pensées. Dorothée s'estima trop heureux d'exercer le premier emploi, qui secondait si favorablement les inclinations de sa charité, surtout envers son père spirituel le bienheureux Jean, dont il respectait souverainement la vertu, et pour qui il avait une affection des plus tendres ; mais ce bonheur qui fut envié par quelques religieux, qui lui donnèrent par leurs contradictions un nouveau moyen d'enrichir sa couronne en mettant sa patience en exercice.

Il avait un double titre de gérer sa charge : celui de l'obéissance, puisqu'il la tenait du choix de son supérieur ; et celui de bienfaiteur de l'infirmerie, car son frère l'avait fait bâtir. Il aurait donc pu faire valoir ces titres pour fermer la bouche à ces jaloux, mais il ne leur opposa qu'un humble silence, et trouva par là le

moyen d'accroître le trésor de mérite que sa charité lui procurait dans le service des malades. Il porta encore sa patience plus loin; car quoiqu'il se crût très-favorisé de servir son père spirituel dans ses infirmités, et qu'il s'y portât de toute son affection, voyant qu'un frère désirait extrêmement de le faire en sa place, il s'employa auprès de saint Séride pour le contenter, et n'ayant pu réussir, il essuya sans en rien témoigner toute la mauvaise humeur de ce frère; et quand saint Séride en fut averti et voulut le mettre en pénitence, il alla se jeter à ses pieds et fit tout ce qu'il put pour le justifier auprès de lui, se chargeant lui-même de toute la faute, comme s'il eût été véritablement coupable.

Il ne s'acquittait pas avec moins de zèle et de charité du soin de servir les hôtes. Mais cet office fut encore pour lui un grand sujet de patience par les fatigues qu'il était obligé d'essuyer. Et ce qu'on ne peut assez admirer dans ce fervent religieux, c'est que bien qu'il fût souvent obligé de se coucher fort tard, il ne laissait pas d'assister la nuit aux matines avec les autres, quoiqu'il eût été malade et qu'il ne fût pas entièrement rétabli. Dieu a voulu qu'il nous apprît lui-même cette preuve de sa ferveur avec autant de simplicité que de vérité, et elle peut servir à condamner notre lâcheté, ou nous fournir un juste motif de la surmonter quand elle veut nous empêcher de remplir nos devoirs avec exactitude.

« Notre abbé, dit-il, me donna la charge de recevoir les hôtes. Je sortais alors d'une grande maladie. Les hôtes venaient au monastère, et je demeurais fort tard avec eux. Ceux qui conduisaient les chameaux arrivaient ensuite, et j'étais obligé d'en avoir soin; et souvent, après que je m'étais retiré pour prendre un peu de repos, une autre affaire survenait et m'obligeait de me relever; de sorte que l'heure de l'office arrivant, à peine avais-je donné quelques moments au sommeil, que l'officier du chœur me venait éveiller. Je me trouvais fatigué comme d'un pénible travail et dans une grande faiblesse; car il me restait encore une espèce de fièvre lente qui faisait que j'avais peine à me soutenir. Je lui ré-

pondais étant tout accablé de sommeil : Je vous remercie, mon frère; que Dieu se souvienne de votre charité, et qu'il la récompense. Nous m'avez appelé, je vous suis, je m'en vais après vous.

« A peine s'était-il retiré que je me laissais aller au sommeil. J'étais ensuite pénétré de douleur de ce que ma paresse m'avait empêché de me trouver à l'église ; et voyant que je ne pouvais venir à bout de suivre celui qui m'éveillait, je priai deux frères, l'un de me venir éveiller, et l'autre d'empêcher que je m'assoupisse durant l'office, et je vous prie de croire que j'avais pour eux une vénération presque aussi grande que s'ils eussent été la cause de mon salut. »

Il remplit aussi avec une charité et une patience merveilleuse le troisième emploi dont saint Séride l'avait chargé, qui était d'écouter les frères dans leurs doutes et leurs peines intérieures. Mais cette fonction, qui le rendait si utile aux autres, était pour lui un sujet de s'humilier profondément, s'en jugeant très-incapable, comme s'il eût manqué de talent et de lumières suffisantes ; et plus la confiance de ses frères les attirait auprès de lui, moins il concevait comment ils pouvaient le faire. « Car, disait-il, j'ignore pourquoi ils viennent me découvrir leurs pensées, et je ne sais s'ils le font ou par raillerie ou par simplicité. » Aussi il était si éloigné d'en avoir des sentiments d'ostentation, ou de se croire plus éclairé que les autres, qu'il ne lui est jamais arrivé de se préférer à personne, et qu'au contraire il n'y avait aucun de ses frères à qui il ne fît gloire de déférer et de se soumettre.

On reconnaît ici son humilité, d'autant plus admirable, que ses talents le distinguaient beaucoup au-dessus des autres religieux de son monastère, et qu'ayant cultivé, comme nous avons dit, les lettres humaines avec beaucoup d'assiduité avant que d'embrasser l'état monastique, il avait des avances sur eux du côté des sciences, qui pouvaient le tenter de préférence, s'il avait été moins établi dans l'humilité. Mais bien loin de se prévaloir

de ses talents, il n'en employait précisément qu'autant qu'il était nécessaire pour le service des autres, cachant hors de là tout ce qui aurait pu flatter son amour-propre, n'affectant point de faire paraître son érudition et son éloquence, et se couvrant du voile de la simplicité et de la modestie religieuse autant qu'il dépendait de lui.

C'était aussi par cette profonde humilité qu'il déférait avec tant de respect aux ordres de son abbé et de son père spirituel, et qu'il le faisait si aveuglément, qu'après avoir reçu leurs avis ou leurs ordres, son esprit ne raisonnait plus, et son cœur se reposait en paix en s'abandonnant à l'obéissance. Il était tellement mort à son jugement, « que si son esprit lui eût dit que le soleil est soleil (c'est ainsi qu'il s'exprime) et que les ténèbres sont ténèbres, il s'en serait défié et aurait eu de la peine à le croire. » Aussi dans une instruction qu'il donne aux religieux pour leur montrer que personne ne doit se confier en son propre esprit, il insiste puissamment sur la défiance de ses lumières propres, sur la nécessité de se conduire par celles des supérieurs et des anciens, et généralement dans toutes les exhortations qu'il faisait à ses frères, il leur en donne lui-même l'exemple, en ne leur parlant presque jamais de son propre mouvement, mais plutôt sur les avis et les témoignages des anciens, et l'on y voit presque partout ces paroles : *Les anciens ont dit: Nous apprenons des anciens, etc.* Il cite aussi fréquemment, outre les docteurs de l'Église, les sentences de plusieurs saints Pères de la solitude, comme ses maîtres dans la science du salut, et il veut que les autres les considèrent et les respectent de même.

Comme les plus grands Saints ont été les plus éprouvés, saint Dorothée ne fut pas exempté de cette règle. Il eut des contradictions à souffrir de la part des hommes, et le démon ne le laissa pas toujours tranquille ; mais ces tribulations, en épurant sa vertu, servirent à l'affermir et à la faire croître, et furent aussi d'une grande utilité aux autres, parce que l'expérience qu'il en

eut, le mit encore mieux en état de consoler et de fortifier ceux qu'il eut sous sa conduite.

Il n'est point de Congrégation si sainte où l'on ne trouve quelquefois des sujets qui font souffrir les autres; Dieu le permettant ainsi par un conseil de sa sagesse infinie, que nous devons plutôt adorer qu'approfondir, et tout y servant à sa gloire et à la sanctification de ses élus. Le monastère de saint Séride était composé de religieux éminents en piété. Mais s'il y en avait qui étaient des anges par la sainteté de leur vie, il s'en rencontrait aussi qui étaient des hommes par leur fragilité. Leur état, quoique bien saint, ne les rendait pas parfaits parce qu'ils l'avaient embrassé, mais il leur donnait des moyens en abondance pour le devenir; et comme le plus grand nombre les mettaient à profit avec édification, la lâcheté en arrêtait quelques-uns dans leurs défauts; et leur conduite, qui exerçait la patience de leurs confrères, prouvait cette vérité expérimentale, que partout où il y a des hommes, la fragilité humaine paraît.

Ce fut de quelques-uns de ces sujets très-imparfaits, que saint Dorothée eut de temps en temps à souffrir, ou des paroles injurieuses que la jalousie leur mettait à la bouche, ou des tours de malice par lesquels ils lui témoignaient l'aversion qu'ils avaient conçue contre lui. Sa conduite dans ces occasions était de souffrir en silence, sans se plaindre à personne, sans même dire à ceux qui le traitaient si mal: « Pourquoi en agissez-vous ainsi? » ou: « Ne me faites rien de semblable; » et il n'eut jamais à se reprocher d'avoir laissé échapper une parole capable d'offenser ou de contrarier personne. Ce n'était pas encore assez pour lui de ne pas se plaindre; il excusait ses frères dans son cœur, et n'attribuait qu'à simplicité ou imprudence, ce que tout autre moins affermi que lui dans la patience, n'eût pas excusé de malice.

Il donnait à ce sujet à ses religieux, lorsqu'il les gouvernait en qualité d'abbé, ces excellentes leçons: « Apprenez, mes frères, à vous supporter les uns les autres, et à vous traiter avec res-

pect. Si quelqu'un vous dit ou vous fait quelque chose qui vous fâche, ne vous emportez point contre lui, de crainte que dans le temps du combat, qui est celui de la victoire, votre cœur ne se trouve abattu, sans vigueur et sans force, et dans l'impuissance de résister aux moindres attaques de vos ennemis. Travaillez plutôt à vous donner de la fermeté et du courage, afin que votre charité surmonte tout ce qui pourra vous arriver de fâcheux. »

Sa maxime dans tous les événements disgracieux de la vie, était d'y reconnaître l'ordre de Dieu et de s'y soumettre. Que ce qu'il avait à souffrir lui vînt de la part des hommes ou de celle du démon, ou des maladies dont Dieu le visitait de temps à autre, il s'élevait toujours à Dieu pour n'y apercevoir que sa divine volonté, et ne pensait pas à en rechercher d'autres causes, étant convaincu que Dieu dispose de tout et que rien n'échappe à sa providence. « Je pourrais bien, disait-il, chercher plusieurs causes de mes maux, et je n'aurais pas de peine à les trouver; mais pour dire quelque chose de plus certain et de plus utile, il faut convenir que c'est Dieu qui me les envoie, lui qui sait combien il m'est avantageux de souffrir. »

En rapportant ainsi tout à Dieu, il trouvait auprès de lui une force qui l'établissait dans la paix, dans toutes les rencontres capables sans cela de troubler son âme. Il éprouva dans une de ces occasions, d'une manière miraculeuse, combien le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent avec foi pour les soutenir. Voici comment il le raconte.

« Quand j'étais encore dans le monastère (de saint Séride), j'eus une affliction considérable, et je me trouvais dans un abattement et dans une extrémité si grande, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne me donnât la mort. Cette peine était une tentation qui m'avait été suscitée par l'envie et la malignité des démons. Elle fut très-cruelle et de peu de durée; mais pleine de ténèbres, sans interruption et sans relâche. Je ne voyais, de quelque côté que je voulusse me tourner, que des afflictions et des extrémités; mais

Dieu ne manqua pas de soutenir par sa grâce une âme que personne ne pouvait plus consoler ; et c'était là l'état où je me trouvais.

« Un autre jour, étant exposé au grand air tout abattu devant Dieu, et le conjurant de me secourir dans l'excès de ma tristesse, tout d'un coup, regardant dans le fond de l'église, je vis quelqu'un qui avait tout l'air et l'apparence d'un évêque, et qui, ayant un vase sacré dans les mains, entrait dans le sanctuaire. Je n'avais pas coutume d'aborder les hôtes qui venaient au monastère, sans une nécessité, ou sans un commandement exprès ; mais comme si quelque chose m'eût tiré, je le suivis. Il s'arrêta quelque peu ayant les mains élevées au ciel, et moi me tenant derrière, je priais Dieu avec beaucoup d'appréhension ; car cette vue si surprenante m'avait rempli de crainte.

« Après qu'il eut achevé sa prière, il se tourna et vint à moi ; et à mesure qu'il m'approchait, je sentais que ma crainte et ma tristesse diminuaient. Comme il fut devant moi, il étendit sa main

Psal. 39, v. 1, 2, 3. et frappant ma poitrine de ses doigts, il me dit ces paroles : *J'ai attendu le Seigneur avec patience; il a jeté ses regards sur moi; il a exaucé ma prière; il m'a retiré de cet abîme de tristesse dans lequel j'étais plongé; il a affermi mes pieds sur la pierre, et a mis dans ma bouche un cantique de louanges à Notre-Seigneur.* Il répéta ces versets trois fois, en frappant ma poitrine, comme je l'ai déjà dit, et puis se retira; et dans le moment mon cœur fut rempli de lumière, de joie, de consolation et de douceur, et je me trouvai tout un autre homme. Je courus aussitôt pour le trouver et le joindre; mais ce fut inutilement, car il disparut ; et depuis ce temps-là, par la miséricorde du Seigneur, je me suis trouvé délivré de toute agitation, de toute tristesse et de toute crainte, et Dieu m'a protégé jusqu'à présent par l'intercession de nos anciens et de nos saints Pères. »

Il y a apparence que saint Dorothée eut cette vision avant que saint Séride lui eût donné aucun emploi, puisqu'il dit expressé-

ment qu'il n'abordait point les hôtes sans une nécessité ou un ordre de son supérieur ; et cette grâce nous fait comprendre combien il était chéri de Dieu, et nous fait regretter l'histoire entière de sa vie, où nous aurions appris beaucoup d'autres choses très-propres à nous édifier.

Mais par le peu que nous venons d'en rapporter, il paraît que ce Saint a excellé dans toutes les vertus religieuses, et qu'ayant d'abord renoncé au monde avec générosité, et jeté, dès son entrée en religion, un fondement solide de perfection par l'entier renoncement à lui-même, par la pratique d'une obéissance continuelle et aveugle, par une patience à toute épreuve, il éleva sur ce fondement un édifice de sainteté qui l'a rendu digne des éloges de tous les grands hommes qui ont vécu après lui, et qui l'ont connu au moins par ses ouvrages ascétiques.

Le bienheureux Jean, son père spirituel, étant mort, et saint Barsanuphe qui lui survécut quoique plus ancien que lui, s'étant renfermé dans une cellule pour y garder un rigoureux silence, saint Dorothée se retira dans une solitude voisine, où il devint le fondateur d'un nouveau monastère. C'était entre Gaza et Majuma. Nous ne savons aucune des circonstances de son changement. Il y a apparence qu'ayant d'abord voulu vivre dans une entière retraite, à l'imitation de saint Barsanuphe, il choisit pour cela de demeurer seul dans le désert ; mais il est aussi à croire que sa réputation attira ensuite auprès de lui des personnes qui voulurent vivre sous sa conduite, et que sa charité ne pouvant pas leur refuser ses soins, il fut obligé de se rendre à leurs pieux empressements.

Il paraît par les instructions qu'il leur donnait, qu'ils observaient une discipline très-exacte, et que son monastère fut un de ceux qui eurent le plus de réputation dans la Palestine et ailleurs. Peut-être doit-on rapporter à ce temps-là la plus grande partie des avis qu'il était obligé de donner aussi à des personnes engagées dans le monde, et qui, étant attirées par le bruit de ses ta-

lents et par l'éclat de ses vertus, venaient le consulter et recevoir de sa bouche la parole de vie. On met sa mort vers l'an 560; mais on n'en peut rien dire de bien assuré.

Un auteur, qu'on croit avoir été disciple de ce Saint, comme nous l'avons marqué au commencement dans une note, ayant été prié par un religieux de lui envoyer le recueil qu'il avait de ses instructions, en prit occasion de faire son éloge, qu'on a mis à la tête de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Pères;* voici comme il en parle: « C'est louer la vertu; c'est aimer Dieu; c'est travailler à acquérir la véritable vie, qui est celle de l'éternité, que de vouloir connaître la conduite de notre bienheureux et très-digne père Dorothée, qui, selon l'interprétation de son nom, nous a été donné de Dieu comme un don très-précieux; car, selon la pensée de saint Grégoire, la louange qu'on donne excite une grande émulation pour imiter ceux que nous louons, et cette émulation nous porte à la vertu, qui nous conduit à un véritable bonheur.

« Il a cherché la vérité; il a été doux et humble de cœur; il a imité saint Pierre en renonçant comme lui à tout ce qu'il possédait, et il a dégagé si parfaitement son cœur de l'affection de
Matth. 19. toutes les choses visibles, qu'il a pu dire avec la même confiance que ce grand Apôtre : *Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté pour vous suivre.* C'est pour cela qu'étant arrivé en peu de temps, avec le secours du Seigneur, à une très-haute perfection, il a rempli la course d'une longue vie, non pas en se cachant dans le fond d'une solitude, ou sur le sommet des montagnes, ni en dominant sur les bêtes sauvages; mais en conservant son cœur dans une paix profonde, en désirant de s'approcher des montagnes éternelles, et en foulant aux pieds les serpents et les scorpions invisibles qui tuent les âmes.

« Oui, il est arrivé heureusement, par le secours du Seigneur, à ces montagnes célestes, mais ç'a été en déclarant la guerre à sa volonté propre; et c'est par ce renoncement entier qu'il est entré dans la voie des saints Pères, qu'il a trouvé le joug de Jésus-

Christ léger et sa charge douce et salutaire, et que l'humilité l'a conduit avec sûreté par la voie qui conduit au ciel, observant fidèlement cette belle maxime : *Soyez doux et miséricordieux, et écoutez avec docilité les paroles des saints Pères pour les mettre en pratique.*

« Ce saint homme, ainsi orné de toutes les vertus, avait souvent dans la bouche cette sentence qu'il avait apprise des anciens : *Celui qui travaille fortement à retrancher sa volonté propre arrivera au bienheureux séjour de la paix du cœur.* Il en parlait par expérience ; car après avoir cherché avec grand soin quelle pouvait être la cause des agitations qui troublent cette paix, ayant trouvé que c'est l'amour de soi-même et le plaisir qu'il y a d'accorder à sa volonté tout ce qu'elle demande, il a employé le saint renoncement comme le remède efficace pour faire sécher dans son cœur cette plante malheureuse, et pour en arracher jusqu'aux moindres racines et aux moindres rejetons.

« C'est ainsi qu'il a jeté les semences incorruptibles de la vertu, et qu'elles lui ont produit les fruits d'une vie immortelle. C'est ainsi qu'en cherchant avec soin le trésor caché dans le champ évangélique, il a eu le bonheur de le trouver, de le posséder et d'acquérir par-là les richesses célestes qui sont bien au-dessus de toutes celles que le monde nous peut présenter.

« Plût à Dieu que, pour l'utilité de tous les fidèles, et pour leur présenter un modèle excellent de sainteté, je pusse faire connaître parfaitement quelle a été la vie de ce saint homme ; de quelle sorte il a couru dans la voie étroite, et large en même temps par les avantages qu'on y trouve, d'une pénitence laborieuse qui l'a rendu un sujet d'étonnement et d'admiration à tout le monde ; quelle a été la pureté de ses mœurs, la droiture de ses intentions, et sa vigilance, qui le rendait si attentif à ne donner dans aucune extrémité indiscrète pour éviter les piéges de l'illusion et de l'erreur ; car c'est ainsi que saint Basile, ce grand ami de Dieu, nous avertit que nous devons nous conduire. Aussi a-t-il

marché par la voie sûre en combattant ses passions, en prenant une parfaite confiance en ceux qui étaient chargés de sa conduite, et en s'établissant dans cette humilité profonde, laquelle seule, selon le sentiment du grand saint Antoine, nous met au-dessus de tous les artifices et de toutes les attaques du démon. »

Après que cet auteur a remarqué que le Saint s'était beaucoup appliqué, étant dans le siècle, à l'étude des philosophes, comme nous l'avons rapporté au commencement de sa vie, il poursuit ainsi son éloge : « J'aime à repasser dans mon esprit les sentiments de son cœur quand il embrassa la vie monastique, et combien il trouva de biens et d'avantages dans cette heureuse vie. Je me plais à me représenter combien son obéissance envers ses supérieurs était parfaite ; combien son renoncement était général ; quelle était la pureté de sa conscience, son zèle, son exactitude et son ardeur pour le bien, et avec quelle attention il a toujours suivi les lumières pures de la vérité.

« C'est par là qu'il s'est rendu ferme et inébranlable dans la foi, et c'est de ce principe que coulait comme de sa source, sa charité et toute la perfection de sa conduite. Il était affable envers tous ses frères, honnête, complaisant, bienfaisant et plein de bonté et de tendresse pour ceux qui lui étaient soumis. Il ne savait ce que c'était que de former des soupçons ; il n'était ni lâche, ni paresseux, ni attaché à son propre sens ; il ne jugeait personne, et il aimait souverainement la concorde et l'union fraternelle.

« Il était fervent dans le travail, diligent, prudent, attentif à ce qu'il faisait. Il avait une douceur et une droiture sans égale, et on pouvait le proposer pour le modèle parfait de toutes les vertus. Il était exact et soigneux dans tout ce qu'il faisait. On ne pouvait le voir sans le respecter ; il aimait en tout l'ordre et la discipline ; il n'agissait jamais inconsidérément ; il surpassait tous les autres par sa discrétion et par la vivacité et la pénétration de son esprit. Il était humble en toutes choses, agréable,

constant dans le bien, sobre, vigilant dans tous ses devoirs, intérieur et toujours occupé de bonnes pensées.

« Mais pourquoi vouloir entreprendre de faire le détail de toutes ses qualités si rares, puisqu'il n'est par moins difficile d'y réussir que de compter les gouttes de la pluie ou de la mer. On peut voir dans ces ouvrages les éminentes vertus de ce saint homme, et y apprendre par quelles voies celui dont la providence gouverne et règle tout, l'a conduit à la connaissance toute divine de ses vérités ; quelle a été la sainteté de sa vie, et quel attrait Dieu lui avait donné pour gagner les âmes et les faire entrer dans le chemin du salut.

« Il avait les entrailles d'un véritable père pour ceux qui étaient sous sa direction, et il était véritablement digne de servir de guide et de lumière aux autres. Il n'y a rien que son esprit ne fût capable de pénétrer ; mais il était encore plus estimable par les secours qu'il donnait à tout le monde.

« Il était élevé dans la contemplation, et il l'était encore plus par la profondeur de son humilité. Il était en même temps riche des dons de Dieu, et pauvre des biens de la terre. Il était agréable dans sa manière d'écrire, et davantage encore dans sa conversation. Il n'y avait point de maladie spirituelle à laquelle il n'appliquât les remèdes convenables. Les riches et les pauvres, les sages et les ignorants, les hommes et les femmes, les vieillards et les jeunes, ceux qui étaient dans la tristesse ou dans la joie, les étrangers et ses compatriotes, les grands du monde, les maîtres, les serviteurs, les sujets, les esclaves, tous les hommes trouvaient en lui une source de consolation et de secours pour guérir les plaies de leur âme. C'est à quoi il employait toutes les lumières qu'il avait reçues de Dieu, comme autant de talents qu'il faisait valoir en serviteur fidèle ; et pour tout renfermer en peu de mots, il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

Cet éloge, quand même il ne serait pas d'un disciple du Saint

comme on l'a cru, et que nous l'avons déjà remarqué, nous fait conjecturer qu'il y a eu au moins une relation des vertus de saint Dorothée où l'auteur a puisé ce qu'il en dit. Il ne parle pas d'une manière si vague qu'on ne comprenne qu'il en avait lu les preuves dans quelque détail historique des actions de sa vie. On voit que ce qu'il en dit s'accorde parfaitement avec ce qu'on lit dans les ouvrages de ce Saint; et cependant, on ne peut pas dire que ce soit là qu'il a puisé toute la matière des justes louanges qu'il lu; donne. C'est ce qui fait juger qu'il en a parlé en témoin oculaire et cela nous fait regretter beaucoup que les relations des vies de plusieurs Pères de la solitude aient été perdues. Mais nous devons adorer là-dessus les desseins de la Providence, et attendre ce grand jour où Jésus-Christ, en jugeant les hommes, manifestera avec éclat les vertus de ceux qu'il tient aujourd'hui cachés au monde, tandis qu'ils goûtent dans son royaume céleste les fruits de leurs vertus.

Nous ne devons pas laisser ignorer qu'il y a eu deux Barsanuphes et deux Dorothées bien différents les uns des autres. Car ceux dont nous venons de parler ont été des lumières de l'Église; les deux autres qui vivaient vers le même temps, étaient des sectateurs de l'impie Sévère.

SAINT DOSITHÉE, DISCIPLE DE SAINT DOROTHÉE.

Ce Saint ne fit pas de pénitences extraordinaires ; mais le sacrifice de sa volonté ne le rendit pas moins agréable à Dieu que s'il en avait fait de très-grandes ; et il prouva, par la perfection où son renoncement le conduisit, que l'abnégation entière de la volonté est très-précieuse aux yeux de Dieu.

On ne connaît ni le lieu ni le temps de la naissance de sain

Dosithée. On sait seulement qu'il fut élevé jeune auprès d'un des principaux officiers de l'armée de l'empereur, ou en qualité de page, ou comme parent; et qu'il l'aima aussi tendrement que s'il eût été son fils. Il ne lui donna pourtant qu'une éducation mondaine, et ne prit aucun soin de le faire instruire des principes de la religion. Cependant le jeune Dosithée avait un riche naturel et le cœur susceptible des impressions de la piété ; mais il n'était pas en bonne école, et il risquait d'y devenir la proie du monde corrompu et de se perdre s'il y eût demeuré plus longtemps.

La Providence y pourvut de la façon que nous l'allons dire. Étant un jour en compagnie, le discours tomba sur la ville de Jérusalem, qu'on appelait la ville sainte, et ce qu'on en dit lui donna envie d'y faire un voyage. Il en demanda la permission à son officier, qui ne savait lui rien refuser, par la grande tendresse qu'il avait pour lui ; et en effet, il pria un de ses intimes amis qui devait y aller, de le mener avec lui, et le lui recommanda comme un autre lui-même. Cet ami s'en chargea avec plaisir, et durant le voyage il eut pour lui toutes les attentions qu'il pouvait désirer.

Après qu'ils eurent visité les saints Lieux de Jérusalem, ils passèrent à Gethsémani. C'est là que Dosithée rencontra heureusement, parmi les raretés du lieu, un tableau qui représentait les supplices dont la justice de Dieu punit les pécheurs dans les enfers. Cet objet arrêta ses yeux et frappa son esprit d'étonnement et de frayeur. Il pensait, en le considérant avec attention, à ce que pouvaient signifier ces terribles tourments, qui y étaient exprimés d'une manière fort vive. Tandis qu'il le contemplait ainsi, il aperçut auprès de lui une dame d'une majesté et d'une beauté extraordinaires, qui lui expliqua tout ce que ce tableau representait, entrant dans le détail des peines des réprouvés, ce qu'il écouta en silence et avec une nouvelle surprise ; car c'était la première fois qu'il avait entendu parler du jugement et de l'enfer.

Le discours de cette dame le toucha extrêmement, et la crainte

de tomber un jour dans le malheur de ceux dont il voyait les tristes images, le porta à prier cette dame de lui dire ce qu'il devait faire pour l'éviter. Elle lui donna une leçon qui montrait assez sa destination pour la vie monastique. « Il faut, lui dit-elle, que vous jeûniez, que vous vous absteniez de manger de la chair, et que vous vous appliquiez à une prière assidue. » Celle qui lui parlait ainsi n'était pas une créature mortelle ; car après cette leçon elle disparut.

Dosithée, depuis cette apparition, fut changé en un autre homme, et commença à mettre en pratique les avis qu'il venait de recevoir. Ceux avec qui il vivait s'en aperçurent bientôt et en furent fort étonnés. Ils ne savaient à quoi attribuer ce changement, et lui dirent enfin que la vie qu'il menait ne convenait nullement à un homme du monde, et que s'il était dans l'intention de la continuer il devait se retirer dans un monastère.

Il ignorait ce que c'était qu'un monastère ; et s'en étant informé, il témoigna qu'il souhaitait de s'y retirer. Dieu, dont la Providence le conduisait pas à pas à ses fins, fit qu'il se trouva quelqu'un dans la compagnie qui connaissait particulièrement saint Séride. Il se chargea de l'y conduire et le lui présenta. Le Saint, voyant un jeune homme très-bien fait, élevé délicatement et revêtu d'un habit militaire fort riche, jugea d'abord peu favorablement de sa vocation, et craignit qu'il ne voulût le tromper, ou que s'il désirait sincèrement d'être moine, sa résolution ne fût que l'effet d'une ferveur passagère.

Dans ce doute il fit appeler saint Dorothée et le chargea de l'examiner en particulier. Le Saint le prit avec lui, l'interrogea beaucoup, et voyant que toutes ses réponses se terminaient à cet unique sentiment, qu'il voulait se sauver, l'alla déclarer à saint Séride, et lui dit qu'il lui paraissait être dans de bonnes dispositions et avoir une belle âme, et qu'il ne reconnaissait rien en lui qui l'empêchât d'être moine. Là-dessus le saint abbé lui ordonna de se charger de sa conduite, ne trouvant pas à propos pour lors

de le mettre avec les autres religieux. Saint Dorothée s'en excusa d'abord, selon les sentiments de son humilité, qui lui faisait croire qu'il n'avait pas assez de capacité pour cela, et pria saint Séride de vouloir bien en parler à saint Barsanuphe, qui était l'oracle du monastère. Saint Barsanuphe lui envoya dire de le prendre sous sa conduite, et lui prédit que Dieu voulait sauver cette âme par son moyen.

Saint Dorothée n'avait point encore élevé de disciple, et il montra dans l'essai qu'il fit de celui-ci, qu'il avait dès lors tout l'esprit de sagesse et de discrétion qu'il fallait pour la conduite des âmes. Il comprit que saint Dosithée n'était pas en état d'embrasser tout d'un coup les austérités de la règle, et de soutenir les travaux des autres. Il le régla selon l'étendue de ses forces, et compensa les dispenses qu'il lui donnait des austérités corporelles, par la pratique d'un renoncement continuel à sa propre volonté à laquelle il l'appliqua.

Il le forma à l'abstinence par degré. Il lui dit d'abord de manger autant qu'il voudrait et de lui rendre compte de la quantité de pain qu'il aurait mangé. Dosithée lui dit pour la première fois qu'il avait mangé un pain et demi, ce qui allait à cinq livres. « Voilà qui est fort bien, lui répondit saint Dorothée. » Peu de jours après il lui ordonna d'en retrancher une partie, et lui demanda ensuite s'il s'était trouvé rassasié. « Non pas entièrement, répondit Dosithée ; j'ai été pourtant bien. » Quelque temps après il lui dit de retrancher encore quelque chose ; et voyant qu'il ne s'en trouvait point mal, il le réduisit enfin à ne manger que six onces de pain par jour, et quelques petits restes de poisson ou d'autres choses qu'on servait aux malades.

Il le prit pour adjoint dans l'infirmerie dont saint Séride l'avait chargé : et comme ses mœurs étaient excellentes et son caractère doux, il s'acquittait de cet emploi avec une propreté et une charité qui consolait extrêmement les malades et édifiait tous ceux qui en étaient témoins. Son attention là-dessus était si grande,

que s'il lui échappait quelque parole un peu rude, ou s'il s'apercevait d'avoir manqué à quelque chose qui lui avait été ordonné, il en concevait une extrême douleur, se retirait dans sa cellule, et prosterné la face contre terre, il fondait en larmes, déplorant sa fragilité.

Ceux qui servaient les malades avec lui tâchaient de le consoler ; mais ils ne pouvaient arrêter ses pleurs qu'en appelant saint Dorothée. Alors ce Saint le venait trouver et lui disait, avec cette charité dont il était rempli : « Qu'avez-vous donc, Dosithée? Pourquoi pleurez-vous ainsi ? » — « Pardonnez-moi, mon Père, lui répondait alors l'humble disciple. Je me suis laissé aller à la colère contre mon frère, et je lui ai parlé fort mal à propos. » — « Hé quoi, mon frère, lui répliquait saint Dorothée, vous êtes donc impatient ? Ne savez-vous pas que ceux que vous servez sont les membres de Jésus-Christ, et que c'est lui-même que vous servez en leur personne ? Pourquoi donc le faites-vous si mal ? Voulez-vous affliger ce divin Sauveur, qui prend sur lui ce que l'on fait à ses serviteurs ? »

L'humble Dosithée ne répondait à cette douce correction, que par ses soupirs et ses larmes, et saint Dorothée, qui voyait sa contrition, ajoutait : « Levez-vous donc et prenez courage. Il faut commencer de nouveau et mieux faire qu'auparavant ; mais prenez garde de tomber dans de semblables fautes ; j'espère que Dieu par sa miséricorde vous en fera la grâce. »

La confiance que saint Dosithée avait en la parole de ce Saint, faisait qu'il la recevait de sa bouche comme si c'eût été de celle de Jésus-Christ. Il se levait aussitôt et reprenait son emploi avec autant de contentement et de tranquillité d'esprit, que si Dieu l'eût assuré lui-même du pardon de sa faute.

Nous avons remarqué que saint Dorothée n'avait pas jugé à propos qu'il pratiquât les austérités corporelles comme faisaient les autres religieux, parce qu'il était d'une complexion délicate ; il se contenta de l'avoir réduit à la sobriété que nous avons dite.

et ne l'obligea d'assister la nuit qu'à la dernière partie de l'office. Mais il le dressa à une parfaite obéissance, au détachement des moindres choses, et à lui rendre un compte exact de ses pensées et de tout ce qui se passait dans son intérieur; et Dosithée s'en acquittait non-seulement avec une grande fidélité, mais encore avec joie, ne témoignant jamais la moindre répugnance et ne formant jamais de difficulté. Ce n'est pas que saint Dorothée le traitât toujours avec douceur et le flattât dans les plus petites fautes; au contraire, il le reprenait continuellement; il l'humiliait en toutes rencontres; et pour peu qu'il pût reconnaître en lui quelque attache à la moindre chose, il l'obligeait à y renoncer.

Un jour que ce Saint visitait la salle de l'infirmerie pour voir si tout y était en bon ordre, Dosithée lui dit : « Il me vient, mon Père, en pensée que vous devez trouver que je fais les lits des malades avec adresse et avec propreté. » A quoi il répondit : « Il est vrai, mon frère, que vous êtes devenu bon infirmier; mais je ne vois pas que vous soyez devenu bon religieux. »

Une autre fois, le reprenant de ce qu'il parlait quelquefois un peu brusquement, par un reste de l'habitude du monde, il lui dit comme un proverbe : Il ne manque plus ici qu'une bouteille de vin; allez en chercher une. Aussitôt il obéit à la lettre et lui apporta une bouteille pleine de vin avec un pain. Le Saint, qui avait eu toute autre pensée que celle-là, en fut surpris et lui demanda ce qu'il voulait qu'il en fît : « Vous m'avez dit de vous l'apporter, répartit Dosithée, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction. » — « O insensé, lui répliqua le saint abbé, je vous ai dit cela, parce que vous parlez comme les Goths qui ont le ton rude, et crient pour la moindre chose. Prenez cette bouteille pour vous, puisque vous criez comme eux. » Aussitôt Dosithée se prosterna, dit sa coulpe et reporta la bouteille où il l'avait prise.

Lorsque saint Dorothée voyait qu'il avait besoin d'une robe, il lui donnait l'étoffe pour la coudre; et quand il l'avait faite, au lieu de la lui laisser porter, il lui ordonnait de la donner à un

autre frère et d'en faire une autre pour lui, qu'il l'obligeait encore de donner à quelqu'un lorsqu'il l'avait mise en état; et ce saint disciple obéissait non-seulement sans se plaindre, mais encore avec diligence et avec joie, ne trouvant jamais mauvais, et se réjouissant plutôt que son père spirituel contrariât sa volonté.

Le procureur du monastère apporta un couteau pour le service de l'infirmerie, qui était fort bon et fort propre, et le remit à Dosithée. Quand il l'eut reçu, il le présenta à saint Dorothée pour lui demander la permission de s'en servir. Le Saint lui dit : « Montrez-le-moi afin que je voie s'il est bon. » — « Oui, lui répondit Dosithée, il me servira bien pour l'usage que j'en veux faire. » A ces mots, saint Dorothée crut qu'il avait du plaisir à s'en servir, et voulant arracher de son cœur jusqu'à la moindre attache, il lui répliqua : « C'est donc ainsi que vous mettez votre satisfaction à des choses de néant? Voulez-vous être esclave d'un couteau, ou serviteur de Dieu? N'avez-vous point de honte, ô Dosithée! de vouloir qu'un couteau, plutôt que Dieu, soit le maître de votre cœur. » Le saint disciple baissa les yeux, et témoigna par son air et son silence qu'il était prêt de s'en passer pour lui obéir, et saint Dorothée ajouta : « Allez remettre ce couteau aux autres et prenez garde d'y toucher. » Il obéit sur-le-champ, et vit depuis d'un air tranquille et paisible que tous les autres s'en servaient devant lui, sans qu'il lui vînt seulement dans la pensée qu'on permettait aux autres ce qu'on défendait à lui seul, ne songeant qu'à obéir avec une parfaite simplicité.

Saint Dorothée le mit une autre fois à une bien plus forte épreuve, qu'il ne soutint pas avec moins de soumission et d'égalité d'esprit. On lui avait permis de lire la sainte Écriture, et comme il le faisait avec un cœur pur, il commençait à en comprendre le sens caché, Dieu récompensant sa piété par ses divines lumières. Mais il était arrêté à certains endroits, et il allait alors en chercher l'explication à son père spirituel. Celui-ci, qui ne travaillait qu'à l'établir dans une humilité profonde, au lieu

de le satisfaire, lui répondait qu'il n'avait rien à lui dire, et Dosithée se contentait de cette réponse sèche, sans qu'elle le dégoûtât de continuer de recourir à lui. Un jour qu'il vint le prier de lui donner l'explication d'un passage qu'il n'entendait pas bien, saint Dorothée lui répondit de l'aller demander à saint Séride ; mais il avait déjà prévenu ce saint abbé, que si son disciple venait le prier de lui expliquer quelque passage de l'Écriture, il le grondât beaucoup au lieu de lui en apprendre le sens, et lui donnât même quelques petits coups pour mieux l'humilier.

Dosithée alla donc simplement trouver l'abbé comme son maître le lui avait ordonné, et saint Séride, au lieu de répondre à la question qu'il lui faisait, lui dit d'un ton sévère : « Il vous appartient bien, ignorant que vous êtes, de parler de choses si relevées. Songez plutôt à vos péchés et à la vie toute mondaine que vous avez menée dans le siècle. » Il ajouta d'autres paroles également mortifiantes, et le renvoya en lui donnant deux soufflets. Le pieux Dosithée souffrit cette humiliante correction avec la douceur d'un ange. Il retourna à son saint maître sans lui témoigner aucune peine de ce qu'il ne l'avait pas repris lui-même, plutôt que de le renvoyer à l'abbé qui l'avait traité si rudement, et il se comportait de la même manière dans toutes les épreuves auxquelles saint Dorothée le mettait, ne faisant nulle attention à ce qu'elles avaient d'humiliant ou de pénible, et n'y envisageant que l'obéissance qu'il devait pratiquer.

Il remplit bientôt la mesure de sa sainteté par cette abnégation parfaite. Au bout de cinq ans, il se trouva chargé de mérites comme s'il eût fourni une longue carrière ; et Dieu l'appela à lui pour le récompenser de sa fidélité. La maladie qui le conduisit à cet heureux terme, fut un affaiblissement de poitrine, accompagné d'un crachement de sang continuel ; et tout le temps qu'elle dura, quoique ses douleurs fussent fort aiguës, il les supporta avec la patience d'un homme consommé en vertu. Comme il s'était sanctifié par le renoncement à sa volonté il s'y soutint jusqu'au dernier moment.

Il avait entendu dire que les œufs frais pouvaient contribuer à arrêter le sang, et ce remède si aisé à faire lui venait souvent dans l'esprit, par un effet de la nature qui se défend contre la mort. Il en avertit saint Dorothée, à qui il ne cachait jamais rien de ce qui se passait dans son cœur; mais avant que de le lui proposer, il le pria de ne point l'obliger à le prendre, parce qu'il y pensait trop et qu'il ne voulait rien faire de ce que son esprit lui disait, mais seulement ce qui lui serait ordonné par ses supérieurs. « Mon père, lui dit-il, on m'a parlé d'un remède qu'on croit pouvoir m'être salutaire, et j'aurais envie de vous le proposer; mais je vous conjure de ne point me le donner, parce que je vois qu'il me préoccupe et me revient trop souvent à l'esprit. » — « Dites-moi donc, répondit saint Dorothée, quel est ce remède ? » — « C'est de prendre des œufs frais, répliqua-t-il ; mais je vous supplie au nom de Dieu de ne point y avoir égard, parce que je ne veux rien recevoir que ce que vous voudrez me présenter de votre mouvement. » — « Oui, dit saint Dorothée, je le ferai ainsi ; ne vous en troublez pas et tenez-vous tranquille. » Au défaut de cet adoucissement, on lui donna tous les remèdes qu'on crut pouvoir servir à sa guérison ; mais le mal ne fit qu'empirer.

Pendant tout ce temps il ne perdait point la présence de Dieu, et il disait souvent avec une dévotion tendre et affectueuse : « Mon Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, ayez pitié de moi ; Fils de Dieu, venez à mon secours. » C'était ce que saint Dorothée lui avait principalement recommandé. « Dosithée, lui disait-il, ne quittez pas l'oraison ; » à quoi il répondit : « Je ne la quitte point, mon Père, priez aussi pour moi. » A mesure que le mal augmentait, saint Dorothée lui disait de temps en temps : « Eh bien, Dosithée, comment va l'oraison ? » — « Mon Père, répondait-il, je tâche de m'y soutenir, et je dois cette grâce à vos prières. » Il continua de même jusqu'à ce que ne pouvant presque plus parler, saint Dorothée, à qui il le fit connaître, lui dit de se contenter de jeter de temps en temps des regards intérieurs vers Dieu, en le considérant comme présent.

Enfin, comme il souffrait beaucoup, il dit à saint Barsanuphe, qui l'était venu voir : « Mon Père, ordonnez-moi de mourir, parce que je n'en puis plus ; » et le Saint lui dit : « Ayez encore un peu de patience, mon fils, car le moment de la miséricorde de Dieu approche. » Saint Dorothée, qui ne le quittait point et qui voyait combien son mal lui causait de douleur, entra dans quelque crainte que le démon ne le tentât d'impatience et ne nuisît à sa perfection. Mais peu de jours après, Dosithée jetant encore un regard sur saint Barsanuphe, lui dit avec douceur : « Mon Père, je ne puis plus vivre ; » et ce grand Saint lui répondit : « Allez donc maintenant en paix, mon cher fils, vous présenter à la très-adorable Trinité, et priez pour nous. » Alors ce bienheureux enfant de l'obéissance s'endormit du sommeil des justes dans le sein de cette belle vertu, qui avait été comme sa mère nourricière dans la religion, et l'avait élevé dans cette tendre et solide piété.

Les religieux qui étaient présents furent étonnés de l'assurance que saint Barsanuphe lui avait donnée de son salut. Leur surprise alla même jusqu'au murmure : « Car, disaient-ils, par quel titre Dosithée a-t-il mérité des paroles aussi consolantes ? Où sont les grandes œuvres qu'il a faites ? » Ils en jugeaient sur les austérités que les autres religieux du monastère pratiquaient. Plusieurs passaient souvent deux jours sans manger et faisaient de longues veilles. Comme ils n'avaient rien aperçu de semblable en Dosithée, et qu'au contraire on l'avait dispensé de ces exercices pénibles, ils ne pouvaient concevoir qu'en si peu d'années qu'il avait vécu dans le monastère, il fût arrivé à une perfection à laquelle ils aspiraient par des macérations et des pratiques laborieuses.

Mais ils ne pensaient ainsi que parce qu'ils ignoraient la voie de renoncement et d'abnégation par laquelle saint Dorothée l'avait conduit : voie plus pénible à la nature que les mortifications extérieures, sur lesquelles l'amour-propre s'appuie quelquefois, au lieu que la mort à la propre volonté, à laquelle Dosithée eut le

bonheur d'arriver, fut en même temps la mort de son amour-propre et la vie de son âme. Aussi Dieu ne tarda pas de manifester à ces religieux combien leurs plaintes étaient injustes, et à quelle gloire la parfaite obéissance avait élevé celui-ci. Car un solitaire d'une vertu éminente, étant venu dans leur monastère quelque temps après, et ayant prié Dieu de lui faire connaître les mérites et la gloire des religieux de cette maison qu'il avait retirés à lui, il les vit tous comme assemblés dans un même chœur, et aperçut au milieu de ces vénérables vieillards un jeune novice, dont il considéra avec attention tous les traits du visage, la taille, les cheveux et toutes les marques par lesquelles on pouvait le reconnaître. Il en parla avec étonnement aux religieux du monastère; et sur le portrait qu'il leur en fit, ils ne purent plus douter que ce ne fût saint Dosithée. Cela les porta à glorifier le Seigneur et à admirer les richesses de sa miséricorde. Ils comprirent mieux de quel mérite est devant lui la parfaite obéissance, et avec quelle sagesse et quel discernement saint Dorothée avait conduit son bienheureux disciple à cette sainteté consommée.

Le même saint Dorothée, parlant de lui dans ses instructions ascétiques, fait mention de cette vision et du mérite de saint Dosithée, dont il proposait l'exemple à ses religieux en les exhortant au saint renoncement : « Voyez, mes frères, leur disait-il, quel progrès on fait en détruisant peu à peu sa propre volonté. L'exemple du bienheureux Dosithée en est une preuve évidente. Vous savez qu'étant dans le siècle il avait vécu dans la mollesse et dans les délices; et vous savez aussi avec quelle rapidité cet homme, qui n'avait jamais ouï parler de Dieu, s'est élevé à une perfection éminente, en renonçant à son propre esprit et en embrassant une parfaite obéissance. Vous n'ignorez pas aussi de quelle manière Dieu a glorifié son serviteur, n'ayant pas permis qu'une vertu si éclatante demeurât inconnue aux hommes, puisqu'il le fit voir dans une vision à un saint solitaire dans la compagnie de ses Saints, jouissant avec eux d'une même béatitude. »

Ce passage de saint Dorothée renferme en abrégé tout ce que nous venons de dire de son bienheureux disciple, et confirme la vérité de son histoire, que les critiques, notamment Bolland et Baillet, regardent comme très-digne d'être lue, ayant été écrite par un autre disciple du même Saint, et par conséquent par un auteur contemporain, qui a pu le voir et en parler en témoin oculaire. C'est à ce même auteur qu'on attribue le fragment de la lettre que nous avons rapportée à la fin de la vie de saint Dorothée.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT DOROTHÉE.

Il ne faut pas regarder saint Dorothée seulement comme un auteur ascétique. Il doit être considéré comme un fidèle dépositaire de la foi ; et c'est ainsi qu'en parle l'auteur de la préface mise en tête de ses ouvrages, puisqu'il nous assure qu'il a toujours été compté entre les respectables Pères de l'Église grecque. Il paraît que cet auteur était un religieux du célèbre monastère de Stude. Le témoignage qu'il cite de saint Taraise, patriarche de Constantinople, et de saint Théodore Studite, montre que saint Dorothée était dès lors en grande vénération, et qu'on avait une grande estime de ses écrits et de sa doctrine. Cet auteur ajoute qu'un certain hérétique nommé Pamphile, étant venu d'Orient à Constantinople, avait osé attaquer la réputation de ce Saint et celle de saint Barsanuphe ; mais cela ne servit qu'à la mieux établir ; car cet hérétique ne se serait pas avisé de les calomnier comme il faisait, si leur foi n'avait pas été saine et leur piété éminente ; puisque c'est le propre des ennemis de l'Église d'exhaler leur venin contre ceux qui la défendent par leur doctrine, et qui l'édifient par leurs vertus.

Nous avons encore en faveur de saint Dorothée un témoignage très-respectable. C'est celui de saint Jean Climaque, aussi Père de l'Église grecque. Il est certain qu'il s'était instruit des devoirs de la vie monastique dans les écrits de ce Saint, puisqu'il a enrichi son *Échelle sainte* de plusieurs passages qu'il a puisés dans ses instructions, et qu'il les rapporte presque mot à mot.

Nous n'avons pas tous les ouvrages de saint Dorothée ; mais il paraît par ceux qui nous restent, qu'il avait lu ceux des saints Pères qui l'avaient précédé, non-seulement sur la morale, mais encore sur le dogme. Et en cela, il ne fait qu'imiter les plus grands solitaires, qui, à l'occasion des différentes erreurs qui se répandaient de leur temps, étaient obligés de s'instruire de la tradition dans les ouvrages des Pères, pour défendre la foi contre les subtilités artificieuses des hérétiques, et pour n'être pas emportés par tout vent de doctrine. Saint Dorothée n'a donc pas été renfermé dans son cloître, uniquement appliqué, ou à recevoir les instructions de saint Barsanuphe et de l'abbé Jean en qualité de disciple, ou à en donner à ses religieux en qualité de supérieur dans le monastère qu'il fonda. Dieu l'a donné aussi à son Église pour la défendre contre l'erreur, et à un grand nombre de personnes de tous les états pour les conduire dans la voie du salut, comme il paraît par quelques fragments de lettres que nous avons encore de lui, et par les entretiens qu'il était obligé d'avoir avec beaucoup de gens, même des plus distingués selon le monde, qui venaient puiser auprès de lui les conseils dont ils avaient besoin, et qu'il donnait avec charité, quoiqu'il ne cherchât, autant qu'il dépendait de lui, qu'à se cacher aux hommes et à vivre dans la solitude, dans le secret de la face de Dieu.

Le principal ouvrage que nous avons aujourd'hui de lui, est le Recueil des instructions qu'il faisait à ses religieux, et que l'auteur de la lettre que nous avons citée à la fin de sa vie, avait eu soin d'envoyer à un autre religieux qui le lui avait demandé. Nous allons en donner ici l'abrégé.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Du renoncement.

Saint Dorothée, prenant les choses dans leur principe, parle d'abord dans cette instruction de l'état de justice où Dieu créa l'homme, et comment l'homme en étant malheureusement déchu, le péché inonda, pour ainsi dire, toute la terre. « Dieu, dit-il, créa l'homme au commencement et le mit dans le paradis terrestre, et l'ayant orné de toutes les vertus, il lui défendit de manger d'un fruit qui était dans cette bienheureuse demeure. Mais ayant transgressé ce commandement, il se vit dépouillé des grâces qui faisaient l'ornement de son état, et tomba dans des dispositions contraires; dans le péché, dans l'amour des vanités et des plaisirs de la vie, et dans les autres passions qui en sont les suites, auxquelles il fut livré et assujetti par sa désobéissance. Alors l'iniquité augmenta insensiblement. La mort établit son empire dans le monde; on n'y remarqua plus de trace de piété; l'ignorance de Dieu devint presque générale; les hommes en perdirent le sentiment, et à l'exception d'un petit nombre qui se conduisait par le mouvement de la loi naturelle, il n'était rien de plus rare que de connaître Dieu. Le démon déploya dans ce temps-là toute sa malice. L'iniquité se répandit et domina sur la terre. On vit naître l'idolâtrie, la magie, l'homicide et tous les excès dont ceux-ci furent la cause.

« Cependant Dieu eut pitié de l'ouvrage de ses mains. Il donna une loi aux hommes, afin qu'ils pussent s'en servir pour rectifier leur vie, pour corriger leurs mœurs, pour sortir de l'abîme où ils s'étaient précipités. Il envoya aussi les prophètes; mais on n'en profita pas. Enfin, il a envoyé son Fils unique par un excès de sa miséricorde; car il n'appartenait qu'à Dieu seul de remédier à de si grands maux. »

Saint Dorothée s'étend après cela sur les exemples et la doc-

trine que nous avons reçus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sur les moyens qu'ils nous a donnés pour remédier aux plaies du péché et pour entrer dans la voie des vertus. Ensuite il distingue deux états, celui où l'on observe les commandements afin d'être sauvé, et celui où l'on embrasse les conseils pour arriver à la perfection évangélique. C'est principalement sur les devoirs de ce dernier état qu'il s'étend dans son instruction, parce qu'il la faisait à des religieux.

« Les commandements, dit-il, ont été donnés à tous les chrétiens, et il n'y en a pas un seul qui ne soit obligé de les garder. C'est le tribut, pour ainsi dire, que l'on doit payer au prince, et si on le refusait on mériterait d'être puni. Mais comme il y a dans le monde des personnes d'un rang distingué, qui ne se contentent pas de s'acquitter envers le roi de cette obligation commune, et qui ajoutent des présents pour mériter de plus grands honneurs : ainsi les saints Pères ne se sont pas bornés à l'observation des préceptes; ils ont encore présenté à Dieu des dons et des offrandes volontaires; et ces dons sont la chasteté, la pauvreté et l'obéissance. Ils ont ajouté à la pratique des autres vertus l'observation des conseils ; ils ont crucifié le monde à leur égard, et se sont efforcés ensuite de se crucifier eux-mêmes au
Gal. 6. monde, selon le langage de l'Apôtre, c'est-à-dire, que le monde est crucifié pour celui qui le quitte, qui abandonne ses proches, ses possessions, et toutes les espérances du siècle ; et que celui-là est crucifié au monde, qui, après l'avoir abandonné et s'être dépouillé des choses sensibles, entreprend de combattre ses convoitises, de détruire l'amour de la volupté, d'assujettir sa volonté propre, et de dompter ses vices et ses passions.

« Voilà ce que nos pères et nos prédécesseurs ont fait. Mais pouvons-nous nous glorifier d'en faire de même? Le monde nous est crucifié dès lors que nous l'avons quitté et que nous nous sommes cachés dans la solitude. Mais nous ne nous sommes pas encore crucifiés au monde, parce que nous avons encore les

affections aussi vives qu'auparavant ; nous cherchons les plaisirs ; nous sommes touchés du désir de la gloire ; nous aimons la bonne chère, les ajustements, la propreté des habits ; nous sommes attachés à de petits meubles, à quelqu'outil qui soit propre et bien fait ; et nous souffrons, comme dit l'abbé Zozime, que ce qui n'est qu'une bagatelle, nous tienne lieu du centuple que Jésus-Christ nous a promis.

« Nous nous persuadons donc, mes frères, que nous avons renoncé au monde, parce que nous nous sommes renfermés dans un monastère, quoique nous en conservions d'ailleurs toutes les passions par l'attachement que nous avons à des choses qui ne méritent pas notre attention ; ce qui est véritablement un excès de folie. Car nous étant dépouillés des choses grandes et précieuses, ou du moins chacun de nous ayant abandonné tout ce qu'il possédait, et nous étant retirés dans le monastère, n'est-ce pas une folie de contenter nos cupidités dans de petites choses, et de nourrir par des plaisirs de rien nos premières inclinations ? »

Après que saint Dorothée a donné en général, par ces paroles, une idée du véritable renoncement des religieux, il entre dans le détail et leur en montre l'image, ou la représentation continuelle dans l'habit même qu'ils portent. Ce qui nous apprend en même temps la forme de l'habit qu'il portait.

« Nous devons, dit-il, mes frères, savoir en quoi consiste plus particulièrement ce renoncement, et pourquoi nous nous sommes retirés dans la solitude : ce que signifie l'habit que nous portons, comment nous devons en exprimer la sainteté dans notre conduite, en entreprenant la même vie et les mêmes combats que nos pères ont soutenus avec tant de bénédiction et de succès.

« Notre hahit, mes frères, est une tunique sans manches, contre l'usage ordinaire, pour nous apprendre que nous ne devons point avoir de main ou d'action pour faire les œuvres du vieil homme, comme de frapper, de voler, de commettre quelque

excès semblable. Il y a sur cette robe une marque de couleur de pourpre, pour nous apprendre que, comme ceux qui font la guerre pour le service de leur roi, portent une semblable marque sur leur casaque, pour faire voir qu'ils sont enrôlés et qu'ils combattent sous ses enseignes; ainsi nous sommes enrôlés sous les étandards de Jésus-Christ, et obligés à souffrir des travaux semblables aux siens: aussi lorsque ce divin Maître s'est livré aux souffrances pour notre salut, il a souffert qu'on l'ait revêtu d'une robe de pourpre. La ceinture que nous portons, signifie que nous devons être toujours prêts à travailler; et cette ceinture étant faite d'une peau de bête morte, et mise sur les reins, nous apprend à mourir à tous les désirs déréglés.

« Le scapulaire que nous mettons sur nos épaules, et qui étant étendu représente une croix, nous fait souvenir qu'il faut porter notre croix si nous voulons suivre Jésus-Christ; et cette croix consiste à pratiquer une parfaite mortification, par la vertu de la foi que nous avons en Jésus-Christ.

« Enfin, le chaperon ou capuce, qui nous couvre la tête, est le symbole de l'humilité dans laquelle nous devons vivre, parce qu'il a la forme de celui des petits enfants, dont le caractère est l'humble et innocente simplicité. Il nous figure aussi la grâce de Dieu, parce que comme il couvre et échauffe la tête des enfants, de même, selon la pensée des anciens, la grâce de Jésus-Christ couvre et défend notre âme et la protége dans son enfance spirituelle.

« Que notre vie donc, mes frères, et notre conversation soit conforme à nos vêtements, et prenons garde de ne nous pas rendre indignes de l'habit que nous portons. Comme nous avons quitté de grandes choses, quittons les petites. Après avoir renoncé au monde, renonçons aux affections qui nous y lient ; et si nous voulons rendre ce renoncement effectif, travaillons principalement à détruire notre propre volonté. Il n'y a rien qui nous soit plus avantageux que ce renoncement; car il nous conduira à toutes

les vertus. Comme un voyageur qui rencontre en marchant une voie plus courte, ne manque pas d'y entrer pour finir plus tôt son voyage ; ainsi celui qui retranche sa propre volonté, trouve une voie plus courte pour s'affranchir des inclinations vicieuses, et il en doit profiter.

« Or, mes frères, nous pouvons rompre notre volonté en diverses manières et même dans les moindres occasions. Par exemple, un religieux sortant pour un instant du monastère, voit par hasard quelque chose qui tombe sous sa vue, son esprit lui suggère de s'y arrêter pour le considérer ; s'il résiste à ce mouvement, il rompt sa propre volonté. Il trouve quelques personnes qui discourent ensemble, il a la pensée de les joindre pour s'entretenir avec elles ; s'il y résiste, il renonce à sa volonté. Il lui vient dans l'esprit d'aller voir à la cuisine ce qu'on y apprête ; s'il n'y va pas, il retranche sa propre volonté.

Un religieux qui aurait soin de combattre et de contrarier ainsi sa volonté en quantité de petites choses, pourrait acquérir l'habitude de se vaincre, et passer même jusqu'à mettre son repos et sa joie à se renoncer dans les plus grandes, et s'élever jusqu'à un si haut degré de vertu, qu'il n'aurait plus de volonté propre, et qu'il serait content de tout ce qui lui pourrait arriver ; et on peut dire qu'alors sa volonté s'accomplirait toujours, parce que tout événement est conforme à la volonté de celui qui n'en a plus de particulière. »

Saint Dorothée rapporte après ceci quelques exemples, dont le premier est celui de l'obéissance de saint Dosithée, que nous avons citée à la fin du chapitre précédent. Il en ajoute un second, dont il fut témoin lorsqu'il était au monastère de saint Séride. « Il y vint, dit-il, des contrées d'Ascalon, un religieux envoyé par son supérieur, vieillard d'une vertu rare, et qui lui avait ordonné de retourner le même jour vers le coucher du soleil. Dans ce temps-là il se leva une tempête furieuse, accompagnée de tonnerres et d'une pluie si abondante, que le torrent qui était

proche du monastère, grossit et inonda les terres. Cela n'empêcha pas ce religieux de partir pour obéir au commandement de son abbé. Nous le conjurâmes de n'y pas penser, parce qu'il risquait de se noyer en passant le torrent ; et voyant que nous ne pouvions pas le persuader, nous l'y conduisîmes afin qu'il vît le débordement. Mais lorsqu'il y fut il se dépouilla, ne gardant sur le corps que son scapulaire pour se couvrir, fit un paquet du reste de ses habits qu'il mit sur sa tête, et traversa le torrent à la nage. Nous fûmes tous saisis de frayeur dans la crainte de le voir périr ; mais nous aperçûmes tout à coup qu'il avait passé à l'autre bord, où ayant repris ses habits, il se mit à genoux pour nous demander notre bénédiction, et s'en alla promptement à son monastère, nous laissant tous dans l'admiration, en considérant comment la force de l'obéissance l'avait rendu intrépide dans un si grand danger. »

Le Saint y joint un autre exemple que nous avons cité ailleurs, et en ajoute un quatrième de saint Basile, qui montre combien ce grand docteur faisait cas du renoncement à la propre volonté : « On rapporte, dit-il, que saint Basile, visitant un de ses monastères, demanda au supérieur s'il y avait quelqu'un entre les frères qui fît son salut; à quoi l'abbé répondit : « J'espère qu'il n'y en ait pas un seul qui ne se sauve par le secours de vos prières. » Le saint évêque lui fit une seconde fois la même demande ; et alors l'abbé, qui avait l'esprit de Dieu, comprenant ce qu'il voulait dire, lui répondit qu'oui, et fit venir le religieux dont il voulait parler. Saint Basile le voyant lui dit de lui donner à laver, à quoi il obéit aussitôt. Ensuite le Saint prenant le bassin, lui dit : « Souffrez que je vous lave à mon tour, » et il le fit sans résistance. Le Saint le reconnaissant par cette épreuve, ajouta : « Quand j'entrerai dans le sanctuaire, suivez-moi, et faites-moi souvenir de vous imposer les mains. Il obéit encore avec la même simplicité. Alors le Saint le prit auprès de lui ; et à qui convenait-il mieux d'être auprès d'un Saint si rempli de Dieu, qu'à un disciple si obéissant? »

SECONDE INSTRUCTION.

De l'humilité.

La seconde instruction de saint Dorothée est sur l'humilité. Il en prouve d'abord le mérite et la nécessité. Il fait voir ensuite que, comme il y a deux sortes d'orgueil, il y a aussi deux sortes d'humilité. Il donne en troisième lieu les moyens d'acquérir cette excellente vertu. Voici en substance ce qu'il dit sur ces trois points :

« 1° Un ancien Père disait autrefois : L'humilité nous est nécessaire par-dessus toutes choses, et nous devons être prêts en toutes rencontres d'avouer que nous avons manqué, et de dire : *Pardonnez-moi* [1], car nous surmontons toutes les attaques de nos ennemis et tous les efforts de notre adversaire. Mais, mes frères, pourquoi ce solitaire a-t-il dit que nous avions plutôt besoin de l'humilité que de la tempérance, ou de la foi, ou de l'aumône, ou des autres vertus, qui sont d'ailleurs si nécessaires? C'est pour nous apprendre que nous ne saurions bien acquérir ces vertus sans l'humilité ; d'où vous devez comprendre quelle est la puissance de l'humilité, et la force de cette parole : *Pardonnez-moi.*

Le démon est appelé notre ennemi et notre adversaire. Notre ennemi, parce qu'il nous hait; notre adversaire, parce qu'il s'oppose au bien que nous voulons entreprendre. Mais comme il y met tous les obstacles qu'il peut, nous rendons ses efforts inutiles par le moyen de l'humilité : aussi, le mérite de cette vertu ne se peut bien comprendre. Tous les saints ont marché par cette voie ; et c'est par les travaux de l'humilité que nous raccourcissons notre chemin, selon ces paroles du Prophète : *Je me suis humilié et le Seigneur m'a sauvé.*

[1] Les solitaires se servaient de cette réponse toutes les fois qu'on les reprenait, ou qu'ils disaient leur coulpe.

« Humilions-nous donc, mes frères, et nous assurerons notre salut. Si la maladie ou la faiblesse ne nous permettent pas d'entreprendre de grands travaux, mettons toute notre étude à nous humilier, et j'espère de la bonté de Dieu, que le peu que nous ferons nous rendra participants du bonheur des Saints. Nous sommes malades, nous n'avons pas la force de travailler, j'en demeure d'accord ; mais qui nous empêche de nous humilier?

« Heureux, mes frères, celui qui a acquis cette vertu. Elle est d'une grande étendue, ainsi qu'un homme de Dieu nous l'a déclaré, lorsque, pour nous faire connaître quel est celui qui est véritablement humble, il nous a dit que l'humilité ne se met point en colère, et qu'elle ne se fâche et ne blesse personne. Remarquez bien ceci. Cette vertu n'a d'autre ennemi que la vaine gloire, et pourtant elle ne connaît point ces autres maux ; car l'homme humble ne se met en colère ni pour l'amour du bien, ni pour la bonne chère, etc. Aussi, attire-t-elle la paix de Dieu dans une âme; elle la met à couvert de la colère et l'affranchit des autres passions, comme il fut révélé à saint Antoine, lorsque, voyant en esprit toute la terre couverte de piéges, il lui fut dit que c'était l'humilité qui nous en faisait échapper.

« Qu'y a-t-il donc de plus puissant que l'humilité? S'il arrive quelque disgrâce à l'homme humble, il se condamne lui-même comme l'ayant mérité. Il ne se plaint de personne ; il ne rejette sur personne la cause de sa peine; il ne fâche personne, et il ne s'aperçoit pas que personne le fâche : par là, il est exempt de trouble, et jouit d'une parfaite tranquillité.

2° Il y a deux espèces d'humilité comme il y a deux espèces d'orgueil. La première espèce d'orgueil est lorsqu'on méprise son frère et qu'on s'élève au-dessus de lui. La seconde est quand on s'élève contre Dieu même. On tombe de ce premier orgueil au second, si on n'a soin de réparer sa faute par l'humilité. J'en ai vu moi-même un exemple dans un solitaire. Quand il commença de donner dans le premier orgueil, si quelqu'un de ses frères lui

donnait des avis, il se moquait de lui et lui répondait avec hardiesse : « De quoi se mêle celui-là ? Il n'y a que l'abbé Zozime et ceux qui vivent avec lui qui méritent qu'on les estime et qu'on les écoute. »

« Il n'en demeura pas là, car ensuite il traita l'abbé Zozime comme les autres, et dit qu'il n'y avait que l'abbé Macaire qui valût quelque chose. Puis il méprisa saint Macaire, et après lui, saint Basile et saint Grégoire. Il passa d'eux, jusqu'à mépriser saint Pierre et saint Paul, en disant qu'il n'y avait que la Trinité sainte ; et enfin il en vint jusqu'à cet excès que de s'élever contre la sainte Trinité.

« L'orgueil se divise encore en celui qui est propre aux gens du monde et celui qui attaque les solitaires. Les gens du monde s'estiment plus que les autres, ou parce qu'ils sont plus riches, plus nobles, ou mieux faits, ou parce qu'ils ont d'autres qualités naturelles, comme une belle voix, un caractère plus doux et plus poli, ou qu'ils ont plus d'adresse dans ce qu'ils font ; et les solitaires peuvent tomber dans cet orgueil des gens du monde, quand ils s'enflent de vanité parce qu'ils ont ces qualités naturelles, ou que leur monastère est plus grand, plus riche, plus nombreux.

« Mais l'orgueil qui infecte les moines plus particulièrement, est celui par lequel un solitaire se glorifie à cause de ses veilles, de ses jeûnes, de sa piété, de la régularité de sa conversation, de son zèle pour la discipline ; et quand aussi il s'humilie et s'abaisse dans le dessein de s'attirer des louanges des hommes. Voilà donc les deux espèces d'orgueil ; il reste à parler des deux espèces d'humilité. L'une consiste à croire les autres meilleurs que soi, et, comme disait un ancien Père, lorsqu'il n'y a personne auquel on ne s'estime inférieur. L'autre consiste à attribuer à Dieu seul tout le bien que l'on fait ; et c'est l'humilité parfaite des Saints. Car il en est d'eux comme des branches d'un arbre, qui penchent vers la terre lorsqu'elles sont chargées de fruits. Ainsi, plus les

Saints sont chargés de vertus, plus aussi ils s'humilient; et à mesure qu'ils s'approchent plus de Dieu par leur sainteté, plus aussi ils se reconnaissent pécheurs.

« Cette vérité paraîtra incompréhensible à ceux qui ne connaissent pas bien l'humilité des Saints ; et un jour, en parlant avec un des principaux de la ville de Gaza, comme je lui dis que plus on s'approchait de Dieu, plus on s'estimait pécheur, il s'écria dans son étonnement : « Comment cela peut-il se faire ? » Mais pour le lui faire comprendre, je lui parlai ainsi : « Je vous prie de me dire ce que vous vous estimez dans votre ville. » — « Je me considère, me répondit-il, comme le premier de tous. » — « Mais si vous alliez à Césarée, lui dis-je, que penseriez-vous ? » — « Je m'y verrais comme le moindre entre les personnes les plus qualifiées. » — « Et si vous alliez à Antioche ? » lui dis-je encore. — « Je m'y regarderais, répliqua-t-il comme un simple bourgeois. » — « Enfin, lui dis-je, si vous alliez à Constantinople et que vous approchiez de la personne de l'empereur ? » — « Pour le coup, ajouta-t-il, je me regarderais comme un pauvre. » Alors je lui dis : « Voilà comme font les Saints : plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se croient pécheurs. »

« Abraham eut le bonheur de voir le Seigneur, et il se donna le nom de terre et de poussière. Isaïe s'écrie qu'il n'est qu'un misérable et un impur. Ce fut sans doute l'humilité qui fut cause que les lions ne nuisirent point à Daniel dans la fosse. Moïse et Jérémie s'excusent par humilité, lorsque Dieu veut les envoyer pour être les protecteurs et les défenseurs des hommes.

« 3° Personne ne peut bien expliquer ce que c'est que cette humilité, et de quelle manière elle se produit dans l'âme, s'il ne l'a appris auparavant par sa propre expérience ; car ce n'est point l'instruction des hommes qui la fait connaître. Un ancien était interrogé par un de ses frères pour savoir ce que c'était que l'humilité; il répondit que c'était qnelque chose de grand et de divin, et que les moyens de l'acquérir étaient les travaux du

corps, la prière et les sentiments du cœur par lesquels on tâchait de se regarder comme inférieur à tout le monde. Cet ancien Père a dit que les travaux du corps conduisent l'homme à l'humilité, parce que, comme un homme qui jouit d'une santé vigoureuse a des dispositions bien différentes de celui qui est affaibli par les maladies; que celui qui est rassasié des viandes pense autrement que celui qui a faim, et que celui qui est assis sur le trône a des sentiments différents de celui qui est couché sur un fumier ; ainsi le travail abaisse le corps, et l'humiliation du corps se communique à l'âme. Le bas sentiment qu'on a de soi-même combat la première espèce d'orgueil dont nous avons parlé; et la prière par laquelle nous recourons à Dieu dans nos besoins, où nous lui attribuons le bien que nous faisons et lui en rendons grâce, combat aussi la seconde espèce d'orgueil ; et ce double orgueil se détruisant ainsi dans nous, cède la place de notre cœur à l'humilité. »

TROISIÈME INSTRUCTION.

De la conscience.

Saint Dorothée, après avoir expliqué en peu de mots ce que c'est que la conscience, montre combien il est dangereux de l'étouffer et combien il importe de la suivre, et entre ensuite dans le détail de ce qu'elle dicte, tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard du prochain et de soi-même.

« 1° Lorsque Dieu créa l'homme, dit-il, il lui inspira quelque chose de divin ; savoir un sentiment intérieur, comme une étincelle, un feu, une lumière pour éclairer sa raison et lui donner la puissance de discerner le bien d'avec le mal. Ainsi la conscience subsiste toujours dans le fond de nos âmes, et ne manque point de nous avertir de nos devoirs et de nos obligations C'est par elle que les Saints se sont conduits avant la loi écrite ; mais les hommes l'ayant comme étouffée par la grandeur et le nombre de leurs péchés, la loi a été donnée, les Prophètes ont parlé, et

enfin Jésus-Christ est descendu pour rallumer, par l'observation de sa sainte loi, cette étincelle presque éteinte.

« Il est donc à notre pouvoir, ou de l'étouffer de nouveau, ou de faire en sorte qu'elle nous éclaire, pourvu que nous nous laissions conduire par sa lumière et ses impressions. Lorsqu'elle nous inspire de faire une chose et que nous la négligeons, ou lorsqu'elle nous défend d'en faire une autre et que nous la faisons; cela s'appelle enfouir sa conscience, comme si on la couvrait de terre, et alors elle ne peut plus se faire entendre à nous distinctement, à cause de la pesanteur des péchés dont elle est opprimée. Ainsi les habitudes que nous contractons de la mépriser et de passer par-dessus ses sentiments, font que nous n'avons plus d'attention sur ce qu'elle nous inspire; et c'est ce que déplore
Osée, c. 5, secund LXX. un prophète, quand il dit : *Ephraïm a eu l'avantage sur son adversaire, et il a foulé aux pieds le jugement.*

« Il appelle là la conscience *son adversaire;* et Jésus-Christ
Matth. 5. l'appelle ainsi dans le même sens, quand il dit : *Accordez-vous avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de crainte qu'il ne vous livre au juge, et le juge au ministre de la justice.* Mais pourquoi est-elle appelée *notre advervaire?* C'est qu'elle combat notre volonté propre, soit qu'elle nous reprenne quand nous manquons de faire ce que nous devons, soit qu'elle nous accuse quand nous faisons ce que nous ne devons pas faire. Le chemin pendant lequel nous devons nous accorder avec elle, est le temps de cette vie, après laquelle nous serons livrés au juge et condamnés, si nous ne l'avons pas suivie à présent.

« Etudions-nous donc, mes frères, pendant cette vie, à garder notre conscience pure. Ne souffrons point qu'elle ait aucun reproche à nous faire. N'en négligeons pas les sentiments, même dans des choses légères; car quand quelqu'un commence à dire en lui-même : Qu'importe que je dise cette parole? Quel mal y a-t-il que je mange ce petit morceau? Quel inconvénient de faire ceci ou de faire cela? il vient jusqu'à passer par-dessus tous les

remords de la conscience, même en matière considérable, et tombe dans le mépris et dans l'insensibilité.

« 2° On garde sa conscience en plusieurs manières, savoir : A l'égard de Dieu, à l'égard du prochain, et à l'égard de soi-même. On la garde à l'égard de Dieu, quand on obéit à ses ordres, même lorsqu'on n'est exposé ni à la censure ni à la vue des hommes. On pèche au contraire contre sa conscience à l'égard de Dieu, quand on n'est pas fidèle à rendre à Dieu ce qu'on lui doit, lorsqu'on n'a point d'autre témoin que Dieu même et sa conscience.

« Garder sa conscience à l'égard du prochain, c'est s'abstenir de tout ce que l'on connaît qui le peut blesser, soit par l'action, soit par la parole, les gestes, les regards ; car souvent un signe, un air, un geste, un coup d'œil, sont capables de lui faire des plaies profondes; et c'est agir contre sa conscience à l'égard de son frère, que de faire la moindre chose dans le dessein de l'offenser ou de lui nuire.

« Enfin, on garde sa conscience à l'égard de soi-même, lorsqu'on prend soin de ce qu'on a à son usage, sans permettre par négligence que quelque chose dont on se sert se perde ou dépérisse [1]. Aussi celui-là pèche, par exemple, contre sa conscience, qui n'a pas soin de conserver et de ménager ses habits, et qui, pouvant les porter une semaine ou deux, les lave avant qu'ils en

[1] Nous devons faire observer ici, que l'esprit de pauvreté obligeait les saints solitaires à prendre un soin particulier des petits meubles et des autres choses dont ils avaient l'usage, et cela pour deux raisons principales que nous avons remarquées ailleurs. La première est, que ces choses ne leur appartenant pas en propre, mais au monastère, ils devaient les conserver avec la même attention qu'on doit conserver un dépôt qui nous est confié; ce qui fait voir que les solitaires n'avaient rien en propre en conséquence de la pauvreté qu'ils professaient. La seconde est, que tout ce qui appartenait au monastère était regardé comme consacré à Dieu, et que par conséquent au lieu de le négliger, on devait le regarder comme une chose sainte qu'il fallait conserver avec vénération, bien loin de la laisser gâter par sa négligence. Tout ceci nous instruit du véritable esprit de pauvreté selon l'idée qu'en avaient les anciens Pères.

aient besoin et les use, au lieu qu'il les épargnerait bien davantage s'il faisait autrement.

« C'est aussi agir contre la conscience, lorsque pouvant se contenter d'une couche étroite pour reposer, on désire un grand lit ; ou qu'ayant un chevet de crin, on le veut changer en un plus neuf, ou plus beau ; ou que, pouvant se contenter d'une couverture de diverses pièces, on en veut une de laine qui soit plus propre ; ou qu'en remarquant ce que l'on donne aux autres frères, on y trouve à redire et on se plaint de ne l'avoir pas comme eux.

« Celui-là n'avance pas encore dans la vertu, et agit contre sa conscience, qui, après avoir étendu son manteau au soleil, l'y laisse et néglige de le retirer quand il faut, pour empêcher qu'il ne se gâte ; de même que celui qui, pouvant se contenter de quelques herbes, ou de quelques légumes, ou de quelques olives, recherche une nourriture plus délicieuse. C'est pourquoi nos Pères nous ont souvent avertis qu'il ne faut pas qu'un moine souffre jamais que sa conscience lui fasse le moindre reproche. Conduisons-nous donc avec tant de discrétion, d'attention et de sagesse, que nous nous garantissions de ce malheur. »

QUATRIÈME INSTRUCTION.

De la crainte de Dieu.

Saint Dorothée parle, dans sa quatrième instruction, de la crainte de Dieu, et il en distingue de trois sortes : la crainte des châtiments, qui est propre aux serviteurs ; la crainte de perdre la récompense, qui est propre aux mercenaires ; et la crainte filiale, qui convient aux véritables enfants. Après avoir parlé de ces trois sortes de crainte, et surtout de la troisième, dont il montre les avantages, il parle des moyens d'acquérir la crainte de Dieu, et des vices qui lui sont opposés, en particulier de la présomption. Il entre ensuite dans le détail de la conduite qu'on doit garder

envers ses frères pour la société religieuse, conformément aux règles de la crainte de Dieu.

« Saint Jean, dit-il, nous apprend que la charité parfaite bannit la crainte ; et le Prophète royal dit que tous les saints craignent le Seigneur. Cela paraît une contradiction ; mais l'Écriture veut nous apprendre par là qu'il y a une crainte qui est pour ceux qui entrent dans la voie de la piété, et une autre crainte qui appartient aux saints qui sont élevés au comble de la charité. (I Joan. 4. — Psal. 35.)

« Saint Grégoire de Nazianze nous apprend là-dessus qu'il y a trois dispositions différentes, par lesquelles nous pouvons nous rendre agréables à Dieu. Si c'est par la crainte du châtiment que nous tâchons de lui plaire, nous sommes dans l'état de serviteur. Si nous obéissons dans la vue de la récompense, nous sommes dans la condition des mercenaires. Si c'est l'amour du bien qui nous fait agir, nous sommes au nombre des enfants. Dès qu'un enfant a atteint l'âge de discernement et de maturité, il fait la volonté de son père, non parce qu'il craint qu'il le châtie, ni parce qu'il en attend des récompenses, mais parce qu'il l'aime ; et il mérite alors d'entendre cette parole de bénédiction : *Vous n'êtes plus serviteur, mais vous êtes le fils et l'héritier de Dieu par la grâce de Jésus-Christ.* (Gal. 4.)

« Quand saint Antoine disait qu'il ne craignait pas Dieu, mais qu'il l'aimait, on doit l'entendre de la crainte des commençants ; et quand il fut dit à Abraham, lorsqu'il était prêt d'immoler son fils : Je connais maintenant que vous craignez Dieu, on doit l'entendre de la crainte filiale, qui est la production de l'amour saint. L'Écriture sainte nous dit tantôt que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et tantôt qu'elle en est la consommation. Mais le Prophète royal nous marque la différence de ces trois craintes, lorsqu'il dit : *Venez, mes enfants, soyez attentifs à ce que je vais vous dire, et je vous instruirai de la crainte du Seigneur.* Il dit premièrement : *Venez*, et par là il (Psal. 33.)

nous exhorte à la recherche de la vertu. Il ajoute, *mes enfants*, et c'est faire passer ceux qu'il invite de venir à lui, du vice à la vertu, et après les avoir exhortés à cette sainte métamorphose, il continue, *et je vous instruirai de la crainte du Seigneur*. Il explique ensuite quelle est cette crainte, en disant : *Quel est celui qui désire la vie et qui souhaite de voir des jours heureux? Gardez votre langue; préservez-la de tout péché; que votre bouche ne s'ouvre jamais pour tromper personne; évitez le mal et faites le bien; cherchez la paix, et cherchez-la avec persévérance.*

« Ainsi il nous conduit comme par la main, et nous excite à fuir le mal par la crainte de Dieu. De là, on passe à la pratique du bien et on arrive à la paix, qu'il exhorte de rechercher avec tant d'ardeur, que nous puissions enfin l'acquérir. Or qu'y a-t-il, mes frères, de plus heureux dans le monde que ceux qui ont eu le bonheur de recevoir cette grâce si relevée, cette bienheureuse
Math. 5. paix? Car, *bienheureux sont les pacifiques*, dit Jésus-Christ, *parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu*. Après ces explications des différentes craintes de Dieu et de la crainte parfaite des saints, il nous reste à savoir comment nous pouvons l'acquérir et comment nous pouvons la perdre.

« 2° Les saints Pères nous ont appris que cette crainte se produit en nous par la méditation de la mort et des châtiments de l'autre vie; par l'exactitude à examiner le soir comment nous avons passé la journée, et le matin comment nous avons passé la nuit; par le soin que nous avons de ne pas présumer de nous-mêmes et de nous attacher aux personnes qui craignent Dieu. Nous perdons cette crainte par des voies contraires, c'est-à-dire, par l'oubli de la mort et des châtiments; en ne veillant pas sur nous-mêmes pour examiner notre conduite; en vivant dans la négligence et avec les négligents; en nous laissant aller à la présomption et à une liberté immodérée dans nos actions et dans nos paroles; et c'est cette présomption qui peut plus que toute autre chose, bannir de notre âme la crainte du Seigneur.

« Vous devez savoir, mes frères, que cette malheureuse présomption a, pour ainsi dire, des faces presque infinies. On l'exerce par la parole, par l'action de la main, par les regards; elle porte à dire des choses vaines, à en faire de ridicules, à exciter des mouvements de rire contraires à la gravité religieuse. C'est une présomption de toucher quelqu'un sans nécessité; de tendre la main et de faire quelque geste à celui qui rit; de le pousser, de lui arracher quelque chose, de regarder quelqu'un sans respect.

« C'en est une encore de faire le récit aux autres de ce qu'on a vu de mauvais; de détourner son frère pour l'entretenir inutilement lorsqu'il est appliqué à la prière ou à quelque occupation sainte.

« Il faut, mes frères, que nous agissions entre nous avec toute l'honnêteté et la circonspection convenable ; que nous craignions de blesser la conscience de nos frères aussi bien que la nôtre; que nous nous honorions les uns les autres, et que nous nous abstenions de ces familiarités qui nous portent à faire des signes des yeux, ou à nous regarder en face; car un de nos anciens Pères appelait tout cela présomption. »

Saint Dorothée, après ces explications, marque un point important qui regarde la dénonciation qu'on fait aux supérieurs des fautes de ses frères, et avec quelle pureté d'intention on doit la faire quand on y est obligé.

« S'il arrive, dit-il, que nous voyions pécher quelqu'un de nos frères, au lieu de le mépriser, de l'insulter, de lui dire des injures, ou de souffrir qu'il se perde par notre silence, adressons-nous par compassion et par la crainte de Dieu à celui qui peut le relever; ou disons-lui nous-mêmes avec charité et humilité : Pardonnez-moi, mon frère, si je vous dis que ce que vous faites n'est pas bien. S'il ne vous écoute pas, dites-le à quelqu'autre en qui vous connaissez qu'il a de la confiance; avertissez-en le superieur, et même l'abbé selon la qualité de la faute, et après cela demeurez en repos.

« Surtout prenez garde qu'en le dénonçant, ce ne soit pas par l'envie de parler, de le condamner, de le diffamer devant les autres ; mais uniquement par le désir de le tirer de son égarement, et de guérir la plaie qu'il s'est faite. Sondez votre cœur et examinez si ce n'est pas par quelque passion secrète. Après cela, s'il vous paraît que votre intention est pure, dites au supérieur ou à l'abbé : Mon Père, ma conscience me rend témoignage que je n'ai point d'autre vue en ce que je veux vous dire que la correction de mon frère ; mais je sens dans moi-même quelque sentiment qui se mêle avec la pureté de mon intention, ce qui fait que je ne vois pas clairement si je n'ai rien contre lui, ou bien si ce n'est point quelque scrupule qui veut m'empêcher de vous découvrir sa faute afin qu'il s'en corrige. Après cela vous apprendrez à l'abbé ce qu'il doit savoir.

« 3° Prenez garde encore, mes frères, à ne perdre jamais la crainte de Dieu, et joignez-y un respect mutuel, en sorte que quand vous vous rencontrez vous baissiez la tête et vous vous incliniez les uns devant les autres. Que chacun ne manque pas de s'humilier et devant Dieu et devant son frère, et de soumettre sa volonté à la sienne. Celui qui cède fait beaucoup plus pour lui, que pour celui à qui il cède.

« Si quelqu'un d'entre vous est chargé d'un office : si par exemple il est obligé de parler au frère qui a soin du jardin, ou au cellerier, ou à celui qui est à la cuisine, ou à quelque autre des officiers, qu'il prenne garde, tant celui qui donne les ordres que celui qui les reçoit, de se renfermer dans les bornes de son office, et qu'il veille tellement sur lui-même, que jamais il ne se détourne des ordres de Dieu, soit en se laissant aller au trouble, soit en agissant par inclination ou par affection naturelle, soit en voulant suivre son sens particulier, et en faisant le bien par ses propres lumières, soit en négligeant ou en méprisant l'emploi où il se trouve ; car cette indifférence est mauvaise et déréglée. Mais comme il ne le doit pas mépriser, il ne faut pas aussi

qu'il en fasse tant de cas, que pour s'en acquitter il perde la paix de l'âme, en sorte que s'en laissant trop occuper, son âme en reçoive du dommage.

« Ainsi, mes frères, en quelque emploi que vous soyez, et quelque diligence que demande ce que vous y avez à faire, je ne veux point que vous agissiez par un esprit de jalousie, comme y voulant mieux réussir que les autres, ni par un esprit de trouble et de contention. Il vaudrait même mieux manquer à une partie de ce que vous devez faire dans votre emploi, si votre âme ou la paix des frères en devait être altérée, que de le remplir parfaitement dans des occasions où la paix en souffrirait, soit dans vous, soit dans les autres. Le motif que nous devons avoir dans ce que nous faisons, est d'en tirer de l'utilité ; et comment cela pourrait-il se faire, si, au lieu de nous traiter avec une déférence charitable, nous donnons sujet d'être mal satisfaits les uns des autres? Je ne prétends pas que vous négligiez de faire vos emplois le plus parfaitement que vous pourrez, ni que vous vous dégoûtiez ou que vous les laissiez pour le moindre obstacle ; ce serait blesser votre conscience ; mais je veux que vous y gardiez toujours entre vous, par le sentiment d'une humilité sincère, le respect et la considération mutuelle, et que vous agissiez en toutes choses avec la crainte et la charité de Dieu. »

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Du propre esprit.

Tout ce que dit saint Dorothée dans ce discours est si intéressant, que nous le mettrions volontiers ici en entier, si nous ne craignions de nous étendre trop. Nous abrégerons pourtant ; mais ce n'est qu'à regret que nous nous voyons forcés d'en supprimer cette partie. Ce Saint nous apprend ici deux choses : la première, que personne ne se suffit à soi-même pour sa conduite spirituelle : la seconde, avec quelle docilité nous devons nous laisser con-

duire quand nous avons fait un bon choix dans le guide que nous avons pris, et les avantages qui en résultent.

« 1° Il est écrit dans les *Proverbes*, dit-il, que ceux qui n'ont point de conduite tombent comme les feuilles, et que le salut se trouve où il y a beaucoup de conseil. Remarquez donc, mes frères, que cela nous avertit de ne pas marcher par nous-mêmes, et de ne nous pas imaginer que nous soyons capables de nous conduire. Nous avons besoin d'assistance ; nous avons besoin auprès de Dieu de personnes qui nous dirigent. Rien n'est plus déplorable et plus exposé aux piéges et aux surprises du démon, que ceux qui manquent de conducteur pour les mener et les soutenir dans la voie du Seigneur.

« L'Écriture les compare aux feuilles des arbres. Les feuilles au commencement sont vertes et agréables ; mais peu à peu elles se dessèchent et tombent à terre. On n'en fait point de cas ; on les foule aux pieds. Il en est de même de celui qui n'a point de conducteur. D'abord il se porte avec ardeur aux veilles, aux jeûnes, au silence et aux autres pratiques de vertu ; mais cette ferveur diminuant insensiblement en lui, et n'ayant personne qui le dirige et qui entretienne et excite ce feu dans son âme, il s'affaiblit, il tombe, il devient le jouet de ses ennemis.

« Il en est tout autrement de ceux qui ont un guide à qui ils déclarent ce qui se passe dans leur cœur, et qui ne font rien sans son conseil. L'Écriture dit qu'ils y trouvent le salut ; pour nous faire voir que si nous voulons agir avec sûreté pour notre sanctification, nous devons prendre en toutes rencontres les avis de celui à qui nous sommes obligés de donner notre confiance, et qu'il faut lui découvrir généralement tout notre intérieur, sans vouloir lui en découvrir seulement une partie et lui en cacher l'autre ; et c'est à l'égard de celui qui est fidèle à se conduire de cette sorte, qu'il est vrai de dire que le salut se trouve où il y a beaucoup de conseil.

« Si au contraire il cache quelque chose, comme une habitude

du reste du monde, ou quelque effet d'une mauvaise éducation qu'il a reçue, le démon, qui voit qu'il retient encore sa volonté, quand même elle aurait un bien pour objet, ne manque pas de l'attaquer de ce côté-là, et à la fin il le surmonte.

« Quand cet ennemi trouve des personnes qui ne voudraient pas commettre le moindre péché, il n'est pas si mal habile dans l'art de nuire aux hommes, pour les tenter sur des choses qu'il voit qu'ils rejetteraient aussitôt avec horreur, comme par exemple, un crime. Mais s'il nous trouve attachés à notre propre volonté ou à notre propre justice, c'est par là que, sous prétexte du bien apparent, il ne manque pas de nous surprendre; et c'est alors qu'il nous nuit avec plus de force.

« Il est certain, mes frères, que quand nous sommes pleins de nous-mêmes, et que nous nous appuyons sur notre propre justice, en pensant faire le bien nous nous tendons des piéges, sans prendre garde que nous travaillons à notre perte. Car, dites-moi, je vous prie, comment pouvons-nous connaître, ou même rechercher la volonté de Dieu, en nous confiant en notre propre esprit, et en nous conduisant par notre volonté propre? L'abbé Pasteur disait que notre propre volonté est comme un mur d'airain entre Dieu et nous. Voyez quelle est la force de cette expression. C'est comme s'il disait que la propre volonté s'oppose, contredit, rejette celle de Dieu ; et lorsqu'il la quitte il peut s'écrier avec le prophète : *Je passerai, avec le secours du Seigneur, par-dessus la muraille; la voie de mon Dieu est droite et irrépréhensible.* Ce qui est dit admirablement; car lorsque nous abandonnons notre propre volonté, nous connaissons celle de Dieu toute pure et toute sainte. Au contraire, elle est inconnue à celui qui s'attache à la sienne; et si on lui dit quelque chose pour sa sûreté et pour son salut, il ne peut le souffrir, il le combat, il le fuit et il s'en détourne.

Psal. 17.

« L'abbé Pasteur disait encore que si notre propre volonté nous conduit dans le bien que nous faisons, notre conversion n'est

pas véritable. Que faut-il conclure de cette sentence? C'est proprement nous donner la mort que de suivre notre volonté dans le bien que nous pratiquons. Il s'y rencontre de si grands périls que notre perte paraît assurée. Car qui s'avisera de vouloir persuader celui qui s'imagine connaître mieux ce qui lui convient que celui qui le conseille, et qui s'abandonne à sa raison particulière? Enfin son ennemi en triomphe et en fait ce qu'il veut.

« Aussi il n'y a rien que le démon redoute et empêche tant dans les âmes que de demander avis, parce qu'il craint extrêmement d'être connu; car quand une âme prend ses sûretés en déclarant ses dispositions intérieures, et qu'un homme éclairé lui dit : Faites cela ou ne le faites pas : Ceci est bon, ceci est mauvais : Cela est juste, ceci est un mouvement de votre volonté ; alors il ne peut plus prendre avantage sur elle, étant conduite et comme défendue de tous côtés; et c'est ainsi qu'elle trouve son salut.

« Le démon ne veut point cela. Il a de la joie quand il voit des moines qui se conduisent par eux-mêmes; ce sont ceux-là qui lui sont agréables, parce qu'en ne suivant que leurs propres lumières, ils sont de concert avec lui et sont eux-mêmes les insidiateurs de leur propre salut. Pour moi je ne connais point d'autres causes de la chute de plusieurs que la confiance qu'ils ont en leur propre esprit ; et si vous apprenez que quelqu'un se soit écarté de la véritable voie, sachez que c'est parce qu'il s'est suivi lui-même.

« Apprenez donc, mes frères, à chercher conseil, et à ne pas vous fier à vous mêmes. Cette défiance est un grand bien. Elle est l'effet d'une humilité sincère. C'est une joie solide, c'est une profonde paix.

« 2° Mais, vous me direz peut-être, que ferai-je si je ne trouve personne à qui m'adresser? Dans la vérité, mes frères, celui qui cherchera la volonté de Dieu avec des intentions pures et de toutes les forces de son cœur, Dieu ne le laissera pas sans

le secourir ; il le conduira par la main dans l'exécution de ses volontés; il suscitera et il éclairera plutôt un petit enfant pour lui faire connaître ce qu'il demande de lui. Mais si quelqu'un ne recherche pas la volonté de Dieu avec un cœur droit et véritable, quand il irait consulter un prophète, Dieu, voyant la malignité de son cœur, permettra que le prophète lui réponde selon ce qu'il est dit dans l'Écriture : *Si le prophète se trompe, c'est moi qui* Ezech. 14.
ai fait errer le prophète.

Nous devons donc rectifier nos intentions sur la volonté de Dieu, et ne nous point assurer sur la nôtre. Si quelque chose nous paraît un bien, et qu'un homme de Dieu nous le confirme, suivons-la, non par le jugement que nous en avons porté, mais par le sentiment de celui dont nous avons pris l'avis. Dieu nous préserve, mes frères, des dangers où se trouvent ceux qui suivent leur propre esprit, et nous fasse la grâce de marcher dans la voie de nos pères et de nos anciens, qui ont eu le bonheur de le servir et de lui plaire.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Des jugements.

Il n'est point de péché que les Pères de la solitude aient combattu avec plus de force que celui de juger et de condamner trop facilement le prochain, parce qu'ils comprenaient qu'il venait d'un principe d'orgueil et de préférence de soi-même, qu'il détruisait la charité fraternelle et qu'il combattait l'esprit de Jésus-Christ plein de compassion pour les pécheurs. C'est aussi contre ce vice que saint Dorothée, à l'imitation des Pères qui l'avaient précédé, parle dans cette instruction avec zèle pour en faire sentir toute la laideur et en inspirer de l'horreur à ses religieux. Les personnes du monde trouveront dans cette instruction comme dans celles qui précèdent et celles qui suivront, bien des rensei-

gnements dont elles pourront tirer grand profit. Saint Dorothée s'adressait à des religieux, mais il combattait des passions que tous les hommes subissent et doivent combattre.

« Le péché de juger son frère est bien grand, dit-il, et il n'y en a guère que Dieu haïsse davantage, comme nos anciens nous l'ont appris, quand ils ont dit qu'il n'y a rien de plus pernicieux que de condamner son prochain. Il attire sur nous l'indignation de Dieu; il nous dépouille de toutes sortes de vertus; il nous rend incapables d'en acquérir. Aussi Jésus-Christ dit dans l'Évan-
Luc. 6. gile : *Hypocrite, ôtez la poutre qui est dans votre œil, et puis vous penserez à ôter la paille qui est dans celui de votre frère;* en comparant à la paille la faute du prochain, et à une poutre celle de celui qui juge, il nous montre que ce péché est si grand
Luc. 18. qu'il surpasse presque tous les autres. Quand le Pharisien rendait grâces à Dieu de ses bonnes œuvres il ne mentait pas, et ce n'est point précisément pour cela que Jésus-Christ le juge si sévèrement, puisque quand nous faisons quelque bien nous en devons rendre à Dieu des actions de grâces. C'est donc pour s'être tourné du côté du Publicain, en se préférant à lui et en le condamnant, qu'il fut condamné lui-même; c'est parce qu'il osa juger sa personne, sa disposition intérieure, l'état et toute la consistance de sa vie.

« Pourquoi ne nous condamnons-nous pas plutôt nous-mêmes? Pourquoi ne faisons-nous pas une exacte discussion de tant de maux dont il nous faudra rendre à Dieu un compte rigoureux? Pourquoi nous mêler de ce qui regarde sa créature? Nous avons bien assez de quoi nous occuper, si chacun de nous veut se considérer soi-même et s'appliquer à ses propres maux. Il arrive quelquefois qu'un frère, qui fait de certaines fautes par simplicité, a pourtant quelque chose en lui par où il plaît davantage à Dieu que vous ne pouvez faire par toute votre conduite, et cependant vous le jugez avec autorité, sans considérer le mal que vous vous faites à vous-même. Que s'il a eu le malheur de succomber

à la tentation en quelque rencontre, savez-vous combien de fois il a combattu avant que de tomber? Dieu ayant égard aux travaux et aux peines qu'il a ressenties dans les efforts qu'il a faits pour résister à la tentation avant qu'il s'y laissât aller, a compassion de lui; et cependant vous le jugez. Savez-vous aussi combien il a versé de larmes devant Dieu pour expier sa faute? Vous savez son péché et vous ne savez pas sa pénitence.

« Mais ce qui est pire encore, c'est que, non content de juger le prochain, nous ajoutons le mépris au jugement; car ce sont deux choses différentes, puisque le mépris est lorsque nous en parlons injurieusement et que nous y ajoutons la raillerie. Certes, mes frères, ceux qui pensent à leur salut sont bien éloignés de considérer les fautes d'autrui. Ils ont leurs propres maux continuellement devant les yeux; semblables à ce solitaire qui étant témoin de la chute d'un frère, s'écria en soupirant : « Malheur à moi, malheur à moi ; il m'arrivera demain ce que je lui ai vu faire aujourd'hui.

« Voyez quelles furent ses précautions; voyez la disposition de son cœur ; voyez avec quelle promptitude il trouve le moyen de s'empêcher de condamner son frère. Par cette parole, *je ferai demain,* il se remplit de crainte pour le péché qu'il aurait pu commettre, et il évita de juger son prochain.

« Pour nous, mes frères, nous agissons tout autrement. Nous avons peine à supporter les autres; nous les avilissons; et si nous avons vu ou entendu d'eux, ou même soupçonné quelque chose de mal, nous sommes assez injustes, non-seulement pour les juger, mais aussi pour faire passer notre injustice dans le cœur des autres, en leur disant : On a fait ceci : Il est arrivé cela ; sans craindre d'attirer sur nous la malédiction du Prophète, qui dit : *Malheur à celui qui mêle son fiel dans le breuvage qu'il donne à son ennemi.* Habac. 2,

« Ah! mes frères, si la charité tenait dans nos cœurs la place qu'elle y devrait avoir, nous aurions de la compassion pour nos

frères; nous ressentirions leurs maux, nous éviterions de les voir, selon qu'il est écrit : *La charité ne pense jamais le mal; il n'y en a point qu'elle ne cache.* Les saints nous ont donné l'exemple de cette belle vertu. Lorsque les péchés des hommes se sont trouvés exposés à leurs yeux, ils n'étaient pas aveugles, mais ils n'en avaient point pour les voir. Qui est-ce qui a plus haï le péché que les Saints? Cependant ils n'ont point haï le pécheur ; ils ne le condamnent point ; ils ne le fuient point avec horreur, mais ils compatissent à sa faiblesse en l'avertissant. Ils l'exhortent, ils le consolent, ils le traitent comme un membre malade; il n'y a rien qu'ils ne fassent pour le guérir.

« Avez-vous jamais remarqué ce que fait un pêcheur quand il a pris quelque gros poisson avec l'hameçon? S'il sent qu'il se débat et s'agite, il ne l'enlève pas tout d'un coup avec violence, de peur qu'il ne rompe la ligne et ne s'échappe; mais il lui donne la main, il le laisse aller où il veut, jusqu'à ce que ses mouvements et ses efforts ayant cessé, il l'attire peu à peu sur le rivage.

« C'est ainsi que les saints attirent leurs frères par leur charité et leur patience. Ils ne les maltraitent point ; ils ne leur témoignent ni froideur ni mépris; ils les couvrent et les soutiennent afin qu'ils puissent se relever dans le temps, et empêcher aussi que leurs fautes ne nuisent aux autres. Ayons le même esprit de compassion pour notre prochain, afin de nous empêcher d'en médire, de le condamner, de le mépriser. Secourons-nous les uns les autres comme nous ferions pour les membres de notre propre corps.

« Qui est-ce qui ayant la main blessée ou le pied, le néglige, le coupe, ou le laisse pourrir? Ne pense-t-il pas plutôt à le nettoyer et à y appliquer des remèdes? Il n'a point d'horreur de ce membre, ni de la mauvaise odeur que cause sa pourriture, et il n'y a rien qu'il ne fasse pour lui rétablir sa santé. Or les monastères sont un corps dont les frères sont les membres; le su-

périeur en est la tête ; ceux qui veillent pour la direction des autres en sont les yeux ; ceux qui sont appliqués à la parole en sont la bouche ; les oreilles, ceux qui écoutent ; les mains et les pieds ceux qui travaillent ou exécutent les ordres. Or, si vous êtes la tête, gouvernez ; si vous êtes les yeux, veillez ; si vous êtes la bouche, instruisez ; si vous êtes l'oreille, la main, le pied, obéissez, travaillez, servez, et que chacun donne ainsi au corps son assistance et son service, et que chacun agissant de concert soit uni avec les autres ; car on s'unit à Dieu autant qu'on s'unit à son frère.

« Nos saints Pères nous ont appris cette importante vérité par cette comparaison. Imaginez-vous que le monde est comme un cercle dont Dieu est le centre, et que les voies et les conduites des hommes sont comme les lignes tirées de la circonférence de ce cercle vers le centre. N'est-il pas vrai que plus les lignes de la circonférence s'approchent vers le centre, plus aussi elles s'approchent les unes des autres ; et que plus elles s'éloignent du centre, plus aussi elles s'éloignent les unes des autres ? Il en est de même des voies des hommes, plus ils tendent vers Dieu, qui est ce centre, par le désir de s'unir à lui, et plus aussi ils s'approchent les uns des autres par la charité mutuelle ; et plus ils s'éloignent de Dieu, plus ils se séparent et se divisent les uns des autres. »

SUITE DE LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT DOROTHÉE.

Nous recueillerons dans ce chapitre et le suivant quelques autres instructions de saint Dorothée, avec un abrégé de ses maximes spirituelles et des lettres qui nous restent de lui. [illegible] la

nous oblige à passer les bornes que nous nous sommes prescrites; mais l'utilité générale de ces instructions doit prévaloir, ce semble, sur la crainte de nous trop étendre.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

S'accuser et se reprendre soi-même.

Saint Dorothée nous donne dans cette instruction un moyen efficace pour mettre à profit les peines qui nous viennent de la part des autres, et qui excitent quelquefois notre sensibilité. Il montre qu'en s'accusant et se reprochant à soi-même ses défauts, on est moins touché de ce qu'on a à souffrir des autres, et qu'on doit dans les contradictions, grandes ou petites, s'élever aussi vers Dieu comme les permettant pour notre avantage, sans considérer la disposition des créatures quelle qu'elle soit, pour nous ou contre nous.

« 1° D'où vient, mes frères, dit-il, que quelquefois nous ne sommes point émus lorsqu'on nous dit des paroles dures et humiliantes, et que d'autres fois elles nous jettent dans le trouble? Il peut arriver que nous n'y sommes pas sensibles, parce que nous sortons alors de la prière et que nous nous trouvons dans une disposition paisible et sainte; ou bien parce que nous sommes prévenus d'affection pour le frère qui nous parle ainsi, et que nous supportons sans peine tout ce qui vient de sa part; ou enfin parce que nous méprisons celui qui veut nous offenser, et que nous ne faisons aucun cas de tout ce qu'il peut nous dire.

« Je veux vous rapporter à ce sujet ce que j'ai vu dans notre monastère avant que j'en sortisse. Il y avait un jeune religieux que les autres traitaient souvent avec mépris, et envers lequel ils gardaient une conduite désobligeante; cependant, je ne le voyais ni ému, ni troublé, ni indisposé contre personne; il souffrait tout comme si on ne lui eût rien dit de disgracieux. Je fus étonné de sa patience, et je lui demandai un jour en particulier comment il avait fait pour acquérir une si grande vertu. Il me

répondit tout naturellement : « Je suis à l'égard de ceux qui me font ces injures, comme les chiens caressants ont accoutumé d'être à l'égard de leurs maîtres. » Cette réponse me surprit, je baissai la tête, et je dis en moi-même : Ce frère a trouvé la véritable voie. Je fis le signe de la croix en le quittant, et je demandai à Dieu qu'il m'accordât la même grâce.

« Au contraire, ce qui fait que nous nous troublons lorsqu'on nous offense, c'est que dans ce moment, ou nous nous trouvons dans une mauvaise disposition, ou c'est que notre frère nous déplaît; et le premier principe de notre émotion, si nous voulons bien le chercher, est que nous n'avons pas soin de nous reprendre et de nous accuser nous-mêmes; c'est de là que naissent nos agitations, et c'est ce qui fait que nous ne goûtons point la paix de l'âme.

« Il n'y a point de meilleure voie pour acquérir cette paix, selon la doctrine des Saints, que de s'accuser et de se reprendre. Nos Pères en ont parlé par expérience, et l'abbé Pasteur disait fort bien, que la joie et la consolation est pour celui qui se reprend incessamment; car s'il lui arrive quelque affliction, ou si on lui fait quelque injure, il la souffre en croyant qu'il l'a méritée, et il demeure en paix.

« Mais vous me direz : Si mon frère m'offense et qu'en m'examinant je trouve que je ne lui ai donné aucun sujet, comment puis-je m'accuser moi-même? Assurément, mes frères, si l'on se regarde de près et dans la crainte de Dieu, on trouvera qu'on y a donné occasion, ou par quelque action, ou par quelque geste, ou par quelque parole. Mais quand même cela ne serait pas dans cette rencontre, nous y avons donné sujet dans un autre temps; ou si ce n'est pas envers ce frère, c'est envers quelqu'un autre.

« Nous sommes aussi sensibles parce que nous avons notre âme malade de quelque passion secrète que nous ne connaissons pas, n'ayant pas soin de nous approfondir et de nous reprendre; de là il arrive que, quoique nous soyons en paix lorsqu'on ne nous

dit rien, nous nous troublons aussitôt pour une parole désobligeante. Celui qui nous a dit cette parole, n'a pas mis dans notre cœur la passion qui nous agite, il nous a fait seulement connaître que nous l'avions déjà; et ce mot qu'il nous a dit, a fait connaître la corruption que nous tenions cachée.

« Les tentations n'ont pas toujours un poids égal; elles deviennent plus ou moins légères, à proportion du progrès que nous faisons dans la vertu. Comme une bête qui a de la force porte facilement le fardeau dont on la charge; ou si par hasard elle bronche, elle se relève aussitôt, au lieu qu'une autre qui est malade est abattue par le moindre fardeau, et a beaucoup de peine à se relever lorsqu'elle tombe; ainsi notre âme, quand elle s'affaiblit par le péché, car le péché est la source de toute misère et de toute faiblesse, il n'y a point d'accident, quelque petit qu'il soit, qui ne l'accable; ce qui n'arrive pas quand elle s'avance dans la vertu, parce qu'alors les choses qui lui étaient dures, lui deviennent faciles et avantageuses, et elles ne troublent point sa paix, à mesure qu'en s'accusant, elle ne s'en prend qu'à soi-même, et considère aussi qu'il ne lui arrive rien que par une disposition de la divine providence.

« 2° Quelque embarras et quelque peine que nous ayons; dans quelque nécessité que nous nous trouvions, ne croyons pas, mes frères, avoir aucun sujet de nous plaindre; mais disons plutôt : Jésus-Christ sait mieux que moi ce qui m'est nécessaire pour mon avantage, et il me tiendra lieu de toutes choses. La manne qui nourrit les enfants d'Israël dans le désert était une en espèce, et devenait pourtant à chacun en particulier ce qu'il désirait d'y goûter. De même si quelqu'un, ayant besoin d'un œuf, n'a que des herbes pour manger, il faut qu'il dise : S'il m'était utile d'avoir cet œuf, Dieu me l'enverrait, ou il changerait ces herbes en des œufs, car il est assez puissant et miséricordieux pour le faire.

« Il y en a qui se trouvent dans l'abondance et qui d'autres fois

manquent des choses nécessaires. Dieu donne quelquefois aux uns au delà de leurs besoins, afin qu'ils connaissent l'excès de sa libéralité, et qu'ils apprennent à le reconnaître; et lorsqu'il refuse aux autres quelquefois même le nécessaire, il y supplée par sa grâce, et leur enseigne en même temps à exercer la patience. De sorte que nous devons regarder en toutes choses la conduite de Dieu, dans les biens comme dans les maux; lever les yeux au ciel, lui rendre grâces, être toujours prêts à nous condamner nous-mêmes, et dire comme nos anciens et nos pères, que s'il nous arrive quelque bien, c'est par une disposition particulière de la providence de Dieu, et que si nous souffrons quelque mal, ce sont nos péchés qui en sont la cause.

« Mais nous sommes bien éloignés de penser ainsi, mes frères, puisque nous péchons tous les jours, et que suivant le mouvement de nos passions, nous abandonnons la voie de nos anciens, qui est de nous reprendre et de nous condamner nous-mêmes. Deux frères indisposés l'un contre l'autre vinrent un jour me porter leurs plaintes. Le plus âgé me dit de l'autre, qu'il n'avait ni charité ni considération pour lui, et que quand il lui ordonnait quelque chose, il en témoignait de la peine et manquait de docilité. Le plus jeune répondait : « Pardonnez-moi, mon Père, ce frère ne me parle point dans la vue de Dieu. Il me commande avec empire et comme voulant avoir autorité sur moi, et c'est pour cela que je ne puis avoir de la déférence pour ce qu'il me dit. » Voyez comment, au lieu de s'accuser chacun eux-mêmes, ils s'accusaient plutôt l'un l'autre.

« Il y en avait aussi deux autres qui avaient des différends ensemble, se donnaient ensuite des satisfactions, et ils demeuraient pourtant dans la même aversion, parce que l'un disait : « Ce n'est pas de bon cœur qu'il me fait ses excuses, aussi ne puis-je pas prendre confiance en lui. » L'autre disait : « Comme il était indisposé contre moi, il a mal reçu mes excuses et je ne puis revenir de mon éloignement à son égard. » Voyez, mes frères, l'erreur de

ces deux esprits. Dieu sait combien je suis affligé de voir que nous nous servons des instructions de nos Pères pour autoriser l'injustice de nos volontés. N'eût-il pas mieux été que ces frères jetassent le sujet de leurs plaintes chacun sur soi-même; que l'un dît : Ce frère se plaint de moi parce que je lui ai parlé avec suffisance; et l'autre, parce que je suis un indocile et un désobéissant, et de même des deux autres?

« Où trouverons-nous maintenant quelqu'un qui soit semblable à ce saint homme, lequel étant interrogé quelle était la pratique qu'il avait remarquée être la plus nécessaire pour nous conduire à Dieu, répondit que c'était de s'accuser soi-même en toutes choses. C'est aussi ce que l'abbé Pasteur et saint Antoine recommandaient beaucoup; et nous savons que nos saints Pères n'ont acquis la paix si parfaite dans laquelle ils ont vécu, que par la facilité qu'ils ont eue à s'accuser eux-mêmes et à remonter jusqu'à Dieu dans tous les événements même les moins importants.

« Pour nous, mes frères, nous sommes bien éloignés de nous élever à Dieu dans les rencontres fâcheuses; au contraire, nous nous en prenons aussitôt à notre prochain, et nous nous en plaignons. Si l'on nous dit une parole, nous lui donnons d'abord un mauvais sens, et nous disons : S'il n'eût eu dessein de m'offenser, il n'aurait pas parlé de la sorte. Voyez comment nous quittons Dieu pour nous adresser au prochain; ainsi au lieu que nous pourrions tirer de grandes utilités de ces sortes de rencontres, nous nous en servons pour nous faire de véritables maux.

HUITIÈME INSTRUCTION.

Du souvenir des injures.

Nous avons parlé ailleurs du souvenir des injures, qui fait le sujet de la huitième instruction de saint Dorothée à ses religieux; ainsi nous n'en rapporterons que la moindre partie.

« Nos Pères, dit-il, nous ont appris qu'il n'y a rien de plus

contraire à la profession monastique, que de se mettre en colère et d'affliger son prochain ; et que si quelqu'un a surmonté la colère, il a surmonté le démon. Que devons-nous donc dire de ceux qui, non-seulement s'échauffent et se fâchent, mais encore qui conservent le souvenir des injures ? Que pouvons-nous faire que de les plaindre, les voyant dans une si mauvaise disposition ? Il ne faut pas, mes frères, considérer ce sentiment comme peu de chose ; mais on doit l'étouffer dans le moment. Il y a de la différence entre le souvenir des injures et la colère, et vous allez le comprendre par cette comparaison. Quand quelqu'un veut allumer du feu, il n'allume d'abord qu'un petit charbon. Ce charbon nous marque la parole qui nous offense. Que si vous la supportez avec patience, vous avez éteint le charbon. Mais si vous vous arrêtez à dire en vous-même : Pourquoi m'a-t-il dit cela ? je lui répondrais bien si je voulais ; il ne m'aurait pas parlé ainsi s'il n'eût eu dessein de me fâcher ; qu'il sache que je lui rendrai bien la pareille. Ces sortes de pensées sont comme le bois que vous mettez pour allumer le feu ; et la fumée que ce feu produit ensuite est le trouble de l'âme, c'est-à-dire, une agitation et un concours de diverses pensées qui émeuvent le cœur et lui inspirent comme une hardiesse qui le porte à se venger de celui qui lui a déplu. Voyez à quoi est capable de nous conduire une seule parole qu'on nous a dite, si nous n'avons pas soin d'étouffer aussitôt dans sa naissance le trouble qu'elle nous cause.

« Mais rien ne m'étonne davantage que de voir que nous ignorons ce que nous avons presque continuellement dans la bouche. Il n'est point de jours que nous ne nous chargions nous-mêmes d'imprécations sans y prendre garde, quand nous chantons ces paroles des Psaumes : *Si j'ai fait du mal à ceux qui m'en ont fait, que je tombe aux pieds de mes ennemis tout vide et tout faible.* Il ajoute aussi : *Que mon adversaire poursuive mon âme et s'en rende le maître.* Enfin, il veut *qu'il foule aux pieds sa vie et réduise sa gloire en cendres.* Nous sommes donc bien malheu- Psal 7.

reux, mes frères, lorsque conservant dans notre esprit le souvenir des injures, nous ne nous apercevons pas qu'en chantant ces saints cantiques nous prononçons des malédictions contre nous-mêmes.

« Il y en a qui ne paraissent pas rendre le mal pour le mal, parce qu'ils ne le font pas par des actions ; mais ils le font par des discours, par leur air, par leurs manières. D'autres ne rendent pas à la vérité, le mal pour le mal par aucun geste, aucun mouvement qu'on puisse remarquer en leur personne ; mais ils nourrissent dans leur cœur des humeurs et des dispositions fâcheuses à l'égard de leurs frères. Ils ne témoignent pas qu'ils sont fâchés contre eux ; mais s'ils apprennent que quelqu'un les ait maltraités, ou ait formé contre eux quelque plainte, ils sont ravis de le savoir. Il y en a aussi qui sont éloignés de se réjouir de ce qui cause de la peine à leurs frères ; mais ils en ont eux-mêmes quand il leur arrive quelque chose d'avantageux, ou s'ils les voient honorés et estimés des autres. Or tout cela est une espèce de souvenir des injures.

« Je veux encore vous faire observer que quelques-uns ayant eu des différends avec leurs frères, et leur ayant fait ensuite satisfaction, ne laissent pas de conserver quelque indisposition dans leur cœur contre eux ; et quoiqu'ils se soient guéris de la colère en se réconciliant avec eux, ils ne font pas tous leurs efforts pour se délivrer du souvenir des injures. D'autres, après leur avoir pardonné de bonne foi, s'ils en reçoivent dans la suite quelque nouveau sujet de mécontentement, ils rappellent à leur souvenir non-seulement l'injure toute récente, mais encore les premières dont ils avaient perdu la mémoire ; et ceux-ci ressemblent à un homme qui, ayant été guéri d'une plaie qu'il avait reçue, en demeure pourtant plus faible dans la partie blessée ; de sorte que c'est plutôt par cet endroit que par un autre qu'au moindre mal il répand son sang.

« Travaillons, mes frères, à guérir nos cicatrices, et faisons

en sorte qu'elles se reprennent si parfaitement, qu'il n'en reste aucune difformité. Le moyen pour cela est de prier Dieu de toutes les forces de notre cœur pour celui qui nous a fait de la peine, en lui disant : Seigneur, faites miséricorde à mon frère, et à moi aussi. »

NEUVIÈME INSTRUCTION.

Du mensonge.

« Notre dessein, mes frères, dit saint Dorothée dans cette instruction, est de vous dire quelque chose sur le mensonge ; car je m'aperçois que vous n'avez pas toute l'exactitude nécessaire pour régler les mouvements de votre langue, ce qui fait qu'il vous échappe quelquefois des choses contre votre devoir.

« Il est écrit *que le mensonge vient du méchant ; que lui-* Joan. 8.
même est menteur, et qu'il en est le père. Vous voyez comme le démon est appelé le père du mensonge ; mais pour la vérité, elle
est Dieu même, puisqu'il nous assure qu'il est *la voie, la vérité,* Joan. 14.
la vie. Ainsi considérez quel est celui que vous quittez, et qui est celui que vous suivez par le mensonge, et sachez que c'est le démon même. Si vous avez donc un sincère désir de vous sauver, aimez la vérité de tout votre cœur et préservez-vous de tout mensonge, de peur qu'il ne vous sépare de celui qui est la vérité et la vie.

« On peut commettre le mensonge ou par la pensée ou par la parole, ou par la conduite de la vie. On tombe dans le mensonge par la pensée, en formant des soupçons contre son frère ; par exemple, si un religieux voit que quelqu'un parle avec un autre et qu'il soupçonne que c'est de lui qu'ils parlent ; ou si, rompant leur entretien, il s'imagine que c'est à cause de lui qu'ils cessent de parler ; ou bien s'il se persuade qu'on a dit une telle ou telle parole dans le dessein de l'offenser ; en un mot, si dans ce qu'il voit faire ou dire à ses frères, il se met dans l'esprit que c'est par

rapport à lui, et prétend pénétrer les motifs de leurs paroles et de leurs actions.

« Voilà comment on commet le mensonge par pensée, car on ne dit rien de véritable, et tout ce qu'on dit n'est fondé que sur des soupçons, qui produisent ces vues curieuses que nous avons sur les actions des autres, ces médisances, ces murmures, ces contestations, cette liberté que nous prenons de juger et de condamner nos frères.

« Il peut arriver quelquefois que nos soupçons se trouvent véritables ; mais il est si pernicieux de s'y laisser aller, que pour peu qu'on s'y arrête, ils nous persuadent que nous voyons avec évidence des choses qui ne sont point et qui n'ont jamais été. Je veux, pour vous le prouver, vous rapporter un fait extraordinaire, dont j'ai été témoin lorsque j'étais encore dans mon premier monastère.

« Il y avait un frère qui était sujet à ce vice, et qui donnait un telle foi à ses soupçons, que tout ce qui lui venait dans la pensée passait dans son esprit pour une vérité constante, sans qu'il pût prendre d'autres sentiments. Un jour, étant entré dans le jardin pour voir, selon sa coutume, ce qui s'y passait, il s'imagina voir un des frères qui cueillait des figues et les mangeait. C'était précisément un jour auquel les frères se préparaient à s'approcher des saints mystères, et il n'était pas encore la deuxième heure du jour.

« Étant donc persuadé qu'il avait vu ce frère cueillir et manger des figues, il se retira sans rien dire, et attendit l'heure de la communion pour voir ce que ferait ce frère. Comme il s'aperçut qu'il lavait ses mains et se disposait à approcher de la sainte table comme les autres, il courut à l'abbé et lui dit : « Empêchez ce frère de communier, car je l'ai surpris dès le matin qui mangeait des figues dans le jardin. »

« L'abbé l'appela aussitôt, le prit en particulier et lui dit : « Dites-moi, mon frère, ce que vous avez fait aujourd'hui. » Le

religieux, surpris de sa demande, le pria de lui en dire le sujet. A quoi l'abbé répondit : « Quand vous êtes entré ce matin dans le jardin, qu'y avez-vous fait ? » — « Hélas ! mon Père, répliqua-t-il, encore plus étonné, je n'ai point vu d'aujourd'hui le jardin, je n'étais pas même ce matin dans le monastère, car le cellerier m'avait envoyé dehors pour une affaire. » Or le lieu où il l'avait envoyé était éloigné de plusieurs milles, et ce frère s'était beaucoup hâté pour se trouver à l'heure de la communion.

« Là-dessus l'abbé envoya quérir le cellerier et s'informa de lui de la vérité du fait, qu'il lui confirma en ajoutant en même temps : « Pardonnez-moi, mon Père, mais comme vous dormiez après les veilles de la nuit, je n'ai pas permis à ce frère d'aller prendre votre obédience avant que de partir, de crainte de troubler votre repos. »

« L'abbé, ainsi instruit, appela le frère qui avait formé ce soupçon, le priva de la communion, le reprit sévèrement, et après la cérémonie il assembla les religieux, leur dit avec larmes ce qui s'était passé, chargea ce frère de confusion, et en prit occasion de nous faire voir qu'il n'y a rien de si pernicieux que les soupçons.

« Quant au mensonge que l'on commet par la parole, en voici un exemple : Un frère est paresseux ou ne veut point se lever à l'office de la nuit, et au lieu d'avouer qu'il a manqué et de dire : Pardonnez-moi, la paresse m'a empêché de me lever, il dit : J'ai eu la fièvre ; je ne voyais goutte ; je n'ai pu me lever ; j'étais faible. Il dit dix paroles fausses pour s'excuser, au lieu d'en dire une véritable pour confesser humblement sa faute. Que si on le reprend, il s'entortille dans ses impressions, il contrefait l'homme qui aime le bien, pour éviter le reproche qu'on lui veut faire. S'il a eu quelque question à démêler avec un autre frère, il ne se lasse point de se justifier. C'est vous, dit-il, qui avez fait ceci ; c'est vous qui avez dit cela. Pour moi je ne l'ai point dit, c'est un autre ; ce n'est pas encore cela qu'on a dit, c'est une autre

chose, etc. Il ne parle ainsi que pour s'empêcher d'être humilié. De même s'il désire quelque chose, il use de détours pour l'obtenir ; il feint des besoins et ne cesse de faire des mensonges jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il souhaite.

« Un homme qui en use de la sorte, n'est digne d'aucune créance; et s'il lui arrive par hasard qu'il dise vrai, on ne peut pas s'y arrêter, parce que la vérité ne sort jamais de sa bouche qu'elle ne soit accompagnée d'obscurités et d'équivoques.

« Enfin, on ment par la conduite de sa vie, lorsqu'on feint d'aimer une vertu qu'on n'a point, et qu'on a plutôt l'habitude du vice contraire. Par exemple, lorsqu'étant avare, on loue la compassion et la vertu de l'aumône; ou lorsqu'étant superbe on admire l'humilité ; ou quand on témoigne de l'admiration pour quelque vertu sans l'estimer par le sentiment de son cœur ; car on agit ainsi non pas pour éviter le scandale que l'on causerait en parlant autrement, mais afin de paraître n'avoir pas un vice qu'on a, et avoir une vertu qu'on n'a pas. Car si en louant une vertu dont on est dépourvu on voulait parler sincèrement, on commencerait par s'humilier en avouant qu'on est privé de cette vertu, en confessant qu'on a le malheur d'être infecté du vice qui lui est opposé. Mais on ne parle de la vertu, on ne la loue, on n'en emprunte le nom que pour couvrir mieux son défaut et sa honte, et souvent aussi pour tromper les autres.

« Voilà celui qui ment par des paroles contraires à la conduite de sa vie. C'est un homme qui n'a point de simplicité, qui est double, qui est opposé à lui-même dans ses actions et dans le sentiment de son cœur. Sa vie n'est qu'une comédie digne de honte et de mépris. »

DIXIÈME INSTRUCTION.

Du soin qu'on doit avoir de se corriger et de s'avancer dans la vertu.

Saint Dorothée exhorte fortement dans ce discours ses religieux

à profiter du temps pour dompter leurs passions, déraciner leurs vices, et acquérir les vertus, qu'il remarque en passant, tenir un milieu entre les extrémités qui sont vicieuses.

« Appliquons-nous, mes frères, dit-il, à veiller sur nous-mêmes, et travaillons; car qui nous rendra le temps si nous avons le malheur de le perdre? Nous pourrons bien chercher les jours qui nous seront échappés, mais il nous sera impossible de les retrouver. Saint Arsène se disait à lui-même continuellement : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde? » Mais pour nous, nous vivons dans une si grande négligence, que nous ne savons ni pourquoi nous l'avons abandonné, ni ce que nous sommes venus faire dans la solitude. Cela est cause qu'au lieu d'avancer, nous vivons dans l'inquiétude et dans le trouble, ne veillant point sur nous-mêmes. Si nous voulions un peu nous combattre et nous faire violence, nous n'aurions pas longtemps à travailler ou à souffrir; car, quand on se surmonte dès le commencement, on se met en état peu à peu d'agir et de faire toutes choses dans la paix et le repos, Dieu nous donnant les secours nécessaires.

« Déclarons-nous donc la guerre à nous-mêmes, jetons des fondements qui soient solides, ayons toujours devant les yeux le bien que nous devons faire, car nous ne sommes pas encore arrivés à la perfection. Souvenons-nous aussi que si quelqu'un veut acquérir la vertu, il ne faut pas qu'il y travaille avec tiédeur et indifférence; mais il doit s'y adonner la nuit et le jour.

« Les vertus tiennent un milieu entre les deux extrémités opposées, et c'est ce qui les a fait appeler *la voie royale*, et que les Saints nous ont recommandé de marcher par la voie royale. Par exemple, la force est entre la timidité et la témérité ; l'humilité est entre l'orgueil et la basse complaisance; et la crainte respectueuse, entre l'effronterie et une certaine pudeur qui nous fait rougir lorsqu'il n'y a point de sujet.

« Telle est la voie par laquelle les Saints ont marché, et par laquelle nous devons marcher à leur exemple. Un saint vieillard

disait : « Marchez par la voie royale et mesurez les milles. » C'était pour nous apprendre que chacun doit considérer où il en est, combien de chemin il a fait, et à quel degré de vertu il est arrivé. Par exemple, nous sommes tous comme des gens qui ont pour but d'aller à Jérusalem ; et étant partis ensemble du même endroit, les uns, après avoir marché cinq milles, se sont arrêtés : d'autres, après avoir fait la moitié du chemin ; d'autres, se sont égarés après avoir fait deux milles, et sont retournés sur leurs pas ; d'autres n'ont même pas fait un pas, et d'autres sont allés jusqu'aux portes de la ville sainte et n'y sont pas entrés.

« Voilà, mes frères, ceux à qui nous sommes semblables ; car il y en a parmi nous qui ont quitté le monde et sont entrés dans le monastère, n'ayant d'autre vue que d'acquérir la vertu. Quelques-uns y ont fait du progrès et sont demeurés là ; d'autres ont un peu plus avancé, ou ont fait la moitié de l'œuvre et se sont arrêtés ; d'autres n'ont rien fait du tout ; d'autres ont acquis des dispositions de vertu, mais ils s'en glorifient et méprisent leurs frères ; ainsi ils n'entrent point dans la ville sainte : ils demeurent dehors. Que chacun de nous sache donc s'il a marché, s'il a avancé, s'il n'a point reculé, s'il est arrivé jusqu'à Jérusalem, s'il y est entré, s'il y a été reçu.

« Il y a dans les hommes trois dispositions différentes. La première, quand ils suivent leurs passions ; la seconde, quand ils les répriment ; la troisième, quand ils en arrachent la racine. Ces trois différentes dispositions fourniraient matière à un long discours ; mais pour en dire quelque chose, parlons, par exemple, de la vaine gloire. Elle fait qu'un religieux ne peut souffrir en paix une parole de son frère. Si on lui dit un mot, il se trouble, il en dit cinq, il en répond dix, il dispute, il se tourmente lui-même ; et quand la contestation est passée, il y réfléchit, il en est tout occupé, il conserve du ressentiment, et se fâchant de ce qu'il n'a pas répondu encore plus vivement qu'il n'a fait, il se dit à lui-même : Pourquoi ne lui ai-je pas répliqué cela et cela ? mais je le lui réserve pour une autre fois.

« Dieu nous préserve, mes frères, d'une si mauvaise disposition. Il n'est point de châtiment qu'elle ne mérite; car tout péché, quand il est passé en habitude, conduit en enfer. C'est ce qui fait que je vous recommande si souvent de détruire vos vices avant qu'ils jettent des racines et se fortifient par l'habitude.

« Quant à ceux qui répriment leurs passions, ils ne s'y portent pas tous également. Celui qui, entendant une parole qu'on lui dit, s'en fâche en lui-même, non parce qu'il est méprisé, mais parce qu'il n'a pas eu assez de vertu pour la souffrir patiemment, est dans l'état des personnes qui combattent et qui répriment leurs passions. J'en dis de même de celui qui résiste, quoiqu'avec peine, et qui succombe quelquefois à l'effort et à l'opiniâtreté de la passion. Il y en a qui ne veulent rien répliquer, mais la mauvaise habitude les emporte. D'autres se font beaucoup de violence pour ne rien dire; mais ils sont fâchés d'être méprisés; puis ils se condamnent de ce qu'ils se sont fâchés et s'en repentent. Je mets toutes ces personnes au nombre de ceux qui résistent à leurs passions, quoiqu'ils s'y laissent quelquefois entraîner; car dans la disposition intérieure ils les arrêtent et veulent n'y point consentir, bien qu'ils y résistent avec peine. Mais je dois vous faire observer, comme nos Pères nous l'ont dit, que les choses auxquelles notre volonté ne se porte point, ne sont pas de durée. Ainsi il faut prendre garde que, quoique l'on ne suive pas la passion, on ne conserve dans le cœur quelque chose qui l'entretienne, et que ce soit cela qui fasse qu'on y succombe quelquefois. Par exemple, ce religieux ne dit mot et demeure en silence, mais c'est par vaine gloire. Un autre le fait par complaisance, ou par quelqu'autre impression qui n'est pas bonne. L'abbé Pasteur disait à ce sujet, que l'iniquité ne détruit pas l'iniquité; ainsi ceux-là sont dans l'habitude du mal, bien qu'ils s'imaginent n'y être pas.

« Il reste à vous parler de ceux qui s'appliquent à déraciner leurs passions. Il y en a qui ont de la joie de souffrir l'injure;

mais c'est dans une vue d'intérêt, et ceux-là ne déracinent pas leurs passions avec science. D'autres, au contraire, se réjouissent d'être méprisés, et se persuadent qu'ils ont dû l'être et qu'ils l'ont bien mérité, et ceux-là déracinent leurs passions avec science. D'autres vont plus loin, non-seulement ils reçoivent l'humiliation avec joie et s'accusent eux-mêmes, mais de plus ils s'attristent du mal que commet celui qui les offense et du trouble dans lequel ils le voient. Je prie Dieu, mes frères, qu'il vous fasse la grâce d'être dans une si sainte disposition.

« Vous voyez combien il y aurait à parler sur ces différents états. Que chacun donc s'applique à connaître en quel état il se trouve ; qu'il examine s'il n'est pas du nombre des premiers qui suivent leurs passions avec une volonté pleine, ou au rang de ceux qui y succombent, étant plutôt emportés par la force de l'habitude, que par une volonté affectée ; qu'il considère si, après en avoir été vaincu, il en a de la douleur et en fait pénitence ; si lorsqu'il s'efforce de les réprimer, il le fait par des motifs justes et saints, et non par quelque autre passion.

« Non-seulement nous devons faire tous les jours une discussion exacte de nous-mêmes, mais encore de temps en temps, tous les mois, toutes les semaines, chacun de nous doit se dire : Quelle impression cette passion fit sur moi la semaine dernière? Comment est-ce que je m'en trouve présentement? L'année passée elle me surmontait, et qu'en est-il maintenant? Ainsi, il faut examiner avec soin si l'on fait quelque progrès, si l'état où l'on est est meilleur, ou s'il est le même ou pire encore. »

ONZIÈME INSTRUCTION.

Du soin de combattre les passions avant qu'elles se changent en habitudes.

L'instruction que saint Dorothée donne ici à ses religieux est excellente, et peut servir à toutes sortes de personnes dans quelque état qu'on se trouve. Il exhorte puissamment de ne point

négliger son amendement, de ne pas donner aux passions le loisir de se fortifier, de les combattre sans cesse, de mettre à profit pour cela le temps que Dieu nous donne, et montre enfin combien il est difficile de les réprimer quand, pour les avoir négligées, elles se sont changées en habitude; ce qu'il confirme par plus d'un exemple.

« Faites tout, mes frères, dit-il, avec attention, et ne vous conduisez pas avec indifférence, puisque la moindre négligence nous expose à de grands périls. Je me trouvais il y a peu de jours avec un frère qui relevait de maladie, et j'appris qu'il avait eu la fièvre seulement durant sept jours, et que pourtant il n'avait pu encore recouvrer ses forces, bien qu'il y eût quarante jours qu'elle l'eut quittée. Voyez ce que c'est que de tomber dans quelque indisposition. On méprise les maux qui paraissent légers; cependant si quelqu'un est d'une complexion délicate, pour peu qu'il soit malade, il a besoin de beaucoup de soins pour rétablir sa santé. Il en est de même des âmes.

« Nous trouvons trois causes différentes dans les maladies du corps qui en empêchent la prompte guérison. Cela peut arriver, ou parce que les remèdes sont vieux et n'ont plus de vertu, ou parce que le médecin n'est point habile et emploie un remède pour un autre, ou enfin parce que le malade vit sans règle et n'observe pas le régime qui lui a été prescrit. C'est la même chose par raport à l'âme. Mais on ne saurait dire que le médecin ne sait pas son métier, ou qu'il ne donne pas les remèdes à propos, ou que les remèdes sont vieux et sans vertus; car le médecin de nos âmes est Jésus-Christ; il en connaît parfaitement les maladies, et il y applique les remèdes les plus propres pour les guérir. Par exemple, il donne la pratique de l'humilité, contre la vaine gloire; l'aumône, contre l'avarice, etc. Les remèdes de ce médecin céleste ne vieillissent jamais; plus on les applique, plus aussi ils se renouvellent et sont efficaces. Rien donc ne s'oppose à la guérison de nos âmes que nos propres déréglements.

« C'est pour cela, mes frères, que je ne puis me lasser de vous dire de vous appliquer et de ménager les moments. Pourquoi nous négligeons-nous? Faisons maintenant le bien, afin de trouver de la consolation et du secours au temps de la tentation. Pourquoi passons-nous notre vie dans l'inutilité? Nous voyons que Dieu nous enlève nos frères à toute heure, sans que cela fasse impression sur nous, quoique nous sachions que nous les suivrons bientôt et que peu à peu nous approchons de la mort.

« Depuis que nous sommes ici assemblés, et que nous avons commencé de parler, nous avons passé trois heures de notre vie. Le temps s'écoule, et nous vivons sans crainte et sans réflexion. Celui qui perd de l'or ou de l'argent, disait un ancien, en peut trouver d'autre; mais le temps qu'on perd par sa négligence est irréparable. Un jour viendra où nous voudrions avoir une seule heure et elle nous sera refusée. Combien y en a-t-il qui désireraient d'entendre la parole de Dieu, et ils ne trouvent personne qui la leur fasse entendre? Cependant elle nous est donnée avec tant d'abondance et nous n'en faisons point usage; nos âmes n'en deviennent pas meilleures. Je suis frappé de voir jusqu'où va l'insensibilité de nos cœurs. Notre salut est dans nos mains, et nous ne le voulons pas faire. Nos passions sont encore nouvelles, nous pouvons les vaincre; et au lieu de nous y appliquer nous les laissons croître et se fortifier.

« Un ancien d'une éminente vertu était un jour avec ses disciples dans un lieu planté de cyprès. Il dit à l'un d'eux : Arrachez un de ces cyprès; et comme il était petit, il le fit à l'instant et d'une main seule. Il lui dit de faire la même chose d'un plus grand, qu'il enleva aussi, mais avec beaucoup de peine. Il lui en montra un troisième plus grand, qu'il ne put arracher qu'avec grande difficulté. Enfin, il eut besoin du secours d'un autre frère pour en arracher un quatrième: et là-dessus cet excellent maître prit occasion de leur dire, que ces cyprès étaient l'image de nos passions, qu'il était aisé de les détruire quand elles ne faisaient

que de paraître ; mais que si nous les négligeons parce qu'elles sont petites, elles croissent, se fortifient et nous ne pouvons plus les vaincre sans beaucoup de travail.

«Les saints Pères nous ont appris comment nous devions nous appliquer en détail à purifier nos âmes. Examinons le soir, disent-ils, de quelle sorte nous avons passé la journée, et le matin comment nous avons passé la nuit, pour nous repentir ensuite devant Dieu des fautes que nous avons pu commettre. Hélas! nos fautes sont en si grand nombre et nous les oublions si facilement, que nous aurions besoin d'en faire la recherche à toutes les heures.

« Il faut donc que chacun se dise : N'ai-je pas blessé la charité par quelque parole ? N'ai-je point jugé ou méprisé mon prochain? N'en ai-je point médit ? N'ai-je pas murmuré contre le cellerier, quand il ne m'a pas donné ce que je lui ai demandé? N'ai-je pas dit au cuisinier qu'il n'avait rien fait qui vaille? Ne l'ai-je pas contristé? N'en ai-je pas fait des plaintes? N'ai-je pas reçu avec impatience et esprit de contradiction la remontrance que m'a faite celui qui est préposé pour faire observer les règlements du monastère ?

« Et quant à ce qu'il a fait dans la nuit, il doit s'interroger ainsi: Comment ai-je passé la nuit ? Me suis-je levé avec diligence pour me trouver à l'office ? N'ai-je pas été paresseux ? N'ai-je pas murmuré contre celui qui m'a éveillé? Et enfin pour le jour et la nuit il doit examiner s'il a assisté à l'office avec attention et sans se laisser aller à l'assoupissement; si durant la prière il n'a pas eu l'esprit rempli de distractions, ou s'il a écouté avec application et piété la lecture de l'Écriture sainte; s'il n'a point quitté le service divin, et si sa lâcheté ne l'a point porté à sortir de l'église. Si donc nous avons soin de nous examiner ainsi et de nous repentir sincèrement des péchés que nous avons commis, nous commencerons à diminuer le nombre de nos fautes. Si nous y tombions auparavant neuf fois, nous n'y tomberons plus

que huit, et ainsi en avançant peu à peu nous empêcherons nos passions de se fortifier, avec l'aide de Dieu, et de donner la mort à notre âme.

« Permettez-moi d'interrompre pour un moment le fil de mon discours, pour vous dire quelque chose des veilles de la nuit. Nous devons savoir que celui qui est chargé de nous éveiller alors pour assister à l'office, nous fait une faveur particulière et nous procure de grands biens, puisqu'il ne nous éveille qu'afin que nous puissions offrir nos prières à Dieu et obtenir de lui la grâce de connaître nos péchés et de les effacer, et que véritablement il contribue beaucoup par là à notre salut.

« Je vous dirai à ce sujet une merveille que j'ai apprise du saint Père Dioraticus. Comme il était dans l'église, et que les frères commençaient à chanter, il vit un homme éclatant de lumière, qui sortait de la sacristie ayant dans ses mains un vase plein d'une liqueur sacrée et une manière de gâteau. Après avoir trempé ce gâteau dans ce vase, il fit le tour des places, marquant tous les frères qui s'y trouvaient et même quelques-uns de ceux qui étaient absents. Mais il en passa quelques-uns sans les marquer; et il fit la même chose comme on fut près de terminer l'office. Le bienheureux Dioraticus l'arrêta, se jeta à ses pieds, le conjura de lui dire qui il était, et ce qu'il avait voulu faire par cette cérémonie; et il lui répondit: « Je suis l'ange du Seigneur. J'ai été envoyé pour marquer ceux qui auraient assez d'ardeur et de religion pour se trouver au commencement de l'office et y persévérer jusqu'à la fin. » — « Mais pourquoi avez-vous marqué les places de quelques-uns qui étaient absents? » lui demanda ce saint Père. « Tous ceux qui, ayant une piété sincère, et des volontés pures, lui répondit l'Ange, sont absents pour une véritable infirmité avec la permission des supérieurs, ou qui sont occupés dans les emplois auxquels l'obéissance les engage, sont marqués comme s'ils étaient présents, parce qu'ils le sont par la disposition de leur cœur. Mais ceux qui s'y pourraient trouver et que la

négligence seule empêche d'y assister, j'ai ordre de ne les point marquer, car ils en sont indignes. » Voyez par là quels services rendent aux frères ceux qui les éveillent pour les prières de la nuit.

« Revenons à notre sujet. Je vous ai dit que si nous négligeons de combattre nos vices et nos passions, elles se changent en habitude, et qu'il en coûte alors extrêmement de les surmonter, quelque désir qu'on en ait. Écoutez là-dessus une histoire qui est digne de nos larmes et de nos gémissements.

« Lorsque j'étais dans le monastère (de saint Séride), les frères venaient me déclarer leurs pensées, parce que l'abbé, de l'avis des anciens, m'avait chargé de les entendre.

« Un jour donc un des frères vint me trouver et me dit : « Ayez pitié de moi, mon Père, et priez Dieu pour moi, parce que je dérobe, et que je mange ensuite ce que j'ai dérobé. » — « Et pourquoi? lui dis-je; est-ce que vous avez faim? » — « Oui, me dit-il, et ce qu'on donne à table ne me suffit pas. » — « D'où vient, lui répliquai-je, que vous n'en allez pas avertir le Père abbé? » — « Je ne l'oserais, » me répondit-il. « Voulez-vous, lui dis-je, que je lui en parle? » — « Vous en ferez, me dit-il, ce qu'il vous plaira. »

« J'en parlai donc à l'abbé, qui m'ordonna de prendre soin de ce frère, et là-dessus je le menai au cellerier, à qui je dis qu'en quelque temps que ce frère s'adresserait à lui, il lui donnât tout ce qu'il lui demanderait; ce qu'il me promit de faire.

« Peu de jours après, ce frère revint me trouver et me dit encore qu'il dérobait. Je l'interrogeai si le cellerier lui avait refusé quelque chose, et il me répondit que non, mais qu'il avait honte de lui demander. «Venez donc à moi, lui dis-je, et je vous donnerai ce vous voudrez, et ne dérobez plus. » Il venait et je lui donnais tout ce qu'il désirait ; car j'avais soin alors de l'infirmerie.

« Il se passa encore quelques jours, après quoi il revint s'accuser qu'il continuait à dérober. « Mais, lui dis-je, vous refusai-je quelque chose? Craignez-vous de me le demander? Ne vous don-

né-je pas tout ce que vous voulez? Pourquoi donc dérobez-vous? » — « Pardonnez-moi, mon Père, ajouta-t-il, je ne sais pourquoi je le fais, mais pourtant je continue de le faire. » — « Avouez-moi la vérité, lui dis-je, que faites-vous de ce que vous prenez? » — « Je le donne à un âne, » me répondit-il. En effet, on trouva qu'il dérobait des fèves, des dattes, des figues, des oignons et généralement tout ce qu'il pouvait; qu'il en cachait une partie sous son lit, le reste en divers lieux, et que quand il ne savait qu'en faire, ou qu'il se pourrissait, il le jetait ou le donnait aux bêtes.

« Voyez donc, mes frères, ce que c'est que de contracter une mauvaise habitude, et en quel excès de misère on s'engage. Ce pauvre frère savait que le larcin est un péché et qu'il faisait mal en dérobant; il en était affligé; il en pleurait; et pourtant il se laissait entraîner par la violence de sa passion, parce qu'il avait négligé au commencement de la combattre. O que l'abbé Nesteros avait raison de dire, que celui qui se laisse emporter par sa passion en devient l'esclave!

SUITE DE LA DOCTRINE DE SAINT DOROTHÉE.

DOUZIÈME INSTRUCTION.

Des peines de l'enfer.

Saint Dorothée nous donne dans ce discours une idée touchante des peines de l'enfer. Il remarque que les mauvaises affections dans lesquelles un homme meurt y font son supplice, et conclut qu'il importe infiniment de les détruire avant la mort, afin qu'elles ne nous suivent pas pour nous tourmenter dans l'éternité.

« Rapportons tout à Dieu, mes frères, dit-il et dans quelque

événement que ce soit, reconnaissons toujours que tout vient de lui, et qu'il le dispose selon qu'il connaît nous être plus utile. Certes, il y a des personnes qui se laissent accabler sous le poids des afflictions, que ne pouvant même supporter la vie, ils désirent la mort, espérant qu'elle mettra fin à leurs peines. La cause de ce découragement est la pusillanimité et l'ignorance de cet état terrible où l'âme se trouvera au moment qu'elle se séparera de son corps. Nous ne considérons les afflictions de cette vie comme de grands maux, que parce que nous ne savons pas quelles sont les peines de l'autre. Aussi, un frère qui était fort exact dans les travaux corporels, ayant dit à un ancien, que son âme soupirait après la mort, cet ancien lui répondit : « Vous voulez éviter la peine présente, et vous ignorez que celle dont vous êtes menacé dans l'autre vie est infiniment plus grande. »

« Pour nous, mes frères, qui voudrions aller au ciel en vivant dans la négligence, nous sommes sans force et sans courage, et les moindres afflictions nous abattent. Nous devrions plutôt rendre à Dieu de continuelles actions de grâces, et nous estimer heureux de ce qu'il nous a destinés à souffrir en ce monde quelques peines légères, afin de jouir dans l'autre des consolations éternelles.

« L'âme, par le ministère du corps, est dans cette vie comme soulagée et distraite des passions qui la font souffrir, et en ressent moins les atteintes. Elle mange, elle boit, elle dort, elle converse avec les personnes qu'elle aime. Mais après qu'elle est séparée du corps, elle se trouve seule avec ses passions qui ne cesseront de l'affliger et de la punir. Elle en sera sans cesse occupée, elle en sera dévorée. Leur ardeur, leur violence, leur agitation la mettront comme en pièces. Pour vous faire comprendre ceci par un exemple, représentez-vous quelqu'un qu'on enferme dans une cellule obscure et qui y passe trois jours sans manger, sans boire, sans dormir, sans parler à personne, sans prier, sans même en avoir la pensée; il connaîtra quelle impression ses passions feront sur lui.

« Mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce que l'âme souffrira, quand, au sortir de son corps, elle sera seule et abandonnée à ses passions ? Si l'on a un corps rempli d'humeurs mélancoliques, on souffre de son tempérament et on mène une vie de douleur et de tristesse ; à plus forte raison l'âme possédée par ses passions en est cruellement tourmentée, et, pour ainsi dire, dévorée.

« Enfin, qui pourrait bien nous représenter ces lieux terribles, ces créatures impitoyables qui ne mourront jamais, et qui sont destinées pour être les ministres des tourments éternels, auxquels les âmes pécheresses sont condamnées ? Qui peut exprimer l'ardeur et la violence du feu ? Qui peut comprendre ces ténèbres, ces esprits implacables, ces puissances vengeresses des crimes, ce nombre infini de tortures différentes dont l'Écriture nous parle, et que Dieu a établies par proportion à la diversité des actions et des volontés criminelles auxquelles les âmes se sont abandonnées ? Car comme les Saints ont pour partage une demeure éclatante de lumière et une béatitude angélique qui répond à la sainteté de leur vie ; les pécheurs aussi seront renfermés dans des lieux de ténèbres, remplis d'horreur et d'effroi ; dans les abîmes où les démons ont été précipités et ils souffriront confusément avec eux.

« O que ce que saint Jean Chrysostome a dit sur ce sujet est terrible ! savoir, que quand il n'y aurait point dans ce lieu d'horreur et de supplices ces fleuves de feu ; quand on n'y rencontrerait point ces esprits impitoyables, le discernement et la distinction toute seule entre les hommes, dont les uns seront appelés de Dieu à une gloire immortelle, et les autres rejetés avec confusion et privés de ce souverain bonheur, ce discernement, dis-je, est à l'égard des pécheurs une ignominie, une peine, un supplice, que nul châtiment, quelque rigoureux qu'il soit, ne peut égaler ; car les remords de la conscience et le souvenir des péchés que l'on a commis, ont alors quelque chose de si dur à supporter, que l'esprit ne peut rien imaginer de semblable.

« Les âmes, selon ce que les saints Pères nous ont appris, se souviennent dans cet état de toutes leurs paroles, de toutes leurs actions, de toutes leurs pensées. Il n'y en a pas une seule qui s'efface de leur mémoire. Il est vrai que l'Écriture dit : *En ce jour-là toutes leurs pensées s'évanouiront;* mais cela s'entend des projets qui appartiennent à la vie présente, comme de bâtir des maisons, d'acheter des terres, d'élever ses enfants, de passer des contrats pour les biens du monde. Les pensées de ces choses passagères périssent au moment où l'âme se sépare du corps; il ne lui en reste plus de soin ni de souvenir. Mais quant au bien ou au mal qu'on a fait, la mémoire ne s'en efface jamais ; et même on en aura des vues plus claires et plus vives, comme étant dégagés des liens de ce corps terrestre qui affaiblissait la vivacité de nos connaissances. Psal. 145.

« C'est pour cela que je ne cesse point de vous exhorter à vous nourrir de pensées saintes, afin que vous les trouviez après que vous serez sortis de ce monde; car ce que vous aurez amassé, vous suivra à la mort pour ne vous quitter jamais. Concluez de tout ceci, mes frères, que celui qui a un véritable désir de se sauver, ne doit rien négliger, et ne doit point se tenir en sûreté jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir. Nous avons besoin de beaucoup de travaux; mais principalement de beaucoup de prières pour obtenir de Dieu qu'il nous protége et qu'il opère notre salut par la puissance de sa miséricorde et pour la gloire de son nom. »

TREIZIÈME INSTRUCTION.

De la patience dans les tentations.

Ce que dit saint Dorothée dans cette instruction est d'une très-grande utilité, et peut beaucoup consoler les âmes qui sont affligées de la tentation, en leur montrant qu'elles nous arrivent par l'ordre de la Providence, qu'elles peuvent tourner beaucoup à notre avantage, si nous les supportons avec patience et avec

courage; et si, au lieu de nous en laisser abattre, nous demandons au Seigneur, non pas tant d'en être délivrés que de les surmonter, et si nous lui rendons des actions de grâces de l'assistance qu'il nous donne contre les ennemis de notre salut. Ce Saint commence son discours par une sentence de l'abbé Pasteur, qui disait que c'est dans les tentations qu'un solitaire se fait connaître.

« Car il faut, ajoute-t-il, que celui qui s'est consacré au service de Jésus-Christ avec des intentions pures et sincères, se prépare aux tentations avec toute la sagesse possible, afin que, lorsqu'il se trouvera attaqué, il ne tombe pas dans le trouble, étant persuadé qu'il n'arrive rien ici-bas que par la conduite de la Providence, et que partout où elle se rencontre il ne se passe rien que de juste, et qui ne se rapporte au bien de nos âmes. Sa charité et sa miséricorde en sont les motifs ; et bien loin de nous laisser aller à l'abattement et au trouble, nous devons, comme dit saint Paul, lui en rendre des actions de grâces, et conserver l'humilité, la paix et l'espérance.

« Lorsqu'il arrive quelque chose de fâcheux à un homme de la part d'un ami dont il sait qn'il est aimé, il ne croit pas toujours qu'il cesse de l'aimer et il ne lui vient pas en pensée qu'il a eu intention de le désobliger. Combien, à plus forte raison, devons-nous croire que Dieu, qui nous a créés, qui s'est fait homme et a souffert pour l'amour de nous, ne fait rien à notre égard que par une disposition de sa bonté et de son amour.

« Nous pouvons dire qu'un ami, quoiqu'il nous aime, a manqué de prudence dans ce qu'il a fait qui nous a fâchés, ou bien nous pouvons dire que, quoiqu'il n'ait pas manqué de prudence, il n'a pas dépendu de lui de nous rendre les bons offices qu'il désirait. Mais on ne peut accuser Dieu ni d'imprudence, ni d'impuissance. Ainsi puisque nous ne pouvons ignorer qu'il est la souveraine sagesse, qu'il n'y a rien qui lui soit impossible, et que d'ailleurs il est plein d'amour et de compassion pour nous, nous devons

être persuadés que tout ce qu'il fait, il le fait pour notre avantage; et nous devons le recevoir de sa main comme venant de la part d'un père plein d'affection et de bonté.

« On dit quelquefois en soi-même, lorsqu'on voit quelqu'un pécher dans les accidents et les tentations qui lui arrivent : Comment ces choses peuvent-elles être ordonnées par la Providence pour son utilité? Mais il est aisé de répondre que nous ne péchons alors que parce que nous manquons de patience et que nous ne voulons rien souffrir, puisque, selon l'Apôtre, *Dieu est* I Cor. 10.
fidèle et ne permet pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons. Mais nous, nous manquons de patience, nous ne pouvons nous résoudre à souffrir avec humilité et soumission. C'est ce qui fait que nous succombons, que nous nous laissons abattre et que les tentations nous affligent et nous accablent.

« Ceux qui sont expérimentés dans l'art de nager, s'abaissent et cèdent aux vagues quand elles viennent à leur rencontre ; car s'ils voulaient y résister elles les rejetteraient bien loin par leur impétuosité. Ils font la même chose lorsqu'il en survient d'autres, et ainsi ils n'en reçoivent aucun mal. Voilà une image de ce qui se passe dans les tentations. Quand on les supporte avec humilité et patience, elles se dissipent sans nous nuire ; mais si on s'agite, si on se trouble, si on rejette sur celui-ci et sur celui-là la cause de la tentation, on en augmente l'effort et le poids, et au lieu de se procurer quelque soulagement, on ne fait qu'accroître sa peine. Les tentations servent utilement à ceux qui les souffrent avec fermeté et avec constance. Le trouble, au contraire, est un effet de notre ignorance ou de notre orgueil. Il montre le peu de connaissance que nous avons de notre état et notre opposition à la souffrance, et il fait voir que nous voudrions acquérir la vertu sans qu'il nous en coûtât.

« Nous ne devons pas nous étonner que quand nous sommes possédés par quelque passion, elle nous trouble et nous tourmente tandis que nous en suivons les impressions. Tant que nous la

conservons, les pensées qu'elle nous cause nous lient et nous captivent, puisque c'est volontairement que nous nous livrons à elle. Mais ne nous laissons pas troubler : combattons et prions Dieu qu'il nous assiste : voilà ce qu'il faut faire quand elle nous attaque. Ne désirons pas tant avec inquiétude d'en être délivrés, mais seulement de n'en être pas vaincus.

Os. 5, Jer. 43. « Les Pères nous donnent une explication d'un passage du prophète Osée et du prophète Jérémie, qui nous fait bien comprendre cette vérité. Les Juifs craignant la puissance du roi d'Assyrie, voulaient quitter leur pays et se retirer en Égypte ; mais les prophètes leur disaient : « N'abandonnez pas votre pays pour aller en Égypte ; car les Assyriens vous y poursuivront et vous mèneront en captivité chez eux. Humiliez-vous plutôt et soumettez-vous au roi d'Assyrie, et demeurez dans votre pays où il vous laissera en paix. » Voilà en substance ce que l'Écriture nous apprend : voici l'interprétation que nos anciens nous en ont donnée.

« L'Égypte signifie la fausse paix et le faux repos qu'on cherche dans l'exemption des tentations. Le roi d'Assyrie nous représente les mauvaises pensées et les différentes tentations dont nous sommes assiégés. Si nous voulons comme les Juifs aller en Égypte, c'est-à-dire, si nous voulons jouir d'une paix exempte de peine et de tentation, les Assyriens nous y poursuivront et nous emmèneront chez eux en servitude, c'est-à-dire, que nos passions et les tentations nous y attaqueront et nous subjugueront ; si au contraire nous nous soumettons au roi d'Assyrie, c'est-à-dire, si nous supportons humblement la tentation, nous demeurerons dans notre pays, c'est-à-dire, nous posséderons une véritable paix par la patience ; la tentation ne nous dominera pas, parce que Dieu viendra à notre secours.

« Il ne faut donc point désirer avec empressement et inquiétude d'être délivré de la tentation, pour n'avoir pas la peine de la combattre. Il faut s'en humilier, prier et demander à Dieu qu'il

nous fortifie contre elle, et demeurer en paix par la patience et la confiance dans le secours du Seigneur. On lit sur ce sujet que le disciple d'un saint solitaire était affligé par une tentation très-fâcheuse, et que cet ancien Père voyant la grandeur de sa peine, lui demanda s'il voulait qu'il priât Dieu de la faire cesser. A quoi il répondit : « Il est vrai, mon Père, que je souffre ; mais comme je vois devant mes yeux la récompense de mes travaux, demandez plutôt à Dieu qu'il me donne la patience.

« Vous voyez par là, mes frères, que ceux qui désirent leur salut avec plus d'ardeur, supportent avec humilité le poids des tentations. Aussi ce saint vieillard entendant parler ainsi son disciple, lui répondit : « Je reconnais aujourd'hui que vous avancez dans la voie de Dieu et que vous y avez fait plus de chemin que moi. Lors donc que quelqu'un est pressé de consentir à ses passions et qu'il commence à y résister et à les combattre, il est humilié, il est contristé, il se purifie peu à peu par la peine qu'il ressent dans la résistance, et il recouvre les premiers avantages de sa création.

« Voici, mes frères, une belle figure de ce qui arrive dans cette vie au sujet des tentations. Quand les enfants d'Israël étaient en Egypte soumis à la domination de Pharaon, ils faisaient de la brique, qui fut employée à bâtir trois villes, Phithom, Ramessès et Héliopolis. Cette brique, qui est composée de terre, nous fait entendre que quand l'âme est dominée par le démon, elle foule aux pieds sa raison, elle étouffe tous les sentiments spirituels, elle n'a plus de vue, de pensée, d'action que pour la terre. Ces trois villes sont la figure de la volupté, de la vaine gloire et de l'avarice, qui sont les sources de l'iniquité.

« Mais lorsque Dieu envoya Moïse en Egypte pour les délivrer de la servitude de Pharaon, ce tyran augmenta leurs travaux, disant qu'ils étaient sans occupation et que c'était pour cela qu'ils s'étaient mis dans l'esprit de s'en aller, sous prétexte de servir leur Dieu et de lui offrir des sacrifices. Ainsi quand le démon voit

que Dieu, prenant pitié d'une âme, veut la délivrer par sa grâce du joug de ses passions, ou par sa parole, ou par le ministère de quelqu'un de ses serviteurs, c'est pour lors qu'il l'opprime, qu'il augmente le poids des passions qui lui font la guerre, et qu'il l'attaque avec plus d'opiniâtreté et de violence.

« C'est pour cela que nos Pères nous encouragent. Ils nous fortifient par leurs instructions et nous empêchent de nous abandonner au découragement. L'un vous dit : « Vous êtes tombé, relevez-vous ; vous êtes tombé une seconde fois, relevez-vous encore. » Un autre nous dit : « Toute la force de ceux qui travaillent à acquérir les vertus, consiste à ne pas perdre courage au cas que le pied leur glisse, mais plutôt à s'y appliquer après leurs chutes avec encore plus d'ardeur qu'auparavant.

« Quand Moïse eut ensuite tiré les enfants d'Israël d'Egypte, il leur fit traverser la mer Rouge ; mais il ne les conduisit au lieu où étaient les septante palmiers et les douze fontaines, qu'après qu'il les eut fait passer par Mara, où ils furent entièrement pressés par la soif, parce qu'ils manquaient d'eau et qu'ils n'en trouvaient point qui ne fût amère. C'est ainsi que, lorsque nos âmes sont sorties du joug du démon en cessant de faire le mal, et ont passé cette mer spirituelle, elles prennent d'abord la résolution de combattre, de souffrir, et d'arriver par la voie de la tentation à un repos et à une tranquillité sainte, représentée par le lieu des septante palmiers et des douze fontaines ; car il faut que ce soit les tribulations qui nous ouvrent les portes du royaume du ciel, puisqu'elles pressent et sollicitent pour nous la miséricorde divine.

« Enfin, mes frères, la négligence, le défaut de soin, la langueur affaiblissent les âmes et les rendent paresseuses, au lieu que les tentations les resserrent, pour ainsi dire, en elles-mêmes, les rendent plus vives et plus vigoureuses, et les unissent à Dieu
Isaï. 56, sec. XX. selon les paroles du Prophète : *Nous nous sommes souvenus de vous dans les tribulations*.

« C'est pourquoi, mes frères, il ne faut point se troubler, ni

perdre courage dans les tentations; mais il faut demeurer fermes et constants, rendre grâces à Dieu, lui demander par d'instantes prières et dans une humilité profonde, qu'il soutienne notre faiblesse par sa miséricorde, et qu'il fasse par sa grâce et pour sa gloire, que nulle tentation ne soit jamais capable de nous abattre.»

QUATORZIÈME INSTRUCTION.

De l'édifice spirituel des vertus dans l'âme.

Saint Dorothée nous apprend dans ce discours, comment nous devons élever l'édifice spirituel des vertus dans nos âmes, et le rapport qu'elles ont entre elles. Il se sert pour cela de la comparaison d'un édifice matériel et des moyens qu'on prend pour le construire, le rendre solide et commode, et le conduire à sa perfection.

« L'Écriture, dit-il, parlant des sages-femmes d'Égypte, qui Exod. 1.
conservèrent la vie aux enfants mâles des Israëlites, dit que Dieu leur bâtit des maisons à cause qu'elles avaient eu sa crainte. Prenons ceci, mes frères, dans un sens spirituel. N'entendons point par ces maisons des édifices matériels et sensibles, puisque l'Écriture nous dit ailleurs, que par la crainte de Dieu et l'amour que nous lui portons, bien loin de bâtir des maisons, nous abandonnons celles que nous possédons sur la terre. Le Saint-Esprit nous enseigne donc par ces paroles, que la crainte de Dieu dispose l'âme à garder ses préceptes, et qu'en les observant, elle se bâtit dans elle-même une maison toute spirituelle et toute sainte. Veillons donc, mes frères; craignons Dieu et bâtissons des maisons, afin que nous ayons un asile assuré, dans lequel nous soyons à l'abri des orages et des foudres; car la tempête réduit à de grandes extrémités ceux qu'elle surprend et qui ne sont point à couvert.

« Comprenez de quelle manière on peut construire cette maison spirituelle, par ce qu'on fait lorsqu'on en veut bâtir une ma-

térielle. Celui qui entreprend un édifice matériel, se propose de l'assurer et de l'affermir de toutes parts, et l'élève également de quatre côtés ; car si en bâtissant un côté il négligeait l'autre, il perdrait son temps, sa peine et sa dépense. Disons la même chose de l'édifice spirituel. On doit s'appliquer à élever également toutes les parties dont il doit être composé; car, comme disait l'abbé Jean, je veux qu'un homme prenne quelque chose de chaque vertu, et non pas qu'il imite ceux qui en choisissent une seule et négligent toutes les autres. Il pourrait bien se faire alors qu'il ne fût point combattu par le vice opposé à cette vertu ; mais les autres passions ne laisseraient pas de l'attaquer et de le vaincre. Il faut donc se proposer d'acquérir toutes les vertus.

« Cela étant supposé, la première chose qu'on doit faire est de poser un bon fondement, et ce fondement est la foi, *sans laquelle*, dit l'Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu ;* il faut ensuite élever sur un fondement si saint, l'édifice spirituel par la pratique des vertus. S'il se rencontre, par exemple, une occasion de pratiquer l'obéissance, il faut mettre cette vertu comme une pierre de cet édifice. Il faut faire de même s'il se présente une occasion de patience, de mortification, ou de quelqu'autre vertu. C'est ainsi que nous poserons sur ce fondement autant de pierres pour l'édifice, que nous ferons d'actes de vertu; et nous aurons la consolation de l'élever, tantôt par la charité envers nos frères, tantôt par le renoncement à notre propre volonté, tantôt par la douceur, etc.

« Mais avant toutes choses nous avons besoin de patience, de force et de courage; car ce sont là comme les pierres angulaires par lesquelles les parties de l'édifice se soutiennent et se joignent ensemble. De plus, celui qui bâtit doit mettre de bon ciment à chaque pierre, sans quoi les pierres se sépareraient et la maison tomberait en ruine. Or, ce ciment, qui est composé de sable que l'on foule aux pieds, marque l'humilité; car toute vertu qui n'est pas accompagnée d'humilité est comme une vertu bâtarde. C'est

pour cela que nos saints Pères nous apprennent qu'il est aussi peu possible de se sauver sans humilité, que de construire un vaisseau sans se servir de clous.

« Mais l'humilité n'est pas seulement comme le ciment, qui lie les pierres de l'édifice spirituel; elle est encore une ceinture ou une défense qui l'environne. Enfin, comme on s'applique à orner une maison et à l'embellir, et qu'on y met le toit qui la couvre entièrement; ces ornements sont les autres vertus, et le toit marque la charité, qui est la perfection et le comble de toutes les vertus, comme le toit l'est de tout l'édifice.

« Voilà donc, mes frères, l'ouvrage achevé; mais croyez-vous bien qu'il n'y manque rien? Non, il y manque quelque chose que nous n'avons pas exprimé. C'est un habile architecte; car il faut de l'intelligence pour conduire cet ouvrage, sans quoi il ne réussira pas. L'architecte n'est habile qu'autant qu'il agit avec connaissance. Ainsi, il arrive souvent qu'on s'acquitte de tous les travaux de la vertu, et que, faute d'agir avec science et piété, on y met la confusion et on le détruit, bien loin de le conduire à sa perfection. On y met une pierre et on en ôte une autre, et quelquefois on y en ôte plus qu'on n'y en met.

« Par exemple, un frère vous dit une parole qui vous offense; vous gardez le silence, ou bien vous vous humiliez devant lui : c'est une pierre que vous mettez à l'édifice. Mais vous rencontrez un autre frère, vous lui rapportez qu'un autre a dit ceci et cela : c'est une pierre que vous ôtez. Vous ajoutez à cela que vous n'avez rien répondu, ou que vous vous êtes humilié : voilà encore une seconde pierre que vous ôtez. De cette façon vous en mettez une et vous en ôtez deux. Tout cela prouve que vous agissez sans connaissance de ce saint art, et que vous n'êtes pas un habile architecte.

« Travaillons donc, mes frères, et posons les pierres de l'édifice spirituel les unes après les autres sans en ôter jamais; et faisons-le pour cela avec la science et l'habileté des saints. Appliquons-

nous de telle sorte à l'exercice de chaque vertu, que nous puissions enfin en contracter l'habitude. Ne nous figurons pas que les vertus soient des choses trop élevées pour nous et que nous ne puissions pas acquérir. Cette pensée ne peut être que l'effet du peu d'espérance en la grâce de Dieu, et du peu de courage et de zèle pour embrasser le bien. Mais si vous désirez de posséder quelque vertu, commencez par vous y exercer, et soyez persuadés qu'il vous est très-possible, avec l'assistance du Seigneur, d'y réussir. Dieu nous dit, par exemple: Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ne vous arrêtez pas à considérer combien vous êtes éloigné de cette perfection ; ne vous laissez pas aller au découragement comme si cela vous était impossible. Commencez à vous y appliquer en vous appuyant sur la bonté de Dieu. Offrez-lui vos intentions ; offrez-lui votre désir, et vous ressentirez son secours.

Supposez qu'il y ait deux échelles, et que par une on monte de la terre au ciel, et que par l'autre on descende en bas jusqu'aux abîmes, et que vous êtes sur la terre au milieu de ces deux échelles. Ne dites point : « Comment pourrai-je jamais m'élever tout à coup de dessus la terre jusqu'au haut de cette échelle ? » Mais ce que vous avez à faire d'abord, est de prendre garde de ne pas descendre en bas, c'est-à-dire, que vous ne fassiez rien qui blesse la charité envers votre prochain par pensée, par parole, par action ; et quand vous aurez fait cela, commencez à lui faire du bien, en lui disant des paroles obligeantes, en lui témoignant que vous prenez part à tout ce qui lui arrive ; ou s'il a besoin de vous, en lui rendant toute l'assistance que vous pouvez. Ainsi en montant insensiblement ces échelles de la charité, vous parviendrez peu à peu à avoir la même ardeur pour ses intérêts que pour les vôtres, et à l'aimer comme vous-même.

« Si nous cherchons nous trouverons, et si nous nous adressons à Dieu, il nous aidera, selon qu'il nous l'a promis dans l'Évan-
Luc. 11. gile : *Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ;*

frappez à la porte et elle vous sera ouverte. Il nous avertit premièrement de demander, c'est-à-dire, de presser Dieu par nos prières. Il veut ensuite que nous cherchions, c'est-à-dire, que nous examinions les moyens d'acquérir la vertu, et que nous nous appliquions tous les jours à cette recherche. Enfin, il veut que nous frappions à la porte, c'est-à-dire, que nous ajoutions l'action, ou la pratique à la recherche; car on frappe avec la main, et la main représente l'action, puisque c'est la main principalement qui agit. Nous ne devons donc pas seulement demander, il faut ajouter à la prière, la recherche, l'action et la diligence. »

Avis sur la manière de gouverner et la manière d'obéir.

« Si vous avez des frères sous votre charge, conduisez-vous à leur égard avec fermeté et charité tout ensemble, et instruisez-les par l'exemple et par la parole. Prenez garde de ne pas vous laisser aller à des sentiments d'indignation contre eux s'ils viennent à commettre des fautes ; mais représentez-leur sans trouble le préjudice qu'ils portent à leur âme; et s'il est nécessaire d'user de châtiment, observez pour cela l'air, la manière et le temps convenables. Doctr. IV.

« Ne soyez pas pointilleux, en vous attachant avec trop de rigueur aux moindres choses; car la correction qu'on fait continuellement, bien loin de produire un bon effet, devient rude et importune, et cause ou l'insensibilité ou le mépris. Ne commandez pas non plus avec empire, mais avec humilité et avec le conseil de vos frères. Cette manière de conduire est plus propre pour persuader et pour donner la paix.

« Si vous voyez un frère dans le trouble et qu'il vous résiste, gardez le silence, de peur qu'il ne vous échappe quelque parole de colère, et ne souffrez point que votre cœur s'élève contre lui; mais souvenez-vous que c'est votre frère, un membre de Jésus-Christ, une image de Dieu que le démon a séduite, et ayez-en

compassion, de peur que par votre faute vous ne rendiez sa rancune mortelle, et que vous ne causiez la mort à une âme pour laquelle Jésus-Christ a donné sa vie.

« Pensez que vous pouvez tomber vous-même dans la colère, et que votre faiblesse vous oblige à compatir à la sienne ; et si vous craignez que votre patience lui préjudicie, écoutez l'Apôtre
Rom. 12. qui vous déclare, qu'il faut vaincre le mal par le bien et non pas par le mal. Les saints Pères nous ont dit là-dessus cette parole mémorable : « Si, lorsque vous reprenez votre frère, vous vous laissez emporter à un mouvement de colère, vous avez satisfait votre passion; cependant un homme sage ne renverse pas sa propre maison pour bâtir celle des autres. »

« Si le trouble que vous sentez ne passe point, faites-vous violence pour apaiser votre cœur, et adressez à Dieu cette prière : O Dieu, qui êtes plein de miséricorde et qui aimez si tendrement nos âmes; vous, mon Dieu, qui nous avez tirés du néant par une bonté inexprimable, afin que vous puissiez nous communiquer vos dons et vos richesses, et qui, par un effet de la piété que vous avez eue pour nous, lors même que nous nous sommes éloignés de l'observation de vos commandements, nous avez ramenés à vous par le mérite de votre sang adorable, assistez-moi dans l'état de misère et de faiblesse où je me trouve; et comme vous avez commandé autrefois aux flots irrités de la mer de se calmer, daignez de même arrêter l'émotion de mon cœur, et ne souffrez pas que vous perdiez en même temps deux de vos enfants, en permettant que le péché leur donne le coup de la mort.

« Après que vous aurez apaisé l'agitation de votre cœur par
II Tim. 4. cette prière, vous pourrez, selon l'avis de l'Apôtre, reprendre votre frère et le punir, suivant en l'un et en l'autre les règles de la prudence et de l'humilité, et vous appliquer à la guérison de ce membre infirme avec toute la charité et la compassion que vous lui devez; et votre frère, de son côté, étant convaincu de l'amour que vous avez pour lui, recevra la correction que vous

lui ferez et condamnera la dureté de son cœur, et ainsi vous lui donnerez la paix, après vous l'être donnée à vous-même

« Enfin, ne vous éloignez jamais de ce précepte de Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Matth. 11
Conservez avant toutes choses votre âme en paix, en sorte qu'elle ne soit jamais troublée par la colère, quand même vous croiriez en avoir des raisons légitimes, puisque nous nous attachons à l'observance des commandements pour acquérir la charité et la pureté de cœur.

« Si vous êtes sous l'obéissance, ne vous fiez jamais à vous-même; ne vous appuyez point sur votre propre jugement; ne vous déterminez à rien qu'après avoir pris conseil; ne croyez point que vos sentiments soient plus justes et raisonnables que ceux du supérieur qui vous dirige. Ne vous arrêtez pas non plus à examiner ses actions et les raisons de sa conduite, de peur de vous tromper dans vos jugements; car le démon tend à empêcher qu'on se soumette avec une confiance entière, et s'oppose aux avantages qu'elle produit.

« Appliquez-vous à rompre votre volonté propre et à vous accuser en toute rencontre. Suspendez votre jugement en toutes les occasions douteuses. Soyez persuadés que Dieu règle et conduit les moindres événements qui nous touchent. Tenez pour une vérité constante que les humiliations sont les remèdes propres à guérir l'enflure de notre âme, et que ceux qui nous contrarient sont autant de véritables médecins, et que vous devez prier pour eux.

« Ne cherchez pas à connaître le mal que peuvent faire les autres. Rejetez les soupçons; et si la malignité des hommes en répand quelques-uns, tâchez de les détourner et donnez-leur un sens favorable. Conservons notre conscience à l'égard de Dieu et du prochain, en sorte qu'elle ne nous reproche rien. Consultons la volonté de Dieu avant que d'agir ou de parler; offrons-lui nos prières pour cela; exposons-lui notre impuissance, et sa miséricorde nous soutiendra. »

Des conférences.

« 1° Nos saints Pères ont dit que quand on demeure dans sa cellule on ne fait que la moitié de son devoir, pour nous apprendre que, soit que nous y demeurions ou que nous soyons obligés d'en sortir, nous devons veiller également sur nous-mêmes.

« 2° Ce que doit faire un solitaire lorsqu'il est dans sa cellule, c'est de s'occuper à la prière, à la méditation, au travail des mains, et de veiller sur ses propres pensées autant qu'il peut. S'il a été obligé d'en sortir pour avoir quelque conversation avec les frères, il doit ensuite considérer si l'entretien qu'il a eu lui a été utile ou nuisible, et s'il s'est conservé avec tant de soin quand il est sorti de sa cellule, qu'il y soit retourné sans avoir reçu aucun dommage. S'il voit qu'il en a reçu, il comprendra par sa faiblesse qu'il n'a pas encore acquis la moindre vertu, après le temps qu'il a vécu dans sa retraite; il s'en humiliera et gémira devant Dieu, en le priant avec larmes qu'il le guérisse de ses misères.

« 3° Si la même chose lui arrive une seconde fois, il s'en humiliera encore et recommandera à Dieu l'état de son âme avec de nouvelles prières ; car la garde de la cellule peut enfler le cœur, mais la conversation avec les hommes nous éprouve et nous fait voir ce que nous sommes.

« 4° Ne sortez point de votre cellule sans raison légitime; car un voyageur qui n'a point de but, se fatigue sans en retirer aucun fruit.

« 5° Quand nous nous trouvons ensemble : 1° Nous devons conserver entre nous une charité sincère ; 2° ce doit être aussi pour écouter la parole de Dieu ; 3° c'est pour mieux nous faire connaître à nous-mêmes. Par exemple, si voyant qu'un frère est plus estimé que nous, nous n'en avons point de jalousie ; ou bien si voyant qu'un autre se répandant beaucoup en paroles, nous ne jugeons pas mal de lui.

« 6° Quand on se rencontre à table avec quelques-uns de ses

frères, c'est aussi une occasion de reconnaître ce que l'on est ; par exemple, si on a la force de se priver par mortification de quelque chose qu'on a servi qui a paru meilleure et mieux apprêtée ; si on s'est empêché de prendre une portion qui a paru meilleure ou plus grosse que celle de son frère ; car il y en a qui n'ont point de honte de mettre devant leurs frères les portions les plus petites, et de prendre pour eux les plus grandes. Mais quelle différence peut-on faire entre ces portions, qui puisse donner lieu à un choix si peu convenable et à des envies si basses et si indignes d'avoir plus que son frère ?

« 7° Nous devons imiter saint Antoine lorsque nous allons visiter nos frères, en considérant en eux leurs vertus, en les conservant dans notre cœur pour les mettre en pratique ; et ce doit être là principalement le motif de nos conversations. Il faut, quand nous retournons dans nos cellules, que nous remarquions avec soin le gain ou la perte que nous avons fait.

« 8° Nous devons nous donner surtout bien de garde de juger nos frères ; car cela ferait voir que nous sommes nous-mêmes dans une mauvaise disposition. J'ai ouï dire à ce sujet qu'un solitaire en étant allé voir un autre et ayant trouvé sa cellule mal en ordre, dit en lui-même : « O que ce frère est heureux d'être si détaché de toutes les choses terrestres, et d'avoir l'esprit tellement occupé de Dieu, qu'il ne pense pas même à arranger sa cellule ! » Il alla ensuite en visiter un autre dont la cellule était propre, et il pensa que l'âme de ce frère était aussi nette que sa cellule, et que la disposition de son cœur y était semblable. Ainsi il n'accusa point le premier de paresse, ni le second de vanité.

Des remèdes contre l'insensibilité de l'âme et le refroidissement de la charité.

« Les meilleurs remèdes contre l'insensibilité de l'âme sont : 1° La lecture fréquente de la sainte Écriture ; 2° le souvenir des jugements de Dieu ; 3° la vue de cette heure en laquelle l'âme

se séparera du corps à la mort, et l'impression que fera sur elle la crainte de ces puissances redoutables des ténèbres qui l'auront portée durant cette vie si courte à commettre le péché, et qui viendront alors à sa rencontre ; 4° l'obligation de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, qui nous demandera un compte si rigoureux de nos pensées et de nos actions ; et l'arrêt qu'il prononcera en conséquence.

« Le refroidissement qu'on sent de la charité qu'on doit à ses frères, vient de la facilité que l'on a de concevoir d'eux des soupçons désavantageux et de s'y arrêter, ou de ce qu'on ne veut rien souffrir de leur part, comme notre profession nous y oblige. Il faut donc : 1° Rejeter loin tous ces soupçons ; 2° s'humilier à l'égard de ses frères ; 3° renoncer à sa volonté et leur céder en ce qu'ils désirent ; 4° offrir à Dieu des prières pour ceux qui vous disent des paroles rudes et humiliantes, et être persuadés que vous leur avez obligation. Par ces moyens l'émotion du cœur s'apaisera et la charité prendra sa place. »

Lettres de consolation à des religieux.

Doctr. 24. 1° Il écrivit ainsi à un religieux affligé de tentations : « Les conduites de Dieu nous sont inconnues, et nous devons remettre entièrement notre destinée entre ses mains. Vous le devez plus particulièrement en l'état où vous êtes ; car si vous voulez en juger par des raisons humaines et ne pas vous abandonner à la disposition de la Providence, vous vous engagez dans des peines inutiles.

« Lors donc que vous êtes accablé de sentiments contraires, élevez la voix de votre cœur vers le ciel, et dites à Dieu : « Seigneur, disposez de tout selon vos volontés et vos desseins éternels. Ne prétendez pas surmonter les impressions du démon par des raisonnements et des efforts purement humains ; mais quelque prudent et habile que vous puissiez être, mettez en Dieu toute

votre confiance. C'est le chemin qui peut vous conduire au calme de vos peines, et vous produire le repos.

2° Au même. « Souvenez-vous, mon fils, de cette parole de l'Apôtre : *Il faut que nous entrions dans le royaume des cieux par beaucoup de peines et d'afflictions.* Ainsi, supportez avec action de grâces toutes celles qui vous pourront arriver, étant persuadé qu'elles vous seront avantageuses, ou pour vous purifier de vos fautes, ou pour vous délivrer de vos passions, ou pour acquérir le royaume céleste. Dieu, plein de bonté et de miséricorde, qui a autrefois commandé aux vents et à la mer et en a calmé la violence, ne manquera pas de faire cesser votre tentation. Act. ::

3° A un autre religieux. « Supportez, mon fils, avec patience les accidents qui se rencontrent dans le cours de votre infirmité, et considérez-les, selon l'avis du Sage, comme des biens, afin que les desseins de Dieu s'accomplissent en vous. Encouragez-vous ; fortifiez-vous dans le Seigneur, et mettez votre confiance dans le soin qu'il a de vous.

4° A un autre. « Soyez persuadé, mon fils, que la tentation dont vous vous plaignez vient de vous ; et dans cette humble conviction de votre misère, accusez-vous vous-même; attendez en patience le secours de Dieu ; adressez-vous à lui par de ferventes prières, et j'espère que Notre-Seigneur Jésus-Christ fera cesser la tentation, et que sa divine paix gardera votre cœur.

5° Au même. « Les tentations suivent ceux qui servent Dieu, comme l'ombre suit le corps. Ne vous étonnez donc pas, mon fils, si ayant résolu de travailler sérieusement à votre salut, vous vous trouvez attaqué de peines et de tentations différentes ; car nul n'entrera dans le royaume de Dieu, comme disait saint Antoine, s'il n'a passé par les tentations. Portez-les donc en paix ; implorez le Seigneur ; rendez-lui des actions de grâces de ce qu'il vous juge digne d'être exercé par les tribulations.

6° Au même. « L'abbé Pasteur donnait pour avis à un homme qui se trouvait affligé de la tentation, de ne point penser au len-

demain, comme s'il voulait dire de remettre à Dieu tous ses soins et toutes ses pensées. Espérez fermement en Dieu, qui fait beaucoup de choses que nous n'oserions même nous promettre, et vous jouirez de la tranquillité. »

7° A un autre qui était malade, et s'inquiétait sur la conduite de celui qui était chargé de pourvoir à ses besoins. « Au nom de Jésus-Christ, mon frère, nous n'avons jamais sujet de nous plaindre de notre prochain. Nous devons plutôt nous efforcer de le surpasser en charité et de recevoir en patience tout ce qui vient de sa part. Nul ne doit dire à son frère : Pourquoi ne m'aimez-vous pas? mais il doit l'attirer et lui inspirer de l'aimer, en faisant à son égard ce qui est digne de son amour.

« Quant aux besoins du corps, si quelqu'un mérite qu'on en prenne soin, Dieu toucherait plutôt le cœur des barbares pour les porter à le secourir, que de permettre qu'il manquât du nécessaire. Que s'il n'en est pas digne, ou s'il ne lui est pas utile de recevoir ce soulagement, quand il plaira à Dieu de faire de nouveaux cieux et une terre nouvelle, alors il trouvera son repos.

« Vous dites que vous êtes à charge à vos frères; vous témoignez par là que vous voulez paraître juste, ce qui n'est qu'une justice prétendue. Celui qui est fidèle à Dieu, ne s'avise point de dire à son frère : Je vous suis à charge; parce qu'il doit supposer que son frère a dessein aussi de son côté de faire son salut. Celui qui hait ceux qui le fâchent, hait la douceur; et celui qui fuit ceux qui lui causent de la peine, ne veut point la paix qui ne se trouve qu'en Jésus-Christ. »

Nous pourrions ajouter ici quelques autres instructions et sentences de saint Dorothée ; mais quoique tout ce que ce Saint a écrit soit précieux, on peut assez connaître sa doctrine spirituelle par ce que nous avons extrait de ses écrits.

Tome 4



Imp. Ch. Chardon ainé. Paris.

Ceroni direx.t

Sozime, le Cilicien.

ZOZIME LE CILICIEN, JEAN DE SAPSAS, JEAN DE CHOZEBA ET ZOZIME DE SINDEN [1].

Le nom de Zozime fut commun à plusieurs solitaires de la Palestine et des pays voisins ; ce qui fait qu'on peut aisément les confondre. Nous avons parlé ailleurs de l'abbé Zozime qui eut le bonheur de voir dans le désert sainte Marie d'Égypte. Saint Dorothée, dans ses instructions, cite plus d'une fois un abbé Zozime qui demeurait sans doute dans quelque monastère de la Palestine, ou qui pourrait bien être Zozime le Cilicien, abbé du monastère de Firmin. Il l'avait connu particulièrement; mais il était plus récent que Zozime qui a fait connaître à l'Église sainte Marie Égyptienne.

Il faut que l'abbé Zozime ait été en grande considération dans la Palestine, et qu'il ait gouverné une communauté nombreuse et fort régulière, puisque saint Dorothée, parlant d'un religieux qui, par esprit d'orgueil, méprisait les avis de ses frères, lui fait dire qu'il n'y avait que l'abbé Zozime et ceux qui demeuraient avec lui, qui méritaient d'être estimés et d'être écoutés.

Le même saint Dorothée rapporte encore diverses sentences de ce saint Abbé. Il disait que celui qui se trouble et se laisse aller à l'émotion, est semblable à un homme qui jetterait du bois dans le feu et l'allumerait davantage en lui donnant de l'aliment. Il disait aussi, que partout où se rencontre la charité, la compassion et l'humilité, il ne peut s'y trouver ni colère, ni souvenir des injures, ni quelqu'autre passion. Il disait encore que les religieux doivent prendre garde de ne point attacher leur affection à leurs petits meubles, ou aux ouvrages qu'ils font, de peur que le plaisir qu'ils y prennent ne leur tienne lieu de récompense, et ne leur

[1] Saint Dorothée, *Vit. PP.*, le moine Cyrille, Jean Mosch, Evagre.

fasse perdre le centuple que Jésus-Christ leur a promis dans l'Évangile.

L'abbé Zozime était souverainement humble. Saint Dorothée raconte de lui sur le sujet de l'humilité, que discourant un jour de cette vertu, un sophiste qui se trouvait dans la compagnie lui dit : « Comment pouvez-vous, Zozime, vous estimer pécheur? Ne voyez-vous pas que vous êtes rempli de vertus et que vous êtes saint ? Ne vous apercevez-vous pas que vous gardez fidèlement les commandements de Dieu ? Comment peut-il se faire qu'avec tout cela vous vous regardiez comme un pécheur ? » L'abbé Zozime, ne sachant que lui répondre, lui répliqua tout simplement : « Je ne sais que vous dire ; mais je m'estime tel que je vous le dis. » Le sophiste persista, et voulait savoir comment cela pouvait se faire. Et Zozime ayant peine à le lui faire entendre, lui répliqua avec sa simplicité ordinaire : « Ne m'embarrassez point par vos subtilités, je vous le répète : je me crois tel que je le dis.» Saint Dorothée, qui était présent, ajoute que, voyant que ce saint vieillard ne pouvait éluder les subtilités du sophiste, il lui répondit qu'il en était de l'humilité comme de la dialectique, et de la médecine, et que comme dans ces sciences, lorsqu'on joint la pratique à la théorie, on en acquiert peu à peu l'habitude sans qu'on puisse exprimer comment cela se fait, on peut dire la même chose de l'humilité. C'est une vertu qu'on acquiert par l'observance des commandements de Dieu; mais on ne peut le faire comprendre par la parole. Zozime entendant ceci embrassa saint Dorothée avec joie, et lui dit : « Vous avez trouvé le nœud de l'affaire ; la chose est comme vous la dites. » Cet abbé Zozime mourut avant saint Dorothée.

Il y a eu deux Zozimes Ciliciens, l'un solitaire de Sina, dont nous avons parlé dans son lieu ; l'autre fut abbé du monastère de Firmin. Nous ne connaissons ce dernier que par le récit que l'abbé Sabbathie fit à Jean Mosch de la mort d'un voleur qui s'était converti et rendu religieux au monastère de saint Dorothée par l'avis

de cet abbé Zozime. L'abbé Sabbathie, dit Jean Mosch, nous racontait que, lorsqu'il était dans le monastère de Firmin, un voleur vint trouver l'abbé Zozime Cilicien, et le pria au nom de Dieu de lui faire la charité de le recevoir, afin de l'empêcher de commettre ses brigandages. Ce bon vieillard lui fit d'abord une grande exhortation ; ensuite il le revêtit du saint habit de solitaire, et le garda dans son monastère. A quelque temps de là, il lui dit : Croyez-moi, mon fils, ne demeurez pas davantage ici ; car si le prince savait que vous y fussiez, il vous ferait saisir, ou si vos ennemis vous découvraient, ils ne manqueraient pas de venir vous tuer. Venez donc avec moi, je vous mènerai dans le monastère de l'abbé Dorothée, qui est en Gaza et Majuma. L'y ayant conduit, il y demeura neuf ans, et apprit le psautier et tout ce qu'il devait savoir dans la vie religieuse.

« Au bout de ce temps il retourna à l'abbé Zozime, et lui dit : « Je vous prie, mon Père, de me permettre de quitter cet habit, et de me rendre celui que j'avais quand je vins me présenter à vous. » Le saint homme, affligé de ces paroles, lui demanda la cause de ce changement ; sur quoi il lui répondit : « J'ai passé neuf ans en grand repos dans le monastère où il vous a plu de me mener, jeûnant autant que j'ai pu, vivant dans la continence, dans l'obéissance et la crainte de Dieu, ce qui me fait espérer que par sa miséricorde infinie il m'a remis beaucoup de péchés ; cependant, soit que je veille ou que je dorme, que je sois à l'église ou à table, ou même soit que j'aille communier, je vois sans cesse devant mes yeux un enfant que j'ai tué autrefois, qui me dit : *Pourquoi as-tu trempé tes mains dans mon sang ?* et qui ne me donne pas un moment de repos. Voilà pourquoi je veux m'en aller, afin d'expier par ma mort un si grand crime ; car je le tuai sans aucun sujet. » Ensuite de ces paroles il reprit ses habits et prit la route de Diospolis ; il fut reconnu et arrêté en chemin, et eut le lendemain la tête tranchée. »

Jean Mosch nous apprend l'origine du monastère de Sapsas à

l'occasion de l'apparition de saint Jean-Baptiste à un religieux nommé aussi Jean. Ce dernier avait déjà vieilli dans le monastère d'Eustorge, dont le bienheureux Élie, patriarche de Jérusalem, voulait le faire abbé. L'humble vieillard s'en excusait de tout son pouvoir, et priait le patriarche de lui permettre d'aller en pèlerinage au mont de Sinaï. Élie le lui accorda, à condition qu'à son retour il prendrait la conduite du monastère ; mais Dieu en disposa autrement.

Jean tomba malade en chemin, et la fièvre le mettant hors d'état de continuer son voyage, il fut obligé de s'arrêter avec son disciple, qu'il avait mené avec lui, dans une caverne d'un lieu appelé Sapsas. Ce fut là que s'étant endormi, il vit en songe un personnage qui lui demanda où il voulait aller ; et comme il lui eut répondu que c'était à Sina, il lui repliqua : « N'y allez point ; mais demeurez ici. » Jean eut de la peine à se rendre, et sa fièvre augmentant, il fut encore moins en état de marcher ; ce qui l'affligea beaucoup. La nuit suivante, le même personnage lui apparut et l'exhorta à ne point s'affliger, mais à demeurer dans ce lieu, comme il le lui avait commandé la première fois. Il se fit connaître à lui en lui disant qu'il était saint Jean-Baptiste ; et ajouta que la caverne où il était, quoique petite, était plus grande que le mont de Sina, parce que Jésus-Christ l'avait souvent honorée de sa présence, lorsqu'il avait le bonheur de le voir dans ce désert. Jean se trouva à son réveil entièrement guéri par la vertu du saint Précurseur. Il s'établit dans ce lieu, changea la caverne en église et y forma un monastère où il assembla plusieurs religieux.

Celui de Chozéba eut pour fondateur un autre Jean, qui était d'une des principales familles de Thèbes, capitale de la Thébaïde. Cet excellent abbé ayant embrassé la vie solitaire, alla visiter les saints Lieux de Jérusalem ; mais comme il s'était laissé surprendre aux erreurs des ennemis du concile de Chalcédoine, il fut averti d'en haut durant son sommeil, que ceux qui s'unissaient

aux ennemis de l'Église, se rendaient indignes de voir la sainte Croix. Cet avertissement, qui était une grâce particulière de Dieu, le fit rentrer dans la communion des catholiques. Il alla ensuite adorer la sainte Croix et retourna à son monastère. Mais il en sortit de nouveau peu de temps après, pour se retirer dans un désert appelé Chozéba, entre Jérusalem et Jéricho, où le creux d'un rocher lui servit de cellule, et il ne s'y nourrit que de fruits.

Son intention était de mener une vie cachée ; mais les miracles qu'il fut obligé de faire par charité pour le prochain, le firent connaître, et il eut par ce moyen plusieurs disciples. Son monastère devint célèbre. La manière dont il était construit donnait de l'admiration ; car on ne l'avait pas bâti en mettant des pierres sur des pierres, mais en creusant le rocher, où on tailla une église, des cellules et un cimetière. C'était pourtant une demeure fort incommode à cause des chaleurs ardentes qu'on y souffrait en été ; mais les religieux les enduraient avec plaisir parce qu'ils y étaient fort solitaires, l'abord de ce lieu étant très-difficile.

Il y avait dans le même désert un saint solitaire nommé Ananie, auquel on amena le fils d'un homme riche, qui était possédé du démon, afin qu'il le délivrât par ses prières. L'humble Ananie l'envoya à Jean, disant qu'il pouvait plus aisément obtenir sa guérison, parce qu'il avait bien plus de mérite et de crédit que lui auprès de Dieu. Jean, qui ne lui cédait pas en vertu non plus qu'en dons surnaturels, trouva moyen de pratiquer en même temps l'humilité et la charité, en disant au démon qui s'était emparé du corps de cet enfant : « Esprit impur, ce n'est point moi, mais Ananie, serviteur de Dieu, qui te commande au nom de Jésus-Christ de sortir du corps de cet enfant. » Ce commandement obligea le démon de se retirer, et l'enfant fut guéri sur-le-champ.

Il reçut l'ordre de prêtrise ; et Jean Mosch rapporte avoir appris de la bouche de l'abbé Grégoire, que lorsqu'il consacrait il sentait ordinairement l'assistance du Saint-Esprit dans cette redoutable

action. Sa réputation se répandant fort loin, il fut élevé sur la chaire épiscopale de Césarée, où il se rendit un des plus zélés défenseurs du concile de Chalcédoine. Il vint au-devant de saint Sabas et des autres égumènes qui étaient avec lui, lorsque Jean, patriarche de Jérusalem, les envoya à Césarée et à Scythopolis pour y publier les lettres de l'empereur touchant les quatre conciles généraux.

L'historien Évagre parle d'un miracle qu'il fit pendant qu'il était évêque, et qu'il nous a fait connaître le mérite de ce saint solitaire nommé Zozime de Sinden, qui fut son ami particulier. La femme d'un des principaux habitants de Césarée, nommé Arcésilas, eut le malheur de perdre un œil par la plaie qu'elle s'y était faite avec un fuseau. Saint Jean de Chozéba l'alla voir, et dit au chirurgien de remettre l'œil en sa place, de le couvrir d'une éponge et de le bander, et elle se trouva guérie par cette seule opération, qui ne pouvait pas produire naturellement un si merveilleux effet. Dans ce temps-là Arcésilas se trouvait à Sinden, au monastère de l'abbé Zozime, où l'on se hâta de lui apprendre par un courrier l'accident arrivé à sa femme, avant que saint Jean fût rendu à sa maison pour la guérir.

Arcésilas ne l'eut pas plutôt appris, qu'il jeta de grands cris, s'arrachant les cheveux et répandant un torrent de larmes. Zozime, avec qui il conversait auparavant, le quitta pour recourir à la prière, et implora avec une foi vive la miséricorde du Seigneur. Dieu lui fit connaître dans sa prière la guérison miraculeuse de cette femme, de la manière qu'elle était arrivée. Ainsi retournant vers Arcésilas avec un air joyeux et un modeste sourire, et lui dit : « Allez-vous-en chez vous et soyez content ; Dieu a guéri votre épouse par les prières de Jean de Chozéba : l'œil qu'elle avait perdu est entièrement rétabli et aussi sain que l'autre. » On remarqua, dit Évagre, que ce fut au même moment que Dieu opéra cette guérison par le ministère de saint Jean, qu'il la révéla à Zozime, quoiqu'il n'y eût pas moins de vingt-cinq lieues de Sinden à Césarée.

Le bienheureux Jean ne voulut pas mourir dans son siége. L'amour de la solitude l'emporta dans son cœur sur la dignité de métropolitain. Il y renonça pour retourner à son désert de Chozéba. On dit qu'ayant ouï parler d'un solitaire nommé Marcien, qui vivait caché dans le même pays, et désirant de le voir, un ange transporta celui-ci dans sa cellule.

Il est aisé de comprendre, par la révélation qui fut faite à l'abbé Zozime, qu'il devait être bien agréable à Dieu. Aussi Évagre en parle avec beaucoup d'éloge. Il était de Sinden, bourg de Phénicie, à une lieue de Tyr, et professa la vie monastique près de ce même bourg. Il se rendit célèbre non-seulement par l'austérité de sa pénitence et par les autres vertus religieuses dans lesquelles il excella, mais encore par les dons de miracles et de prophéties dont Dieu le favorisa. Outre la preuve que nous en avons donnée, Évagre dit qu'étant venu à Césarée, et se trouvant dans la maison d'Arcésilas, dont nous avons parlé, on le vit tout d'un coup changer de visage. Il gémit, il se lamenta, il poussa de profonds soupirs, il fondit en larmes, il se prosterna contre terre, et implora la miséricorde de Dieu avec une componction extraordinaire. Arcésilas, effrayé, lui demanda ce qui lui causait une si grande affliction, et il lui répondit qu'il venait d'entendre le bruit d'un tremblement de terre qui avait ruiné la ville d'Antioche. Tous ceux qui étaient présents en marquèrent le jour et l'heure, et ils apprirent que cet effroyable accident était arrivé précisément au temps qu'il l'avait dit.

Évagre dit encore de lui qu'allant à Césarée, un lion qu'il rencontra sur son chemin se jeta sur l'âne qui portait son petit bagage et le dévora. Zozime, bien loin de s'émouvoir, lui dit d'un air joyeux : « Mon ami, je suis trop vieux pour porter le fardeau dont j'avais chargé mon âne, et je ne pourrais jamais arriver où je veux aller ; ainsi, puisque vous m'en avez privé, je vous condamne à faire sa fonction. » Alors le lion, déposant sa férocité naturelle, s'approcha de lui, se laissa mettre le fardeau sur le

dos, et le Saint le mena ainsi jusqu'aux portes de Césarée, d'où il le renvoya dans le désert. Saint Zozime et saint Jean de Chozéba fleurirent sous l'empire de Justin.

Jean Mosch dit avoir appris des anciens du monastère de Chozéba qu'un solitaire de ce désert avait édifié avant eux tout le pays par des actes continuels d'une charité héroïque. Lorsqu'il était dans son village, il se levait la nuit et allait cultiver et semer les champs de ceux qu'il savait n'être pas en état de le faire, et il le faisait si secrètement, que ceux à qui les champs appartenaient ne pouvaient le connaître. Ayant ensuite embrassé la vie monastique, il se rendait tous les jours sur le grand chemin de Jérusalem pour faire du bien aux pauvres passants. Il donnait du pain et de l'eau à ceux qui en avaient besoin. Il se dépouillait de ses habits pour en revêtir ceux qui n'en avaient point. Il portait gratuitement les fardeaux de ceux qui allaient à Jéricho, ou qui en revenaient, lorsqu'ils en étaient trop chargés. Il portait aussi sur ses épaules les enfants qui avaient de la peine à marcher, et en avait même souvent deux à la fois. Il raccommodait aussi les chaussures de ceux qui les avaient ou rompues ou trop usées. Il ensevelissait les morts. Enfin, il n'était point de service que sa charité ne lui inspirât de rendre à son prochain, quelque pénibles ou humiliants qu'ils fussent. Il persévéra dans cet exercice de charité jusqu'à sa vieillesse ; et c'était une chose admirable de voir ce bon vieillard suant bien souvent sous les fardeaux qu'il portait pour soulager les autres, et souffrant avec joie pour l'amour de Jésus-Christ ces fatigues si peu proportionnées à ses forces.

JEAN LE SABAITE [1].

Dans son *Échelle sainte*, saint Jean Climaque propose Jean le Sabaïte comme un excellent modèle de patience, d'obéissance et

[1] Saint Jean Climaque, *Vit. PP.*

de toutes les vertus religieuses. Il était vraisemblablement de l'Asie Mineure, il y embrassa la vie religieuse dans un monastère sous la discipline d'un directeur fort doux, paisible et modéré. Mais comme il vit que ce bon vieillard agissait envers lui avec tant de condescendance qu'il ne l'éprouvait en rien, et semblait même avoir du respect pour lui, il craignit que cette conduite ne lui fût nuisible, et se proposa d'aller chercher ailleurs un père spirituel qui eût moins d'indulgence pour lui, et le fît mieux renoncer à lui-même. Il lui en demanda donc la permission étant persuadé qu'il n'aurait pas de peine à l'obtenir, parce que ce vieillard avait un autre disciple.

Ainsi muni d'une lettre de recommandation de sa part pour le faire recevoir dans un autre monastère du Pont, il y alla, et ut admis sans difficulté. La première nuit qu'il y passa, il vit en dormant quelques personnages qui lui demandaient compte d'une somme considérable qu'il devait, et qu'ils lui firent connaître, après un examen très-rigoureux, monter à la somme de cent livres d'or. Il n'eut pas de peine à comprendre à son réveil, que ce songe mystérieux était pour l'avertir qu'il était grandement redevable à la justice divine; et jugeant qu'il devait travailler à acquitter cette dette par la patience et les œuvres de pénitence, il se dit à soi-même : « Pauvre Jean, il n'est que trop vrai qu'il te reste encore beaucoup de dettes à payer. »

Dans cette vue il demeura trois ans dans ce monastère, obéissant sans examen à tout ce qu'on lui commandait, et Dieu permit qu'étant regardé, non pas comme un membre de la communauté, mais comme un étranger, on n'eût aucune considération pour lui, et qu'au contraire on le méprisât et on le maltraitât même souvent.

Après ces trois ans de pratique d'obéissance et de patience, il vit de nouveau durant son sommeil un homme qui lui donna un acquit de dix livres d'or sur les cent qu'il devait, et à son réveil il dit dans son âme : « Je ne me suis encore acquitté que de dix

livres d'or, quand est-ce, hélas! que je pourrai m'acquitter du reste? Il me faudra bien souffrir d'autres travaux et d'autres humiliations! »

Il ne perdit pas courage pour cela ; mais dans l'espérance de satisfaire plus promptement à la justice divine, il se proposa de s'attirer de plus mauvais traitements et de plus grands mépris qu'auparavant en contrefaisant l'insensé, sans pourtant manquer à tous les services qu'il devait rendre aux frères. Quand ceux-ci le virent dans cet état (car ils crurent qu'il était véritablement tel qu'il voulait paraître), ils le chargèrent de plus grands travaux et le traitèrent sans ménagement. Mais le souvenir de ce qui lui restait à acquitter le soutenait dans une épreuve si humiliante et si pénible, et il la souffrait avec allégresse de cœur.

Cette épreuve dura treize ans, après quoi il eut la consolation de voir durant son sommeil les mêmes personnages qui lui avaient apparu la première fois, et qui lui remirent l'acquit de toute sa dette. Il racontait ceci lui-même à saint Jean Climaque, comme d'un autre religieux et sous le nom d'Antioque ; mais, dit ce Saint, c'était lui véritablement qui, par sa généreuse patience, avait obtenu la décharge de sa dette et la rémission de tous ses péchés.

Il quitta ensuite la province du Pont et alla dans la Palestine, où il obtint une cellule dans la laure de saint Sabas ; ce qui l'a fait surnommer le *Sabaïte.* Tandis qu'il y demeurait, trois jeunes religieux vinrent le trouver pour se mettre sous sa discipline. Il les reçut d'abord avec beaucoup de charité, simplement comme des hôtes, et leur rendit en cette qualité tous les devoirs de l'hospitalité chrétienne ; au bout de trois jours il leur dit : « Mes chers frères, pardonnez-moi si je ne puis vous accorder ce que vous me demandez ; car je suis trop méchant pour pouvoir recevoir aucun de vous sous ma conduite. »

Ces religieux, qui connaissaient sa haute vertu, tout au moins de réputation, ne furent pas scandalisés de la raison qu'il leur donna de son refus, l'attribuant avec justice à sa profonde humilité ;

ainsi, ils le conjurèrent avec de nouvelles instances de les admettre au nombre de ses disciples. Mais comme il continuait à s'en défendre, ils se jetèrent à ses pieds et le prièrent au moins de leur donner quelques règles de conduite, et de leur dire en quel lieu ils devaient se retirer. Alors ce vénérable vieillard, plein de l'esprit de Dieu, reconnaissant qu'ils recevraient ses avis avec humilité et avec soumission, dit à l'un d'eux : « Mon fils, Dieu veut que vous viviez dans le désert sous la direction de quelque pieux et sage ermite. » Il dit au second : « Pour vous, mon fils, allez vendre votre propre volonté, et donnez-la toute à Dieu dans un monastère en la compagnie des frères, pour y porter avec patience votre croix, qui vous procurera un trésor dans le ciel. » Il dit enfin au troisième : « Souvenez-vous à chaque moment de votre vie de cette parole de Notre-Seigneur : *Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.* Allez donc, et ne souffrez pas qu'entre tous les hommes il y en ait un plus sévère ni plus rude que celui que vous choisirez pour maître en Notre-Seigneur, et ne vous séparant jamais de lui, avalez chaque jour comme du lait et du miel le breuvage des humiliations et des mépris. « Mais, mon Père, répliqua celui-ci, si ce solitaire que j'aurai choisi vit lui-même dans la négligence, que ferai-je ? » A quoi il répliqua : « Ne le quittez pas pour cela, quand même vous le verriez infidèle à Dieu ; » mais dites en vous-même : « Mon ami, qu'êtes-vous venu chercher en ce lieu ? » Et alors vous sentirez l'enflure de la vanité s'abaisser en vous et le feu de la concupiscence se refroidir et s'éteindre.

Le conseil qu'il donnait à ce dernier était très-conforme à ce qu'il avait vu dans son premier monastère, d'un saint religieux nommé Acace, et dont il racontait ainsi l'histoire à saint Jean Climaque : « Il y avait, lui disait-il, dans un monastère de l'Asie, où j'ai demeuré avant que de venir dans celui-ci, un vieillard très-négligent et déréglé ; ce que je ne dis pas en jugeant de ses intentions secrètes ; mais en rapportant seulement ses actions extérieures.

« Il arriva, je ne sais comment, qu'il eut pour disciple un jeune homme nommé Acace, qui était simple de cœur, mais prudent d'esprit, et qui souffrait des traitements si rudes de ce vieillard, qu'ils paraîtraient incroyables à plusieurs; car il ne se contentait pas de l'éprouver par des paroles injurieuses et humiliantes, mais il le frappait même et l'outrageait tous les jours.

« Du reste, la patience d'Acace ne venait point de stupidité, mais d'une véritable vertu. Je voyais qu'il était sans cesse exposé aux plus dures rigueurs que des maîtres puissent exercer envers les esclaves qu'ils ont achetés ; et je lui disais souvent lorsque je le rencontrais : « Eh bien, mon frère Acace, comment vous en va-t-il aujourd'hui ? » Et pour toute réponse il me montrait tantôt ses yeux noircis de coups, tantôt son cou tout meurtri, tantôt sa tête pleine de bosses ; et comme je reconnaissais sa vertu et son courage, je lui disais : « Tout va bien, tout va bien ; souffrez avec patience, vous en tirerez du fruit.

« Il s'en alla enfin à Dieu après avoir passé neuf ans sous cet impitoyable vieillard, et on l'enterra dans le cimetière des Pères. Cinq jours après ce vieillard étant allé voir un ancien solitaire d'une éminente vertu, il lui dit : « Mon Père, le frère Acace est mort depuis peu de jours. » A quoi l'autre répondit : « En vérité, mon Père, je ne le puis croire. » — « Venez-le voir, lui repartit-il. » Et aussitôt cet ancien solitaire se leva et s'en alla avec lui au cimetière, où s'adressant à Acace comme s'il eût été vivant, il lui cria : « Mon frère Acace, êtes-vous mort ? » Sur quoi ce bon frère, qui était un parfait obéissant, témoignant même après sa mort son obéissance, répondit à ce grand solitaire : « Comment se pourrait-il faire, mon Père, qu'un fidèle observateur de l'obéissance fût mort ? »

« A ces paroles, celui qui avait été son maître fut tellement frappé de frayeur, qu'il se jeta le visage contre terre, fondant en larmes, et demanda au supérieur de la laure [1] qu'il pût de-

[1] Le mot de *laure* ici signifie monastère, quoique ordinairement on le prenne dans un autre sens. V. Bulteau, l. 4, c. 24, n° 8 et 10, dans ses notes marginales.

meurer dans une cellule proche du tombeau d'Acace, où il passa le reste de ses jours dans une vertu et une modestie exemplaires, disant toujours aux autres Pères : « J'ai commis un homicide. »

Saint Jean Climaque croit que ce solitaire qui fit parler le bienheureux Acace après sa mort, était Jean le Sabaïte lui-même, quoiqu'il ne se nomme pas. Il ne finit pas ses jours dans la laure de saint Sabas ; mais il la quitta pour se retirer dans le désert de Gudde.

Il y avait vers ce temps-là dans le monastère de saint Sabas, un moine fort célèbre nommé Callinique, qui y vivait reclus et qui a mérité le nom de Grand, ainsi que Jean le Sabaïte. Un autre religieux nommé Jean, prêtre du monastère des Eunuques, en parlait à Jean Mosch comme d'un homme à qui Dieu faisait connaître les secrets des cœurs.

CINQUIÈME PARTIE

SOLITAIRES D'ARABIE

DÉSERTS DE SINA ET DE RAÏTHE.

SAINTS ANACHORÈTES, MARTYRISÉS PAR LES BARBARES [1].

Le mont de Sina ou Sinaï dans l'Arabie pétrée, au nord de la mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Akabah, a servi de retraite à un grand nombre de saints solitaires, puisqu'on y en a compté jusqu'à quatorze cents ou environ. Il est célèbre dans l'Histoire monastique, et il l'est encore plus dans les Livres saints. Ce fut aux environs de cette montagne que les Israëlites s'arrêtèrent près d'un an, et où se passa tout ce qui est marqué dans l'Exode. Ceux qui nous ont donné la relation de ce pays dans les premiers siècles, disent qu'on monte d'abord par un chemin très-âpre, dont la plus grande partie est taillée dans le roc, après quoi on arrive sur une plaine environnée de tous côtés de rochers et de hauteurs, et longue à peu près de douze milles ou quatre lieues. C'est là le désert de Sinaï, la montagne de ce nom est vers l'extrémité de cette plaine du côté du septentrion. Elle est divisée en deux parties, dont l'une forme le mont Horeb, où Moïse

[1] Procope, Métaphraste, Bivarius, Tillemont, Surius, Bulteau.

reçut les tables de la loi, et l'autre c'est ce qu'on appelle proprement le mont Sinaï, que les Turcs appellent *Djébel Mousa*, montagne de Moïse, et *Djébel Tor* qui est plus haute d'un tiers que l'autre. Les deux têtes de ces montagnes montent fort droit, surtout celle de Sinaï, et occupent fort peu de terrain dans leur base à proportion de leur hauteur. On ne parvient au sommet de celle-ci qu'avec beaucoup de difficulté et en se donnant la main l'un à l'autre. L'empereur Justinien fit bâtir dans la plaine dont nous avons parlé, un monastère qui subsiste encore, et qui est habité par des caloyers schismatiques [1]. Les solitaires qui y demeuraient du temps de ce prince, se trouvant fort exposés aux insultes des Sarrasins qui venaient ravager leurs églises et qui, entrant dans leurs cellules, y profanaient les saints mystères, lui présentèrent une requête tendant à pourvoir à leur sûreté ; elle fut reçue favorablement, et Justinien commit un officier qui se transporta à Sina où il bâtit une église et un monastère dans lequel il enferma une ancienne tour où les ermites se refugiaient lorsqu'ils étaient menacés de quelque irruption de barbares. L'historien Procope dit que l'empereur Justinien fit bâtir une église au mont Sina, sous l'invocation de la très-sainte Vierge, avec un fort où il mit garnison, tant pour la sûreté des religieux contre les Sarrasins, que pour les empêcher de se répandre dans la Palestine [2].

Le désert de Raïthe était à deux journées du mont de Sina, près de la mer Rouge ; c'est le lieu que l'Écriture appelle Élim, où l'on voyait encore les douze fontaines et les soixante et dix palmiers qu'elle marque ; mais le nombre des palmiers était depuis notablement augmenté. La plaine qui formait cette solitude s'étendait le long de la mer Rouge ; elle avait quatre ou cinq lieues de large et était bornée à l'orient d'une côte de montagnes

[1] Il porte le nom de monastère de Sainte-Catherine.

[2] Le mont Sina est aujourd'hui le siége d'un archevêché grec dont le titulaire réside au Caire.

dont les chemins étaient très-difficiles. L'officier qui fut chargé par les ordres de Justinien de bâtir le monastère du mont Sinaï, construisit aussi une église à Rolsom ou Rolsem près de la mer Rouge, et un monastère à Raïa, qu'on croit être le même lieu que Raïthe.

Il est difficile de décider en quel temps les déserts de Sina et de Raïthe commencèrent d'être habités. Bivarius remonte presque jusqu'aux apôtres; mais les preuves qu'il en donne sont trop faibles. Il est dit dans la vie de saint Galaction [1] et de sainte Épistème, son épouse, qu'on croit avoir été martyrisés à Émèse en Phénicie, en 253, sous l'empereur Dèce, que ces Saints étant venus auprès du mont Sina, y trouvèrent dix solitaires qui reçurent Galaction parmi eux, et que sa femme, qui était encore vierge, fut conduite dans un monastère composé de quatre filles consacrées à Jésus-Christ. Nous avons une relation de plusieurs saints religieux de ces déserts qui prouvent qu'il y avait des solitaires avant Pierre, évêque d'Alexandrie, puisqu'il y est dit que ce fut sous son pontificat qu'ils furent martyrisés par les barbares ; à quoi il faut ajouter qu'il y avait dès lors des solitaires à Raïthe depuis treize ans au moins. La difficulté qui reste à résoudre pour fixer l'époque des premiers habitants de ces déserts, si l'on peut en découvrir quelqu'une dans l'obscurité de l'histoire, est de savoir quel fut ce Pierre, évêque d'Alexandrie, ou le saint de ce nom qui mourut pour la foi en 311, ou Pierre second qui succéda à saint Athanase en 371 ; les savants sont partagés là-dessus. Mais comme ce point de chronologie ne fait rien à la vérité de cette relation qui est très-sûre, nous ne nous y arrêterons pas davantage, puisqu'il importe peu pour notre édification si ces saints ont été martyrisés quelques années plus tôt ou plus tard, pourvu que le fait soit constant. Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur l'introduction de l'état monastique en Arabie, c'est que comme il y avait

[1] Surius a pris ses actes dans Métaphraste.

dès le troisième siècle des solitaires en Égypte, quelques-uns ont pu aller s'établir dans le désert de Sina; et c'est apparemment dans cette vue que l'empereur Marcien écrivant aux religieux d'Alexandrie, marque que les *vénérables monastères* du mont Sina avaient tiré d'eux leur origine.

Ammonius, qui nous a donné la relation des martyrs dont nous allons parler, vivait en solitude à Canope, près d'Alexandrie. C'était sous le pontificat du très-saint évêque Pierre, qui était obligé de se cacher tantôt en un lieu, tantôt en un autre, pour se dérober à la fureur des ennemis [1] de l'Église. Un grand nombre de fidèles étaient exposés comme lui aux insultes des persécuteurs, et Ammonius en ressentait une si vive douleur, que, pour n'être plus témoin de ces violences, il résolut de sortir d'Égypte et d'aller à Jérusalem visiter les Lieux saints. Après y avoir satisfait sa dévotion, il vint au mont de Sina pour s'édifier auprès des Saints solitaires qui y demeuraient. Il ne pouvait trouver de plus beaux modèles de la perfection religieuse. Ces grands serviteurs de Dieu, quoique revêtus d'un corps mortel et corruptible, menaient une vie plus angélique qu'humaine. Ils étaient pâles et secs d'abstinence; ils ne vivaient que de dattes et d'autres fruits semblables, sans vin, sans huile et même sans pain. Il y avait seulement du pain dans la cellule de leur supérieur pour donner aux pèlerins envers qui ils exerçaient l'hospitalité avec beaucoup de charité. Ils passaient toute la semaine dans le repos de leurs cellules, et s'assemblaient seulement le samedi au soir à l'église pour y faire en commun les prières de la nuit. Ils recevaient le dimanche au matin la sainte communion, et après cette nourriture céleste, ils allaient reprendre le silence dans leurs cellules pour le reste de la semaine. Telle était la vie que ces anges de la terre menaient sous la conduite de leur supérieur, nommé Dulas, qui excellait principalement en pa-

[1] Cela peut marquer les païens, s'il s'agit de saint Pierre martyr, ou les ariens, si c'est Pierre successeur de saint Athanase.

tience et en douceur, ce qui lui faisait donner par plusieurs le nom de Moïse.

Tandis que ces hommes de paix vivaient ainsi loin du monde, et qu'ils glorifiaient Dieu par leurs louanges et par la pureté de leur vie, une troupe de Sarrasins vinrent tout d'un coup, le 28 décembre, se jeter dans leur solitude, et massacrèrent d'abord impitoyablement tous ceux qu'ils rencontrèrent sur leurs pas dans des cellules écartées. Ils s'approchèrent ensuite de la tour, dont nous avons parlé, où l'abbé Dulas et Ammonius, qui raconte cette histoire et qui était arrivé depuis peu de Palestine, se retirèrent avec quelques autres dont les cellules étaient plus proches. Les Sarrasins se disposaient à les y poursuivre, et il leur eût été fort aisé de s'en rendre maîtres et de les traiter comme les autres, mais Dieu voulut faire voir dans cette occasion qu'il peut délivrer, quand il lui plaît, ses serviteurs des poursuites des méchants, bien qu'il permette, pour couronner leur patience dans le ciel, qu'ils succombent quelquefois sous leurs coups dans cette terre de misère : car il fit paraître sur le sommet de la montagne une flamme prodigieuse mêlée de fumée qui s'élevait jusqu'aux nues, ce qui épouvanta si fort les barbares, qu'ils abandonnèrent leurs armes et leurs chameaux pour s'enfuir.

Après qu'ils se furent retirés, l'abbé Dulas, Ammonius et les autres, qui s'étaient réfugiés dans la tour, ayant rendu grâces à Dieu de leur délivrance, vinrent parcourir les cellules ravagées. Les barbares avaient tué douze religieux dans le monastère de Gethrabbé, et ils trouvèrent dans les cellules qu'il y en avait trente-huit de morts, et qu'Isaïe et Sabas, qui sont les seuls dont nous savons le nom, étaient blessés. Isaïe expira peu de temps après. On espérait que Sabas guérirait ; mais ce parfait religieux, qui n'aspirait qu'à la vie immortelle, rendant grâces à Dieu d'une part de ce qu'il l'avait trouvé digne de souffrir pour lui, se plaignait de l'autre avec larmes de ce que l'ayant servi depuis son

enfance, il ne l'avait pas jugé digne d'aller à lui dans la compagnie de ses frères, et d'entrer dans le port dont il était si proche. Il continua pendant trois jours à le conjurer d'avoir pitié de lui et de ne pas souffrir qu'il manquât rien au nombre mystérieux de quarante ; sa prière fut exaucée. Il mourut le quatrième jour après les autres, et consomma glorieusement cette année avec sa vie bienheureuse.

Le même jour que cela arriva au désert de Sina, celui de Raïthe fut ensanglanté par la cruauté des Blemmiens. On l'apprit peu de jours après d'un Ismaélite qui passait en Palestine, et l'on en sut ensuite le détail par un religieux échappé du carnage, qui était venu demander à l'abbé Dulas une retraite dans son monastère. Les solitaires de Raïthe étaient alors au nombre de quarante-trois dispersés en diverses cellules auprès de la montagne qui était à l'orient du côté de Sina. Ils y avaient une église environnée d'une muraille de briques de dix ou douze pieds de haut, qu'on appelait pour cela le fort ou le château. Mais les plus fortes armes de ces serviteurs de Dieu étaient leur vie toute sainte, armes d'une milice spirituelle, selon l'expression de saint Paul, qui font triompher par la patience, et qui ne remportent jamais de plus éclatantes victoires que quand on souffre pour l'amour de Jésus-Christ.

Ils vivaient à peu près comme leurs confrères du désert de Sina, et seulement quelques-uns d'entre eux mangeaient du pain, que ceux du pays leur apportaient du blé qu'ils faisaient venir d'Égypte, pour lequel ils donnaient en échange des dattes et des corbeilles ou autres ouvrages qu'ils faisaient. Ils s'assemblaient aussi le samedi dans l'église comme ceux de Sina. Ils y passaient la nuit en prières et participaient le dimanche aux saints mystères.

Pendant donc qu'ils ne pensaient qu'à vivre dans la prière et la pénitence, deux hommes qui étaient venus d'Éthiopie et avaient passé la mer Rouge dans un bateau vinrent les avertir que des Blemmiens au nombre de trois cents, s'étaient mis en mer et

menaçaient leurs côtes, et qu'ils feraient bien de mettre leur vie en sûreté par une prompte fuite. Nous avons vu dans la Vie de Moïse l'Éthiopien quelle était la cruauté de ces barbares. Ils couraient les pays pour enlever tout le butin qu'ils pouvaient. Mais ce qui est plus horrible, ils avaient autant de plaisir à répandre le sang des hommes qu'à s'enrichir de leurs dépouilles. C'est apparemment ce qui a donné occasion aux relations fabuleuses de quelques historiens, notamment de Pline, qui nous les représentent comme des monstres qui n'avaient point de tête et seulement une bouche et des yeux sur la poitrine.

Sur la nouvelle de leurs approches, les solitaires mirent des personnes en sentinelle pour être avertis à temps, quand ils prendraient terre, et cependant ils eurent recours à Dieu, le priant de leur donner ce qui était le plus utile pour leur âme. Les barbares ne tardèrent pas de paraître, on les aperçut le soir du jour suivant qu'ils abordaient. Les habitants de Pharan, qui étaient autant menacés de leur cruauté que ces saints solitaires, se mirent en devoir de les repousser; mais ils n'étaient alors que deux cents hommes, et les Blemmiens, supérieurs d'un tiers et mieux aguerris qu'eux, les eurent bientôt défaits. Ils en tuèrent les trois quarts, dissipèrent le reste et emmenèrent leurs femmes et leurs enfants dans leurs vaisseaux avec tout ce qu'ils purent emporter.

Ils marchèrent ensuite droit aux saints ermites qui s'étaient réfugiés dans l'église, comptant de trouver de grandes richesses chez eux. Cependant Paul leur supérieur, profita du temps pour les animer par une exhortation très-ardente à recevoir avec joie une occasion si favorable de finir glorieusement leurs travaux. Il leur représenta la nécessité de se soumettre aux ordres de la Providence, et que, bien loin de craindre la mort, quelque violente qu'elle fût, ils devaient plutôt la considérer comme un avantage précieux, la recevoir avec joie, puisqu'elle les associait aux saints martyrs, dont ils avaient si souvent loué le courage et

envié le bonheur, et qu'elle les mettrait avec Jésus-Christ, pour l'amour duquel ils avaient renoncé aux faux plaisirs du siècle et soutenu depuis tant d'années les travaux de la vie religieuse.

Les plus faibles furent encouragés par ce discours animé de l'esprit de Dieu, et enflammé d'une ardente charité. Tous répondirent qu'ils étaient prêts à boire le calice du salut, et alors Paul se tourna vers l'orient, et les mains étendues vers le ciel, il pria Jésus-Christ de les fortifier dans cette extrémité pressante, et de recevoir le sacrifice de leur vie qu'ils allaient lui offrir. Ils répondirent encore *Amen*, et en même temps ils entendirent ces paroles qui sortaient comme de l'autel : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Cette voix les frappa d'une sainte frayeur et leur fit comprendre qu'ils ne devaient plus faire de fonds sur cette vie, qu'elle allait finir pour eux et qu'il était temps d'aller au ciel.

En effet, les Blemmiens ayant escaladé la muraille qui leur servait de défense, trouvèrent le solitaire Jérémie à la porte de l'église, et lui demandèrent par un interprète où était le supérieur. Il leur répondit d'un ton ferme qu'il ne le leur montrerait pas et qu'il ne les craignait point. Cette sainte hardiesse, au lieu d'exciter leur admiration, comme elle l'aurait fait s'ils avaient été moins barbares, les irrita. Ils lui lièrent les pieds et les mains, et en firent leur première victime, en le faisant servir de but à leurs flèches dont ils le couvrirent.

L'abbé Paul, voyant que Jérémie était si cruellement traité pour n'avoir pas voulu le découvrir, sortit aussitôt, et dit aux barbares qu'il était celui qu'ils cherchaient. Ils lui demandèrent où il avait mis son argent ; mais il leur répondit avec douceur que tout son trésor consistait dans le pauvre habit qu'ils voyaient sur lui. Ils ne laissèrent pas de le tourmenter pendant une heure, et enfin ils lui fendirent la tête.

Ils entrèrent ensuite dans l'église sur les trois heures du soir et firent un horrible carnage de tous ceux qu'ils y purent trouver.

Un seul des solitaires qui se cacha en un coin derrière un tas de branches de palmier, échappa à leur fureur ; et la Providence le conserva pour édifier l'Église par la relation qu'il fit du martyre de ses confrères. Il y avait parmi ceux-ci un novice, appelé Serge, qu'ils voulurent sauver et emmener avec eux. Mais ce jeune religieux, qui dès son enfance avait été élevé dans la piété par le moine Salatiel son parent, considérant à quels dangers son âme serait exposée avec ces barbares, se mit d'abord à pleurer, et puis. animé d'un esprit élevé au-dessus des règles communes, il arracha l'épée à un d'entre eux et en frappa un autre, et les obligea par cette action hardie, de mettre son salut en sûreté, en le perçant de coups. Il les souffrit avec une grande joie, en disant : « Béni soit le Seigneur qui ne m'a point abandonné entre les mains des pécheurs ; » et fut associé aux autres dans le triomphe du martyre [1].

Après ce carnage les barbares se mirent à fouiller partout pour trouver les richesses de ces pauvres évangéliques ; mais elles étaient toutes au ciel avec eux. Dieu permit que quand ils vinrent au tas de feuilles de palmier derrière lesquelles le religieux était caché, ils le laissèrent sans fouiller davantage et prirent ensuite le chemin du rivage. Mais ce ne fut que pour y être immolés eux-mêmes avec éclat à la vengeance du Seigneur, qu'ils avaient si horriblement outragé en la personne de ses serviteurs. En effet, ils trouvèrent leurs vaisseaux brisés, et six cents Sarrazins accourus de Pharan, au bruit de ce qui s'était passé, les taillèrent en pièces sans qu'il en restât un seul.

Le solitaire qui s'était caché sortit de l'église lorsqu'il présuma qu'il n'avait plus rien à craindre, et vint visiter les corps des saints ; il les trouva tous morts à la réserve de trois, savoir de Domnus qui mourut peu après de ses blessures, d'Orion qui fut frappé et ne fut point blessé, et d'André qui guérit de ses plaies.

[1] Baillet dit que ce jeune religieux s'appelait Salatiel. Il a confondu le maître avec le disciple.

Ainsi de quarante-trois solitaires il n'y en eut que trois qui échappèrent.

Les Sarrazins de Pharan qui étaient chrétiens, étant retournés de la défaite des Blemmiens, vinrent aider Orion et son compagnon à rendre les derniers honneurs aux saints martyrs, ayant à leur tête Obédien leur chef dont nous parlerons bientôt. Les principales personnes de Pharan y vinrent aussi et apportèrent de riches habits dans lesquels on les ensevelit. On les porta solennellement à la sépulture en chantant des psaumes et avec de grands témoignages de vénération, chacun tenant une palme à la main comme le symbole de leur victoire. On les déposa tous dans un même tombeau auprès de leur église; et quant à Domnus, qui ne mourut qu'après sur le soir, on l'enterra dans un lieu séparé, mais auprès des autres, pour ne pas ouvrir de nouveau leur sépulture et troubler en quelque sorte leur repos.

Le solitaire qui s'était caché ne put se résoudre à demeurer plus longtemps dans un lieu où il avait eu la douleur de voir massacrer si cruellement ses frères, avec lesquels il avait passé près de vingt ans. Il se retira à Sina, comme nous l'avons dit, quoique Obédien le pressât instamment de demeurer. L'abbé Dulas l'y reçut avec beaucoup d'affection, et il lui raconta et à ses religieux, toutes les particularités du martyre de ses confrères, qu'Ammonius, qui les apprit de sa bouche, mit ensuite par écrit.

Nous avons dit d'Ammonius qu'il avait été à Canope avant de venir à Sina. Il retourna en Égypte après le massacre des saints ermites, et s'arrêta en chemin à Ellemphis, où il s'enferma dans une petite cellule. Ce fut là qu'il écrivit en égyptien la relation de la mort de ces Saints, et qu'il nourrissait sa piété par la lecture des Actes des martyrs. Sa relation fut traduite depuis, en grec par Jean, prêtre, qui la trouva chez un solitaire de Neucrate près de Canope. Le père Combefis, qui a donné son ouvrage au public, a cru qu'Ammonius peut avoir participé à la gloire des

martyrs dont il lisait le triomphe avec tant de dévotion, et qu'il est peut-être le même que saint Ammonius, prêtre et martyr d'Alexandrie, dont il est parlé dans Eusèbe. Le Typique de saint Sabas marque qu'on lisait l'ouvrage d'Ammonius à table le jour de la fête de ces saints martyrs, et les Grecs le copient dans leurs *Ménologes.*

Il faut ajouter à ce que nous venons de dire de ces saints martyrs de Raïthe, ce qu'Ammonius nous apprend de quatre principaux d'entre eux, savoir : Joseph, Moïse, Psoés et Paul, ce dernier était de Pétra en Arabie, et gouvernait, comme nous l'avons dit, ces saints solitaires. Cela n'empêchait pas qu'il ne se considérât comme le dernier de ses religieux, se mettant autant au-dessous d'eux par les bas sentiments de lui-même qu'il était au-dessus par le rang de supérieur qu'il tenait; mais comme son humilité était un sentiment de vertu et non pas une pusillanimité, aussi avait-il un courage et une générosité véritablement chrétienne, et elle parut bien par le discours plein de force qu'il fit à ses religieux aux approches des Blemmiens, pour les animer à mourir pour Jésus-Christ, et par la constance avec laquelle il leur en donna lui-même l'exemple.

Joseph était mort peu de temps avant l'incursion des barbares; Ammonius en rapporte des choses extraordinaires; mais ce qui fait son principal éloge, c'est qu'il joignait à la science un grand discernement dans les choses de l'esprit, et qu'il accomplissait parfaitement tous les devoirs de la piété chrétienne et religieuse. Il avait un disciple nommé Gélase qui prit soin de l'ensevelir solennellement; et ce disciple fut apparemment du nombre de ceux que les barbares massacrèrent.

Moïse était de Pharan. Il embrassa la vie solitaire presque dès l'enfance; et dès-lors, il quitta l'usage du pain et ne se nourrit que de dattes et d'eau. Il dormait fort peu, et seulement après l'office de la nuit; et durant le carême il n'avait pour toute provision qu'une chopine d'eau et vingt dattes, encore arrivait-il sou-

vent qu'il passait tout ce saint temps sans y toucher. Son habit consistait en des feuilles de palmier tissues ensemble. Sa vertu et son expérience dans les choses spirituelles attiraient souvent les solitaires auprès de lui, pour recevoir des instructions sur ce qui regardait leur conscience. Il les recevait toujours avec charité, mais il se réservait le carême pour vivre dans un rigoureux silence, et dès le premier jour il fermait sa porte à tout le monde et ne l'ouvrait plus jusqu'à Pâques.

Il avait choisi pour cellule une grotte assez près de l'église, et ses prières avaient tant de force, qu'on a dit de lui comme d'Élie, qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il lui demandait. Il fit un grand nombre de guérisons miraculeuses, et délivra beaucoup de possédés; et par ses prodiges il attira à la foi chrétienne la plupart des Ismaélites ou Sarrazins du pays de Pharan.

Obédien fut du nombre de ceux qu'il délivra du malin esprit. On le lui amena au temps du carême, où il n'ouvrait sa porte à personne. Mais le démon le jeta par terre à une stade de la cellule du Saint, et sortit de son corps en s'écriant : Quelle violence! je n'ai pas pu obliger ce vieillard de violer sa règle une seule heure. Cet Obédien tenait le premier rang parmi les Pharanistes. Il embrassa la foi avec tant d'ardeur et de piété, qu'on lui donna le titre d'amateur de Jésus-Christ.

Moïse vécut soixante et treize ans dans la solitude, et il fut sans doute du nombre de ceux qui furent tués ; car il n'est pas dit de lui qu'il soit mort avant l'arrivée des Blemmiens, comme on le marque de Joseph. Il eut un disciple appelé Psoés, qui, depuis quarante-six ans qu'il vivait sous sa direction, avait toujours fait exactement ce qu'il lui avait prescrit. Aussi, l'imita-t-il si parfaitement qu'il fut une image et une vive représentation de toute sa conduite. Il était originaire de Thébaïde. Le solitaire qui racontait ceci à Ammonius lui avoua qu'ayant voulu demeurer auprès de lui, il avait été obligé de le quitter parce qu'une vie si austère surpassait ses forces.

La mort des saints solitaires de Sina et de Raïthe n'empêcha pas ces déserts de se peupler et de donner de grands hommes à l'Église.

SAINT MOISE, PREMIER ÉVÊQUE DES SARRASINS[1].

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment Obédien, chef sarrasin, avait embrassé la foi de Jésus-Christ; mais ce qui contribua le plus à étendre le christianisme parmi les Sarrasins, fut la piété de leur reine Marie. Quelques-uns prétendent qu'elle était Romaine d'origine aussi bien que chrétienne, et qu'ayant été prise dans une guerre, le roi des Sarrasins l'avait épousée. Son mari était allié de l'empire; il mourut, et une guerre éclata, les Romains croyant sans doute à de faciles succès.

Leur attente fut trompée. Marie soutint la guerre avec tant de vigueur et d'avantage, qu'ils furent contraints de demander la paix. La reine y consentit, à condition qu'on lui donnerait le solitaire Moïse pour évêque de sa nation. Ce saint homme était Sarrasin de naissance et demeurait dans un désert voisin, entre l'Égypte et la Palestine, où ses vertus et ses prodiges l'avaient rendu fort célèbre.

Ruf. hist., l. 2, c. 6. Les Romains s'estimèrent trop heureux d'avoir la paix à cette condition. Valens[2], à qui ses généraux en donnèrent aussitôt avis, leur commanda de mener Moïse en diligence à Alexandrie, selon la coutume, comme étant la ville la plus voisine, pour y recevoir l'ordination épiscopale. Theod., l. 4, c. 20. C'était Luce qui s'y portait pour évêque; cet arien, furieux, qui s'était emparé de ce siége après

[1] Rufin, Théodoret, Sozomène, les Bollandistes.

[2] Il s'agit de Valens (Flavius), qui fut empereur de 364 à 378 et qui se fit baptiser par Eudoxe, chef des ariens.

la mort de saint Athanase, et qui y commettait d'horribles cruautés contre les catholiques, comme nous l'avons dit ailleurs.

Dès que Moïse le vit paraître pour faire la cérémonie, il lui dit en présence des généraux et de tout le peuple assemblé en grand nombre : « Arrêtez-vous, Luce, et ne pensez pas à m'ordonner évêque. Je reconnais que cette sublime dignité est au-dessus de mes forces et que je ne mérite pas même d'en porter le nom. Cependant si c'est l'ordre de la Providence que j'y sois élevé nonobstant mon indignité, je prends ici le Dieu du ciel et de la terre à témoin que je ne souffrirai jamais que vous mettiez sur moi vos mains teintes et souillées du sang des Saints. » Luce, qui ne s'attendait pas à une pareille apostrophe, y fut d'autant plus sensible que le reproche était public et qu'il sentait dans son âme combien il le méritait. Il lui répondit avec un cœur plein d'émotion : « C'est me faire une injure bien éclatante que de témoigner une si grande horreur pour moi en présence de tout le monde, sans savoir quelle est ma croyance. Que si on vous a fait quelques mauvais rapports de moi, je suis prêt à vous faire une déclaration de foi, à laquelle vous devez plutôt vous tenir, qu'à ce que des calomniateurs ont pu vous dire. » Sozom. ibid.

« Je sais, répliqua Moïse, je sais, Luce, quelle est votre foi ; elle m'est assez connue par les évêques, les prêtres et les diacres que vous avez envoyés en exil et condamnés aux mines. Pensez-vous donc qu'on puisse ignorer ces vexations ? Et y trouvez-vous les caractères de Jésus-Christ et de ceux qui font profession de la foi orthodoxe ? »

Le détestable Luce ne l'entendit qu'avec un étrange dépit. Il aurait voulu le tuer sur l'heure, s'il avait pu suivre la fureur dont il se sentit transporté ; mais il fut contraint de subir toute la honte qu'il méritait, et de consentir par la nécessité des affaires de l'État, de peur de rallumer la guerre des Sarrasins, qu'on conduisît Moïse chez les évêques qu'il avait exilés pour être sacré par eux, ainsi qu'il l'avait demandé.

Après que Moïse eut été sacré par les évêques, confesseurs de Jésus-Christ, il prit soin des Sarrasins que le Seigneur lui avait confiés. Il trouva parmi eux peu de chrétiens; mais il en convertit un très-grand nombre par ses instructions et par ses miracles. Il conserva toujours la pureté de la foi et maintint sa nation en paix avec les Romains.

Quant à la reine Marie, elle demeura toujours unie avec eux depuis l'ordination de Moïse, et envoya même du secours à Valens contre les Goths, dont il se servit très-avantageusement, et après sa mort, lorsqu'ils assiégèrent Constantinople. Elle cimenta de plus son union avec les Romains, en donnant sa fille en mariage à Victor leur général, dont Théodoret et Nicéphore louent beaucoup la pureté de la foi. Tels furent les fruits de l'élection de saint Moïse, je veux dire la conversion d'une grande multitude de Sarrasins et leur paix avec l'empire. On ne sait pas combien de temps il vécut, ni où fut son siége épiscopal.

Bollandus remarque qu'il a dû y avoir une histoire de la conversion des Sarrasins, de leur guerre avec les Romains et de la Vie de saint Moïse, où Socrate, Théodoret, Sozomène et Ruffin ont apparemment puisé ce qu'ils en ont dit; ce qui paraît par l'uniformité de leur narration, puisqu'ils ont vécu à peu près dans le même temps. Le nom de ce Saint était célèbre dès lors, comme on voit par ces anciens historiens. Il faut observer qu'il est différent de Moïse de Raïthe, qui convertit Obédien, dont nous avons parlé au chapitre précédent. L'Église fait mémoire de saint Moïse, dans son *Martyrologe*, au 7 février.

Tome 4



Imp. Ch. Chardon ainé Paris.

Ceroni direx.t

Zénon disciple de Sylvain.

LES BIENHEUREUX SILVAIN ET ZÉNON ET AUTRES DISCIPLES DE SILVAIN [1].

Il semble, après ce que nous avons dit des ravages que les barbares firent dans le désert de Sina, qu'aucun solitaire n'aurait osé y demeurer ; mais il continua d'être habité par de saints ermites. Saint Nil, saint Théodule, saint Jean Climaque et tant d'autres y recueillirent l'esprit de ceux qui y avaient répandu leur sang pour Jésus-Christ, et pour mieux dire encore, ils continuèrent à y participer par leurs prières continuelles et la sublimité de leurs oraisons au sacré commerce que Moïse avait eu avec Dieu, lorsqu'il reçut la loi sur cette montagne.

Le bienheureux abbé Silvain fut du nombre de ceux qui contribuèrent à la rendre célèbre par leurs vertus. Nous aurions pu le mettre avec les Pères du désert de Scété, parmi lesquels il demeura dans les premières années de sa profession, ou le placer avec les moines de la Palestine, puisqu'il y établit un célèbre monastère et qu'il y finit ses jours ; mais il est égal que nous en parlions ici, et nous renfermerons dans ce que nous en dirons tout ce qu'il a fait dans ces trois déserts, et ce qui regarde ses disciples.

On peut le considérer comme un des plus anciens Pères de la solitude, puisqu'il était déjà en réputation d'homme spirituel du temps de saint Moïse chef de voleurs et pénitent, et que Sozomène le met entre ceux qui étaient déjà fort considérables dès le temps de l'empereur Julien. On ne dit pas dans quelle ville il prit naissance, ni à quel âge il s'engagea dans l'état monastique, nous savons seulement qu'il était de Palestine et qu'il se retira premièrement au désert de Scété. On peut présumer de ses

[1] *Vitæ Patrum*, Sozomène, Cotelier, Tillemont.

progrès dans sa nouvelle profession par le grand cas que les autres solitaires de ce lieu faisaient de sa vertu. Il eut douze disciples, et les leçons qu'il donna à saint Moïse montrent qu'il était regardé comme une lumière dont chacun pouvait profiter pour être éclairé dans les voies épineuses de la vie spirituelle. Ce saint abbé vint lui demander si un homme pouvait tous les jours commencer une vie nouvelle, et il lui donna là-dessus les instructions suivantes: « Il faut pour cela, lui dit-il, vous former une règle de conduite dès le matin pour le reste de la journée qui embrasse tous vos devoirs et toutes les vertus. Proposez-vous à l'égard de Dieu, d'être bien fidèle à observer ses commandements et à pratiquer les actes de vertu dont il vous présentera les occasions; de vous y porter avec patience, douceur intérieure et amour; de vous soutenir devant lui dans l'humilité du cœur et l'humiliation du corps; de garder votre retraite et d'y vaquer à l'oraison, que vous accompagnerez de saints gémissements, prenant garde de laisser entrer dans votre esprit les idées des choses du monde et de vous livrer à la satisfaction des sens, surtout des yeux et de la langue, afin que vous puissiez vous présenter devant Dieu dans une grande pureté de cœur et de corps. Proposez-vous à l'égard de vous-même de combattre courageusement les tentations, d'embrasser les travaux de la pénitence, le jeûne, les veilles, les ouvrages manuels; de souffrir la faim, la soif, la nudité, les fatigues, les peines, les persécutions; ne vous contentant pas de savoir ce que vous devez faire, mais le mettant en pratique, afin qu'on puisse dire de vous comme du serviteur fidèle, que vous avez fait valoir au double le talent que vous avez reçu de votre maître; que les vertus que vous pratiquerez ornent votre âme comme d'une robe nuptiale, et que, par votre constance à persévérer dans vos exercices, on vous rende le juste témoignage que vous êtes établi solidement sur la pierre ferme.

« Pour vous y encourager, pensez que la mort est proche et qu'elle peut arriver tous les jours. Regardez-vous comme étant

déjà enfermé dans le tombeau, et par conséquent, comme n'étant plus de ce monde et n'ayant plus rien à prétendre aux choses du siècle dont l'attache et la sollicitude sont comme des épines, qui, selon la parole de Jésus-Christ, étouffe la bonne semence dans les âmes. Conservez fidèlement en vous l'esprit de mortification, d'humilité et de componction, puisque l'Écriture dit que Dieu fait périr ceux qui se complaisent en eux-mêmes ; et entretenez-vous à tout moment dans la crainte de Dieu, selon l'avis du Prophète qui disait : *Votre crainte, ô Seigneur ! que nous avons conçue dans notre âme et qui nous a fait pousser de saints gémissements, nous a produit l'esprit de salut.*

« Exercez-vous donc dans ces sentiments et dans les autres vertus, et ne vous comparez pas avec ceux qui ont fait de grands progrès, comme si vous les égaliez déjà ; mais reconnaissez que vous êtes bien au-dessous de tous, et plus misérable encore que quelque pécheur que ce soit, puisque l'Apôtre dit : *Que si quelqu'un se croit être quelque chose, tandis qu'en effet il n'est rien, il se trompe lui-même et est dans l'illusion.*

« Proposez-vous enfin à l'égard du prochain, de ne juger jamais personne, et de ne point mépriser ceux qui pèchent, mais de vous occuper plutôt à pleurer vos propres fautes sans vous mettre en souci de la conduite des autres. Soyez doux et ne souffrez dans votre cœur aucune émotion de colère, aucun sentiment d'aversion ni de haine ; ne rendez jamais le mal pour le mal ; ne vous réjouissez point quand ceux qui vous offensent sont dans l'affliction, et soyez pacifique envers tout le monde ; car c'est là comme le lien de la perfection. D'ailleurs, ne donnez pas votre confiance à ceux qui tiennent une mauvaise conduite, et n'approuvez en aucune façon le mal qu'ils font aux autres. Cependant ne parlez mal de personne, parce que Dieu seul est le juge des hommes, et que lui seul connaît le fond des cœurs ; ne haïssez donc personne à cause de ses péchés, puisqu'il est écrit : *Ne jugez point et vous ne serez point jugés.* Si vous êtes obligé

de reprendre quelqu'un, prenez garde que vous ne fassiez pire que lui ; si votre frère tombe dans quelque péché, ne vous laissez pas aller pour cela à des sentiments de haine contre lui, mais plutôt tournez-vous du côté de Dieu et priez-le qu'il lui accorde la grâce de se convertir et de faire pénitence; si on vous rapporte une faute que quelqu'un ait faite, répondez : Je ne suis pas son juge, je ne suis qu'un pécheur; je suis un mort enseveli dans le tombeau de mes frères, et un mort n'a plus rien à voir dans la conduite des autres; si vous savez observer ceci fidèlement, vous vivrez de l'esprit de la grâce et sous la protection de Jésus-Christ. »

L'abbé Silvain demeura, à ce qu'on croit, à Scété jusqu'après l'an 363, qui fut celui de la mort de Julien l'Apostat. Il vint au mont de Sina, et s'y joignit aux autres solitaires qui habitaient déjà cette sainte montagne. Il ne put tenir cachés parmi eux les trésors de grâces et de lumière que Dieu avait mis en lui. Il excellait en discrétion et en sagesse, et de plus son zèle était tempéré par la douceur, ce qui le rendait très-propre à la conduite des âmes. Aussi se vit-il bientôt chargé de celles de plusieurs solitaires dans ce nouveau désert.

Cela n'empêchait pas qu'il ne demeurât seul avec son disciple Zacharie, et c'était dans cette retraite qu'il puisait plus facilement auprès de Dieu ce qu'il donnait ensuite aux autres de son abondance. Il fut élevé à ce grand don d'oraison, où Dieu lui révélait ses secrets divins selon qu'il était nécessaire pour son avantage ou celui de ses disciples. Étant un jour assis en une caverne avec eux et d'autres frères, il fut ravi en extase, et tombant le visage contre terre, il y demeura plusieurs heures. Il se releva en pleurant, et quoiqu'on lui en demandât le sujet, il continuait à pleurer sans répondre ; enfin, il se rendit à leurs instances, et leur dit qu'il avait été enlevé au jugement de Dieu et qu'il avait vu condamner à l'enfer plusieurs de ceux qui portaient l'habit de moine, tandis que beaucoup de séculiers avaient été reçus dans le royaume des cieux.

Il fut si touché lui-même de cette vision, que depuis ce temps-là il pleurait presque continuellement, et ne sortait point de sa cellule sans une grande nécessité ; et quand il ne pouvait pas s'en dispenser, il tenait son capuce abattu sur ses yeux, en disant: « Qu'ai-je besoin de voir cette lumière temporelle qui ne me peut servir de rien »?

Une autre fois, son disciple Zacharie étant entré dans sa cellule, le trouva les mains étendues au ciel et dans le ravissement ; il sortit et ferma la porte, et étant revenu à midi et ensuite à trois heures, il le vit encore dans le même état ; enfin, il retourna une heure après et le trouva qui reposait. Il lui demanda ce qu'il avait eu ce jour-là, et le bienheureux abbé lui répondit qu'il était un peu indisposé. Cela n'était pas extraordinaire, car il arrive ordinairement qu'après les extases, l'âme ayant été fortement appliquée à Dieu, semble avoir moins donné d'attention au corps, ce qui fait qu'à mesure que l'extase cesse, le corps se trouve dans une grande faiblesse et comme si on l'avait brisé de coups. Zacharie ne se contenta pas de cette réponse, il se jeta à ses pieds et les embrassant il lui protesta qu'il ne le quitterait point jusqu'à ce qu'il lui eût dit ce qu'il avait vu ; alors Silvain fut obligé de lui avouer qu'il avait été ravi dans le ciel, qu'il avait vu la gloire de Dieu, et qu'il y était demeuré jusqu'alors.

Par une suite merveilleuse de sa communication avec Dieu, il paraissait quelquefois sur son visage et même sur son corps, un éclat extraordinaire comme si c'eût été un ange; et l'on disait, au rapport de Sozomène, que Dieu, pour récompenser sa vertu, avait permis qu'on le vît quelquefois servir par un esprit céleste. Ces grâces extérieures étaient sans doute en partie, ce qui l'obligeait à se cacher aux yeux des hommes. Son humilité ne pouvait souffrir ce qui lui attirait leur estime ou leurs applaudissements, et on rapporte de lui cette excellente parole : «Malheur à l'homme qui a plus de réputation que de mérite. » Il veillait sur lui-même avec tant de soin, qu'il fut obligé d'avouer qu'il n'avait jamais

laissé demeurer dans son cœur aucune pensée qui pût irriter Dieu contre lui; et cette grande pureté de cœur lui avait mérité le don de sagesse et de discrétion que tout le monde admirait en lui. C'était encore par un effet de sa vigilance qu'il captivait ses sens, de peur qu'en ne les tenant pas assez en règle, le souvenir des objets sensibles n'entrât dans son âme et n'y causât quelque dissipation.

Son disciple Zacharie étant allé quelque part pour une affaire, lui recommanda de lâcher l'eau en son absence pour arroser le jardin. Il le fit, et pendant qu'il s'occupait à ce travail, quelqu'un qui le venait voir s'aperçut de loin qu'il avait son capuce abaissé, en sorte qu'il ne pouvait voir précisément qu'à ses pieds. Il s'approcha et lui en demanda la raison; et lui dit avec simplicité que c'était de peur qu'en regardant les arbres son esprit ne fût détourné de son occupation.

On voit par là qu'il avait un jardin qu'il cultivait avec ses disciples; mais il l'avait réduit à des bornes étroites et conformes à la grande pauvreté dont il faisait profession. Il arriva à ce sujet, que s'étant absenté de sa cellule pour quelque temps, Zacharie et quelques autres frères voulurent agrandir ce jardin et en poussèrent plus loin l'enceinte qui n'était qu'une haie. A peine vit-il à son retour ce changement, qu'il prit sa peau de mouton et dit qu'il s'en allait. Tous se jetèrent à ses genoux et le supplièrent de leur dire pourquoi il voulait les quitter; il leur répondit qu'il ne rentrerait point dans sa cellule qu'il n'eût vu la haie remise où elle était auparavant, ce qui fut aussitôt exécuté.

On peut juger encore de son esprit de discrétion par ce qu'il dit au même Zacharie en passant par un monastère, où les frères leur présentèrent à manger; ils mangèrent, en effet, bien que ce ne fût pas encore l'heure de rompre le jeûne des solitaires; mais comme en retournant, Zacharie, pressé de soif, trouva une fontaine et voulut boire, le saint vieillard lui dit: « Vous ne pensez pas, mon fils, qu'on jeûne aujourd'hui ? » — « Mais, mon père,

répondit le disciple, nous avons déjà mangé. » — « Oui, répliqua Silvain, nous l'avons fait par charité, à présent c'est à nous à observer le jeûne. »

On rapporte encore de lui une instruction de sagesse et de discrétion qu'il donna à un religieux étranger qui était venu lui faire visite. Comme ce religieux vit ses disciples occupés au travail, il leur dit : « Pourquoi travaillez-vous tant pour une nourriture qui périt ? Ne savez-vous pas que Marie a choisi la meilleure part ? » Silvain l'ayant su dit à Zacharie : Mettez ce frère dans une cellule où il n'y ait rien à manger, et donnez-lui un livre pour l'entretenir. L'heure de None étant venue, qui était celle du repas, cet étranger se mit à observer par la porte pour voir si l'abbé ne le ferait point appeler pour manger ; mais il attendit inutilement, personne ne parut ; voyant que le temps avait passé il sortit de la cellule, et vint trouver le saint vieillard à qui il demanda si les frères n'avaient pas mangé ce jour-là. « Pardonnez-moi, lui répondit-il, ils l'ont déjà fait. » — « Et d'où vient donc, ajouta l'étranger, que vous ne m'avez pas fait avertir ? » — « C'est, répliqua-t-il, que vous qui êtes un homme tout spirituel, qui avez choisi la meilleure part, et qui passez les journées entières à lire, n'avez pas besoin de cette nourriture périssable. Quant à nous qui sommes charnels, nous ne saurions nous passer de manger, ce qui nous oblige à travailler. » Ce solitaire reconnut son illusion et en demanda pardon, et le saint abbé lui dit : « Avouez donc, mon cher frère, que Marie a besoin de Marthe, et que Marthe contribue aux louanges que l'on donne à Marie. »

Il pratiquait lui-même cette leçon très-fidèlement ; car il travaillait des mains, faisait des cribles et d'autres ouvrages, pour n'avoir pas à se reprocher de manger le fruit du travail des autres. Il était même si désintéressé, qu'un homme lui ayant amené son âne chargé de pain, et l'ayant laissé à sa porte après avoir frappé, il ne voulut pas recevoir ce pain gratuitement, mais il chargea l'âne des cribles qu'il avait faits et les remit à cet homme.

Nous avons dit que sa douceur le rendait très-propre à la conduite des âmes. Ce fut par cette douceur qu'il redonna la paix avec l'esprit de pénitence à un solitaire qu'un autre avait jeté dans le désespoir par son zèle inconsidéré. Ce frère était tombé dans une grande faute par pensée seulement, et dans l'agitation de sa conscience qui la lui reprochait intérieurement, il alla proposer son cas à un autre solitaire, comme d'une autre personne ; celui-ci, au lieu de lui donner les moyens de se relever, lui dit brusquement qu'il avait perdu son âme. « Puisque cela est ainsi, lui dit le frère, je m'en retournerai donc dans le monde.» Il commençait d'en prendre le chemin, lorsqu'il lui vint dans l'esprit de consulter l'abbé Silvain. Il lui parla comme il avait fait au premier ; mais la réponse qu'il en reçut fut bien plus consolante. Le saint vieillard lui dit que nous ne serions pas si sévèrement punis à cause de nos mauvaises pensées que pour des péchés actuels. Ce qu'il confirma par plusieurs passages des saintes Écritures. Cela ouvrit un peu le cœur de ce frère, et dans le sentiment d'espérance qu'il eut, il lui avoua toute sa faute. Alors cet excellent médecin des âmes appliqua sur la sienne un remède tiré des Livres saints, et l'exhortant à la pénitence, il l'assura qu'elle était la voie sûre pour sortir de l'état où il se trouvait, et que c'était une porte toujours ouverte à la réconciliation avec Dieu pour ceux qui retournaient sincèrement à lui par le mouvement de la charité et de l'amour saint. Ce frère profita si bien de cet avis, qu'il parvint en peu d'années à une grande perfection. Alors l'abbé Silvain étant allé voir cet autre vieillard qui l'avait jeté dans le désespoir, lui raconta ce qui était arrivé, et ajouta : « Ce frère, que votre réponse avait porté à se désespérer et qui avait résolu pour cela de retourner dans le monde, brille à présent comme un astre entre les solitaires par l'éclat de ses vertus. »

On ignore pour quel sujet l'abbé Silvain quitta le désert de Sina pour se retirer dans la Palestine ; mais il est établi par les

historiens ecclésiastiques qu'il alla à Gérares [1], ville de cette province, et qu'il y bâtit près du torrent de Besor un grand et célèbre monastère, qui fut rempli d'excellents sujets. Nous ne savons plus rien du reste de sa vie. Il faut parler à présent de quelques-uns de ses disciples qui entrent dans son histoire, et nous font encore mieux connaître son rare talent pour la conduite des âmes.

Nous avons dit qu'il en avait douze lorsqu'il était à Scété; Zacharie le suivit en Palestine et lui succéda dans le gouvernement du monastère. Mais l'histoire ne nous en dit pas davantage, si ce n'est que Sozomène rapporte que de son temps on découvrit près de l'Euthéropole, vers l'an 415, le corps du prophète Zacharie, fils de Joïada, qui avait à ses pieds un enfant vêtu à la royale, et que personne ne put savoir qui pouvait être cet enfant; et il ajoute que notre Zacharie en donna l'explication sur ce qu'il en avait lu dans un ancien livre hébreu, où il était dit que le roi Joas ayant fait mourir le saint Prophète, Dieu le punit par plusieurs fléaux dont il affligea sa maison, et particulièrement par la perte de son fils, qu'il chérissait extrêmement, et qui mourut sept jours après le Prophète; de sorte que le prince, touché de ce malheur et comprenant que c'était une punition de Dieu, voulut, pour donner une marque publique de son repentir et pour tâcher d'apaiser la justice divine, que cet enfant fût enseveli aux pieds du Prophète, dont on trouva le corps aussi frais que s'il avait été vivant. Il avait la tête rasée et petite, le nez long, la barbe épaisse et les yeux un peu enfoncés et couverts de sourcils.

Marc fut aussi disciple de l'abbé Silvain. Il excellait en obéissance, et cela le lui rendait si cher, que les autres disciples en conçurent quelque tristesse et s'en plaignirent aux anciens. Ceux-ci vinrent voir l'abbé Silvain dans l'intention de lui en

[1] Ancienne ville des Philistins, à l'est de Gaza, résidence d'Abimélech.

faire une représentation, comme d'une faute dont il se rendait coupable. Il les reçut avec les marques de charité qui lui étaient habituelles, et sans attendre qu'ils lui parlassent du sujet qui les amenait, il les conduisit aux cellules de ses disciples les uns après les autres, et frappant à leur porte, il leur dit en les appelant par leur nom : « Mon frère un tel, venez un peu, j'ai besoin de vous. » Mais pas un ne se pressa de se rendre à ses ordres. Quand il les eut tous parcourus, il vint à celle de Marc, qui sortit au même instant qu'il entendit sa voix. Silvain lui commanda quelque chose à faire, et dans cet intervalle il dit aux anciens : « Voyez comme les autres disciples n'ont pas encore paru, bien que je les aie appelés. » En même temps il les fit entrer dans la cellule de Marc pour voir à quoi il s'occupait, lorsqu'il l'avait appelé, et ils trouvèrent qu'il écrivait, et que son obéissance avait été si prompte, dès qu'il l'avait entendu, qu'il n'avait pas même achevé de former un *o* qu'il avait commencé d'écrire. Les anciens admirant une si exacte obéissance, dirent à Silvain : « En vérité, mon Père, vous avez bien sujet d'aimer ce disciple, et nous l'aimons à présent aussi bien que vous; car il doit être très-agréable à Dieu. »

L'obéissance de Marc n'était pas seulement extérieure ; il ne savait penser que comme son père spirituel ; il croyait plus à sa parole qu'à ce que ses yeux lui montraient, tant il était accoutumé d'obéir aveuglément. Silvain voulut en donner encore aux anciens une preuve convaincante. Il se promenait avec eux dans le désert, et Marc y était aussi. Dans ce temps-là ils aperçurent un marcassin, et Silvain profitant de l'occasion pour leur faire voir que ce disciple ne savait jamais le contredire, lui dit devant eux : « Voyez, Marc, ce jeune buffle comme il a de jolies cornes? » Marc aurait pu répondre naturellement que ce n'était pas un buffle et que c'était plutôt le petit d'un sanglier et qu'il n'avait point de cornes ; mais au lieu de cela il répondit avec simplicité : « Oui, certes, mon Père, vous avez raison. » Les anciens admi-

rèrent encore plus la simplicité de cette réponse qui montrait un esprit parfaitement docile, et ils en furent si édifiés qu'elle le... servit même d'instruction.

Ce ne fut pas la seule vertu qui éclata dans ce fervent disciple. Il était entièrement dégagé du monde, et de tout ce qu'il pouvait y avoir de plus cher. Sa mère vint le voir en grande pompe, et suivie d'un grand nombre de personnes. L'abbé Silvain se présenta pour la recevoir, et elle le pria de lui envoyer son fils. Il lui dit donc d'y aller, et son obéissance toujours pompte fit qu'il s'y rendit dans le même état où il se trouvait, ayant un sac tout déchiré et recousu de différentes pièces et le visage noirci de suie et de fumée, parce qu'il était occupé alors à la cuisine. Il se présenta dans cet équipage à sa mère et à tout ce monde, et fermant doucement les yeux, il leur dit par trois fois : Je vous salue; après quoi il se retira. Il ne fut point reconnu, et tous crurent que c'était quelqu'un des frères que le hasard avait amené là. Sa mère envoya donc de nouveau à l'abbé Silvain pour voir son fils, et celui-ci le fit appeler pour savoir d'où vient qu'il tardait tant de s'y rendre. « J'y ai été, mon Père, lui répondit Marc, ainsi que vous me l'aviez ordonné; mais je vous supplie de ne me plus commander la même chose, parce que je serais en danger de vous désobéir. » L'abbé Silvain alla donc trouver sa mère, et lui dit que celui qui avait paru et qui l'avait saluée par trois fois était son fils. Il tâcha de la consoler et de la porter à se retirer sans en exiger davantage.

Marc suivit son abbé à Sina, où sa mère lui envoya dire encore qu'elle le conjurait les larmes aux yeux de lui envoyer son fils, afin qu'elle eût la consolation de le voir. Silvain lui dit d'y aller; et comme il voulait obéir, il prit sa peau de mouton et vint le saluer avant que de sortir, mais en même temps il se mit à pleurer; ce que l'abbé voyant, il ne jugea pas à propos de le lui commander davantage, ainsi il n'y alla point.

Il paraît par une circonstance de sa mort qu'il n'était pas

moins favorisé de Dieu, qu'il était chéri de Silvain; puisqu'il y a lieu de présumer que l'heure lui en fut révélée. Silvain se préparait à partir pour la Palestine, et Marc lui dit : « Mon Père, je ne puis me résoudre à quitter Sina, et cependant je ne voudrais pas me séparer de vous; mais je vous conjure de différer de trois jours seulement votre voyage. » Silvain le fit, et Marc mourut au bout de ces trois jours.

Les Grecs dans leurs *Ménées* parlent fort avantageusement de saint Zénon, autre disciple de l'abbé Silvain, et marquent sa fête le 19 juin. Ils disent de lui que son obéissance incroyable, son extrême austérité et son amour pour la pauvreté, lui firent mériter le don des miracles : Qu'il délivra un grand nombre de possédés, et qu'après une vie sainte il alla jouir de Dieu âgé de soixante-deux ans. Ces grandes faveurs du Ciel paraissent très-bien s'accorder avec ce que nous en allons dire sur d'autres témoignages.

Lorsqu'il demeurait à Scété, il sortit une nuit de sa cellule pour aller au marais; mais il s'égara tellement, qu'après avoir marché trois jours et trois nuits sans reconnaître où il était, les forces lui manquèrent et il tomba à demi mort. Tandis qu'il était ainsi par terre, il vit un enfant devant lui avec du pain et une cruche d'eau qui lui dit de se lever et de manger. Zénon craignant que ce ne fût quelque illusion du malin esprit, eut aussitôt recours à la prière, l'arme ordinaire des saints contre les démons, et l'enfant le loua d'avoir prié; mais Zénon ne s'y fia pas d'abord, il pria une seconde et une troisième fois, et l'enfant continua à lui dire qu'il avait très-bien fait de prier. Alors, ne pouvant plus douter que la Providence ne lui eût envoyé ce secours dans son pressant besoin, il prit avec actions de grâces la nourriture qu'elle lui présentait par les mains de cet enfant. Quand il eut achevé son petit repas, l'enfant lui dit : « Vous vous êtes éloigné d'autant de votre cellule que vous avez fait de chemin. Suivez-moi et je vous y mènerai. » En effet, il le suivit

et il s'y trouva en peu de temps. Il pria l'enfant d'y entrer avec lui pour faire la prière ensemble; mais au moment qu'il y entra l'enfant disparut.

Étant en Palestine il fut obligé de faire un voyage, et il se trouva si fatigué du chemin, qu'il s'assit sous un arbre auprès d'un champ semé de concombres; il lui vint dans l'esprit d'en prendre un et de le manger, ce qui lui parut une chose de peu de conséquence; mais faisant réflexion sur cette pensée, il dit en lui-même : « Si les voleurs sont condamnés à de grands supplices, il faut voir, puisque je veux voler, si je pourrai en souffrir de semblables. » Il se tint pour cela durant cinq jours exposé à la chaleur du soleil, en sorte que son corps en fut tout rôti, et raisonna ensuite ainsi : « Je vois bien que je ne saurais souffrir les supplices auxquels on condamne les voleurs ; je dois donc bien me garder de voler comme eux ; mais je dois plutôt travailler selon ma coutume et me nourrir de ce que j'aurai gagné par mon travail. »

On dit de lui qu'il s'était proposé de ne rien recevoir de personne; et il arriva de là que ceux qui lui apportaient quelque petit présent s'en retournaient tristes, parce qu'il les refusait. D'autre part, comme on le tenait pour un saint, il y avait des personnes qui eussent désiré de recevoir de lui quelque marque de son affection ; mais comme il pratiquait une étroite pauvreté, il n'avait jamais rien à leur donner, et ils s'en allaient aussi tristes. Voyant donc qu'il attristait tout le monde par cette conduite, il dit en lui-même : « Que ferai-je pour ne causer de la peine à personne ? il vaut mieux que je reçoive ce qu'on me présentera, et que je donne ce qu'on me demandera. » Il le fit ainsi, et par là satisfaisant tout le monde, il trouva sa tranquillité dans le service qu'il rendait aux autres.

Nous avons de lui quelques sentences édifiantes. Il disait : « Si vous voulez que Dieu exauce promptement vos prières, commencez dès le matin, quand vous serez levé et que vous aurez étendu

vos mains vers le ciel, de prier de tout votre cœur pour vos ennemis, même avant que pour vous-même, et soyez assuré qu'il vous accordera tout ce que vous lui demanderez. »

Il donnait aussi cet avis pour éviter les piéges de la vanité : « Ne demeurez point en un lieu qui soit célèbre ; ne vous mettez point avec un homme qui ait de la réputation, et ne jetez point les fondements d'une cellule qu'on puisse désigner par votre nom, en disant : C'est la cellule d'un tel frère. »

Un solitaire d'Égypte vint lui faire visite, et lui déclara toutes les tentations qu'il souffrait. Il admira son humilité dans cet aveu, et dit : « Les Égyptiens cachent les vertus qu'ils ont et ne manifestent que leurs défauts. Les Syriens et les Grecs font tout le contraire, ils se glorifient des vertus qu'ils n'ont pas, et cachent les défauts qu'ils ont. »

D'autres frères vinrent un jour le prier de leur donner l'explication de ce passage de Job : *Le ciel même n'est pas pur en la présence de Dieu ;* et il répondit : « Les hommes ne se mettent point en peine de leurs péchés, et veulent pénétrer les choses du ciel. Le sens pourtant de ces paroles est qu'il n'y a que Dieu seul qui soit pur. »

Job. 15, v. 15.

Il y avait dans un village un homme qui jeûnait beaucoup, et qu'on appelait pour cela le *Jeûneur*. Zénon le sut, et le fit prier de le venir voir. Il y vint avec joie, et après avoir fait la prière ensemble selon l'usage des solitaires, qui commençaient toujours par là les visites qu'ils recevaient ou qu'ils faisaient, ils s'assirent et Zénon se mit à travailler en silence. Le jeûneur voyant qu'il n'entrait point en discours avec lui commença à s'ennuyer, et lui dit enfin : « Priez pour moi, mon Père, je vais me retirer. » — « Et pourquoi ? » lui dit Zénon. — « C'est, répondit-il, que je me sens le cœur dans un feu que je n'ai jamais senti, et je ne sais ce que c'est ; cependant quand je suis dans le village je n'éprouve rien de pareil, au contraire, je jeûne sans peine jusqu'au soir. » — « Ne vous en étonnez pas, lui dit Zénon ; au village vous vous

nourrissez par les oreilles (il entendait ceci par les applaudissements qu'il recevait). Mais, croyez-moi, mangez désormais à l'heure de None, et cachez avec soin le bien que vous faites. » Le jeûneur suivit cet avis, et trouva que depuis il avait peine de jeûner jusqu'à None, c'est-à-dire jusqu'à trois heures, lui qui auparavant prolongeait son jeûne jusqu'au soir. Ceux de son village qui le connaissaient et avaient tant loué sa mortification, s'aperçurent de ce changement et commencèrent à rabattre de leur estime. Ils dirent même qu'il était possédé du démon. Il vint le rapporter à Zénon, qui lui dit : « A présent vous êtes dans la véritable voie de Dieu. »

Il nous reste à parler de l'abbé Nathyr ou Nétra, autre disciple de l'abbé Silvain. Il ne paraît pas qu'il ait demeuré ailleurs qu'à Sina, jusqu'à ce qu'il fût tiré de la solitude pour gouverner l'église de Pharan. Comme le désert de Pharan était vers le pays des Sarrazins, on croit que Nathyr pourrait bien avoir été leur second évêque, et succédé à saint Moïse dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Nathyr, consacré évêque, redoubla ses austérités corporelles. Son disciple lui en demanda la raison, et il lui répondit : « Quand j'étais dans la solitude, je vivais dans la pauvreté et dans le repos ; et j'usais de plus de modération pour ménager ma santé, de crainte qu'étant malade je ne fusse obligé de chercher les commodités de la vie qui me manquaient ; mais à présent que je suis engagé dans le monde, où je me trouve dans une infinité d'occasions de sortir des bornes de la modération ; s'il arrive qu'en augmentant mes austérités, pour me prémunir contre ces occasions, je tombe malade, je ne manquerai pas de secours, et je n'aurai pourtant rien fait qui contrevienne à la résolution que j'ai prise de vivre toujours en solitaire. »

SAINT NIL ET THÉODULE, SON FILS, SOLITAIRES [1].

Nous sommes d'autant plus assurés de ce que nous allons dire de saint Nil, de son fils saint Théodule et de quelques solitaires de Sina, massacrés par les Sarrazins, que c'est de saint Nil lui-même que nous l'apprenons.

Saint Nil était d'une famille considérable de Constantinople [2] ; et sa condition distinguée jointe à ses qualités personnelles l'élevèrent à la dignité de gouverneur de cette ville impériale, qu'il exerça sous le grand Théodose et son fils Arcade. Il épousa une femme digne de son mérite et par sa naissance et par ses vertus. Tout lui riait. Il avait de grandes richesses, il était dans un haut rang, Dieu avait béni son mariage en lui donnant des enfants, deux fils, qui pouvaient soutenir sa maison dans la suite et être sa consolation dans sa vieillesse, et il vivait avec son épouse dans cette union étroite qui rend les mariages parfaitement heureux.

Mais Dieu demandait de lui des sacrifices auxquels personne n'eût pensé, et qui devaient l'élever à une perfection bien différente de son état selon le monde. Il l'y prépara par des lumières secrètes sur la vanité de sa prospérité présente : elles l'en dégoûtèrent entièrement et le déterminèrent enfin à abandonner le siècle et à se retirer dans la solitude.

Baillet a cru que ce changement commença à s'opérer dans son cœur par les prédications de saint Jean Chrysostome; mais il est trop difficile de concilier le temps de sa retraite dans le désert avec celui de l'entrée de ce Saint dans le gouvernement de l'Église de Constantinople, si l'on veut que ce soit là qu'il l'ait connu,

[1] Œuvres de saint Nil, Nicéphore, Photius, Tillemont, dom Ceillier, Baillet.

[2] Tillemont croit cependant qu'il était d'Ancyre-en-Galaire, et dom Ceillier l'a suivi.



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris. Ceroni direx.t

Saint Nil & Saint Théodule.

et qu'il se soit rendu son disciple comme on lui en donne la qualité. Il paraît par ses écrits qu'il avait pour ce Saint les mêmes sentiments que saint Isidore de Péluse, et qu'il ne lui céda point dans la défense de sa cause; comme nous le verrons dans la suite de son histoire.

Saint Nil étant entièrement déterminé à quitter le monde, le consentement de sa femme était nécessaire, et il l'obtint par la soumission qu'elle avait toujours eue pour lui, quoique d'ailleurs cette séparation lui coûtât beaucoup de larmes et lui fût presque aussi douloureuse que la mort. Ainsi le sacrifice fut grand de part et d'autre. Mais Dieu avait ses desseins sur saint Nil et sur son fils qu'il voulait rendre les victimes de son amour en les rendant celles de son autorité sur les cœurs. Saint Nil, pour consoler sa femme, lui laissa un de ses enfants, et se retira avec son fils Théodule, qui participa depuis à ses croix et à ses mérites.

L'asile qu'il choisit pour se sauver des dangers du siècle fut le mont Sina, où il s'arrêta parmi les anachorètes qui sanctifiaient cette solitude par leur vie toute céleste. On voit par le récit qu'il en fait que les saints habitants de ce désert avaient conservé toute la ferveur de ceux qui les avaient précédés cent ans auparavant, et qui avaient terminé glorieusement leur course par le martyre.

Il n'est rien de si édifiant que ce qu'il dit de leur genre de vie. « Les uns, dit-il, demeurent dans de petites cellules, les autres dans des cavernes que la nature a formées ; et ils sont placés à une certaine distance les uns des autres, en sorte qu'ils peuvent vivre dans une sainte union entre eux et s'aider dans le besoin, et que la proximité n'est point un obstacle au rigoureux silence qu'ils veulent garder.

« Ils ne pratiquent pas tous la même abstinence : c'est selon les forces de chacun. Il y en a peu qui mangent du pain. La plus grande partie vit de fruits et d'herbes crues; il y en a qui ne prennent de nourriture qu'à la fin de la semaine, d'autres au

milieu, d'autres une fois dans deux jours. La charité qui les unit les uns aux autres bannit l'envie bien loin de ce lieu. Ceux qui excellent en vertu, au lieu de l'attribuer à leurs travaux, rapportent tout à la grâce de Dieu, et ceux qui ne sont pas autant avancés dans la voie de la vertu que les autres, ne l'attribuent point à la faiblesse de leur corps, mais à leur lâcheté et à leur négligence ; ainsi tous se conservent et se soutiennent dans les sentiments d'une véritable humilité. C'est aussi pour mieux pratiquer cette excellente vertu qu'ils fuient le commerce du monde, ne voulant que Dieu pour témoin de leurs bonnes œuvres, soit pour n'en pas recevoir la récompense en cette vie par les applaudissements des hommes, soit parce qu'ils ne veulent plaire qu'à Dieu seul.

« La pauvreté dont ils font profession égale leur abstinence. Comme on ne connaît point chez eux les assaisonnements qui flattent le goût, aussi n'y connaît-on point l'image de César gravée sur l'argent. On ne parle point parmi eux d'acheter ou de vendre. Ils donnent et ils reçoivent gratuitement, et se secourent ainsi les uns les autres par le seul motif de la charité fraternelle et chrétienne. Ils s'assemblent tous les dimanches à l'église, soit pour y participer aux divins mystères, soit pour s'animer réciproquement par de saints entretiens, et afin qu'une retraite trop longtemps prolongée n'engendre pas l'oubli et n'affaiblisse pas la charité et la douceur en les rendant sauvages.

« Ces pieuses conférences qu'ils ont alors entre eux sont d'un très-grand avantage pour leur âme, et principalement aux plus jeunes. Elles les animent à bien combattre les tentations; car ils n'ont d'autre guerre à soutenir que celle de l'esprit. On y recommande la mortification des sens, et surtout de la bouche, l'occupation, le renoncement à la vanité, à l'orgueil, à l'amour-propre, et toutes les autres vertus. Comme le pays qu'ils habitent est célèbre par les grâces que Dieu y a faites à son serviteur Moïse, et par le séjour qu'y fit Élie lorsqu'il fuyait la persécution de

l'impie Jézabel, aussi tâchent-ils de s'animer de l'esprit de l'un et de l'autre, et de retracer en eux-mêmes leurs vertus ; la douceur et l'humilité de Moïse, comme la ferveur d'Élie. Bien éloignés d'imiter les murmures des Israélites, qui osèrent témoigner du dégoût pour la nourriture que Dieu leur envoyait du ciel, et qu'ils ne purent soutenir l'absence de Moïse pendant les quarante jours qu'il fut sur la montagne où Dieu lui donna la loi, sans oublier ce qu'il avait fait pour eux et sans s'abandonner à l'impiété; ces saints solitaires, loin de rechercher la délicatesse des mets et de désirer rien de superflu, se retranchent même du nécessaire, et se soutiennent constamment dans la piété par leur application à s'y avancer toujours plus. »

Ce fut donc pour se retirer parmi ces Saints, dont il fait un si magnifique éloge, que Nil quitta tout ce qu'il avait de plus cher au monde et tout ce qui pouvait l'y flatter, sa femme, son enfant, ses parents, ses amis, sa dignité, ses richesses, et qu'il embrassa avec eux un genre de vie entièrement opposé à son premier état. Il choisit pour le lieu de sa demeure la montagne même de Sina, et il y vécut parmi les anachorètes ; car, outre ces saints ermites, il y avait aussi un monastère où d'autres solitaires vivaient en commun, et où l'on mangeait à trois heures après midi, comme il paraît par l'exemple de ce frère qui condamnait le travail des mains, dont nous avons parlé dans la Vie de l'abbé Silvain. .

Saint Nil s'y réduisit à un si grand dépouillement de toutes choses, qu'écrivant à un évêque nommé Ariston, pour le remercier des grâces qu'il en avait reçues, il lui avoue qu'étant hors d'état de les reconnaître, il substitue Dieu en sa place pour lui rendre avec usure tout ce qu'il avait fait en sa faveur. Il s'y appliqua également aux autres vertus religieuses, et il paraît assez, par le don de prophétie que Dieu lui communiqua, par les traités ascétiques qu'il composa, et par le grand nombre de lettres qu'il écrivit, qu'il était favorisé de Dieu d'une manière particu-

lière, et que sa vertu lui donnait une grande autorité sur les esprits, dont il se servait avantageusement pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Ainsi il faisait sur la montagne de Sina ce que saint Isidore faisait à Péluse; et on peut les regarder l'un et l'autre comme deux grands astres que Dieu avait placés dans le désert pour éclairer le monde entier du fond de leur solitude.

On présume que l'abbé Silvain, dont nous avons parlé au chapitre précédent, était supérieur du monastère de Sina, quand saint Nil se retira sur cette montagne, et que ce fut au plus tard en 390. Il vécut plusieurs années dans le repos de sa solitude, goûtant dans sa retraite cette paix de l'âme qui est le fruit des vertus et de la pureté de la conscience. Ce ne fut pourtant pas sans avoir à lutter contre les malins esprits, qui lui livrèrent même des combats extérieurs, entrant dans sa cellule avec des vacarmes, des bruits et des sifflements effroyables, lui apparaissant tantôt sous la figure de barbares, comme s'ils voulaient le tuer, et tantôt sous celle de bêtes sauvages qui le menaçaient de le dévorer, ou bien formant devant ses yeux des éclairs ou des étincelles, ou donnant des secousses à sa cellule comme si elle allait crouler sur lui, afin de le troubler et de l'épouvanter; mais il méprisait tous ces prestiges, et il écrit à d'autres solitaires qui souffraient les mêmes tentations, de ne point s'en étonner et de les mépriser plutôt que de les craindre, en se prémunissant contre ces esprits fantastiques, des armes de la prière, de la foi et du signe de la croix qui les fait dissiper comme la fumée.

Nous avons vu dans plusieurs endroits de cet ouvrage, que depuis que les solitaires avaient peuplé les déserts et y pratiquaient la perfection religieuse, les démons les attaquaient souvent non-seulement dans l'esprit par différentes tentations intérieures, mais encore dans les sens et par des apparitions sous des figures effrayantes. Ils les frappaient même quelquefois cruellement; Dieu le permettant ainsi pour exercer leur patience et les faire croître en mérites. Nous ne doutons point qu'ils n'aient

également outragé saint Nil de cette façon, puisqu'après avoir marqué aux solitaires Laurent, Fauste et Épinique, que les démons tâchaient d'épouvanter par ces visions fantastiques, de mépriser leurs figures et leurs menaces et de s'armer de la foi et de la prière; il ajoute qu'il avait eu souvent les mêmes attaques et encore de plus grandes; et dans une autre lettre qu'il leur écrivit, il dit positivement qu'il en avait reçu des blessures.

Ces persécutions extérieures de la part des démons ne le touchaient point, parce qu'il savait qu'elles ne pouvaient pas nuire à son âme; et qu'étant soutenu par la grâce du Seigneur, elles n'étaient que de vains efforts de leur malice, dont ils souffraient eux-mêmes plus que lui, et qui augmentaient leurs tourments, en lui procurant un plus grand moyen de mériter des récompenses dans le ciel. Il était donc insensible à ces vexations. Mais il n'en était pas de même lorsqu'il s'agissait des intérêts de Dieu et de l'Église. Son âme en était vivement pénétrée de douleur; il ne pouvait voir Dieu offensé et son Église persécutée en la personne de ses plus saints Mystères, sans que son zèle s'enflammât. Il parlait alors avec une sainte liberté, et n'envisageant que Dieu, il s'élevait au-dessus des considérations humaines.

Cela parut surtout dans l'affaire de saint Jean Chrysostome. Ce Saint, ayant été banni de Constantinople en 404 et relégué à Cucusus, saint Nil ne put voir l'injure qu'on faisait à ce grand homme, et en sa personne à toute l'Église, sans s'en plaindre à l'empereur Arcade. « Vous avez, lui dit-il, banni Jean, évêque de Bysance, la plus grande lumière de la terre, et vous l'avez banni sans sujet; vous laissant aller par une extrême légèreté, à des évêques qui n'ont pas les sentiments qu'ils doivent avoir. Après donc que vous avez privé l'Église catholique d'un docteur qui lui donnait des instructions si pures et si orthodoxes, du moins ne soyez pas insensible à votre faute. »

On sait de quels malheurs Constantinople et son voisinage furent accablés après le bannissement de ce Saint. Le jour même

qu'il partit, l'église et une partie de la ville furent consumées d'un feu qui tomba du ciel. Peu de mois après, tout le pays fut ravagé par une grêle extraordinaire, l'impératrice Eudoxie, la plus cruelle ennemie de ce Saint, alla comparaître devant le tribunal de Dieu, et il se faisait à son tombeau des secousses épouvantables.

Arcade, effrayé de ces marques éclatantes de la colère de Dieu, eut recours à saint Nil qui lui répondit avec la même fermeté qu'auparavant : « Comment prétendez-vous voir Constantinople à couvert de ces fréquents tremblements de terre et des feux du ciel, puisqu'il s'y commet un si grand nombre de crimes, et que l'injustice y domine avec une pleine autorité depuis que l'on en a banni le très-heureux évêque Jean, la colonne de l'Église, la lumière de la vérité, la trompette de Jésus-Christ ? Comment me demandez-vous d'accorder mes prières à cette ville, que la colère de Dieu punit par les tremblements qui l'agitent, et par les foudres du ciel dont elle attend tous les jours d'être consumée, pendant que mon cœur est consumé par le feu de l'affliction et mon esprit agité d'un tremblement continuel, à cause des excès qui se sont commis en ce temps-ci à Constantinople ? »

Il prend également la défense de saint Jean Chrysostome dans d'autres lettres. Il dit qu'en s'élevant contre les pécheurs il avait imité Jésus-Christ. Que ceux qui l'accusaient d'avoir agi par un excès de zèle, devaient faire le même reproche à saint Jean-Baptiste ; que les évêques qui avaient surpris l'empereur Arcade pour le faire bannir ne l'avaient persécuté que parce qu'ils étaient jaloux de sa vertu. Enfin, il nous apprend en écrivant ceci à Sévère, qui avait été préfet de Constantinople, qu'après l'exil de ce saint docteur beaucoup de ses ennemis avaient été punis de Dieu, et avaient avoué en pleurant qu'ils avaient commis un grand péché contre ce juste.

Le même zèle qui lui faisait prendre avec tant d'ardeur la défense de ce saint homme, le portait aussi à combattre l'erreur et

à soutenir la pureté de la foi ; c'est ce qui nous a procuré ses excellentes lettres sur divers points dogmatiques qui font voir qu'il n'était pas moins éclairé dans la doctrine de l'Église sur la foi, qu'il excellait par la sainteté de ses mœurs. Nous en dirons quelque chose en parlant de sa doctrine spirituelle.

Il reprenait aussi quelquefois les pécheurs avec une fermeté et une force évangélique ; il leur faisait des réprimandes très-sévères, et les menaçait de la rigueur des jugements de Dieu. Il condamna même ouvertement les violences et l'avarice de quelques évêques. Il prédit à d'autres personnages constitués dans un haut rang dont ils abusaient, les châtiments que leurs crimes méritaient. C'est ainsi qu'écrivant à Lycurgue, qui était un des plus qualifiés de l'empire, puisqu'on lui donnait le titre d'*illustre ;* il lui fait voir combien était vaine et ridicule la passion démesurée qu'il avait d'amasser des richesses, pour les laisser à un jeune homme de ses parents ; et il l'avertit d'avance qu'il verra mourir dans peu de temps cet héritier prétendu, et que même avant cela Dieu exercera le même jugement sur deux autres personnes de sa qualité nommées Aristophane et Crescent. Il prédit aussi à un nommé Lause qui, n'ayant ni enfants ni frères, avait aussi la même passion d'amasser sans cesse des trésors, qu'il aurait la douleur de voir dissiper par des crimes ce qu'il avait acquis par des crimes.

Laurien, qui avait été préfet de Constantinople, ou peut-être même du prétoire, et qui était païen, avait fait enlever et mettre en prison quelques personnes qui s'étaient réfugiées dans l'église du saint martyr Platon à Ancyre. Saint Nil lui écrit dans les termes les plus forts et lui déclare que Dieu, pour le punir et venger le saint martyr, ferait qu'il tomberait dans la disgrâce de l'empereur, qu'il serait contraint de chercher sa sûreté dans l'église qu'il avait violée ; qu'ensuite lui et ceux qui lui étaient les plus chers, tomberaient dans une maladie très-fâcheuse, qu'après tout cela les grands biens dont il jouissait seraient con-

fisqués, et qu'il verrait alors si son Saturne qu'il adorait, viendrait le consoler dans son malheur. Il marque aussi à Néron, qualifié grand maître, qu'il n'éviterait point les châtiments que son impiété méritait, et que vers la fin de sa vie il se trouverait accablé par une chute effroyable.

On peut regarder ces menaces non-seulement comme un effet de son zèle ardent, mais aussi comme une preuve que Dieu l'avait avantagé par une grâce parculière de l'excellent don de prophétie; ainsi lorsqu'il écrivait avec tant de véhémence et qu'il faisait des réprimandes si sévères, c'était par l'esprit de Dieu qui l'éclairait et le dirigeait, et non point par l'effet d'une mauvaise humeur, puisqu'il savait si bien régler ses expressions lorsqu'il écrivait, qu'il les accommodait au besoin de ceux qu'il voulait ramener au bien; et comme la charité ou plutôt Dieu qui conduisait sa plume, le lui inspirait selon les circonstances.

Nous voyons en effet que cet homme, qui paraît tout de feu contre certains pécheurs, ne laisse pas de reprendre un évêque nommé Olympe de ce qu'il en traitait quelques-uns avec trop de sévérité, et en particulier deux personnes nommées Philémon et Sosandre. Il lui marque qu'il craint pour lui que Dieu ne le traite avec la même rigueur qu'il fait éprouver aux autres. Il lui rapporte là-dessus l'exemple d'un évêque nommé Carpe, dont la vision est marquée dans l'épître huitième de celles qu'on attribue à saint Denis l'Aréopagite et qui est fort connue : « Enfin, lui dit-il, privez-les de l'entrée de l'Église durant le temps prescrit par les canons des Apôtres; reprenez-les, instruisez-les, exhortez-les; attirez sur eux par vos prières la miséricorde de Jésus-Christ. Renouvelez-les, fortifiez-les, lavez-les dans leurs propres larmes, ornez-les de leurs jeûnes, purifiez-les par de fréquentes veilles, et faites-leur recouvrer par la prière les divins vêtements de la sainteté, dont la malice du démon et l'iniquité des méchants hommes les ont dépouillés. Soutenez-les dans une ferme espérance lorsque vous les verrez prier, gémir, faire l'aumône, et tra-

vailler à se rendre propice Jésus-Christ notre Sauveur, qui seul est plein de miséricorde et de clémence. »

Gaïnas, ce redoutable général des Goths qui avait fait trembler l'Empire romain, lui écrivit plusieurs lettres comme on le voit par les réponses que nous en avons. Il lui proposa quelques questions sur la divinité de Jésus-Christ. Mais comme saint Nil comprit qu'elles lui étaient suggérées par les ariens dont il suivait les erreurs, il ne voulut point les approfondir, voyant bien, comme il le lui mande nettement, que tout ce qu'il dirait de ce mystère si sublime, ne servirait de rien à des oreilles mortes et corrompues par le venin de l'hérésie. Et c'est ainsi que ce Saint, qui ne voulait pas prodiguer son temps à écrire des lettres, lorsqu'elles ne pouvaient point produire de bons effets, aimait mieux se taire que de parler seulement pour disputer, de peur de jeter des perles précieuses de la vérité aux bêtes immondes, contre la défense de l'Évangile.

Dieu, qui avait donné une si grande réputation à son serviteur, qu'il était respecté et consulté de toute part et par les personnages les plus distingués en dignité, en science et en vertu, voulut l'éprouver par une affliction très-sensible, et qui servit à accroître son mérite devant lui encore plus qu'il n'éclatait aux yeux des hommes. Nous avons dit que quand il quitta le monde, il amena avec lui au désert, son fils Théodole tout enfant, ils demeurèrent plusieurs années ensemble sur la montagne de Sinaï, d'où ils descendaient quelquefois en un lieu de cette même montagne habité par d'autres solitaires, qu'ils allaient visiter, et ce lieu s'appelait le buisson, parce que c'était l'endroit où Dieu avait apparu à Moise au milieu d'un buisson ardent.

Il arriva donc que soupant un soir avec ces solitaires, son fils et un autre Théodule qui était le prêtre de ce lieu, celui-ci leur dit à tous avec un air de bonté plus marqué qu'à l'ordinaire : *Que savons-nous si nous nous retrouverons jamais à manger ensemble avant notre mort?* L'événement suivit cette parole de

si près qu'on put le regarder comme une prophétie plutôt que comme un simple discours.

Dès le lendemain, après qu'ils eurent chanté les hymnes du matin, il parut une bande de Sarrazins de la tribu la plus cruelle qu'il y eût peut-être dans toute l'Arabie, qui se répandit dans leur désert, pilla toutes les provisions de fruits qu'ils avaient amassées pour l'hiver dans leurs pauvres cellules, et vint ensuite les attaquer dans l'église, poussant des cris épouvantables accompagnés d'un langage barbare auquel on n'entendait rien. Ces bandits les firent sortir du Lieu saint, les dépouillèrent de leurs habits, et les mirent tous à nu. Deux d'entre eux se saisirent du prêtre Théodule, et le frappèrent l'un après l'autre de leur épée, sans qu'il témoignât par aucun mouvement la moindre tristesse ni la moindre frayeur de la mort. Il se contenta de prononcer tout bas ces paroles : *Que le Seigneur soit béni.* Il tomba en même temps sur son visage après le second coup qu'il reçut, et qui, ayant porté sur l'épaule, la lui ouvrit jusqu'à la poitrine, et en tombant ainsi, il prit une situation si religieuse, que dans l'état de nudité où il était, il garda toutes les règles de la modestie, ce qui rendit son corps encore plus vénérable. Ils tuèrent avec lui un vieillard qui était son compagnon et un garçon qui le servait, l'un appelé Paul et l'autre Jean.

Après cette cruelle expédition, ils firent mettre les autres plus âgés d'un côté, comme s'ils voulaient les tuer les uns après les autres, et placèrent les plus jeunes en un autre rang pour les emmener avec eux ; tandis que ceux-là n'attendaient plus que le coup de la mort, les barbares leur firent signe de la main de s'enfuir, et ils se hâtèrent aussitôt de gagner la montagne de Sinaï, dont les Sarrazins n'osaient approcher, parce qu'ils étaient persuadés que la majesté de Dieu y résidait. Ce sentiment ne leur venait pas seulement des merveilles qu'ils savaient par tradition que Dieu y avait opérées du temps des Israélites, mais encore du souvenir qui s'était perpétué chez eux, du feu qui, cent ans au-

paravant, avait paru sur cette montagne, lorsque d'autres Sarrazins y avaient voulu poursuivre les saints solitaires, comme nous l'avons dit au chapitre précédent.

Cependant saint Nil, voyant son fils Théodule entre les mains des barbares qui l'emmenaient captif, était dans la situation la plus triste qu'on puisse imaginer. Il ne pouvait se résoudre à se retirer ; son cœur l'arrêtait sur le lieu, et il pensait moins au danger qu'il courait d'être massacré en restant, qu'à son fils qu'on lui enlevait si cruellement. Il était ainsi déchiré dans son cœur par le sentiment de la douleur la plus vive, lorsque son fils lui fit signe des yeux de se sauver avec les autres.

Il le fit, mais il avoue qu'en allant à leur suite son esprit était comme séparé de son corps, ne pensant pas seulement s'il marchait, ni où il allait, et étant tout occupé de son cher Théodule ; il se tournait de temps en temps pour le regarder ; il se mettait ensuite sur un lieu plus élevé pour le considérer encore à mesure qu'il s'éloignait de lui, et il fit la même chose jusqu'à ce qu'il le perdît entièrement de vue.

Alors se livrant plus que jamais aux gémissements et aux larmes, il se plaignait à Dieu de ce qu'il permettait que des hommes aussi barbares exerçassent tant de cruautés sur ses serviteurs. Son âme était si affligée, qu'il semble qu'il manquait de résignation; et il avoue qu'il excéda dans sa douleur. Mais elle était dans un sens excusable, parce qu'il craignait pour son fils, qu'il voyait au pouvoir d'une nation idolâtre, et que d'ailleurs étant encore jeune, car il n'avait pas alors trente ans et était très-bien fait, il servirait peut-être de victime dans leurs sacrifices impies, comme en effet les Sarrasins l'avaient déjà destiné pour cela.

Ces barbares tuèrent encore d'autres solitaires qu'ils trouvèrent aussi dans leurs cellules ou dans des cavernes, et enfin s'étant retirés bien loin, sur le soir, les vieillards qui s'étaient réfugiés dans la montagne en descendirent pour ensevelir les

frères morts. Le prêtre Théodule respirait encore ; ils ne purent le voir dans cet état sans répandre des torrents de larmes. Mais ce saint homme profita de ce qui lui restait de force pour les exhorter à adorer les jugements de Dieu sans se troubler. Il leur mit devant les yeux l'exemple de Job, que le Seigneur permit au démon de frapper de plusieurs maux, et qu'il dédommagea ensuite par de plus grandes faveurs qu'il ne lui en avait fait auparavant. « Dieu nous promet, leur dit-il, des récompenses encore plus grandes dans l'autre vie, et telles que l'œil n'en a jamais vu, ni l'oreille n'en a jamais entendu, ni l'esprit humain n'en a jamais conçu de semblables. Il réserve ces magnifiques couronnes à ceux qui auront bien combattu pour son amour et pour sa gloire, et en cela, il montre sa magnificence et sa divine libéralité, accordant à ses combattants une gloire qui non-seulement est au-dessus de tout ce qu'ils ont souffert pour lui, mais qui est même au-dessus de leurs plus grandes espérances. »

Ce saint prêtre tâcha donc de les encourager dans leurs travaux et de les consoler dans leur affliction par ces paroles dignes de sa vertu et de sa générosité à mourir pour Jésus-Christ. Il leur donna après cela à tous le baiser de paix, et rendit l'esprit en leur présence. Leurs larmes se renouvelèrent : ils en arrosèrent son corps en l'ensevelissant avec les autres, et profitèrent du reste de la nuit pour se rendre dans la ville de Pharan.

Saint Nil s'y trouva avec quelques personnes qui estimaient beaucoup la vie solitaire; mais il ne put retenir ses pleurs pensant à son fils Théodule dont il craignait à tout moment d'apprendre la mort. Cela donna lieu à ces personnes de lui en demander l'histoire, et il leur raconta ce que nous en avons dit jusqu'à présent.

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, il arriva un esclave échappé du camp des Sarrazins qui leur apprit d'autres meurtres qu'ils avaient faits, et entre autres qu'ils avaient tué plusieurs solitaires, ce qu'il leur certifiait en témoin oculaire. Que pour lui, il avait

appris d'un autre captif qui entendait la langue de ces barbares, qu'ils avaient résolu de le sacrifier le lendemain à l'étoile de Vénus, lorsqu'elle paraîtrait, car c'était leur coutume de lui immoler les jeunes hommes les mieux faits qu'ils tenaient en captivité, et qu'ils devaient sacrifier aussi Théodule avec lui. Il ajouta qu'ayant donc su leur dessein par ce captif, il en avait averti Théodule en lui témoignant la résolution qu'il avait prise de s'enfuir, comme il avait fait heureusement ; mais que Théodule n'avait osé le suivre, dans la crainte d'être repris, et qu'il n'avait pas su depuis ce qu'ils en avaient fait.

Cette triste nouvelle mit le comble à la douleur de saint Nil. Il ne regarda plus son fils que comme ayant été la victime des barbares, et dans la vive impression que cette pensée faisait à son esprit, ayant songé la nuit suivante qu'on lui présentait une lettre de son fils avec le titre de bienheureux, ce qui signifiait qu'il avait souffert le martyre, il se sentit presque accablé d'un surcroît d'affliction ; mais il ne s'y abandonna pas entièrement ; sa ressource fut de recourir à la prière et de s'exhorter à la soumission qu'il devait à Dieu, par l'exemple de la mère d'un des solitaires tués, laquelle ayant appris qu'il avait souffert le martyre, en rendit des actions de grâces à Dieu avec une joie qui montrait en elle une foi supérieure à tous les sentiments de la tendresse naturelle. Saint Nil en se représentant les héroïques dispositions de cette femme, se faisait honte à lui-même de lui céder en générosité chrétienne, et s'animait par là à la soumission aux ordres de la Providence. Il fit vœu en même temps de servir Dieu d'une manière plus exacte et plus austère qu'il n'avait fait jusqu'alors, s'il avait le bonheur de revoir son fils vivant, et Dieu le rassura dans la nuit par un songe où il entendit une voix qui lui dit : *Le Seigneur confirmera la parole que vous lui avez donnée, et il vous en fera voir l'effet.*

Il eut bientôt cette consolation. Les officiers de Pharan ayant appris les courses que les Sarrasins avaient faites à Sina, tandis

qu'ils étaient en paix avec eux, en portèrent des plaintes à leur roi, nommé Ammane, et lui députèrent deux courriers pour savoir s'il voulait faire justice de cette infraction. Dans ces entrefaites, saint Nil et les autres allèrent ensevelir d'autres solitaires que les Sarrasins avaient tués, et qu'ils trouvèrent sans corruption, quoiqu'il y eût déjà cinq jours qu'ils étaient morts. Il y en avait même un qui respirait encore, mais il mourut aussitôt.

Ammane répondit qu'il voulait entretenir la paix et réparer tous les dommages causés par ses gens. On lui envoya de Pharan des ambassadeurs pour renouveler le traité et mener ceux qui avaient quelque chose à redemander, et saint Nil se joignit à ceux-ci pour tâcher d'avoir son fils. Il y avait douze journées de chemin à faire avant que d'y arriver ; et dans le voyage, ils furent encore rencontrés par des Sarrasins, qui se saisirent de saint Nil, tandis que les autres fuyaient, le lièrent, et l'auraient emmené captif, si des soldats romains, qui parurent tout à coup sur une éminence, n'eussent obligé les barbares de s'enfuir et de le laisser libre.

Ils marchèrent encore quatre jours et arrivèrent à la cour du roi. Saint Nil, qui ne soupirait qu'après son fils, flottait entre la crainte et l'espérance, et tâchait de découvrir dans les yeux de ceux à qui il en parlait s'ils avaient une bonne ou une fâcheuse nouvelle à lui donner. Enfin il y apprit heureusement que son fils vivait encore, et qu'il était à Éluse. On lui donna deux personnes pour l'y conduire, et en chemin, il rencontra un jeune homme qui lui en apportait des lettres.

Ce jeune homme l'avait vu dans le camp et il était instruit de tout ; c'est pourquoi, dès qu'il l'aperçut, il tira les lettres de son sac et les lui montra de loin ; il l'aborda avec un visage riant pour lui faire entendre qu'il n'avait rien que de consolant à lui apprendre. Saint Nil avoue qu'il était si pauvre, que n'ayant rien à lui donner, il ne put reconnaître ses bons offices que par des paroles de civilité et des souhaits heureux.

Il se hâta de se rendre à Eluse, où la première chose qu'il fit en arrivant, fut d'aller à l'église pour rendre grâces au Seigneur; ce qu'il fit en se prosternant à terre, en poussant des sanglots et des soupirs, et en arrosant le pavé de ses larmes. Grand nombre de personnes, à mesure qu'il en sortit pour aller chercher son fils, accoururent pour le féliciter de l'avoir retrouvé, et pour prendre part à sa joie; ils l'accompagnèrent ainsi jusqu'à la maison où était Théodule, qui vint avec empressement au-devant de lui pour l'embrasser; mais il aurait eu de la peine à le reconnaître, si on ne l'avait prévenu que c'était son père, parce que saint Nil était tout harassé du chemin, que son habit était sale et déchiré, que la peine qu'il souffrait depuis longtemps l'avait extrêmement abattu. Mais il en fut lui-même reconnu; car comme son père l'avait toujours eu présent à son esprit, il n'eut pas besoin de réfléchir pour reconnaître les traits de son visage. Leur joie leur ôta la parole; ils s'embrassèrent tendrement, et ne se parlèrent que par des soupirs et des larmes. Saint Nil était déjà vieux, et l'âge joint à son accablement redoublant sa faiblesse, il ne put soutenir la révolution que l'excès de la joie fit dans son cœur. Il tomba en défaillance, et on fut obligé de lui donner un prompt secours pour empêcher qu'il ne succombât tout à fait. Il revint un peu à lui, mais il ne savait pas même où il était. Enfin, après avoir repris entièrement ses esprits, il commença à goûter plus tranquillement la consolation de voir son cher Théodule.

Il voulut qu'il lui racontât tout ce qu'il avait souffert et les dangers qu'il avait courus dans sa captivité. Théodule, craignant que ce détail ne réveillât ses douleurs, voulut d'abord s'en excuser; mais enfin il dut obéir. « Il n'est pas nécessaire, mon père, que je vous répète ce que vous avez déjà appris par l'esclave qui se sauva du camp, et qui vous donna de mes nouvelles à Pharan; j'ajouterai que les barbares ayant résolu de nous immoler le lendemain à leur infâme divinité, et ayant préparé pour

cela, dès le soir même, un autel, une épée, des fioles, de l'encens et des liqueurs pour les répandre selon l'usage, je ne m'attendais plus qu'à la mort, à moins que Dieu ne daignât l'empêcher par un coup de sa puissance. Voyant donc que cet esclave s'en était enfui et n'ayant pas eu le courage de le suivre, parce que la nuit était déjà avancée, et qu'en m'échappant, ou je n'aurais pu aller loin, ou je me serais égaré et je n'aurais fait qu'errer de côté et d'autre, et qu'ainsi ils m'auraient pu avoir facilement, je préférai de m'abandonner à la Providence, et je passai la nuit couché le visage contre terre, le corps abattu par la tristesse, et le cœur pourtant élevé vers Dieu, qui seul pouvait me secourir. Dans cet état, je lui adressai ainsi ma prière : « O mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes le créateur de l'univers et de toutes les créatures qu'il contient ; vous tenez dans vos mains les cœurs de tous les hommes, et vous pouvez fléchir les plus barbares et leur donner des sentiments de douceur et de miséricorde ; puisque quand vous l'avez voulu vous avez empêché les bêtes féroces de nuire à vos serviteurs qu'elles étaient prêtes à dévorer, et que vous avez arrêté l'activité des flammes en conservant des jeunes hommes au milieu d'elles sans qu'elles aient même brûlé un seul de leurs cheveux ; daignez donc, ô mon Sauveur Jésus-Christ, me faire sentir votre puissante protection dans cette extrémité où je n'ai que vous pour m'assister, et où je dois me regarder comme mort si vous ne venez à mon secours. Ne permettez pas, mon Seigneur, que mon sang serve de libation dans un sacrifice offert aux démons, et qu'ils se puissent réjouir de l'immolation qu'on leur ferait des membres de mon corps. Souffririez-vous, ô mon Dieu, que ce corps que j'ai conservé chaste jusqu'à présent par votre grâce, servît de victime au démon de l'impureté, assez exprimé par l'infâme divinité à qui on veut l'immoler? Vous savez que c'est à cette fausse divinité qu'ils ont projeté de me sacrifier. Changez en douceur et en clémence la cruauté de ces hommes féroces, vous qui avez adouci le cœur d'Assuérus, roi des

Mèdes, quand la reine Esther se présenta devant lui. Sauvez-moi, vous qui connaissez le sentiment où je suis de vous servir avec plus de fidélité que jamais. Rendez-moi à mon père qui s'est engagé à votre saint service, et qui est usé de vieillesse, puisque, bien que je sois très-éloigné de sa vertu, je suis pourtant dans la sincère volonté de vous être plus fidèle. Ce n'est pas par la crainte de la mort que je vous demande cette grâce et que je forme ces résolutions; je les avais déjà formées auparavant. Faites voir dans cette occasion que la foi et la confiance en vous est plus efficace pour nous tirer du danger, que tous les moyens humains qu'on pourrait employer. Celui qui devait être sacrifié avec moi a été préservé de ce malheur par sa fuite. Je suis resté ici me confiant en votre Providence. Celui-là a mis la sienne dans la légèreté de sa course, et moi je me suis abandonné à votre puissance. La foi que j'ai eue en vous me serait-elle d'un moindre secours que son adresse à courir? Celui-là s'est sauvé à la faveur des ténèbres de la nuit, et cependant voilà que le jour paraît. Ne me conserverez-vous pas par votre sagesse suprême, vous qui éclairez les vivants de vos divines lumières pour accomplir vos commandements? »

« Tandis que je priais ainsi en répandant des larmes en abondance, continuait Théodule, l'étoile de Vénus parut sur l'horizon. Je me levai de terre, je m'assis, et tenant mes mains croisées et ma tête penchée sur mes genoux, je me remis à prier avec encore plus d'ardeur, arrosant ma poitrine de mes pleurs, et je disais à Dieu : « Faites éclater sur moi, ô Seigneur, votre miséricorde, vous qui êtes le seul arbitre de la vie et de la mort des hommes ; signalez-la en moi comme vous l'avez signalée en vos saints, qui se sont trouvés dans le même péril et la même affliction. Vous avez arrêté le bras d'Abraham déjà levé pour vous immoler son fils Isaac selon vos ordres ; vous avez délivré Joseph des mains de ses frères qui avaient projeté de le tuer ; vous avez également protégé votre serviteur Moïse; votre puis-

sance n'a point reçu de diminution, puisque vous êtes immuable. Si donc vous l'avez manifestée avec tant de bonté dans ces occasions, exaucez aussi ma prière et rendez-moi à mon père qui a mis en vous toute son espérance, et qui attend de vous seul la consolation de me revoir ; et faites, en me délivrant du danger où je me trouve, que ceux qui connaissent votre saint nom, aient un nouveau sujet d'admirer la grandeur de votre puissance. »

« Je continuai ainsi ma prière jusqu'à ce que le soleil se levât, et peu de temps après les barbares qui s'étaient remplis de vin et s'étaient ensuite endormis, s'éveillèrent en tumulte, fâchés de n'avoir pas prévenu l'astre du jour, parce qu'ils n'étaient plus à temps à faire leur impie sacrifice. Ils furent aussi fort étonnés de me voir seul, et me demandèrent ce que l'autre était devenu. Je leur répondis que je n'en savais rien. Ils s'adoucirent et ne me témoignèrent point qu'ils en fussent fâchés, ni ne me maltraitèrent point. Cela me rassura un peu, et j'en remerciai Dieu dans mon cœur. Mon courage augmenta à mesure que je sentais sa divine protection. Les barbares voulurent me faire manger des viandes défendues et m'invitèrent à vivre comme eux ; mais je leur fis connaître que j'avais un entier éloignement pour ces choses ; et Dieu me fit la grâce de me soutenir dans mon devoir. Enfin, je ne sais ce qu'ils concertèrent alors entre eux ; mais s'approchant des pays habités, ils vinrent jusqu'au bourg de Suca, et m'y exposèrent en vente.

« Comme ils virent qu'après m'avoir présenté à plusieurs, aucun ne voulait leur donner autant qu'ils demandaient, ils me placèrent à la porte du bourg avec une épée nue sous le cou, marquant par là que si on ne se hâtait de me tirer de leurs mains, ils me couperaient la tête. Je me vis alors plus en danger que jamais, et je fus obligé de conjurer les passants avec larmes de me sauver la vie, assurant que ceux qui me rachèteraient n'y perdraient rien. Enfin, un homme qui fut touché de compassion, traita avec eux de ma rançon, et voilà comme j'ai été délivré et

que j'ai le bonheur de me trouver ici. Mais comme je vois, mon père, que ce récit ne fait que vous attendrir davantage, laissons ce que j'ai souffert, puisque m'en voilà à présent délivré et rendons ensemble grâces au Seigneur, qui m'a fait sentir d'une manière si merveilleuse les effets de sa divine protection. »

C'est là en substance ce que Théodule raconta à son père de sa captivité et de la façon que Dieu lui avait rendu la liberté. Celui qui l'acheta le revendit à l'évêque d'Éluse, qui agit envers lui et envers saint Nil, avec toute la charité et la civilité qu'on pouvait attendre de lui. Il tâcha de leur faire oublier par ses attentions ce qu'ils avaient souffert, et les pressa de rester avec lui, leur promettant de prendre d'eux un soin particulier. Il avait déjà élevé Théodule à la cléricature, ayant reconnu en lui beaucoup de vertu, et lui avait confié le ministère de sacristain et de portier, en attendant de le faire monter à un plus haut degré. Cependant comme ils soupiraient après leur retraite, et qu'il ne voulut pas se prévaloir du droit qu'il avait sur Théodule qu'il avait racheté, il n'usa de son autorité que pour les obliger de se laisser ordonner prêtres, quoiqu'ils le priassent avec larmes de ne pas leur conférer cette dignité sacrée, qu'ils regardaient comme trop au-dessus de leur vertu ; mais il ne se rendit point à leurs instances, et il accorda à la piété qu'il voyait en eux ce qu'ils ne refusaient que parce qu'ils étaient humbles. Il leur donna aussi de l'argent pour faire leur voyage, et les congédia avec les témoignages d'une estime et d'une affection particulière, leur souhaitant toutes les bénédictions du Seigneur.

Saint Nil déclara à son fils le vœu qu'il avait fait dans le temps de son affliction, d'embrasser une piété encore plus parfaite et plus austère qu'auparavant, comme nous l'avons déjà dit, et Théodule se joignit à lui de bon cœur pour l'accomplir de toutes ses forces. Ils retournèrent au désert de Sinaï, et y vaquèrent depuis avec paix et tranquillité aux exercices de leur état. Nous ne savons plus rien après cela de leur vie. On dit seulement que saint Nil

écrivait encore en 430, pour l'édification et l'instruction des religieux; qu'il peut avoir passé au moins quarante ans dans la solitude, et qu'il peut être mort âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Le *Martyrologe* romain fait mémoire de saint Nil au 12 novembre, et de saint Théodule au 14 janvier, rejoignant celui-ci en ce jour aux saints martyrs dont elle célèbre la mémoire, parce qu'il leur a été étroitement uni durant sa vie, et qu'il serait mort comme eux, si Dieu ne l'avait réservé pour la consolation de son père.

Nicéphore dit que l'empereur Justin le Jeune, qui régna depuis 565 jusqu'en 578, transporta le corps de saint Nil à Constantinople, où il le mit sous l'autel de l'église de saint Pierre et de saint Paul qu'il avait bâtie pour l'hôpital des orphelins. Les Grecs dans leurs *Ménées*, confirment la même chose, et y joignent le corps de saint Théodule et ceux de plusieurs autres ascètes, apparemment de ceux que les Sarrasins avaient tués quand ils emmenèrent saint Théodule captif. En effet, on y honorait leur mémoire dans la même église.

Il nous reste à parler de ces saints Martyrs qui furent massacrés dans ce même temps. Tandis que les Sarrasins, comme nous l'avons dit, menaient avec eux saint Théodule, après avoir massacré le prêtre du même nom et quelques autres dont nous avons parlé, ils coururent le désert et tuèrent quelques séculiers qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, entre autres un sénateur de Pharan nommé Magadon, qui était allé en mission avec un officier de la police. Celui-ci ayant voulu faire résistance, fut mis en pièces avec tous ses gens; pour Magadon, ils lui donnèrent espérance de le laisser aller avec son fils, et le firent mettre à table avec eux; mais dans ce même temps ils tuèrent deux de ses valets, et le renvoyant avec son fils sous l'escorte de deux des leurs, comme pour leur sûreté, ils donnèrent secrètement ordre à ceux-ci de les tuer en chemin. L'esclave qui devait être immolé avec saint Théodule et qui se sauva, appartenait aussi au sénateur Magadon.

Les barbares se mirent en marche le jour suivant, et après avoir traversé des montagnes et passé par des chemins très-difficiles, ils arrivèrent à un endroit qui leur parut fort commode et fort agréable, parce qu'il y avait de l'eau et des pâturages ; ils déchargèrent leurs chameaux pour les laisser paître, et coururent à l'eau pour se désaltérer et se laver.

Ils furent si charmés d'avoir trouvé une campagne si riante, qu'ils ne songèrent plus qu'à se réjouir, à danser et à chanter ; et ils se livraient ainsi à leur folle joie, quand quelqu'un d'eux, jetant les yeux du côté de la montagne, aperçut une petite cellule. Il en avertit les autres et ils y coururent aussitôt, s'efforçant de se prévenir les uns les autres. C'était la demeure d'un ancien solitaire, dont la porte n'était fermée que par quelques pierres mises les unes auprès des autres pour empêcher que les bêtes sauvages n'y puissent entrer. Ces barbares, plus cruels que les bêtes, l'investirent, et ayant ôté les pierres, ils traînèrent ce vénérable vieillard dehors, où, sans égard pour son âge et sa vertu, ils l'accablèrent de pierres, car ils avaient laissé leurs épées au camp. Non-seulement ce saint homme ne fit point de résistance, mais il ne marqua pas même le moindre trouble. Il conserva son âme par sa patience, et souffrit la mort avec la douceur d'un agneau. Mais ce qui fait horreur, ces barbares s'applaudissaient en l'assommant et faisaient des éclats de rire. De là ils allèrent plus avant, et trouvèrent un jeune religieux, dont l'air mortifié et la pâleur du visage faisaient bien voir qu'il ne vivait, pour ainsi dire, que d'abstinence. Ils le lapidèrent aussi comme l'autre, et tandis qu'ils l'assommaient impitoyablement, il leur rendait des actions de grâces, avouant qu'il leur avait obligation de le délivrer des dangers de la vie, lorsqu'il était encore dans la première ferveur de sa profession, et de ce que par là il n'aurait plus à craindre l'inconstance de la fragilité humaine, qui quelquefois se dément dans la suite, de ses meilleures résolutions.

Il y avait au voisinage de ce lieu un autre terrain abondant en

pâturages et où l'on voyait aussi quantité d'arbres fort touffus. Ils y coururent avec leurs épées qu'ils avaient été reprendre, et attaquèrent un autre jeune religieux, qui joignait une grande force d'esprit à une vertu éminente. Ils voulurent l'obliger de sortir de sa petite cellule, et le dépouiller de son habit, et ils lui promirent la vie s'il leur montrait la demeure des autres solitaires; mais il leur dit avec un courage intrépide : « Je sais où sont les autres solitaires et je ne vous le dirai pas. Je ne souffrirai pas non plus que vous me dépouilliez et que vous voyiez la nudité de mon corps, puisque je n'ai jamais osé la voir moi-même. Enfin, vous ne m'arracherez point de cette cellule pour me mener captif, elle me servira plutôt de tombeau. » C'est ainsi que leur parla ce jeune solitaire, qui tenait pour maxime qu'un religieux qui s'exerce dans les travaux de la pénitence par son état, devait s'élever avec un cœur mâle au-dessus des faiblesses de la nature, et secouer toute pusillanimité; « car si la mort qu'on peut nous donner d'un seul coup, disait-il, nous effraye et nous fait céder à la tentation, comment serions-nous en état de souffrir de longs et de cruels supplices? »

Cette grandeur d'âme, qui méritait l'admiration de ces barbares, ne fit que les irriter. Ils entrèrent en fureur contre lui, et lui firent autant de plaies que son corps put recevoir de coups d'épée. Ils égorgèrent après celui-ci trois autres solitaires qu'ils rencontrèrent en chemin; ils se jetèrent sur eux avec d'autant plus de férocité, qu'ils étaient encore irrités de la résistance de l'autre. Leurs épées fumaient encore du sang de ces saints, lorsque découvrant deux autres cellules, ils y coururent avec la même fureur, et se partagèrent pour cela en deux bandes, parce que ces cellules étaient éloignées de trentes stades l'une de l'autre. Un des solitaires qui y demeuraient les entendant venir, voulut prendre la fuite, mais ils le poursuivirent avec leurs flèches, dont plusieurs l'atteignirent, de sorte qu'il tomba sur son visage prêt à expirer. Ils le tournèrent à l'envers et lui ouvrirent le ventre jusqu'à la

poitrine. Non contents de cette cruauté, comme les entrailles paraissaient, ils y enfoncèrent leurs javelots à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'ils les eussent entièrement déchirées. On ne sait pas ce qu'ils firent souffrir à l'autre, qu'ils tuèrent dans la seconde cellule.

Saint Nil nous a donné le nom de ces saints solitaires et des lieux où ils demeuraient ; car on croit que ce sont les mêmes. Il dit qu'ils tuèrent Procle à Bethrambé, Hipace à Geth, Isaac à Salaël, Macaire et Marc dans la solitude de Déhors, Benjamin à Élim, Eusèbe à Thole, et Élie à Azé [1].

Nous ne saurions passer ici sous silence les sentiments héroïques que la mère du jeune solitaire, qui refusa si constamment de montrer les cellules des autres aux barbares, témoigna, lorsqu'elle apprit qu'il était martyrisé. Cette femme forte, digne d'être la mère d'un tel fils, n'en eut pas plutôt reçu la nouvelle, qu'animée de la foi des plus grands saints, elle se revêtit de ses plus beaux habits, comme dans un jour de solennité, et donnant un libre cours à son zèle, elle étendit les mains vers le ciel et adressa à Jésus-Christ ces excellentes paroles, que saint Nil lui met dans la bouche : « Je vous avais donné mon fils, et le voilà à présent en assurance pour toute l'éternité. Je vous l'avais confié, et vous me l'avez conservé pour toujours ; car je ne regarde pas comme une perte qu'il soit mort, ni de la façon qu'il est mort ; mais je considère qu'il est, par cette mort bienheureuse, hors du danger de vous offenser. Que son corps ait été couvert de blessures et qu'on lui ait fait souffrir une mort cruelle, ce n'est pas là ce qui me touche le plus ; mais je suis pénétrée de consolation de voir qu'il a fini sa course en vous rendant son âme pure et irrépréhensible dans le combat qu'il a soutenu. Son

[1] C'est le sentiment de Tillemont ; mais cela n'est pas bien sûr. Car il est dit que les barbares en tuèrent trois ensemble qu'ils rencontrèrent. Et des huit solitaires qui sont nommés, on ne trouve que Macaire et Marc qui étaient au même endroit.

martyre est une récompense, et autant de plaies qu'on lui a faites sont autant de couronnes qu'il a acquises. Plût à Dieu, ô mon cher fils, que tu en eusses reçu encore plus, pour augmenter le nombre de tes couronnes! Ah! que je suis bien récompensée de t'avoir porté dans mon sein ! Que tu m'as bien dédommagée des douleurs que j'ai souffertes en te mettant au monde! Que tu me procures de gloire pour l'éducation que je t'ai donnée! Après cela, n'aurai-je pas sujet d'espérer de partager avec toi le bonheur que tu possèdes dans le ciel ? Si tu as combattu courageusement, je puis me glorifier d'y avoir participé et d'avoir combattu avec toi. Tu as résisté à la fureur des barbares, et j'ai résisté à la violence de la nature. Tu as méprisé la mort avec générosité, et je me suis élevée au-dessus de la sensibilité que cause la tendresse maternelle. Tu as souffert la douleur du martyre avec une patience invincible, et j'ai souffert de même celle que la nouvelle de ta mort a causée dans mes entrailles. Je puis donc dire que j'ai souffert autant que toi; car si le cruel tourment que tu as enduré te met au-dessus de moi, la longueur de la peine que je porte équivaut bien à ce tourment. Ce que tu as souffert n'a duré qu'une heure, et ce que je souffre durera longtemps. Je le porte pourtant avec soumission, étant persuadée que tu vis à présent de cette vie bienheureuse que notre foi, qui n'est point vaine, nous fait espérer. Je suis assurée que quand ce corps fragile, où mon âme est encore renfermée, sera dissout, j'aurai le bonheur de t'aller joindre dans le séjour de la gloire dont tu es entré en possession par ta mort. Ah! que je m'estime heureuse entre toutes les mères d'avoir reçu de Dieu un fils qui a si glorieusement combattu pour lui! Oui, je sens tout mon bonheur, et je me confie en Notre-Seigneur Jésus-Christ, que tu possèdes dans l'éternité, qu'il me fera la grâce de partager avec toi la récompense qu'il t'a donnée. »

Il y a apparence qu'on célébra la fête de ces saints Martyrs au mont Sinaï aussitôt après leur mort, et qu'on la joignit à celle

qu'on y faisait déjà en mémoire de ceux qui, cent ans auparavant, avaient souffert le martyre de la même manière, et on crut qu'il valait mieux n'en faire qu'une solennité, à cause du peuple qui y venait en foule, et même de fort loin.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT NIL.

C'est avec justice que les Grecs ont donné à saint Nil le titre de sage par excellence. Il l'a mérité non-seulement par son insigne piété, mais aussi par ses écrits pleins d'une sagesse admirable. Comme il excellait en éloquence, il s'en servit aussi pour combattre les erreurs et les vices, et pour inspirer l'amour de la vertu; et il le faisait d'une manière si agréable, tant pour le style que pour les pensées, qu'on ne pouvait le lire sans l'admirer et sans goûter autant de satisfaction qu'on était édifié de la sainteté de ses instructions. C'est le jugement qu'en porte Nicéphore, auquel il faut ajouter Photius et tous les auteurs qui ont eu occasion de parler de lui.

Il serait à souhaiter que nous eussions une édition complète de ses œuvres; mais on se plaint qu'on ne nous les a données jusqu'à présent que par morceaux. Nous recueillerons ici seulement quelques-unes de ses maximes ascétiques qui conviennent davantage à notre dessein, sans entrer dans ce qu'il dit sur le dogme qu'on peut voir dans ses écrits et dans ceux qui, comme Tillemont et dom Ceiller, en ont fait des analyses. Nous remarquerons seulement en passant, qu'il raille quelquefois avec esprit ceux dont il combat les erreurs, pour leur en faire sentir davantage l'absurdité. Par exemple, Carpion, hérétique Valentinien, ayant débité entre autres rêveries, que toutes les eaux étaient venues de son Acamot, un catholique lui demanda si cela devait s'entendre des eaux salées comme des eaux douces. Carpion ne sut que répondre;

sur quoi saint Nil, à qui on le rapporta, lui écrivit deux jours après, pour se moquer de sa doctrine ridicule, qu'il devait répondre que les larmes d'Acamot avaient produit les eaux salées, et la sueur les eaux douces.

Les principaux ouvrages de ce Saint, sont un traité de la vie monastique; un autre intitulé *Péristerie*, adressé au moine Agathius, où il parle de la pratique de la vertu et de la suite des vices; un autre de la pauvreté volontaire à Magna, diaconesse de l'église d'Ancyre. Pallade a fait un grand éloge de cette diaconesse dans son *Histoire lausiaque;* un autre où il fait le parallèle des moines qui vivent en retraite dans le désert et de ceux qui demeurent dans les villes; deux autres adressés à Euloge sur des matières de morale; un sur les huit péchés capitaux; un de la prière, dont Photius parle avec éloge; quelques sentences, et un grand nombre de lettres.

Dans le traité de la vie monastique, qu'on appelle ordinairement l'*Ascétique*, saint Nil remarque d'abord, que ni les païens ni les Juifs, n'ont point de vrais philosophes ou sages parfaits : Que les païens n'en avaient que le nom, parce qu'ils se contentaient de régler l'extérieur, sans se mettre en peine de réprimer leurs passions dont ils étaient les esclaves : Que quelques-uns des juifs qu'on appelait Jesséens, descendant de Jonadab, vivaient véritablement d'une manière simple et austère, et avaient de bonnes mœurs; mais rejetant Jésus-Christ, ils travaillaient sans espérance du salut, parce qu'ils ne voulaient point reconnaître celui qui doit le donner. Il fait voir que la véritable philosophie consiste, non dans la spéculation, mais dans la pratique, dans le règlement des mœurs et dans la connaissance du vrai Dieu : Que Jésus-Christ nous a montré le chemin véritable de la vertu et de la sagesse ; que les Apôtres et les premiers chrétiens, suivant fidèlement ses traces, ont donné des exemples de la conduite la plus sage et de la vie la mieux réglée.

Il entre de là dans l'établissement de l'état monastique, et nous

apprend que la ferveur étant refroidie dans la plupart des chrétiens, il s'en est trouvé plusieurs qui ont fui le tumulte du siècle et se sont retirés dans les déserts, où ils ont retracé les vertus des Apôtres dans le dépouillement de toutes les choses du monde, et dans un genre de vie très-dur et très-austère.

L'éloge qu'il en fait est très-édifiant. « Ils préféraient, dit-il, la pauvreté volontaire pour n'avoir rien qui les empêchât de vivre dans le recueillement. Au lieu des festins et de la bonne chère, qui ne servent qu'à nourrir nos passions, ils ne prenaient de nourriture qu'autant qu'il en fallait pour soutenir le corps. Ils rejetaient toute recherche, toute superfluité dans les habits; contents de se couvrir ou de se garantir de la rigueur du froid. Ils regardaient comme indigne de leur sainte philosophie de s'occuper sérieusement des choses de la terre, parce qu'ils n'avaient embrassé cette profession que pour vaquer aux choses du ciel. Ils ne connaissaient plus le monde, ayant renoncé par leur retraite à toutes ses vanités. On ne voyait point parmi eux cette différence de fortune, par laquelle les uns sont dans l'abondance et les autres dans la misère, comme on le voit dans les villes. Ils ne s'érigeaient en juges de personne, chacun ayant pour juge sa propre conscience. Bien loin qu'il y eût de l'ambition parmi eux et qu'ils cherchassent à s'élever les uns au-dessus des autres, ils se regardaient tous comme étant égaux, ou plutôt, par une sainte émulation d'humilité, ils tâchaient de se surpasser dans l'exercice de cette vertu, en se regardant tous comme bien au-dessous des autres. On ne voyait parmi eux ni aversion, ni jalousie, ni orgueil, ni vaine ostentation, ni contestation. Ils étaient comme morts à toutes ces passions, et n'en ressentaient presque pas les atteintes, parce que les ayant dès le commencement combattues avec force, ils avaient acquis par un travail assidu à les dompter, l'heureuse habitude des vertus contraires. »

Saint Nil se plaint ensuite de ce que plusieurs moines de son temps avaient dégénéré de cette vertu primitive, et surtout par

rapport au dépouillement des choses de la terre, s'occupant à acquérir des biens, et entrant par là dans les sollicitudes des gens du monde, ce qui les dégradait aux yeux des séculiers, et les rendait méprisables. Il parle sur ce relâchement avec beaucoup de force, et fait voir que les moines qui s'attachent avec tant d'ardeur à acquérir les biens de la terre, montrent ou qu'ils se défient de la Providence, comme si elle manquait de sagesse ou de puissance, ou qu'eux-mêmes sont dans l'illusion et se démentent de la sainteté de leur profession. « Il est vrai, ajoute-t-il, qu'ils ne le disent pas en termes exprès ; mais ils le montrent assez par leurs œuvres. »

Il s'élève aussi contre un autre abus, qui n'avait pas de suites moins fâcheuses que le premier. « Il y en a, dit-il, qui, n'ayant embrassé que depuis peu de temps la vie monastique, osent se charger de la conduite des autres, tandis qu'ils n'ont aucune expérience des devoirs de leur profession. Ils se forment une foule de disciples, lorsqu'ils ont encore besoin eux-mêmes d'un maître ; et cela est d'autant plus déplorable, qu'ils croient qu'il est fort aisé de conduire les âmes, et qu'ils n'en connaissent point les difficultés. Car, combien n'y en a-t-il pas à purifier des disciples de leurs fautes et à les former aux vertus ? Et cependant, ces hommes sans expérience, qui n'ont d'autre mérite qu'un extérieur composé, croient pouvoir gouverner l'intérieur des autres. Eh ! comment pourront-ils rompre leurs habitudes ? Comment réussiront-ils à leur faire dompter leurs passions, eux qui ne savent pas se combattre eux-mêmes ? Comment remédieront-ils aux plaies que le péché a faites dans les autres, eux qui sont couverts de blessures et qui ont besoin qu'on travaille à les en guérir ? Personne ne se rend habile dans aucun art sans l'avoir exercé longtemps et sans le secours d'un maître. Et l'art des arts, tel qu'est celui de la conduite des âmes, sera excepté de cette règle ? Si celui qui veut s'appliquer à l'agriculture n'en sait pas le métier, et si un autre se donne pour médecin tandis qu'il ignore

les préceptes de la médecine, qu'en arrivera-t-il ? Le premier ne donnera point de bonne culture à son champ, et ne lui fera rien produire ; et l'autre, au lieu de guérir les maladies, les rendra plus invétérées. Est-il possible que, quand il s'agit du salut des âmes, qui est la chose la plus difficile, on pense tout autrement, et qu'on le traite comme s'il n'y avait nulle difficulté ? Saint Paul disait, de ceux qui pensent ainsi, *qu'ils n'y entendaient rien.* Et en effet, ils sont d'autant plus ignorants, qu'ils ne sentent pas même leur ignorance. » Philip c. 3.

Nous voudrions transcrire ici toute la suite de ce discours de saint Nil, où il dit des choses admirables, si les bornes que nous nous sommes prescrites nous le permettaient. On ne peut trop exhorter les supérieurs et ceux qui sont chargés du redoutable ministère de la réconciliation des âmes avec Dieu, de la lire. Ils y trouveront des instructions très-solides ; mais surtout les supérieurs, à qui il recommande très-expressément de se corriger eux-mêmes de leurs défauts et de combattre leurs passions avec force, pour être en état de l'enseigner aux autres et de réussir à les en délivrer et à les rendre saints. « Que si quelqu'un, dit-il, n'a pas su encore se surmonter lui-même et résister à sa cupidité, et s'il ne fait que d'entrer dans ce combat spirituel, comme ceux qui commencent, il ne doit pas s'ingérer dans le gouvernement des autres ; puisque s'agissant d'ériger dans les âmes un temple spirituel au Seigneur, dressé par le concert des vertus, Dieu pourra lui dire comme à David : *Ce ne sera pas vous qui me bâtirez un temple, parce que vous êtes un homme de sang.* » I Paral., c. 29

Enfin, saint Nil termine son traité par une exhortation très-vive et très-énergique aux religieux de se dégager de toutes les choses du monde, pour ne s'appliquer qu'aux choses du ciel.

Le traité de saint Nil *sur la pratique de la vertu et la fuite des vices*, a pour titre *Péristerie*, comme nous l'avons déjà dit. Il est adressé au moine Agathius, qui lui avait beaucoup loué une dame extrêmement charitable envers les pauvres, appelée *Péris-*

terie, et qui lui avait laissé par son testament de grandes sommes, ainsi qu'aux monastères et aux hôpitaux. Elle mourut à Alexandrie du temps de Dioscore, en 450, qui empêcha l'exécution de ce testament, et dissipa à d'autres usages l'argent qu'elle laissa. C'est apparemment à l'occasion des aumônes de cette pieuse dame, que saint Nil, dans ce traité, parle beaucoup contre ceux qui laissent leurs biens sans choix des personnes, au lieu de se procurer par des aumônes de la confiance devant le tribunal de Jésus-Christ; et contre ceux aussi qui, à l'heure de la mort, oublient leur salut pour s'occuper uniquement des dispositions de leurs biens, qui ne sont plus à leur pouvoir, ou qui attendent à cette dernière heure pour faire des largesses aux pauvres des richesses dont ils ont joui pendant leur vie.

Il parle au commencement de ce livre de la tempérance, qu'il regarde comme une vertu fondamentale, et de l'humilité qu'il dit être inséparable des meilleures actions, en sorte que si celles-ci sont vues des hommes, nous ne cherchions par celle-là qu'à être connus de Dieu. Il traite aussi de la lecture et de la prière dont il fait voir l'utilité.

« La tempérance, dit-il, est une grande vertu. Elle est le principe et le fondement des autres, parce qu'elle dompte le corps, le rend chaste, réprime ses passions, et le fait plier sous le joug du bien. Mais, ajoute-t-il, dès qu'on nourrit le corps avec trop de soin et qu'on ne songe qu'à le satisfaire, il se révolte bientôt, il exerce sa tyrannie sur l'âme, et la porte à tout ce qu'il désire. Au contraire, en le matant par la tempérance, il est forcé de servir l'esprit, de recevoir ses lois, et de demeurer soumis et obéissant à la raison. Voyez, poursuit-il, comment Jahel dompta Sisara et fit remporter par sa mort, la victoire sur les ennemis d'Israël : ce fut en lui enfonçant un clou dans la mâchoire. Samson aussi défit grand nombre d'incirconcis en empoignant fortement la mâchoire d'un âne, et s'en servant pour les frapper. Ce sont là des figures qui nous montrent que c'est en réprimant les plai-

sirs de la bouche que nous triomphons des vices et que nous acquérons les vertus. »

Parlant du soin que nous devons avoir de fuir la vaine gloire, il dit : « Nous tombons dans ce malheureux vice, lorsque notre esprit prend plaisir aux applaudissements ; mais lorsque nous purifions notre intention, quand même notre vertu éclaterait comme la lumière, il ne nous enlève pas le fruit de nos œuvres. Ne nous proposons donc que de plaire à Dieu ; ne faisons aucun cas des jugements favorables des hommes ; qu'ils nous voient, qu'ils nous estiment, qu'ils nous applaudissent ; regardons tout cela comme de vaines paroles dont il ne nous revient aucun avantage solide. Quand leurs applaudissements retentiraient jusqu'aux nues, nous devons les écouter comme un vain son de paroles qui se perd dans les airs, et en faire aussi peu de cas que nous en faisons du bruit des cigales, puisque tout cela ne nous sert de rien, et même n'est propre qu'à nuire à notre âme par le danger qu'il y a que nous n'y prenions une folle complaisance, et que par là nous ne perdions le fruit de nos bonnes œuvres. Souvenons-nous de ce que dit le Prophète : *Ceux qui vous louent, ô* Isaï. 3.
mon peuple, vous trompent, et tendent des piéges sur vos pas. C'est par la folle persuasion qu'ils vous donnent de votre mérite, qu'ils mettent des obstacles à votre avancement dans le bien. Aussi, Notre-Seigneur, qui nous a dit que notre lumière doit luire Matth. 5.
devant les hommes, nous a recommandé en même temps que notre main gauche ne sache pas ce que fait notre main droite, Matth. 6.
pour nous apprendre que nous devons d'une part pratiquer le bien, et que de l'autre nous devons éviter de le faire paraître par ostentation. »

Il recommande ensuite beaucoup l'oraison et la lecture spirituelle. « Elles ne sont pas moins utiles, dit-il, que la tempérance et la pureté d'intention. Elles sont comme une manne délicieuse qui sert à nourrir l'âme de vertus ; car notre esprit étant attiré en quelque façon hors de lui-même par les sens, et préoccupé par

les objets extérieurs qui nous environnent, nous avons besoin de la lecture et de l'oraison pour faire cesser cette dissipation, parce qu'elles nous font rentrer en nous-mêmes, et nous fixent à des pensées et à des réflexions salutaires. Notre âme se nourrit dans la lecture des saintes instructions ; elle s'anime et s'encourage à la pratique du bien par l'exemple des Saints qui nous ont précédé, dont elle nous apprend les vertus ; ce qui nous inspire une sainte émulation, et nous sert de règle de conduite pour bien vivre. Également par l'oraison, l'âme est comme invitée à un repas délicieux, où elle se nourrit de viandes célestes. C'est là que, s'élevant au-dessus de tout ce qui est d'ici-bas, elle prend son vol vers les biens du ciel avec une joie ravissante ; elle contemple les choses célestes et partage avec les esprits bienheureux, selon la portée et la capacité de son état présent, les délices et les fruits de la béatitude.

« L'oraison est encore d'un plus grand avantage que la lecture, en ce qu'elle nous fait entrer dans un saint colloque avec Dieu, et dans un entretien presque habituel avec lui ; parce qu'elle forme dans notre cœur de pieuses et tendres affections, qu'elle les y entretient, qu'elle leur attire du côté de Dieu des témoignages de son amour paternel, ne dédaignant pas, ce Dieu si grand, de recevoir les sentiments du nôtre ; et voulant bien, par sa miséricorde, former avec nous cette union amoureuse, tant qu'il nous voit dans le bon désir de lui être fidèles.

« Nous voyons aussi, par rapport à la lecture, que ce fut en la
Act. 6. faisant que l'eunuque de la reine Candace eut le bonheur d'être instruit par un apôtre des vérités du salut, et d'être régénéré par les eaux salutaires du baptême. Nous voyons aussi que la lecture est recommandée très-expressément dans l'ancienne loi. Moïse
Deut. 6. disait aux Israëlites : *Vous réfléchirez sur les ordonnances du Seigneur étant assis dans vos maisons, et vous ne vous en dispenserez même pas dans les voyages.* Le Prophète royal appelle bienheureux ceux qui ont soin de s'instruire de la loi du Seigneur,

parce qu'elle est comme un ruisseau qui arrose l'âme des eaux de la grâce, et lui fait porter les fruits des vertus. »

Saint Nil prouve l'utilité de la lecture, et surtout de l'oraison, par un grand nombre d'exemples de l'Ancien et du Nouveau Testament, et emploie aussi des comparaisons très-justes et très-judicieuses pour rendre plus sensible et plus agréable à lire ce qu'il avance, et c'est aussi ce qu'il fait dans tous ses autres traités spirituels.

Il parle après cela fort au long de la vie des justes et de ce qu'ils ont souffert, tant de la part des démons que de la part des hommes ; mais il ne cite que ceux dont les Livres saints ont loué la vertu, comme Abraham, Joseph, Susanne, Job, Tobie, David, Gédéon, les Prophètes, la très-sainte Vierge, les Apôtres. Enfin il termine ce traité en relevant le mérite de l'aumône et la récompense que Dieu prépare à ceux qui l'auront faite. « Quels avantages, dit-il, le pauvre que nous avons secouru à propos ne nous procurera pas alors! Quelles riches récompenses nous seront données pour les nus que nous aurons garantis du froid, en leur donnant de quoi se couvrir ; pour ceux à qui nous aurons donné la sépulture ; pour les malades que nous aurons soulagés dans leurs longues maladies ; pour les pauvres passants que nous aurons logés, et les prisonniers que nous aurons visités et soulagés dans leurs besoins ! Quand cette foule de pauvres souffrants que nous aurons ainsi secourus, paraîtra avec nous devant le tribunal de Dieu, qui connaît ce qu'ils ont souffert et ce que nous avons fait pour eux, que ne devons-nous pas espérer de ce Juge, quoiqu'infiniment redoutable, qui regardera comme fait à lui-même le bien que nous aurons fait aux pauvres et aux affligés, puisqu'il a dit : *Ce que vous avez fait à ceux-là, c'est la même chose que si vous* **Matth. 25.** *l'aviez fait à moi-même?* Dites-moi, je vous prie, quelle comparaison de ces douces paroles avec les richesses passagères? de cette louange avec les applaudissements des hommes? Car c'est Dieu lui-même qui vous louera et qui applaudira au bien que

vous aurez fait. Pouvez-vous imaginer sur la terre un sujet de joie qui égale celui qui dilatera alors votre cœur? Quelle gloire de ce monde sera comparable à celle que vous recevrez alors, quand même on vous présenterait le plus grand royaume de la terre, puisqu'on vous donnera le royaume du ciel, où vous n'aurez plus de trouble, de guerre, de peines à souffrir, dont les princes de la terre ne sont pas ici exempts? Voilà donc ce qu'on peut appeler faire un usage magnifique de ses richesses ; c'est là être le véritable possesseur de ses biens : c'est les conserver dans la vérité ; c'est s'en rendre l'héritier et ne les pas transférer à d'autres ; c'est transporter dans le ciel les trésors de la terre ; c'est jouir dans l'éternité des richesses que l'on a possédées dans le temps ; c'est en être un juste dispensateur, et nous faire par là des amis qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Saint Nil, comme nous avons remarqué, a fait aussi un *Traité de la Pauvreté volontaire.* Personne n'était plus en droit d'en parler que lui, puisqu'ayant été dans les honneurs et dans l'opulence, il avait abandonné si généreusement ses riches possessions, et avait embrassé volontairement la pauvreté évangélique. Il la porta à la plus haute perfection ; et il paraît par ses écrits qu'il avait une prédilection pour cette vertu ; car il semble qu'il affecte de combattre uniquement dans les religieux les fautes qu'ils commettent contre elle ; et la plus grande partie de ses avis tend à les animer à sa pratique, ou à les reprendre fortement lorsqu'ils s'en écartent.

Il adresse ce traité à Magna, diaconesse d'Ancyre, dont il convient de faire connaître ici le mérite par l'éloge que Pallade en fait. Voici ce qu'il en dit : « Il y a dans la ville d'Ancyre jusqu'au nombre de dix mille vierges, dont deux mille au moins s'exercent dans la pratique de toutes les vertus. Ce sont des personnes excellentes, et qui combattent avec grand courage pour pratiquer la loi de Dieu. Magna surpasse en piété toutes les autres ; c'est une femme très-parfaite, et dont le mérite est reconnu de tout le

monde. Je ne sais si je la dois nommer une vierge ou une veuve, puisque ses proches assurent que sa mère l'ayant mariée, elle obtint avec grande douceur, et en se disant malade, de son mari, de vivre comme si elle était encore fille. Celui-ci mourut bientôt après, et se trouvant héritière de grandes successions, elle changea les biens temporels contre les biens éternels en se consacrant tout entière à Dieu, pour s'acquérir une vie qui ne finira jamais. Elle commande avec douceur à ses serviteurs ; elle exerce de très-grandes austérités sur elle-même ; elle est extrêmement sobre ; elle est si grave, et il paraît tant de majesté sur son visage, que même d'excellents évêques la regardent avec respect, tant est grande sa vertu et son insigne piété. Elle a consumé par le feu de la pauvreté, pour parler ainsi, tout ce qu'il y avait de superflu et d'excessif dans son bien ; et quant à ce qui lui reste, elle l'emploie à assister les monastères, les églises, les hôpitaux, les pauvres, les étrangers et les passants, comme aussi les évêques, les orphelins et les veuves ; et secourant ainsi tous ceux qui en ont besoin, elle fait continuellement en secret et avec joie, par elle-même et par des serviteurs très-fidèles, des œuvres de piété. Elle ne bouge de l'Église, particulièrement la nuit, et pratique généralement la vertu en toutes choses, dans l'espérance de jouir un jour de cette vie qui est la seule véritable. »

L'amour que saint Nil avait pour la pauvreté évangélique, et son zèle à inspirer la charité envers les pauvres, le portèrent sans doute à envoyer son traité à cette pieuse dame, en qui il voyait ces deux vertus si parfaitement réunies, puisque, bien loin de jouir des biens considérables qu'elle possédait, elle se réduisait au pur nécessaire, encore était-il réglé par une vie mortifiée, et elle faisait du reste des largesses abondantes aux nécessiteux. On croit pourtant qu'il ne le lui a pas adressé directement, puisqu'il y parle aux moines qui avaient renoncé à tous leurs biens ; mais il a pu se faire qu'il lui en ait envoyé lui-même une copie, comme à une personne qui pratiquait parfaitement cette vertu qu'il y recommande avec tant de zèle.

Le Saint dit d'abord qu'il avait écrit contre les moines qui s'étaient relâchés de la pauvreté primitive, dont les anciens leur avaient laissé de si beaux exemples, et qu'il se propose dans ce traité de louer et d'animer la ferveur de ceux qui la pratiquent plus fidèlement. Il distingue ensuite trois degrés de pauvreté ; le premier, dans lequel on s'abandonne entièrement à la Providence ; le second, dans lequel on travaille pour avoir le nécessaire ; le troisième, qui est des religieux relâchés, dans lequel, après avoir quitté les biens du monde, on en reprend les sollicitudes en quelque sorte par les possessions qu'on acquiert, et qui ne sont point de cette exacte pauvreté.

Hebr. 11. Il met au rang des premiers ceux dont parle saint Paul dans l'*Épître aux Hébreux*, dont le monde n'était pas digne, et qui avaient été obligés de fuir dans les solitudes et d'errer dans les déserts, n'ayant d'autres retraites que les antres et les cavernes, et ne se nourrissant que de ce que la Providence leur faisait trouver sur leurs pas, ou qu'elle leur offrait miraculeusement, comme à Élie qui fut nourri par un corbeau. « Ces saints, dit-il, n'avaient ni maison, ni foyer, ni habits pour changer, ni demeure fixe, et ils se couchaient où la nuit les trouvait. On ne peut trop admirer, ajoute-t-il, un dénûment si parfait. Il est au-dessus de toutes nos louanges ; et quand nous le considérons, nous sentons en nous-mêmes une bien grande distance de notre vertu à la leur. En effet, nous avons chaque jour de quoi manger ; des habits à changer selon les saisons ; une cellule qui nous met à couvert du froid, de la chaleur et des injures de l'air ; de l'argent et des fonds pour notre subsistance ; et comment pourrions-nous nous comparer à eux ? De quel côté trouverions-nous quelque égalité ? Ils n'avaient aucun désir de ce monde qui empêchât leur cœur de s'élever à la contemplation des choses divines. On peut même dire que leur corps était seulement sur la terre, et qu'ils ne le supportaient que par nécessité, leurs pensées et leurs affections les portant sans cesse vers les biens du ciel. Ainsi ils ne se rendaient qu'à

regret aux besoins du corps, et ils regardaient presque comme un temps employé à pure perte, les courts moments qu'ils étaient obligés de donner à son entretien pour le soutenir. Aussi Notre-Seigneur nous dit : *Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre bourse ; ne soyez point en sollicitude pour le lendemain ;* Matth. 10.
et saint Paul nous dit aussi qu'*ayant de quoi nous nourrir et nous couvrir, cela doit nous suffire pour être contents ;* et il I Tim. 6.
ajoute, que nous devons imiter ceux qui vont à la guerre, lesquels II Tim. 2.
ne s'embarrassent point des affaires du siècle, ne songeant qu'à bien combattre. »

Quoique saint Nil loue extrêmement cette pauvreté parfaite, il ne veut pourtant pas que, sous prétexte de la pratiquer, on se dispense de travailler. C'est à la vérité une grande perfection de s'abandonner à la Providence, et d'attendre d'elle ses besoins : mais cette confiance ne doit pas favoriser l'inaction des paresseux, qui, sous prétexte de vaquer sans cesse à la prière, croyaient devoir se dispenser du travail des mains. Il faut bien distinguer, dit-il, la prière continuelle des saints, de la paresse des contemplatifs oisifs. En effet, il y avait quelques moines qui avaient donné dans cette illusion, comme nous l'avons vu dans la Vie de l'abbé Silvain [1], et saint Nil cite aussi un Adelphe de Mésopotamie et un Alexandre, qui troublèrent la ville de Constantinople par cette doctrine, inouïe jusqu'alors, enseignant même aux jeunes gens de ne rien faire sous prétexte de prier toujours, ce qui n'était propre qu'à soulever leurs passions par un dangereux repos, au lieu qu'ils auraient dû les porter à mater le corps par le travail manuel, pour en amortir le feu et la trop grande vigueur. « Il en arrive, dit-il, que ces prétendues oraisons ne sont rien moins que de bonnes prières. L'imagination y est chargée de toutes les images qu'enfante la cupidité, et elle ne saurait

[1] Quand on fait attention aux propres paroles de saint Nil, on voit que l'erreur des Quiétistes n'était pas nouvelle, et que les saints l'avaient condamnée longtemps auparavant.

s'occuper de Dieu comme elle doit, et entrer en colloque avec lui. Il est vrai que c'est une pratique excellente de persévérer dans la prière et de s'y entretenir avec Dieu par des affections intérieures; mais par cette même raison l'oraison, qui est un exercice de paix avec Dieu, ne doit pas devenir comme un temps de guerre pour l'âme, en la prolongeant au delà des justes bornes, et en y ouvrant la porte aux passions ennemies par une oisiveté mal entendue. Non, ce n'est pas ainsi qu'on doit faire l'oraison ; on doit tâcher d'y apporter un esprit qui ne soit point agité par les passions, que la paresse et l'oisiveté de ces faux contemplatifs ne font que fomenter. »

L'autre degré de pauvreté volontaire dont parle saint Nil, est celui de travailler de ses mains pour subsister, en employant le reste du temps à la prière et aux autres exercices spirituels. Il veut donc que les moines fassent leur principale occupation du soin de l'âme; mais il ne veut pas que sous ce prétexte ils abandonnent celui du corps, et il juge au contraire qu'ils doivent travailler pour l'entretenir, en sorte que ce travail ne devienne pas leur principale occupation, qui doit être la prière et la psalmodie ; car ce serait alors vivre selon la chair, contre le précepte de l'Apôtre, et que la prière ne remplisse pas leur temps de façon qu'il n'en reste point pour le travail.

Comme les solitaires vivaient très-frugalement, ceux du moins qui avaient leur perfection à cœur, il ne leur fallait pas un long travail pour fournir à leur entretien. Ils pratiquaient ainsi une grande pauvreté, se nourrissant comme les plus pauvres, et allant, comme l'on dit, du jour à la journée; et c'est ce que saint Nil recommande. Il ne regarde pas aussi le travail comme nécessaire seulement pour leur subsistance; mais encore comme très-propre à mortifier la chair et à dompter la révolte des passions.

« Telle fut donc, ajoute-t-il, la pauvreté des saints. Celle que nous avons mise au second degré ne laisse pas d'être très-bonne

et même excellente, quoiqu'elle n'égale pas la perfection de la première. Ceux qui ont pratiqué celle-ci, vaquaient uniquement à Dieu et au soin de leur âme qu'il a créée. Ils ne donnaient presque aucune attention au corps ; ils ne faisaient point de provisions ; leur grenier était dans la volonté de Dieu. Les autres prenant soin raisonnablement du corps pour le soutenir, de peur qu'il ne succombât, partageaient leur temps entre le travail et la prière, donnant au travail ce qu'ils ne pouvaient se dispenser pour les besoins temporels, et consacrant tout le reste du temps à l'oraison, à la lecture et aux autres exercices de l'esprit ; et il n'y a rien en cela que de très-bon et de très-convenable.

« Il y a bien de la différence de ceux-ci aux autres moines qui se fixent au troisième ou au quatrième degré de pauvreté. On peut les regarder comme des hommes tout séculiers et tout charnels. Ils cultivent des champs ; ils ont des bêtes de charge ; ils trafiquent ; ils ne se contentent pas du nécessaire ; ils voudraient bientôt égaler ceux qui vivent dans l'opulence ; ils croient se faire considérer par là, et ne pouvant s'acquérir l'estime des hommes par leur régularité, puisqu'ils ne suivent pas l'esprit de leur état, ils veulent se rendre recommandables par une espèce de faste qu'ils affectent. Mais ne voient-ils pas que c'est une folie de chercher à se faire valoir par une conduite qui ne mérite que le blâme, et qu'au lieu d'être estimés comme ils le désirent, ils prêtent plutôt à rire et se font mépriser.

« Comment peut-on en effet accorder dans un même homme des choses si opposées, telles que sont le renoncement au monde et l'esprit du monde ; la pauvreté par état et la recherche des biens ; la profession de ne s'appliquer qu'au soin de son âme et aux choses spirituelles, et la cupidité de la chair et des choses terrestres ; le dégagement du monde avec la sollicitude des affaires du siècle ? Ceux qui sont véritablement pauvres, quand même ils auraient peu quitté, ont pourtant tout quitté. Les autres, au contraire, en entrant dans la religion, semblent n'y être venus que

pour faire des acquisitions. Ceux-là goûtent dans le repos de leur cellule, la paix intérieure et les avantages spirituels de leur état; ceux-ci, agités par les sollicitudes des biens, sont dans un combat continuel comme des athlètes. Ceux-là combattent à la vérité, mais c'est légitimement et contre les ennemis invisibles ; ceux-ci combattent pour les biens terrestres contre ceux qui en possèdent aussi, et ont une guerre à soutenir de leur part, comme ils les attaquent eux-mêmes. Ceux-là emploient tout leur temps pour le salut de leur âme ; ceux-ci, absorbés dans des occupations temporelles, n'ont pas le loisir de penser à leur salut. Ceux-là ne se mêlant point dans les affaires séculières, portent, par leur dégagement, ceux qui les voient à glorifier Dieu ; ceux-ci, au contraire, le font blasphémer par leur mauvais exemple.

« Hélas ! vous qui avez embrassé la croix et qui avez quitté pour Jésus-Christ, votre père, votre barque, vos filets, suivez donc constamment ce divin Maître, puisque vous devez l'aimer davantage que tout ce que vous avez quitté. Vous êtes mort et enseveli avec lui par votre état, pourquoi vivez-vous encore à vos passions et vous livrez-vous à des sollicitudes corporelles, qui ne font que fomenter votre cupidité ? Je veux bien que vous ayez soin du corps, puisque votre âme lui est étroitement unie, et qu'il participe à son mérite dans les exercices de la piété ; mais ce soin doit être discret, et il ne doit pas être un obstacle à l'âme et l'empêcher de faire des progrès dans la vertu, etc. »

Enfin, saint Nil recommande dans ce traité, avec la pauvreté volontaire, les autres vertus religieuses, la douceur, la patience, la charité, la mortification, la fidélité aux observances, l'obéissance et l'humilité. L'autre traité, où il examine si l'état des moines qui vivent dans le désert est préférable à celui des moines qui demeurent dans les villes, ne contient rien de considérable qui serve à notre sujet. Il décide seulement en faveur des premiers, et confirme son sentiment par les exemples d'Élie et d'Élisée, qui quittaient la Judée pour se retirer au Carmel ; de saint

Jean-Baptiste, qui préférait le désert à Jérusalem ; et de Jésus-Christ même, qui quittait souvent la multitude pour demeurer seul à l'écart, et qui donna à Marie la préférence sur Marthe. Il ajoute que dans le désert il est bien plus aisé de dégager son esprit des objets terrestres au temps de l'oraison, qu'on ne saurait le faire dans les villes, où il suffit d'ouvrir les yeux pour faire entrer dans l'esprit une infinité d'objets inutiles.

Il adresse deux traités à Épictète, dont le premier contient divers conseils pour ceux qui ont embrassé la vie monastique, ou qui se proposent d'y entrer, et l'autre est une opposition des vices et des vertus. Épictète était sans doute moine, ou dans la volonté de prendre cet état. Saint Nil lui donne d'abord pour règle de renoncer à tout. « Il faut, dit-il, que ceux qui veulent embrasser cet état céleste, considèrent qu'ils ne doivent plus rechercher les plaisirs de la bouche, ni se mêler des choses temporelles, et qu'ils doivent embrasser courageusement les travaux de la pénitence et le combat spirituel. Le premier combat que vous devez soutenir est celui du renoncement à votre patrie, à votre famille, à vos richesses, et vous devez le faire avec générosité, avec courage comme un athlète de Jésus-Christ. Si vous commencez par là, et si vous soutenez ce premier combat avec constance et ferme patience, soyez assuré que vous prendrez un heureux essor vers Dieu, et que votre âme s'élèvera vers le ciel avec des ailes dorées par la vertu, comme celles de la colombe dont parle le Prophète. Ne vous flattez pourtant pas que tout soit fait Psal. 67.
pour vous après cette première victoire ; attendez-vous plutôt à d'autres combats que vous aurez à soutenir, et armez-vous pour cela de la vertu de force ; car cette vertu ne paraît jamais mieux que quand on est aux prises avec les ennemis du salut. Elle ne consiste pas seulement à se porter au bien qu'on doit faire, mais encore à vaincre les obstacles qu'on rencontre, et à résister vigoureusement à ceux qui nous attaquent.

« Vous aurez l'orgueil et la vaine gloire à combattre, et vous

devez le faire avec vigueur. Souvenez-vous pour cela que la véritable vertu ne recherche point les louanges des hommes, ni cette gloire frivole qui vient de leurs applaudissements, et qui est une source empoisonnée de maux pour l'âme; car la vaine complaisance qu'on y prend nous enfle le cœur, et cette enflure produit l'orgueil. Mettez toute votre gloire à pratiquer la vertu, et regardez celle qui vient des hommes comme un mépris plutôt que comme un sujet de vous élever. Vous qui avez renoncé au monde, renoncez à la gloire du monde; vous en acquerrez une bien plus solide en vous appliquant à la vertu. Ceux qui courent après les applaudissements, la réputation, l'estime des hommes, tombent facilement dans les piéges de l'envie, dans des aversions et des haines contre ceux qu'ils voient l'emporter sur eux. Bien loin d'aimer et de souffrir le mépris avec patience, comme l'humilité l'inspire, ils ne peuvent supporter qu'on donne aux autres quelque préférence sur eux; ils veulent primer pour ne céder à personne, et ils portent même leur passion jusqu'à regarder l'humilité comme une bassesse, et jusqu'à la mépriser.

« On peut dire de celui qui est dans ces mauvaises dispositions, qu'il sert un maître barbare, ou qu'il s'est vendu lui-même à plusieurs méchants maîtres, à l'élèvement du cœur, à l'envie, à l'ambition et aux malins esprits. Celui, au contraire, qui combat par l'humilité la folle passion des honneurs du monde, a triomphé de toutes les légions des démons; en se mettant au-dessous de tous par de vrais sentiments d'humilité, il devient semblable à Jésus-Christ, qui *s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur.*

Il lui dit ensuite qu'il doit avoir de bas sentiments de lui-même; qu'il doit aussi rejeter de son cœur tout sentiment de vengeance et ne pas se laisser abattre quand viendra le temps de la tribulation. Après ces instructions il lui montre quelle est la vie du religieux; et lui dit de se rendre exactement aux assemblées, de partager le temps entre la prière et le travail, d'être doux envers les

frères, ardent contre les passions, de servir Dieu avec crainte et avec amour, de combattre la cupidité par un vrai renoncement, de veiller à la garde de ses sens selon les règles de la piété, de se rappeler souvent les péchés dont il a fait pénitence pour en gémir et pour s'en humilier, etc., etc.

SUITE DE LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT NIL.

Nous ne parlerons pas ici de ce que dit saint Nil sur les péchés capitaux, parce que nous avons traité de cette matière en parlant de la doctrine spirituelle des solitaires d'Égypte, sur ce que Cassien en a écrit. Il nous suffira de recueillir quelques-uns de ses avis spirituels, principalement sur la prière, et de donner quelques extraits de ses lettres, qui sont en fort grand nombre.

Voici quelques-unes de ses sentences:

1° L'aveu de ses fautes est le commencement du salut.

2° Le meilleur ami est celui qui nourrit notre âme.

3° Il faut louer Dieu par nos paroles, le servir par nos actions, l'adorer par nos pensées et nos sentiments intérieurs.

4° L'intelligence et l'intégrité des mœurs font le bon prêtre.

5° Il est bon de montrer aux autres la vertu par ses paroles; mais il importe encore plus de la manifester par les œuvres.

6° Les jaloux et les médisants nuisent plus à eux-mêmes qu'aux autres.

7° Comme le vin donne des forces au corps, ainsi la parole de Dieu fortifie l'âme.

8° Si vous cherchez à plaire au monde, vous lui devenez semblable.

9° Notre langue et nos oreilles nous exposent à de grands dangers.

10° Fuyez les louanges; mais rendez-vous irréprochable.

11° Rendez grâces au Seigneur dans vos afflictions. et il vous consolera.

12° Faites attention à vous-même plutôt qu'aux actions des autres; car souvent nous sommes coupables des mêmes fautes que nous censurons dans autrui.

13° Rendez-vous familières les prières des Psaumes: le nom de Dieu qui y est si souvent répété met le démon en fuite.

14° Souvenez-vous souvent de Dieu et portez vos affections vers le ciel.

15° Veillez sur vos yeux, sans quoi ils vous trahiront bientôt par leur mobilité. Parlez aussi avec circonspection; car nous disons souvent des choses qu'il eût été bien mieux de taire.

16° Donnez au corps, non pas ce qu'il désire mais ce qui lui est nécessaire.

17° Si vous avez des richesses, faites-en part aux pauvres; si vous n'en avez pas n'en désirez point.

18° Quand vous êtes dans l'Église, représentez-vous que vous êtes dans le ciel; n'y parlez et n'y pensez à rien des choses de la terre.

19° Rendez-vous souvent à l'église, elle calmera auprès de Dieu les agitations que le monde cause à votre âme.

20° Regardez les choses de la terre comme ne faisant que passer, et par conséquent ne vous abandonnez pas à la désolation quand vous les perdez.

21° Quand vous priez, portez votre esprit à Dieu; si quelque distraction l'en détourne, ramenez-le aussitôt à lui dès que vous vous en apercevez.

22° L'esprit humain ne saurait être sans penser à quelque chose. Chassez donc les mauvaises pensées et entretenez les bonnes.

23° Dans les maladies, recourez plutot aux médecins du ciel qu'à ceux de la terre.

24° Réjouissez-vous dans l'humiliation; l'humilité est une vertu

éminente, dont les fondements sont si solides qu'elle ne saurait tomber.

25° Considérez l'excellence des biens du ciel, et vous vous dégagerez bientôt de la terre, n'y ayant rien qui puisse leur être comparé.

26° Regardez les mauvaises pensées comme une semence empoisonnée que le démon jette dans votre âme; par là vous rejetterez et la semence et l'ennemi qui la présente.

27° Quand vous travaillez, sanctifiez votre ouvrage par l'oraison. La langue doit alors chanter des cantiques, et l'esprit s'élever à Dieu. Il est bien raisonnable que, quoi que ce soit que nous fassions, nous nous souvenions toujours de lui.

28° On connaît les Saints par leurs œuvres, comme les arbres par leurs fruits.

29° Lorsqu'on vous dira quelque injure, pensez si vous n'y avez pas donné lieu; si vous n'avez rien à vous reprocher, ne faites pas plus de cas de l'injure que de la fumée.

30° Quand vous êtes frappé de l'opulence, de la grandeur ou de la puissance des grands du monde, faites aussitôt attention à la fragilité de toutes ces choses, et vous n'en serez pas touché.

31° Souffrez avec patience les tribulations; car les vertus croissent au milieu d'elles comme les roses avec les épines.

32° Il n'y a rien de comparable à la vertu; elle est l'image de Dieu, et elle est immuable comme lui.

33° Celui qui est humble l'est avec tout le monde; s'il fait acception de personnes, il n'a qu'une fausse humilité.

34° Donnez toujours la préférence à la charité du prochain, à moins que l'amour que vous devez à Dieu n'en souffrît de diminution dans votre âme.

35° Avertissez charitablement celui qui pèche, mais ne vous rendez pas son accusateur; l'un est une injure que vous lui faites, l'autre est un acte de charité que vous exercez.

36° Quand vous corrigez quelqu'un, ne le faites pas avec hau-

teur, ni sans sujet : vous vous rendriez coupable vous-même d'orgueil et d'arrogance.

37° Rendez votre vie pure, et vous serez en droit de redresser ceux qui pèchent.

38° Rendez-vous à l'église lorsque la religion vous y appelle ; et dans les autres temps faites dans votre maison comme une église de votre âme, dans laquelle vous offriez à Dieu un perpétuel sacrifice.

39° Quand vous voulez avertir celui qui pèche, mêlez toujours dans votre admonition des paroles de douceur ; vous ramollirez, pour ainsi dire, par là ses oreilles et vous éclairerez son cœur.

40° Efforcez-vous sans cesse de faire de bonnes œuvres, de peur que quand le temps vous manquera par la mort, vous n'ayez fait qu'à demi l'ouvrage de votre sanctification.

41° Si vous avez eu le malheur de contracter quelque mauvaise habitude, tâchez de la détruire peu à peu, et vous viendrez insensiblement à bout d'arracher cette mauvaise épine de votre cœur.

42° Lorsque Dieu vous envoie quelque affliction, gardez-vous bien d'en murmurer ; il vous châtie comme un bon père, et vous devez plutôt le bénir de la grâce qu'il vous fait.

43° Regardez les sujets de joie ou de tristesse de cette vie, comme l'ombre ou comme une roue ; l'ombre s'évanouit, et la roue ne fait que tourner.

44° Ne désirez point des biens de ce monde ; nous n'en usons qu'en passant, après quoi nous les perdons.

45° Bien loin d'envier le bonheur apparent de ceux qui sont heureux en ce monde, méprisez-le, et compatissez à ceux qui sont dans l'infortune.

46° Encouragez-vous à la patience dans les peines par l'exemple des saints martyrs ; car nous serons tous jugés sur les sentiments de notre conscience.

47° Préférez à tout le salut de votre âme, et vous marcherez avec plus de facilité dans la voie de la vertu.

48° Souffrez avec courage les peines de la vie ; elles seront un ur votre couronne.

49° Aimez Dieu par préférence à tout. Si vous lui préférez les créatures, c'est les estimer davantage que votre souverain maître ; et ce serait vous rendre indigne de sa miséricorde.

50° Malheur à l'impie; malheur au blasphémateur; malheur à celui qui commet des injustices, à l'avare, au paresseux, au superbe, à l'impudique, à celui qui dit des injures, à celui qui cherche les plaisirs de la terre, à l'hypocrite. Dieu manifestera un jour leur malice, les couvrira de confusion, les jugera, les condamnera, les punira éternellement. Bienheureux au contraire ceux qui foulent aux pieds la volupté, qui marchent par la voie étroite, qui pratiquent une vertu pure, et qui marchent dans la simplicité et la droiture, qui s'exercent à la prière, à de bonnes lectures, à des œuvres saintes. Le démon les redoutera ; ils seront jugés tout autrement que le monde ; ils ne mourront point, mais ils passeront de cette vie à une vie de gloire ; ils seront couronnés, et ils entreront ainsi triomphants dans le ciel.

Le *Traité de l'oraison* de saint Nil est divisé en plusieurs chapitres, mais si courts, qu'on peut les regarder comme des apophthegmes. Il n'en est aucun qui ne méritât d'être rapporté ici ; mais comme cela nous mènerait trop loin, il nous suffira de marquer les principaux.

1° L'oraison, dit-il, est un entretien de notre âme avec Dieu. Dans quelle disposition ne devons-nous donc pas tâcher de nous mettre pour nous élever à lui, et former avec lui un saint colloque, sans en être détourné par le souvenir des choses de la terre, et sans avoir besoin d'un interprète de nos sentiments ?

2° Si Moïse, en voulant s'approcher du buisson ardent, reçut ordre de quitter auparavant [illegible] ses souliers ; comment celui qui veut par l'oraison s'approcher [illegible] de Dieu, qui est au-dessus de tous les objets sensibles, osera l'entreprendre sans avoir auparavant rejeté de son esprit toutes les pensées qui viendraient l'en détourner ?

3° Demandez au Seigneur des larmes de componction, et qu'il ramollisse la dureté de votre cœur; faites-lui l'humble aveu de vos péchés, c'est là le moyen d'en obtenir le pardon. Commencez votre oraison par là; laissez couler vos pleurs si Dieu vous en fait la grâce. Il se plaît souverainement à nous voir à ses pieds couverts de nos larmes; cependant si ce précieux don vous est accordé, prenez garde de vous enorgueillir pour cela et de vous préférer aux autres; ce serait changer en passion un exercice qui vous est donné pour vaincre vos passions, et vous irriteriez votre bienfaiteur. Il y en a plusieurs qui ont donné par là dans l'illusion, s'occupant plutôt des larmes qu'ils répandaient, que des sujets qui les faisaient couler.

4° Tenez-vous au temps de la prière dans une contenance grave et respectueuse, et donnez à Dieu toute votre attention. Rejetez loin de vous toute autre pensée qui viendrait vous occuper, elle ne servirait qu'à vous troubler et à vous détourner de Dieu.

5° Bannissez de votre cœur toute aversion, tout ressentiment, tout souvenir d'injure si vous voulez bien faire votre oraison. L'oraison est un fruit de mansuétude, qui ne saurait paraître que quand la colère disparaît. L'oraison est l'effet de la joie intérieure et de l'action de grâce, et ne s'allie pas avec la colère. L'oraison ne souffre point dans le cœur la tristesse amère que cause le ressentiment. Si vous voulez bien faire l'oraison, renoncez-vous; et quoique vous ayez eu beaucoup à souffrir, supportez-le avec patience pour mériter de rendre votre oraison agréable à Dieu. Vous recueillerez au temps de l'oraison avec avantage les fruits de la patience que vous avez pratiquée dans vos peines et vos travaux. Si vous savez endurer avec soumission, votre âme goûtera la joie du Seigneur quand vous le prierez.

6° Ne vous contentez pas, quand vous priez, d'avoir cet extérieur composé et recueilli. Soyez tel intérieurement que vous paraissez au-dehors. Élevez-vous à Dieu avec une crainte respectueuse. Ne priez pas par habitude; mais que votre esprit et votre cœur suivent

le sens de votre prière. Il arrive quelquefois que nous sommes bien recueillis en Dieu au commencement de notre oraison ; mais il arrive souvent aussi que nous avons beaucoup à combattre contre nos distractions sans que nous puissions nous en délivrer. Dieu le permet afin que nous cherchions le recueillement avec encore plus de soin, et que nous regardions l'oraison comme une grâce et un don céleste.

7° Ne priez pas pour obtenir tout ce que vous désirez ; car souvent nos désirs ne sont pas conformes à la volonté de Dieu ; mais priez plutôt comme Jésus-Christ vous a appris à prier, et dites à Dieu : *Que votre volonté s'accomplisse en moi.* Mettez toujours cette condition dans toutes vos demandes ; car Dieu ne veut que le bien de votre âme, et nous ne cherchons pas toujours dans nos prières ce qui nous est le plus avantageux. Quand vous demandez quelque grâce à Dieu dans l'oraison, ne le faites pas avec ce désir inquiet qui veut être exaucé sur-le-champ ; Dieu a ses raisons de ne pas vous l'accorder sitôt ; il veut que vous l'obteniez par votre persévérance dans la prière, et en cela même c'est une grâce qu'il vous fait ; car appelleriez-vous autrement le bonheur d'être plus longtemps à lui parler et à vous entretenir avec lui ?

8° Quelquefois la présence de notre saint ange met en fuite le démon qui veut nous distraire dans l'oraison ; mais d'autres fois elle se passe toute à combattre, et l'ennemi est si opiniâtre qu'il ne nous laisse presque pas respirer. Cependant ne nous lassons pas alors de chercher et de frapper, parce qu'enfin nous trouverons après avoir cherché longtemps, et on nous ouvrira la porte que nous aurons longtemps frappée.

9° Il est bon non-seulement de prier pour la rémission de ses péchés, mais encore pour celle des péchés des autres ; par cette prière de charité nous imitons les saints anges. Allez à l'oraison, non pas pour être vu et estimé des autres, affectant même pour cela de la rendre plus longue.

10° Rien n'excite plus la jalousie du démon contre l'homme

que la sainte oraison ; aussi emploie-t-il pour l'en détourner tous les artifices que sa malice lui inspire. Il arrive même que, quand il n'a pu parvenir à l'en empêcher, il le laisse en paix pendant quelque temps, mais il revient bientôt à la charge par les différentes tentations qu'il lui cause, soit pour lui faire perdre l'esprit d'oraison, soit pour le troubler lorsqu'il s'y applique. Aussi quand il nous tente de gourmandise, ou d'avarice, ou de colère, ou de ressentiment, ou d'autres vices qui troublent l'âme, c'est dans la vue de nous rendre incapables de faire oraison ; il attaque les différentes puissances de l'âme, afin que les passions qu'il réveille en elle empêchent la raison de s'élever à Dieu en la troublant par ces agitations. Ainsi on peut dire que la plus grande guerre qu'il y ait entre nous et le démon est au sujet de l'oraison.

11° Quand on aime véritablement Dieu, on se fait une sainte habitude de vivre en sa présence, et de s'entretenir avec lui comme un enfant avec son père, rejetant loin du cœur tout ce qui viendrait nous détourner d'un si consolant exercice. Si vous voulez faire oraison, vous avez besoin que Dieu vous en accorde la grâce;
Matth. 61. c'est pour cela qu'il faut implorer son secours en lui disant : *Que votre nom soit sanctifié, que votre royaume nous advienne ;* c'est-à-dire, communiquez-moi votre divin esprit; unissez nos prières à celles de votre Fils unique Jésus-Christ. C'est là ce que le divin
Jean. 4. Maître nous a voulu faire entendre quand il nous a dit d'adorer son Père céleste en esprit et en vérité.

12° Si vous voulez acquérir l'esprit d'oraison, levez les obstacles qui vous en empêchent ; Dieu alors s'approchera de vous et vous serez avec lui. Quand vous faites votre oraison, ne vous représentez pas Dieu sous une image corporelle ; car Dieu est infiniment élevé au-dessus de la matière, étant un pur esprit. Le démon [1] se sert quelquefois de ces images, qu'il représente expressément à notre esprit au temps de l'oraison, pour nous distraire ou nous faire tomber dans l'illusion.

[1] Il parle là contre les Antropomorphites

13° Vous ne devez pas douter que nos bons anges ne nous exhortent à prier, et qu'ils ne prient avec nous avec une joie céleste. Lors donc que nous nous acquittons de ce saint exercice avec lâcheté, et que nous nous laissons aller à des pensées inutiles au temps de la prière, nous les indisposons contre nous, voyant que, tandis qu'ils combattent pour nous, nous au contraire nous prions mal, étant pourtant intéressés à le bien faire. Nous ne faisons point cas de leur ministère; nous méprisons leur Seigneur; nous l'abandonnons et nous nous unissons au démon en écoutant ses suggestions.

14° Comme le pain est la nourriture du corps et lui donne de la vigueur, ainsi l'oraison est la nourriture et la force de l'âme. N'imitez pas le superbe Pharisien dans sa prière; mais réglez-vous plutôt sur l'humble supplication du publicain, afin d'obtenir la miséricorde du Seigneur. Le recueillement nous conduit à l'oraison et nous la fait trouver; car l'oraison est comme la fille du recueillement. Comme l'organe de la vue est plus parfait que ceux des autres sens, ainsi le recueillement est le plus excellent moyen de réussir dans la recherche des vertus. Il ne faut pas considérer combien de temps nous donnons à l'oraison, mais plutôt si nous nous en acquittons bien, puisque Notre-Seigneur nous dit lui-même : *Quand vous priez, il n'est pas nécessaire que vous* Matth. 6.
parliez beaucoup. Enfin, quand vous faites oraison et que vous goûtez une sainte joie de vous entretenir avec Dieu, vous pouvez présumer qu'il vous en a accordé le précieux don.

Saint Nil parle encore dans ce traité des différents efforts des démons pour empêcher les solitaires de prier, ou pour les rendre distraits dans leurs prières. Tantôt ils faisaient de grands bruits et du vacarme; d'autres fois ils leur apparaissaient sous différentes figures de bêtes sauvages ou venimeuses; quelquefois ils les frappaient cruellement. Il cite là-dessus quelques exemples de saint Théodore le Sanctifié, et du vénérable Jean le Nain, et d'autres que nous avons rapportés en leur lieu. Il en pouvait

parler aussi par expérience, car nous avons dit qu'il a été souvent frappé impitoyablement par les esprits de ténèbres. Il avertit aussi les solitaires de ne pas désirer les visions et les apparitions des anges et des saints dans leurs oraisons, et d'être là-dessus sur leur garde, de peur d'être trompés par quelques prestiges du démon, qui prend quelquefois les apparences d'un esprit de lumière pour mieux séduire ceux qui ne sont pas assez attentifs à discerner les esprits, et pour les jeter par là dans l'orgueil ou l'illusion.

Il raconte d'un solitaire, que s'appliquant beaucoup au saint exercice de l'oraison, les démons, pour le rendre distrait, ne firent pendant deux semaines que jeter des boules en l'air, qu'ils reprenaient avec grand bruit et rejetaient encore, sans pourtant qu'ils vinssent à bout, avec ce jeu digne de leur faiblesse, de le détourner un instant de la prière pour les regarder.

Un autre, dit-il encore, grand serviteur de Dieu et homme d'oraison, marchant un jour dans le désert tout occupé de Dieu comme de l'unique objet de son amour, deux anges lui apparurent et se joignirent à lui; mais il ne se détourna pas pour cela de la pensée de Dieu qui occupait entièrement son esprit et son cœur.

Enfin il dit ces belles paroles, bien capables d'animer les personnes religieuses au recueillement intérieur et aux autres vertus de leur état, et qui les disposent merveilleusement à acquérir l'esprit d'oraison : « Bienheureuse l'âme, dit-il, qui, dans son oraison, est élevée au-dessus de toutes les images corporelles pour contempler la beauté toute spirituelle de Dieu. Bienheureuse l'âme qui se porte avec ardeur à la sainte oraison, et qui la fait avec un esprit parfaitement recueilli, parce qu'elle sentira ses désirs pour Dieu, croître toujours plus en elle. Bienheureuse l'âme qui, dans son oraison, perd le souvenir de toutes les choses sensibles. Bienheureuse l'âme qui se présente à Dieu dans l'oraison, vide de l'affection des choses de la terre et dans une véritable pauvreté d'esprit. »

Saint Nil a écrit un très-grand nombre de lettres. Le Père Poussin en publia d'abord trois cent trente-cinq, tirées de la Bibliothèque de Florence; et depuis ce temps-là, Léon Allatius en a donné un plus grand nombre au public sur des manuscrits de la Bibliothèque du Vatican. Ces lettres contiennent des sentences morales, des instructions, des réprimandes, des explications des dogmes de l'Église, ou de quelques passages de l'Écriture.

Voici en substance ce qu'il écrit à Thaumasius, qui avait renoncé au siècle pour embrasser la vie ascétique : « A quoi vous attendiez-vous quand vous avez cherché loin du monde la paix de l'âme dans la retraite ? Avez-vous prétendu être exempt des tentations, des croix, et n'avoir point à combattre contre les démons? Vous avez dû plutôt compter sur tout cela, et cependant vous en êtes surpris, vous vous en affligez. Ne vous laissez pas abattre, mais prenez courage ; portez votre croix avec patience et douceur d'esprit; rendez-en grâces au Seigneur; demeurez ferme dans vos bonnes résolutions ; persévérez dans la prière, le jeûne, la mortification des sens; vous verrez la fin de la tentation, et le démon qui vous tourmente à présent, sera tourmenté à son tour par votre victoire et par sa défaite. Nous ne devons jamais nous troubler pour la tentation ; et s'il arrive qu'en demandant à Dieu d'en être délivrés il ne nous exauce pas aussitôt que nous le souhaiterions, abandonnons-nous à sa divine volonté, et laissons-nous conduire par sa providence. Il sait bien l'heure et le moment de la faire cesser, et alors nous goûterons avec d'autant plus de joie et de reconnaissance le retour de la paix, que nous l'avons plus longtemps attendue.

Le démon, dit-il dans la même lettre, porte une envie extraordinaire au bonheur des âmes pures ; voilà pourquoi il les tente souvent par toutes sortes de moyens pour les faire succomber ; mais il ne faut pas que nous perdions pour cela courage ; au contraire, plus il fait des efforts pour nous vaincre, plus nous en devons faire pour le repousser, en opposant à ses suggestions

l'espérance de la récompense éternelle, qui est réservée à ceux qui auront bien combattu. »

Il fait cette correction à un prêtre appelé Marin, qui s'était recommandé à ses prières : « Vous voulez profiter du fruit des oraisons des serviteurs de Dieu, soit clercs, soit moines ; vous leur en demandez compte, et vous ne faites pas attention que Dieu l'exige aussi de vous, et qu'il vous demande comment vous observez sa loi ? Vous voulez être exaucé aussitôt que vous priez, et vous négligez de rendre à Dieu l'obéissance que vous lui devez. Si vous êtes fidèle à faire ce qu'il veut de vous, il écoutera favorablement vos prières. Cette condition est bien équitable. Soyez soumis à ses ordres et il se rendra à vos vœux. Mais si vous persévérez à lui être infidèle, vous rendrez inutiles les prières que les autres feront pour vous, fussent-ils encore plus saints que vous les croyez. »

Il écrit ainsi à Paul, archimandrite : « Ne vous flattez pas de passer le peu de jours de cette misérable vie avec sûreté et sans essuyer des tempêtes. Il n'est réservé qu'aux négligents, aux lâches, à ceux qui n'ont que de l'indifférence pour la vie future, et qui n'y pensent même jamais, de vivre dans la joie et de ne souffrir aucune peine d'esprit ; mais nous, qui sommes entrés en lice avec les esprits de ténèbres par notre profession, et qui avons un grand nombre de témoins et de spectateurs de nos actions, nous devons nous attendre à combattre dès le moment que nous nous proposons de pratiquer la piété ; nous devons nous résoudre à manger notre pain et à boire notre eau avec larmes et avec douleur, et d'être nuit et jour aux prises avec nos ennemis. »

Un solitaire, nommé Théon, voulait se retirer seul dans le désert, sans avoir travaillé auparavant à se former aux devoirs de la vie monastique dans un monastère. Saint Nil lui écrit : « Il convient mieux, quand on veut entrer dans les exercices et les combats de la philosophie spirituelle, de s'établir dans un monastère avec d'autres frères, que de s'engager témérairement et par son

caprice, ou par un empressement indiscret, dans le désert pour y vivre seul. Celui qui agirait si imprudemment, s'exposerait au danger de se perdre par la malice des démons, qui nous poursuivent partout et rôdent toujours autour de nous. Mais vous me direz : Je veux être anachorète, parce qu'en demeurant seul je ne serai point exposé à me mettre en colère contre personne. Je compare un homme qui pense ainsi aux bêtes sans raison, qui demeurent fort paisibles et n'entrent point en fureur quand personne ne les y excite. Et pourquoi donc l'Écriture nous aurait-elle recommandé d'être soumis les uns aux autres dans la crainte du Seigneur ; de nous mettre au-dessous de toute créature ; de regarder les autres comme nos supérieurs ; de ne point rechercher nos propres intérêts, mais plutôt ceux des autres ? »

Il marque à Meryme, moine, que plusieurs ayant conçu une folle estime d'eux-mêmes pour quelques vertus qu'ils croyaient avoir acquis, étaient tombés dans l'orgueil et dans une fausse sécurité, comme s'ils n'avaient plus rien eu à craindre de la part des ennemis de leur âme ; mais que lorsqu'ils se croyaient bien assurés, ils ont été tout à coup attaqués, et ont malheureusement éprouvé par des chutes déplorables, la puissance de ces redoutables ennemis. C'est pourquoi, ajoute-t-il dans une seconde lettre, si vous voulez éviter de tomber, arrachez premièrement de votre cœur jusqu'à la moindre racine de cette estime présomptueuse que vous avez de vous-même.

Nous avons vu dans la vie du Saint, que les solitaires Laurent, Fauste et Epinique lui avaient écrit au sujet des vexations extérieures qu'ils souffraient de la part des démons, et qu'il les avait rassurés par sa réponse, en leur rapportant ce qu'il en avait souffert lui-même. Les démons qui obsédaient ainsi ces solitaires, cessèrent de le faire extérieurement ; mais ils assiégèrent leur imagination par des pensées de blasphème et d'autres aussi affligeantes que celles-là, ce qui les faisait beaucoup souffrir. Il leur répondit : « Ne vous étonnez pas de ces nouvelles attaques des

démons, différentes des premières. Ces malheureux esprits seront éternellement tourmentés, tandis qu'après nous avoir humiliés dans cette vie par leurs tentations, nous nous réjouirons dans le ciel des victoires que nous aurons remportées. Ces esprits de ténèbres seront exterminés et livrés à une rage éternelle, eux qui ont voulu nous décourager, nous abattre, nous jeter dans la désolation et nous faire perdre l'espérance du salut. Je vous assure, mes frères, et je vous le certifie en toute vérité, quiconque est poursuivi par le démon, qu'il se réfugie auprès de notre Sauveur Jésus-Christ, dont le démon ne saurait approcher, et qu'il lui dise : « Vous êtes, ô mon Dieu, mon protecteur et ma défense. Vous êtes pour mon âme comme une tour inexpugnable, et qui me met à couvert de l'ennemi. » Du reste, mes frères, ne vous négligez point dans le travail des mains, et souvenez-vous que saint Paul s'en glorifiait, ainsi que des peines et des fatigues qu'il essuyait.

Il se plaint dans une lettre à Nicon, archimandrite, qu'il y avait des moines qui roulaient dans les villes, et qui s'invitaient chez les séculiers et étaient de vrais parasites; que cette conduite ne les rendait pas seulement à charge aux gens du monde, mais qu'elle les avilissait et faisait mépriser leur état.

Il reproche à Lamprotiche, aussi archimandrite, d'avoir regardé comme un sujet de se glorifier, le gouvernement qu'on lui avait confié d'un monastère; de s'en être réjoui et d'y avoir pris beaucoup de complaisance ; et que Dieu, pour l'en punir, avait permis que ses religieux, bien loin de lui être soumis, se fussent élevés contre lui ; il lui dit de prendre patience, au lieu de s'affliger comme il faisait ; qu'il devait se souvenir que Jésus-Christ avait bien plus souffert de ses ennemis, qui n'étaient à son égard que de misérables serviteurs, que lui n'avait à souffrir de ses frères.

Il dit à Epictète, autre archimandrite, que dans les prières et les humbles supplications que nous faisons à l'Être suprême, il ne fallait pas s'attacher à élever beaucoup la voix, mais qu'il fal-

lait pousser vers lui les sentiments intérieurs de nos cœurs de toutes nos forces. Car, dit-il, Dieu ne considère pas si nous crions ou si nous chantons proprement, mais si nous sommes pénétrés de respect en sa divine présence, et si nous le prions avec attention ; et il entend très-bien les secrets gémissements de nos cœurs.

Il donne cette instruction à Alcibiade, scholastique : Vous désirez, lui dit-il, d'acquérir la vertu précieuse d'humilité, et vous me demandez comment vous devez vous conduire pour l'acquérir ; le voici : Les sentiments de notre âme se conforment ordinairement à notre conduite extérieure ; cette conduite en est même plus souvent l'expression. Soyez donc pour cela fort simple dans vos habits, dans vos meubles, dans votre nourriture, dans votre façon d'agir, soit que vous marchiez, soit que vous parliez, ou que vous saluiez les autres. Qu'il n'y ait dans vous aucune affectation, aucune manière mondaine ; mais pratiquez en tout la simplicité. D'ailleurs, soyez bon envers vos amis, doux envers vos frères, patient envers ceux qui vous contrarient, humain et bienfaisant envers les pauvres et ceux qui sont dans l'affliction. Consolez les malades, et dites-leur toujours quelque parole qui puisse les réjouir ; soulagez tant que vous pourrez ceux qui souffrent ; ne méprisez jamais personne ; saluez avec affabilité ; répondez avec bonté et gaieté de cœur ; rendez-vous utile aux autres, et donnez à tous un facile accès auprès de vous.

Il fait cette correction au diacre Babyla : Vous dites de fort bonnes choses ; mais vos actions ne s'accordent pas avec vos paroles. Ce n'est donc qu'en paroles et en apparence que vous êtes bon, et par là vous en imposez aux imbéciles qui vous admirent ; mais les personnes sensées ne s'y trompent point, parce qu'elles vous jugent, non sur vos paroles, mais sur vos œuvres.

Il fait cette réprimande au moine Thyrse : Si vous recherchez avec curiosité ce que les autres font, et vous rendez le censeur de leur conduite, vous oubliez ce qui se passe dans votre cœur ;

vous ne goûtez plus les douceurs de votre cellule ; vous vous détournez de la voie droite ; vous vous engagez dans de mauvais sentiers : jugez après cela quelle en sera l'issue.

Il dit à Arsine, moine : « Quand vous aurez extirpé de votre cœur vos mauvaises habitudes et dompté vos passions, vous pourrez vous appliquer à la contemplation des mystères sublimes ; mais si vous voulez monter par force sur la montagne mystique en présence des ennemis que vous n'avez pas encore vaincus, ils vous environneront comme des abeilles, et vous piqueront de toute part. » Et au moine Amphiloque, qui se plaignait d'être tourmenté de pensées de blasphème : « Pourquoi vous effrayez-vous tant de ces horribles pensées ? Ne savez-vous pas qu'étant revêtu de l'habit monastique comme d'une onction sainte, vous êtes devenu un athlète destiné au combat ? Voyez David, à peine a-t-il reçu l'onction royale, qu'il eut Saül pour ennemi. » Il rassure ainsi contre les tentations le moine Draconce : « Vous voyez derrière vous les Égyptiens qui vous poursuivent, et devant vous la mer Rouge, dont les flots agités vous étonnent ; mais représentez-vous en même temps le Seigneur, qui frappe invisiblement vos ennemis et qui vous délivrera du danger où vous êtes. » Enfin, il dit à Lampadius, moine : « Judas n'est pas le seul qui, ayant méprisé le jugement de Dieu, a osé trahir Jésus-Christ. Les chrétiens qui n'observent point les ordonnances du Seigneur doivent être aussi regardés comme les complices de sa trahison, puisqu'ils aiment mieux vivre au gré de leurs mauvais désirs et résister à ses grâces, que de lui être fidèles. »

Saint Nil a fait l'éloge, dans une de ses lettres, d'une vierge nommée Anastasie. Il l'appelle bienheureuse et digne de toute louange. Il dit qu'elle surpasse l'éclat de la lune par celui de ses vertus, et surtout de son humilité. Il ajoute que dans un corps mortel elle menait une vie angélique, et qu'elle était si bien établie dans la piété, qu'on peut dire qu'elle était fondée sur la droite du Très-Haut ; que sa persévérance dans les travaux de la péni-

tence, la confiance inébranlable de sa modestie, les larmes abondantes qu'elle répandait dans ses oraisons de la nuit, et les bonnes œuvres et pratiques de piété sans nombre dont elle enrichissait son âme, la rendaient souverainement agréable au céleste Époux, et lui donnaient à toute heure auprès de lui un accès également libre et favorable. Aussi se recommande-t-il beaucoup à ses prières.

Il nous donne aussi une grande idée de la vertu d'un ermite nommé Rufin. Il dit de lui qu'après avoir renoncé entièrement à toutes les sollicitudes du siècle, qu'il compare à une mer agitée par les tempêtes, et dont les flots se brisent les uns contre les autres, il a eu le bonheur de trouver la paix de l'âme dans la vie qu'il a embrassée et d'éprouver la plus douce tranquillité en s'attachant uniquement à plaire à Jésus-Christ, et à mériter par là d'entrer un jour dans la possession de son royaume.

Il y avait en Cilicie un monastère, dont un prêtre fort pieux, appelé Marin, différent par conséquent de celui dont nous avons parlé plus haut, lui avait raconté l'observance régulière qu'on y gardait. Son zèle pour la gloire de Dieu le porta à en témoigner sa joie à ces fervents religieux. Je n'ai pu, leur dit-il, renfermer ma joie dans mon cœur en apprenant de vous de si grandes choses. Vous marchez avec une sainte émulation et une constante fidélité sur les traces des Apôtres. Vous n'avez pas seulement renoncé avec ardeur au monde et à tous les plaisirs pernicieux qu'il présente ; mais vous avez embrassé une rigoureuse pénitence, et vous ne cessez de louer et de bénir Jésus-Christ notre Sauveur et notre Roi, de vous avoir appelés à la vie religieuse. C'est ainsi que vous en remplissez les devoirs, afin que, comme disait saint Antoine le Grand, ce flambeau des Égyptiens, vous puissiez laisser par votre exemple, à ceux qui viendront après vous, des modèles de la perfection religieuse qu'ils doivent imiter.

Les iconoclastes osèrent, dans le huitième siècle, se servir de l'autorité de saint Nil pour appuyer leur erreur contre le culte

des saintes images ; et ils citaient pour cela une lettre de ce Saint au préfet Olympiodore, dont ils rapportaient quelques paroles tronquées et falsifiées. On lut cette même lettre au second concile de Nicée, qui est le septième concile œcuménique. On la lut, dis-je, sur deux différents exemplaires, devant tous les Pères, et on y reconnut l'imposture, ressource ordinaire des hérétiques ; car saint Nil n'y dit rien moins que ce que les iconoclastes prétendaient ; ce qui fit que Constantin, évêque de Constancie en Chypre, s'écria que les hérétiques, qui avaient prétendu avoir pour eux ce saint et divin Père, étaient des parricides et des imposteurs qui calomniaient les saints.

On lut encore dans le même concile une seconde lettre de saint Nil, qui confirme la doctrine orthodoxe touchant les saintes images, et qui nous apprend en même temps un grand miracle qui arriva au désert de Sinaï. Voici en substance ce qu'il en dit dans cette lettre à Héliodore : Dieu fait beaucoup de prodiges en plusieurs endroits, soit pour affermir dans la véritable croyance ceux dont la foi est encore faible, soit pour confondre l'incrédulité de ceux qui ne veulent rien croire ; et ces miracles sont plus évidents et plus lumineux que la clarté même du jour. Je veux vous raconter à ce sujet un prodige que Dieu a fait dans notre désert de Sina, par l'intercession du saint martyr Platon, dont je pourrais vous en rapporter un grand nombre d'autres. Il y avait à Sina un homme de Galacie qui s'y était retiré avec son fils, avec lequel il professait la vie monastique dans une grande perfection. Lorsqu'ils vivaient ainsi en tranquillité, vaquant à leurs saints exercices, les barbares firent incursion dans ce désert, lui enlevèrent son fils et l'emmenèrent captif. Vous savez ce qu'on souffre sous la tyrannie de cette cruelle nation. L'état des esclaves y est déplorable ; ils sont presque nus ; ils souffrent la faim, la soif, toutes les injures des temps ; on les épuise de travaux et de fatigues ; on les charge impitoyablement de coups, et on a presque toujours le bras levé sur eux pour les menacer de la mort. Le bon vieil-

lard, père de cet enfant qu'ils avaient enlevé, s'était retiré dans une caverne, et là, livré à la douleur, il implorait avec abondance de larmes, le crédit de saint Platon auprès de Dieu afin qu'il daignât lui rendre son fils. Le fils également inspiré d'invoquer saint Platon dont il avait vu fort souvent l'image, implorait son secours avec beaucoup de ferveur. Tandis qu'ils priaient ainsi l'un et l'autre, saint Platon apparut au jeune captif, monté sur un cheval et en tenant un autre par la main, sur lequel il lui dit de monter. Aussitôt ses liens furent rompus comme s'ils n'avaient été que des fils de toile d'araignée. Le jeune solitaire monta sur le cheval et suivit avec joie saint Platon, qu'il reconnut sans peine sur les images qu'il en avait vues ; et il se trouva à l'instant auprès de son père ; après quoi saint Platon disparut.

NICON ET JOSEPH DE PÉLUSE, SOLITAIRES DE SINAÏ ;

PIERRE ET ÉPIMAQUE, SOLITAIRES DE RAITHE [1].

Il n'y a point d'apparence que le solitaire Nicon, dont nous allons parler, soit le même que celui dont les Grecs honorent la mémoire au 26 de novembre, et que le cardinal Baronius a placé au même jour dans le *Martyrologe romain.* Les Grecs dans leurs *Ménées*, disent de celui-ci qu'il était fils d'un grand seigneur d'Arménie ; que, touché des promesses que Jésus-Christ fait à ceux qui quittent tout pour l'amour de lui, il se retira dans un monastère, où il vécut fort austèrement ; qu'il alla dans plusieurs provinces de l'Orient, exhorter les peuples à la pénitence, ce qui le fit surnommer *Nicon de la pénitence ;* qu'ensuite il vint

[1] Cotelier.

dans l'île de Crète et dans le Péloponèse, où il parcourut les villes et la campagne; et qu'enfin il termina sa vie à Lacédémone, où il avait bâti une église et fait plusieurs miracles.

Nicon, solitaire du désert de Sina, nous est seulement connu par une noire calomnie dirigée contre lui, et qu'il supporta avec une humble patience. Il professait la vie religieuse dans cette solitude, lorsque la fille d'un habitant de Pharan, voulant cacher le vrai coupable, éleva une indigne accusation contre lui. Le père de cette fille, outré de douleur et de désespoir, vint aussitôt à la cellule de Nicon pour le tuer; mais comme il voulut lever l'épée pour le frapper, sa main devint sèche. Ce miracle parlait assez en faveur de l'innocence de Nicon; mais dans le trouble, sans doute, et l'agitation d'esprit où se trouvait ce père, il n'en fut pas touché comme il aurait dû l'être, et alla accuser Nicon devant les prêtres de Pharan. Ceux-ci le mandèrent, et l'humble solitaire ne se justifiant pas, ils lui donnèrent bien des coups et voulurent le chasser du pays. Nicon, toujours plus humble, demanda par grâce de demeurer pour faire pénitence; ce qu'on lui permit, en le séparant pendant trois ans de la communion de l'Église; et on ordonna de plus que personne ne lui parlât. Ainsi, il venait tous les dimanches à la porte de l'église, comme les pénitents publics, se prosterner devant chaque fidèle qui y entrait, et lui demander qu'il priât pour lui.

Il subit cette humiliation jusqu'à ce que Dieu manifesta son innocence de cette sorte. Le vrai coupable fut possédé du démon, et vint avouer dans l'église, au milieu des fidèles assemblés, son premier crime et sa calomnie. Tout le peuple, touché de ce que Nicon avait souffert jusqu'alors à ce sujet, et ouvrant les yeux sur sa patience héroïque, courut aussitôt à lui pour lui faire des excuses, chacun se jetant à l'envi à ses pieds pour lui demander pardon. Il n'eut pas de peine à le leur accorder; mais il leur dit en même temps qu'il ne demeurerait plus dans leur pays, parce que durant sa disgrâce il n'y avait pas eu une seule personne qui

eût compati à ses peines. Ainsi il se retira dans un autre désert, mais on ne dit pas où il alla.

Il y avait encore au mont de Sina, un solitaire natif de Péluse, nommé Joseph. Nous n'en savons rien de particulier ; mais nous tenons de lui une histoire fort édifiante qu'il raconta à Crone, et que celui-ci raconta depuis aux solitaires de Nitrie, parmi lesquels il s'était retiré. Joseph disait donc à Crone, qu'étant un jour dans l'église du désert de Sina, il y vit un religieux fort remarquable par sa bonne mine, mais qu'il connut ensuite l'être encore plus par la sainteté de son âme ; car, au lieu que les autres solitaires se présentaient aux divins Mystères revêtus de leurs robes de lin, celui-ci n'avait qu'un vieux habit plein de pièces et difforme. Après le sacrifice, Joseph lui demanda pourquoi il paraissait à l'église dans un si pauvre équipage, tandis que les autres frères, revêtus de leurs habits blancs, ressemblaient à des anges. Le solitaire lui répondit modestement qu'il n'avait point d'autre habit, et alors Joseph le mena dans sa cellule, lui en donna un de lin comme les autres le portaient, avec quelques hardes dont il présuma qu'il avait besoin, et depuis il paraissait dans l'église avec cet habit, et en le voyant on eût dit que c'était un esprit céleste.

Quelque temps après, les solitaires du mont Sinaï eurent une affaire pour laquelle ils résolurent de députer dix de leurs religieux à l'empereur, et ils choisirent ce solitaire entre les autres. Dès qu'il eut appris leur dessein, il vint les conjurer très-instamment de l'en dispenser, donnant pour raison qu'il avait été esclave d'un grand seigneur de la cour, qui le reconnaîtrait bientôt s'il le voyait, l'obligerait à quitter l'habit monastique, et le forcerait à le servir comme il faisait auparavant. Les Pères du désert se rendirent à cette raison, et députèrent un autre solitaire en sa place ; mais quelque temps après ils surent par quelqu'un qui le connaissait bien, qu'avant que de se rendre solitaire il avait été préfet du Prétoire ; et c'était pour cela qu'il craignait que, s'il fût

allé à la cour, l'empereur, qu'il appelait ce grand seigneur dont il disait avoir été l'esclave, ne l'eût reconnu et ne l'eût obligé de rentrer dans son service [1].

Pierre et Épimaque habitaient le désert de Raïthe. Ils demeuraient ensemble, et leurs cœurs étaient liés d'une sainte amitié. Un jour que les solitaires mangeaient en commun dans l'église en une fête solennelle, selon l'usage de ce temps-là, on les pressa tous les deux de se mettre à la table des anciens. Ils s'en excusèrent beaucoup; mais enfin Pierre s'y mit, non pourtant sans répugnance, et Épimaque se plaça à celle des jeunes. Après le repas celui-ci dit à Pierre : « Pourquoi avez-vous osé vous mettre avec les anciens? » voulant lui faire entendre sans doute qu'il ne l'aurait pas dû par humilité; mais Pierre lui répondit : « Si je m'étais mis à la table des jeunes, j'aurais été regardé comme le plus âgé de tous, et ils m'auraient déféré l'honneur de bénir la table, au lieu qu'étant avec les anciens, je me suis considéré comme le moindre d'entre eux, et j'ai fait un acte d'humilité. Pierre disait excellemment, que quand Dieu se sert de notre ministère pour faire quelque bien, au lieu de nous en élever, nous devons lui rendre des actions de grâces de ce qu'il daigne nous appeler à cet emploi ; et il ajoutait que nous devons avoir le même sentiment dans toutes les occasions où nous pratiquons quelque acte de vertu.

[1] On a cru que ce préfet du Prétoire, devenu solitaire à Sina, pouvait bien être saint Nil dont nous avons parlé. Mais outre que ce saint fut seulement préfet de Constantinople, et non pas du Prétoire, il avait son fils saint Théodule avec lui, ce qui n'est point dit de l'autre. D'ailleurs, celui-ci ne cherchait rien tant qu'à se cacher et à vivre inconnu aux hommes; et Dieu avait donné saint Nil comme une lumière éclatante pour éclairer les autres, ainsi qu'il paraît par ses ouvrages et le nombre prodigieux de lettres qu'il fut obligé d'écrire, non-seulement aux solitaires, mais encore à l'empereur et aux personnes les plus qualifiées de l'empire. Il y a même apparence que ce solitaire était plus ancien que saint Nil, puisque Crone, étant au moins à la fin de sa course quand saint Nil commençait à fleurir dans le désert, avait appris de Joseph cette histoire, comme s'étant passée auparavant.

SIXIÈME PARTIE

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉTAT MONASTIQUE EN SYRIE

SAINT LUCIEN [1].

On croit qu'Aonès, ou Eugène, a été le premier solitaire de Syrie, et celui qui y a introduit l'état monastique ; mais il a été prouvé qu'il y avait eu avant lui des monastères dans la Mésopotamie, qui ne faisait qu'une même province avec la Syrie dans l'ancienne géographie. Il est pourtant certain qu'Eugène a été un des plus anciens, ainsi que Gaddanes et Azize, qui furent ses compagnons. Nous aurons occasion d'en parler au long dans la suite de cette histoire. On dit de saint Lucien, prêtre d'Antioche, qui souffrit le martyre en 312, qu'il avait embrassé la vie monastique avant qu'il fût agrégé au clergé de cette ville; ce qui est confirmé par saint Athanase, qui l'appelle *un grand Ascète*. Ainsi il y aurait eu des moines en Syrie avant l'an 312. Il ne faudrait donc pas remonter bien haut pour y trouver aussi des moines dès l'an 300. Tillemont, qui rejette les actes de sainte Fébronie comme trop peu sûrs, paraît pourtant s'accorder avec nous en ce point, quand il dit que, jusqu'à la persécution de Dioclétien, il y avait peu de moines. Il y en avait donc, quoiqu'ils

[1] Saint Jean Chrysostome, Sozomène, les Bollandistes, Bulteau.

fussent peu en nombre? Mais nous n'en avons d'autres preuves que ce qui est dit du monastère de l'abbé Marcel dans la vie de la sainte Martyre que nous venons de citer.

Nous commencerons donc ce livre par saint Lucien, et comme il est plus connu sous la qualité de prêtre et de martyr que sous celle de moine ou d'ascète, nous nous contenterons de remarquer avec l'auteur de sa vie, qu'il pratiqua toutes les austérités des moines, ne mangeant que vers les trois heures après midi, jeûnant même quelquefois les semaines entières, faisant de longues oraisons accompagnées de larmes, s'occupant assidûment à la lecture des Livres saints, dont il acquit une si grande connaissance qu'il revit la version des LXX, et en fit une édition plus correcte. On peut voir le reste de sa vie dans Bollandus, au 7 de janvier, parce qu'il n'y a rien depuis qu'il fut ordonné prêtre de l'église d'Antioche, qui se rapporte à l'histoire monastique.

Mais nous ne saurions nous dispenser de placer ici ce que saint Jean Chrysostome a dit de son martyre dans une homélie qu'il fit en son honneur, et qui est rapporté dans le *Recueil des Actes des Martyrs* de dom Ruinart. La traduction que l'abbé de Maupertuy en a fait en notre langue est si belle, que nous n'en emploierons point d'autre.

« Hier [1], mes chers frères, le Seigneur fut baptisé dans l'eau ; aujourd'hui le serviteur est baptisé dans le sang : hier les portes du ciel s'ouvrirent au baptême de Jésus-Christ ; aujourd'hui celles de l'enfer se ferment au martyre de Lucien. Au reste, ne soyez pas surpris de m'entendre appeler le martyre un baptême ; c'en est un en effet, puisque le Saint-Esprit y répand ses dons avec abondance, que les péchés y sont remis, que l'âme y est purifiée d'une manière toute extraordinaire et toute merveilleuse. Et ne voyez-vous pas que de même que l'eau lave et nettoye ceux qui reçoivent le baptême, le sang lave et purifie ceux qui

[1] Saint Jean Chrysostome prononça son homélie le lendemain de l'Épiphanie, jour auquel on célébrait la fête de ce saint martyr.

endurent le martyre? et c'est ce qui arriva au Saint dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Mais avant que de parler de sa fin glorieuse, il faut que je vous découvre les artifices que le démon employa contre lui pour tâcher de le vaincre. Car cet esprit de ténèbres, s'apercevant que le Saint se moquait des divers tourments qu'on lui faisait souffrir, et que sa constance n'avait pu être surmontée, ni par le feu d'une fournaise embrasée, ni par l'horreur d'un cachot infect, ni par la vue d'une roue armée de rasoirs, ni lorsqu'il avait été élevé, ni quand on l'avait fait rouler dans une fosse profonde, ni lorsque les dents des bêtes farouches l'avaient déchiré; le voyant, dis-je, ferme à toutes ces attaques, il cherchait quelque supplice qui fût tout ensemble et long et douloureux; car il sait que les peines qui sont trop violentes ôtent promptement la vie et ne font guère languir; et qu'au contraire celles qui durent longtemps, accoutument le corps en quelque sorte à la douleur, et la rendent moins vive et moins âpre. Il s'étudia donc à en inventer une où la longueur et l'âpreté se trouvassent ensemble, afin que l'âme du martyr, ébranlée par la violence du supplice, achevât d'être abattue par sa longue durée, et perdît tout le mérite de sa constance. Voici donc comme il s'y prit. Il exposa le saint prêtre à toute la rigueur, et à toutes les suites horribles de la faim. Est-ce là, me direz-vous, ce supplice si affreux? Demandez-le à ceux qui l'ont éprouvé, ils vous diront que de toutes les morts, c'est la plus horrible. On laissa donc longtemps le Saint sans lui apporter à manger; et lorsqu'on vit qu'en une si grande extrémité il ne se relâchait point, on mit devant lui des viandes qui avaient été offertes aux idoles. On ne doutait nullement que l'extrême nécessité où il se trouvait, et la facilité qu'il avait d'y remédier, ne l'emportassent enfin sur toutes ses résolutions. Il est certain que la présence réelle des objets a une toute autre force sur nos esprits, que la simple image que nous nous en formons. Quelque charmante que l'imagination peigne une belle femme, le cœur se défend aisément de cette idée;

mais si elle vient à se montrer, et qu'elle se montre toujours, le cœur ne se défend plus que faiblement. Le saint martyr sortit cependant victorieux d'un danger aussi pressant ; et ce que le diable croyait être propre à le terrasser, fut cela même qui lui releva le courage et lui facilita la victoire. Car bien loin que la vue de ces viandes le touchât, elle ne faisait au contraire que lui donner pour elles une plus forte aversion. Il en haïssait encore plus et les idoles et l'idolâtrie. Ainsi que la vue d'un ennemi entretient et fortifie en nous la haine que nous lui portons, de même plus Lucien jetait les yeux sur ces offrandes impures et sacriléges, plus il sentait augmenter en lui le dégoût et l'horreur qu'il avait pour elles. La faim avait beau le solliciter, le presser de porter sa main sur ces mets défendus, il fermait l'oreille à cette voix importune, il la faisait taire ; et n'écoutant que la voix de Dieu qui lui défendait d'y toucher, il oubliait sa faiblesse, et ne sentait plus la faim. Cette table pollue et ce pain exécrable qu'il y apercevait, ne servaient qu'à l'enflammer davantage du désir d'être assis à la table de Jésus-Christ, de pouvoir manger ce pain céleste dont le Saint-Esprit nourrit les fidèles ; et cette pensée le soutenait de telle sorte, qu'il protestait qu'il était prêt à endurer tous les tourments imaginables, plutôt que de prendre un seul morceau sur cette table des démons. Il se remettait aussi dans la mémoire la conduite des trois jeunes Hébreux, qui, dans un âge faible, se trouvant captifs sur une terre étrangère, sans appui et au milieu d'une nation barbare, exercèrent une philosophie si sainte et si sublime, que leur fidélité à l'observation de leur loi les rend encore aujourd'hui l'admiration de toute la terre. Ces diverses réflexions que faisait notre saint prêtre, l'affermissaient de plus en plus dans le dessein de demeurer fidèle à Dieu. Il se riait de la malice impuissante du démon, il méprisait ses ruses, et il déconcertait toutes ses machines par une patience infatigable.

« Cet ennemi déclaré des hommes, voyant donc qu'il n'avançait

rien avec tous ces artifices, et qu'il ne pouvait entamer le Saint par aucun endroit, le ramena une seconde fois au tribunal des juges; il tâcha de le fatiguer par les divers interrogatoires qu'il lui fit subir, et de le faire succomber sous la rigueur des tourments qui suivaient toujours chaque interrogatoire. Mais le martyr, à toutes les demandes qui lui étaient faites, ne répondait autre chose, sinon : « Je suis chrétien. » — « De quel pays êtes-vous ? » lui demandait-on. « Je suis chrétien, » répondait-il. « De quelle profession ? » — « Je suis chrétien. » — « Votre famille, vos parents ? » — « Je suis chrétien. » C'étaient là les seules armes dont il se servait pour se défendre du démon, pour l'attaquer à son tour et pour le vaincre. Quoiqu'il joignît les sciences étrangères à l'éloquence de son pays, il ne crut pas devoir s'en servir en cette rencontre, et il savait fort bien que dans un pareil combat ce n'est pas l'éloquence qui remporte la victoire, mais la foi ; et que le moyen le plus sûr pour vaincre n'est pas de savoir bien parler, mais de savoir bien aimer. Aussi disait-il que ce seul mot, *chrétien*, suffisait pour mettre en fuite tout l'enfer. Quelqu'un trouvera peut-être que cette réponse du martyr convenait peu à toutes les demandes qu'on lui faisait. J'estime, au contraire, que si on l'examine, on trouvera qu'il ne pouvait pas répondre avec plus de sagesse, ni même avec plus de justesse. Car enfin qui dit : Je suis chrétien, dit son pays, sa famille, ses ancêtres, son emploi, tout ce qu'il est. Comment cela ? Je vais l'expliquer. Un chrétien n'est proprement d'aucun pays : il n'a point sur la terre de patrie; mais il est citoyen de la Jérusalem d'en haut. *C'est elle*, comme Gales. 4, 26.
dit saint Paul, *qui est notre mère*. La vie d'un chrétien ne doit pas se passer dans l'exercice d'un métier qui ne regarde que la terre ; car, comme le dit le même Apôtre : *Tout notre commerce* Philip. 3, 20.
doit être dans le ciel. Le chrétien n'a point d'autres alliés que les saints et les citoyens de cette Jérusalem d'en haut, comme le dit encore le même Apôtre : *Vous êtes avec les saints les citoyens* Ephes. 25.
d'une même ville, et les domestiques de la maison de Dieu. Lucien

répondit donc juste à toutes les interrogations qui lui furent faites, par cette parole : Je suis chrétien. En effet, elle renfermait une réponse à tout ce qu'on pouvait lui demander : Qui il était, de quel pays il était, quels étaient ses aïeux, quelle profession il exerçait. Enfin cette parole fut la dernière qu'il prononça, et ce fut en disant : Je suis chrétien, qu'il finit sa vie. »

Il fut égorgé secrètement dans la prison par l'ordre de Maximin, qui n'osa, à cause du peuple, le faire mourir publiquement.

FLAVIEN ET DIODORE, MOINES OU ASCÈTES D'ANTIOCHE, ET LA VÉNÉRABLE PUBLIE [1].

Flavien, depuis patriarche d'Antioche, et Diodore, son disciple et son coadjuteur dans ses travaux pour l'église, professèrent dans cette ville la vie monastique, et le dernier, avec Cartère, y forma le grand saint Jean Chrysostome.

Flavien était originaire d'Antioche même, et naquit dans le sein d'une famille illustre et opulente. Il eut le bonheur d'y être élevé dans la crainte du Seigneur ; et les leçons de salut qu'on lui donna, le portèrent à renoncer au siècle et à tous les plaisirs qu'il y pouvait goûter, pour embrasser la vie religieuse ou ascétique, dont il pratiqua les exercices avec une grande ferveur. Ainsi, comme dit saint Jean Chrysostome, quoiqu'il fût né dans l'abondance, il apprit par le jeûne et par beaucoup d'autres austérités, à réprimer les mouvements de la cupidité, et il les combattit courageusement dès qu'ils commencèrent à paraître.

Diodore était de la province de Cilicie, et peut-être de Tarse, qui en était la ville métropolitaine. Julien l'Apostat, qui déclame vivement contre lui dans une lettre qu'il écrivit à l'hérésiarque

[1] Saint Jean Chrysostome, Julien l'Apostat, Facundus, Théodoret.

Photin, nous a fait connaître son zèle contre les erreurs du paganisme, dont ce prince apostat s'était rendu le fauteur jusqu'au délire. Diodore avait fait ses études à Athènes, où il avait beaucoup profité dans les sciences et les belles-lettres. Il vint ensuite à Antioche, et se joignit à Flavien pour profiter de ses leçons et agir de concert avec lui pour le bien de l'Église. Il fit profession de la vie religieuse, et gouverna un monastère. Les austérités qu'il pratiqua furent si grandes, qu'elles affaiblirent considérablement sa santé et lui causèrent de fréquentes maladies. Julien les attribue, dans son emportement contre lui, à la vengeance de ses dieux. « Parce qu'il a osé, dit-il, faire servir contre eux avec insolence l'art de parler et de séduire, qu'il a appris à Athènes pour prêcher les dogmes des Pêcheurs (il entend les Apôtres); aussi les dieux l'ont puni depuis longtemps; ce qui paraît évidemment par l'épuisement de ses forces, la débilité de son estomac, la pâleur de son visage et les rides de son corps. Car on ne doit l'attribuer qu'à la colère des dieux, qui se vengent de son impiété, et non pas à une philosophie dont il prétend se glorifier aux yeux de ceux qu'il a séduits. »

Ce que ce prince, aveuglé par ses préjugés, attribue à la vengeance divine, ne fut dans Diodore qu'un effet de sa vie pénitente; et Julien, en l'apostrophant de la sorte, a transmis à la postérité son éloge malgré lui.

Aussi saint Jean Chrysostome relève admirablement dans un de ses discours la mortification de Diodore, et après l'avoir appelé un autre Jean-Baptiste, il lui donne le titre de martyr vivant, qui conserve dans un corps épuisé par ses austérités un esprit et des sentiments angéliques. On peut voir aussi au long dans l'écrivain ecclésiastique Facundus, les autres Pères qui ont fait son éloge, comme saint Athanase, saint Épiphane, saint Jérôme et plusieurs autres.

Comme Dieu donna Flavien et Diodore à l'Église d'Antioche pour la soutenir principalement contre les ariens, aussi sont-ils

plus connus par le ministère qu'ils y exercèrent que par leur vie ascétique, dont l'histoire ne nous marque autre chose que ce que nous venons de dire de leurs austérités. Il faut dire à présent ce qu'ils firent de concert pour la défense de la divinité de Jésus-Christ; mais nous ne le ferons qu'en peu de mots, de peur de nous écarter de notre plan.

Les ariens ayant fait élire pour évêque d'Antioche, sous l'empereur Constance qui les favorisait, un homme de leur faction nommé Léonce, à qui saint Eustathe, évêque de la même ville, avait refusé l'entrée dans son clergé et qui trouva moyen, près l'exil de ce Saint, de se faire élever à la prêtrise, ils voulurent s'en servir avec avantage pour fortifier leur parti dans cette Église. Léonce, qui était un esprit artificieux, usa de dissimulation pour cacher son hérésie, afin de ne pas éloigner de lui les catholiques dont il craignait le grand nombre; mais sa conduite le démasquait assez, car il n'ordonnait aucun catholique, et n'en employait point, quelque vertueux qu'ils fussent. Au contraire, il donnait toute sa confiance aux ariens, et les élevait aux ordres sacrés bien que leurs mœurs les en rendissent indignes, ainsi que leurs erreurs. Le clergé se trouva par ce moyen plus infecté de l'hérésie que le peuple ; mais Léonce trouva dans Flavien et Diodore deux fermes remparts de la foi orthodoxe qu'il ne put jamais forcer, et qui soutinrent constamment les fidèles dans la légitime croyance et dans la piété, quoiqu'ils n'eussent point d'autre titre pour cela que leur naissance et leur vertu. Le zèle de la gloire de Jésus-Christ les arma dans ce temps orageux contre l'erreur, et les catholiques d'Antioche ne trouvant plus dans le clergé la saine doctrine qu'ils avaient apprise de saint Eustathe, Flavien et Diodore prirent soin de les assembler aux tombeaux des Martyrs, où ils passaient les nuits avec eux à prier et à chanter les louanges de Dieu.

Léonce aurait bien désiré de les en empêcher; mais il n'osa employer la force, parce qu'il savait combien leur vertu les faisait

respecter et aimer. Ainsi usant de la dissimulation ordinaire, et voulant gagner le peuple, il les invita avec politesse à venir faire leurs assemblées et le service divin dans l'Église. Flavien et Diodore, qui n'ignoraient pas ses artifices, feignirent de ne point les pénétrer et acceptèrent ses offres ; mais ils prirent la précaution de ne point communiquer dans la prière avec les ariens ; et en chantant la *Doxologie*, au lieu que les ariens disaient : *Gloire au Père par le Fils dans le Saint-Esprit* : formule dont les catholiques n'avaient pas fait difficulté de se servir avant que l'hérésie arienne la rendît suspecte, ils firent dire aux catholiques : *Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit*, ce qui exprime mieux la consubstantialité des personnes divines, et que l'Église a depuis continué d'employer dans son office. Outre cela, Flavien et Diodore firent joindre au premier verset, le second, que nous avons depuis aussi conservé : *Comme il était au commencement, comme il est maintenant, et comme il sera toujours dans les siècles des siècles ;* au lieu que Léonce et les siens se contentaient d'en dire la fin : *Dans les siècles des siècles.*

On remarque encore que ce furent eux qui introduisirent les premiers à Antioche, la louable coutume de chanter alternativement à deux chœurs les psaumes de David, et que cet usage s'étant répandu en Orient, fut introduit dans l'Occident par saint Ambroise. Il est vrai que Socrate attribue l'établissement de ce chant alternatif dans l'Église d'Antioche, à saint Ignace martyr ; mais ou cet historien n'était pas bien instruit de ce fait, et dans ce cas il faut plutôt s'en rapporter à Théodoret, qui l'attribue à Flavien et à Diodore, et qui était lui-même d'Antioche : ou si c'est saint Ignace qui l'ait établi, l'usage en avait été interrompu durant le temps des persécutions, et deux cents ans après Flavien et Diodore le renouvelèrent.

Léonce étant mort, Eudoxe, attaché encore plus fortement que lui au parti des ariens, monta sur la chaire d'Antioche pour y continuer à vexer les catholiques; et ayant été transféré à celui

de Constantinople, les fidèles commencèrent à respirer sous saint Mélèce. Mais ce ne fut pas pour longtemps; car à peine eut-il pris possession de son siége, qu'ayant fait connaître ses sentiments pour la foi catholique dans un discours qu'il fit en présence de l'empereur, il fut envoyé en exil. Il revint pourtant sous Julien l'Apostat, qui rappela les évêques exilés par Constance au commencement de son avénement à l'empire. Mais il fut de nouveau exilé par ce prince, et rendu ensuite une seconde fois à son Église par l'empereur Jovien, très-bon catholique, et qui ne régna que peu de mois. Enfin l'empereur Valens ayant succédé à Jovien dans l'empire d'Orient, fut d'abord catholique comme son frère Valentinien; mais il se laissa pervertir malheureusement par sa femme, et baptiser par Eudoxe, qui l'engagea par serment à déclarer la guerre aux catholiques. Mélèce en éprouva donc les effets, et cet empereur étant venu à Antioche et n'ayant pu l'attirer à son parti, l'envoya une troisième fois en exil.

Flavien et Diodore ne manquèrent pas de prendre soin des catholiques en son absence. Il suffira pour en être instruit de rapporter les paroles de Théodoret : « Flavien et Diodore, dit-il, étaient comme deux rochers qui rompaient les flots de cette tempête; et Mélèce ayant été contraint de vivre dans un pays très-éloigné de son église (dans l'Arménie, où il fut envoyé en exil), ils prirent soin de son troupeau, opposant leur sagesse et leur force aux loups, et ayant un soin particulier des brebis. Ils furent chassés de la montagne après l'avoir été de la ville avec les prêtres catholiques, et ils donnèrent la pâture divine aux brebis chrétiennes, près le rivage de l'Oronte, qui arrosait les murailles d'Antioche. Ils ne pendaient pas leur luth sur le bord de cette rivière comme les Israélites captifs en Babylone; mais ils louaient leur créateur et leur bienfaiteur en tous les lieux de sa domination; et l'ennemi n'ayant pu encore souffrir que ces pieux pasteurs qui soutenaient la divinité de Jésus-Christ, le prêchassent en ce lieu et y fissent leurs assemblées, ces deux admirables

Theod., l. 4, c. 22.

ecclésiastiques furent contraints de rassembler ailleurs leurs brebis sacrées, de les exercer dans d'autres carrières à soutenir cette guerre, et de leur montrer les herbes spirituelles dont elles devaient se nourrir.

« Le très-sage et très-vertueux Diodore, comme un grand fleuve très-pur, arrosait les catholiques et étouffait les blasphèmes des adversaires, méprisant la splendeur de sa race, et souffrant avec joie toute sorte d'afflictions pour la foi : et Flavien, qui était très-vertueux et aussi d'une naissance très-illustre, tenait qu'il n'y avait point d'autre noblesse que la piété, et étant comme le maître de la lice où l'on combattait, appliquait le grand Diodore qui était un athlète exercé en toutes sortes de combats, à celui où il réussissait le plus ; car en ce temps-là Diodore ne prêchait pas dans les assemblées de l'Église, mais il fournissait des raisons et des passages de l'Écriture à ceux qui prêchaient. Ainsi ils bandaient tous deux leurs arcs contre les blasphèmes d'Arius ; mais Diodore était celui qui tirait les flèches de son esprit comme d'un carquois, et les présentait aux autres. Il rompait avec une entière facilité les piéges des hérétiques dans les conférences qu'il avait avec eux, soit en particulier, soit en public, et faisait voir que leurs objections n'étaient que des toiles d'araignée. »

On voit par ce récit de Théodoret, quels furent les travaux de ces deux généreux défenseurs de la divinité de Jésus-Christ dans ce temps déplorable, où les ariens, devenus les plus forts dans Antioche par l'autorité de l'empereur, chassèrent les catholiques de la communion de saint Mélèce de leurs églises, d'où ils allaient s'assembler au pied d'une montagne voisine de la ville. Mais comme on y envoya des soldats pour les chasser de nouveau, ils s'assemblèrent au bord de l'Oronte, et enfin ils allèrent au champ d'exercices, ayant toujours à leur tête ces deux excellents personnages qu'on pouvait appeler les chefs des armées du Seigneur. Il faut ajouter, à l'honneur de Diodore, ce que dit saint Jean Chrysostome du dégagement parfait dont il faisait profession ;

car il menait une vie véritablement apostolique, ne possédant rien en particulier, et vivant de ce que ses confrères lui fournissaient pour sa subsistance, tout occupé d'ailleurs à la prière et à la prédication.

Nous ne dirons rien de plus de ces deux célèbres ascètes ; on peut voir le reste de leurs actes dans l'*Histoire ecclésiastique:* il suffira de remarquer qu'ayant été faits prêtres, le mérite de Diodore et les services qu'il avait rendus à l'Église, l'élevèrent au siége métropolitain de Tarse. Ce fut l'ouvrage de saint Mélèce, qui eut à son tour Flavien pour successeur dans sa chaire d'Antioche.

Nous ne devons pas omettre ici l'éloge d'une excellente abbesse qui fleurissait vers ce temps-là dans cette même ville, et qui nous est connue par une action où son zèle pour la gloire de Jésus-Christ parut avec éclat. C'est la vénérable Publie, dont Théodoret parle en ces termes : « Il y avait à Antioche, durant la persécution de Julien l'Apostat, une femme de grande réputation nommée Publie, qui s'était rendue très-célèbre par la grandeur de ses actions et par l'éminence de ses vertus. N'ayant été engagée que fort peu de temps sous le joug du mariage, elle avait été assez heureuse pour en offrir à Dieu un fruit merveilleux ; car Jean, qui a été si longtemps le chef des prêtres d'Antioche, qui a toujours refusé de monter sur le trône apostolique de cette Église, quoiqu'il ait été élu plusieurs fois à cette haute dignité, fut le riche fruit de cette terre admirable. Cette illustre dame ayant avec elle une troupe de vierges chrétiennes, qui faisaient profession de passer toute leur vie dans l'état de la virginité, était continuellement occupée à chanter les louanges du Dieu que nous révérons comme l'auteur et le rédempteur de l'univers.

« Un jour que l'empereur Julien passait près du lieu où elles étaient occupées à un si saint exercice, elles élevèrent toutes ensemble le ton de leur voix beaucoup plus haut qu'à l'ordinaire, parce qu'elles crurent qu'il fallait traiter avec beaucoup de mé-

pris cette furie infernale. Elles choisirent pour cela les psaumes les plus propres à représenter l'impuissance des idoles, et elles disaient avec David : *Les dieux des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et l'ouvrage des mains des hommes ;* et après avoir récité les autres paroles qui expriment leur insensibilité, elles ajoutaient : *Que ceux qui les font leur deviennent semblables, et que tous ceux qui espèrent en eux leur ressemblent.*

Psal. 113, 4.

Psal. 8.

« Julien ne pouvant ouïr ce divin chant sans une colère extrême, leur commanda de se taire une autre fois qu'il passerait par là. Mais cette généreuse femme ne faisant pas grand état de sa défense, inspira une nouvelle vigueur au sacré chœur dont elle était la conductrice ; et comme l'empereur passait encore par le même lieu, elle leur commanda de chanter : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés.* Ce qui paraissant insupportable à cet apostat, il fit venir devant lui la maîtresse de cette troupe de vierges ; et quoique sa vieillesse méritât tous les respects, il n'eut ni compassion pour ses cheveux blancs, ni vénération pour ses vertus, et il commanda à quelques-uns de ses gardes de lui donner de si grands coups sur les deux joues, que leurs mains en fussent ensanglantées.

« Cette généreuse femme recevant cet affront comme le plus grand de tous les honneurs, s'en retourna en sa maison, et ne cessa point pour cela de faire la guerre comme auparavant à cet empereur impie par ses chants spirituels, de même que David de qui elle les avait appris, s'en était servi autrefois pour apaiser le malin esprit dont Saül était tourmenté. »

SAINT JEAN CHRYSOSTOME DANS LE DÉSERT [1].

Nous ferions une injustice à l'état monastique, si nous voulions lui dérober le grand saint Jean Chrysostome, qui lui a fait tant d'honneur. Mais comme après qu'il l'eut professé pendant quelques années Dieu le plaça sur le chandelier de son Église, nous parlerons seulement ici, pour ne point sortir de notre dessein, de sa retraite du siècle, de ce qu'il a écrit sur la vie monastique, et de la discipline des solitaires de Syrie, dont il nous a donné de si beaux éloges.

Ce grand docteur de l'Église grecque, surnommé Chrysostome à cause de son éloquence, non moins célèbre par les persécutions qu'il souffrit injustement que par ses admirables écrits, naquit à Antioche vers l'an 347, de parents nobles et chrétiens. Il eut une sœur aînée dont on ignore le nom; mais nous savons que son père s'appelait Second et sa mère Anthuse. Il y en a qui ont cru qu'elle s'appelait Publie, et qui l'ont confondue avec sainte Publie dont nous avons parlé au chapitre précédent. Mais cette opinion, fondée uniquement sur ce que celle-ci eut un fils nommé Jean, qui fut élevé au sacerdoce et se distingua beaucoup par son mérite dans le clergé d'Antioche, cette opinion, dis-je, n'est suivie par aucun auteur critique, et on l'a laissé adopter aux Grecs modernes, amateurs des fables. Anthuse fut veuve à l'âge de vingt ans, et lorsque saint Jean était encore dans l'enfance. L'amour qu'elle avait pour lui l'empêcha de convoler à de secondes noces, et elle l'éleva avec tout le soin possible.

A l'âge de dix-huit ans il commença à s'appliquer à la rhétorique et à la philosophie. Il étudia la première sous le célèbre Libanius, et l'autre sous Adragantius. Il suivit bientôt le barreau,

[1] Baronius, Facundus.



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris. *Ceroni sculpt.*

Saint Jean Chrysostome.

et composa plusieurs discours qui le mirent en réputation. Mais à peine eut-il vingt ans, que connaissant mieux la vanité des rhéteurs, il changea d'objet et s'appliqua à l'étude des saintes Écritures. Il réforma également son extérieur, et allait souvent prier dans l'église. Saint Mélèce, alors évêque d'Antioche, l'attira auprès de lui, et après lui avoir conféré le baptême, car il n'était que catéchumène, ce qui n'était pas extraordinaire dans ce temps-là, il le fit lecteur.

Il s'était lié durant le cours de ses études avec quelques amis, et entre autres avec Basile, différent du grand saint Basile évêque de Césarée, et ils projetèrent ensemble d'embrasser la vie solitaire. Sa mère Anthuse ne fut pas plutôt instruite de son dessein que sa tendresse en fut alarmée, et le prenant par la main elle le mena dans son appartement, auprès du lit où elle lui avait donné la naissance, et lui parla ainsi, comme lui-même nous l'apprend : « Mon fils, Dieu n'a pas voulu que je jouisse longtemps de la vertu de votre père. La mort me l'a ravi lorsque je sentais encore les douleurs que j'ai endurées pour vous mettre au monde. J'ai souffert toutes les peines et toutes les incommodités du veuvage, qui ne peuvent guère être comprises par les personnes qui ne les ont point éprouvées. Car comment peut-on exprimer l'état pénible et orageux où se trouve une jeune femme qui sort à peine de la maison de son père et sans expérience des affaires, et qui, toute plongée dans l'affliction, est obligée de se charger de soins, dont la faiblesse de son âge, jointe à celle de son sexe, la rendent peu capable. Ces peines ne m'ont pourtant point portée à me remarier comme j'aurais pu le faire. Au contraire, j'ai essuyé ces orages en me confiant à la grâce du Seigneur.

« Ma consolation dans mon veuvage a été de vous voir et de contempler en vous les traits du visage de mon mari. Elle a commencé dès votre enfance, qui est le temps où les parents prennent plus de plaisir à leurs enfants. Vous ne sauriez me reprocher d'avoir diminué les biens de votre père ; je vous les ai conservés

en entier, quoique je n'aie rien épargné pour vous donner une bonne éducation. J'ai pris ces dépenses sur mon propre bien et sur ma dot. Je ne vous dis pourtant pas ceci pour vous reprocher les obligations que vous m'avez ; mais du moins j'exige de vous une grâce que vous ne pouvez me refuser sans ingratitude. C'est de ne me point rendre veuve une seconde fois : attendez que la mort nous sépare ; peut-être que vous n'attendrez pas longtemps. On peut espérer de vieillir quand on est jeune ; mais nous qui sommes avancés dans l'âge, nous n'attendons plus que la mort. Quand vous aurez réuni mes os aux cendres de votre père, il vous sera libre d'aller où vous voudrez : mais ne vous ennuyez point de vivre avec moi tandis que je respire encore. Mon intention n'est point de vous engager dans les affaires ; je les prends sur mon soin, afin que vous jouissiez de la tranquillité que vous désirez. Cette seule considération doit bien vous retenir, quand les autres ne suffiraient pas. Quoique vous ayez grand nombre d'amis, aucun ne vous laissera vivre avec tant de liberté que moi : aussi n'en est-il point qui désire autant que moi votre avancement et votre avantage. »

Chrysostome crut devoir céder pour un temps aux instances et aux larmes de sa mère, quelque désir qu'il eût de se retirer dans le désert ; mais il vécut dans la ville comme s'il eût été dans la solitude, et y mena la vie d'un parfait ascète. Il jeûnait, il priait, il couchait sur la terre, il domptait son corps par plusieurs austérités, il combattait ses passions pour les soumettre aux lois de la grâce, et s'il lui arrivait de faire quelque faute, il s'en punissait aussitôt avec sévérité.

Comme il ne faisait point de visite, et qu'il se tenait renfermé dans sa maison tout occupé aux exercices de la vie ascétique, on l'accusa de n'être pas sociable, et on tint contre lui des propos qui auraient offensé son amour-propre, si sa piété ne l'eût aidé à les souffrir avec patience ; mais il demeura constamment dans la retraite, et aima mieux être blâmé du monde, que de s'exposer

à la séduction. Il vécut ainsi en véritable solitaire, quoique dans la maison de sa mère, jusqu'à ce qu'il se présenta une occasion favorable qui le détermina à la quitter.

Les prélats assemblés à Antioche pour remplir quelques siéges qui vaquaient, jetèrent les yeux sur lui et sur son ami Basile. Il en fut averti, et en effet, Basile fut nommé à l'évêché de Raphanée en Syrie ; mais pour lui il l'évita par la fuite, et alla se cacher dans les montagnes voisines. Il avait depuis longtemps projeté cette retraite entière, comme nous l'avons déjà remarqué ; mais son humilité nous a appris qu'en formant ce dessein, il n'avait pas laissé que d'être extrêmement combattu dans son esprit par une crainte naturelle des austérités du désert. Il en pratiquait beaucoup dans sa maison ; mais il se formait sur celle des solitaires de la montagne, des difficultés qui l'effrayaient. Il dit qu'il s'inquiétait d'avance pour savoir comment il aurait tous les jours du pain tendre, et bien d'autres commodités. Il craignait fort aussi de tomber entre les mains d'un supérieur qui l'obligeât à se servir d'une même huile pour sa nourriture et pour sa lampe, et à manger des pois et d'autres légumes ; ou qui le chargeât de travaux trop rudes, comme de bêcher, de porter du bois et de l'eau. Mais ces considérations ne l'arrêtèrent point, et s'élevant au-dessus des cris de la nature, il méprisa sa délicatesse et ses répugnances, et alla se ranger sur la montagne sous la conduite d'un vieillard syrien qui pratiquait de grandes austérités. Il lui fut soumis comme un disciple parfaitement docile, et se rendit son imitateur en combattant comme lui tous les plaisirs des sens.

Il apprit alors par une heureuse expérience que les idées qu'on se forme quelquefois de la vie pénitente, ne sont rien moins que justes. Dieu assaisonna si bien la sienne de l'onction de sa grâce, qu'au lieu d'y succomber sous les difficultés qu'il redoutait, il les surmonta avec une grande facilité, et même avec joie. Aussi, après être resté quatre ans avec ce solitaire, il entreprit un genre de combat encore plus fort et plus favorable au désir qu'il avait

de n'être point connu des hommes, et se retira seul dans une caverne, où il donna un nouvel essor à sa ferveur. Il y passa deux ans presque sans dormir, ne se couchant point la nuit non plus que le jour, et s'occupant à apprendre par cœur l'Ancien et le Nouveau Testament, afin de se mieux remplir de ces divines lumières, qu'il répandit dans la suite avec tant de clarté et de fruit dans le haut rang auquel Dieu le destinait dans son Église. Enfin, ses veilles, ses jeûnes et le froid qu'il endura ruinèrent sa santé, et l'obligèrent de revenir dans Antioche pour la rétablir. Mais on doit moins attribuer son retour à ses maux corporels, qu'aux dispositions de la Providence, qui l'avait choisi pour guérir les maladies spirituelles des âmes.

En effet, saint Mélèce, qui était de retour de son exil depuis la mort de l'empereur Valence, l'éleva au diaconat, et cinq ans après saint Flavien l'ordonna prêtre. Ce fut alors qu'il entra dans cette vaste carrière des fonctions ecclésiastiques qu'il fournit avec tant de dignité, et qu'il couronna par sa patience dans les persécutions qu'il souffrit injustement, et l'exil où il mourut. Cela n'entre point dans notre plan, et nous renvoyons là-dessus les lecteurs à l'*Histoire ecclésiastique*, où l'on verra que cette colonne de l'Église, ce flambeau de la vérité, cette trompette de Jésus-Christ, ce sage interprète des secrets de Dieu, et ce soleil de tout l'univers, car ce sont les titres que les anciens lui ont donné, ayant mérité, comme dit Facundus, d'être aimé de tout le monde, acquit un nouvel éclat à sa mémoire par la haine et les persécutions de ses ennemis ; et qu'enfin c'est avec justice qu'on a dit que sa naissance fut illustre, sa pénitence exemplaire, son éloquence victorieuse, son sacerdoce plein de bénédiction, son épiscopat digne d'un apôtre, son exil une véritable liberté, sa mort un martyre, et son retour à Constantinople un triomphe.

SOLITAIRES PERSÉCUTÉS.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME LES DÉFEND.

Lorsque saint Jean Chrysostome goûtait dans son désert les douceurs de la retraite, sa paix y fut troublée par l'affligeante nouvelle d'un orage qui s'était élevé dans Antioche contre les saints solitaires et qui pénétra son cœur d'une amère douleur. Un religieux qui avait avec lui une étroite liaison, vint le trouver, et lui rapporta qu'il s'était formé dans la ville une espèce de conspiration contre l'état monastique ; que non-seulement les païens mais aussi des chrétiens avaient conçu une si grande aversion contre ceux qui le professaient, qu'ils ne se contentaient pas seulement de la manifester par des discours de raillerie et de mépris, mais qu'ils la portaient même jusqu'aux outrages les plus sanglants ; que leur haine éclatait encore plus lorsqu'une personne de qualité se retirait dans le désert ; qu'ils se déchaînaient alors avec plus de fureur, en disant que c'était le comble de la folie qu'un jeune homme qu'on avait élevé avec grand soin, pour être la consolation de ses parents et pour faire honneur à sa famille et à sa patrie, renonçât à la gloire, aux plaisirs et à toutes les prétentions qu'il pouvait avoir dans le monde, pour ensevelir ses belles qualités et ses talents dans un monastère ou dans une grotte, et y éteindre son esprit et la vigueur de son corps sous la discipline de quelque vieillard, et en pratiquant des austérités excessives; qu'en conséquence les pères employaient les plus terribles menaces pour en détourner leurs enfants ; que même un de ces mauvais chrétiens avait poussé son emportement jusqu'à dire que cela seul serait capable de le faire renoncer à la foi et sacrifier au démon ; qu'enfin la persécution était si publique et si fort allumée, qu'on n'entendait plus parler,

soit dans les places publiques, soit dans les boutiques où s'assemblaient les gens oisifs, que des insultes qu'on faisait aux solitaires. Car l'un disait : J'ai découvert la retraite d'un tel ; l'autre : J'ai animé les magistrats et les juges contre un tel. Un autre se vantait encore d'en avoir conduit un avec violence au milieu des places pour lui faire insulte, ou d'en avoir traîné d'autres en prison, et de leur avoir fait souffrir des maux qui commencent les supplices de ceux qui ont mérité la mort ; et ces récits étaient écoutés des assistants avec de grands éclats de rire et de grands applaudissements. Mais ce qui était encore plus déplorable, c'est que les chrétiens qui tenaient ces discours et qui se glorifiaient de ces excès, comme les gens de guerre le font quelquefois de leurs exploits, le faisaient en présence des païens, qui se moquaient d'eux aussi bien que des moines, en sorte que la religion chrétienne n'en était pas moins tournée en dérision par les idolâtres que l'état monastique ; et la cause de cette persécution n'était autre que la mauvaise volonté de quelques-uns, qui par leurs discours avaient fasciné les esprits et indisposé les cœurs sans savoir pourquoi.

Saint Jean Chrysostome ne put d'abord ajouter foi à ces relations tant la chose lui paraissait extraordinaire, surtout sous des empereurs chrétiens ; mais comme elles lui furent si bien attestées qu'il ne put plus les révoquer en doute, il en sentit toutes les suites, et surtout combien elles pouvaient nuire à la religion. Ses réflexions là-dessus le plongèrent dans une tristesse profonde. La vie lui devint à charge, et il pria Dieu qu'il daignât le retirer de ce monde, où l'injustice et l'iniquité se montraient avec tant d'audace. Le religieux son ami le voyant dans une si grande affliction, lui représenta qu'il était inutile de s'en laisser accabler, et qu'il devait plutôt employer le talent d'écrire que le Seigneur lui avait donné pour défendre la sainteté de l'état monastique, et désabuser le monde des préjugés qu'il avait conçus contre ceux qui en faisaient profession, et il lui promit en même temps de

faire courir partout des copies de son ouvrage, afin qu'il servît à ramener les esprits.

Le Saint n'osa d'abord s'y rendre, soit par modestie, soit parce qu'il craignait de donner encore plus d'occasion aux païens d'insulter à l'Église; parce qu'il ne pouvait écrire contre ces vexations sans dévoiler à leurs yeux les excès des mauvais chrétiens. Mais son ami l'assura qu'il ne leur dirait rien qu'ils ne sussent déjà, et que leurs crimes ne leur étaient que trop connus. Ainsi il mit la main à l'œuvre, et composa cette excellente apologie de l'état monastique que nous avons de lui, et qu'il a divisée en trois livres.

Dans le premier, après avoir détaillé les sujets qui l'ont porté à entreprendre cet ouvrage, et que nous venons de rapporter, il dit que ce n'est pas tant en faveur des saints moines qu'il écrit que pour l'avantage de ceux qui les traitent si outrageusement; que les premiers, bien loin de perdre dans cette persécution, gagnaient infiniment par leur patience, qui augmentait leurs mérites et multipliait leurs couronnes; au lieu que ceux qui les persécutaient, faisaient comme quelqu'un qui tournerait son épée contre lui-même, parce qu'ils travaillaient à leur perte éternelle; que c'était donc principalement ce qui l'avait obligé d'écrire; puisqu'étant tous membres d'un même corps, et devant nous intéresser les uns pour les autres, il était douloureux de voir que tandis que les solitaires ainsi maltraités pour le nom de Jésus-Christ en deviennent plus agréables à ses yeux et plus dignes de ses récompenses, les autres en s'obstinant à les maltraiter, couraient manifestement à leur perte éternelle.

Le Saint prouve ensuite deux points. Le premier est la grandeur du crime dont se chargent ceux qui s'élèvent avec tant de témérité et de fureur contre l'état saint des solitaires, et de quels châtiments ils sont menacés. Le second est la difficulté qu'il y avait de se sauver dans le monde, et que c'était ce qui obligeait les moines de s'en retirer et de chercher la sûreté de leur âme dans

la retraite. Dans ce premier point, il compare ceux qui outragent les saints moines, à ces peuples cruels qui vinrent attaquer les Israélites après leur retour de Babylone pour les empêcher de rebâtir leur temple, au lieu d'être touchés de compassion pour eux après qu'ils avaient souffert une si longue captivité, et il ajoute : qu'ils sont encore plus inhumains et plus coupables devant Dieu, en ce qu'ils veulent s'opposer au temple spirituel que les saints solitaires veulent élever en son honneur, et qui lui rend bien plus de gloire que le temple matériel des Israélites. Il les compare encore aux Juifs qui, après avoir crucifié Jésus-Christ, voulurent le persécuter de nouveau en la personne de ses disciples. Il les compare à l'empereur Néron, prince aussi détesté pour ses passions honteuses que pour ses cruautés et qui, voyant que saint Paul avait gagné à Jésus-Christ une femme victime de ses désordres, le traita de scélérat, de corrupteur, de séducteur, le fit emprisonner et ensuite mourir.

Il montre ensuite comment Dieu, juste vengeur de l'innocence, a puni ceux qui l'ont opprimée ; et là-dessus il rapporte tout ce que l'historien Josèphe, contemporain et témoin oculaire, a écrit des maux dont Dieu punit les Juifs au siége de Jérusalem, par Titus. Il fait ensuite le parallèle de Néron et de saint Paul, et remarque que Néron a laissé après soi un souvenir infiniment odieux, et qu'il a été précipité dans les ténèbres extérieures pour y souffrir un tourment éternel ; tandis que saint Paul, respecté par tout le monde, est assis dans le ciel sur un trône dont la magnificence est au-dessus de celle de toutes les puissances de la terre. Saint Chrysostome traite ceci avec cette éloquence vive, forte, véhémente, qui frappe, qui étonne et qui convainc.

Passant ensuite au second point, qui roule sur les dangers auxquels on était exposé dans le monde, et surtout dans la ville d'Antioche, il combat un prétexte qu'on avait coutume d'alléguer, et parle ainsi : « Mais quoi, direz-vous, est-ce que ceux qui restent dans le monde ne peuvent pas échapper aux supplices que Dieu

a préparés aux pécheurs s'ils s'y conduisent bien, et si, en remplissant les devoirs de leur état, ils évitent de tomber dans les crimes pour lesquels on les mérite? » — « Ah! plût à Dieu que cela fût ainsi, répond-il, et qu'on gardât si bien les lois et la bonne police qu'il ne fût plus besoin de monastères. C'est ce que je désire encore plus ardemment que ceux qui parlent de la sorte et je l'ai souvent demandé à Dieu; mais il en est tout autrement: car bien loin que les lois, qui sont sagement établies, soient gardées comme elles doivent l'être, et que la droiture et la probité se trouvent dans les villes, elles sont pleines de crimes et d'iniquités; au lieu que le désert ne produit que des fruits de sagesse, et en abondance. D'où il faut conclure que ceux qui quittent le désordre et le tumulte des villes pour se retirer dans le désert comme dans un port de paix et de tranquillité, sont bien plutôt dignes de louanges, que d'être traités comme coupables. Non, ce ne sont point contre ceux-ci que vous devez vous élever comme vous faites; mais plutôt contre ceux qui, par leurs mauvais exemples, ont rendu la pratique des vertus si difficile dans les villes, qu'il semble qu'on ne puisse les acquérir qu'en se réfugiant dans les déserts. »

Mais dites-moi, je vous prie, ce que vous penseriez d'un homme qui, voyant qu'un incendiaire a mis au milieu de la nuit le feu dans une maison où loge beaucoup de monde, se dônne du mouvement pour les éveiller, les faire sortir et les garantir des flammes; trouvez-vous cette action bonne ou mauvaise, et lui préférerez-vous celle du scélérat qui a osé y mettre le feu? Dites-moi encore, si celui qui, voyant une ville opprimée par un tyran avec le plus de violence, ou si la voyant livrée à des guerres intestines, conseillerait à ses amis de s'en retirer et les aiderait même pour cela; si, dis-je, celui qui agirait ainsi mériterait d'être blâmé plutôt que le tyran, ou ceux qui causent les séditions? Mais croyez-vous que les choses soient aujourd'hui en meilleur état dans les villes, que vous ne concevez qu'elles le seraient sous ce tyran et parmi ces séditieux? Vous vous trompez; elles sont

dans un état encore plus déplorable. Ce n'est pas un homme qui cause ces maux, c'est le démon lui-même, qui, armé de toute sa malice, plus redoutable que celle des plus cruels tyrans, déclare la guerre aux âmes et les menace de tous les maux imaginables. Car y en a-t-il de plus grands que ce débordement de crimes dont il couvre la face des villes? Il ne se contente pas de dépouiller honteusement les âmes des ornements des vertus, mais il les plonge dans toute sorte de vices, et les défigure horriblement. Combien sa domination est tyrannique! combien cet esclavage est dur! Quelle détestable guerre, quel naufrage, quelle famine, quelle peste, quel assemblage de malheurs! Et peut-on n'en être pas touché et ne pas travailler à en délivrer les âmes, sans avoir un cœur plus animal que celui des brutes, ou plus dur que les cailloux ou le fer! Que si cela est véritable de ceux qui ne veulent se donner aucun mouvement pour préserver les âmes de ces maux, combien sont donc coupables les persécuteurs de ceux qui s'exposent au danger pour arracher ces âmes de la gueule même du démon tout prêt à les dévorer?

Mais vous me direz peut-être que je veux établir pour loi de déserter les villes et d'habiter sur les montagnes, comme si dans les villes personne ne pouvait se sauver. J'ai déjà répondu que je souhaiterais de tout mon cœur que tout se passât dans les villes de façon que, bien loin qu'on fût obligé de s'en retirer pour se sanctifier plus aisément dans la solitude, on dût plutôt quitter la solitude pour y venir comme dans un asile de vertu. Il en est pourtant tout autrement; et enfin sans tant disputer là-dessus, écoutons ce que dit Jésus-Christ, car je ne vous crois pas si impie que vous osiez mépriser ses divines leçons, puisqu'il doit être un
Matth. 7. jour votre juge: Il nous dit donc que *la porte du ciel est étroite, que la voie qui y conduit est rude,* qu'il y en a même peu qui la trouvent: et si cela est ainsi, combien peu y en a-t-il qui y arrivent heureusement! Les uns commencent d'entrer dans cette voie et s'arrêtent ensuite; d'autres ne vont pas même jusqu'au

milieu ; et d'autres, étant prêts à la terminer, font, comme l'on dit, naufrage au port. Le Seigneur dit aussi, qu'il y en a *beaucoup d'appelés et peu d'élus*. Pourquoi cela ? parce qu'il y a un grand nombre de péchés dont on ne fait presque point de cas dans les villes, dont le monde est plein, et qui ne laissent pas de nous rendre coupables de la mort éternelle : tels que sont les injures qu'on dit, les regards de concupiscence, les jurements, la haine, l'avarice ; car ceux qui sont coupables de ces crimes se séparent de Jésus-Christ, et par conséquent perdent le salut. Matth. 20, 16.

Dira-t-on que c'est une consolation de n'être pas seul à commettre ces désordres, puisque tous semblent conspirer de concert pour s'y livrer aveuglément ? Voilà certes un sujet de consolation bien déplorable ! C'est là véritablement soulager sa douleur dans ce qui devrait nous affliger encore plus amèrement, puisque nous ne serons pas moins criminels ni moins punis pour avoir des compagnons de nos déréglements. Mais si les péchés dont je viens de parler sont punis par des supplices éternels, combien de plus grands crimes ne le seront-ils pas davantage ? Si c'est un acte diabolique de jurer, combien est noire la disposition de ceux qui ne craignent pas de se parjurer ? Si le souvenir des injures avec ressentiment est un grand mal, que penserons-nous de la vengeance ? Si enfin on mérite l'enfer en traitant son frère de fou, que doivent espérer ceux qui chargent d'injures et couvrent d'opprobres les justes qui ne leur font aucun mal ? Sans parler de bien d'autres crimes, n'en est-ce pas un bien horrible que celui qui m'a donné occasion d'écrire ceci ? Car si c'est un grand mal de négliger de se garantir du péché, et même d'y tomber sans remords, et si on doit le regarder comme un excès de la dépravation du cœur, quels supplices ne méritent pas ces législateurs d'iniquité, qui outragent ceux qui ne donnent que des leçons de justice et de vertu, et qui font tomber sur eux la peine qui n'est due qu'aux imitateurs de leurs crimes ? etc.

Dans le second livre, saint Chrysostome s'adresse à un père

païen, dont il suppose que le fils s'est fait chrétien et a ensuite embrassé l'état monastique, et il entreprend de justifier la conduite de cet enfant dans son esprit. Un tel sujet était très-difficile à traiter, et il ne fallait pas moins que la force de son génie et de son éloquence pour persuader cet idolâtre. Après avoir remarqué en général que les pères ne sont pas toujours en état de connaître par leurs propres lumières ce qui convient à leurs enfants, puisqu'ils leur donnent des précepteurs et des maîtres pour les élever et les instruire, et qu'ils prennent, quand il s'agit de les pousser dans le monde, les conseils de plus habiles qu'eux ; après, dis-je, avoir remarqué ceci en général, il vient à son sujet, et suppose le père païen, à qui il adresse son discours, dans toutes les circonstances qui paraissaient justifier aux yeux du monde la douleur qu'il a de la résolution de son fils. Imaginons, dit-il, un païen qui joint à l'éclat de la noblesse, des grands biens et une grande puissance. Donnons-lui le rang le plus distingué dans sa ville, de riches possessions et des trésors accumulés. Ajoutons qu'il n'a qu'un fils et qu'il ne peut pas espérer d'en avoir d'autre. Supposons aussi que cet enfant est doué de toutes les qualités d'esprit et de corps qu'on peut souhaiter, et qu'il donne les plus belles espérances de paraître un jour dans le monde avec tant de dignité, qu'il puisse y parvenir aux charges les plus honorables, et effacer même dans cet état la gloire de ses ancêtres.

Cependant il arrive que dans cet état de prospérité, ce jeune homme entendant parler de la philosophie chrétienne, en est touché et se détermine à quitter le monde où il pouvait figurer avec tant d'éclat, et embrasse la vie religieuse. Quel changement se fait-il alors en lui ? Il prend un habit grossier ; il quitte la ville ; il se retire à la montagne ; il s'occupe à bêcher la terre, à planter des herbes, à porter de l'eau, et aux autres travaux des moines. Il marche nu-pieds ; il couche sur la terre ; il affaiblit son corps ; il perd la fleur de son teint ; il devient maigre, pâle, hâlé. Enfin, ce jeune homme, qui se trouvait au milieu de tant

de plaisirs, qui donnait de si belles espérances, et qui pouvait acquérir tant de gloire, est dans un état plus humiliant en apparence que les domestiques qui le servaient. C'est assurément bien fournir à ce père des armes contre ceux qui ont porté son fils à le quitter, et toutes les prétentions du siècle, pour s'engager dans l'état monastique.

Mais développons ici tous les sentiments de son cœur irrité, et portons sa douleur jusqu'à son comble : faisons-le éclater en plaintes les plus amères, de se voir, par la retraite de ce fils, frustré des soins qu'il avait pris de l'élever selon sa condition. Ajoutons le désespoir à ses plaintes. Supposons que ne se possédant plus, il menace de démolir ses maisons, de brûler ses campagnes, de tout détruire, de tout ruiner ; et qu'enfin, dans l'excès de son affliction, il proteste à tous ceux qui le veulent écouter, que la lumière du jour lui devient odieuse, et que toutes les fois qu'il se représente son fils revêtu de l'habit grossier de moine, il ne peut plus en soutenir la pensée, qu'elle est plus forte que sa raison, et qu'il faut qu'il cède aux transports de sa fureur.

Il ne manque pas, dit le Saint, de déclamer contre les moines qui lui ont enlevé son fils. Il se répand en invectives et en injures contre eux. Il les traite d'imposteurs, de détestables et d'exécrables séducteurs, et de gens coupables de tous les crimes. Mais nous ne saurions lui en vouloir du mal, quand même il en dirait davantage, parce que nous compatissons à son aveuglement.

Enfin, le Saint vient aux raisons qui justifient la conduite de ce fils, et il prouve trois choses : 1° Que l'état qu'il a embrassé le rend plus heureux ; 2° qu'il est plus honorable ; 3° qu'il est même plus avantageux pour son père affligé. Je prie, dit-il, avant que d'entrer en matière, ceux qui voudront être juges de cette cause, de ne pas se laisser si fort toucher des larmes de ce père désolé, qu'ils prononcent la sentence avant que d'avoir ouï mes raisons. Il s'agit en premier lieu d'un jeune homme qui a renoncé

à de grandes richesses pour embrasser la pauvreté religieuse, et on veut lui en faire un crime. Mais qu'on me dise qui des deux hommes est plus heureux, ou celui qui est brûlé d'une soif ardente qu'on ne peut désaltérer, ou celui qui n'a point soif. Quel sort est aussi plus digne d'envie, ou de celui qui, livré à la passion insensée de l'amour profane, ne peut la satisfaire assez à son gré, ou de celui qui est exempt de cette folle passion ? Or en est-il autrement des richesses ? Ignore-t-on que plus on en a, plus on en désire, et qu'à cet égard le cœur humain est insatiable ? On s'est donc délivré d'un grand tourment quand on y a renoncé, et qu'on a pris pour son partage la pauvreté religieuse, par laquelle on ne désire rien. Non, me dira ce père affligé, mon fils a assez de bien pour ne rien désirer de plus ; il sera satisfait de ce qu'il a, et vous lui prêtez une avidité qu'il ne peut avoir. Mais c'est ce que je nie, et on ne connaît point le cœur humain quand on pense autrement. Cela est contre la nature même des richesses ; au lieu de contenter la cupidité de l'homme, elles ne font que l'irriter. Cependant je veux vous accorder que ce jeune homme, satisfait de ce qu'il a, modérera ses désirs. Il faut pourtant qu'il conserve ses biens et qu'il les entretienne, qu'il entre pour cela dans des soucis et que sa sollicitude soit grande. Voilà donc des soins qui préoccupent, qui inquiètent, qui agitent le cœur et le troublent. Le nierez-vous encore contre ce que l'expérience nous prouve ? Je veux bien me relâcher sur cet article, et convenir avec vous qu'il n'aura aucune peine à cet égard. Mais le garantirez-vous de la jalousie des autres, et des calomnies et des embûches de ceux à qui la prospérité des autres cause de l'envie et du dépit ?

Or je dis qu'un solitaire qui a renoncé aux richesses est exempt par conséquent de la cupidité qu'elles excitent, qu'il est délivré des soucis qu'elles causent, qu'il est à couvert des mauvaises affaires que les jaloux peuvent lui susciter, et qu'il goûte dans sa pauvreté volontaire, un repos et une tranquillité d'âme

dont ceux qui sont dans la plus brillante fortune ne sauraient se flatter. Ainsi, il est bien plus heureux qu'eux, à moins qu'on ne dise que c'est un plus grand avantage d'avoir toujours soif sans pouvoir se désaltérer, que de n'avoir pas besoin de boire, et qu'il est mieux d'être accablé par le poids des peines que causent les richesses, que de n'avoir aucun souci de ce côté-là.

Mais si j'ajoute à ces raisons que votre fils, dans la pauvreté qu'il a embrassée, est plus riche et plus puissant que vous, pourrez-vous continuer de vous lamenter? Cela est pourtant très-constant, et sans parler ici des biens célestes auxquels il aspire et qui nous sont promis après cette vie; sans, dis-je, parler de ces biens auxquels vous ne croyez point étant païen, je l'entends même des richesses de ce monde: car au lieu qu'avec tous vos biens et tout votre crédit, vous n'avez pas le pouvoir de disposer de ceux des autres, votre fils n'aurait qu'à témoigner à quelque personnage de piété qu'il aurait besoin d'une telle somme ou pour lui ou pour d'autres, et ce personnage la lui remettra avec plaisir et avec empressement, et se tiendra même très-favorisé de ce qu'il s'est adressé à lui pour cette bonne œuvre. Pouvez-vous avec toute votre opulence, vous glorifier du même crédit? Par combien d'exemples ne pourrais-je pas vous prouver ce que je dis, non-seulement des saintes Écritures, mais encore de l'expérience que nous en faisons souvent? Mais parce qu'étant idolâtre vous n'en voudriez rien croire, il en faut chercher dans votre fausse religion, et vous citer des philosophes païens. Ecoutez comment Platon fait parler Criton à Socrate: « Tous mes biens sont à votre disposition, et vous n'ignorez pas qu'ils sont considérables. Que si, par trop d'égards pour moi vous n'en voulez point, il y en a plusieurs autres qui vous font les mêmes offres. Vous ne devez pas craindre de nous être à charge, ni à personne, ni vous exposer à souffrir par cette considération. En quelque lieu que vous alliez en partant d'ici, n'appréhendez point de manquer de rien : vous serez chéri et bien venu partout. Si même vous allez en Thessalie, j'y ai des

amis en grand nombre qui vous rendront toutes sortes de bons offices, et vous n'y manquerez de rien. »

Voilà sans doute, continue saint Chrysostome, une opulence bien plus grande que la vôtre, et un crédit supérieur au vôtre. Je vous ai pourtant rapporté cet exemple comme à un homme du monde, et qui en suit les maximes ; que si je voulais relever ici les richesses que votre fils possède dans sa pauvreté volontaire, peut-être que vous ne les concevriez pas : mais je m'en rapporte à ceux que j'ai pris pour nos juges entre vous et moi. Elles sont telles, ces richesses, qu'on n'en peut connaître le prix que par l'expérience : si vous la faisiez vous-même, vous comprendriez que ce n'est pas par une folle vanité que nous nous en glorifions. Et reconnaissez encore ici une grande différence des solitaires à vous ; car si quelqu'un, sans vous ôter les biens que vous possédez, vous offrait ceux qui donnent les vertus, vous ne les refuseriez pas sans doute ; au contraire, vous les accepteriez avec empressement, parce qu'en effet vous ne pouvez refuser votre estime au trésor des vertus. Mais les solitaires qui les possèdent en sentent si bien le prix par l'expérience qu'ils en ont, qu'ils ne font aucun cas des richesses temporelles. Et pour vous rendre ceci plus sensible par l'exemple d'un philosophe païen, combien pensez-vous qu'Alexandre n'aurait pas donné d'argent à Diogène s'il avait voulu l'accepter? Mais content de ses vertus philosophiques, il le refusa généreusement.

Donnons encore plus de jour à ce raisonnement. Voulez-vous connaître quelle est votre pauvreté au milieu de votre opulence, et quelles sont les richesses de votre fils, dont la pauvreté apparente vous fâche si fort? Allez dans son désert, arrachez-lui le pauvre manteau qu'il porte : car c'est tout ce qu'il a : faites-le sortir de sa petite cellule et démolisez-la. Que vous dira-t-il ? que fera-t-il? Bien loin d'en être indigné contre vous, il le souffrira avec douceur ; il vous en rendra même des actions de grâces, parce que vous lui donnerez occasion d'avancer par sa patience

dans la sainte philosophie dont il fait profession. Quand même vous l'obligeriez de changer de lieu, de se retirer dans tout autre endroit ; il n'en perdrait pas sa tranquillité, parce que toute la terre est à Dieu, et que sa patrie est le ciel, vers laquelle seule il porte son espérance et ses désirs. Ainsi il ne veut rien de ce monde ; il n'y a besoin de rien ; il possède tout ce qu'il veut posséder. Toute la terre est à lui ; car il est de tous les pays, parce qu'il n'est d'aucun. Il trouve partout sa nourriture, parce qu'il se contente d'herbes et de racines, et que la terre en produit partout. On ne peut rien lui enlever, parce qu'il n'a ni champs, ni maisons, ni trésors ; et par là il se trouve plus tranquille, plus heureux, plus puissant, plus riche que les empereurs et toutes les puissances de ce monde. L'état de ceux-ci sur leur trône et dans l'éclat de leur gloire, n'a rien qui soit comparable à son bonheur. Vous au contraire, si l'on vous enlevait quelque chose si l'on vous faisait quelque dégât dans vos campagnes, si l'on vous obligeait de quitter votre patrie, si l'on vous dépouillait de vos biens, quelle douleur, quelles lamentations, quel accablement, quelle misère, quel désespoir !

Je veux encore vous prendre du côté de la santé. Vous pensez que votre fils va ruiner la sienne par la vie dure qu'il a embrassée, et que celle que vous menez vous-même dans l'abondance et les délices est bien plus propre à la conserver. Examinons ceci, et je vous prie de me répondre dans la sincérité. Croyez-vous bien que celui qui s'applique à la pratique de la vertu, et qui en goûte les avantages dans le désert, n'ait pas plus de vigueur que ceux qui croupissent dans la mollesse ? Il en est d'eux comme des animaux sauvages, qui sont d'autant plus sains et robustes, qu'ils hument dans les champs, au milieu des prairies, ou auprès d'un ruisseau dont l'eau est si vive et si claire, un air toujours pur et bienfaisant ; au lieu que ceux qui vivent dans les délices se chargent de mauvaises humeurs, et contractent ordinairement plus d'infirmités. Car étant renfermés dans leurs maisons, quoique ornées

de marbre et de meubles très-riches, ni ce marbre ni ces meubles dorés ne leur font jamais respirer un air aussi salubre que celui du solitaire qui vit dans le désert. Et ce qui prouve encore mieux ce que je dis, c'est que vous tâchez de former même dans vos palais les plus superbes, une espèce de désert, en y faisant transporter des arbres et en y formant de vastes jardins, dans lesquels vous vous délassez des soucis que vous donnent vos richesses. Et enfin, jamais vous ne sauriez trouver dans vos maisons les agréments des arbres, des ruisseaux, des vallons, des prairies, des fleurs dont le solitaire jouit dans le lieu de sa retraite.

Il me reste à vous montrer que l'état de ce solitaire est encore plus honorable que le vôtre ; et je ne veux employer pour cela que des preuves convenables à votre état de païen. Dites-moi donc, qui a le plus acquis d'estime et d'honneur dans le monde de Platon ou de Denis le Tyran ? de Socrate ou d'Archélaüs? d'Alexandre ou de Diogène ? d'Aristide ou d'Alcibiade ? C'étaient des philosophes dont la vie était rude, les vêtements grossiers, la table frugale. Platon cultivait un jardin ; Socrate allait nu-pieds et ne mangeait que du pain ; Diogène n'était couvert que de haillons. Les autres, au contraire, possédaient de grandes richesses, commandaient à beaucoup de monde, marchaient avec un cortége pompeux, étaient superbement vêtus, nageaient dans les plaisirs. Cependant quelle différence de leur réputation et de leur gloire à celles de ces philosophes? Tant il est vrai que ce ne sont ni les diadèmes, ni les trésors, ni l'autorité sur les autres qui font la véritable gloire des hommes, mais la seule vertu, puisqu'elle a élevé ces philosophes bien au-dessus des rois et des puissants du monde.

Il m'importe peu, me direz-vous, de cette gloire. Ce sont les honneurs et la puissance que j'ambitionne pour mon fils. C'est donc cela que vous exigez. Mais ceux qui ont loué ces philosophes, ne leur ont-ils pas par conséquent rendu de grands honneurs; et puisque vous aspirez aussi à la puissance, je vais vous en mon-

trer une dans votre fils au-dessus de celle que vous pouvez lui désirer. Car soit que vous mettiez la grandeur de la puissance à pouvoir se venger de ses ennemis, ou à faire du bien à tous ceux à qui on en veut faire, ou à être invulnérable dans les combats : puissance que les rois même n'ont pas : celle que votre fils a acquise par son état est encore plus grande. Car enfin, vous ne désavouerez pas que d'être dans un tel état que personne ne veuille vous nuire, ni ne le puisse quand même il en aurait la volonté, ce ne soit un degré de puissance au-dessus de tous les autres, et même au-dessus des forces de l'homme ; elle est pourtant au pouvoir d'un solitaire. En effet, comment voudrait-on nuire à celui qui, étant séparé des autres hommes, n'a rien à démêler avec eux; qui ne fait avec eux ni contrat ni aucune autre affaire de cette nature ? Il n'a ni argent, ni maison, ni campagne, ni d'autres possessions, source des procès, des disputes, des jalousies parmi les hommes. Mais supposons qu'on ait la mauvaise volonté de lui nuire, comment pourra-t-on s'y prendre pour l'exécuter? Lui enlèvera-t-on son argent ? Il n'en a point. L'exilera-t-on ? Il n'a point de patrie. Le déshonorera-t-on ? Il a renoncé à la gloire et à l'honneur du monde. Il ne reste plus qu'à lui ôter la vie ; mais la mort est un avantage et un gain bien grand pour lui, puisqu'elle met fin à ses travaux et couronne ses espérances en le faisant entrer dans une vie souverainement heureuse.

Enfin, pour vous montrer en lui quelque chose de plus admirable et de plus digne de la sublime philosophie ; soit qu'on le charge d'injures, soit qu'on le déchire de coups, soit qu'on l'enferme dans une prison ; on peut bien dans tout cela faire souffrir son corps, mais son âme n'en est point troublée : et ce qui est encore plus grand et plus héroïque, non-seulement il n'a point de sentiment de haine contre ceux qui le traitent si mal ; mais il les aime, il les chérit, il les regarde comme ses bienfaiteurs qui lui procurent le moyen de mériter, il leur souhaite toutes sortes de biens. Lui auriez-vous jamais procuré de plus grands avan-

tages, quand vous auriez pu lui donner l'empire de tout le monde, et pendant dix mille ans ? Quel rang, quelle dignité, quelle prééminence peut être comparée à l'élévation de ce solitaire et à sa générosité ? Ceux même qui recherchent les plaisirs de la vie avec plus d'ardeur, ne s'estimeraient-ils pas heureux de jouir de la tranquillité de son âme ?

Voici encore une puissance que votre fils a acquise et que vous n'aurez jamais. Je ne parle pas de l'ascendant qu'il peut avoir sur l'esprit de plusieurs pour les porter à renoncer au monde et embrasser son état ; ce qui marque pourtant la force de son pouvoir. Mais qu'il s'agisse de parler au roi et même de lui faire des remontrances. Sera-ce vous qui l'oserez ? Vous êtes du nombre de ses courtisans et de ses serviteurs, et peut-être même tenez vous un moindre rang devant lui : au lieu qu'il regardera le solitaire comme son père pour la vénération qu'il a de sa vertu. Que quelqu'un soit dans une grande affliction : supposez même un père outré de douleur d'avoir perdu son fils unique ; s'il veut se consoler aura-t-il recours à vous, ou même au roi ? Vous ne pouvez réussir ni l'un ni l'autre à soulager son cœur. Mais s'il vient trouver pour cela dans le désert votre fils, qu'il sait avoir été unique comme celui qu'il a perdu, et avoir renoncé aux plaisirs et aux richesses pour embrasser la pénitence et la pauvreté, il sera bien plus touché de ses paroles, et s'en retournera bien plus consolé dans sa maison que par tout ce que vous pourriez lui dire si vous entrepreniez de le consoler, vous qui n'avez rien à souffrir et qui jouissez de la prospérité de ce monde.

Après ces longs raisonnements, saint Chrysostome passe au troisième point ; et pour persuader par son intérêt personnel ce père affligé de se consoler de la détermination de son fils, il dit : Attachons-nous à ce qui vous touche personnellement. Jamais fils n'aura tant de respect, d'égard, d'amour pour son père que le vôtre en aura pour vous dans l'état qu'il aura embrassé. Car s'il se fait une loi d'être honnête, bon, doux envers tout le

monde, combien ne le sera-t-il pas envers son père? Mais s'il était resté dans le monde selon vos désirs, et qu'il s'y fût élevé aux charges et aux honneurs, peut-être qu'oubliant ce qu'il vous devait, il vous eût méconnu, méprisé, et même eût-il désiré votre mort pour entrer plus tôt en possession de vos biens. Mais il pense tout autrement dans son état de moine, où sans doute il serait prêt de tout faire pour vous, sauf la loi de Dieu, et de donner sa vie pour conserver la vôtre.

Concluons donc de tout ce que nous venons de dire. Voilà votre fils devenu dans son état de moine, plus célèbre, plus riche, plus puissant, plus généreux qu'il n'eût jamais été; et vous pouvez ajouter que dans cet état d'élévation, il est encore plus respectueux envers vous, qu'il ne l'eût été s'il avait vécu dans le siècle. Je vous prie après cela de me dire de quoi vous vous plaignez? Quelle raison vous avez de tant gémir? Est-ce parce que vous n'avez plus à craindre qu'il périsse à la guerre, ou qu'il encoure la disgrâce de l'empereur, ou qu'il soit exposé à la jalousie des courtisans? Manque-t-il de pères qui craignent continuellement de semblables malheurs pour leurs fils? Il est vrai que les honneurs du monde ont quelque chose de flatteur; mais combien ces honneurs durent-ils? Mettez trente ans, mettez-en cent et même deux cents : après cela que leur en reste-t-il? tout s'est évanoui comme la fumée, comme une ombre, comme une fable. Il en est tout autrement de la gloire du solitaire; elle ne finit point avec cette vie; elle le suit après la mort, et personne ne peut la lui ravir, parce qu'il ne l'a pas reçue des hommes, mais de la vertu qu'il a pratiquée. Comme vous ne faites cas que de ce faste passager, vous aimeriez de voir votre fils richement vêtu, traîné dans un char par un superbe cheval, suivi d'une foule de clients, de parasites, d'adulateurs qu'il nourrissait. Eh! pourquoi aimeriez-vous de le voir ainsi? C'est sans doute pour contenter le plaisir qu'il y trouverait. Mais je ne veux pas que vous m'en croyiez. Interrogez votre fils, et vous verrez qu'il fait si peu de cas de ces

choses et de toutes les voluptés du siècle, qu'il choisirait plutôt la mort que de se livrer à ces folles joies et à ces funestes plaisirs. Mais ce qui doit vous faire comprendre qu'il pense en cela très-sagement, c'est que ces frivoles satisfactions dont vous aimeriez qu'il jouît, ne satisfont que dans un certain âge, après quoi on ne sait plus s'y livrer, ou parce que la maturité de l'âge en fait comprendre la vanité, ou parce que les infirmités de la vieillesse nous empêchent d'y prendre aucun goût; au lieu que les délices que la vertu fait goûter aux solitaires sont pour toute la vie. Elles croissent au lieu de cesser avec l'âge. On les sent toujours plus vivement jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la fin de la vie.

Je sais bien que vous trouverez des pères dont les enfants vivant avec splendeur, vous reprocheront le parti que le vôtre a pris, ou en feront de fades railleries. Mais vous devez faire de ces railleries le cas qu'elles méritent et les mépriser; car nous ne devons pas considérer si les autres se moquent de nous, mais si nous le méritons. Dans ce cas nous devons nous condamner nous-mêmes. Mais si nous ne l'avons pas mérité, bien loin d'en être fâchés, nous devons nous estimer bienheureux, et les regarder eux-mêmes comme étant fort à plaindre de ce qu'ils sont si déraisonnables de se moquer de ce qui ne mérite que des louanges. En effet, si sans écouter le jugement de la multitude, qui est ordinairement aveuglée par de faux préjugés, vous voulez consulter la raison, vous verrez qu'en comparant la conduite de votre fils avec celle de leurs enfants, ceux-ci ne peuvent être regardés en comparaison de lui que comme de vils esclaves. Vous ne le concevez pas à cause des erreurs dont vous êtes fasciné; mais si vous voulez entrer dans un sérieux examen de ces choses, ou écouter ce que votre fils vous en dira, vous penserez tout autrement que vous ne faites. Je vous parle par expérience.

J'ai eu un ami et un compagnon, dont le père était riche, puissant et en très-grande considération; mais il était païen comme vous. Cet enfant se fit chrétien et embrassa la vie monas-

tique. Son père, extrêmement irrité, employa l'autorité des gouverneurs, le menaça de la prison, prépara des chaînes, et enfin il le déshérita, et ne voulut pas même souffrir qu'il restât dans le pays, espérant que la misère l'obligerait à quitter son état et à rentrer dans le monde. Mais voyant qu'il demeurait inébranlable dans sa résolution, il se rendit enfin et le laissa tranquille.

A présent, bien loin de lui en vouloir du mal, la vertu de son fils lui fait tant d'honneur, qu'il le respecte et l'estime autant que s'il était devenu son propre père; et quoiqu'il ait beaucoup d'autres enfants qui se distinguent dans le monde, il dit qu'ils ne sont pas dignes d'être les esclaves de celui-ci, qu'il regarde comme l'ornement de sa famille. Si donc vous laissez la liberté à votre fils de suivre sa vocation pour la vie monastique, je ne vous demande qu'une année, et même encore moins, pour éprouver la vérité de ce que je vous ait dit jusqu'à présent; car dans cet état saint on se porte avec tant d'ardeur à la pratique des vertus, qu'on les acquiert en peu de temps, et alors non-seulement vous applaudirez au choix que votre fils a fait, mais peut-être que vous aurez le désir de l'imiter.

Dans le troisième livre, le Saint s'adresse à un père chrétien, qu'il suppose non moins affligé de ce que son fils quitte le siècle pour se faire moine, et qui s'efforce de tout son pouvoir pour l'en empêcher. Il réduit son sujet à trois points. Dans le premier, il montre, par plusieurs inductions qu'il tire des Écritures, l'injustice du procédé de ce père. Dans le second, il justifie la retraite de son fils par les crimes qui se commettent dans Antioche, auxquels il oppose l'état saint et bienheureux des solitaires. Dans le troisième, il réfute les prétextes par lesquels les pères veulent justifier l'opposition qu'ils forment à la vocation de leurs enfants.

Saint Chrysostome procède selon sa coutume par degrés, et prend toujours ses arguments des principes supérieurs, d'où il descend à ce qu'il veut persuader, en sorte que les principes

étant incontestables, il faut nécessairement qu'on se rende aux conséquences qu'il en tire. Il remarque d'abord que nous devons rendre compte à Jésus-Christ au jour du jugement de toutes nos œuvres, et il fait une peinture justement effrayante des appareils de ce jugement. Il fait observer que dans la discussion qui y sera faite des œuvres de chacun des hommes, la loi de la charité envers le prochain ne sera pas oubliée : que si notre prochain a eu le malheur de se perdre par notre faute, sa perte entraînera la nôtre. Il distingue là-dessus plusieurs degrès de cruauté et d'inhumanité. Le premier, lorsqu'on n'aide point la bête de charge de son ennemi à se relever quand elle est tombée, ou
Exod. 23, 4. qu'on ne la ramène point au chemin quand elle s'égare, ainsi que Dieu l'ordonnait aux Juifs dans la loi. Le second, lorsqu'on
Deut. 23, 3. refuse de rendre le même service à son ennemi, ce qui est encore un plus grand mal. Le troisième, lorsqu'on se refuse de même à son frère prochain, quoiqu'on ne le connaisse point. Le quatrième, lorsqu'on porte encore ce refus jusqu'à ce qui concerne non-seulement le corps, mais aussi l'âme du prochain. Le cinquième, quand on en fait de même envers ses amis. Le sixième, quand c'est envers ses propres enfants. Le septième, lorsque non-seulement on néglige le soin de ses enfants, mais encore on ne veut pas même confier leur éducation à d'autres. Le huitième, lorsqu'on en éloigne ceux qui s'offrent d'eux-mêmes pour leur rendre ce service; et le neuvième, lorsque non-seulement on les éloigne et on refuse leurs bons offices, mais encore lorsqu'on les persécute et qu'on les maltraite. De sorte que si, selon la loi, ceux qui sont coupables du premier, ou du second, ou du troisième péché doivent être sévèrement punis, quel supplice ne méritent pas ceux qui sont coupables du huitième et du neuvième, et même d'autres plus considérables? et s'ils étaient coupables dans la loi de Moïse, combien ne le seront-ils pas dans la loi de Jésus-Christ, où les lumières et les grâces sont plus abondantes?

Il montre ensuite combien Dieu est sévère dans les jugements contre les pères qui négligent le salut de leurs enfants par l'exemple du prêtre Héli, qui fut puni si rigoureusement, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de mérite et qu'il gouvernât fort bien son peuple, pour avoir négligé de corriger ses enfants ; que la même chose arrive aux pères qui imitent son exemple ; que c'est à cela qu'on doit attribuer tant de malheurs qui lui arrivèrent, puisque les uns sont frappés de mort subitement, les autres perdent leurs enfants par des morts tragiques ; et bien que cela n'arrive pas toujours parce que Dieu ne punit pas toujours les crimes dès cette vie, le châtiment n'en est pas moins réservé dans l'autre, et il est bien plus terrible encore que ceux qu'on pourrait souffrir dans celle-ci.

Dieu ordonne expressément, ajoute-t-il, aux pères d'instruire leurs enfants. Il est marqué dans la loi de Moïse qu'ils leur expliqueront pourquoi on a institué telle et telle fête, telle et telle cérémonie. Il ordonne de plus aux enfants d'écouter leurs pères avec docilité, de les respecter et de leur rendre tous les services que la reconnaissance exige, et il établit des peines pour les ingrats qui oseront s'exempter de cette loi. Il les abandonne à la juste sévérité de leurs pères, et il les punit aussi lui-même.

Sant Paul nous montre aussi les mêmes obligations dans ses Épîtres ; de sorte que personne ne peut s'excuser là-dessus. Car si nous étions naturellement vicieux, on pourrait prendre pour prétexte qu'étant un mal nécessaire, il est impossible de le guérir. Mais puisque c'est par notre choix que nous sommes bons ou mauvais, quel prétexte un père pourrait-il avoir de permettre qu'un fils qu'il chérit et qu'il aime tendrement, se pervertisse et se rende méchant ? Dirait-on que c'est parce qu'il ne veut pas qu'il soit bon : hé ! qui pourrait se l'imaginer d'un père ? Ou que c'est parce qu'il ne le peut pas : mais comment ne pourra-t-il pas venir à bout d'élever un fils unique qu'il garde auprès de soi depuis son enfance, qu'il a sans cesse sous ses yeux et à qui il donne continuellement de bonnes instructions.

Si donc les enfants se pervertissent, n'en accusons ordinairement que leurs pères, qui ne leur inspirent que l'amour des choses présentes et détourne leur cœur de la vie future. Ils ne leur parlent que des richesses et de la gloire, et qu'en arrive-t-il ? Bien loin de les élever en bons pères, ils sont plus coupables à leur égard que ne le ferait un parricide. Car celui-ci ne tue que le corps, et ceux-là donnent la mort à l'âme de leurs enfants. Ce n'est pas en effet une action moins cruelle, de corrompre par ses leçons meurtrières le cœur de son fils, que de préparer un poignard, de le porter à sa gorge et de l'y enfoncer.

Comment, me dira-t-on, si cela est, nous sommes donc tous coupables du plus noir crime, nous qui habitons les villes et qui avons des enfants? Je ne le dis pas généralement de tous, répond saint Jean Chrysostome; mais je le dis de la plus grande partie; et les bons qui sont mêlés parmi la multitude, sont en si petit nombre qu'on ne s'en aperçoit presque pas.

Sant fait de nouveau l'énumération des désordres qui régnaient dans Antioche, et dont le détail est effrayant, et ajoute que les plus grands excès n'y font presque plus de sensation, tant ils sont devenus communs ; et que non-seulement le crime se montre hardiment, mais de plus on l'applaudit, on le justifie en le colorant du titre de vertu ; et qu'enfin le mal est monté si fort à son comble, que la pudeur n'y est plus respectée, qu'elle est même méprisée, et que ce qui reste de bons chrétiens est étonné comment le feu du ciel, qui consuma Sodôme et Gomorrhe, ne tombe pas de nouveau pour réduire cette ville en cendres.

Saint Chrysostome oppose ensuite à ce détail des crimes qui se commettaient dans Antioche, la vie toute céleste que les solitaires menaient dans leur montagne ; et c'est comme s'il opposait une nouvelle Jérusalem habitée par des anges, à la prostituée Babylone. Verrez-vous jamais, dit-il, rien de semblable parmi les solitaires? C'est tout le contraire. Ils sont à votre égard dans leur désert comme quelqu'un qui, étant dans un port tran-

quille et en lieu de sûreté, verrait de loin la tempête qui agiterait les flots en haute mer, ou si comme du haut du ciel il était spectateur des naufrages qui arrivent sur les eaux. Leur conversation est toute céleste, et la vie qu'ils mènent est plus angélique qu'humaine. Ils se regardent tous comme étant égaux ; ainsi on ne voit point parmi eux que les uns s'enflent de leur prospérité et que les autres gémissent sous le poids de l'adversité. Ils goûtent tous la même joie, la même paix et le même repos. Dans les monastères on ne reproche point aux uns leur pauvreté, ni les autres ne se glorifient de leurs richesses. *Le mien et le tien*, sources fatales de tant de troubles et de maux, n'y sont point connus. Ils ont tout en commun, la table, le couvert, les habits ; et ce qui est encore plus admirable, ils n'ont tous qu'un même esprit et les mêmes sentiments ; une égale noblesse, une égale servitude, une égale liberté ; les mêmes richesses, mais qui sont les véritables richesses ; la même gloire, mais qui est la véritable gloire ; car ces choses ne doivent pas consister dans les noms arbitraires qu'on leur donne dans le monde, mais dans la vérité et la réalité. Ils ont tous aussi les mêmes plaisirs, les mêmes désirs, la même volonté, la même espérance. Tout est chez eux disposé par une même règle, qui, leur servant à tout, dirige aussi tout avec l'ordre, la convenance, la discrétion et l'accord le plus parfait ; ce qui les entretient dans un contentement merveilleux. Tous participent aux mêmes travaux et aux mêmes soulagements. On voit parmi eux ce qu'on ne trouve pas ailleurs, je veux dire un mépris général des choses de la terre, ce qui prévient tout sujet de division et de dispute, et un amour égal pour les biens célestes. Et s'il arrive à quelqu'un ou un sujet de joie ou quelque disgrâce, tous s'en réjouissent, ou s'en affligent ; en sorte que leurs peines mêmes sont adoucies, n'étant pas seuls à les porter, et étant soulagés par l'intérêt que les autres y prennent.

Qu'on me dise après cela que tout périrait dans le monde, si chacun imitait une vie si sainte. Il n'y en périt que trop par les

crimes qu'on commet si opposés à leurs vertus. Car, si quelqu'un voyant une lyre bien montée et bien réglée, s'avisait de dire qu'elle est sans harmonie et qu'elle ne peut servir dans un corps de musique, et disait tout le contraire d'une lyre dont les cordes seraient rompues ou qui ferait une dissonance, ne dirait-on pas ou qu'il parle par jalousie, ou qu'il pense ridiculement? Et ne doit-on pas en juger de même de ceux qui donnent à la vie qu'on mène plus ordinairement dans le monde, la préférence sur celle des saints solitaires?

Saint Chrysostome combat après ceci les prétextes dont les parents s'autorisaient pour détourner leurs enfants d'embrasser la vie monastique, et il remarque que ces prétextes roulaient sur trois chefs. Le premier était, que leurs parents voulaient qu'ils finissent entièrement le cours de leurs études, après quoi ils promettaient de les laisser suivre leur vocation en liberté. Le second, que les péchés des solitaires étaient plus considérables à cause de leurs engagements que ceux des gens du monde, et qu'ainsi on était plus en sûreté dans le siècle. Le troisième, qu'il était bon qu'ils connussent le monde avant que de le quitter, et qu'ainsi ils pouvaient s'y engager et passer ensuite dans l'état monastique quand ils seraient avancés en âge; et ce sont, dit-il, les raisons que les pères plus modérés opposent à la vocation de leurs enfants.

Il répond au premier prétexte qu'on allègue, qu'il n'est pas sûr que les enfants vivent jusqu'à la fin de leurs études; qu'on n'en voit que trop souvent qui meurent avant ce temps; que quand cela n'arriverait pas et qu'ils parviendraient à l'âge viril, on est d'autant moins assuré qu'ils vivent bien jusqu'à ce temps-là, que l'expérience dans le grand nombre prouve tout le contraire; que si on pouvait s'assurer qu'un jeune homme, faisant de grands progrès dans les lettres, en ferait également dans la sagesse et la pureté des mœurs, bien loin de lui conseiller de quitter la ville pour se retirer dans le désert, il le retirerait de sa retraite pour

le ramener à la ville, de crainte de lui enlever un citoyen si utile et qui peut y faire de grands biens, mais que ce qu'il trouve déplorable, c'est que dans les écoles on se contente de cultiver l'esprit des jeunes gens, sans se mettre en peine de régler leurs mœurs, et qu'ils s'y pervertissent souvent tandis qu'ils se forment pour les sciences ; qu'il ne prétend point qu'on supprime toutes les écoles publiques ; mais il veut qu'on prenne garde qu'en instruisant les enfants des lettres humaines, on ne leur donne des leçons contraires à la piété, et on ne les rende plus méchants en voulant les rendre plus habiles dans les sciences ; car, comme il remarque encore fort bien, si l'éloquence se rencontre dans un même sujet avec la dépravation des mœurs, elle est pire que la plus crasse ignorance, et est capable de faire de très-grands maux. D'ailleurs, il est fort difficile qu'on parvienne à faire des progrès dans les sciences, si on ne s'attache à régler ses mœurs, au lieu qu'on peut fort bien régler ses mœurs, sans qu'on ait besoin pour cela d'acquérir les sciences et l'éloquence. Or je trouve que ceux qui préfèrent d'acquérir les vertus aux sciences, ont moins de peine parce qu'ils n'ont qu'un objet, qui est l'acquisition des vertus ; au lieu que ceux qui s'attachent aux sciences embrassent en même temps deux objets, celui des sciences et celui des vertus, et si le dernier leur manque, leurs sciences ne servent qu'à leur perte, tandis que les autres peuvent très-bien se passer de la science à mesure qu'ils ont acquis la vertu.

Mais sans entrer ici, continue-t-il, dans tant de discussions, je demande à un père qui désire que son fils fasse des progrès dans l'éloquence et devienne un grand homme dans ce genre, lequel des deux partis est le meilleur, ou celui qu'il propose à son fils, ou celui que ce fils veut choisir, qui est de se retirer dans le désert pour s'y adonner tout entier à la pratique de la vertu. Qu'il se décide sur le choix et qu'il me dise dans la sincérité, quel est le meilleur et le plus sûr de ces deux partis pour l'avantage de son fils. Si l'un ne vaut pas plus que l'autre, je consens

qu'il empêche son enfant d'embrasser la vie religieuse; mais si le dessein de son fils est meilleur que le sien, il ne saurait s'y opposer sans lui porter un véritable préjudice.

Venons à l'autre prétexte : Vous me dites que si votre fils se rend solitaire, les péchés qu'il commettra seront plus considérables devant Dieu à qui il s'est consacré, que s'il les avait commis dans le monde. Cette raison en a trompé plusieurs et n'est point recevable. Le mariage distingue à la vérité les gens du monde des solitaires, mais à cela près tous ont les mêmes obligations d'accomplir la loi et d'éviter le péché. S'il n'est pas permis aux solitaires de se mettre en colère contre leur frère, ni de désirer le bien d'autrui, ni de jurer, ni de commettre d'autres crimes, il l'est également défendu à ceux qui vivent dans le siècle. Jésus-Christ n'a point dit : Vous ne jurerez point si vous êtes moine ; mais il l'a défendu à tous. Enfin il n'a pas ordonné aux seuls moines de bien vivre, il l'a commandé à tous les chrétiens ; mais ce qu'on doit surtout observer, c'est que les séculiers font des chutes plus grandes et plus fréquemment que les moines, et que ceux-ci trouvent dans leur état des avantages que les autres n'ont point. Ainsi il y a plus de difficulté dans le monde pour l'âme que dans l'état monastique, et il y a plus de facilité dans cet état de se sanctifier que dans le monde.

Enfin, il n'est rien de si pitoyable que de dire qu'il conviendrait mieux, pour se faire moine, d'attendre qu'on fût parvenu à un âge où on n'aurait plus les passions à combattre. Eh ! qui peut dire combien cette raison est frivole ? On veut que dans un âge où les passions se font sentir davantage, et où par conséquent on a plus besoin de se prémunir contre elles, on s'expose à tout ce qui peut dans le monde les exciter dans nous et nous entraîner avec elles, tandis que c'est précisément alors qu'on doit les combattre davantage, et par des moyens plus efficaces qu'on trouve bien plus aisément dans la vie religieuse. C'est comme si l'on conseillait à quelqu'un, quand les ennemis sont arrivés, de se laisser

attaquer, de demeurer sans défense, de s'exposer à leurs coups, dans l'espoir de se relever et de se guérir quand on aurait été terrassé et couvert de blessures. Le combat contre les passions doit commencer dès la jeunesse, car à peine avons-nous dix ans que nous sommes dignes de châtiment, si nous péchons, comme il paraît assez par les enfants qui osèrent insulter au prophète Élisée, et qui furent dévorés par des ours. Il faut donc dès cet âge nous tenir en garde contre elles, puisque c'est dans la jeunesse qu'elles nous attaquent avec plus de violence. C'est alors que nous devons nous mettre en défense pour n'être pas surmontés. Si vous me conseillez alors de prendre du repos au lieu de combattre, c'est comme si vous me commandiez de me laisser vaincre. Pouvons-nous arrêter ou suspendre à notre gré le pouvoir que le démon a de nous tenter ? Et qu'y a-t-il de plus déraisonnable que d'exiger d'un jeune homme qu'il s'expose contre un si furieux ennemi ? N'est-ce pas vouloir qu'il en soit terrassé? Plus il est jeune et sans expérience, plus aussi il doit prendre de précautions. Où trouvera-t-il plus de moyens et plus de sûreté? Sera-ce au milieu du monde, plutôt que dans le monastère ? Il convient donc bien mieux qu'il y entre encore jeune que s'il le faisait dans un âge avancé ; car dans ce dernier cas il aurait à pleurer le grand nombre de péchés dont il se serait rendu coupable dans le monde ; et en entrant jeune dans la religion il a bien moins de fautes à expier ; et au lieu de pleurer ses défaites, il a la consolation de travailler depuis le premier âge à croître en mérite, d'entasser victoires sur victoires, et d'orner sa tête de couronnes presque sans nombre.

PARALLÈLE D'UN ROI ET D'UN MOINE,

PAR SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Saint Chrysostome ayant prouvé au long, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, que les parents avaient tort d'empêcher leurs enfants d'embrasser l'état monastique, et voulant leur montrer en même temps que ce n'était point par un faux préjugé qu'il les exhortait à ne point s'opposer à leur vocation, il rapporte à ce propos un fait dont il fut lui-même témoin, et qui mérite de trouver place ici comme très-édifiant.

Il y avait, dit-il, dans Antioche, un jeune homme étranger qui y était venu pour apprendre les lettres latines et grecques, et qui était toujours accompagné d'un précepteur qu'on lui avait donné pour le former. Ce précepteur était du nombre des solitaires qui demeuraient dans notre montagne, et ayant occasion de lui parler, je lui représentais que j'étais fort étonné qu'il eût quitté sa profession pour être précepteur. Il hésita d'abord un peu sur ce qu'il avait à me répondre; mais ensuite il me parla avec ouverture de cœur et me manifesta son secret en ces termes : « Cet enfant, dit-il, que vous voyez, a un père livré entièrement aux affaires du monde, et de plus il est d'un caractère violent et emporté. Sa mère, au contraire, est une dame très-douce et très-pieuse, et n'a de l'affection que pour les choses du ciel. Comme le père est un homme de guerre et qu'il s'est distingué souvent par des actions de valeur qui lui ont acquis une grande réputation, il a aussi les mêmes vues d'ambition et de gloire pour son enfant. Mais sa mère ayant des sentiments plus salutaires pour lui, aurait désiré qu'il eût embrassé l'état monastique. Elle n'a pourtant pas osé en parler au père, qui, au lieu d'y consentir, se fût hâté de l'engager dans la profession des armes. Là-dessus, cette pieuse dame, qui crai-

gnait pour le salut de son fils, me fit prier de me rendre chez elle comme pour me communiquer une affaire de conséquence. M'y étant rendu, elle me parla d'abord du projet qu'elle avait formé pour le bien spirituel de son fils ; puis, lui prenant la main droite, elle la mit dans les miennes et me dit : « Vous voyez le risque que court cet enfant ; il ne me reste qu'un moyen pour assurer son salut ; c'est que vous veuillez bien quitter votre solitude pour l'élever en qualité de précepteur : je me charge de faire entendre à son père que s'il le destine pour les armes, il convient qu'auparavant il lui fasse apprendre les lettres humaines. Vous le mènerez loin de son pays, où il ne sera pas détourné par son père ni par d'autres parents, et sera entièrement sous vos yeux. Ainsi vous pourrez aisément le former à la vertu, et il sera avec vous aussi bien que s'il vivait dans un monastère. Je vous conjure de ne me point refuser cette grâce. Si vous trouvez qu'elle n'est pas petite, considérez aussi que je vous parle pour le salut de mon enfant, que j'aime au-dessus de tout et qui m'est plus cher que mes propres yeux ; et pensez qu'il dépend de vous de le mettre à couvert de l'orage du monde. Mais si vous refusez de lui rendre ce service essentiel, je pourrai vous protester devant Dieu, qui est ici témoin de ce que je vous dis, que j'aurai fait tout ce que j'aurai pu pour empêcher sa perte, et que si ce malheur lui arrive, vous en répondrez seul devant Dieu. Ainsi, touché de ses instances qu'elle accompagnait de beaucoup de larmes, je me rendis à ses pieux désirs et je me chargeai de son fils. »

Il l'amena donc à Antioche, et cet enfant, ajoute saint Chrysostome, profita si bien des soins de cet excellent précepteur, qu'il embrassa la pratique de la vertu avec une ardeur extraordinaire ; de sorte que son cœur ne savait plus goûter que les choses de Dieu. Il fut pénétré d'un zèle si ardent, qu'au bout de quelque temps il quitta tout pour venir me trouver, résolu, dit encore le Saint, de se fixer pour toujours dans la solitude. Mais je fus obligé de modérer son zèle, parce que si son père, qui était un

furieux, avait appris sa retraite, il aurait déchargé indubitablement sa colère sur la mère, sur le précepteur, sur les moines qui l'auraient reçu, et même sur tous les autres; et comme il était jeune encore, il n'aurait pu résister aux efforts qu'il aurait faits pour le détourner de la piété.

Je lui représentai donc toutes ces choses avec beaucoup de douceur, et je lui conseillai de retourner à la ville pour y continuer ses études. J'ajoutai quelques avis pour le confirmer dans ses sentiments de piété; et je l'exhortai de pratiquer en secret la vie des so‵\ aires, pendant qu'au dehors il paraîtrait comme les autres de son âge; ce qui était le moyen que son père ne sût rien et ne mît point d'obstacle à sa piété.

Tel fut le conseil que le Saint lui donna, et il eut tout le succès qu'il pouvait désirer. L'enfant, conduit par son excellent précepteur, s'exerça dans l'intérieur de sa maison dans toutes les pratiques des solitaires, s'occupant comme eux de la prière et de la lecture des Livres saints, veillant aussi et jeûnant comme les plus fervents d'entre eux. Il couchait même comme eux avec le cilice, afin d'être plus prompt à s'éveiller; et quoiqu'il vaquât à ces exercices, il ne laissait pas de faire du progrès dans ses études, parce qu'il avait l'esprit très-vif et une grande disposition. D'ailleurs, il ne paraissait rien au dehors à quoi l'on pût connaître la vie qu'il menait, étant gai, civil, affable et bon avec tout le monde : et par cet extérieur il gagna le cœur de ses compagnons et en porta plusieurs à embrasser la vertu.

Son père eut enfin connaissance de son genre de vie. Il entra en colère et fit tous ses efforts pour l'en détourner. Mais la vertu avait déjà jeté de si profondes racines dans son âme, que tout ce qu'il put faire pour l'en arracher ne servit qu'à l'affermir davantage. Saint Chrysostome conclut de cet exemple, que si on élevait si pieusement les enfants dans le monde que le fut celui-là, il s'empresserait autant que leur père et leur mère de les y laisser.

Nous avons un opuscule du même Saint qui a pour titre : *Pa-*

rallèle d'un roi et d'un moine. Il y a apparence qu'il le composa durant son séjour dans le désert, comme il y avait fait l'apologie de la vie solitaire. Dans ce petit traité il montre ce que les moines ont au-dessus des princes de la terre. On regarde, dit-il, dans le monde les richesses, les grandeurs, les dignités éminentes et la gloire, comme ce qu'on peut désirer de plus avantageux, et on estime bienheureux ceux qui les possèdent; au lieu qu'on ne fait aucun cas de l'état d'un moine. Mais pour désabuser de cette illusion ceux qui s'y laissent séduire, faisons le parallèle d'un roi et d'un moine, et voyons qui doit l'emporter de l'un ou de l'autre. 1° Il est vrai qu'un roi a autorité sur des villes et sur des provinces; qu'il a sous lui des officiers, des généraux d'armée, des troupes nombreuses, des sénateurs, un grand peuple, et que tout plie sous ses ordres. Mais celui qui s'est engagé dans le service de Dieu par la profession religieuse et qui en remplit les devoirs, exerce sur lui-même un empire bien plus excellent, en domptant la colère, l'envie, l'avarice, la volupté et toutes les maladies de l'esprit; ce qui est une véritable royauté : et en effet, un roi qui exercerait sur ses passions une domination de cette nature, serait bien plus digne de commander les peuples, dont par là il deviendrait autant le père que le maître, et il en ferait le bonheur et les délices. Car c'est en vain qu'un prince porte sur sa tête une couronne enrichie d'or et de perles, si son âme ne porte point le diadème des vertus. Et celui qui ne sait pas se gouverner lui-même en modérant ses passions, comment pourra-t-il bien gouverner les autres hommes ?

2° Les rois dans la guerre combattent contre les barbares; mais le solitaire combat contre les démons; et combien cette différence est grande et élève les solitaires au-dessus des rois ! Ceux-ci ne combattent que pour étendre leurs limites ou conquérir des villes, et souvent ce n'est que l'ambition ou l'avarice qui les arme. Mais les solitaires en combattant contre les démons, délivrent des villes, des bourgs, et d'autres lieux de l'erreur et

du péché, et travaillent, non pour satisfaire leur ambition, mais pour procurer la gloire de Dieu.

3° Les rois sont environnés d'un grand nombre de personnes de distinction qui leur font la cour et reçoivent leurs hommages. C'est là leur compagnie, avec laquelle ils sont tous les jours. La conversation des solitaires est avec les prophètes et les apôtres ; tantôt avec Moïse ou avec Isaïe, tantôt avec saint Jean ou avec quelqu'autre écrivain sacré. Et comme nous nous conformons beaucoup aux mœurs de ceux avec qui nous vivons ordinairement, si les princes contractent souvent les vices des courtisans qui sont toujours avec eux, les solitaires participent par une heureuse imitation, aux vertus des prophètes et des apôtres avec qui ils s'entretiennent en lisant leurs Livres saints.

4° Les rois vivent dans le luxe et dans la mollesse. Leur table est somptueuse ; ils se nourrissent de façon que l'estomac étant chargé de viande, la fumée qui s'en élève les assoupit et ne leur laisse pas souvent toute la liberté d'esprit dont ils auraient besoin. Au contraire, la vie mortifiée et la frugalité du solitaire rend son sommeil léger, et lui laisse l'esprit toujours libre pour vaquer à ce qu'il doit.

5° Les rois, soit en guerre soit en paix, sont souvent à charge à leurs sujets par les impôts dont ils les accablent, et par lesquels les pauvres sont plus ordinairement foulés, tandis que les riches le sont moins, eux qui pourraient mieux les soutenir. Le solitaire fait au contraire autant qu'il peut du bien à tout le monde. Il reçoit et il traite avec le même esprit de charité le pauvre comme les grands et les riches. Le roi ne peut donner que de l'or et de l'argent ; le solitaire confère les dons du Saint-Esprit. Le roi peut, lorsqu'il est bienfaisant, bannir la pauvreté de ses États ; mais le solitaire délivre les âmes de la vexation du malin esprit. Ce n'est point au roi qu'on s'adresse pour délivrer un possédé du démon, ou pour obtenir quelqu'autre grâce de Dieu. C'est au solitaire qu'on a recours, et le prince même comme les autres. C'est

ainsi qu'Achab attendit des prières d'Elie la fin de la famine, et que d'autres rois chez les Juifs, tels qu'Ochosias et Ezechias, etc., ont eu recours aux prophètes.

6° S'il arrive que le solitaire ait le malheur de se relâcher dans la vertu et perde l'esprit de son état, il lui est aisé de rentrer en lui-même et de se rétablir dans le bien par ses regrets et ses larmes devant Dieu, et il trouve dans sa pénitence le moyen de réparer sa perte. Mais si le roi vient à perdre ses États et être privé de son royaume, que de difficultés pour y rentrer ! Il faut qu'il lève des troupes, qu'il emprunte des secours de ses alliés, qu'il épuise ses finances, qu'il s'expose à de grands périls.

7° Le roi a besoin d'être environné de gardes pour la sûreté de sa personne, et vit souvent dans la crainte de quelque meurtrier. Au contraire, le solitaire ne craint personne, et ses prières sont la défense des villes.

Enfin, la différence d'un roi et d'un moine paraît encore plus à la mort. Elle est terrible cette mort, pour un roi qui a passé sa vie dans l'abondance, les plaisirs et la volupté, tandis qu'à l'égard du solitaire, elle est un heureux passage d'une vie de misère au royaume des cieux. Lors donc, conclut saint Chrysostome, que vous verrez un homme puissant, vêtu superbement, monté sur un magnifique char et suivi d'un grand cortége, ne l'estimez pas pour cela heureux; car ce ne sont là que des avantages passagers qui finissent avec cette vie. Mais regardez plutôt comme très-heureux un moine qui vit seul, qui est humble, doux, tranquille, pacifique. Enviez son bonheur et tâchez d'imiter ses vertus; car ce sont là les véritables biens, les biens solides, les biens de Jésus-Christ qui vit et règne dans tous les siècles.

VERTUS ET DISCIPLINE DES SOLITAIRES DE SYRIE.

Nous plaçons ici ce que nous avons à dire des vertus en général et de la discipline des solitaires de Syrie, parce que nous le puisons dans les éloges que saint Jean Chrysostome leur a donnés. Ces éloges sont d'autant moins suspects, qu'il n'avait point de considération humaine, et qu'ayant vécu avec ces saints habitants du désert, il les connaissait mieux que personne. Il invitait même ses auditeurs à les aller voir, pour s'assurer par eux-mêmes de la sainteté de leur vie ; car c'est dans ses Homélies qu'il en parle et qu'il oppose leurs vertus aux déréglements qui régnaient dans les villes. Il ne parle point de tous les solitaires de la Syrie ; mais de ceux qui demeuraient au voisinage d'Antioche, que chacun pouvait aller voir sans grande difficulté.

Il est évident, par ce qu'il en rapporte, qu'une partie de ces solitaires vivait en communauté dans l'état cénobitique ; et que les autres étaient des ermites ou anachorètes. Il dit des premiers que tout était commun parmi eux, la table, le logement, les habits. Il dit des autres qu'ils couchaient sur la cendre, se couvraient d'un cilice, se chargeaient le corps de chaînes, s'enfermaient dans une cabane ou dans des antres, souffraient continuellement la faim, étaient toujours dans les larmes, abattaient leur corps par des veilles et par d'autres austérités pour se décharger du poids de leurs péchés. Ces anachorètes demeuraient pour la plupart sur la montagne qui commandait la ville d'Antioche du côté du nord, où il y avait beaucoup de tombeaux et de cavernes, qui leur servaient de demeure comme nous l'apprenons de Théodoret.

Ce que nous allons dire d'après saint Chrysostome, peut se rapporter en partie aux anachorètes ; mais regarde principalement

les cénobites. Voici quels étaient leurs exercices du jour. Ils se levaient longtemps avant le soleil, ayant l'esprit et le corps également libres ; et aussitôt, avec un visage gai et une conscience pure, ils s'unissaient tous ensemble et formaient un même chœur, pour offrir à Dieu leurs prières et le remercier pour eux et pour tous les hommes de l'abondance de ses grâces. Ils se jetaient ensuite à genoux, et plus attentifs aux besoins de leur âme qu'à ceux du corps, le supérieur qui était à leur tête demandait au nom de tous à Notre-Seigneur la grâce de surmonter les tentations de cette vie, pour pouvoir paraître devant lui avec confiance au jour terrible du jugement.

Cette prière du matin durait jusqu'à ce que le soleil fût levé. Ils employaient une partie du temps qui la suivait à lire les Livres saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, dans lesquels ils puisaient, par de sérieuses méditations, comme dans la source de la véritable lumière et de la véritable sagesse, les divines leçons qui leur servaient pour eux et pour ceux qui venaient quelquefois s'entretenir avec eux.

Ils allaient ensuite au travail, qui consistait à bêcher la terre, à semer ou arroser leurs herbes, à porter de l'eau ou à faire des cilices, des corbeilles, et d'autres ouvrages semblables, ou à écrire et à copier des livres, et ils passaient ainsi la journée, chacun retiré dans sa cellule, selon la nature de l'ouvrage, ne perdant jamais le temps en discours inutiles et observant un grand silence ; ce qui faisait que tout était parmi eux dans la tranquillité, sans qu'on y entendît le moindre bruit, ni qu'on y aperçût la moindre apparence de ce trouble et de ce tumulte qui naît des affaires et des passions du siècle.

Ils divisaient le jour en quatre parties, dont chacune était terminée par les prières de Tierce, de Sexte, de None et de Vêpres, chantant des psaumes et des hymnes en l'honneur de Dieu; tandis que dans le monde on employait ce temps ou à dîner, ou à jouer, ou à dormir.

Ils ne faisaient qu'un repas par jour, et c'était après les prières de Vêpres sur le soir. Ils ne mangeaient alors que du pain et du sel. Quelques-uns y ajoutaient un peu d'huile, et les plus faibles des herbes ou quelques légumes; mais c'était toujours avec tant de frugalité, qu'il n'est pas étonnant qu'ils fussent tous pâles et tous décharnés. Cela n'empêchait pas qu'ils ne parvînssent à un âge très-avancé; et on a remarqué que les plus grands jeûneurs ont été ceux qui ont vécu le plus longtemps, parce que leur abstinence empêchait cette abondance d'humeurs qui cause de grandes infirmités et souvent abrége la vie. Nous avons marqué ailleurs la prière qu'ils faisaient après le repas. Saint Chrysostome la rapporte et l'explique au long à son peuple, l'exhortant aussi à la dire.

Après ce léger souper, ils s'asseyaient et parlaient ensemble des affaires de leur salut; car les autres propos étaient bannis de leurs assemblées. Enfin, ils terminaient la journée par la prière et allaient se coucher sur une natte, pour reposer jusqu'au premier chant du coq, c'est-à-dire jusqu'à minuit. Il ne leur était pas permis de quitter leur habit pour se coucher ; et comme ils n'avaient point l'estomac chargé de nourriture, leur sommeil était léger et tranquille, et il ne fallait que les toucher un peu du pied pour les éveiller. C'était le supérieur qui se chargeait de ce soin, et aussitôt ils étaient prêts pour la prière et la psalmodie. On les voyait alors étendre les mains pour prier, et on les entendait chanter les psaumes et les sacrés cantiques avec un si bel accord de voix et de sentiment, qu'il n'était point de concert d'instruments qui pût mieux ravir l'esprit que cette sainte harmonie, au milieu d'un désert et durant le silence de la nuit. Ils l'employaient ainsi presque toute à ce saint exercice, dont ils s'acquittaient avec un cœur embrasé des flammes ardentes de la charité. Enfin lorsque l'aurore approchait, ils se reposaient un peu, et se relevaient avant que le soleil parût pour faire les prières du matin.

Leurs habits n'étaient que de poil de chèvre ou de chameau,

ou bien de vieilles peaux usées que les pauvres même n'auraient pas voulu porter. Cependant il y avait parmi eux des personnes sorties des plus nobles et des plus riches familles qui s'en contentaient, et qui mettaient leur joie dans une si humiliante austérité. Ils ne portaient point de souliers. Leur détachement était si grand, qu'on peut dire qu'ils ne possédaient que leur corps et leur âme. Leurs cellules étaient toujours ouvertes. Ils n'avaient ni coffre, ni rien de semblable, parce que n'ayant ni or, ni argent, ni habits en réserve, ils n'avaient pas besoin de prendre de précautions contre les voleurs. Ils recevaient en aumône ce qu'on leur donnait ; mais ils ne demandaient rien. Comme ils se contentaient du pur nécessaire pour leur entretien, leur travail leur fournissait abondamment de quoi faire la charité aux pauvres. Ils se faisaient honneur de les recevoir à leur table ; ils y admettaient les estropiés et ceux qui étaient affligés de différents maux, et pansaient leurs plaies avec une charité qui leur faisait surmonter toutes les répugnances de la nature.

L'amour qu'ils avaient pour leur solitude et leur silence, ne les empêchait pas de parler à ceux qui les venaient visiter pour s'édifier auprès d'eux. Ils les recevaient dans le même esprit de charité, et bannissant de leurs entretiens toute badinerie ou ris insensé, ils puisaient le sujet de leurs discours dans les Livres saints qu'ils méditaient sans cesse, et en parlaient avec tant de modestie et de gravité, que leurs paroles portaient avec elles l'onction du Saint-Esprit dont leur cœur était embrasé.

Ils lavaient les pieds à tous les survenants sans distinguer la qualité des hôtes, ni la leur propre. Ils vivaient entre eux dans une si étroite union, qu'on eût dit qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Ceux qui avaient été plus distingués dans le monde, se conformaient par une sincère humilité à ceux qui étaient venus d'un état moindre. Il n'y avait parmi eux ni grand ni petit ; les plus grands étaient ceux qui s'abaissaient davantage aux fonctions les plus humiliantes. Ils mettaient leur gloire à s'estimer

au-dessous des autres, et on en voyait parmi eux qui, ayant été relevés dans le siècle par les dignités ou par les richesses, s'occupaient avec une sainte joie à fendre du bois, à allumer du feu, à préparer leur nourriture ou celle des autres, et à rendre à leurs frères tout le service qu'ils pouvaient. C'était par cette humilité profonde et par cette charité évangélique, qu'on ne distinguait point chez eux les nobles et les roturiers, ni ceux qui avaient quitté peu ou beaucoup. Aucun ne se glorifiait de ce qu'il avait été dans le siècle, ni ne pouvait se plaindre qu'on le méprisât s'il y avait été dans un rang inférieur. On n'y méprisait personne et on ne pensait qu'à s'humilier et à se mettre au-dessous de tous.

Ils s'appelaient tous frères, et s'intéressaient les uns pour les autres comme pour eux-mêmes ; chacun participant à la joie et à l'affliction des autres comme à la sienne propre. Ils n'étaient point sujets à ces maladies que causent l'excès des viandes et la réplétion d'humeurs, leur abstinence étant rigoureuse. L'excès seulement de leurs veilles et de leurs jeûnes pouvait les incommoder quelquefois; mais pour les guérir ils n'avaient besoin que de diminuer un peu leurs grandes austérités. Aussi ne recouraient-ils point aux médecins ; leur prière était leur remède le plus efficace, et souvent leur foi les guérissait. Que s'ils avaient besoin de la main du chirurgien pour une plaie ou un ulcère, ils en souffraient l'opération avec une constance et une patience digne de leur piété.

Leur cœur, dégagé de la terre et accoutumé à porter toutes ses affections vers le ciel, leur faisait envisager la mort comme un avantage quand la maladie était mortelle. Ils se trouvaient à la fin de leurs travaux et au terme heureux qui les allait unir à Jésus-Christ ; et ils ne s'occupaient que de cette douce espérance. Aussi, quand quelqu'un d'eux avait cessé de vivre, on ne disait pas qu'il était mort, mais on disait qu'il venait d'être consommé : et au lieu de pleurer et de faire des lamentations, on se réjouissait, on louait le Seigneur; on lui rendait des actions de grâces;

on désirait de pouvoir se reposer comme lui de ses travaux. Enfin, on le conduisait à la sépulture en chantant des hymnes, et on appelait cette cérémonie, non pas des funérailles, mais plutôt rendre les derniers devoirs à un frère qui était allé à Dieu.

C'est en abrégé l'idée que saint Chrysostome nous a donnée dans quelques-unes de ses Homélies, des vertus et des saintes pratiques des solitaires de la montagne voisine d'Antioche. Mais comme il prend occasion d'exhorter ses auditeurs à combattre leurs passions et leurs vices, et à renoncer aux maximes du monde pour prendre celles de l'Évangile, il donne là-dessus de si belles instructions, que nous ne saurions nous dispenser d'en mettre ici quelques-unes pour l'édification de nos lecteurs.

Voici comme il parle sur le vingtième chapitre de saint Matthieu : « Il n'y a rien qui pousse les hommes aux plus violents emportements, qui les précipite dans de plus profonds abîmes d'erreur, et qui les éloigne plus des biens éternels, que l'attachement aux choses périssables de ce monde. Comme au contraire rien ne nous conduit mieux à la jouissance des biens célestes, que de leur donner à présent notre estime par préférence à ceux de cette vie. Mais plusieurs ont le cœur dur dès qu'il s'agit des biens du ciel, et ils recherchent avec une avidité déplorable des biens qui n'ont qu'une fausse apparence, et qui ne sont que comme une ombre fugitive en comparaison des autres. Cependant qu'y a-t-il de si agréable et de si doux dans ces satisfactions de la terre ? Comment peuvent-elles tant nous charmer ? Mais je veux aujourd'hui vous en faire connaître la frivolité en y opposant la vie des solitaires, et en vous montrant que, quoiqu'elle vous paraisse insupportable, elle est infiniment plus douce et plus désirable que celle que vous menez, et qui vous paraît si délicieuse.

J'ose vous prendre vous-même à témoin, vous, qui dans les calamités qui vous arrivent, portez votre désespoir jusqu'à souhaiter la mort, et qui, manquant de courage et de force, estimez

heureux dans ces occasions ceux qui sont retirés sur les montagnes ou qui habitent dans des grottes, qui sont dégagés du mariage et délivrés des soins et des sollicitudes du siècle; et ces sentiments à l'égard des solitaires ne sont pas seulement dans ceux qui se trouvent dans l'infortune ou surpris de quelque funeste accident, je les trouve aussi dans toutes les conditions. Les grands, les petits, ceux qui portent les armes, comme les artisans, ceux qui mènent une vie oisive et ceux qui fréquentent les spectacles, qui se livrent au jeu, qui suivent les danses et qui s'abandonnent à tous les plaisirs; car, quoique ces personnes paraissent nager dans les délices, elles leur produisent des amertumes et des douleurs violentes. Et je n'aurais qu'à vous citer pour exemple les tourments de ceux qui se sont malheureusement enivrés de la folle passion de l'amour. Enfin, si nous nous représentons la vie de la plupart des gens du monde, nous trouverons qu'elle est autant éloignée de celle des solitaires, qu'il y a de la différence entre un port tranquille et une mer toujours agitée par les vents et les orages.

En effet, quel est le repos dont ils jouissent dans ces retraites qu'ils ont choisies. Confinés dans leurs montagnes, ils n'ont aucune affaire d'intérêt à traiter avec personne; ils sont à couvert de la jalousie des hommes; ils ne craignent ni leur duplicité, ni leurs trahisons, ni leurs calomnies, ni tant d'autres passions honteuses, et tant de désordres si fréquents dans les villes et en même temps si odieux et si fâcheux.

Dans ces déserts on ne s'occupe que du royaume de Dieu et des biens de l'éternité. On contemple Dieu dans la beauté de ses ouvrages, et on s'entretient de lui avec les montagnes, les forêts, les fontaines; avec le silence et la profonde solitude. Là il n'y a ni tumulte ni trouble. L'âme s'y trouve comme affranchie des infirmités et des passions communes; elle est dégagée de l'affection des objets sensibles, et de tout ce qui peut l'appesantir et l'attacher à la terre; elle devient plus pure que l'air le plus

transparent; et pour vous mieux représenter l'état heureux de ces solitaires, leurs occupations sont celles d'Adam dans la pureté de son origine, lorsque, placé avant son péché dans une région où il possédait en abondance tout ce qui pouvait le rendre heureux, il avait une liberté entière de s'entretenir avec Dieu.

Il serait à souhaiter que vous voulussiez vous en convaincre par vos propres yeux ; mais puisque votre attachement aux occupations tumultueuses de la vie vous arrête, il faut du moins que je vous explique une partie de leurs exercices pour vous édifier et vous toucher.

Ces lumières de la terre se lèvent bien avant le soleil, et ils ne souffrent pas de cette vigilance, parce que leur vie frugale les empêche d'avoir des pesanteurs de tête; et d'ailleurs étant délivrés des chagrins et des soucis du monde, rien n'a troublé le repos qu'ils ont pris. Ils s'assemblent aussitôt ayant l'âme tranquille et pleine d'une sainte joie. Ils chantent ensemble, comme d'une seule bouche, des hymnes et des cantiques pour honorer Dieu et lui rendre des actions de grâces, non-seulement pour les biens dont il les comble, mais encore pour ceux qu'il répand avec tant de miséricorde sur tous les hommes. Ainsi il ne me suffit pas de les comparer à Adam dans son innocence; mais nous pouvons nous les représenter comme imitant les chœurs des anges, étant occupés sur la terre dans ces saintes assemblées à chanter les louanges du Seigneur, comme ces esprits bienheureux le font dans le ciel, disant avec eux : Gloire à Dieu dans le ciel; paix et grâces aux hommes sur la terre.

Leur manière de se vêtir répond à leur genre de vie, si éloigné de la pompe et de la sensualité. On ne voit point traîner avec faste leurs robes à terre, comme ces personnes qui se piquent de mollesse et de magnificence dans leurs habits. Mais leurs vêtements sont les mêmes que ceux d'Elie, d'Elisée, de saint Jean-Baptiste, faits de poil de chèvre ou de chameau, ou de peaux de bêtes tout usées.

L'oraison mentale suit le chant des sacrés cantiques. Ils se mettent tous ensemble à genoux ; ils s'entretiennent avec Dieu ; ils l'invoquent de tout leur cœur, et ayant banni de leurs discours et de leur esprit tout ce qui est du siècle, ils n'en sont point occupés dans leurs prières, et ne demandent pas à Dieu des choses passagères ; mais plutôt de trouver grâce devant lui quand il viendra juger le monde, et d'entendre de sa bouche un arrêt favorable.

Après ce saint exercice, le soleil étant levé, chacun d'eux va se mettre au travail ; moins pour leur propre entretien, qui se réduit à très-peu de chose, que pour avoir de quoi soulager abondamment la nécessité des pauvres, montrant, par l'usage qu'ils font du temps, que c'est par la conduite du Saint-Esprit qu'ils s'appliquent à l'oraison.

Quel rapport après cela entre ces saints solitaires et les personnes qui passent une partie de leur vie dans ces bals et ces danses où règne Satan ? qui se plaisent à entendre des airs efféminés et des chansons libres et dissolues, et qui courent avec tant d'ardeur aux spectacles ? Quel rapport encore entre ces saints et la vie de ces femmes dissolues et de ces jeunes gens débauchés, qui ne respirent que le plaisir, et que la sensualité et la mollesse tiennent comme enchaînés dans une infinité de crimes ?

Si nous sommes équitables, nous jugerons qu'il y a autant de différence entre ces personnes qui ont embrassé ces deux genres de vie, qu'il y en a entre les anges à qui l'on entendrait chanter les louanges de Dieu, et les plus sales animaux que l'on verrait se rouler dans la boue. Jésus-Christ parle par la bouche des uns, et le démon par la bouche des autres. Tous les concerts des instruments et des voix, toute l'harmonie, toute la délicatesse de la musique profane, n'ont rien qui puisse être comparé aux charmes que l'esprit de Dieu met dans la voix et sur le visage de ces excellents solitaires lorsqu'ils chantent ses louanges ; cela surpasse tout ce que j'en pourrais dire.

Ceux qui fréquentent le théâtre et qui mettent toute leur satisfaction à voir et à entendre ces femmes qui y paraissent avec tant d'immodestie, et qui ajoutent à leurs afféteries les charmes si dangereux de leur voix, qu'en retirent-ils en retournant chez eux, qu'un poison mortel qui a infecté leur cœur par l'amour déréglé que ces créatures y ont allumé ? Si elles font la joie des spectateurs, elles ne sont pour la plupart qu'une cause de malheur et d'affliction, et leurs charmes n'ont rien que de funeste et de ruineux.

La magnificence même de leurs habits et leurs riches parures, sont non-seulement un sujet de tentation, mais même de chagrin et de peine à ceux qui les considèrent. Cela arrive principalement quand des personnes de naissance, et qui se trouvent à l'étroit par quelque disgrace qui leur est arrivée, faisant d'ailleurs beaucoup de cas des choses présentes, et ayant encore le cœur attaché aux folles vanités de la terre, font attention à la prospérité apparente de ces comédiennes. Elles ne peuvent les voir dans cet état brillant sans en concevoir des sentiments de jalousie et de dépit, et sans dire dans leur cœur : Ces infâmes créatures, dont l'extraction est basse et honteuse, vivent dans l'éclat, l'opulence et tous les plaisirs de la vie, et moi, qui suis d'une naissance bien au-dessus de la leur, je ne saurais être aussi heureuse qu'elles, et je suis réduite à dévorer une infinité de choses fâcheuses.

Il en arrive tout autrement quand on va visiter les solitaires, et qu'on est témoin de leurs saints exercices. Car en y voyant des hommes issus des plus riches et des plus nobles familles, être pourtant vêtus d'habillements que ceux qui sont réduits à la dernière pauvreté ne voudraient pas porter. Si ce sont des pauvres qui voient ces solitaires, ils sont excités par leur exemple à souffrir leur propre indigence avec soumission et patience ; et si ceux qui les visitent sont des gens riches ou de grande considération, ils apprennent par leur exemple à devenir plus modérés

et plus retenus dans l'usage de leurs biens, et retournent chez eux bien meilleurs qu'ils n'étaient auparavant. Ainsi ces objets de piété inspirent aux uns la modération et aux autres la patience.

Ajoutons une autre différence entre ceux qui aiment les spectacles et les autres divertissements du monde, et ceux qui vont s'édifier auprès des saints habitants des déserts. Les plaisirs des premiers ne durent qu'autant qu'ils ont devant les yeux les représentations du théâtre. Et quand ces représentations sont finies, les objets qui les charmaient n'étant plus présents, il ne leur reste que le regret de leur privation et de leur absence ; ce qui souvent les afflige plus qu'ils n'ont eu de plaisir à les voir. Au contraire, la satisfaction que l'on a d'avoir vu ces merveilleux spectacles de pénitence et de sainteté, fait une si forte impression dans l'âme, qu'elle trouve toujours un nouveau goût à penser à la modération de ces saints personnages, à s'occuper du souvenir de leurs solitudes, de la douceur de leur conversation, de la pureté de leurs mœurs, de leurs chants si pieux et si aimables ; le propre des satisfactions corporelles et sensibles étant de ne laisser que de l'amertume quand elles cessent d'être, parce que tout ce qui n'est soutenu que par un fondement corruptible périt aussitôt que ce qui le soutient disparaît ; au lieu que les satisfactions de l'esprit, étant indépendantes et dégagées du corps, deviennent plus constantes et plus fortes ; parce que ce qui est appuyé sur un bien incorruptible et spirituel ne saurait périr, ne dépendant ni des sens, ni de tout ce qui est sujet au temps et au changement.

Voilà pourquoi ces heureuses solitudes sont les asiles et comme des ports où l'on n'a que du calme, où l'on se trouve dans l'abondance, où l'on ne goûte que de la douceur. Et ceux qui ont le bonheur de s'y retirer, s'éloignent en même temps comme d'un orage et d'une tempête, d'un grand nombre de choses qui tourmentent une infinité de gens dans le monde.

Mais ce n'est pas seulement en chantant les louanges de Dieu

que ces solitaires sont un spectacle agréable et délicieux à voir, c'est encore lorsqu'ils s'appliquent à l'étude des livres saints ; car aussitôt qu'ils sont séparés et hors du chœur, l'un prend Isaïe et s'entretient avec lui : l'autre médite les Épîtres des Apôtres ; un autre lit les écrits d'autres saints écrivains. Ils tâchent d'entrer dans leurs pensées et de profiter de leur travail. Ils raisonnent, ils réfléchissent, ils contemplent les grandeurs de Dieu, les ouvrages de sa puissance et de sa bonté, les choses intellectuelles ainsi que les sensibles, et comprennent par là le peu de cas que l'on doit faire de la vie présente, et la magnificence inconcevable des biens éternels.

C'est dans cette étude qu'ils nourrissent délicieusement leurs âmes ; non pas en mangeant les chairs les plus délicates des animaux de la terre, mais en faisant leur aliment de la parole même et des vérités de Dieu ; et ils y trouvent une douceur incomparablement plus agréable que celle du miel le plus pur et le plus exquis.

Ce ne sont point les abeilles qui leur ont cueilli ce miel sur les fleurs et qui l'ont préparé dans leurs ruches ; c'est la grâce de l'esprit de Dieu qui les met en réserve dans le cœur de ces hommes saints, afin qu'ils s'en puissent nourrir selon leurs désirs. Voulez-vous donc savoir quelle est la table et quels sont les festins de ces bienheureux solitaires ? Allez à leurs déserts, et vous reconnaîtrez par la sainteté de leurs entretiens de quelle nourriture ils se rassasient tous les jours. Vous verrez qu'il ne sort jamais rien de leur bouche qui soit contraire à la modestie, ni aucun propos de raillerie, ni aucune parole éloignée de l'humilité et de la douceur. Tout ce qu'ils disent est digne du ciel ; et tandis que la plupart de ceux qui sont dans le commerce du siècle, et qui sont enivrés par les passions du monde, ressemblent à ces ruisseaux dont l'eau est pleine de boue et d'ordures, et que l'Écriture dit d'eux que le venin des aspics est sur leur langue, ou que leur bouche est un sépulcre ouvert qui ne peut donner que de

l'horreur par la pourriture qu'on y découvre ; au contraire, les bouches de ces saints anachorètes sont comme une source d'où coule un miel excellent, ou une eau la plus pure et la plus sainte.

Voilà les avantages qu'ont les solitaires, même dans le siècle présent, au-dessus des gens du monde. Mais quand Dieu les appellera de la terre pour les introduire dans le ciel, quelles paroles pourraient exprimer le repas angélique et divin, l'ineffable félicité, les biens inexplicables dont ils jouiront ?

L'expérience que saint Jean Chrysostome avait faite des douceurs de la vie solitaire, et les grands exemples des vertus qu'il avait vus chez les saints habitants des déserts, faisaient qu'il ne pouvait tarir quand il en parlait au peuple d'Antioche ; et on eût dit qu'il aurait désiré que tout le monde allât à la montagne pour grossir leur nombre, tant ils montraient de zèle et d'amour pour leur état saint. Expliquant dans une de ses homélies, la parabole de ce roi qui fit préparer un banquet de noces à son fils, il parle ainsi à ses auditeurs : Vous négligez entièrement votre âme ; vous ne travaillez point à la dégager des passions qui la rendent odieuse aux yeux de Dieu ; et au lieu de l'orner des vertus, vous oubliez que vous êtes appelé à des noces : mais quelles noces ? ce sont celles de Dieu même. Oui, il veut épouser vos âmes, et vous ne considérez pas que vous êtes obligés de les préparer, afin de les rendre dignes de la qualité si divine et si merveilleuse de ses épouses. L'or, les pierreries et les riches étoffes dont on pare les filles du monde au jour du mariage, ne sont que de faibles images des magnifiques grâces et des différentes vertus dont nos âmes doivent être ornées pour s'unir à Jésus-Christ et l'avoir pour époux. Il faut qu'elles portent cette robe nuptiale dont Jésus parle dans cette parabole.

Mais voulez-vous savoir qui sont ceux dont les âmes sont dignement parées, et qui ont la robe nuptiale dont parle Jésus-Christ ? jetez les yeux sur ces saints solitaires dont je vous ai

parlé la dernière fois. Vous ne sauriez douter que ces hommes que vous voyez couverts d'habits si pauvres et si grossiers, ne soient principalement ceux-là qui sont vêtus de la robe précieuse que l'on doit porter aux noces, auxquelles Jésus-Christ nous invite : car ils sont si fort élevés au-dessus de l'ambition et des autres faiblesses humaines, que quand on leur offrirait la pourpre des rois, ils ne voudraient pas la changer contre ces habits de pénitence qui les couvrent. Ils connaissent toute la grandeur et l'excellence de leur condition ; ce qui fait qu'ils ne font pas plus d'état de la magnificence des rois que de la toile des araignées. Le sac et le cilice dont ils sont vêtus leur apprennent à mépriser toutes les grandeurs passagères, et par là ils sont élevés à une gloire infiniment plus brillante et plus estimable que ceux qui commandent aux hommes. Il ne faudrait, pour vous en convaincre, que pouvoir mettre en évidence le secret de leur âme et les grâces dont elle est enrichie. Vous en seriez tellement surpris, que frappés de l'éclat de leur vertu et de la splendeur si pure de leur conscience, vous vous prosterneriez aussitôt devant eux le visage contre terre.

Ainsi sans parler des admirables serviteurs de Dieu des siècles passés dont je pourrais vous entretenir, les exemples présents étant plus propres à nous toucher, j'aime mieux vous inviter d'aller aux grottes et aux cellules de ces saints anachorètes dont je vous ai parlé. C'est dans ces lieux, qui sont si éloignés des peines que la cupidité fait éprouver aux autres hommes, qu'on dirait qu'ils ont leur demeure dans le ciel. Ils y sont comme dans un camp où ils font sans cesse la guerre aux démons ; mais ils s'exercent à cette guerre avec plus de joie et d'affection que les personnes du monde n'en trouvent dans les bals, les comédies et les autres divertissements.

C'est pour cette raison qu'ils ne se bâtissent que des huttes ; car ceux qui vivent dans l'exercice des armes doivent se contenter d'un logement fait en fort peu de temps et avec peu de dépense.

Aussi, quand il le faut quitter, c'est avec autant de dégagement qu'en ont les gens de guerre quand la paix étant conclue, ils abondonnent leur camp pour aller se délasser dans leurs maisons de leurs travaux et de leurs fatigues.

Ah! que c'est un spectacle bien plus agréable de voir ces déserts remplis de tous côtés de cabanes de solitaires, que de voir dans une armée des équipages de guerre, des soldats occupés à dresser des tentes, à faire des tranchées et des logements, ou d'autres les armes à la main, le casque en tête, faisant de l'éclat avec leurs boucliers en combattant! Non, ce spectacle de guerre n'a rien d'agréable comme celui des déserts dont je vous parle. On n'y voit point, à la vérité, des tentes dressées qui plaisent pour un moment à la vue, ni briller le fer des piques et des lances, ni ces étoffes précieuses et enrichies d'or, dont on fait le logement et le pavillon du prince qui commande une armée. Mais ce camp des soldats de Jésus-Christ est encore plus digne d'admiration, que si l'on vous faisait paraître dans une plaine d'une étendue presque immense, une infinité de globes célestes aussi lumineux que celui qui nous éclaire.

En effet, si vous faites une véritable estime des choses, vous regarderez comme un ciel chaque cellule de ces solitaires; puisque non-seulement les anges sont avec eux, mais que le Seigneur même des anges y est présent comme dans le trône de sa gloire. Certes, si les anges se sont plu à visiter le patriarche Abraham à cause de la charité généreuse avec laquelle il exerçait l'hospitalité, combien doivent-ils se plaire à demeurer et à communiquer avec ces saints anachorètes! Combien doivent-ils s'affectionner à s'unir à eux dans leurs saints exercices, qui sont si proportionnés à ceux qu'ils font eux-mêmes dans le ciel!

Que vous dirai-je de leur nourriture? Leur table est exempte de superfluité et de délicatesse: elle est toute frugale, toute sainte. On y trouve plutôt cette nourriture spirituelle que fournit la philosophie chrétienne, que de quoi rassasier le corps. On ne

voit point couler chez eux le sang comme dans les boucheries. On n'apprête point de ces sortes de mêts qui ne sont propres qu'à causer des indigestions, ou à irriter l'appétit. On ne sent point ces odeurs qui s'exhalent des grandes cuisines; on n'y voit point ces fumées épaisses qui sortent des lieux où l'on prépare des festins; on n'y entend point ce tumulte, ce tracas d'une foule d'officiers, comme dans les maisons des grands et des princes. Mais dans le repos de leur solitude, ils boivent de l'eau qu'ils tirent eux-mêmes de leurs fontaines, et ils mangent du pain qu'ils gagnent par leur travail. C'est là leur aliment ordinaire; et s'ils veulent quelquefois faire un repas qu'ils appellent somptueux, il consiste à manger quelques fruits de leurs arbres; et ils les mangent avec bien plus de plaisir, que si on leur offrait les viandes qu'on met sur la table des rois.

Le repos dont ils jouissent n'est point troublé par la crainte d'aucun événement fâcheux. Ils n'y sont point accusés, ni même soupçonnés par le prince d'aucune entreprise contre l'État. Ils n'y sont point aigris par la mauvaise humeur d'une femme. Ils n'ont point d'enfants qui les affligent et leur causent des inquiétudes. Ils ne s'y livrent point à ces excès de folles joies qui énervent la force de l'âme en la dissipant. Ils n'y sont point environnés de lâches adulateurs qui ne font que remplir de vanité ceux qui les écoutent. Mais ils sont comme des anges éloignés de toute occasion de trouble, et toujours paisiblement appliqués à Dieu.

Ils n'ont point d'autre lit que l'herbe ou les feuilles sur lesquelles ils reposent. Plusieurs d'entre eux passent la nuit sans aucun abri. La clarté de la lune leur tient lieu de lampe ; et l'on dirait que Dieu rend pour eux seuls cette clarté de la nuit plus éclatante que pour les autres hommes. Quel objet pour les anges! S'ils se réjouissent lorsqu'un pécheur se convertit, sans doute qu'ils le font aussi d'une manière de vivre si merveilleuse?

On ne voit point parmi eux, comme dans le monde, cette inégalité par laquelle les uns sont maîtres et les autres serviteurs ;

mais tous sont serviteurs et tous sont libres. Et ne regardez point ceci comme une énigme que je vous donne à deviner ; ils sont tous ensemble les serviteurs et les maîtres les uns des autres, la charité établissant entre eux cette déférence et cette autorité réciproque. Quand le soir est venu, on ne les voit point dans cette tristesse et ces chagrins que les affaires et les difficultés qui se présentent dans le jour, causent alors à tant de personnes du monde. Ils ne craignent point que les voleurs viennent les surprendre dans la nuit, ne possédant rien sur la terre ; ainsi ils ne ferment pas leurs portes avec grand soin comme ceux qui ont des trésors à conserver. Ils sont exempts de frayeur et d'alarmes : ils n'ont pas même le souci de bien éteindre leur lampe, de peur que quelque étincelle ne mette le feu à leur maison, n'ayant point de bâtiment, et ne se servant que de la lumière du ciel.

Tout ce qui peut exciter du trouble ou des contestations est banni de leurs conversations. On ne les entend point parler des nouvelles du siècle, comme de la prospérité de celui-ci, de la disgrâce de celui-là, de la mort d'un autre, de la riche succession que son héritier a recueillie : mais ils ne s'entretiennent que de Dieu et des choses célestes, comme s'ils habitaient un autre monde que celui-ci, ou que Dieu les eût déjà transportés dans le ciel.

Comme nous ne saurions nous amuser à discourir de ce que font les fourmis dans leurs fourmilières, ainsi dédaignent-ils dans leurs discours de s'entretenir des choses présentes. Aussi, nous pouvons dire qu'il y a aussi peu de comparaison entre eux et nous, qu'il y en a entre les hommes et les fourmis ; et si nous voulons nous considérer sans nous flatter, nous trouverons que nous sommes semblables à ces insectes, puisque nous ne travaillons que pour la vie présente. Nous sommes même, et ceci doit nous faire rougir de honte, nous sommes moins louables que ces petits animaux dans nos occupations, parce qu'ils n'agissent que pour leur nécessaire, et qu'ils le font d'une manière innocente ; et nous, au contraire, nous passons notre vie dans toutes sortes de

cupidités et de crimes ; et au lieu d'imiter la vie si laborieuse et si vigilante des fourmis, nous avons, par nos injustices, la fureur et la cruauté des loups et des léopards.

Si quelqu'un de haute condition ou constitué en dignité éminente va visiter les déserts, il y trouve dans la pauvreté et l'humilité des solitaires, la condamnation du faste du monde : de sorte que leur vue suffit pour réprimer l'orgueil des superbes, et est une puissante correction pour ceux même qui paraissent plus incorrigibles.

Confinés dans leur solitude, ils ne pensent point à cultiver la bienveillance des grands, mais à cultiver leurs déserts. Ils ont oublié l'usage et les cérémonies du monde ; et quand ceux qui sont élevés dans les plus grandes charges se donnent la peine de les visiter, ils ne leur présentent point de siége élevé au-dessus d'eux, mais ils s'asseoient auprès d'eux sur le gazon et sur l'herbe qui leur sert de siége et de lit pour prendre leur repos ; et il arrive par cette conduite si libre et si dégagée de tout assujettissement humain, que ces hommes du grand monde et de la cour, leur deviennent semblables en quelque façon pendant qu'ils sont avec eux ; et il arrive même de là qu'ils apprennent de la simplicité si noble et si héroïque de ces serviteurs de Dieu, à corriger quelque chose de leurs désordres et de leur folle vanité, et à être plus modestes et plus réglés qu'ils n'étaient auparavant.

Les solitaires envisagent les grandeurs humaines comme rien. Ils ne font pas plus de cas de l'élévation des hommes vains et ambitieux, que nous n'en faisons des jeux des enfants ; et cela est si fortement imprimé dans leur cœur, qu'ils n'accepteraient pas même des royaumes quand ils seraient assurés d'y régner avec prospérité. Cette disposition vient en eux de ce qu'ils se proposent quelque chose de bien plus grand que tous les royaumes du monde, et qu'ils estiment que toutes les grandeurs de ce monde sont si fragiles et passent en si peu de temps, qu'elles sont indignes de leur affection.

Pourquoi donc ne serons-nous pas touchés et gagnés par l'exemple de ces serviteurs de Dieu? Pourquoi ne nous unirons-nous pas à ces anges de la terre, afin de participer à leur repos? Pourquoi n'aurons-nous pas autant d'affection qu'eux de nous revêtir de la robe nuptiale, que Jésus-Christ veut que nous ayons pour participer à son festin? Pourquoi nos âmes, étant appelées à recevoir Jésus-Christ le roi de gloire comme leur époux, demeureront-elles dans un état honteux de misère et de pauvreté? Si nous considérons ceci par les lumières de la foi, nous trouverons que nous sommes plus destitués des richesses de l'âme, que ne le sont des biens de la terre ceux que nous voyons réduits à une extrême indigence. Ah! qu'il est vrai que ceux qui vivent dans le luxe et dans l'opulence sont plus malheureux que ceux qui mendient leur pain, surtout lorsqu'ils se sont enrichis par des moyens iniques! La pauvreté d'elle-même est innocente; mais ceux qui sont riches par des biens mal acquis, sont criminels devant Dieu et devant les hommes.

Étant donc instruits par l'exemple des saints solitaires, de la vanité des choses de ce monde, éloignons notre cœur de toute convoitise. Ne prétendons plus aux plaisirs ni aux biens de la terre, et n'aspirons qu'à ceux du ciel. Que ce soit seulement de l'abondance de ces biens célestes, que nous veuillons devenir riches. Emportons, enfin, le royaume de Dieu par cette affection forte et violente, sans laquelle l'Évangile nous apprend qu'il est impossible de l'obtenir.

THÉODORE [1].

Quand saint Jean Chrysostome se mit sous la discipline de Diodore, comme nous l'avons dit ailleurs, il y attira Théodore et

[1] Saint Jean Chrysostome, Sozomène, Bulteau.

Maxime, avec qui il avait étudié sous Libanius, et qui furent depuis évêques, le premier de Mopsueste en Cilicie, et l'autre de Séleucie dans l'Isaurie [1]. Nous n'avons rien de particulier à dire de ce dernier. Quant à Théodore, nous en parlons à l'occasion de deux lettres que ce Saint lui écrivit pour le sujet que nous dirons bientôt. Il était d'une famille noble et riche, et ajoutait à ces avantages des qualités personnelles qui pouvaient le faire briller dans le monde ; car il avait l'esprit vif et ouvert, il écrivait et parlait avec éloquence, et possédait les lettres humaines et l'histoire sacrée et profane ; mais persuadé par saint Jean, ou touché par son exemple, il se rangea avec lui sous la conduite de Diodore, qui avait, selon les apparences, son monastère dans un faubourg d'Antioche, et y professa la vie religieuse.

Sa résolution ne fut pas constante : il succomba peu de temps après à la tentation, et retourna à la maison de son père dans l'intention de se marier. Comme un oiseau échappé des filets prend plus d'effort pour mieux jouir de sa liberté, ainsi Théodore sortit de sa retraite, se livra à la dissipation, et même au déréglement des mœurs. Ses confrères en conçurent une extrême affliction, et en particulier saint Chrysostome, qui lui écrivit plusieurs fois pour le faire rentrer en lui-même. Il y a apparence que Théodore lui fit comprendre dans sa réponse qu'il regardait son retour comme impossible ; car le Saint l'exhorta beaucoup à ne point se décourager. Il réussit enfin à le toucher : Théodore avoua sa faute et reprit sa première profession. Le reste de sa vie regarde l'histoire ecclésiastique. Il fut élevé au siége de Mopsueste, et écrivit contre Arius, Eunome et Apollinaire ; mais il donna dans les erreurs de Pélage, et fut aussi le premier auteur et le père de l'impiété nestorienne.

Tillemont croit que de deux lettres adressées à Théodore, que nous avons parmi les ouvrages de saint Jean Chrysostome, il n'y

[1] Ancienne contrée de l'Asie-Mineure dans les montagnes du Taurus.

en a qu'une qui regarde celui dont nous parlons, et que la seconde doit être pour un autre du même nom. Mais les raisons qu'il en donne ont été réfutées, et nous nous en tiendrons ici au sentiment de ceux qui croient que toutes les deux sont pour Théodore de Mopsueste. On a mis dans les éditions de ce Père la plus longue avant l'autre qui est moins considérable ; mais celle-ci a été la première écrite. Saint Chrysostome y témoigne sa douleur à Théodore sur sa chute, et l'exhorte vivement à se relever. « S'il était possible, lui dit-il, de mettre sur le papier des gémissements et des larmes, cette lettre en serait remplie. Or je ne pleure point de ce que vous avez pris le soin des affaires de votre famille ; mais de ce que vous avez rayé votre nom du catalogue des frères, et violé les promesses que vous aviez faites à Jésus-Christ ; voilà ce qui m'afflige amèrement et me fait tant craindre pour votre âme. Certes, ce n'est pas sans sujet ; car il en est de la milice spirituelle comme de celle du siècle, où l'on punit de mort ceux qui après l'enrôlement ont la témérité de déserter. »

Après ces premiers témoignages de son affliction, le Saint tâche d'inspirer du courage à Théodore pour mieux l'aider à se relever. « Ce n'est pas le plus grand mal, lui dit-il, d'être renversé en luttant, ou de recevoir une blessure en combattant ; mais le pire est de rester à terre et de refuser de remédier à la plaie qu'on a reçue. Nous avons vu des athlètes qui, après avoir succombé, ont enfin triomphé à leur tour et mérité d'être couronnés ; et il y a eu des soldats qui ont d'abord fui, mais ayant repris courage, ils ont fondu sur l'ennemi et ont remporté la victoire. Faites-en de même, mon cher Théodore : voudriez-vous céder tout à fait à l'ennemi, parce qu'il a eu sur vous un premier avantage ? Soyez plus courageux : ne regardez pas comme un sujet de honte irréparable d'avoir fait une chute. Remettez le pied au même endroit d'où vous êtes tombé. On ne reproche point au soldat de revenir blessé du combat, mais de jeter ses armes et de fuir.

« Ne vous étonnez donc point de ce qu'ayant déclaré la guerre

au serpent infernal, il vous a d'abord fait sentir sa morsure. Il a vu avec quel zèle vous commenciez, et comprenant qu'en persévérant vous remporteriez sur lui de grands avantages, il s'est hâté de vous attaquer par les plus violents efforts, et d'arrêter en vous de si heureux commencements : car, qui n'a pas admiré dans vous le mépris que vous avez d'abord marqué des plaisirs et des vanités du monde, et l'ardeur avec laquelle vous vous êtes porté à l'étude de la divine philosophie ? Oubliant la maison paternelle, sa grandeur et son opulence, vous ne pensiez plus qu'à cette sainte étude; vous passiez le jour dans de saintes lectures; vous employiez la plus grande partie de la nuit à la prière; vous préfériez à la noblesse de votre naissance les pratiques les plus humiliantes de la société des saints. Voilà ce qui a excité la fureur du démon contre vous, et ce qui l'a porté à vous déclarer une cruelle guerre. Il est vrai qu'il vous a porté de grands coups, mais ils ne sont pas incurables.

« Nous ne désespérerions point de vous, quand même vous seriez tombé après avoir vécu longtemps dans les exercices de la vie religieuse; quoique ce fût un grand mal de perdre le fruit de tant de travaux et de tant de victoires. Mais comme vous avez été vaincu dès le commencement, il faut espérer qu'en vous relevant vous deviendrez plus ardent à combattre contre votre ennemi. Vous devez être comme un lion qu'on a voulu tuer, et à qui on n'a fait qu'effleurer la peau ; bien loin de l'affaiblir, on l'a rendu plus furieux. C'est ainsi que le premier coup que le démon vous a porté doit vous rendre plus circonspect et plus vigilant, et doit vous animer d'une ardeur nouvelle.

« David, coupable d'adultère et d'homicide, n'attendit pas de recevoir une troisième blessure dans son âme; mais il recourut aussitôt au remède salutaire, et employa pour fléchir la justice du Seigneur, les jeûnes, les larmes, les supplications et la confession sincère de son crime, et il eut par là le bonheur d'en obtenir le pardon, et de revenir dans son premier état. »

Pour prévenir la mauvaise excuse que Théodore aurait alléguée de s'être engagé à porter un fardeau qui était au-dessus de ses forces, saint Chrysostome lui représente que ce n'est là qu'un faux prétexte, puisque Jésus-Christ nous invite lui-même à porter ce joug, comme seul capable de procurer un véritable soulagement, et un repos solide à notre âme. Il le lui prouve par la comparaison qu'il lui fait de la vie d'un homme du monde et de celle d'un disciple de Jésus-Christ. « Voyons, dit-il, ce qui peut nous rendre heureux sur la terre. Direz-vous que ce sont les dignités ou les richesses? Mais appellerez-vous heureux ceux qui, étant constitués en dignités, sont chargés des sollicitudes du commandement, exposés à l'aversion et au murmure de ceux qu'ils gouvernent, et à la crainte aussi des plus puissants qu'eux, auxquels ils sont comptables de leur administration? Considérez aussi que tel est aujourd'hui assis sur le tribunal en qualité de juge, qui est bientôt déchu de son rang et au niveau d'un homme privé. La scène de ce monde change plus facilement que celles des théâtres. On y voit ici un homme qui exerce la charge d'empereur : là, un autre, celle de juge : ailleurs, un autre est engagé dans la milice; mais la mort fait disparaître en un instant toutes ces dignités, toutes ces charges, tous ces emplois et ces professions différentes. Celui qui était empereur n'est plus empereur, le juge n'est plus juge, le général n'est plus général; et c'est ainsi qu'après la mort nous serons jugés, non pas sur le rang que nous aurons tenu dans ce monde, mais sur nos œuvres. Ce que je dis des grandeurs humaines, entendez-le aussi des richesses. Écoutez ce qui est
Luc. 11. écrit : *Malheur à vous riches, du monde.* Et ailleurs : *Malheur à*
Psal. 67. *ceux qui se confient en leur propre force et qui se glorifient de leur abondance.*

« Il en est tout autrement de l'homme chrétien. Il ne descend point de la dignité de juge à la condition d'homme privé : il ne passe pas des richesses à la misère, ni des honneurs aux humiliations; mais il devient d'autant plus riche qu'il se dépouille de

tout, d'autant plus grand qu'il s'abaisse au-dessous des autres par l'humilité, sans qu'il ait à craindre de perdre le haut rang auquel sa vertu l'élève, et dans lequel, s'il ne commande pas aux hommes, il exerce un empire bien plus éminent contre le prince de ce monde et les puissances des ténèbres. »

Enfin, saint Chrysostome, venant au mariage que Théodore s'était proposé, convient que les noces n'ont rien que d'honorable, et qu'il est permis de les contracter; mais non pas à ceux qui, comme lui, avaient pris des engagements avec Jésus-Christ. Il est vrai, dit-il, que Dieu ne défend point qu'on se marie; mais il a en même temps condamné l'adultère. Or celui qui s'est engagé avec Jésus-Christ, se rend coupable d'adultère, s'il se marie. Car, si le corps de la femme est en la puissance de son époux, à plus forte raison celui qui s'est dévoué à Jésus-Christ, a passé par cet engagement en sa puissance. « On voit ici, dit Bulteau, parlant de cette lettre de saint Chrysostome, que même de son temps la profession religieuse produisait un engagement qui ôtait le pouvoir de contracter mariage; car Théodore était retourné dans le siècle pour se marier, et le Saint lui déclare qu'après s'être attaché et consacré à l'époux céleste, il ne peut plus prendre de femme, et que ce qu'il appelait un mariage, serait un adultère. »

Aussi, le saint docteur continuant à presser Théodore, lui représente les supplices dont sa prévarication sera punie s'il ne revient à résipiscence. Considérez, lui dit-il, mon cher Théodore, que si vous osez mépriser à présent les invitations de Jésus-Christ, vous l'aurez un jour pour juge. Pensez à ce fleuve de feu d'où, si vous avez le malheur d'y être précipité, vous ne pourrez plus sortir, et où vous ne sauriez trouver aucun repos. Vous n'avez rien de plus précieux que votre âme : ne vous laissez donc pas séduire davantage par votre ennemi. Dites-lui avec courage que vous ne voulez plus écouter la séduction, ni suivre les plaisirs du monde. Tournez-vous du côté du ciel, et le Seigneur

éteindra dans vous les funestes ardeurs dont vous êtes embrasé ; ou plutôt il les fera servir à consumer ceux qui les ont allumées dans vous. Vous ne ressentirez plus leurs pernicieuses atteintes, et votre âme sera rafraîchie par la douce rosée dont l'esprit du Seigneur la consolera. Prenez garde seulement de ne pas vous exposer vous-même au danger ; car il en serait de vous comme d'une ville assiégée, qui, après avoir longtemps soutenu les assauts des ennemis, peut être prise en un moment par la trahison d'un ou de deux de ses habitants. Ainsi, en veillant sur vous-même, pour ne point donner lieu à vos sens de vous trahir, vous rendrez inutiles les efforts des ennemis qui vous attaquent, et ils ne prévaudront point contre vous.

Enfin, saint Chrysostome lui représente combien ceux qu'il a quittés s'intéressent pour sa conversion. « Je n'ai pas été seul, lui dit-il, à gémir de votre désertion. Plusieurs excellents personnages en ont conçu comme moi une vive douleur. Valère, ce saint homme, cet homme de Dieu ; son frère Florent, qui l'imite si bien dans ses œuvres ; Porphyre, véritablement sage de la sagesse de Jésus-Christ, et tous les autres frères en si grand nombre, et dont la vie est si sainte, sont également affligés. Ils déplorent nuit et jour votre chute, et prient sans cesse pour vous. Sans doute qu'ils auraient déjà vu l'effet de leurs prières, si de votre côté vous aviez fait quelques efforts pour vous délivrer de vos ennemis. Serait-il possible que, tandis que vos frères demandent continuellement à Dieu que vous leur soyez réuni, vous manquiez vous seul de zèle pour vous-même? Je vous en conjure, ne persévérez pas davantage dans un état si déplorable, et qui nous pénètre tous de douleur : donnez-vous de garde de vous décourager. Vous avez à peine vingt ans, voyez si vous devez perdre courage? Je ne l'excuserais pas dans vous, quand même après avoir vieilli dans le service de Dieu, vous auriez le malheur de tomber comme vous avez fait à présent. »

C'est là le précis de la première lettre que ce Saint écrivit à

Théodore. La seconde, bien plus ample, et qu'on doit plutôt appeler un livre entier qu'une simple épître, est encore plus pressante. Il y a apparence que quand le Saint écrivit la première, il n'avait pas été parfaitement instruit de la conduite de Théodore, et qu'il n'en savait autre chose que la sortie du monastère et l'intention qu'il avait de se marier. Mais il dut apprendre depuis qu'il s'était abandonné aux plaisirs et à la bonne chère ; et ce fut ce qui l'obligea à lui écrire plus au long et à lui faire de plus grands reproches. Il y a apparence que c'est de cette seconde lettre que Sozomène a dit que, soit pour les pensées, soit pour l'expression, elle a quelque chose de divin qui passe la portée de l'esprit des hommes, et que rien ne fait mieux voir la force admirable que ce Saint avait reçue pour persuader.

« Qui me donnera des larmes, dit-il, dans le sujet qui m'oblige d'écrire ; et j'en ai, tout au moins, autant de raison qu'en avait le Prophète quand il pleurait la ruine de Jérusalem. Je ne pleure pas la destruction de plusieurs villes ; mais je déplore la perte d'une âme, qui est bien d'un plus grand prix que le monde entier. Car, si un seul qui observe la loi de Dieu vaut plus que dix mille qui la transgressent, à combien plus forte raison dois-je m'affliger de la perte de votre âme, ô Théodore ! que le Prophète n'avait sujet de pleurer la captivité de milliers de Juifs ? Qu'on ne s'étonne donc point si ma douleur est extrême. Ce n'est point pour la destruction d'une ville que je pleure, ni pour des Juifs infidèles à Dieu que l'on conduit et réduit en servitude ; mais pour un temple spirituel dans lequel Jésus-Christ habitait, et qui a été renversé. Si quelqu'un pouvait comprendre quelle était la magnificence de ce temple avant que le démon l'eût ruiné, n'en serait-il pas autant pénétré de douleur que le Prophète, quand il vit profaner le Saint des saints par les barbares, et ce funeste embrasement qui réduisit en cendres tout ce que le temple de Jérusalem renfermait de plus riche et de plus sacré ? Vous étiez, ô Théodore, un temple bien plus saint et plus respectable !

Vous ne brilliez point par l'éclat de l'or et de l'argent, mais par la grâce du Saint-Esprit; et au lieu de l'arche et des chérubins, vous possédiez dans vous et vous aviez pour consolateur Jésus-Christ et son divin Père ; et cela n'est plus. Votre âme a été réduite dans une pauvreté affreuse. Au lieu de cette beauté ravissante qui l'ornait auparavant d'une manière admirable, et qu'on pourrait appeler divine, elle est comme une terre déserte et abandonnée à tous ceux qui veulent s'en emparer. Elle est comme une maison ouverte, où rien n'est gardé, où tous les vices peuvent pénétrer sans obstacle, l'orgueil, l'impureté, la convoitise. Il n'en était pas ainsi auparavant. Comme rien de toutes ces choses n'entre dans le ciel, ainsi elles n'entraient point dans votre âme que vous gardiez avec tant de soin dans une entière pureté. Mais je doute à présent que ceux mêmes qui vous voient puissent se le persuader, et voilà ce qui me fait pleurer sans cesse. Il est vrai que notre conversion est au-dessus de nos propres forces; mais tout est dans la main de Dieu. C'est lui qui retire le pauvre de sa misère, et qui place entre les princes de son peuple celui qui était assis sur le fumier. Ne perdez donc pas courage, et n'écoutez point le démon qui voudrait vous précipiter encore dans le désespoir : car s'il a pu vous réduire au déplorable état ou vous êtes, Dieu peut bien à plus forte raison vous en retirer et vous remettre dans celui où vous étiez auparavant. Je demande de vous que vous ne retombiez plus, que vous ne perdiez point l'espérance, et surtout que vous ne laissiez point éteindre votre foi comme les impies ; car ce serait le plus grand obstacle que vous mettriez à votre retour.

« Le démon n'oublie rien quand il nous a engagés dans le déréglement, pour nous jeter ensuite dans le désespoir, afin de nous mieux fermer la porte de notre réconciliation avec Dieu. Il sait que nous nous sauvons par l'espérance; qu'elle est notre ancre, le fondement de notre vie, et qu'elle nous mène à Dieu comme par la main. Elle est comme une chaîne d'or qui pend du ciel,

et qui élève ceux qui s'y attachent fortement et les délivre des dangers de la mer orageuse de ce monde. Aussi, ceux qui refusent de la saisir, ou qui ne la tiennent que faiblement, sont bientôt engloutis et suffoqués dans cet abîme de malice, et c'est là le comble des malheurs et de la dépravation humaine [1].

«Il ne le comprend que trop, ce terrible ennemi de notre âme : voilà pourquoi, après l'avoir chargée du poids de différents crimes, il tâche de l'accabler par un autre encore plus énorme, en lui ravissant l'espérance et en la précipitant dans l'abîme du désespoir.

«Vous êtes donc tombé dans ce malheur en vous décourageant, ô Théodore ! Vous avez abandonné ce souverain Maître si doux et miséricordieux, et vous avez voulu vous soumettre à la cruelle servitude du plus méchant et du plus impitoyable de tous les tyrans. Vous avez rejeté un joug doux et léger, et vous lui avez préféré des chaînes de fer très-pesantes que ce tyran vous a mis au cou. C'est même dire trop peu : il y a attaché une meule telle qu'on met sur les bêtes de charge. Hélas ! qu'allez-vous devenir, et qu'en sera-t-il de vous dans ce gouffre de maux où vous voulez vous perdre ? La femme dont il est parlé dans l'Évangile, qui avait perdu une drachme, assembla toutes ses voisines pour se réjouir avec elles quand elle l'eut trouvée. Mais ne dois-je pas aujourd'hui faire tout le contraire, et ne dois-je pas appeler tous mes amis, qui sont aussi les vôtres, et leur dire : Bien loin de nous

[1] Saint Jean Chrysostome montre dans cet endroit combien est funeste l'état de ceux qui s'abandonnent si fort au déréglement des mœurs, que pour n'y être pas troublés par les remords de leur conscience, ils s'efforcent d'éteindre la foi dans leur âme, et ne veulent plus rien espérer de l'autre vie. C'est là le plus terrible piége que le démon puisse leur tendre ; et quand il a gagné sur eux d'en venir à des excès d'impiété, on peut dire qu'il les possède pleinement et avec assurance. Qu'aurait-il donc pensé, s'il avait vécu de nos jours, de ceux qui ne se contentent pas de ne point croire, mais qui répandent des livres impies pour étouffer tout sentiment de religion dans le cœur des autres ?

réjouir, venez, venez pleurer avec moi, poussez des gémissements et des cris lamentables ; nous avons fait une bien grande perte. Il ne s'agit ni d'une grande quantité d'or ou de pierres precieuses ; mais, ce qui est bien plus digne de nos regrets et de nos pleurs, une âme faisant route avec nous dans la mer de ce monde, a abandonné le vaisseau, s'est précipitée dans l'eau, où elle a péri malheureusement. Pourrais-je écouter après ce malheur aucune parole de consolation ? Ne dirais-je pas à ceux qui voudraient m'en donner quelqu'une, ne leur dirais-je pas avec le Prophète :
Isai. 22, 4. « Ne me parlez point, laissez-moi pleurer amèrement, ne m'obligez pas à vous écouter pour me consoler. » Si je m'affligeais de la mort corporelle de quelqu'un, il y aurait de la faiblesse de me livrer trop à la douleur ; mais c'est pour la perte d'une âme que je m'afflige ; ce n'est plus une faiblesse, c'est l'effet de la sagesse évangélique, que de pleurer comme je fais.

« Comment celui qui s'était élevé jusqu'au ciel par l'ardeur de ses désirs, qui avait méprisé si généreusement le monde et ses vanités, qui était si peu touché de la beauté des femmes qu'on le serait d'une statue, qui regardait l'or comme de la boue, et qui avait renoncé à tous les plaisirs, en est-il devenu l'esclave ? Comment cette âme d'une beauté si ravissante, l'a-t-elle perdue dans les accès violents de la fièvre du péché, en sorte qu'il ne lui reste plus ni santé, ni force, ni traits de sa première beauté ? Ah ! pleurons et déplorons sa perte : ne cessons de gémir sur lui jusqu'à ce que nous ayons la consolation de le ramener dans la société des saints. »

Saint Chrysostome continue de même à lui témoigner sa douleur, . . il l'exhorte de nouveau à ne point se décourager, mais de penser tout de bon à se relever. Il lui propose plusieurs exemples tirés des Écritures pour l'animer à la confiance, comme ceux de Nabuchodonosor, d'Achab, de Manassès, des Ninivites, du bon Larron, etc. « Car, dit-il, la pénitence, tant qu'on vit sur la terre, efface les crimes les plus noirs, et il n'y a que celle qui

l'on fait après la mort qui soit inutile. De sorte qu'on ne doit perdre espérance que quand on se voit dans l'enfer. »

Après l'avoir ainsi exhorté par les motifs les plus pressants que son zèle lui fournissait, et qu'il développe avec une éloquence triomphante, il ajoute aux exemples qu'il a rapportés ceux de la conversion de deux solitaires arrivée de son temps, qui, ayant eu le malheur d'abandonner leur profession, y étaient rentrés et avaient repris leur ancienne ferveur avec leurs exercices monastiques.

« Vous avez fait, dit-il, comme ce jeune homme de Phénicie, fils d'Urbain, qui se trouva orphelin dans un âge encore fort tendre. La mort de ses parents le mit en possession de grands biens, et il s'appliqua beaucoup à l'étude des lettres; mais touché de l'esprit de Dieu, il renonça aux vanités du monde, se couvrit d'un pauvre manteau et se retira à la montagne pour embrasser la vie solitaire. Il en pratiqua les exercices avec tant de ferveur, qu'il paraissait égaler ceux qui avaient vieilli dans le même désert; en sorte qu'on le jugea digne d'être ordonné pour le ministère des autels. Son zèle augmenta avec cet honneur, et il fit tant de progrès dans la piété, qu'il devint pendant un temps l'admiration de tous les gens de bien; car ils ne pouvaient cesser de rendre gloire à Dieu, voyant un jeune homme de naissance et élevé dans les délices et l'opulence, fouler aux pieds avec tant de générosité le faste et les plaisirs du monde, et s'élever par son renoncement à cet état sublime de vertu. Mais ensuite, séduit par quelques-uns de ses parents qui vinrent le visiter, il retourna au siècle, et passa d'un excès de piété à un excès de désordres; de sorte qu'autant qu'il avait pratiqué la vertu, autant il se plongea dans le luxe et dans la débauche.

« Tous ceux qui furent témoins de ce changement jugèrent qu'il n'y avait plus rien à espérer pour son âme, d'autant plus qu'il était environné d'une foule de parents et de flatteurs qui ne cessaient de lui représenter que s'il eût soutenu sa première dé-

marche, il aurait privé le public de ses talents, et se serait privé lui-même des avantages que la fortune lui présentait dans le monde. Ils ajoutaient à ces frivoles discours des impostures contre ceux qui lui avaient conseillé sa retraite, et enfin ils ne cessaient de l'applaudir dans ses désordres.

« Tandis qu'il était ainsi obsédé par ces adulateurs, et qu'il se livrait aveuglément à toutes ses passions, quelques saints personnages que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes portait à travailler pour la conversion des pécheurs, et qui n'ignoraient pas que la miséricorde de Dieu est trop grande pour désespérer de leur réconciliation, formèrent le pieux dessein de percer la foule qui l'environnait et de lui faire connaître son mauvais état. La chose n'était pas aisée. Aussi, s'étant avancés vers lui et lui ayant témoigné beaucoup de politesse et d'affection, il se contenta de les saluer du haut de son cheval sur lequel il était monté, et il ne leur répondit qu'avec un air de fierté et de mépris; mais bien loin de s'en offenser, ils en furent plus excités à compassion, et ne craignirent point de s'y exposer encore, s'estimant trop bien dédommagés s'ils pouvaient parvenir à arracher de la gueule du loup cette brebis égarée. Leur patience en vint heureusement à bout ; ils continuèrent à le rechercher et à lui parler, et leurs instances réitérées lui faisant enfin ouvrir les yeux sur ses égarements, il les reçut beaucoup plus poliment, descendit de son cheval, les écouta avec modestie et en silence, pénétré de confusion de ses désordres, et en peu de jours il se dégagea des filets dont le démon l'avait enveloppé, et se sauva de nouveau dans le désert.

« Devenu plus prudent par sa propre expérience, il comprit que les grands biens qu'il possédait avaient été un sujet de tentation pour lui, et pour n'y être plus exposé il les vendit tous et en distribua le prix aux pauvres. Ainsi délivré de ce qui pouvait lui rappeler le souvenir du siècle, ou en faire renaître l'affection dans son cœur, il entra tout de nouveau dans la voie qui conduit au

ciel, et s'y avança avec tant d'ardeur qu'il arriva enfin à une haute perfection. »

Le second exemple que saint Jean Chrysostome rapporte, est celui d'un ermite qui s'était retiré avec un autre dans le désert, où ils vivaient ensemble comme deux anges. Mais après avoir vieilli dans l'exercice de la mortification, le premier se relâcha, et le démon le trouvant disposé à la tentation par sa négligence, l'attaqua si fortement qu'il eut le malheur de succomber. Comme un abîme entraîne dans un autre, ce solitaire ainsi tombé, ne songea plus qu'à abandonner le service de Dieu pour aller jouir des plaisirs du monde. Il n'osa pourtant point d'abord le proposer à son compagnon, mais affectant d'être en mauvaise humeur, il prit pour prétexte qu'il voulait manger de la viande et boire du vin, et que s'il ne lui en donnait point il allait quitter le désert. Son ami, affligé de sa demande, y condescendit de peur qu'il n'exécutât sa mauvaise résolution ; mais celui-là voyant que ce prétexte ne lui avait pas réussi, il lui déclara enfin qu'il voulait aller à la ville. Son compagnon tâcha de l'en dissuader, et ce fut inutilement. La douleur qu'il en conçut fut extrême ; mais ne pouvant se résoudre à l'abandonner tout à fait, il le suivit de loin pour observer quelle route il prendrait, et il vit qu'il entra dans une mauvaise maison. Il l'attendit jusqu'à ce qu'il en fût sorti, et l'embrassant tendrement bien loin de lui faire des reproches, il l'exhorta à retourner avec lui dans la solitude. Cette douceur le rendit tout honteux et le fit rentrer en lui-même. Il sentit l'horreur de son péché, en conçut un regret sincère, et reprit le chemin du désert avec son compagnon, et par son conseil il s'enferma dans une cellule où il travailla à expier sa faute par les jeûnes, la prière et les larmes. Dieu fit connaître ensuite par un miracle qu'il avait agréé sa pénitence, et qu'il lui avait rendu par sa grâce sa première sainteté ; car le pays étant affligé par une longue sécheresse, on eut révélation qu'il fallait avoir recours à ce pénitent reclus pour en obtenir la fin par ses prières.

Celui à qui Dieu le manifesta en avertit le peuple, qui accourut aussitôt à sa cellule, en déboucha l'entrée et se jeta à ses pieds pour l'obliger à prier. Il le fit, et son oraison fut suivie d'une pluie abondante.

Enfin, saint Chrysostome termine ainsi son exhortation à Théodore : « Levez-vous de terre, mon cher Théodore, et secouez la poussière dont vous êtes couvert. L'ennemi, qui s'est flatté de vous avoir porté un coup mortel, ne vous verra pas plutôt reprendre les armes qu'il sera épouvanté, et n'osera plus vous attaquer comme il a fait. Car si les chutes des autres servent souvent à nous rendre plus sages, à combien plus forte raison, les nôtres doivent produire en nous le même effet? J'espère, que revenu à vous-même, vous reprendrez avec tant d'ardeur vos premiers exercices, que vous parviendrez, avec le secours du Seigneur, à une plus grande vertu que celle que vous aviez acquise avant votre chute, et que même vous aiderez les autres à y faire des progrès. Je vous conjure seulement de ne pas vous laisser abattre à présent par le découragement; c'est ce que je ne cesserai de vous répéter à quelque endroit que je vous rencontre, étant persuadé que si vous suivez ce conseil, vous n'avez pas besoin que je vous propose d'autre remède. »

DÉMÉTRIUS, STÉLÉCHIUS ET STAGYRE [1].

Nous devons aux pieuses instances de Démétrius et de Stéléchius les deux excellents livres *de la Contrition*, que saint Jean Chrysostome écrivit dans sa solitude. C'étaient deux saints personnages, dont ce grand docteur loue beaucoup la vertu. Tillemont croit que Démétrius ne demeurait point dans le désert,

[1] Saint Jean Chrysostome, saint Nil, Socrate Tillemont.

mais plutôt dans Antioche, où il professait la vie monastique, comme saint Chrysostome l'avait fait sous la discipline de Diodore, et avant qu'il se retirât de sa montagne. Mais Bulteau pense qu'ils étaient tous les deux dans la même solitude. Quoi qu'il en soit, Démétrius était moine, comme il paraît par le titre du premier livre que le Saint lui adresse. Il excellait en piété ; il ne soupirait que pour la retraite, et sa solitude lui était chère. Il avait un attrait particulier pour l'oraison qu'il cultivait avec grand soin, et il s'exerçait avec ferveur dans la mortification, s'offrant sans cesse à Dieu comme une victime de pénitence.

Quoiqu'il fût pénétré d'un très-vif sentiment de componction qui lui faisait souvent répandre des larmes, son humilité lui cachait ce don précieux, et il était si éloigné de croire qu'il l'eût reçu, que prenant les mains de saint Jean Chrysostome quand il le voyait, il les baisait avec affection, et le conjurait de briser son cœur endurci et d'en fondre les glaces par l'ardeur de cette éloquence céleste dont Dieu l'avait favorisé pour persuader et toucher les âmes.

C'est l'idée que saint Jean nous donne de la vertu de ce grand solitaire. « Je ne puis assez admirer, ô bienheureux Démétrius, lui dit-il, la sincérité de votre cœur et la candeur de votre âme, quand je considère avec quels empressements et quelles instances vous me pressez de vous parler de la componction ! Le désir que vous m'en témoignez ne peut venir en vous que du soin que vous avez eu de vous purifier des vices et du dégagement parfait des choses de la terre auquel vous êtes heureusement parvenu. Car, dès que la sainte componction commence à pénétrer un cœur, elle le détache bientôt des choses terrestres et lui fait prendre un saint essor pour s'élever au ciel. Il en est peu qui aient ce bonheur ; mais vous, ô homme vénérable ! vous êtes continuellement embrasé du feu de cette sainte ardeur. Cela paraît assez par votre application dans le jour à l'étude des choses saintes, par les nuits que vous passez dans la prière, par les larmes qui coulent sans

cesse de vos yeux, et par les saintes pratiques dans lesquelles non-seulement vous persévérez constamment, mais où vous faites tous les jours de nouveaux progrès.

« Que pourrais-je donc vous dire pour vous exciter à la componction, vous qui l'avez acquise à un si haut degré ? Puis-je douter un moment que vous ne soyez tout consumé des ardeurs de cette excellente vertu, quand me baisant les mains, comme vous avez fait tant de fois, et me conjurant avec larmes d'amollir votre cœur par mes discours, je vois que vous vous regardez comme ceux qui rampent encore sur la terre, et que vous croyez n'avoir qu'un cœur de pierre, tandis qu'il s'élève au ciel avec tant d'activité ? Si vous avez intention par là de nous réveiller de notre assoupissement et de nous exciter à cette sainte componction je ne puis qu'admirer la sagesse de ce conseil, et je désire de seconder votre charitable prudence ; mais si vous voulez que je vous parle de cette vertu pour votre propre instruction, vous nous montrez par là à rechercher ce que vous avez bien plus que nous.

« Quelque intention que vous ayez, je me rends pourtant à vos désirs, soit pour obéir au Seigneur, qui ne veut pas que nous refusions à ceux qui nous demandent, soit pour la sainte affection dont vous m'avez donné si souvent des marques. Cependant je vous demande pour reconnaissance la grâce de prier pour moi, afin que je travaille à amender ma vie, et que ce que je vais écrire serve à encourager les âmes lâches et tièdes, et à les retirer de la bassesse où leur négligence les tient arrêtées. »

Après ces louanges si bien méritées que le saint Docteur donne à Démétrius, il entre en matière, et montre quels sont les sujets qui doivent nous exciter à la sainte componction. Il pose pour fondement de tout ce qu'il a à dire, ces paroles de Jésus-Christ :
Matth. 5,4. *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ;* et
Luc. 6,25. ces autres encore : *Malheur à vous qui riez à présent, parce qu'il viendra un jour que vous pleurerez.* Comment, dit-il, après cette

vérité évangélique, comment ne pleurerions-nous pas, voyant que l'iniquité est partout répandue et qu'elle va toujours en croissant? Pourrions-nous retenir nos larmes, quand nous faisons tant soit peu d'attention aux désordres qui règnent impunément et qui frappent nos yeux de quelque côté que nous les tournions? Il ne reste presque plus de vestige de vertu. La méchanceté, l'impureté, semblent être parvenues à leur comble. Le mal est enfin si grand, qu'on s'y est endurci et qu'on s'y livre sans remords. Comme des frénétiques, ou des gens qui ont perdu l'esprit, et qui, dans cet état, disent toutes les obscénités qui leur viennent à la bouche, ou se livrent aux crimes les plus honteux sans en rougir, et même sans cesser de se croire plus sensés et plus sages que ceux qui ont l'usage de la raison; de même, on a l'âme accablée de maux, et on ne s'aperçoit pas même qu'elle est malade.

Que ne fait-on point pour guérir le corps d'une petite infirmité? Epargne-t-on les soins et la dépense? On appelle le médecin, on lui prodigue l'argent, on se gêne à garder exactement le régime qu'il prescrit, et on ne s'en écarte point qu'on ne soit parfaitement rétabli. Telle est l'attention qu'on donne à la conservation du corps : et lorsqu'il s'agit de l'âme, on ne craint point de lui faire des plaies larges et profondes, par les crimes que l'on commet tous les jours; on l'abondonne sans peine à toutes les maladies des passions et des vices; on n'en est ni surpris, ni touché ; on n'y fait pas même attention. Pourquoi cela ? c'est que le mal est devenu si général, que tous l'ayant contracté, il semble qu'il n'y a plus personne qui soit exempt de la maladie, et par conséquent en état de remédier à celle des autres.

Pour mieux nous en convaincre, nous n'avons qu'à comparer la vie de la plupart des hommes avec les règles de l'Évangile; nous y trouverons une si grande opposition, qu'on dirait qu'ils affectent de se déclarer ouvertement les ennemis de Jésus-Christ.

Ce saint Docteur fait là-dessus une énumération des maximes de Notre-Seigneur et des vices des chrétiens de son temps ; et

montrant combien leur conduite est opposée à ces divines maximes, il fait sentir d'une manière vive et pénétrante, les sujets si légitimes que les serviteurs de Dieu ont de pleurer et de s'exciter à la componction. Mais ce ne sont pas seulement ceux qui sont engagés dans le monde qui donnent sujet aux bons de gémir, ce sont encore ceux qui font profession de servir Dieu, et qui remplissent mal l'engagement qu'ils ont contracté plus particulièrement que le commun des chrétiens de marcher par la voie étroite.

Car, dit-il, que des séculiers marchent par la voie large, je n'en suis pas très-étonné ; mais on ne peut l'être trop quand on voit suivre la même voie à ceux qui ont embrassé un état de mortification et de pénitence ; car, soit qu'ils soient dans un monastère, ou seuls dans le désert, ils semblent ne se proposer que l'exemption du travail et la jouissance du repos et de leurs commodités ; et quand les supérieurs veulent les employer à quelque ministère, leur premier soin est de demander s'il ne sera pas trop pénible, et s'ils auront abondamment tout ce qu'il leur faut. Mais quoi ! on vous ordonne de marcher par la voie laborieuse, et vous ne recherchez que vos aises ? La porte du ciel est étroite, et vous voulez qu'on vous en ouvre une spacieuse ? Peut-on rien penser de plus opposé à votre état ?

Saint Chrysostome s'accuse ici par un sentiment d'humilité d'avoir eu en lui-même cette faiblesse, lorsqu'il forma le projet de se retirer dans le désert. Il avoue qu'il s'inquiétait fort pour savoir s'il aurait toutes ses petites commodités, et qu'il craignait de tomber entre les mains d'un supérieur qui le nourrît durement et l'engageât à des travaux rudes, comme nous l'avons marqué dans sa vie. Telle était, dit-il, alors ma sollicitude. Cependant ceux qui servent les princes du siècle, ou qui sont engagés dans les affaires séculières, ne se proposent rien de toutes ces choses, mais ils n'ont en vue que d'acquérir des richesses temporelles. Cette ambition leur fait dévorer toutes les peines, essuyer toutes

les fatigues, courir tous les dangers, faire toute sorte de bassesses. Ils se soumettent comme de vils esclaves; ils entreprennent de longs et dangereux voyages; ils souffrent les blâmes, les mépris, les coups, toutes les rigueurs des saisons : l'espoir du gain leur fait tout endurer. Ils n'ont point de peine de se séparer de leurs parents, de leurs femmes, de leurs enfants par de longues courses, ni de risquer de périr loin de leur patrie : ils bravent tout et ne craignent que d'être frustrés de l'espérance de gagner du bien.

Voilà quels sont pour la plupart les hommes du monde. Exposés à des sollicitudes, des travaux et des périls extrêmes, ils les comptent pour rien, pourvu qu'ils satisfassent la cupidité dont ils sont dévorés : et nous, qui dans notre état ne cherchons point de richesses périssables, mais la sagesse, et qui renonçons à la terre pour acquérir le ciel, tandis que nous ne pouvons l'obtenir que par la violence et le travail, nous voulons jouir du repos ! O homme ! à quoi pensez-vous ? vous aspirez au royaume céleste, et vous voudriez ne rencontrer aucune difficulté dans votre chemin ! Une si grande faiblesse devrait nous faire rougir et nous humilier jusqu'au centre de la terre.

Si l'on nous proposait de souffrir les plus grands affronts, les injures les plus atroces, de noires calomnies : si l'on nous menaçait du fer, du feu, des bêtes sauvages, du précipice, de la faim, de maladies aiguës, et de toutes sortes de maux, cela pourrait nous effrayer : mais nous sommes si lâches, et nous redoutons si fort la peine, que, tandis que nous nous proposons de gagner le ciel, nous ne nous occupons que des moyens de jouir des commodités de la terre; nous qui, bien loin de les rechercher, devrions plutôt rougir de les accepter si on nous les offrait. Sentiments déplorables d'une âme toute terrestre !

La conduite de ceux qui brûlent d'un fol amour pour les créatures, est ici notre condamnation. Ils sont tout occupés de l'objet qu'ils aiment : l'éloignement ne peut les en distraire : ils ne

trouvent rien de plus doux que de le voir, ou d'y penser ; et nous, qui nous flattons de brûler d'un amour saint, bien loin de le nourrir dans nos cœurs par le souvenir et le soin de plaire à son divin objet, nous ne nous arrêtons qu'à ce qui peut nous en détourner. Je ne vois point comment nous pouvons accorder cette conduite avec l'amour du ciel dont nous nous glorifions ; car l'attache aux choses présentes est un obstacle à la contemplation des biens célestes ; au lieu que quand on ne considère celles-là que comme un songe et une ombre fugitive, on ne goûte que ceux-ci, et on a enfin le bonheur de les obtenir.

La sainte componction fait dans une âme qui en est véritablement pénétrée, ce que produit le feu qu'on allume au milieu des épines et qui les réduit en cendres. Ainsi, cette grande vertu consume en elle les vices, les mauvaises habitudes, les affections dépravées; et comme la poussière est dissipée par un vent impétueux, de même la componction chasse loin d'un cœur dont elle a pris possession, la folle cupidité des choses de ce monde. Comme on ne saurait allier l'eau avec le feu, on ne peut pas non plus allier la componction avec l'amour des satisfactions de la terre ; car la componction est la mère des saintes larmes, et l'amour des plaisirs n'inspire qu'une folle joie : celui-ci appesantit l'âme et l'autre lui donne la facilité de s'élever au ciel.

Saint Chrysostome confirme ceci par l'exemple de saint Paul. Je ne veux pas, dit-il, que vous vous en rapportiez à mes paroles ; mais écoutez cet Apôtre en qui la sainte componction avait allumé le feu sacré de l'amour de Jésus-Christ. Il en était si embrasé que dans l'ardeur qui le consumait il gémissait dans son cœur, il soupirait sans cesse sur la longueur de cette vie et après le moment de la dissolution de son corps. *Dans cette de-*
II Cor. 5. *meure terrestre*, disait-il, *nous présentons à Dieu nos gémissements*. Et ailleurs : *Je ne désire que la mort pour être avec Jésus-Christ, car cela me serait bien plus consolant; mais je dois me soumettre à la volonté de celui que j'aime et qui me retient en-*

core ici-bas pour l'amour de vous. Je souffre volontiers la faim, la soif, la nudité, les chaînes, les périls, les naufrages, toutes sortes de maux. Je n'y trouve même rien de pénible, rien d'humiliant; au contraire, je les regarde comme un honneur et un grand avantage, dès que c'est pour prêcher la foi de Jésus-Christ et pour enflammer tous les cœurs. C'est ainsi que ce grand Apôtre bien loin de se proposer de jouir du repos et des commodités de ce monde, comme nous qui les recherchons avec tant de sollicitude, s'élevait au-dessus des fausses joies et des travaux de cette vie, et tenait si peu à la terre, qu'on eût dit qu'il voyait déjà les biens célestes, et qu'il était déjà au ciel dans la compagnie des esprits bienheureux.

Qui empêche donc que nous ayons les mêmes sentiments que ce saint Apôtre ? On ne nous oblige pas de faire comme lui des prodiges, ni d'acquérir la haute connaissance que Dieu lui accorda des mystères de la religion ; on nous propose ses vertus à imiter. Mais combien grande est notre faiblesse? Trouverons-nous parmi ceux qui vivent, quelqu'un qui mérite le troisième, ou le quatrième rang après lui ? Voilà ce qui doit nous faire gémir et pleurer sans cesse, et nous empêcher par là de tomber si facilement dans le péché.

Dans le monde, ceux mêmes qui sont dans les plus grands honneurs, ceux qui possèdent des richesses immenses, ceux qui vivent dans les délices et nagent dans les plaisirs, ne sont pas exempts d'affliction et répandent des larmes amères. L'un pleure un fils unique qu'il a perdu, l'autre pleure la mort de sa femme, ou la femme celle de son mari. Dans ce temps de leur affliction ils ne pensent plus à leur grandeur, à leurs trésors, à leurs plaisirs; ils ne sont occupés que de leur douleur. Fussent-ils d'une race royale, ils ne croient pas se dégrader en donnant publiquement des marques de leur affliction. Ils ne pensent pas qu'ils ont été nourris délicatement, que leurs larmes peuvent altérer le teint fleuri de leur visage, ni qu'ils s'exposent à être malades en

s'abandonnant trop à la tristesse dont ils sont accablés; mais ils s'y livrent entièrement; et non-seulement les hommes, mais aussi les femmes, quoique bien plus délicates.

Nous, au contraire, qui n'avons à pleurer ni nos femmes, ni nos enfants, ni l'âme des autres, mais notre âme propre, nous craignons d'altérer par la douleur notre tempérament, et nous prenons pour prétexte la délicatesse dans laquelle nous avons été élevés. Mais est-il besoin des forces du corps, dès qu'il ne s'agit que de la contrition du cœur? Sont-elles nécessaires pour répandre son âme devant Dieu, pour lui faire l'aveu de ses péchés, pour s'en humilier à ses pieds, pour briser notre orgueil? On pourrait s'excuser sur la faiblesse du corps, si, pour acquérir la contrition, on nous obligeait d'endosser la haire et le cilice; de nous ensevelir vivant dans un antre sombre et ténébreux; mais cela n'est point nécessaire. On l'acquiert, cette contrition, en rappelant le souvenir de ses péchés, en examinant sa conscience, en considérant la longueur de la vie et l'éloignement de notre céleste patrie; mais surtout en nous représentant les appareils effrayants du jugement dernier, la terrible sentence que le souverain Juge prononcera contre les méchants; cette séparation éternelle qui se fera alors des bons et des méchants, et combien il sera amer pour ceux-ci d'être livrés aux flammes dévorantes de l'enfer, et ce qui sera encore plus insupportable pour eux, d'être exclus pour toujours du royaume des cieux, et d'être rejetés de devant la face de Jésus-Christ; d'un Dieu si bon, qui avait souffert lui-même tant de travaux pour nous réconcilier avec son divin Père et nous préserver des supplices éternels.

Nous avons dit que saint Jean Chrysostome adresse à Stéléchius son second livre *de la Contrition.* Il l'appelle un homme de Dieu, et se recommande avec beaucoup d'humilité à ses prières, comme très-propres pour lui procurer de Dieu la grâce d'obtenir le précieux don de la sainte componction, et d'en parler dignement. Car, dit-il, pour parler comme on doit du feu sacré de la

contrition, il faut en être embarrassé soi-même : et comment, ajoute-t-il, pourrais-je y réussir, moi qui, bien loin d'en ressentir les vives ardeurs, n'en ai pas même une étincelle? Priez donc le Seigneur, afin que, tandis que j'en parlerai, elle s'allume dans mon âme, qu'elle en soit purifiée de tout ce qui l'appesantit, et qu'elle puisse s'élever aisément vers les biens célestes qu'elle procure.

Il dit ensuite que, pour obtenir le don de la componction, on doit s'éloigner des agitations du siècle et se renfermer dans le repos et la tranquillité du cœur, afin d'être plus attentif à Dieu à mesure qu'on sera plus libre des troubles tumultueux que causent les passions et les sollicitudes des choses de la terre. Il ajoute qu'il n'est pas nécessaire pour cela qu'on se retire dans le fond d'un désert; mais tout dépend principalement du détachement intérieur et de la solitude du cœur.

Il propose pour grand modèle de la contrition, saint Paul et le Prophète royal. Celui-ci, quoiqu'engagé par son rang dans les affaires du monde et chargé du gouvernement d'un royaume, était pourtant plus pénétré des sentiments d'une vive componction, que ceux qui habitent dans la solitude. La contrition avait fait en lui un si grand changement, et l'avait si bien dégagé de toutes les choses de ce monde, qu'il se regardait plutôt comme le serviteur que comme le maître de ses sujets. Il se considérait sur le trône comme un coupable enchaîné dans une prison. Il envisageait comme un cilice la pourpre dont il était revêtu, et son palais royal était pour lui comme un désert; car il n'appartient qu'à la contrition de changer si bien la disposition du cœur, qu'il a la pourpre en horreur, et ne se plaît que dans la cendre, le cilice et les saintes larmes.

Il en était de même de saint Paul. Quoiqu'obligé par son ministère d'apôtre d'être parmi les hommes, il vivait dans un si grand dégagement de la terre, que toutes ses affections étaient tournées vers le ciel. Aussi, on pouvait dire de lui, qu'il était

aussi séparé de ceux avec qui il conversait au milieu des villes, que nous sommes séparés des morts. Voilà pourquoi il disait : Le monde est crucifié pour moi et je le suis au monde, voulant nous montrer par là combien il y était insensible. Car, il n'eût pas assez dit en assurant que le monde lui était crucifié ; mais il ajoute, comme une pratique bien plus parfaite, qu'il était aussi crucifié lui-même au monde.

Le moyen donc d'acquérir la véritable componction, est de nous dégager des sollicitudes du monde ; de ne prendre aucune part à ce qui s'y passe ; de fermer la porte des sens, afin que les objets extérieurs ne viennent point préoccuper notre âme et la troubler ; d'entrer dans une solitude intérieure, et de se retirer dans soi-même pour se présenter à Dieu dans le dégagement et la pureté du cœur. Le saint docteur insiste là-dessus dans tout ce second livre, et le fait avec tant de force et d'onction, qu'on ne peut guère le lire sans en être aussi touché du désir d'en profiter, qu'on admire son éloquence.

Il reste à parler de Stagyre, à qui ce grand Saint adresse ses trois livres *de la Providence*. Il n'y a point d'apparence qu'il les ait faits dans sa solitude, puisque Socrate assure qu'il était diacre quand il les composa [1], et retiré par conséquent dans Antioche : aussi, nous n'en donnons point ici l'analyse ; mais nous nous fixerons à l'histoire de celui à qui il les adresse, et qui professa la vie monastique.

Stagyre fut élevé dès son enfance dans l'étude des lettres sacrées, et nourri dans la doctrine de la vérité dont on faisait profession depuis longtemps dans sa famille. Son père, qui était un homme de condition et très-riche, avait plusieurs enfants, mais il le chérissait plus particulièrement. Comme c'était un homme extrêmement fier et fort adonné à ses plaisirs, il semble qu'on doit plutôt attribuer la pieuse éducation de Stagyre aux soins de

[1] Tillemont est d'un sentiment différent, et croit que le Saint était encore dans solitude. Tom. II, p. 25 et 554, note 12.

sa mère qu'aux siens; du moins, il les eût démentis par son exemple. Quoi qu'il en soit, ce fut une bonne semence qu'on jeta dans son cœur, mais qui ne poussa pas d'abord; car il vécut pendant quelque temps, comme tant d'autres, dans le luxe et l'affection de la terre, sans pourtant donner dans aucun excès de déréglement. Dieu lui ouvrit ensuite les yeux sur les vanités du monde; ce qui le détermina à embrasser la vie monastique pour se consacrer tout entier à lui.

La fierté de son père en fut vivement choquée. Il regarda ce choix comme un déshonneur fait à sa famille, et s'y opposa de tout son pouvoir. Mais Stagyre demeura ferme dans sa résolution et se retira dans un monastère. Il parut se démentir bientôt après de cette ferveur qui lui avait fait abandonner si généreusement le monde. Les exercices monastiques lui devinrent pénibles. Il avait de la peine à se lever la nuit pour se rendre à l'office, et se fâchait quelquefois contre celui qui le réveillait. Il montrait de l'humeur quand on le reprenait; il négligeait la lecture et s'amusait à cultiver les arbres d'un jardin. On lui reprochait aussi d'être fier, et de n'avoir pas tout à fait oublié sa noblesse et les richesses de sa maison.

Le Seigneur qui l'aimait, et qui l'avait retiré du milieu du monde dans sa miséricorde pour en faire un de ses plus fidèles serviteurs, ne le laissa pas croupir plus longtemps dans cette négligence, qui lui aurait fait perdre le fruit de son sacrifice; et pour délivrer son âme d'une tiédeur qui ne pouvait que lui être funeste, il livra son corps au démon.

Stagyre priait un jour en la compagnie des frères, quand tout à coup le malin esprit se saisit de lui et le terrassa. On le vit en même temps jeter de l'écume par la bouche, faire des contorsions effroyables, pousser des cris confus et horribles, et donner d'autres marques de la présence du démon : après quoi il demeura longtemps immobile et sans sentiment.

La nuit d'après étant couché, il lui apparut un sanglier tout

couvert de boue qui se jeta plusieurs fois sur lui. Un frère qu dormait dans sa cellule s'éveilla au bruit qu'il fit et se leva for effrayé ; et il le trouva agité de nouveau par le démon

Depuis ce temps-là, Stagyre en fut attaqué par intervalles ; e ayant cru quelquefois d'en être délivré, il avait la douleur, lors qu'il s'y attendait le moins, de souffrir de nouveau ses insultes Le désir d'être délivré d'un si cruel hôte l'obligea à prier, jeûner, à veiller. Il entreprit des pèlerinages aux tombeaux de martyrs, où plusieurs possédés avaient été délivrés. Il recouru aussi à un saint abbé et à ses religieux, à qui Dieu avait donn un grand pouvoir sur les esprits malins; mais ce fut inutile ment.

Cela le jeta dans un grand abattement et une profonde tris tesse ; car d'une part, il se sentait quelquefois poussé par le dé sespoir de se donner la mort, à quoi il craignait de succomber et de l'autre, il appréhendait que son père venant à apprendr son état, il n'en attribuât la cause à sa mère et aux moines, e n'en prît occasion de les maltraiter ; car sa mère était instruit de sa situation et avait eu grand soin de la lui cacher

D'ailleurs, il ne pouvait guère concevoir comment après avo tout quitté pour se consacrer à Dieu et vivre dans la pénitence il était ainsi livré à la tyrannie du démon, tandis que, lorsqu' vivait dans l'abondance du monde, il ne lui était jamais rien ar rivé de semblable. Mais Dieu, dont les conseils sont impénétra bles à l'esprit humain, le disposait ainsi pour son plus gran bien spirituel. Aussi, l'on vit Stagyre entrer depuis ce temps- dans une voie parfaite, et devenir un modèle très-édifiant (toutes les vertus religieuses. Il était tout appliqué à la lectur à la prière, aux veilles, au recueillement. Il ne mangeait que (deux jours l'un, et ne se nourrissait que de pain et d'eau. Il pa sait plusieurs nuits sans dormir. Il était pénétré d'une si vi componction, qu'elle lui faisait verser presque continuelleme des larmes ; de sorte que plusieurs qui le voyaient, ou qui en e

tendaient parler, en étaient touchés et formaient le dessein d'embrasser la pénitence.

Il gardait un silence si rigoureux au milieu de ses frères, qu'on pouvait dire qu'il y vivait comme un anachorète. Il ne levait pas même les yeux pour voir personne. Son humilité était telle, que quelques louanges que l'on donnât à ses vertus, il n'y avait pas à craindre qu'il en fût touché, ni qu'il cessât de se regarder comme le dernier des hommes. Ainsi, bien loin de céder au démon qui l'attaquait avec tant de violence, il en triomphait par la force de son zèle ; et on le voyait, dès que l'accès de la possession était passé, se relever pour prier, pour rendre grâces à Dieu, et pour reprendre avec plus d'ardeur et de courage les exercices de son état ; ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome, qu'il n'avait pas seulement égalé la vertu des religieux de son âge, mais encore qu'il était parvenu à celle des anciens les plus consommés dans la perfection.

Ce saint docteur, qui avait vécu avec lui dans le monastère, et lui était uni d'une étroite amitié, ne put entendre sans une extrême douleur, la première nouvelle que lui donna de cette possession un ami commun nommé Théophile d'Éphèse. Il en fut si touché, qu'il serait allé aussitôt le consoler, et lui prêter tous les secours qui eussent dépendu de lui, s'il n'avait été retenu dans la maison par sa mauvaise santé, et surtout par des douleurs de tête très-violentes. Mais à ce défaut il entreprit pour sa consolation et pour l'animer d'un saint courage, de lui écrire les trois livres *de la Providence ;* ouvrage admirable et digne de la plume d'un si grand saint docteur, où toutes les personnes affligées peuvent s'instruire des desseins de Dieu dans les croix qu'il envoie à ses serviteurs, et du saint usage qu'ils en doivent faire.

Quoique nous n'en donnions pas ici l'analyse, nous remarquerons pourtant, en peu de mots, que le Saint, dans le premier livre, représente à Stagyre que rien n'arrive ici-bas que par la permission de Dieu, et qu'il n'a en vue que l'utilité des hommes

en les châtiant, ce qu'il confirme par plusieurs exemples ; que cette bonté de Dieu éclate jusque dans les tentations qu'il permet que le démon nous suscite, parce qu'elles nous obligent à nous tenir mieux sur nos gardes, à redoubler nos soins pour notre salut, et à recourir à lui avec plus d'ardeur et de confiance. Il lui fait même sentir encore plus cette vérité par l'expérience qu'il en a faite, puisqu'au lieu qu'avant la possession du malin esprit il était lâche dans son état, il avait changé en mieux et s'était tout appliqué à ses devoirs.

Il l'exhorte beaucoup, dans le second livre, de ne point s'abandonner à la tristesse, qu'il doit moins attribuer au démon, qu'au chagrin que son état fâcheux lui cause. Il lui donne un moyen pour cela, qui est de ne point juger de la situation selon que le monde en pourrait juger, mais selon la raison et la religion, qui lui apprennent à la souffrir pour l'expiation de ses fautes passées ; et qu'enfin il ne désirât pas tant sa guérison, que d'en faire un saint usage, parce que par là elle tournerait à son avantage. Il dit là-dessus une sentence admirable et digne de notre attention : *Un chrétien ne doit s'affliger que pour deux sujets : lorsqu'il a le malheur d'offenser Dieu, ou quand il le voit offenser par les autres.*

Dans le troisième, il lui fait remarquer que ce qu'il souffrait était peu de chose, en le comparant aux maux dont plusieurs autres sont affligés. Il lui cite là-dessus deux exemples ; l'un d'un vieillard nommé Démophile, qui, sorti d'une famille illustre, était réduit à une misère extrême, et se trouvait outre cela privé depuis quinze ans de l'usage de tous ses membres ; l'autre, qui était d'Oristoxone de Bithynie, était livré à des douleurs excessives sans avoir aucun relâche ni jour ni nuit, et, depuis six ans, il était dans cet état douloureux, abandonné des médecins, méprisé de ses amis et privé de toute consolation.

Il paraît par une lettre de saint Nil, que la possession de Stagyre durait encore de son temps ; ce qui montre que Dieu exerça sa

patience par cette croix pendant bien des années, et qu'il le soutint par sa grâce durant une si longue épreuve; car ce Saint l'appelle un homme vénérable par sa componction et sa piété. Il exalte son humilité; et parlant de la vexation qu'il souffrait de la part du démon, il le met parmi les plus célèbres exemples de ce que Dieu fait souffrir aux Saints pour augmenter leur récompense, et pour donner une juste terreur aux méchants.

THÉODORET, ÉVÊQUE DE CYR.

Nous puiserons dans l'histoire religieuse de Théodoret, qu'il a intitulée *Philotée*, ce que nous allons dire de plusieurs solitaires qui ont fleuri sur la montagne d'Antioche et dans les pays voisins. Il assure dans sa préface, qu'il parle de la plupart en témoin oculaire ; et quant à ceux qu'il n'avait point vus, il n'en rapporte que ce qu'il a appris de personnes très-dignes de foi qui les avaient bien connus. Mais avant que d'en venir à ces grands serviteurs de Dieu, il convient de donner, du moins en abrégé, l'histoire de ce célèbre évêque de Cyr, à qui nous avons l'obligation de nous avoir transmis les actes de tant de saints personnages, dont nous ne saurions presque rien, s'il n'avait eu le soin de nous détailler leurs vertus.

Théodoret était d'Antioche. Il nous apprend lui-même que ses parents l'obtinrent du ciel par les prières de saint Macédoine, qui demeurait alors dans la montagne voisine de cette ville. Ils l'offrirent à Dieu avant qu'il fût né, et il en raconte les circonstances en ces termes dans la vie de ce Saint: « Ma mère, dit-il, n'avait point eu d'enfant, elle supportait depuis treize ans sa stérilité avec patience, parce qu'elle était fort pieuse, persuadée que Dieu le permettait ainsi pour son plus grand bien. Mais mon père n'en faisait pas de même : il désirait avoir des enfants, et allait pour

cela conjurer de tous côtés les serviteurs de Dieu qu'il pouvait connaître, afin de les engager à demander au Seigneur cette grâce pour lui.

« Tous lui promettaient de prier, et l'exhortaient en même temps de se soumettre à la volonté de Dieu ; mais Macédoine l'assura positivement que ses vœux seraient exaucés. Il se passa pourtant trois ans avant qu'il vît les effets de sa promesse. Enfin après ce temps mon père revint le voir, et le Saint lui dit de faire venir aussi ma mère, ce qu'il fit. Alors le Saint lui dit : Qu'il demanderait pour elle un fils à Dieu, à condition qu'elle le consacrerait à son service.

« Ma mère lui répondit qu'elle ne désirait que la rémission de ses péchés et son salut; mais le Saint lui répliqua : « Dieu qui est libéral avec tant de magnificence, en vous accordant cette grâce, vous donnera aussi un fils, parce que ses bienfaits surpassent les désirs de ceux qui l'implorent dans toute la sincérité de leur cœur. »

« Elle se retira fort consolée de cette promesse, et quatre mois après se trouvant enceinte, elle retourna au serviteur de Dieu pour lui apprendre l'effet de sa prière et de sa bénédiction. Mais le mois d'après elle se trouva en danger d'accoucher avant le temps, et fit avertir le Saint du péril où elle se trouvait. Dieu lui avait révélé sa maladie dans la nuit, et qu'elle en guérirait. Ainsi, dès qu'il vit de loin celui qui venait de sa part, il lui dit qu'il savait le sujet qui l'amenait, prit son bâton, et se rendit à la maison. En y entrant il souhaita la paix selon sa coutume, et dit à ma mère : « Ma fille, rassurez-vous, celui qui vous a fait la grâce de vous donner un enfant ne la révoquera point, pourvu que de votre côté vous soyez fidèle à votre promesse en le consacrant à son service. » Ma mère lui répondit qu'elle ne voulait accoucher heureusement qu'à cette condition, et le Saint lui présentant de l'eau qu'il lui fit boire, elle se trouva guérie sur-le-champ. »

On voit par ce récit de Théodoret, qu'il fut l'enfant de la

prière. Ses parents lui donnèrent une éducation conforme à leur promesse, tant pour la piété que pour les sciences, dans lesquelles, si l'on en juge par la suite, il fit d'heureux progrès. Le voisinage de la montagne lui facilita le moyen d'aller voir souvent, étant encore jeune, saint Macédoine qui l'avait obtenu du ciel, et cet homme de Dieu ne manquait pas de lui donner des avis salutaires.

« J'ai eu souvent le bonheur, dit Théodoret, de recevoir sa bénédiction et ses instructions. Il me disait : Mon fils, vous êtes venu au monde par beaucoup de travaux. J'ai passé plusieurs nuits à demander à Dieu que vos parents remplissent la signification du nom qu'ils vous ont donné (car Théodoret signifie Dieu donné). Faites donc que votre conduite réponde à ces travaux, ayant été dévoué au Seigneur avant même que de naître : car ce qui lui est consacré doit être respecté et séparé du commun des hommes. Ne souffrez rien dans votre âme qui se ressente du mal, et efforcez-vous continuellement d'être dans toutes vos actions et dans tous vos sentiments intérieurs agréable à Dieu, qui est le suprême législateur. »

Saint Macédoine ne cessait de lui donner cette leçon, et plusieurs autres encore pour l'animer à la vertu ; et il en profita si bien qu'il quitta ses parents, quoiqu'ils n'eussent que lui d'enfant, pour se retirer dans un monastère à trois milles d'Apamée.

Il revint dans cette dernière ville lorsqu'il n'avait pas encore vingt-cinq ans, soit que ce fût seulement par occasion, soit qu'il y demeurât quelque temps ; car il y reçut l'ordre de lecteur. Il profita de ce temps pour visiter saint Zénon à la montagne, et s'entretenir avec lui de discours de piété, lui proposant des questions, et s'éclaircissant auprès de lui de plusieurs doutes. Mais il retourna à son monastère, apparemment celui du voisinaga d'Apamée, et continua à s'y exercer dans les devoirs de son état, jusqu'à ce qu'on l'obligea malgré lui de se charger du diocèse de Cyr.

Cette ville, située dans la partie de la Syrie nommée Euphratésienne [1], n'était pas considérable; mais elle avait huit cents paroisses dans sa dépendance. La sollicitude qu'un si vaste diocèse donnait à Théodoret, n'empêcha pas qu'il ne gardât fidèlement ses pratiques monastiques. Il distribua, aussitôt après la mort de ses parents, son patrimoine en des œuvres de piété, et ne voulut acquérir ni maison, ni terre, ni même un sépulcre, ni encore moins garder de l'argent ; mais il vivait dans la pauvreté et le dégagement d'un moine. Il ne recevait des présents de personne, et ne permettait point que ses domestiques en reçussent ; pas même un habit ou un pain. Toute sa possession consistait en ses habits, encore étaient-ils fort simples et de vil prix.

Aussi attentif aux besoins temporels de son peuple qu'il était indifférent pour les siens propres, il voulut lui procurer, des revenus même de son église, des commodités qu'il n'avait pas ; car outre que Cyr n'était qu'une petite ville, les habitants étaient pauvres et peu en nombre : ainsi pour en rendre le séjour plus commode, il bâtit des galeries et deux grands ponts, fit réparer les bains et fit un aqueduc pour distribuer l'eau dans la ville, qui n'en avait auparavant que de la rivière. Il sollicita aussi l'impératrice Pulchérie pour soulager le pays accablé d'impositions.

Mais s'il prenait tant de soin de son troupeau quant au temporel, à combien plus forte raison travaillait-il pour son avantage spirituel ? Son diocèse, quand il y entra, était comme un champ plein de ronces et tout en friche. Il y trouva quantité de marcionites, d'ariens, de macédoniens, et il eut le bonheur de les convertir. Ce ne fut pas sans souffrir beaucoup ; car plusieurs de ces ennemis de la foi le poursuivirent à coups de pierres ; il en fut blessé, répandit beaucoup de sang et se trouva en péril de mort. Mais aidé des prières du solitaire Jacques et des reliques

[1] La Syrie-Euphratésienne ou simplement l'*Euphratésie*, reçut ce nom de Domitien ; elle s'appelait antérieurement la Comagène. Cette province forme aujourd'hui une partie des eyalets de Marasch et d'Alep.

des martyrs qu'il avait sur lui, il eut enfin le bonheur de les convertir ; sur quoi il raconte dans la vie de ce saint anachorète, ce qui lui arriva au sujet des marcionites ; et on ne doit point regarder ceci comme un effet de son imagination ; Théodoret était un trop beau génie pour prendre le change en pareil cas et donner dans l'illusion.

Voici donc comment il raconte ce fait : « Le détestable Marcion avait répandu de tous côtés son impiété dans mon diocèse, et j'employais tous les moyens que je pouvais me procurer pour arracher cette malheureuse semence. Mais ceux pour qui je prenais tant de peine, bien loin de m'en savoir gré, *me rendaient*, comme dit le Prophète, *le mal pour le bien*, et payaient de haine la charité que j'avais pour eux. Leur fureur les poussa même jusqu'à appeler à leur secours les plus méchants démons pour me déclarer la guerre invisiblement.

« En effet, une nuit que j'étais couché, j'entendis un de ces esprits de ténèbres qui me dit distinctement en langue syriaque : Pourquoi veux-tu combattre contre Marcion, et quel mal t'a-t-il jamais fait ? Cesse de le persécuter, ou je te ferai éprouver qu'il te convient mieux de te tenir en repos. Apprends qu'il y a longtemps que je t'aurais mis en pièces, si je n'avais vu une troupe de martyrs avec Jacques qui te gardaient.

« J'entendis donc ces paroles, et je demandai à un de mes amis, qui couchait auprès de moi, s'il les avait aussi entendues ; et il me répondit qu'il n'en avait pas perdu un mot. Je voulais me lever, ajouta-t-il, pour reconnaître celui qui parlait ainsi ; mais croyant que vous dormiez, je n'ai osé le faire de peur de vous éveiller. Nous nous levâmes ensuite tous deux, et ayant regardé de tous côtés nous n'entendîmes remuer ni parler personne. Mais nous ne fûmes pas les seuls à ouïr ces paroles ; elles furent entendues aussi par d'autres qui étaient dans le même appartement.

« Je compris alors que le démon avait dit que j'étais gardé

par une troupe de martyrs et par le solitaire Jacques, parce que j'avais un petit vase pendu à mon lit, dans lequel il y avait de l'huile bénite par plusieurs martyrs, et que j'avais sous ma tête un vieux manteau que ce grand solitaire m'avait donné, et qui m'était comme un mur de défense. »

Théodoret eut donc le bonheur de gagner à la foi dix mille marcionites dans huit bourgades, avec un bourg d'eunomiens et un autre d'ariens. Il combattit aussi par ses discours et par ses écrits les païens, les Juifs et les apollinaristes. Comme il avait le talent de la prédication à un degré éminent, et qu'il enlevait l'esprit de ses auditeurs par la force de son éloquence, Théodote, Jean et Domnus, qui gouvernèrent successivement l'église d'Antioche, l'engagèrent souvent à venir prêcher dans cette ville. Jean en l'écoutant était quelquefois si transporté de ce qu'il disait, qu'il se levait de joie et battait des mains.

Mais ces applaudissements ne le touchaient point, parce qu'il était pénétré de la crainte des jugements de Dieu, et qu'il ne connaissait d'autre vrai bien que la grâce, ni d'autre mal que celui qui blesse la conscience. Aussi n'allait-il à Antioche, ni à aucune autre grande ville, à moins qu'il n'y fût obligé par quelque devoir indispensable. D'ailleurs, il aimait la vie tranquille et retirée, et approuvait beaucoup la conduite des évêques qui savaient allier les pratiques monastiques avec les fonctions de leur charge. Aussi, ayant été privé dans le faux concile d'Éphèse par Dioscore, de l'administration de son diocèse, et s'étant retiré dans son monastère, apparemment celui d'Apamée, il écrivit à un de ses amis, qu'il en avait fait fermer les portes pour ne point recevoir de visites.

Telles furent les vertus que Théodoret fit paraître. Mais durant quelques années il en ternit l'éclat par ses liaisons avec Nestorius et ses partisans, qu'il abandonna enfin, après quoi il fut reconnu catholique et appelé *Docteur orthodoxe* dans le concile de Chalcédoine, y ayant anathématisé Nestorius.

Tome 4



Imp. Ch. Chardon ainé, Paris. Ceroni direx[t]

Saint Macédoine.

Le pape saint Léon lui écrivit ensuite une lettre, dans laquelle il lui dit, entre autres choses, que la vérité invincible de Dieu l'avait montré net de toute tache d'hérésie, suivant le jugement du Siége apostolique.

Il finit sa vie dans la paix et la communion de l'Église, et aussi saintement qu'il l'avait commencée. Il mourut vers l'an 458.

SAINT MACÉDOINE, SOLITAIRE D'ANTIOCHE.

Théodoret, comme on l'a vu au chapitre précédent, parle de saint Macédoine en témoin oculaire, et c'est sur ce qu'il en rapporte que nous donnons ici son histoire. Il fut un des plus saints habitants de la montagne voisine d Antioche, et quoiqu'il n'eût pas appris les lettres humaines, et qu'il fût d'une grande simplicité, ses vertus et ses prodiges le rendirent célèbre chez les Syriens, les Phéniciens, les Ciliciens et d'autres peuples. Il avait choisi, dit Théodoret, les sommets des montagnes pour servir de champ à ses combats, et n'y avait point de lieu fixe, ni de couvert par conséquent : ce qu'il faisait pour éviter plus facilement l'abord d'une infinité de gens qui venaient à lui de toute part. Mais son séjour le plus ordinaire était dans une fosse profonde ; ce qui lui fit donner par les Syriens le surnom de *Guba*, qui signifie une fosse en leur langue.

On le reconnaît encore plus que par le surnom de Crithophage, parce que durant quarante ans il ne prit pour nourriture que de l'orge. Après avoir passé quarante-cinq ans ainsi errant sur la montagne, étant devenu vieux, ses amis le pressèrent avec instance de se bâtir une cabane ; et enfin un d'entre eux lui prêta une maison fort petite pour s'y fixer tout à fait.

Flavien, patriarche d'Antioche, voulut, pour honorer sa vertu, l'élever au sacerdoce ; mais comprenant que s'il le prévenait sur

ses intentions, il aurait trop de difficulté à vaincre son humilité, il s'avisa d'user d'artifice et l'appela à la ville sous prétexte de répondre à une accusation formée contre lui. Macédoine obéit aussitôt, et Flavien l'ordonna prêtre durant la célébration du saint sacrifice. Il en fut extrêmement affligé, dans la crainte qu'on ne l'obligeât de quitter la montagne et d'abandonner sa chère solitude. Il en fit des reproches au patriarche et à tous ceux qui étaient présents, et on eut bien de la peine à calmer sa douleur.

Le dimanche suivant, Flavien le fit encore appeler pour assister à la solennité avec les autres ; mais il répondit en s'adressant à lui et aux prêtres : N'êtes-vous pas content de ce qui s'est passé? voulez-vous de nouveau m'ordonner prêtre? On lui représenta que cela ne se pouvait plus, parce qu'on ne réitérait pas les ordres : mais sa simplicité était telle, que ses amis ne purent le lui faire comprendre qu'après le lui avoir répété plus d'une fois. Je sais bien, dit là-dessus Théodoret, que plusieurs blâment cela ; j'ai pourtant cru devoir le rapporter pour montrer jusqu'à quel point allait la candeur et la pureté de son âme, puisque c'est aux âmes simples que Jésus-Christ a promis le royaume du ciel, quand il
Matth. 18, 3. a dit : *En vérité, je vous dis que si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel.*

Mais si Macédoine fut si simple dans cette rencontre, Dieu, qui tire sa gloire de la bouche même des enfants, montra en lui dans une conjoncture critique, une haute sagesse et une éloquence supérieure pour persuader, et qu'on ne pouvait attribuer, comme remarque saint Jean Chrysostome, qu'à la puissance de la religion chrétienne. Ce fut au sujet de la sédition qui se fit à Antioche, où l'on brisa les statues de l'empereur. Comme c'est ici un trait d'histoire qui interromprait trop celle du Saint, nous en renvoyons le détail à la fin du chapitre, pour parler des autres grâces particulières dont Dieu l'avait favorisé.

Théodoret en donne plusieurs exemples : Un berger, dit-il,

dont les brebis s'étaient égarées, vint les chercher à la montagne du Saint. La nuit était obscure et la montagne couverte de neige. Macédoine, qui était sans abri, ne pouvait qu'y souffrir beaucoup ; mais Dieu, qui protége ses serviteurs et leur donne quelquefois des marques sensibles de sa providence particulière, montra à ce berger, par une merveille extraordinaire, le soin qu'il prenait de celui-ci, et le lui fit voir comme environné d'un grand feu, que deux hommes vêtus de robes blanches entretenaient en y jetant du bois.

On cessera de s'étonner de ce prodige si l'on considère avec quelle ferveur d'esprit et quel amour Macédoine servait Dieu. Théodoret dit à ce sujet, qu'un colonel fut un jour chasser sur la montagne aves une suite de soldats et une meute de chiens. Il découvrit de loin le Saint, et apprenant de ses gens que c'était le célèbre Macédoine, il descendit aussitôt de cheval, l'aborda poliment, et lui demanda à quoi il passait sa vie. Le Saint le satisfit, et le pria à son tour de lui dire le sujet qui l'avait amené sur la montagne. Le colonel lui répondit qu'il y était venu pour chasser. « Et moi, répliqua Macédoine, je vais à la chasse de mon Dieu. Ma grande passion est de le voir, je désire avec ardeur de le prendre, et je ne me lasserai jamais d'une si excellente chasse.» L'officier fut touché de cette belle réponse, et se retira en témoignant son admiration.

Le Seigneur l'avait favorisé du don de prophétie. Un autre colonel nommé Lupicien, homme d'une piété généralement reconnue, vint le voir pour lui apprendre la peine où il était au sujet de deux vaisseaux chargés de provisions qui étaient partis depuis cinquante jours de Constantinople, et dont il n'avait aucune nouvelle. Macédoine lui dit positivement : Un de vos vaisseaux a fait naufrage, mais l'autre entrera demain dans le port de Séleucie. Ce qui se trouva véritable.

Théodoret rapporte aussi quelques-uns de ses miracles. Il dit qu'il guérit une femme de la faim canine, que quelques-uns attri-

buaient à une cause naturelle, et d'autres à la malice du démon; car elle était si affamée, qu'elle mangeait tous les jours trente poules sans en être rassasiée. On l'amena donc au Saint qui pria pour elle, et lui ayant fait boire de l'eau sur laquelle il avait fait le signe de la croix, elle se trouva si bien guérie, qu'une aile de poule lui suffit depuis pour la nourrir pendant un jour entier.

Une dame de condition nommée Astrie, eut le malheur de perdre l'esprit, en sorte qu'elle ne connaissait plus personne et ne voulait prendre aucune nourriture. Son mari, extrêmement affligé, voyant que les remèdes humains étaient devenus inutiles, eut recours au Saint, et vint à la montagne lui témoigner sa douleur et implorer le secours de ses prières. Macédoine en fut touché de pitié, et le suivit à sa maison. Là, il adressa ses vœux au Seigneur avec une ferveur extraordinaire, après quoi il se fit apporter de l'eau qu'il bénit, et dit qu'on la donnât à la malade. Les médecins qui étaient présents, protestèrent que cette eau froide ne pouvait que lui nuire; mais Aviodan (c'était le nom du mari) suivit le conseil du Saint, et sa femme ne l'eut pas plutôt bue, qu'elle revint à elle, reconnut le Saint, lui demanda sa main à baiser, la porta aussi à ses yeux, et eut toujours depuis l'esprit fort sain.

Il délivra encore une fille possédée du démon, ce que Théodoret raconte ainsi : Le père de cette fille la lui amena au désert pour le supplier de prier pour elle. Il le fit, et commanda au démon de sortir du corps de cette fille; mais l'esprit de mensonge répondit qu'il n'y était pas entré de lui-même, et qu'il y avait été contraint par des charmes, dont il imputa la cause à un jeune homme qu'il nomma, l'accusant de l'avoir fait par un fol amour. A peine le père de la fille eut entendu ceci, que sans attendre sa délivrance, il courut au magistrat et y dénonça ce jeune homme. On le fit comparaître en jugement, où il nia le fait et soutint constamment que c'était une calomnie.

Le père de la possédée, qui n'avait d'autre preuve que ce que

le démon avait dit en présence de saint Macédoine, supplia le juge de vouloir bien se transporter chez le Saint pour recevoir sa déposition. Le magistrat lui dit qu'on ne jugeait pas un procès dans la cellule d'un solitaire; de sorte que le père affligé vint le trouver de nouveau pour le prier de se rendre auprès du juge. Il y vint par un esprit de charité, et dès que le magistrat l'aperçut il descendit de son tribunal, et déposa sa qualité de juge pour être spectateur de ce qu'il ferait.

Macédoine, usant alors du pouvoir que Dieu lui avait donné sur les esprits de ténèbres, adjura celui de la fille de renoncer à ses mensonges, et de déclarer au vrai comment cette affaire s'était passée. Le démon, forcé de céder à l'autorité supérieure de Dieu qui le lui commandait par la bouche de son serviteur, déclara le vrai coupable de ce crime, et la servante qu'il avait employée pour faire prendre un breuvage à la possédée. Il allait accuser d'autres personnes qui l'avaient obligé de causer des incendies, et de faire d'autres méchancetés; mais le Saint lui imposa silence, et lui commanda de sortir du corps de la fille et de la ville, ce qu'il exécuta sur l'heure.

Le juge voulait sévir contre l'auteur de ce crime que le démon avait nommé, mais saint Macédoine lui dit qu'il n'était pas juste selon Dieu de faire mourir celui qui n'avait été convaincu que par un miracle, et qu'il convenait de le laisser vivre afin qu'il fît pénitence et obtînt par là la grâce du salut.

Quoique saint Macédoine menât une vie très-austère, il savait pourtant user de discrétion, et le recommandait également aux autres. Théodoret raconte que sa mère, qui était une dame très-pieuse et qui avait embrassé les exercices de la vie solitaire, étant tombée malade, on ne pouvait pas la résoudre à rompre son abstinence ordinaire, quoique son mal exigeât qu'elle prît davantage de nourriture. Le Saint qui la vint voir, dans ces circonstances, l'exhorta à suivre l'avis des médecins, en usant des aliments qu'on voulait lui donner, comme par nécessité et non

point par délicatesse. « Car, ajouta-t-il, moi-même qui n'ai vécu que d'orge durant quarante ans, comme vous le savez, me trouvant hier malade, je ne fis pas difficulté de prier mon compagnon de m'apporter un petit pain ; considérant que si faute de ce secours je me laissais mourir, Dieu m'en demanderait compte, comme ayant fui le combat et refusé de travailler à son service ; puisque ayant pu conserver ma vie avec ce peu de nourriture, et continuer mes travaux pour acquérir les biens éternels, j'aurais mieux aimé mourir de faim que de prendre un peu de nourriture. Je n'ai donc point écouté là-dessus les pensées que mon esprit me présentait du contraire ; j'ai mangé du pain, et je vous prie de continuer à m'en envoyer au lieu de l'orge que vous m'envoyiez auparavant. »

Saint Macédoine servit Dieu soixante et dix ans dans la solitude. Nous ignorons l'âge qu'il avait lorsqu'il y alla, ainsi que les circonstances de sa mort, mais ses obsèques se firent avec pompe. Non-seulement le peuple d'Antioche, mais encore quantité d'étrangers accompagnèrent son saint corps, que les principaux magistrats portèrent sur leurs épaules dans une église d'Antioche consacrée aux saints martyrs. On l'enterra auprès des saints Aphraate et Théodose, dont nous donnerons aussi la vie. Il doit avoir vécu jusque vers l'an 420. L'Église en fait mémoire au 24 de janvier.

Nous nous sommes réservé de parler ici d'un des plus beaux endroits de la vie de saint Macédoine, et qui fait également honneur aux autres solitaires qui vivaient avec lui dans le désert. Ce trait est si édifiant, qu'il mérite que nous le détaillions pour la satisfaction des lecteurs. Théodoret en parle dans la vie du Saint et dans son *Histoire ecclésiastique*, et saint Jean Chrysostome aussi dans ses *Homélies* au peuple d'Antioche. C'est de là que nous le tirerons.

L'empereur Théodose ayant été obligé de frapper de nouvelles impositions pour subvenir aux frais des guerres qu'il avait à

soutenir, le peuple d'Antioche, qui vit qu'on mettait à la torture quelques-uns de ceux qui ne payaient pas, entra en fureur, et commença à briser à coups de pierres les images peintes de l'empereur ; il renversa ensuite ses statues d'airain, avec celles de son père, de ses enfants et de l'impératrice Flacille ou Placille son épouse, morte quelque temps auparavant, princesse des plus recommandables par ses vertus, et surtout par son humilité et sa charité pour les pauvres malades. Et poussant encore l'insolence plus loin, il attacha des cordes à ces statues, les traîna par toute la ville, et enfin les mit en pièces avec des cris et des railleries insultantes.

Ces excès, qui furent commis en partie par les enfants, les étrangers et la vile multitude, causèrent une telle rumeur dans la ville, que les magistrats n'osèrent se montrer, craignant pour leur propre vie. Mais quand le feu de la sédition fut apaisé, une terrible consternation s'empara des esprits dans la juste crainte de la colère de l'empereur, qui fut augmentée par les recherches rigoureuses que les magistrats firent des coupables. Plusieurs abandonnèrent alors la ville et allèrent se cacher dans des cavernes; d'autres s'enfermèrent dans des maisons. On ne voyait presque plus personne dans les rues et les places publiques. Antioche avait plus l'air d'un désert que d'une ville.

Son patriarche Flavien, touché des maux qui la menaçaient, partit en diligence malgré son grand âge et la rigueur de la saison; car c'était un peu avant le carême, pour adoucir l'empereur avant qu'il en eût reçu la nouvelle par les courriers qu'on lui avait envoyés. Mais un bruit commun l'avait déjà fait parvenir à ce prince qui, dans les premiers mouvements de son indignation, résolut de transférer tous les priviléges d'Antioche à Laodicée, ainsi que la dignité de métropole d'Orient, ce qu'il savait devoir être très-sensible aux Antiochiens, parce que ceux de Laodicée avaient été de tout temps jaloux de la grandeur de leur ville.

Il envoya donc aussitôt deux de ses principaux officiers, savoir:

Hellébicus, maître de la milice, et Césarius, maître des offices, pour faire des informations et punir les coupables. Le patriarche Flavien les rencontra à mi-chemin, et apprenant le sujet de leur voyage il en fut dans une extrême affliction, et ne laissa pas de poursuivre sa route. Dans ces entrefaites on faisait courir le bruit que l'empereur confisquerait tous les biens des habitants, qu'il les ferait brûler avec leurs maisons, qu'il ruinerait la ville de fond en comble jusqu'à y passer la charrue, ce qui causait des frayeurs terribles.

L'arrivée des deux officiers les augmenta. Ils déclarèrent d'abord la ville déchue de ses priviléges, interdirent le théâtre et l'hippodrome, et firent fermer les bains, rude châtiment en pays chaud; ensuite ils commencèrent dans les règles les informations contre les coupables, principalement contre les sénateurs et les magistrats qui n'avaient pas réprimé la sédition. Nous ne pouvons mieux exprimer cette tragique exécution, qu'en employant les propres paroles de saint Jean Chrysostome, qui la rappelle au peuple dans une de ses homélies.

« Après, dit-il, que la plupart de nos citoyens, saisis de frayeur, se furent sauvés dans les déserts et dans les montagnes, les maisons et les lieux publics furent abandonnés : à peine rencontrait-on deux ou trois habitants, plus semblables à des spectres qu'à des hommes. Nous allions au palais pour voir la fin de cette tragédie ; et ce qui inspirait plus d'horreur, c'était le morne silence qu'on gardait. Chacun concentré dans soi-même n'osait demander des nouvelles, ni en apprendre ; chacun tenait son voisin pour suspect ; chacun craignait le sort de ceux qu'on voyait traîner en prison. Nous prions d'esprit, en élevant les yeux vers Dieu, qui est le protecteur des affligés, d'adoucir le cœur des juges.

« C'est ce qui se passait au dehors du prétoire : mais ce qui se passait au dedans était encore plus effrayant. On n'y voyait que des soldats armés d'épées et de massues, qui écartaient de la

porte les mères, les femmes, les parents, les amis de ceux qu'on traînait au supplice, pour empêcher le tumulte que leurs gémissements et leurs cris pouvaient causer.

« Mais rien surtout ne nous toucha tant, que de voir entre les autres la mère et la sœur d'un de ces misérables accusés, seules et négligées, quoiqu'elles fussent des plus qualifiées de la ville, le visage voilé de honte, et prosternées contre terre à la porte du prétoire au milieu des soldats armés. Elles entendaient de là les menaces des juges, la voix des bourreaux, le son des fouets, les cris de ceux qu'on tourmentait, ce qui les perçait d'une douleur encore plus vive que celle que les criminels souffraient. Et comme on obligeait ceux-ci à force de coups de révéler les complices de la sédition, elles craignaient, en entendant les cris de celui qu'on battait de verges, qu'il ne déclarât quelqu'autre de leurs parents. Ce n'était donc que supplices au dedans et au dehors; les uns étant abandonnés à la cruauté des bourreaux, et les autres éprouvant tout ce que la nature souffre en pareille rencontre de l'affection et de la tendresse.

« Les juges eux-mêmes ne se voyaient forcés qu'à regret d'user de cette rigueur, et d'être les ministres d'une si déplorable calamité. Pour moi, en voyant tant de femmes et de filles de condition, élevées dans des palais avec tant de délicatesse, n'avoir plus alors pour lit que la poussière, et au lieu des domestiques et de cet attirail qui accompagne les grandes fortunes, embrasser humblement les genoux de ceux qui avaient quelque accès auprès des juges, et les conjurer d'employer leur crédit auprès d'eux; en voyant, dis-je, un changement si étrange, je disais avec Salomon: *Vanité des vanités, tout n'est que vanité.* Eccl. I, 12.

« Ces pitoyables objets me représentaient les jugements de Dieu. Comment, disais-je en moi-même, ni une mère, ni une sœur, quoiqu'innocentes, ne peuvent rien obtenir des juges en faveur des criminels! Qui se déclarera donc pour nous en ce jour épouvantable? Qui nous arrachera aux supplices éternels?

« Cependant la nuit approchant, on était dans de vives inquiétudes sur l'événement. On faisait des vœux afin que Dieu inspirât aux juges de différer le jugement des coupables et de le renvoyer à l'empereur, dans l'espérance que ce retardement pourrait changer l'état des affaires. L'Église joignait ses prières à celles des particuliers, et demandait à Dieu qu'il lui plût de sauver ce qui restait, et d'empêcher l'entière destruction d'Antioche. Enfin, les juges qui se hâtaient de s'acquitter de leur commission, envoyèrent les coupables en prison. Alors on vit passer au milieu de la place ceux qui nourrissaient auparavant des chevaux pour la course, et donnaient des prix aux victorieux ; on les vit, dis-je, chargés de chaînes, tandis qu'on confisquait leurs biens, qu'on mettait des pannonceaux sur leurs portes, et que leurs femmes, livrées à la désolation et chassées de leurs maisons, étaient réduites à chercher une retraite qu'elles avaient peine à trouver, parce que chacun craignait de se rendre suspect en les recevant. »

Tel est le récit que saint Jean Chrysostome fait de l'état déplorable du peuple d'Antioche par suite de la sédition ; et ce fut dans cette désolation, où chacun cherchait à se dérober au malheur qui menaçait la ville, que les solitaires des déserts voisins quittèrent leurs cavernes et les cabanes où ils se tenaient renfermés, et vinrent de leur propre mouvement consoler les affligés et intercéder pour les coupables. Ils passèrent la journée à la porte du palais, et déclarèrent qu'ils ne se retireraient point que les juges n'eussent pardonné au peuple. Ceux-ci leur représentèrent qu'ils n'en étaient pas les maîtres, et qu'il était trop dangereux de laisser de tels excès impunis ; mais les moines s'offrirent d'aller eux-mêmes demander la grâce à l'empereur, dont ils connaissaient la piété et la clémence, et assurèrent qu'ils l'obtiendraient. Les juges, voyant qu'ils étaient prêts à entreprendre le voyage de Constantinople, leur firent espérer que l'empereur accorderait la grâce, pourvu qu'ils leur donnassent leurs remontrances par écrit ; ce qu'ils firent.

Saint Macédoine se signala entre les saints moines ; car, ayant rencontré au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, il en prit un par le manteau et dit à tous les deux de descendre de cheval. Ils en furent d'abord indignés, ne voyant qu'un vieillard d'une petite taille et couvert de haillons ; mais quelques-uns de ceux qui les accompagnaient leur ayant dit qui il était, ils mirent aussitôt pied à terre, lui firent des excuses, lui baisèrent les mains et embrassèrent ses genoux. Alors il leur dit en langue syriaque, qu'on leur expliqua en grec, ces belles paroles, qui furent rapportées à Théodose et qui firent une grande impression sur son cœur : « Illustres personnes, écrivez au prince que s'il est empereur, il n'oublie pas qu'il est homme, et que ses sujets sont aussi des hommes faits à l'image de Dieu ; qu'il doit mettre une grande différence entre des statues sans âme, et des images vivantes de Dieu ; que s'il a été si sensible à l'injure qu'on a faite à celle de son épouse, il ne doit pas en faire une plus grande à celles de Dieu en les détruisant ; que pour une statue de bronze qu'on a brisée on en peut faire plusieurs nouvelles ; mais qu'avec toute sa puissance il ne pourra jamais donner un seul cheveu à ceux qu'il aura fait mourir. »

Les commissaires furent frappés de ce discours, qui paraissait au-dessus de la portée d'un homme ignorant et rustique. Et en effet, nous avons dit que saint Macédoine était très-simple, et n'avait ni étude ni connaissance des affaires ; mais l'esprit de Dieu lui mit ces paroles dans la bouche, dont les commissaires lui promirent de faire part à l'empereur ; et elles ne contribuèrent pas peu à obtenir le pardon à cette ville affligée.

Il faut entendre parler à présent saint Jean Chrysostome, qui relève avec son éloquence ordinaire la généreuse résolution de saint Macédoine et des autres solitaires, et en prend occasion de faire voir la supériorité de la vertu chrétienne sur celle des philosophes païens, qui dans cette facheuse conjoncture montrèrent plus de timidité en allant se cacher dans les cavernes, tandis que

les saints moines quittèrent les leurs et vinrent exposer leur vie dans la ville.

« Nous étions menacés, dit-il, des plus grands maux. Nous croyions que nos biens seraient confisqués, et nos maisons consumées avec ceux qui les habitaient ; qu'on détruirait entièrement notre ville et qu'on passerait la charrue sur ses ruines. Mais Dieu nous a garantis de ces malheurs, et par un excès de faveur il a ajouté de nouveaux bienfaits en nous comblant de gloire, et nous rendant plus sages par les maux que nous avons soufferts. Comment cela ? le voici : Quand les commissaires de l'empereur eurent commencé leurs informations, et furent montés sur leur redoutable tribunal pour y faire comparaître les coupables, chacun s'attendant à la mort, on vit tout à coup les saints moines, qui depuis tant d'années habitaient les antres des montagnes voisines, se montrer en foule comme des anges envoyés de Dieu et se mêler parmi nous pour nous secourir. Ils n'eurent pas besoin qu'on les y excitât; les malheurs qui nous menaçaient furent comme le signal qui les fit accourir de toute part. Ils vinrent de leur propre mouvement, et on eût dit alors que notre ville était une image du ciel, se trouvant remplie de tant de saints. Leur présence suffisait pour consoler les affligés et leur inspirer du courage. Il n'y avait qu'à les voir pour ne plus redouter la mort.

« Mais ce qu'il y eut encore d'admirable, ce fut de voir avec quelle générosité ils parlèrent aux commissaires en faveur des coupables. Ils protestaient qu'ils étaient prêts de donner leur sang pour sauver la vie de ces infortunés ; qu'ils ne se retireraient point qu'on ne les eût pardonnés, ou qu'on ne leur permît de les accompagner à la cour pour obtenir leur grâce de la bouche même de l'empereur.

« Notre prince, disaient-ils, est plein de douceur et de piété, il se laissera fléchir ; ainsi nous ne souffrirons point que vous souilliez votre gloire du sang des habitants et que vous en fassiez périr

aucun. Que si vous vous rendez inexorables, nous voulons mourir avec eux. Il est vrai, nous l'avouons, que leur attentat a été des plus noirs; mais il n'est pas au-dessus de la clémence du prince.

« On rapporte une parole pleine de sagesse d'un de ces excellents solitaires (il parle de saint Macédoine); car il dit : que les statues qu'on avait renversées avaient été aussitôt relevées et rétablies dans leur premier état; mais que si on détruisait les images de Dieu, en faisant mourir des hommes, on n'aurait plus le pouvoir de les rétablir, puisqu'on ne pourrait pas les ressusciter.

« Qui n'admirera la vertu généreuse de ces grands hommes ? On vit, il est vrai, la mère d'un des prisonniers saisir les rênes du cheval d'un des juges, et le suivre jusqu'au palais ayant la tête nue et lui montrant ses cheveux gris. Nous admirions tout étonnés sa tendresse pour son fils et la grandeur de son courage. Mais qu'y aurait-il eu de trop surprenant, si elle avait donné sa vie pour le sauver? Ignore-t-on ce que peut dans ces occasions l'amour d'une mère? Mais nos saints solitaires, par un excès de charité chrétienne, exposèrent leur vie non-seulement pour des gens qui ne leur étaient point unis par les liens du sang, mais même pour des personnes avec qui ils n'avaient jamais eu de liaison, dont ils ignoraient le nom, et qu'ils ne connaissaient que par leurs malheurs; et ils en étaient si touchés de compassion qu'ils eussent donné mille vies s'il eût été possible, pour les empêcher de périr.

« Ne me dites point qu'ils n'ont pas répandu leur sang; ils n'en sont pas moins estimables, puisqu'ils se sont présentés comme des hommes qui exposent leur vie. Car s'ils n'y avaient été déterminés en quittant leurs montagnes, auraient-ils parlé aux juges avec tant de liberté et montré tant de fermeté ? En effet, ils assiégèrent tout le jour la porte du prétoire, comme pour arracher des mains des bourreaux ceux que l'on condamnait. »

Après avoir ainsi exposé la générosité des solitaires, saint Jean

Chrysostome se livrant à l'ardeur de son zèle pour la foi chrétienne, s'élève fortement contre les philosophes païens, qui montrèrent alors tant de lâcheté. « Où sont maintenant, dit-il, ceux qui portent des manteaux, de grandes barbes, des bâtons à la main, les philosophes, ces infâmes cyniques, livrés à leur ventre, et plus misérables que les chiens qu'ils imitent? Ils ont tous abandonné la ville; ils ont pris la fuite et se sont cachés dans des cavernes. Mais ceux qui prouvent par leurs œuvres la véritable philosophie dont ils font profession, ont paru seuls dans la ville comme s'il n'y avait eu rien à craindre. Les habitants des villes ont fui dans les déserts, et les habitants des déserts sont venus dans la ville, montrant par leurs œuvres ce que je vous disais ces jours passés, que la vertu triomphe de tout, qu'elle ne se relâche point dans la prospérité, ni ne se laisse pas vaincre par l'adversité, et qu'elle reste toujours égale dans la tristesse et dans la joie.

« Qui n'eût pas cédé au malheur des temps? Les principaux citoyens comptant peu sur leur crédit auprès du prince, et sur leur opulence, quittent leur maison et ne songent qu'à se mettre en sûreté. Les parents et les amis se méconnaissent les uns les autres. Mais dans ce temps de douleur et de larmes, de pauvres solitaires, qui n'ont pour tout bien que leurs robes, gens incultes et mal polis, hôtes des montagnes et des forêts, viennent se jeter au milieu d'un peuple effrayé, et le rassurent en un moment. Un jour leur a suffi pour rendre la tranquillité dans les esprits et pour retourner dans leur solitude; semblables à un guerrier qui n'a qu'à se montrer et à faire entendre sa voix pour mettre les ennemis en fuite.

« Telle est la divine philosophie que Jésus-Christ est venu enseigner sur la terre. Telle est sa force. Les commissaires de l'empereur répondaient aux saints moines, que ce qu'ils désiraient d'eux excédait leur pouvoir, et qu'il y avait trop de danger de laisser de tels attentats impunis. Mais la constance de ces hommes

divins ne se rebuta point. Ils obtinrent des juges qu'il leur suffit de faire leurs informations et de renvoyer ensuite le jugement à l'empereur, se promettant de l'adoucir, et de se rendre eux-mêmes auprès de lui pour obtenir le pardon des coupables.

« Dieu imprima alors dans le cœur des commissaires, un respect singulier pour ceux qui les priaient ainsi. Ils ne purent résister à la force de leur vertu. Ils voulurent même leur épargner les fatigues d'un si long voyage, pourvu qu'ils leur donnassent des lettres pour l'empereur qu'ils joindraient à leurs procédures, et ils leur firent espérer que ces lettres l'apaiseraient. Aussi nous en flattons-nous ; car ces lettres sont pleines de charité. Ils y offrent même leur vie pour le prix de la grâce qu'ils demandent, protestant qu'ils ne sauraient survivre à la ruine de la ville. Les juges donc se sont retirés avec ces lettres, et ce sera pour notre ville une gloire inestimable. L'empereur entendant le récit d'une action si héroïque, le bruit s'en répandra dans Constantinople. On dira partout que les moines d'Antioche ont hérité de la foi vive des apôtres ; et quand on fera la lecture de leurs lettres en présence de toute la cour, on estimera bienheureuse notre ville, et on rejettera sur des étrangers et des hommes perdus tout le blâme de ce qui s'est passé, jugeant plus favorablement des mœurs de nos citoyens, attestées par la vertu de ces saints moines. Mais puisque leur charité a eu tant de pouvoir sur des hommes, ne perdons point courage ; que ne produira point la confiance que nous aurons en Dieu ? Opposons un si bel exemple aux infidèles quand ils nous parleront de leurs philosophes. La faiblesse de ceux d'aujourd'hui fait bien voir que la vertu de leurs sages d'autrefois, qu'ils vantent tant, n'est que fable, comédie et fiction. Au contraire, la conduite de nos moines montre la vérité de ce qu'on nous dit de la constance de saint Jean, de saint Paul, de saint Pierre et des autres. Ils ont hérité de leur courage ainsi que de leur piété et de leur sagesse. Nous n'avons pas besoin d'écrit pour le prouver. Les disciples font connaître leurs

maîtres. Mais nous pouvons convaincre d'hypocrisie et de folle vanité les anciens stoïques, par la faiblesse que ceux de leur profession ont fait paraître dans cette conjoncture. »

SAINT PIERRE DE GALATIE, SOLITAIRE D'ANTIOCHE [1].

Les Grecs font mémoire dans leurs *Ménées* de deux solitaires de Galatie nommés Pierre, savoir au premier février de celui dont nous allons parler, et du second au 9 octobre. Nous ne dirons rien ici de ce dernier, parce qu'il est postérieur à l'autre de quatre siècles, ayant vécu jusqu'au règne de l'empereur Basile. Quant au premier, nous recueillerons les actes de Théodoret, qui le met entre les solitaires les plus éminents en sainteté du désert d'Antioche.

Saint Pierre le Galate est ainsi appelé parce qu'il était de la Galatie, province de l'Asie mineure, où les Gaulois, après avoir brûlé Rome et désolé toute l'Italie, vinrent s'établir. Théodoret ne nous dit point de quelle ville de cette province il était. Mais il paraît qu'il suça la piété chrétienne avec le lait, puisque dès l'âge de sept ans il quitta la maison de son père et passa le reste de sa vie dans le combat spirituel. Il ne sortit pas d'abord de son pays pour s'exercer dans cette sainte milice : il y fit ses premiers essais, et passa ensuite dans la Palestine pour visiter les saints Lieux, où se sont accomplis les mystères du Sauveur. Ce fut son amour tendre et reconnaissant pour ce divin Maître qui le porta à faire ce pèlerinage, et Théodoret nous le représente comme tout embrasé de ces ardeurs sacrées, qui font dire à l'épouse des Cantiques : *Mon bien-aimé est entre les autres hommes ce qu'un arbre* (Cant. 2.) *chargé de fruits est entre les plantes stériles. Je me suis reposée, à*

[1] Théodoret.

Tome 4.



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris. — Ceroni direx.t

Saint Pierre de Galatie.

l'ombre de cet arbre, dont j'avais si fort désiré de m'approcher, et j'ai goûté de ses fruits délicieux.

Après avoir satisfait sa piété, il prit le chemin d'Antioche, où la vertu des moines qui y sanctifiaient les solitudes voisines, gagnèrent si bien son cœur qu'il ne pensa plus à retourner à son pays, et se fixa parmi eux pour le reste de ses jours. Il ne voulut bâtir ni maison, ni cellule, ni cabane, mais il se retira dans un sépulcre, et s'y tint reclus pendant plusieurs années, ne buvant que de l'eau et ne mangeant qu'un peu de pain de deux jours l'un. On peut juger de la sainteté de sa vie par la grâce des miracles dont Dieu voulut le favoriser. Toute la famille de Théodoret en fit l'heureuse expérience. Cet historien raconte que la première occasion de sa mère eut de lui parler, fut pour obtenir de lui la guérison d'un mal qu'elle avait à un œil, dont elle souffrait extrêmement. Elle avait employé inutilement tous les remèdes humains; mais une de ses femmes lui ayant dit que le solitaire Pierre de Galatie avait guéri du même mal l'épouse de Pergame, gouverneur de la province d'Orient, par le signe de la croix, l'espérance d'obtenir la même grâce la détermina à l'aller trouver. Elle n'avait alors que vingt-trois ans, et suivant la vanité des personnes de son âge, elle était richement habillée et se servait de fard dont usaient les dames du pays. Le Saint, en la voyant dans ces brillantes parures, songea moins à la guérir de son mal qu'à détacher son cœur de ces vains ornements. et lui parla ainsi : « Dites-moi, ma fille, je vous prie, ce que penserait un habile peintre qui aurait fait un portrait selon toutes les règles de l'art, si un homme, qui ne se connaîtrait point en portraiture, s'avisait de vouloir le corriger en allongeant les traits des sourcils et des paupières, et en blanchissant le visage et chargeant les joues de rouge? Pourrait-il voir, sans se mettre en colère, barbouiller son tableau par une main ignorante? Ne doutez donc point que Dieu, le créateur de toutes choses, ne s'offense aussi avec sujet de ce que vous accusez d'ignorance son incomparable sagesse. »

« Mettriez-vous du blanc et du rouge sur votre visage si vous ne croyiez en avoir besoin ? et pouvez-vous le croire sans accuser en même temps celui qui vous a donné l'être de s'être trompé dans son ouvrage ? Sachez que son pouvoir égale sa volonté, puisque David a dit qu'il fait tout ce qu'il lui plaît. Mais le soin qu'il prend de nous l'empêche de nous donner ce qui nous serait préjudiciable. Gardez-vous donc bien de rien changer à ce portrait, qui est l'image vivante de Dieu ; ni de vous donner ce que sa sagesse ne vous a pas donné, en vous efforçant d'acquérir contre son dessein une beauté qui n'est pas naturelle, et qui rend même coupables les âmes chastes des piéges qu'elle tend à ceux qui la voient. »

La mère de Théodoret, qui avait un fond excellent, reçut cet avis avec une sincère volonté d'en profiter, et se jetant aux pieds du Saint elle le supplia de guérir son œil malade. Pierre, que les dons de Dieu rendaient plus humble, lui dit d'abord qu'il sentait trop le poids de ses péchés pour oser se flatter d'obtenir de Dieu sa guérison par ses prières ; et qu'elle-même devait s'adresser à lui, parce que le Seigneur écoute favorablement ceux qui l'invoquent avec foi. « Car, ajouta-t-il, il aura égard à la vôtre, et ce sera à vous et non à moi qu'il accordera cette faveur. Si donc votre foi est sincère et pleine de confiance, laissez les remèdes humains et recevez celui-ci au nom du Seigneur. » En même temps il mit la main sur son œil, fit dessus le signe de la croix et sur-le-champ elle fut guérie.

Ainsi, dit Théodoret, ma mère retourna à la maison sans avoir besoin de recourir davantage à la médecine. Elle quitta aussi toutes ses parures, et ne porta depuis ce temps-là que des habits simples, comme cet excellent médecin des âmes le lui avait recommandé, quoiqu'elle n'eût pas vingt-quatre ans accomplis, et qu'elle n'eût point eu encore d'enfants, n'étant accouchée de moi que sept ans après et n'en ayant jamais eu d'autre.

Le Saint l'assista une autre fois dans une maladie bien plus

dangeureuse; ce que le même auteur raconte ainsi. « Après que ma mère eut accouché de moi, elle se trouva si mal, que les médecins perdirent toute espérance, et les domestiques tout éplorés attendaient à chaque instant qu'elle expirât. Le saint solitaire vint la voir et la trouva dévorée par la fièvre, les yeux fermés et sans connaissance. Il lui dit selon sa coutume : « Ma fille, Dieu vous donne sa paix. » A ces paroles, elle ouvrit les yeux, regarda fixément le Saint et lui demanda l'effet de sa bénédiction. Toutes les femmes qui étaient présentes poussèrent alors des cris par un sentiment mêlé de joie et de douceur, versant quantité de larmes ; et le Saint leur dit de prier Dieu avec lui, parce que plusieurs veuves du temps de saint Pierre pleurant la mort de Tabite, ce saint Apôtre avait offert leurs pleurs à Dieu et il l'avait ressuscitée. Elles se mirent donc en prière avec lui, et voilà que la malade se trouva aussitôt toute trempée d'une sueur si abondante, qu'elle éteignit l'ardeur de la fièvre et la délivra de son mal. »

Des marques si sensibles de sainteté dans cet excellent solitaire, inspirèrent à toute la famille de Théodoret une telle confiance en ses prières, qu'il fut depuis leur ressource ordinaire pour obtenir de Dieu ce qu'ils désiraient. Aussi en ressentirent-ils souvent les effets ; car Théodoret assure que le Saint ayant coupé en deux parties sa ceinture, qui était de gros lin et fort large, et lui en ayant donné une lorsqu'il était encore jeune, elle avait servi à le guérir, ainsi que son père et sa mère, dans différentes maladies : ce que plusieurs personnes ayant appris, elles venaient la leur emprunter pour leurs malades, et toujours avec succès. Sur quoi cet historien proteste qu'il n'y a aucune exagération dans ce qu'il en dit, et que c'est un témoignage qu'il rend à la vérité. Cependant il se plaint que cette ceinture fut perdue, parce qu'on la prêta à une personne qui ne la rendit point.

Le même auteur dit encore que sa mère, qui avait souvent éprouvé les grâces dont Dieu favorisait le Saint, ne manquait pas de l'envoyer une fois la semaine pour recevoir sa bénédiction, et

que le Saint le mettait quelquefois sur ses genoux, et lui donnait du pain et des raisins secs, ce qui fait voir qu'il était encore bien jeune. Il avait un disciple nommé Daniel qu'il avait délivré du démon par ses prières, et qui, depuis cette faveur, ne voulut plus le quitter, et se mit entièrement sous sa discipline. Théodoret, quoique jeune encore, comprit qu'ils parlaient ensemble de lui dans une rencontre, et que Daniel lui disait qu'il serait un jour aussi son disciple. Mais le Saint, qui connaissait l'extrême affection de ses parents, l'assura que cela ne serait point.

Daniel ne fut pas le seul que saint Pierre délivra du malin esprit. Un cuisinier se trouvant à Héliopolis avec son maître qui était malade, les servantes vinrent à parler des solitaires de la ville d'Antioche et du pouvoir qu'ils avaient sur les démons. Ces filles, un peu trop enjouées, voulurent, pour se réjouir, contrefaire les démoniaques et les furieuses, et le cuisinier se couvrit d'une peau de brebis, comme celle des solitaires, et fit semblant de les exorciser : mais le démon s'empara sur-le-champ de son corps et changea les ris en désolation. On le conduisit au Saint, devant qui le démon, ainsi qu'un voleur, dit Théodoret, ou un homicide qu'on met sur la sellette, parut pour répondre comme devant un juge qui devait le condamner, et il fut forcé contre sa coutume de dire la vérité; après quoi le Saint fit sa prière à Dieu et obligea le démon d'abandonner le corps de cet homme.

La nourrice du même historien lui amena aussi pour le même sujet un paysan fils de sa fille. Le Saint interrogea le malin esprit, et lui demanda qui lui avait donné cette puissance sur une créature qui était l'ouvrage de Dieu; mais le malin esprit refusa de répondre. Alors le Saint s'adressa à Dieu avec une fervente prière et parlant ensuite au démon : « Ce n'est pas Pierre, lui dit-il, mais le Dieu de Pierre qui te commande de parler; réponds donc, puisque tu ne saurais résister à sa puissance. » Le démon, forcé par la vertu d'en haut, se mit à crier : « Je demeure sur le mont Amane, d'où j'ai vu cet homme boire de l'eau de la fontaine qui

est sur le chemin, et je suis entré dans son corps. » — « Sors-en donc, répliqua le Saint, par le commandement que t'en fait celui qui a été attaché sur une croix pour la rédemption du monde. » A ces paroles le démon prit la fuite, et cet homme fut rendu sain à la nourrice de Théodoret.

Le même auteur parle dans la vie du Saint, d'un miracle que Dieu fit en faveur d'une fille, pour la délivrer des poursuites d'un jeune homme de mauvaise conduite. Celui-ci était un officier qui avait eu autrefois un grade dans les troupes et était en autorité. Les parents de la fille demeuraient dans une de ses terres, et ils étaient près de la marier. Il jeta des regards de concupiscence sur elle. La fille, aussi sage qu'il était libertin, renonça au monde, quitta sa maison et se retira dans un monastère de religieuses. Dès que l'officier l'eut appris, il se saisit de la mère, la fit suspendre avec des cordes et battre de verges jusqu'à ce qu'elle lui déclarât l'endroit où sa fille s'était refugiée. La violence des coups abattit le cœur de cette femme, et elle le lui apprit. Il courut aussitôt au monastère comme un furieux, enleva la fille de force, et l'enferma chez lui; mais Dieu, qui avait pris sa servante sous sa divine protection, ne l'abandonna pas à sa méchanceté; car quand il voulut entrer dans la chambre, où il la faisait garder avec tant de soin, il ne l'y trouva point, ayant été transportée par une main invisible dans le même monastère où elle avait laissé son cœur. L'évidence de ce miracle arrêta l'officier. Il comprit qu'il ne pourrait rien sur une personne que la puissance divine avait retirée de ses mains lorsqu'il croyait la tenir, et n'osa plus rien entreprendre contre elle.

Le Seigneur, qui voulait purifier cette bienheureuse fille par les souffrances pour accroître son mérite, lui envoya quelque temps après une maladie aiguë qui la conduisit insensiblement au tombeau: c'était un cancer au sein, qui la faisait souffrir étrangement. Elle avait beaucoup de confiance aux prières de saint Pierre le Galate, et ce n'était pas sans en ressentir les effets,

car dans les plus violents accès de ses douleurs, il lui suffisait de l'invoquer pour être soulagée. Le Saint ayant appris son état la voyait quelquefois pour la fortifier et la consoler. Elle se soutint constamment dans une humble patience jusqu'à la mort, et alors le Saint fit encore plus connaître son mérite par les grandes louanges qu'il donna à sa vertu.

Il arriva enfin lui-même à la fin de ses travaux, après avoir, dit Théodoret, éclaté de tant de rayons et fait briller dans Antioche l'éclat de sa vive lumière, pour recevoir la couronne que ses victoires lui avaient méritée. Nous avons dit qu'il embrassa dès l'âge de sept ans la vie religieuse, ce qui montre en lui une piété prématurée. Et ce temps joint à quatre-vingt-douze ans qu'il employa dans les exercices laborieux de son état, font une vie de quatre-vingt dix-neuf ans, toute consacrée à l'innocence et à la pénitence [1]. On met sa naissance vers l'an 330, et sa mort par conséquent vers l'an 429.

L'église latine en fait mémoire en même temps que les Grecs au 1er de février. Théodoret avoue qu'il n'a raconté que la moindre partie de la vie de ce Saint. Il la compare par la longueur de sa durée et le mérite qu'il y acquit, à une mer sans bornes dont il n'a fait que côtoyer les bords. Il dit qu'on ne saurait lui donner des louanges qui égalent tant d'actions mémorables qu'il a faites, dans son enfance, dans sa jeunesse, dans un âge parfait et dans le cours d'une extrême vieillesse ; et qu'on ne pourrait jamais bien faire connaître le prix de ces saintes semences qu'il a jetées dans les âmes et l'abondante moisson qu'il en recueillit.

Saint Pierre de Galatie eut pour compagnon de sa solitude, un autre Pierre, Égyptien de naissance, que Théodoret met entre

[1] Tillemont met le temps de sa naissance vers l'an 330, et dit qu'il est mort vers l'an 440. Ainsi il aurait vécu cent dix ans. Cependant, Théodoret lui donne quatre-vingt-dix-neuf ans de vie, ainsi que le rapporte Tillemont lui-même. Il faut donc, ou qu'il soit né en 339 pour être mort en 440, ou s'il est né en 330, qu'il soit mort en 429.

les lumières éclatantes du désert d'Antioche, avec Sévère, Eutychès, Cyrille, Moïse et Malch ; mais il n'en dit rien de particulier. On croit que c'est celui que les Grecs honorent le 27 de janvier, où ils marquent seulement qu'il se reposa en paix après avoir vécu fort longtemps. Il est différent d'un Pierre l'Égyptien, que Pallade, dans sa *Lausiaque*, appelle un homme admirable.

SAINT ZÉNON, ROMAIN, ET AUTRES SOLITAIRES D'ANTIOCHE [1].

Saint Zénon fut du nombre de ces bienheureux anachorètes qui étaient peu connus des hommes, et dont toute l'ambition était de se dérober à leurs yeux pour vivre cachés avec Jésus-Christ en Dieu. C'est ce qui a fait dire à Théodoret qui nous a donné ses actes, qu'il était peu connu, mais qu'il n'a pu être assez admiré. Il était de la province de Pont et voisin de la Cappadoce ; ce qui lui procura le bonheur de connaître le grand saint Basile, et de recevoir ses instructions, dont il profita merveilleusement.

Il y a apparence que la mort funeste de l'empereur Valens, auprès duquel il avait une charge de courrier, le détermina à quitter le monde, où il possédait de grands biens; car, à peine ce prince eut cessé de vivre, qu'il abandonna tout ce qu'il avait, et passa de la cour à un des sépulcres qui étaient en grand nombre sur la montagne d'Antioche, dans lequel il s'enferma pour ne vaquer qu'à la purification de son cœur.

Il pratiqua dans sa retraite une rigoureuse abstinence, ne mangeant qu'un pain en deux jours et ne buvant que de l'eau ; et il joignait à cette austérité un dénûment si entier, qu'il n'avait autre chose qu'un peu de foin pour se coucher, quelques

[1] Théodoret, Sozomène, Evagre, Baronius, les Bollandistes, Tillemont Bulteau.

pierres couvertes d'une natte de joncs pour s'asseoir, avec un habit de pièces et des souliers tout déchirés. Il empruntait un livre de quelque ami, et après l'avoir lu entièrement, il le rendait et en redemandait un autre.

Comme il vivait dans un si grand dépouillement, il n'avait pas besoin de prendre des précautions pour se garantir des voleurs ; car qu'auraient-ils trouvé à prendre dans sa cellule? Aussi n'y avait-il ni clef ni serrure, ni personne qui la gardât pour lui lorsqu'il sortait. Et ce qui rend sa pauvreté encore plus admirable, c'est que n'ayant pu, en quittant le monde, se défaire de ses biens, parce qu'il avait laissé des frères encore enfants avec qui il n'avait point fait de partage, il n'eût tenu qu'à lui d'en user ; mais il était si peu attaché, qu'il ne souffrait qu'à regret de n'en pouvoir pas faire la distribution aux pauvres, comme il l'aurait fait s'il n'avait été arrêté par cet obstacle, ne désirant rien tant que d'accomplir à la lettre le conseil de l'Évangile.

Il fut plusieurs années dans cette perplexité, et d'ailleurs ne pouvant se résoudre à retourner dans son pays pour faire ce partage, il n'osait en donner la commission à un autre, dans la crainte que ceux qui achèteraient sa portion ne fissent de la peine à ses frères, et qu'on n'en prît occasion de blâmer sa profession. Mais ayant enfin trouvé un ami fidèle qui lui donna l'argent de ses biens sans qu'il eût à craindre des suites fâcheuses pour ses frères, il en distribua une partie aux pauvres par lui-même selon les règles de la prudence chrétienne, et confia l'autre partie à Alexandre, évêque d'Antioche, dans une maladie dont il croyait mourir, en le priant de la distribuer selon la volonté de Dieu à qui il en devait rendre compte un jour.

S'il releva de cette maladie comme il y a apparence, ce ne fut pas pour longtemps; car on croit qu'il mourut un an après. Mais ce ne fut pas avant l'an 417, puisque, selon la remarque de Tillemont, il est difficile de croire qu'Alexandre ait passé l'an 416. Bulteau dit qu'il mourut vers l'an 420.

Théodoret, parlant de ses vertus et des grâces qu'il recevait de Dieu, dit que le dimanche il se rendait à l'église avec le peuple pour y entendre la lecture des Livres saints, qu'il écoutait avec grande attention; qu'ensuite il recevait les saints mystères et retournait ainsi à sa demeure ordinaire. Son humilité était telle, que le même auteur ayant désiré de le voir et s'étant rendu à la montagne, il dit qu'il le rencontra avec deux cruches d'eau qu'il portait, et comme il ne le connaissait pas encore, il lui demanda où demeurait l'*admirable Zénon.* L'humble Saint, qui se croyait bien éloigné de mériter ce titre, lui répondit qu'il ne connaissait point de solitaire qu'on nommât ainsi; mais cette réponse modeste lui fit juger que c'était lui-même. Il le suivit donc jusqu'à sa cellule, qu'il trouva dans le dénûment que nous avons déjà remarqué. Il s'entretint avec lui de plusieurs discours de piété, et lui demanda l'éclaircissement de plusieurs difficultés. Enfin, l'heure étant venue de se retirer, Théodoret le pria de lui donner sa bénédiction, comme pour lui servir de viatique dans son retour à la ville. Mais le Saint lui dit qu'il ne le pouvait point, parce qu'il n'était point clerc, et que c'était plutôt à lui à lui donner la sienne, puisqu'il était enrôlé dans la milice de Jésus-Christ. En effet, Théodoret était alors lecteur, quoique jeune encore, et en faisait la fonction dans l'église. Il insista en alléguant sa jeunesse pour prétexte, au lieu que lui était déjà fort âgé, puisqu'il avait passé quarante ans dans les travaux de la vie solitaire, et protesta que s'il ne lui accordait cette grâce, il le priverait par là de la consolation de le venir voir. Ainsi il se laissa fléchir à sa prière, quoiqu'avec beaucoup de peine, et ne se rendit qu'en lui faisant de grandes excuses, et l'assurant que ce n'était que par charité et par obéissance.

Nous venons de dire qu'il portait deux cruches d'eau quand Théodoret le rencontra pour la première fois. Il allait prendre cette eau bien loin, ce qui lui causait une grande fatigue; mais il la souffrait dans un esprit de douceur et de mortification. Quel-

qu'un considérant un jour combien cela lui était pénible, s'offrit de le soulager. Il résista d'abord et n'y consentit qu'après qu'il lui en eut fait de longues instances. Mais les lui ayant remises lorsqu'il fut arrivé à la porte de sa cellule, les cruches posées à terre se renversèrent et toute l'eau se répandit; ce qui fit comprendre au Saint que Dieu voulait qu'il fît par lui-même cette pratique de pénitence.

Le Seigneur, qui se plaît à élever les humbles à mesure qu'ils s'humilient davantage, lui donna une marque sensible de sa protection dans une rencontre que Théodoret n'a pas oubliée. Lorsque les Isauriens ravagèrent l'Orient en 404 et 405, ils surprirent dans la nuit le château qui était sur la montagne d'Antioche, et le matin ils coururent jusqu'au bas et massacrèrent quantité de solitaires. Ils n'épargnèrent pas non plus les femmes qui y vivaient en solitude; car il y en avait aussi comme nous le dirons ailleurs. Mais Dieu, qui avait marqué les jours des uns et des autres, et qui voulait prolonger ceux de son serviteur, ne permit pas que les barbares aperçussent la porte du tombeau où il était en prière, quoiqu'ils passassent devant, et il lui fit voir trois anges en forme humaine qu'il avait envoyés pour le garder.

Théodoret ne s'étend pas beaucoup sur le solitaire Romain; mais le peu qu'il en rapporte nous donne une grande idée de sa vertu. La ville de Roze en Cilicie fut sa patrie; mais il la quitta pour venir à Antioche faire sa demeure au pied de la montagne, dans une petite cellule qu'il emprunta et où il finit ses jours. Il n'y allumait jamais de feu, et n'avait pas même une lampe pour s'éclairer. Du pain, du sel et de l'eau étaient toute sa nourriture, et encore n'en prenait-il qu'autant qu'il lui en fallait pour ne pas mourir de faim. Il ajoutait à cette pénitence celle de se charger tout le corps de pesantes chaînes. Son habit était un cilice, et ses cheveux, qu'il négligeait entièrement, descendaient jusqu'aux pieds; de sorte qu'il était obligé de les attacher autour de son corps en forme de ceinture.

Un extérieur si effrayant pour les sens n'empêchait pas qu'on ne vînt à lui en foule; car l'austérité de sa pénitence était accompagnée de tant de douceur et d'humilité, et il régnait tant de grâces dans toutes ses actions, qu'on ne l'aimait pas moins qu'on ne respectait sa vertu éminente. C'est aussi ce qui rendit ses exhortations si puissantes; car, quoiqu'il les fît avec une grande simplicité, sa douceur et sa bonté les faisaient passer de l'oreille au cœur, où elles étaient reçues avec autant d'onction que d'avidité.

Il prenait ordinairement pour sujet de ses discours l'amitié fraternelle, la paix et la charité qui doit régner parmi les chrétiens et les lier saintement entre eux. Et comme il était tout pénétré lui-même de la nécessité de ces vertus et qu'il en donnait de si beaux exemples, ses paroles produisirent de merveilleux effets, et servirent à la sanctification de grand nombre de personnes. Théodoret dit, au sujet de sa douceur, qu'il était comme une sainte abeille qui, s'enrichissant de vertu par le suc qu'il tirait des fleurs des Écritures, ainsi que d'une divine prairie, en composait le miel de la véritable sagesse.

Il ne fut pas seulement utile aux autres par l'onction de ses paroles toutes célestes; il employa encore pour leur avantage la grâce des miracles dont Dieu l'avait favorisé, ce qui contribuait également à donner à ses exhortations une force qui les faisait plus respecter et les rendait plus efficaces : car il guérit plusieurs malades, et obtint souvent par ses prières des enfants à des personnes stériles. Mais ce qui était encore plus admirable, c'est sa profonde humilité. En effet, il avait de si bas sentiments de lui-même, qu'il ne se qualifiait pas autrement qu'un pauvre et un mendiant.

On peut donc dire qu'il paraissait aux yeux des autres comme un homme de prodiges, par la rigueur de sa pénitence, par la douceur de sa conversation, par la candeur de sa simplicité, et en même temps par la force de ses exhortations et par la puissance des prodiges qu'il avait reçue du Ciel, et qui lui a fait donner par les

Grecs le titre glorieux de Thaumaturge ; ce qui, joint à la profondeur de son humilité, ne le rendait pas moins grand aux yeux de Dieu, qu'il était estimé des hommes. Aussi, ce concert de vertus qui paraissait en lui était si frappant, qu'il suffisait à plusieurs de le voir pour leur faire aimer et embrasser la pratique de la piété.

Théodoret ne marque point l'âge qu'il avait quand il mourut : il dit seulement qu'il était fort vieux. Il vivait du temps de l'empereur Valens ; mais on ignore dans quelle année il est mort. Les Grecs l'honorent le 9 de février et le 27 de novembre. Bollandus en parle aussi au 9 de février.

L'historien Evagre parle d'un monastère qui était à deux stades de la ville d'Antioche et qu'on appelait le monastère d'Euprepé. Nous avons parlé ailleurs d'un abbé de ce nom, dont on rapporte quelques paroles mémorables ; mais il demeurait en Egypte, et il doit être différent de celui-ci, qu'on ne connaît que par le monastère qui porte son nom. On croit que ce fut dans ce monastère que Nestorius demeura quelque temps, avant qu'il fût élevé à l'état ecclésiastique dans Antioche.

Théodoret nous a conservé les noms de quelques autres solitaires du voisinage d'Antioche, qu'il dit y avoir éclaté par leurs vertus et leur piété extraordinaire comme de brillantes lumières. Tels furent Sévère, à qui il donne le titre de Grand, Pierre d'Egypte, Eutyque, Cyrille, Moïse, Malch et divers autres. « Mais, dit-il, je craindrais d'ennuyer les lecteurs par la longueur de mon discours, si j'entreprenais de détailler les actions mémorables de ces grands hommes ; outre qu'on peut juger par ceux dont j'ai écrit la vie, du mérite de ceux que je passe sous silence. »

Nous remarquerons, en passant, que Baronius a cru que le solitaire Malch, dont parle Théodoret, est le même que celui dont saint Jérôme a écrit la vie que nous donnerons ailleurs. Bollandus paraît être aussi de ce sentiment ; mais Rosweide juge qu'il sont deux personnages différents, et que celui dont nous parlons

Tome 4



Imp. Ch. Chardon aîné. Paris. | Ceroni direx.t

Saint Eusèbe.

ici, est un Malch que les Grecs honorent le 23 de novembre, sans en rien dire de particulier. Théodoret en parle aussi dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. 4. ch. 26. Voyez Tillemont à la Vie de saint Zénon.

Sozomène, parlant des solitaires qui vivaient dans la Syrie sous l'empereur Valens, nomme entre autres Bassus et Bassone. Nous ne savons rien du second ; mais Théodoret nous apprend de l'autre, dans la vie de saint Siméon Stylite, qu'il avait formé une communauté de plus de deux cents religieux à une lieue ou deux d'Antioche, non loin du bourg de Telanisse. Il ne leur permettait point de sortir du monastère, ni de recevoir de l'argent de personne; mais il voulait que, s'abandonnant au soin de la Providence, ils se contentassent de ce qu'elle leur envoyait. Une observance si étroite ne laissa pas que de se soutenir après sa mort, et Théodoret dit que ses disciples continuèrent à la garder, quoique leur nombre fût augmenté. Bassus, que cet historien qualifie de grand serviteur de Dieu, était prêtre, et préposé pour veiller sur les autres prêtres des villages. Ce fut en faisant sa visite qu'il eut occasion de connaître saint Siméon. Cosme, auteur de la vie de ce Saint, dit qu'il était fils d'un sénateur d'Edesse en Mésopotamie, qu'il éclatait par toutes sortes de vertus et par une entière mort à lui-même.

SAINT EUSÈBE, ABBÉ DE CORYPHE EN SYRIE, ET SES DISCIPLES.

Nous passons de la montagne voisine d'Antioche au mont Coryphe, situé entre cette ville et celle de Béroea [1] et qui fut sanctifiée par les vertus de plusieurs solitaires, mais particulière-

[1] Nommé Chelbon dans Ezéchiel, aujourd'hui *Haleb*.

ment par celle de saint Eusèbe et de ses disciples. Théodoret continuera à nous servir de guide dans la relation que nous en allons donner :

« A l'Orient d'Antioche, dit-il, et à l'Occident de Béroea, il y a une montagne fort haute qui domine sur les montagnes voisines, et dont le sommet a la figure d'une pomme de pin ; c'est ce qui lui a fait donner par les habitants de cette contrée le nom de Coryphe, qui signifie tête ou pointe fort élevée.

La superstition des idolâtres avait dédié sur la cîme de cette montagne un temple aux démons, qui était plus révéré qu'aucun autre dans le pays ; et sur la pente il y avait un bois d'un accès difficile, au-dessous duquel était le bourg de Télédan, fort grand et fort peuplé. On y voyait aussi du côté du midi une vaste plaine environnée de petites montagnes, le long desquelles il y avait quantité de grands et de petits bourgs. Tel était du temps de Théodoret l'état de cette contrée. Et ce fut dans ce lieu que Marcien, fidèle serviteur de Dieu, comme cet historien le qualifie, ayant goûté les saintes délices du divin amour, ne se contenta pas de jouir seul d'un si précieux trésor, mais il le communiqua à plusieurs autres ; et souhaita surtout qu'Eusèbe et son frère, dont il était oncle du côté de leur père, participassent au même bonheur.

Ces deux pieux neveux, dociles à ses salutaires avis, s'enfermèrent dans une petite cellule fort obscure, où ils n'eurent de communication avec personne autre qu'avec lui, se formant sous sa direction à la pratique de l'Évangile. Le frère d'Eusèbe, plus jeune que lui, consomma bientôt ses travaux par une fin digne de sa piété. Une maladie qui lui survint l'obligea de sortir de sa cellule ; mais comme il était déjà mûr pour le ciel, Dieu l'appela peu de jours après, et se réserva Eusèbe pour un plus long combat et une plus riche couronne.

Il demeura constamment renfermé dans son étroite cellule, jusqu'après la mort de son oncle, vivant séparé de toutes les créatures, gardant un silence profond, et remplissant son esprit

et son cœur des vérités des saintes Écritures, comme d'une nourriture céleste dont il engraissait son âme, et qui le disposait merveilleusement à édifier ceux que Dieu lui préparait pour disciples dans la suite.

Il y avait à vingt-cinq stades, ou cinq quarts de lieue de là, un monastère bâti sur une petite éminence au nord du mont Coryphe, qui était gouverné par un saint homme nommé Ammian, célèbre par ses vertus; mais qui excellait principalement par sa singulière modestie. Car, quoiqu'il eût la science nécessaire pour instruire les autres, qu'il conduisît sa communauté avec beaucoup de sagesse et fût très-capable d'en gouverner une plus grande, il présumait si peu de ses talents, qu'il résolut de prier le grand Eusèbe de venir occuper sa place. C'était un saint parfaitement humble, qui priait un saint non moins humble que lui. Aussi Eusèbe ne pouvait se rendre à ses désirs, parce qu'il ne se jugeait pas moins incapable que lui de gouverner les autres. Enfin, Ammian triompha de sa modestie par une dernière tentative qu'il fit, où il lui parla ainsi : « Je vous prie, serviteur de Dieu, de me dire à qui vous désirez de plaire par la vie si austère que vous menez? » — « Je n'ai d'autre vue, répondit Eusèbe, que de plaire à Dieu, l'auteur et le maître de toutes les vertus. » — « Puis donc, répliqua Ammian, que vous aimez Dieu sincèrement, je veux vous fournir un moyen de lui marquer votre amour avec plus d'ardeur, et de travailler à sa plus grande gloire. Vous ne sauriez ignorer que celui qui ne travaille que pour soi, ne mérite pas d'être loué autant que celui qui prend soin des autres, puisque Dieu veut que nous aimions le prochain comme nous-mêmes, et que le propre de la charité est de communiquer ses biens à plusieurs, ce que saint Paul appelle la plénitude de la loi.
Ainsi nous voyons dans l'Évangile que saint Pierre protestant à Rom. 13
Notre-Seigneur qu'il l'aimait plus que les autres, ce divin Maître
lui dit de paître ses brebis. Et reprenant dans la loi ancienne par Joan. 21
la bouche de son prophète, ceux qui n'accomplissaient pas ce

Ezech. 3. devoir, il leur dit : *O pasteurs ! faut-il que les pasteurs se paissent eux-mêmes, au lieu de paître leurs brebis ?* C'est pour la même raison qu'il commanda à Élie de converser avec les impies, quoiqu'il fît profession de la vie solitaire, et qu'il envoya saint Jean, le second Élie, sur les rives du Jourdain pour y baptiser et y prêcher. Puis donc que vous brûlez d'amour pour le Dieu qui vous a créé et vous a racheté, venez travailler à embraser les autres des flammes sacrées de son amour. »

Alors Eusèbe, pressé par la charité, ne résista plus à ses instances. Il sortit pour la gloire de Dieu de la prison volontaire où sa ferveur l'avait enfermé pour son amour ; et par ce même amour il suivit Ammian à son monastère, où cet humble supérieur lui remit le soin de ses disciples, et se soumit lui-même avec eux à sa discipline, ravi de joie d'apprendre sous sa direction la science des Saints. Sur quoi Théodoret fait cette remarque : « Je ne sais ce que je dois admirer davantage, ou de l'humilité de l'un ou de la docilité de l'autre. D'une part Ammian fuyait la supériorité par la crainte du péril qui s'y rencontre, et de l'autre le grand Eusèbe qui ne goûtait que sa retraite, la quitta et se laissa engager dans les filets de la charité pour se charger de la conduite de ce troupeau, lui qui avait tant d'éloignement de la conversation des hommes. »

Ce fut vers l'an 3[illegible], selon la chronologie de Tillemont, qu'il se chargea du gouvernement de cette communauté religieuse. Il le fit avec tant de lumières et de prudence, que sa réputation s'en répandit bien loin, et lui attira grand nombre de disciples ; en sorte que toute la montagne, au pied de laquelle il était, se trouva en peu d'années pleine de monastères qui furent peuplés de s[illegible]élèves, et auxquels il donna pour les conduire, de dignes religieux formés de sa main. Théodoret paraît aussi faire entendre que son institution se répandit encore plus loin ; car il dit que la vie solitaire et si parfaite qu'il commença de mener dans sa petite cellule, s'étant depuis répandue dans l'occident et dans le midi,

on voyait les rejetons de cette céleste plante briller comme autant d'étoiles autour de la lune, dont les uns chantent en grec les louanges de leur Créateur, et les autres se servent pour le bénir de la langue de leur pays. Cela ne paraîtra pas extraordinaire si l'on considère le nombre de disciples qu'il forma par lui-même et les autres que ceux-ci formèrent à leur tour après sa mort sur les instructions et les bons exemples qu'il leur avait donnés pendant sa vie.

Il ne se contentait pas de leur prescrire par ses discours ce qu'ils devaient faire, il le leur montrait par ses actions. Mais outre que la conduite qu'il gardait suffisait assez pour les instruire de leur devoir, on voyait sur son visage un air de gravité qui imprimait la crainte à ceux qui auraient voulu lui résister, et un seul de ses regards était capable d'animer les plus lâches. Aussi, dit son historien, n'avait-il pas besoin de beaucoup de paroles pour les exhorter à s'avancer dans la voie de la vertu.

Il leur recommandait principalement l'exercice de la présence de Dieu, non-seulement dans le temps de l'office qu'ils célébraient tous ensemble, mais encore lorsque dans les autres temps ils s'en allaient chacun en particulier à l'ombre d'un arbre ou d'un rocher pour s'y recueillir, et adorer Dieu debout ou prosternés par terre pour obtenir sa miséricorde.

Il les obligeait de manger de deux jours l'un, comme nous avons vu dans le chapitre précédent que saint Zénon le pratiquait ; ce qui peut faire juger que cet usage était fort commun dans ces quartiers. Pour lui, son abstinence était plus grande, car il ne prenait de nourriture qu'au bout de trois ou quatre jours, se traitant lui-même en toute rigueur et usant de plus de condescendance pour les autres. Cette rigueur parut surtout dans une rencontre que Théodoret a voulu rapporter, pour nous apprendre combien il veillait sur lui-même, et avec quelle sévérité il se punissait pour peu qu'il y manquât. Un jour qu'il était assis sur un rocher avec Ammian, celui-ci lui lisait l'Évangile, et rencontra

un passage qu'il ne comprenait pas bien, dont il lui demanda l'explication. Eusèbe s'était un peu distrait dans ce moment à regarder des paysans qui labouraient dans la plaine, et lui dit de le relire.

Ammian lui reprocha sa distraction avec modestie, en lui disant : « Il me paraît, mon Père, que le plaisir que vous avez eu à considérer ces laboureurs vous a empêché d'être attentif à la lecture. » Mais Eusèbe s'en reprit lui-même bien plus sévèrement ; car il se condamna à ne plus voir cette campagne, à se priver même de la satisfaction de regarder le ciel et les astres, et à ne plus sortir d'un petit sentier qui allait de sa cellule à l'oratoire.

Mais pour se rendre comme nécessaire cette pénitence qu'il s'imposa volontairement, il se garrotta le corps avec des chaînes de fer, en telle sorte, que demeurant courbé il ne pouvait plus regarder que la terre, ce qui dura plus de quarante ans qu'il vécut encore. Il était déjà mort quand Théodoret écrivait la Vie des Pères. Il n'avait point eu le bonheur de le voir ; mais il avait connu ses disciples dont nous parlerons ensuite, et il avait appris ceci d'Acace, évêque de Bérœa, assez près de Talédan, qui le connaissait beaucoup, ainsi que d'autres personnes très-dignes de foi.

Acace, dit-il, lui ayant demandé quel avantage il pensait retirer de demeurer ainsi courbé sans pouvoir regarder le ciel ni cette campagne, il lui répondit agréablement que, pour empêcher que le démon lui fît la guerre dans des choses de conséquence, comme de lui faire perdre la tempérance, ou la justice, ou de le porter à l'orgueil, à la colère et aux autres passions, il tâchait de lui donner le change et de l'amuser dans ces petites choses, où il ne gagnerait guère, quand même il remporterait quelque avantage sur lui.

Théodoret ne nous dit plus rien de sa vie, et ne marque ni le temps, ni aucune circonstance de sa mort. Mais elle dut être bien précieuse devant Dieu, ayant vécu si saintement. Il est difficile

de croire, dit Tillemont, qu'il ait vécu beaucoup au delà de 402. Bulteau dit qu'il mourut vers la fin du quatrième siècle. L'Église grecque l'honore le 23 janvier.

Nous avons vu que la réputation des vertus de saint Eusèbe attira auprès de lui grand nombre de moines, qui remplirent non-seulement le mont Coryphe, mais encore les environs, de ferventes communautés religieuses. Quelques-uns même quittèrent celles qu'ils gouvernaient pour venir se ranger sous sa conduite, et on ne peut trop admirer les grands biens que cet excellent supérieur fit par ses instructions, qu'il soutenait merveilleusement par ses exemples.

On remarque entre ses disciples, Jacques de Perse, Agrippa, Marosas, David, Abba, Eusébonas et Abibion. Les deux premiers avaient été disciples de saint Julien Sabas, et avaient gouverné son monastère. Théodoret fait un grand éloge en peu de mots de Jacques de Perse dans la vie de ce Saint, et nous donne une haute idée de sa vertu en ces termes : « Le saint vieillard Julien choisissait toujours pour l'aider dans sa charge, quelqu'un de ses disciples les plus éminents en vertu : et celui qu'il prenait plus ordinairement pour cela était un Persan nommé Jacques, homme d'une taille grande et avantageuse ; mais dont les qualités de l'âme surpassaient de beaucoup celles du corps; car il continua, après la mort du Saint, d'éclater par toutes sortes de vertus, et devint célèbre non-seulement dans les monastères de Mésopotamie, mais aussi dans ceux de Syrie, où il finit ses jours. »

Après que saint Julien Sabas eut quitté la terre, Jacques de Perse gouverna encore un peu de temps son monastère, comme il paraît par ce que Théodoret dit, qu'il continua d'y briller par l'éclat de ses vertus; mais préférant par un véritable esprit d'humilité les avantages de l'obéissance, il quitta son monastère avec Agrippa, et vint se retirer à Coryphe sous le sage gouvernement de saint Eusèbe. On peut juger de l'excellente conduite qu'il y garda, par le choix que ce Saint fit de lui pour lui succéder dans

sa supériorité. On ne put pourtant le déterminer à se charger de ce fardeau, que sa modestie lui faisait paraître au-dessus de ses forces, et il se retira dans un autre monastère, où il mourut enfin âgé de cent quatre ans. On eut donc recours à Agrippa, qui s'acquitta très-bien de cet emploi durant plusieurs années ; et on ne saurait s'en étonner, puisque Théodoret dit de lui qu'il était orné de toutes les vertus, et qu'il excellait surtout par une admirable pureté de cœur, qui le rendait plus capable de contempler dans l'oraison les perfections de Dieu ; ce qui embrasait son cœur d'un si ardent amour pour lui, que son visage paraissait presque toujours arrosé de ses larmes.

Après sa mort, que Tillemont croit être arrivée vers l'an 420, David, formé dans l'école de saint Eusèbe, lui succéda. Théodoret dit qu'il eut le bonheur de le connaître et qu'il était un homme très-saint. Il loue particulièrement sa douceur et la tranquillité de son âme, qu'il posséda constamment pendant quarante-cinq ans qu'il demeura dans le monastère, sans que rien fût capable de la troubler; et ce qu'on doit remarquer, c'est que son monastère étant composé de cent cinquante religieux, dont plusieurs étant novices et d'autres dans un âge fort avancé, il n'était guère possible que quelqu'un ne lui donnât de temps en temps quelque sujet de mécontentement par les fautes qu'il commettait.

Théodoret nous donne une preuve de sa douceur, dont il fut témoin, qui montre combien il possédait son âme par sa patience. Il était allé passer huit jours dans son monastère avec quelques autres solitaires, qui s'entretenaient avec lui sur des sujets de piété : tandis que David en discourait avec une pénétration qui approfondissait les secrets les plus cachés de la perfection évangélique, Olympe, Romain de nation, qui était honoré du sacerdoce et tenait la seconde place de la maison, vint tout à coup lui reprocher en leur présence son excessive douceur, qui n'était pas, leur disait-il, une vertu, mais une bêtise, et qui portait un très-grand préjudice à tous les frères. Olympe était vénérable par sa

vertu et par son âge; mais son zèle dans cette rencontre fut outré et hors de propos. Il me semble que Dieu le permit ainsi pour faire paraître avec plus d'éclat, et en présence de plusieurs, la modération de l'abbé David. Aussi, Théodoret ne manque pas de la faire remarquer. « Ce grand serviteur de Dieu, dit-il, demeura aussi insensible à des reproches si offensants, que si son cœur avait été de diamant. Il ne parut aucun signe d'émotion sur son visage. Il ne perdit point la suite de son discours, mais il se contenta de répondre à ce bon vieillard avec une extrême douceur : Je vous prie, mon frère, de faire comme vous jugerez à propos; car, pour moi, vous voyez que je suis obligé de tenir compagnie à ces personnes qui nous sont venues visiter ; après quoi il reprit l'entretien comme auparavant. » David mourut, selon Tillemont, avant l'an 440. Nous remarquerons en passant que ce prêtre Romain, qui tenait la seconde place après lui dans le monastère, est appelé Publie dans l'édition latine de Rosweide. Mais nous avons suivi d'Andilly, Bulteau et Tillemont, qui ne le nomment pas autrement qu'Olympe.

Théodoret, parlant de la communauté que David gouvernait, après avoir dit qu'elle était composée de cent cinquante religieux, ajoute que les uns étaient à la fleur de leur jeunesse, et d'autres âgés de plus de quatre-vingt-dix ans, et que ceux-ci ne pouvaient pourtant pas se résoudre à quitter leur vie pénible et laborieuse nonobstant leur grand âge, supportant courageusement les mêmes travaux que les plus jeunes, passant les jours et les nuits à louer Dieu, ne manquant à rien du saint Office, et se contentant après cela de prendre de deux jours l'un la nourriture ordinaire de cette maison, qui était très-peu de chose.

Marosas pratiqua la vie monastique dans un désert de la seconde Syrie, dont la ville d'Apamée était métropole. Il y gouvernait plusieurs religieux ; mais de maître il voulut devenir disciple, et se retira pour cela avec le vénérable Abba dans le monastère de saint Eusèbe. On croit que c'est le Marosas origi-

naire des Nesquiles, que Sozomène met entre les plus illustres solitaires qui fleurissaient en Syrie du temps de l'empereur Valens, que Dieu conserva longtemps sur la terre pour l'édification des peuples.

Théodoret dit de Marosas qu'il était un excellent maître dans la vie religieuse ; mais que craignant de conduire les autres, quoiqu'il en fût si capable, après s'être rendu célèbre dans le combat spirituel, il vint finir sa vie au monastère de Coryphe, où en peu de temps il termina sa course pour aller recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux.

Il avait amené avec lui dans ce monastère un disciple nommé Abba, Ismaëlite de naissance, mais très-digne du titre d'enfant d'Abraham par son éminente vertu.

Il paraît qu'il avait succédé à David dans le gouvernement du monastère, quand Théodoret en parlait vers l'an 440, et il avait déjà passé trente-huit ans dans cette maison. Il fut un prodige de pénitence. Il marchait nu-pieds, il ne se couchait point, il mangeait fort peu et des choses peu nourrissantes ; et, ce qu'on aurait de la peine à croire, si Théodoret, témoin oculaire, ne le certifiait, il ne buvait point, quoiqu'il n'usât d'aucun aliment qui fût humide. L'hiver il se tenait à l'ombre et l'été aux ardeurs violentes du soleil. Il portait sur ses reins une pesante chaîne de fer, et pourtant il ne s'asseyait que fort rarement. Il passait la plus grande partie du jour et de la nuit en oraison, qu'il faisait ou debout ou à genoux ; et quoiqu'il ajoutât à ces austérités le fardeau de la supériorité, il supportait cette pénitence avec tant de gaieté d'esprit, que son exemple animait tous ceux qu'il avait sous sa conduite à s'avancer dans la vertu.

Eusébone et Abibion eurent aussi saint Eusèbe pour maître. Après s'être suffisamment formés sous sa discipline, ils établirent un nouveau monastère peu éloigné du sien, qu'ils gouvernèrent avec une parfaite union. Ils avaient une conformité de mœurs si parfaite, qu'on eût dit qu'ils étaient animés par une seule âme.



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris. Ceroni direx.t

Saint-Siméon l'ancien.

Leurs disciples, comme ceux de saint Eusèbe, ne faisaient qu'un repas en deux jours. Plusieurs à leur imitation avaient embrassé le même genre de vie. Après que ces deux excellents supérieurs eurent glorieusement achevé leur course, Héliodore prit la conduite des frères qui étaient au nombre de quatre-vingts quand Théodoret l'allait voir. Il n'avait que cinq ans quand il entra dans ce monastère, ce qui montre qu'on y recevait des enfants pour les conserver dans l'innocence, et les former à la vertu avant même que leur raison fût développée, comme on l'a vu dans l'histoire des religieux de Tabenne et de ceux du désert de Scété. Il vécut encore soixante-quatorze ans sans sortir du monastère, de sorte qu'il n'avait aucune connaissance des choses du siècle, et ne connaissait pas même les animaux les plus communs. Aussi avait-il une simplicité et une pureté de cœur que Théodoret, qui le visitait souvent, ne pouvait se lasser d'admirer. Saint Siméon Stylite fut quelque temps du nombre de ses disciples.

Héliodore était mort lorsque Théodoret écrivait les *Vies des Pères* en 440 : de sorte que son monastère doit avoir été fondé au plus tard vers 375. D'après d'autres calculs, il aurait été fondé vers 360.

SAINT SIMÉON L'ANCIEN, ABBÉ D'AMAN,

ET LES BIENHEUREUX PALLADE ET ABRAHAM, SOLITAIRES DE SYRIE.

Saint Siméon, abbé d'Aman, ne se retira pas d'abord sur la montagne de ce nom qui est assez près d'Antioche ; mais il vécut dans une caverne fort éloignée de cette ville, dans le pays des Ismaëlites. Il y passa un très-long temps, dit Théodoret, qui a écrit l'abrégé de sa vie, séparé entièrement du commerce des

hommes, ne mangeant que des herbes et nourrissant son âme par une oraison presque continuelle. Dieu récompensa même dès cette vie les travaux de sa pénitence par tant de grâces, que les bêtes les plus timides l'approchaient et que les plus cruelles déposaient devant lui toute leur férocité, et lui obéissaient comme des animaux domestiques. Ce pouvoir qu'il avait sur elles ne fut pas seulement connu des fidèles, les ennemis même de la foi en furent témoins et le publièrent.

Des Juifs qui allaient au delà de notre province, ajoute cet auteur (c'était apparemment hors des limites de l'empire, ce qui fait juger que la caverne du Saint était près de ces limites), ces Juifs donc furent surpris dans leur route d'une pluie si extraordinaire, mêlée de vents et de tourbillons, que ne pouvant voir à se conduire, ils s'égarèrent du chemin et s'engagèrent dans le désert, sans rencontrer ni bourg, ni caverne où ils pussent se mettre à couvert de l'orage, ni personne qui leur indiquât l'endroit où ils étaient. Enfin, après avoir longtemps marché en luttant contre le mauvais temps, ils se trouvèrent près de la caverne du Saint, qui fut pour eux comme serait un port pour un vaisseau qui a essuyé une violente tempête.

Là ils virent cet homme de Dieu dépourvu de toutes les commodités de la vie, vêtu de quelques méchantes peaux de chèvres qui lui couvraient une partie des épaules, et négligeant entièrement le soin de son corps. Mais s'il leur parut si austère pour lui-même, ils éprouvèrent, par la manière honnête avec laquelle il les reçut, que la charité des saints n'est pas aussi farouche que leur pénitence est rude. Saint Siméon les accueillit avec politesse et leur demanda le sujet de leur venue. Ils lui racontèrent comment ils avaient été surpris par un grand orage et s'étaient égarés sans savoir quelle route ils devaient tenir ; que leur intention était de se rendre à un bourg qu'ils lui nommèrent, et ils le prièrent de leur en montrer le chemin.

« Attendez un moment, leur dit-il, je vous donnerai des guides

qui vous y conduiront. » Peu de temps après, tandis qu'ils étaient assis, ils virent venir deux lions, qui, bien loin de donner aucun signe de férocité, s'approchèrent du Saint, le caressèrent et se tinrent devant lui comme pour attendre quelque ordre de sa part. Alors il leur fit signe de la main de conduire ces étrangers jusqu'au chemin qui menait au bourg où ils voulaient aller ; ce qu'ils firent sur-le-champ. Théodoret proteste que ce miracle était si sûr, qu'il n'y avait pas moyen de le contester.

Le récit qu'en firent ces Juifs passa de bouche en bouche et fit connaître sa vertu. Les Ismaëlites accoururent en foule à sa caverne, ce qui lui donna occasion de faire plusieurs autres miracles. Mais soit qu'il craignît la vanité qu'inspirent les applaudissements des hommes, soit que son goût pour la solitude ne pût s'accorder avec ces fréquentes visites, il abandonna sa caverne, et vint se cacher au mont Aman. Les habitants de cette montagne étaient engagés dans les superstitions de l'idolâtrie ; mais quoique saint Siméon n'y fût venu que pour se cacher, son zèle pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes ne put demeurer oisif, et il employa le don que Dieu lui avait accordé de faire des miracles, pour y planter la foi chrétienne. Les païens, frappés de ses prodiges, qu'il soutenait aussi par la sainteté de sa vie, ouvrirent les yeux, reconnurent leurs erreurs et les abjurèrent. Théodoret assure que la piété qu'il répandit dans ce pays était très-florissante lorsqu'il écrivait son histoire.

Il ajoute que le nombre des merveilles qu'il opéra ne pouvait être exprimé, et il se contente d'en détailler une qui montre que ce Saint possédait en même temps l'esprit des prophètes, et le pouvoir que les apôtres avaient reçu de faire des miracles. « Comme on entassait, dit-il, des gerbes durant la moisson, un homme avide du bien d'autrui, déroba des gerbes à son voisin pour augmenter le nombre des siennes. Dieu l'en punit sur-le-champ ; car la foudre tomba sur l'amas qu'il en avait fait et y mit le feu. Ce misérable effrayé courut au Saint, qui ne demeurait pas loin du

bourg, et lui raconta son malheur; mais il lui cacha son larcin. L'homme de Dieu lui dit de prendre garde de lui cacher la vérité; et à ces paroles le voleur comprenant que Dieu lui avait fait connaître son crime, lui en fit l'aveu, et le Saint l'assura que dès qu'il aurait restitué les gerbes qu'il avait prises, le feu qui avait pris aux siennes s'éteindrait, comme il arriva en effet; car cet homme courut aussitôt réparer son larcin, et alors la flamme cessa sans qu'on y jetât une goutte d'eau pour l'éteindre. »

Les habitants du bourg, étonnés de ce miracle, le firent connaître à Antioche. Chacun s'empressa de venir au saint homme, les uns pour obtenir la délivrance d'un possédé, d'autres la guérison de plusieurs maladies différentes; et la vertu de Dieu qui était en lui, faisait que personne ne se retirait sans avoir obtenu ce qu'il avait demandé.

Ce fut pour lui un nouveau motif de changer de demeure, comme il avait fait auparavant. Il se détermina donc d'aller au mont Sinaï, dans l'espérance d'y goûter le repos de la solitude. Plusieurs de ceux qui avaient imité son genre de vie voulurent l'y suivre, et il y consentit. Comme ils furent arrivés au désert de Sodome, ils aperçurent, en jetant les yeux vers un fossé, deux mains élevées en haut, et la crainte que ce ne fût quelque prestige du démon les obligea de recourir à la prière; mais continuant de voir la même chose, ils s'approchèrent davantage et ils ne les virent plus.

Ils voulurent mieux s'assurer de la vérité, et virent un enfoncement dans la terre semblable à la tanière d'un renard, mais assez spacieuse pour servir de demeure à un homme. En effet, ils y trouvèrent un anachorète, qui priait les mains élevées vers le ciel lorsqu'ils les aperçurent; mais qui, entendant le bruit de leurs pas en marchant, s'était aussitôt caché.

Saint Siméon ne douta point que ce ne fût quelque serviteur de Dieu dont la Providence voulait lui faire connaître le mérite, et se penchant dans la fosse pour le découvrir, il le conjura, s'il

était véritablement un homme, de se montrer à eux par charité; car, lui dit-il, nous sommes des religieux amis du repos et de la solitude, et nous allons adorer Dieu sur la montagne où il donna la loi à son serviteur Moïse. Comme il eut parlé ainsi, celui qui était caché se présenta devant eux, ayant le regard assez sauvage, le visage plein de rides, les cheveux épars, et son corps desséché par la pénitence, était couvert d'un vieux habit fait avec des feuilles de palmier.

Il les salua avec civilité, et pour satisfaire leur pieuse curiosité, il leur dit qu'étant entré dans ce désert avec un ami dans le dessein d'aller comme eux au mont Sinaï, ils s'étaient promis réciproquement de ne jamais se séparer, même par la mort; que son compagnon étant tombé malade, et Dieu l'ayant retiré de cette vie, il l'avait enseveli dans cet endroit, et que pour lui tenir sa promesse, il avait creusé cette fosse auprès de la sienne, et s'y était comme enseveli tout vivant, et qu'il y continuait ses exercices de solitaire comme il avait fait avant qu'il vînt dans ce lieu.

Il ajouta qu'il se nourrissait de dattes; et en effet, quelques moments après on vit venir un lion, portant une branche de palmier chargée de dattes, qu'il vint déposer devant ce serviteur de Dieu. Les compagnons de saint Siméon en eurent peur; mais l'anachorète les rassura en faisant signe au lion de se retirer; à quoi l'animal obéit. Il leur donna ces dattes, et après avoir fait la prière et chanté des psaumes avec eux, il les congédia.

Saint Siméon poursuivit sa route avec ses compagnons, pénétrés de contentement et d'admiration de cette découverte. Ils arrivèrent heureusement au mont Sinaï, où Moïse avait eu le bonheur de parler à Dieu, comme il est dit dans l'Écriture, il mit les genoux en terre et demeura huit jours entiers sans bouger, dans une continuelle oraison. On dit qu'il entendit après cela une voix céleste, qui lui dit de se lever et de manger ce qui lui était présenté. Il trouva devant lui trois pommes dont il se nourrit avec

action de grâces, et qui renouvelèrent ses forces abattues par cette longue oraison.

Comme il n'était point venu au mont Sinaï pour y faire sa demeure, il retourna à Aman et y bâtit deux monastères, l'un sur la croupe et l'autre au pied de cette montagne. Ces deux maisons, dit Théodoret, furent deux académies pour ceux qui voulaient s'instruire dans la science divine des vertus. Il s'y assembla un grand nombre de généreux athlètes de Jésus-Christ, pleins d'ardeur et de courage. Le B. Siméon leur servit de maître, et leur apprit à découvrir les artifices de l'ennemi ; à se confier sans crainte à la protection du Seigneur, pour la gloire duquel ils combattaient contre les puissances des ténèbres ; et à se conserver dans l'union, la douceur et la charité avec leurs compagnons.

La réputation de saint Siméon s'étendit loin. La solidité de ses instructions, ses prodiges, mais surtout la sainteté de sa vie le rendirent célèbre ; et Dieu l'ayant retiré de ce monde pour couronner ses travaux d'une gloire immortelle, il laissa après lui dans l'esprit des hommes, dit Théodoret, un souvenir de bénédiction qui y demeura profondément imprimé.

Ma bienheureuse mère, ajoute le même historien, a souvent eu, lorsqu'il vivait, le bonheur de recevoir sa bénédiction ; et m'a raconté la plupart des choses que j'en ai dites. Cela fait voir que cet écrivain n'en parle point en témoin oculaire comme de quelques autres solitaires qu'il avait connus ; mais la piété de sa mère ne nous laisse point douter de la vérité de ce qu'elle lui en racontait. Saint Siméon peut être mort vers l'an 390, selon la supputation de Tillemont. La raison qu'il en donne est que Théodoret, qui témoigne de ne l'avoir point vu, naquit vers l'an 393. Les Grecs honorent sa mémoire le 26 de janvier. On peut voir Bollandus au même jour. Valois croit que c'est le même que Sozomène dit avoir été célèbre sous Constance dans les déserts de Mésopotamie, comprenant dans ces déserts celui d'Antioche, qu'on regardait comme en faisant partie.

Théodoret met à la fin de la vie de saint Siméon les bienheureux Pallade et Abraham. Le premier était intime ami du Saint, et ils se visitaient de temps en temps pour s'animer et s'encourager réciproquement dans le zèle de la gloire de Dieu et dans son saint amour. Pallade avait sa cellule proche d'un grand bourg nommé Imme ou Immaï dans le diocèse d'Antioche : c'est là qu'il s'exerçait avec une sainte ardeur et une généreuse patience aux travaux de la vie solitaire, dans les jeûnes et les veilles et dans une oraison continuelle.

Dieu fit en sa faveur un miracle éclatant pour détruire la calomnie d'un méchant homme, qui en avait assassiné un autre et voulait faire tomber l'homicide sur lui. La foire ayant attiré dans ce bourg quantité de marchands qui s'y rendaient ordinairement dans ce temps-là de plusieurs endroits, un d'entre eux, après avoir retiré une somme considérable de la vente de ses marchandises, se disposa pour partir la même nuit au premier chant du coq. Il fut observé par un voleur qui le suivit de près, et étant arrivé à un endroit où il crut pouvoir faire son coup sans être aperçu de personne, il se jeta sur lui, le tua et enleva tout son argent. Pour mieux cacher son crime, il en ajouta un autre qui ne fut pas moins détestable ; car il porta le cadavre devant la porte de la cellule de Pallade, afin qu'on fît tomber ce meurtre sur lui.

Pallade était en vénération dans ce lieu ; mais le bruit de cette noire action s'étant aussitôt répandu dans la foire, on courut au lieu où était le corps et on voulut qu'il en fût coupable ; ce qui apparemment venait plutôt des marchands étrangers que de ceux du bourg qui devaient mieux le connaître. Le meurtrier eut même l'audace de se rendre présent pour paraître encore moins suspect. On fit grand bruit, on brisa la porte de la cellule de Pallade, on cria à l'assassin contre lui, on voulut qu'il fût puni comme homicide.

Le bienheureux solitaire ne se troubla point au milieu de ce

tumulte ; mais plein de confiance en Dieu, il le pria, en élevant ses yeux et son cœur vers lui, qu'il daignât dissiper la calomnie et manifester la vérité. Ensuite il prit le mort par la main droite et dit : « Déclarez ici tout haut qui vous a tué, et faites connaître l'innocence de celui qu'on accuse. » Le mort leva la tête, ouvrit les yeux, jeta ses regards de tous côtés sur les assistants, et montra du doigt celui qui avait fait le meurtre. Alors il se leva un grand cri de tout le peuple, qui ne fut pas moins indigné de l'imposture du criminel, que touché du miracle que Dieu avait fait en faveur de l'innocent Pallade. Le meurtrier fut aussitôt fouillé et dépouillé : on trouva sur lui l'argent qu'il avait volé, et son épée teinte du sang du mort ; et l'estime qu'on avait eue jusqu'alors pour Pallade, comme d'un solitaire d'une vertu extraordinaire, augmenta dans le cœur du peuple par cette marque éclatante de la protection de Dieu sur lui. Théodoret dit que de son temps la mémoire de ce miracle était aussi présente dans l'esprit des gens du pays, que si la chose s'était passée tout récemment.

Abraham, imitateur du genre de vie de saint Siméon et du bienheureux Pallade, ne fut pas moins célèbre qu'eux par ses vertus et ses prodiges. Théodoret n'en dit rien de plus : mais cela est plus que suffisant pour nous donner une grande idée de son mérite. Dieu le confirma après sa mort par de fréquents miracles qui se firent sur son tombeau.

SAINT SIMÉON, PREMIER STYLITE [1].

Tillemont, dont les esprits-forts acceptent l'autorité comme critique, remarque, en donnant les Actes de saint Siméon Stylite,

[1] Cosme, Théodoret, Antoine, Théodore le Lecteur, Evagre, Baronius, les Bollandistes, Tillemont, Baillet.

Imp. Ch. Chardon aîné, Paris.

Ceroni dirext.

St Siméon, 1er Stylite.

que son histoire est aussi assurée qu'elle est extraordinaire; et nous avons la consolation d'opposer à ceux qui refuseront d'y ajouter foi, des preuves si certaines de ce que nous dirons, qu'il faut ou qu'on rejette tous les témoignages des meilleurs écrivains en fait d'histoire, ou qu'on ne nous conteste point la vérité de celle-ci. Plus elle paraît incroyable, plus il semble que Dieu ait voulu qu'elle nous fût certifiée par tous les caractères qui peuvent la rendre authentique. D'une part, elle a été écrite par son disciple, qui a vécu auprès de lui et l'a servi jusqu'à la fin, et dont l'ouvrage est venu jusqu'à nous. D'autre part, Théodoret, un des plus savants évêques de l'Orient, a aussi écrit tout ce qu'il a vu, et sa relation s'est également conservée. Nous pouvons ajouter enfin le témoignage des Vies de saint Eutyme, de saint Théodose, saint Auxence, saint Daniel Stylite; celui de Théodoret le Lecteur, d'Évagre et de beaucoup d'autres historiens qui les ont suivis. Mais disons plutôt que nous avons pour garants un nombre infini de personnes de tous les pays, de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les caractères, que Théodoret prend à témoin de ce qu'il en a écrit, et qui l'ont vu comme lui; ce qu'il n'aurait jamais osé avancer, s'il avait supposé des faits au préjudice de la vérité, parce que tous ceux qu'il citait pour témoins auraient pu le convaincre d'imposture. Théodoret n'a pas eu besoin de justifier ces faits pour le temps auquel il écrivait; ils étaient connus de trop de monde. Il l'a fait dans la crainte qu'ils ne parussent si extraordinaires dans la suite, qu'on ne le soupçonnât d'exagération. Mais il s'est consolé, en pensant qu'il y aura toujours des personnes assez instruites de la grandeur de Dieu, et de ce que peut la grâce du Saint-Esprit, pour ne pas révoquer en doute son histoire.

« Tous ceux, dit-il, qui sont sous la domination de l'empire romain, connaissent l'illustre Siméon, qu'on peut appeler avec juste raison, le grand miracle de l'univers. Les Perses, les Mèdes, les Éthiopiens ont vu ses travaux, et le bruit s'en est répandu

jusqu'aux Scythes et aux Nomades; mais quoique j'aie autant de témoins de ses combats, qu'il y a, pour ainsi dire, d'hommes sur la terre, je crains de les écrire, de peur que paraissant incroyables, ceux qui viendront après nous ne les regardent comme une fable; car les hommes ont coutume de mesurer tout selon le cours ordinaire du monde, et de tenir pour faux tout ce qui paraît au delà des bornes de la nature. Mais ceux qui sont instruits de la grandeur de Dieu et des merveilles de sa grâce, ne refuseront pas d'y ajouter foi; et comme il se trouve partout des personnes qui ont le bonheur d'être de ce nombre, c'est dans la confiance que j'ai que cette histoire trouvera créance dans leur esprit, que j'ai entrepris de l'écrire. »

Ce qui confirme encore la vérité de cette histoire, c'est la réputation de saint Siméon, aussi extraordinaire que sa vie même. Plusieurs solitaires se sont rendus célèbres par leurs vertus et par leurs miracles; mais on peut dire que saint Siméon l'a été plus qu'eux, parce que sa vie a été toute miraculeuse. Ce concours de témoignages de tant de peuples n'a pu être fondé que sur un genre de vie qui a frappé tous les yeux et qui a étonné tout le monde, parce que tout le monde y a vu une pénitence supérieure aux forces de la nature. Il ne s'agit point ici d'une action passagère, ni d'un miracle publié sur le rapport de quelques témoins sans titre, et dont on peut douter sans passer pour incrédule. Une action passagère, quelque singulière qu'elle paraisse, peut nous être suspecte, parce qu'on n'a pas le loisir de la bien examiner; et un prodige attesté par quelques personnes sans autorité ne saurait être incontestable, parce qu'on craint, avec justice, qu'il n'y ait du déguisement ou une trop grande crédulité de la part des témoins.

Mais il en est tout autrement de saint Siméon; les témoins de sa vie ont été presque sans nombre et de toutes les qualités. Cette vie, qu'on peut appeler un prodige continuel, a duré trente-sept ans sous les yeux de tout le monde. Voilà pourquoi Théodoret

l'a appelé le miracle de l'univers, que d'autres l'ont appelé un citoyen du ciel revêtu d'une chair mortelle ; un homme qui imitait dans un corps mortel la vie des anges, placé entre le ciel et la terre, conversant avec Dieu et le glorifiant comme les esprits bienheureux ; la lumière de l'orient, la colonne et l'appui de la vérité, plus élevé au-dessus des hommes par l'éminence de sa vertu, que par la hauteur de sa colonne, et qui, du haut de cette colonne, éclairera toute la terre par l'éclat de ses vertus.

Que si l'on demande pourquoi Dieu a voulu conduire ce Saint par une voie si singulière, et qui jusqu'alors n'avait point eu d'exemple, nous pouvons répondre avec le cardinal Baronius, qu'il l'avait ainsi élevé au milieu de la Syrie comme sur un trône éminent, pour le rendre le docteur de l'univers et le défenseur de la foi catholique, au milieu des difficultés et des ténèbres dont tant d'hérésies travaillaient à l'obscurcir, voulant sauver par son moyen particulièrement les simples et les ignorants, qui du moins étaient capables de connaître que la vraie foi était celle que cet ange de la terre leur apprenait, et qu'il confirmait par tant de miracles ; ne se pouvant pas faire que la doctrine qu'il leur enseignait fût fausse, puisque Dieu souscrivait en quelque sorte à ses paroles d'une manière si authentique.

Nous avons cru devoir faire ce préambule avant d'en venir à l'histoire du Saint, afin d'en justifier la vérité dans l'esprit de ceux qui combattent le merveilleux des Saints sur de faux préjugés, au lieu d'en juger sur les règles d'une critique également exacte et discrète : règles que nous avons tâché de suivre ici avec les auteurs modernes, qui les ont si sagement employées pour discerner les histoires suspectes d'exagération de celles qui méritent une juste créance, fondée en bonnes preuves. Et c'est ce qui a fait dire à Baillet, qu'on ne soupçonnera pas sans doute d'être trop crédule, que ce Saint est du nombre des objets extraordinaires que Dieu fait paraître dans le monde, plutôt comme des monuments de sa puissance et de sa grâce, que comme des

modèles d'une conduite humaine, et que c'est à quoi doivent prendre garde ceux qui jugent de tout suivant le cours ordinaire des choses du monde, et qui s'accoutument à tenir pour faux tout ce qui passe leur raison, ou qui va au delà de la nature.

Mais quoique les témoignages que nous venons de rapporter paraissent plus que suffisants pour certifier l'histoire de saint Siméon, il semble que dans un temps où les prétendus esprits-forts affectent davantage de s'inscrire en faux contre tout ce qu'on dit de merveilleux des saints, Dieu ait voulu, pour mieux confondre leur incrédulité, qu'on trouvât une vie du Saint écrite au long par le prêtre Cosme, auteur contemporain, témoin oculaire et son ami particulier, qui sert à confirmer plus fortement ce que les autres historiens en ont écrit. C'est au docte Assémani que nous en sommes redevables. Il a tiré cette histoire d'un manuscrit du Vatican écrit en langue syriaque, et il l'a traduite en latin à la suite des *Actes des martyrs*, avec des prolégomènes et des notes pleines d'érudition et d'une exacte critique.

Comme la vie de saint Siméon, écrite par Théodoret et par Antoine, est entre les mains de tout le monde dans le *Recúeil des Pères de la solitude*, donné en français par d'Andilly, et que d'ailleurs l'histoire du prêtre Cosme n'a été connue ni de Bollandus, ni de Tillemont, ni de Baillet, ni des autres qui ont parlé des solitaires, et que c'est pour la première fois qu'elle a paru par les soins d'Assémani, nous suivrons surtout ce récit. Nous y ajouterons pourtant ce qu'en ont dit Antoine et Théodoret, selon qu'il sera nécessaire, pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à la gloire du Saint et à l'édification des fidèles.

Chapitre I.

Le Saint et bien-aimé de Dieu Siméon naquit à Sisan, bourg situé dans le pays des Nachiphales en Arabie, vers l'an 388 selon Tillemont, ou plutôt 387 selon le temps auquel Assémani met sa

mort. Ses parents, qui étaient chrétiens, le firent baptiser au berceau. Ils eurent plusieurs enfants, dont deux seulement leur survécurent, savoir : un garçon nommé Sémien, qui fut depuis religieux, et notre Saint un peu moins âgé que lui.

Il était fort jeune lorsque son père l'employa à garder ses troupeaux ; et quoiqu'il vécût dans les bois et sur les montagnes, éloigné des églises où l'on instruisait le peuple, il donnait pourtant dès lors des marques de sagesse et de piété. Il ramassait avec soin une gomme odoriférante qu'il trouvait dans ces déserts, et la faisait brûler en l'honneur de Dieu sur un bûcher qu'il dressait pour cela, ainsi que sur un autel, désirant de lui marquer par ce parfum d'une odeur suave, les hommages de son cœur. Il ajoutait à ce doux épanchement de sa piété, la pratique de la mortification et de la charité, se privant volontiers d'une partie de sa nourriture pour en faire part à ceux qu'il voyait souffrir de la faim.

Ses parents étant morts, il fut obligé de se rendre à sa maison pour y régler leur héritage, qu'il devait partager avec son frère. Et voyant que le peuple se rendait en foule à l'église les dimanches, il ne manqua pas de s'y trouver pour y remplir ses devoirs de chrétien. Il entendit alors pour la première fois la lecture des saintes Écritures qu'on faisait aux fidèles, et demanda à ses compagnons ce qu'on lisait : ils lui répondirent que c'étaient les Livres saints qui contiennent les oracles que Dieu avait dictés aux écrivains sacrés. Cela lui fit une vive impression, et il entra dans de grands sentiments de respect et d'admiration ; ce qui fit que le dimanche suivant il se rendit encore plus attentif pour ne rien perdre de ces paroles divines, et pour en comprendre le sens, afin de mettre en pratique les ordonnances du Seigneur.

Le désir qu'il conçut de lui rendre un culte religieux, fit qu'il chercha avec plus d'empressement de la gomme odoriférante pour la faire brûler à sa gloire ; il en achetait aussi des autres bergers, et imitant ce qu'on faisait dans l'église, il disait, à mesure que la

fumée s'élevait en haut : « Que cette odeur suave monte jusqu'à Dieu qui habite dans le ciel. »

Peu de jours après, le Seigneur, qui voulait se servir de lui pour les grandes choses que nous rapporterons, commença à l'honorer de ses divines communications. Tandis qu'il dormait il sentit que quelqu'un le frappait doucement et l'appelait par son nom. Il s'éveilla aussitôt, et en ouvrant les yeux il vit devant lui un personnage d'une beauté céleste, revêtu d'une robe éclatante de lumière, et qui tenait un sceptre d'or à la main. Il en fut ébloui, et dans la frayeur dont il fut saisi, il se jeta la face contre terre. L'esprit bienheureux lui tendit la main et le rassura, en lui disant : « Ne craignez point, mais suivez-moi et rendez-vous attentif à ce que je vais vous dire : Le Seigneur veut se servir de vous pour la gloire de son nom, pour le soutien de son Église, pour retirer beaucoup de monde de l'erreur et du péché ; et si vous vous acquittez dignement du ministère qui vous sera confié, les princes, les magistrats et les peuples viendront de toute part pour écouter vos salutaires instructions. Mais sachez aussi que vous devez beaucoup souffrir, qu'il faut que vous prépariez votre cœur à une grande patience et à une charité parfaite et générale pour tous les hommes de quelque état et condition qu'ils puissent être, et surtout que vous chassiez loin de vous tout esprit d'orgueil et de vanité, et qu'il n'y ait personne dans le monde à qui vous ne vous croyiez inférieur, par une véritable conviction de votre bassesse et de votre néant. »

On voit par cette leçon de l'ange, que Dieu appelant Siméon à une vie qui devait le mettre en spectacle aux yeux de l'univers, voulut qu'il en établît le fondement sur une sincère et profonde humilité, afin qu'il ne s'appropriât jamais les dons merveilleux qu'il voulait mettre en lui ; ce qui nous apprend que la vertu la plus parfaite doit toujours être fondée sur l'humilité, et qu'on ne saurait élever bien haut l'édifice de sa perfection, si l'on n'en a creusé les fondements bien profondément par la connaissance de soi-même.

C'est peut-être de cette vision que Théodoret a voulu parler, quand il dit qu'un ange lui apparut et lui dit de creuser le fondement d'une maison, qu'il lui ordonna jusqu'à quatre fois de suite de creuser davantage ; après quoi il n'avait qu'à bâtir là-dessus, comme s'il n'avait plus rien à craindre pour la solidité de l'édifice : ou si ce n'est pas la même vision, il ne serait pas étonnant qu'il eût appris la même leçon d'humilité dans une autre apparition d'un esprit céleste.

Après ceci, le même ange le transporta en esprit sur le sommet de la montagne, où il lui dit de dresser un autel avec quatre grandes pierres bien taillées qu'il lui montra ; ce qu'ayant fait, il ajouta que c'était là l'autel du Dieu vivant, en l'honneur duquel il faisait brûler la gomme odoriférante, et dont il avait entendu les divins oracles dans l'église ; voulant sans doute lui montrer sous ce symbole, qu'il devait faire de son cœur comme un autel sacré, sur lequel il devait offrir à Dieu, par le feu de la charité, le parfum de ses adorations et d'une oraison continuelle.

Le même ange le fit descendre aussi de cette montagne, et le conduisit à une église dédiée aux saints martyrs, et qui était voisine de la maison d'un nommé Timothée, qui fut depuis du nombre de ses disciples. A mesure qu'il approchait de cette église, il vit venir une multitude sans nombre de gens de tout pays, de tout état et de tout sexe, vêtus de robes célestes, et dont la modestie exprimait l'excellente piété. Siméon demanda à son conducteur qui étaient ces personnes ; et il lui fut répondu que c'étaient ceux qu'il devait convertir à Dieu par la force de ses exemples et de ses exhortations.

Il trouva encore hors de la porte de l'église une grande quantité d'oiseaux semblables à des paons, mais dont les plumes étaient toutes étincelantes de feu, et qui, en le voyant paraître, déployèrent leurs ailes et firent des cris épouvantables : ce qui montrait combien les conversions qu'il devait faire causeraient de désespoir aux esprits de l'enfer. Enfin, l'ange lui ordonna d'en-

trer dans l'église, où il le fit avancer jusqu'au pied de l'autel pour prier avec lui : et durant son oraison, il vit sortir du fond du sanctuaire un personnage vénérable et dont l'éclat effaçait celui du soleil, qui s'étant avancé vers lui, l'honora par trois fois avec un air de douceur du saint baiser de paix, et lui mit dans la bouche quelque chose d'un goût si délicieux, que le Saint avouait qu'on ne pouvait le concevoir et encore moins l'exprimer. Après quoi il lui dit : « Vous êtes destiné pour nourrir spirituellement le troupeau du Seigneur. Ne vous laissez jamais affaiblir, mais animez-vous d'un grand courage pour bien remplir votre destination. »

Telle fut, dit l'historien Cosme, la première vision dont Dieu favorisa son serviteur Siméon, lorsqu'il était encore occupé à la garde de ses troupeaux, et elle remplit son âme d'une si grande onction de piété, que se trouvant divinement rassasié des douceurs de cette grâce, il fut vingt-un jours sans manger ni boire. Au bout de ce temps, il alla à un village peu éloigné pour y acheter du poisson. La fille d'un pêcheur, à qui son père en avait porté une grande quantité qu'il avait pris dans l'étang voisin, refusa de lui en vendre, disant, contre la vérité, qu'elle n'en avait point, et ajoutant impunément le serment au mensonge. Mais Dieu lui fit sentir bientôt la peine de son péché ; car le démon entra dans son corps, et on la vit paraître tout à coup au milieu de la place, les cheveux épars, les habits déchirés, poussant des cris effroyables, et implorant le secours de Siméon qui s'y était rendu pour acheter le poisson dont il avait besoin. Le Saint lui dit que c'était parce qu'elle avait pris le nom de Dieu pour soutenir un mensonge, qu'elle était livrée au malin esprit, et la délivra par ses prières.

Ce miracle, opéré avec tant d'éclat par un jeune berger dans un endroit si fréquenté, étonna tout le monde, et lui attira le respect non-seulement des gens du pays, mais encore des Romains qui s'y trouvaient alors à cause de la garnison impériale. L'historien du Saint nomme entre ceux-ci, Silvain Barspciate,

qui voulut lier une étroite amitié avec lui, et qui depuis le venait visiter souvent lorsqu'il fut monté sur sa colonne, racontant à tous ceux qui s'y trouvaient ce prodige qu'il avait fait étant encore jeune.

Siméon s'appliqua dès lors plus qu'il n'avait jamais fait à la prière et au jeûne. Il se rendait de grand matin à l'église, et y passait souvent toute la journée et même les nuits entières, demeurant toujours à genoux, ou prosterné la face contre terre. Les jeunes gens de son âge qui le connaissaient, ne pouvaient comprendre comment il passait toute la nuit dans le Lieu saint sans être vaincu du sommeil; ils l'épiaient de temps en temps pour s'en mieux assurer; mais ils ne le trouvèrent jamais endormi. Cosme assure avoir appris d'eux cette circonstance de sa jeunesse.

Il s'exerçait dans ces œuvres de piété, quand son frère lui fit dire de revenir à la maison pour finir le partage qu'ils avaient commencé de faire entre eux de la succession de leurs parents. Mais Siméon lui fit répondre qu'il en disposât lui-même comme il le trouverait bon, ce que son frère, qui l'aimait tendrement, refusa de faire, de sorte qu'il fut obligé de se rendre auprès de lui. Sa tante paternelle était morte depuis peu de temps, et l'avait laissé son héritier universel; ses biens étaient considérables. Siméon n'en voulut pourtant pas profiter: il donna les terres à son frère, et distribua le reste aux pauvres et aux monastères qu'il connut en avoir besoin, à l'exception d'une partie des troupeaux dont il disposa, comme nous le dirons bientôt, en faveur du premier monastère dans lequel il entra, et de la récolte des grains qu'il fit transporter dans ses greniers pour l'employer à d'autres œuvres de charité.

Dieu fit alors un grand miracle pour seconder sa charité; car, comme après qu'il eut fait sa moisson, il abandonna son champ aux pauvres et aux étrangers pour y glaner en toute liberté, il ne voulut pas même empêcher qu'ils prissent du blé de l'aire, ce qu'ils firent à leur gré. Cependant on trouva après cela, qu'il en

resta beaucoup plus qu'on ne pouvait espérer, et qu'il s'était prodigieusement multiplié. Il en fut de même du pain, du vin et de tout ce qu'il avait préparé pour la nourriture des moissonneurs; car non-seulement ceux-ci, mais encore les pauvres qui étaient venus glaner en grand nombre, en profitèrent et en eurent plus qu'il ne leur en fallait, quoique le Saint qui le leur distribuait, les pressât d'en prendre autant qu'ils en pouvaient désirer.

Il y avait auprès de Télédan un monastère gouverné par Héliodore, et que l'historien Cosme appelle le monastère de saint Eusébone, qui en avait été le fondateur, et auquel Héliodore avait succédé après Abibion. Siméon avait dans cette maison un cousin germain, religieux d'une vertu rare, et qui, pendant trente-cinq ans qu'il y vécut, garda la retraite avec tant de rigueur, qu'il ne parut jamais à la porte par laquelle il était entré en se faisant moine. Le Saint avait déterminé depuis quelque temps de l'imiter, et après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, il se rendit au monastère, amenant après lui des chameaux et d'autres bêtes de charge, qu'il présenta au supérieur pour le service de sa communauté, et pour les autres qu'il jugerait en avoir besoin.

Héliodore le reçut avec beaucoup de tendresse, et trois jours après il le présenta à l'évêque de Gabales pour recevoir de ses mains la tonsure monastique. Ce prélat, personnage d'une insigne piété, et qui avait embrassé avant son élévation la vie monastique, pour laquelle il avait conservé le même amour et la même estime, ainsi que pour tous ceux qui en faisaient profession, interrogea le jeune Siméon sur le dessein qu'il avait d'être religieux, et reconnut dans ses réponses tant de solidité, et un si beau caractère d'esprit, qu'il en fut étonné. D'ailleurs, quoiqu'il parût d'une taille peu avantageuse, car il était petit, ce léger défaut, si c'en était un, disparaissait auprès des grandes qualités de son âme. Il avait aussi les cheveux blonds et le visage fort beau. C'est la remarque de Cosme, qui, pour achever de faire son portrait, dit qu'à ces grâces extérieures, il joignait un air

gracieux et plein de dignité, beaucoup d'activité dans ce qu'il devait faire, et une santé robuste et capable de soutenir les plus grands travaux.

L'évêque de Gabales, admirant en lui tant de bonnes qualités, eut une satisfaction merveilleuse de le revêtir de ses mains de l'habit religieux. Semsen, frère du Saint, était présent à la cérémonie ; car il avait accompagné son frère, sans avoir pourtant le dessein d'être religieux ; mais l'évêque lui dit : « Faites attention, mon fils, au choix excellent que fait votre frère, quoique plus jeune que vous, et pensez qu'il est préférable à tout ce qu'on peut trouver dans le monde. » Cette parole décida sur-le-champ Semsen. Il pria le prélat de vouloir bien lui accorder la même grâce qu'à son frère ; et après qu'ils eurent l'un et l'autre reçu la tonsure monastique, l'évêque, en les renvoyant au monastère, dit au supérieur et aux assistants, en parlant du jeune Siméon : « Je ne doute point que ce jeune homme ne soit un vase d'élection dans lequel le Seigneur répandra ses plus riches dons, et que son nom ne soit un jour célèbre par toute la terre ; car je sais ce que j'ai vu auprès de lui. » En effet, il avait vu un ange à son côté dans le temps de la cérémonie.

Semsen étant rentré dans le monastère avec Siméon, y demeura cinq mois ; il fut alors obligé d'en sortir pour disposer en faveur des pauvres et des monastères, des biens qu'il avait dans le monde, après quoi il s'y renferma tout à fait, et y mena une vie très-régulière ; laissant après sa mort, qui arriva avant celle de son frère, une grande réputation de sainteté. Quant à Siméon, son cœur fut embrasé d'un amour de Dieu si ardent, que la pénitence qu'on pratiquait dans le monastère, quoique très-rigoureuse, ne suffisant pas pour contenter sa ferveur, il creusa une fosse dans le jardin, dans laquelle il se mit jusqu'au milieu du corps et y demeura tout l'été, exposé aux plus vives ardeurs du soleil, souffrant avec une patience héroïque cette chaleur brûlante. Il semblait qu'il y avait de l'excès dans ce genre de morti-

fication. Et, en effet, c'en eût été un pour tout autre; mais Dieu, qui le guidait par son esprit pour en faire un prodige de pénitence, justifia sa conduite extraordinaire par plusieurs miracles.

Il demeura deux ans dans cette fosse, et le démon, pour l'obliger d'en sortir, tenta plusieurs religieux de murmure contre lui, leur faisant entendre que par la singularité de sa pénitence, il faisait brèche à la discipline régulière du monastère, et en troublait la sainte harmonie. Ils donnèrent dans le piége et vinrent tous ensemble presser le supérieur de mettre Siméon hors du monastère, s'il ne voulait pas se conformer à la vie commune. Le supérieur connaissait l'éminente piété du Saint, et le puissant attrait que Dieu lui donnait pour la vertu à un degré héroïque. D'ailleurs, il comprenait que les intentions de ces religieux n'étaient pas exemptes d'aversion et de jalousie. Mais voyant qu'il ne pouvait pas les adoucir, il crut devoir user de condescendance, et dit à Siméon de quitter la compagnie des Frères, s'il n'était pas déterminé de suivre la règle commune: il ajouta pourtant en présence des autres, et comme pour leur montrer qu'il ne mettait point Siméon hors du monastère comme coupable de désobéissance, qu'il ne prétendait point le dissuader du genre de vie extraordinaire qu'il avait entrepris, et qu'au contraire il louait sa ferveur et son amour pour la pénitence.

Siméon sortit du monastère et se retira dans une forêt voisine. Tandis qu'il y continuait ses austérités, car il ne mangeait que le dimanche, et en si petite quantité, que ce qu'il prenait n'allait pas à la grosseur d'un œuf de poule, et il passait même quelquefois quinze jours et même trois semaines sans rien prendre; tandis donc qu'il continuait à vivre dans cette austérité, quelques uns de ces religieux vinrent dans la forêt, et un d'entre eux l'ayant aperçu voulut le joindre pour lui reprocher sa singularité, et l'exhorter à ne rien faire de plus que ses confrères; mais il se sentit tout à coup frappé et terrassé par une force céleste, et fut pendant cinq heures renversé à terre sans connaissance et sans

aucun sentiment. Les autres religieux qui s'étaient arrêtés par hasard sous un arbre, accoururent à son secours et le portèrent au Saint, et alors il donna quelque signe de vie et vomit beaucoup de sang corrompu et du pus. Trois jours après le Saint leur dit de jeter de l'eau sur lui: ce qu'ils firent; et alors le malade revint entièrement à lui, but beaucoup d'eau, vomit encore du sang corrompu, et après deux jours sa santé fut entièrement rétablie.

La guérison miraculeuse de ce frère ne pouvait qu'éclater, et le Saint craignit qu'à cette occasion on ne vînt interrompre sa retraite; de sorte que pour se dérober aux yeux des hommes, crut qu'il ne pouvait mieux faire que de se cacher dans une espèce de caverne qui était dans l'enceinte du monastère, où personne ne pouvait présumer qu'il serait revenu. Cette cachette était couverte du bois qu'on ramassait pour le service de la maison. Et, en effet, il n'y fut d'abord aperçu de personne; mais trente jours après le religieux qui était en semaine pour le service de la communauté, y étant venu prendre du bois, le découvrit dans cet enfoncement, et en avertit le supérieur, qui y courut aussitôt avec plusieurs de ses religieux. Le souvenir du miracle dont nous avons parlé les empêcha pour lors de témoigner leur mauvaise disposition contre lui, et ils se joignirent à leur supérieur pour l'exhorter à rentrer dans la communauté, et à assister avec eux au saint sacrifice qu'on allait célébrer; ce qu'il fit. Cependant l'ennemi des âmes qui ne cessait de lui tendre des piéges pour le détourner de sa pénitence, les poussait de temps en temps par ses suggestions à l'accuser auprès du supérieur comme un religieux singulier, afin de l'obliger à vivre comme les autres, ou de le chasser pour toujours du monastère. Mais ce supérieur, plus éclairé qu'eux sur la solidité de sa vertu, qui se manifestait par sa patience invincible et par la pureté de ses mœurs, leur résista toujours, protestant qu'il ne devait point s'opposer à l'attrait de Siméon qui le portait à ces grandes choses.

En effet, son ardeur pour la pénitence allait toujours en

augmentant, et l'on eût dit qu'il aurait voulu avoir plusieurs corps pour les immoler tous à Dieu par les plus grandes austérités, tant il brûlait du désir d'être la victime de son amour. Non content de jeûner beaucoup plus austèrement que les autres, il passait les nuits entières debout; et pour s'empêcher de dormir longtemps de suite, il avait fait une machine ronde sur laquelle il ne pouvait trop s'appuyer sans qu'il se renversât et s'éveillât nécessairement. Cosme ajoute qu'il avait appris qu'il se ceignit aussi le corps d'une corde où il y avait des nœuds d'espace en espace qui s'enfoncèrent dans la chair. Théodoret détaille plus au long ce genre de mortification, qu'il assure avoir appris de la bouche même d'Héliodore, supérieur du monastère. Voici ce qu'il en dit :

Etant un jour allé au puits pour puiser de l'eau, il prit la corde, qui était de palmier et si rude qu'on pouvait à peine la manier, et s'en ceignit le corps sur la chair nue, en la serrant autant qu'il put. Il la garda jusqu'à ce que lui ayant fait des plaies profondes, les vers s'y mirent, et le sang qui en coulait joint à la mauvaise odeur qui sortait de son corps, trahit son secret auprès des frères, qui en avertirent le supérieur. Celui-ci voulut d'abord visiter la couche sur laquelle il prenait quelquefois un peu de repos, et il fut bien étonné d'y voir des petits vers et d'y sentir une odeur qu'on avait peine à supporter. Il s'écria dans son étonnement : « Voilà un nouveau Job ! » mais voulant être mieux instruit, il fit appeler le Saint, et lui demanda d'où venaient ces vers et la mauvaise odeur de son lit. Siméon baissa la tête et ne répondit que par des larmes.

Le supérieur feignit d'être en colère, et ordonna qu'on le dépouillât; mais son habit était si fort collé sur les chairs pourries, qu'on ne put le faire que peu à peu en le détrempant avec de l'huile et de l'eau chaude. Alors on vit cette corde si enfoncée dans la chair, qu'elle ne paraissait presque point, et on aperçut aussi qu'il sortait de ses plaies une quantité prodigieuse de vers. Les religieux furent dans un étonnement dont ils ne

pouvaient presque revenir. Ils ne savaient comment s'y prendre pour ôter cette corde, et Siméon les conjurait avec larmes de le laisser mourir dans sa pénitence; mais le supérieur fit appeler un médecin, et enfin on lui ôta ce terrible instrument de mortification, dont sa ferveur l'avait chargé; ce qu'on ne put faire sans lui causer des douleurs si vives qu'on craignait qu'il n'en mourût. Dieu le réservait à d'autres combats, et les frères le pansèrent avec tant de soin, qu'il fut guéri au bout de cinquante jours.

Cosme rapporte après ceci un miracle qu'il fit; car il mania un fer embrasé, et nettoya avec les mains un four qui était encore brûlant sans pourtant en être endommagé. Il ajouta à ce trait miraculeux un acte de charité en faveur d'un religieux que le supérieur voulait mettre hors du monastère à son sujet pour l'insulte qu'il lui avait faite, et qui lui avait donné occasion de faire ce miracle. Il demanda grâce pour lui, et ce ne fut qu'à sa prière qu'il ne fut point congédié.

Cependant le démon ne cessait de l'obséder pour l'obliger à abandonner ses exercices extraordinaires de pénitence, et il tenta de faire à force ouverte ce qu'il n'avait pu gagner en indisposant les religieux contre lui. Un jour que le Saint était en oraison, il lui apparut couvert d'un brouillard noir et horrible, par lequel il frappa ses yeux si vivement qu'il en perdit la vue. Le supérieur en fut extrêmement affligé, et voulut appeler le médecin pour tâcher de le guérir; mais Siméon le conjura de lui permettre de se retirer dans un sépulcre pour y passer quelques jours en prière, espérant que Dieu lui rendrait la vue.

Il y demeura quarante jours, après lesquels une lumière céleste éclaira le lieu, et il vit aussi clair qu'auparavant. Il rentra donc dans le monastère, et y reprit ses exercices ordinaires de la prière et du travail, remplissant tous les religieux d'étonnement de voir en lui des choses si extraordinaires. Il n'y resta pourtant pas longtemps, sentant toujours dans son cœur un attrait qui le poussait à se sacrifier davantage à la pénitence.

Ainsi il se retira secrètement dans une grotte peu éloignée du monastère du côté de l'orient, comme pour s'y ensevelir tout vivant et ne plus vaquer qu'à la contemplation et à la mortification. C'était une caverne profonde, où le jour ne pénétrait jamais, et dans laquelle on ne pouvait entrer sans se sentir saisi d'une horreur secrète, ce qui faisait que personne n'y osait aller ; car, outre les ténèbres qui y régnaient, on entendait quelquefois des bruits souterrains, comme si la terre allait s'ouvrir sous les pieds, et elle était aussi le repaire des serpents et d'autres bêtes venimeuses. Mais l'intrépide Siméon y entra comme si c'eût été un lieu de délices, et y passa encore quarante jours en jeûnes et en prières.

Le démon voulut durant ce temps-là le troubler par ses prestiges. Il fit paraître devant lui des tigres, des loups, et quantité de serpents et de bêtes sauvages, qui, par leurs hurlements, leurs cris et leurs sifflements auraient causé à tout autre qu'à lui une frayeur épouvantable. Siméon ne fit que s'en moquer, et vaqua à son oraison comme s'il avait été dans l'oratoire du monastère. Il se munit contre ces fantômes du signe de la croix qu'il fit sur son front et sur sa poitrine, et en même temps tous ces esprits de ténèbres s'évanouirent, et la caverne fut éclairée par une lumière céleste, du milieu de laquelle il entendit ces paroles : « Voilà, Siméon, que tes frères te contrarient et que l'enfer t'a déclaré la guerre : ne te décourage point et ne crains rien, Dieu ne t'abandonnera pas, et un jour viendra que tes frères te seront soumis et que tu fouleras le démon sous les pieds. »

Cependant son supérieur Héliodore ne l'ayant plus vu dans le monastère, en fut très en peine et envoya des religieux pour le chercher aux environs ; ce qu'ils firent inutilement, car ils n'eussent jamais pensé qu'il fût caché dans cette caverne, où personne n'osait entrer : mais leur abbé en jugea autrement, et leur dit d'allumer des torches et de l'y aller chercher, qu'assurément il espérait qu'ils l'y trouveraient. Ils s'y rendirent et le [illegible]nèrent

au monastère, où l'ayant conduit à l'église, il participa aux sacrés mystères.

Quoique l'historien Cosme assure qu'ils l'avaient cherché avec beaucoup d'empressement, à peine eut-il passé quelques jours parmi eux, que les murmurateurs recommencèrent à faire éclater leur aversion. Ils vinrent trouver l'abbé et lui demandèrent s'il aimait mieux ou qu'ils quittassent le monastère, ou garder Siméon. Le cœur de ce supérieur fut déchiré de douleur dans ce moment; d'une part il aimait tendrement Siméon qu'il eût bien voulu retenir, et de l'autre il voyait qu'il allait perdre presque tous ses religieux, dont le nombre était alors de six vingts. Il leur fit donc entendre de ne pas se presser, et d'attendre encore quelque temps, après quoi ils décideraient eux-mêmes ce qu'ils devaient faire.

Cela traîna encore un an; mais le supérieur voyant sans pouvoir en douter que Dieu appelait Siméon à cette pénitence extraordinaire qui déconcertait ses religieux et leur était une occasion de tentation et de murmure, il l'appela en particulier et lui parla ainsi: « Vous ne doutez pas, mon fils, de la tendresse que j'ai pour vous, et qu'il me coûtera extrêmement d'être privé de votre présence. Mais vous voyez vous-même que les frères, attachés scrupuleusement aux règles du monastère, ne peuvent souffrir qu'on y ajoute et qu'on fasse rien d'extraordinaire, comme je ne souffrirais pas non plus qu'on s'en relachât dans un seul point. Je pense donc que vous ferez très-sagement pour votre tranquillité de vous retirer dans l'endroit où Dieu vous fera connaître qu'il veut que vous le serviez selon l'attrait qu'il vous a donné. Je sais que vous l'aimez de tout votre cœur et que vous lui avez dévoué toutes vos affections. Il est présent partout, et je ne doute point aussi qu'il n'accomplisse partout les desseins qu'il a sur vous, lui qui est si bon et si miséricordieux, et qui vous destine même à gouverner un jour vos frères. Je vous recommande cette maison dans laquelle vous avez été élevé. Souvenez-

vous dans son temps d'en prendre soin et de l'augmenter ; car je suis persuadé que Dieu vous en confiera la conduite, et que même avant que je meure, j'aurai la consolation d'apprendre qu'il a fait en vous de très-grandes choses. » L'événement prouva que c'était ici une véritable prédiction, puisque le nom de Siméon devint si célèbre, qu'on n'en parlait qu'avec vénération dans le palais même de l'empereur ; et quand ce supérieur sentit approcher la fin de sa vie, il lui remit le gouvernement de sa communauté.

Nous avons remarqué que ce supérieur, dont nous avons parlé ailleurs, s'appelait Héliodore, quoique Cosme ne le nomme point ; mais il dit qu'il fut un homme d'une conduite admirable, et qu'il possédait toutes les vertus. Il était entré dans le monastère à l'âge de cinq ans et y avait vécu jusqu'à soixante-dix-neuf ans ; après quoi il consomma saintement sa course, ne s'étant jamais démenti en rien de son état de religieux. Il détermina donc saint Siméon après cet entretien à se retirer ailleurs ; et comme le Saint allait sortir du monastère, il voulut lui donner de l'argent pour s'en servir dans le voyage, mais le Saint refusa de le prendre, et partit avec sa bénédiction, en se confiant uniquement aux soins paternels de la divine Providence.

Quand il eut fait quelques pas hors de l'enceinte du monastère, il se tourna du côté de l'Orient et adressa à Dieu cette courte mais fervente prière : « Je vous conjure, mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes toute ma force et mon appui, de me conduire vous-même à l'endroit où vous voulez que je vous serve. » Ensuite il prit sa route du côté du Nord, et Dieu dirigeant sa marche, il arriva au voisinage du bourg de Tel-Nescin, autrement Thalampsin ou Télanisse, où il y avait un monastère, et s'arrêta à l'ombre d'un grand arbre. Là, adressant de nouveau ses vœux à Dieu pour connaître sa volonté, il lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu, vous qui êtes la sainteté et la justice même, si c'est votre volonté que je jeûne toute la sainte quarantaine qui approche

dans le monastère de ce désert, faites qu'en m'y présentant à la porte, celui qui me répondra me dise d'entrer sans me demander mon nom, ni me faire aucune autre question. » Il persévéra dans la prière encore longtemps, et vint ensuite au monastère de Maris, fils de Baraton, seigneur du bourg de Tel-Nescin. Il trouva près de la porte un laïque fort âgé et un enfant de sept ans, qu'il ne crut pas être du monastère, et ayant frappé l'enfant lui ouvrit la porte, il lui dit d'entrer sans lui rien dire de plus. Siméon lui représenta qu'il n'oserait pas le faire sans la permission du supérieur de la maison; mais l'enfant lui répliqua qu'il ne fît point de difficulté d'entrer, et appela en même temps le vieillard qui le lui confirma, et lui parla avec la même affabilité que s'il l'avait connu familièrement depuis longtemps. Cosme dit que les religieux étaient dehors : ils étaient apparemment occupés tous ensemble à quelque travail pour le service commun du monastère. Siméon comprit à ce favorable accueil que Dieu avait exaucé sa prière et lui avait assez manifesté sa volonté. Il passa la nuit dans l'hospice, et le lendemain il pria le vieillard de lui donner une chambre particulière, où il pût passer seul tout le temps du Carême. Le vieillard lui dit d'un air riant : « Choisissez vous-même votre cellule, et j'y ferai mettre tous les meubles qui vous seront nécessaires; » et cela fut fait en peu de temps. Il n'est point dit dans l'histoire de Cosme que Siméon eût vu ensuite le supérieur; mais on doit le supposer naturellement.

Bassus, prêtre et chorévêque [1], personnage d'un très-grand mérite, dont nous avons parlé ailleurs, vint dans ce temps-là au monastère. On lui parla de Siméon, et on le conduisit dans sa cellule. Il eut avec lui un long entretien sur les devoirs de la vie religieuse, et lui donna sa bénédiction. Le Saint s'ouvrit à lui sur le dessein qu'il avait de passer la sainte quarantaine sans

[1] L'Église appela ainsi jusqu'au IXe siècle les prêtres délégués par les évêques pour aller exercer les fonctions épiscopales. Ils siégeaient dans les conciles et pre[illegible] rang après les évêques.

prendre de nourriture, et le pria de faire boucher la porte de sa cellule. Bassus fit quelque difficulté de le lui permettre; mais enfin il le lui accorda, et fit boucher la porte après avoir mis dans la cellule six pains et un vase plein d'eau, au cas qu'il en eût besoin.

Il revint le voir d'abord après les quarante jours, et ayant fait déboucher la porte, il trouva qu'il n'avait point touché aux pains ni à l'eau et qu'il était en oraison. Sa surprise fut grande, et celle des religieux qui étaient avec lui ne le fut pas moins. Il lui donna la sainte Eucharistie; et on remarqua que bien que le jeûne l'eût extrêmement affaibli, ses forces revinrent dès qu'il eut pris ce pain de vie.

Ce n'était pas son intention de s'arrêter plus longtemps dans ce monastère, et il dit aux religieux qu'il désirait de vivre dans une entière solitude. Sur cela ils lui proposèrent de faire une enceinte de pierres sèches sur la montagne voisine et de s'y renfermer. Le terrain appartenait à un prêtre nommé Daniel, qui lui céda fort gracieusement une maisonnette abandonnée dans cet endroit. L'année d'après il passa encore le carême sans manger, et Théodoret dit que dans le temps qu'il écrivait son histoire, il y avait vingt-huit ans qu'il faisait toutes les années la même abstinence. Il ajoute que s'il lui en coûta au commencement, il eut moins de peine à le faire dans la suite, l'habitude le lui ayant rendu plus facile. Ainsi, dit ce témoin oculaire, et qui n'avance rien qu'il n'eût bien vu, il passait les premiers jours de son jeûne debout. Les jours suivants sentant ses forces diminuer, il demeurait assis, et disait ainsi son office. Enfin, les derniers jours ses forces étant presque épuisées, il se couchait à terre. Mais quand il fut monté sur sa colonne, où il était toujours debout, Dieu répandit une grâce si abondante dans son âme, qu'il passait la sainte quarantaine sans manger avec une vigueur et un contentement dont tout le monde était étonné.

Pour revenir à Bassus, quand il vit que le Saint eut fini son

jeûne de quarante jours pour la seconde fois, il ne voulut pas être le seul témoin de la rigueur de sa pénitence, et mena avec lui d'autres chorévêques et plusieurs prêtres, et ayant fait ouvrir sa porte, ils entrèrent tous, et Bassus lui donna la sainte communion. Siméon fit dans cette occasion un miracle, Dieu voulant faire connaître par là son mérite à cette troupe de personnes respectables. Un des principaux de Tel-Nescin lui offrit un vase plein d'huile et se recommanda à ses prières; mais il ne voulut point l'accepter et se contenta de le bénir et de le lui rendre. Dans le même instant l'huile commença à bouillir comme si on l'avait mise sur le feu; et coulant hors du vase avec abondance, la terre en fut trempée, et la marque y demeura longtemps en mémoire de ce prodige. On en remplit d'autres vases sans que l'huile diminuât. Celui qui lui avait présenté le vase le reporta dans sa maison encore plein, et cette huile servit à la guérison de quantité de malades. Ce fut, dit l'historien Cosme, le premier miracle qu'il fit depuis qu'il eut quitté le monastère d'Héliodore.

Il en fit beaucoup d'autres que Bassus racontait dans l'église au peuple, qui y accourait en foule pour l'entendre. Cosme détaille les circonstances de quelques-uns qu'il rapporte au long, et que nous nous contenterons de marquer ici en peu de mots. Il dit donc que le démon, soit pour l'éprouver, soit pour le troubler dans ses oraisons, fit paraître devant lui une couleuvre monstrueuse qui s'entortilla dans ses jambes jusqu'au genou, comme un gros cable, en sifflant horriblement. Siméon ne se détourna pas pour cela de la prière, il la poursuivit jusqu'au bout, et alors le serpent se détacha de lui-même, et s'ouvrant en deux pièces depuis la tête jusqu'à la queue, il mourut.

Il fit aussi disparaître un dragon énorme qui semblait vouloir le dévorer, si pourtant ce n'était pas le démon qui en avait pris la figure, et il lui suffit pour le dissiper de lever les yeux au ciel et de dire à l'animal ces seules paroles : Dieu te frappe.

Il y avait à trois milles de Tel-Nescin un bourg appelé Beth-

Laha situé sur une montagne. Le seigneur de ce bourg avait une fille qui était paralytique presque depuis le berceau, et avait toujours gardé le lit jusqu'à l'âge de vingt-deux ans sans pouvoir se remuer. Son père la fit porter sur les bras de ses domestiques devant la porte du Saint, et entra dans sa cellule pour le prier d'obtenir de Dieu sa guérison. Le Saint bénissait ordinairement de l'huile qu'il employait pour les guérisons miraculeuses ; mais il n'en avait point alors. Il prit donc du sable, et lui dit de le porter à la malade et de lui en faire frotter le corps au nom de Jésus-Christ. Il obéit, et la fille fut guérie sur-le-champ si parfaitement, qu'elle monta à pied sans aucune peine la montagne, au haut de laquelle son bourg était situé. Cette insigne faveur la toucha même si fort, qu'elle voulut être religieuse. Son père lui fit bâtir pour cela un monastère, auquel elle consacra tout son bien, et y passa tout le reste de sa vie. Quant à son père, non moins reconnaissant envers Dieu que sa fille, il quitta le monde et se rendit le disciple du Saint. Ce miracle arriva en présence de beaucoup de monde, que la réputation du Saint attirait dès lors, ce qui servit à le faire connaître encore plus.

Il guérit de la même manière deux paralytiques et deux jeunes hommes de la vexation du démon. Cosme rapporte plus au long la guérison d'un prêtre, et voici en substance ce qu'il en dit : Ce prêtre expliquant la sainte Écriture au peuple se trouva tout à coup environné d'une espèce de brouillard ; c'était le démon qui avait ainsi fasciné ses yeux, et qui lui donna en même temps un si terrible soufflet, qu'il en fut renversé et demeura sans parole et sans mouvement. On le transporta hors de l'église dans une maison voisine, où il fut neuf heures sans donner aucun signe de vie, après quoi il commença à se reconnaître ; mais il demeura paralytique. Il avait appris le don de miracle dont Dieu favorisait saint Siméon, et il pria qu'on le portât à sa cellule.

Il arriva ainsi dans un bourg appelé Scihum à une lieue de Tel-Nescin, et ceux qui le conduisaient jugèrent à propos d'y sé-

journer pour se délasser des fatigues du voyage ; car ils venaient d'un pays septentrional. Dieu fit connaître au Saint, durant son oraison, l'arrivée de ce prêtre dans le bourg, et appelant un homme du nombre de ceux qu'il chargeait quelquefois de ses commissions de charité, il lui donna un petit vase plein d'eau sur laquelle il avait donné la bénédiction, et lui dit : Allez en diligence à Scihum ; vous y trouverez un prêtre paralytique couché dans un lit à l'entrée de l'église, et après avoir fait sur lui l'aspersion avec cette eau, vous lui direz : Le pécheur Siméon m'envoie pour vous dire ceci : Déposez au nom de Jésus-Christ votre lit dans l'église, et soyez guéri : vous étiez obligé de vous faire porter sur les bras des autres, désormais vous n'aurez besoin du secours de personne. Cet homme partit aussitôt, et en entrant dans le bourg il n'y laissa pas ignorer sa commission. On le suivit en foule pour voir ce qu'il en arriverait, et il trouva, comme le Saint le lui avait dit, ce prêtre à l'entrée de l'église, mais si accablé de sa situation, que la vie lui était à charge. Il exécuta de point en point l'ordre du Saint, et dans le moment qu'il eut jeté l'eau bénite sur lui il se trouva entièrement guéri. La première chose qu'il fit fut de rendre grâces au Seigneur dans l'église de la faveur qu'il lui avait faite par la prière de Siméon ; ensuite il se rendit auprès du Saint, suivi d'une foule de monde qui avait été témoin de sa guérison, et se jeta à ses pieds pour lui marquer son respect et sa reconnaissance. Le Saint le fit relever et lui dit qu'il ne craignît plus rien ; car, ajouta-t-il, Dieu vous fera plus de grâce que vous n'avez reçu de mal de la part du démon, qui s'est servi de deux de ses émissaires pour vous affliger. Le mal qu'ils vous ont causé va tomber sur eux, et vous le verrez à votre retour ; car ils viendront au-devant de vous pour vous demander pardon. Ne manquez pas d'user envers eux de miséricorde, comme Dieu en a usé envers vous. Voilà de l'eau et de la poussière que vous porterez, vous aurez soin de les en asperger, et ils seront aussi guéris.

Le prêtre, pénétré de joie et de reconnaissance, rendit de

nouveau grâces à Dieu. Il retourna chez lui, et en approchant du lieu, il vit venir les deux méchants hommes qui, par des opérations magiques, lui avaient causé sa paralysie. Le démon les tourmentait cruellement; mais les ayant arrosés de l'eau bénite et de la poussière qu'il avait portées, ils furent guéris. Ils vinrent à leur tour remercier le Saint de la grâce qu'ils avaient obtenue de Dieu par ses prières, et déclarèrent devant tout le monde les crimes dont ils s'étaient rendus coupables; après quoi le Saint leur fit une juste correction et les renvoya en paix. Un pauvre jardinier vint aussi se jeter à ses pieds, et lui dit qu'ayant semé des graines de melons et de courges, dont il espérait faire une bonne récolte pour l'entretien de sa famille, de méchants hommes, à mesure que les graines avaient poussé, étaient venus les arracher, et les avaient répandues dans le champ; de sorte qu'il en restait à peine encore dix plantes. Siméon, touché de son affliction, lui dit: « Levez-vous et confiez-vous en Dieu. Je comprends qu'il en arrivera du mal à ceux qui vous ont causé ce dommage. Prenez ce sable, et jetez-le en forme de croix dans votre champ, et quand il ne resterait que trois plantes, elles produiront autant qu'auraient pu faire toutes celles que ces méchants hommes vous ont arrachées. Mais quels que soient ceux-là, ils n'échapperont point à la vengeance divine. Je sais qu'il y en a trois d'entre eux qui sont coupables de beaucoup de crimes; car ils ont pillé des églises et des monastères, et ils sont des perturbateurs du repos public : vous verrez bientôt de quelle manière Dieu les punira. » Tout ce qu'il venait de prédire s'accomplit. Le jardinier recueillit dans son temps la même quantité de melons et de courges qu'il lui avait promise; et trois jours après un de ces trois hommes périt de la lèpre éléphantine, qui consuma toute sa chair. Le second enfla horriblement, et marchant à quatre pieds comme les bêtes, il se traîna ainsi pour aller à la montagne du Saint; car on ne pouvait point le porter sur une monture; mais avant que d'y arriver il broncha et roula dans la descente, où son ventre

se creva, et ses entrailles furent répandues et il expira dans cet état. Quant au troisième, il fut livré au démon qui le tourmenta si horriblement qu'il se déchirait les bras avec les dents. On le mena au Saint, et ce ne fut qu'après beaucoup d'instances qu'on lui fit, qu'il pria pour lui : enfin, il se laissa toucher par l'aveu que ce misérable fit publiquement de ses crimes et de ceux de ses complices, et le Saint lui dit qu'il comprît par l'exemple de ses compagnons qui s'étaient rendus indignes de la miséricorde de Dieu, ce qu'il avait à craindre pour lui-même s'il ne faisait pénitence.

Saint Siméon eut à peu près dans ce temps-là deux visions, par lesquelles Dieu lui fit connaître plus particulièrement ses desseins sur lui. Dans la première il lui fut présenté en esprit une échelle d'une hauteur prodigieuse, et sur laquelle il vit trois personnages, dont l'un était aux premiers degrés, l'autre au milieu, et le troisième au plus haut de l'échelle. Il entendit en même temps une voix qui dit à celui qui était au milieu, qu'il tâchât d'atteindre son frère élevé au plus haut degré; et la même voix ajouta : « C'est ici Moïse à qui Dieu a donné sa Loi sur le mont Sinaï, et qu'il a rendu célèbre dans tout le monde. Tu le feras aussi, et comme Dieu l'a protégé dans toutes ses voies, il te protégera de même, pourvu que tu remplisses fidèlement le ministère qui t'est confié. » Il reçut alors trois clefs, et ayant demandé ce qu'il en serait à celui qui était encore au bas de l'échelle, il lui fut dit qu'il lui ordonnât de monter après lui, tandis qu'il s'efforçait de monter lui-même jusqu'au sommet; et, en effet, il le vit monter et le suivre jusqu'au milieu de l'échelle.

Dans la seconde vision, le prophète Élie lui apparut de la manière que l'Écriture nous le représente, sur un chariot de feu, lorsque Dieu le déroba à la vue d'Élisée, et lui dit qu'il s'animât d'une sainte ardeur, parce que Dieu le destinait pour porter sa parole aux puissances du siècle, et pour être l'appui des faibles et le consolateur des pauvres et des affligés. Qu'il ne craignît rien

de la part des grands du monde; et que quand même ils conspireraient tous contre lui, ils ne pourraient jamais lui nuire, parce que Dieu l'avait pris sous sa protection.

Chapitre II.

On ne saurait exprimer, dit Cosme, de quel zèle et de quel amour pour Dieu le Saint se sentit embrasé après ces visions. Les austérités qu'il avait pratiquées jusqu'alors avaient été bien grandes, mais il en ajouta de nouvelles ; et comme s'il n'avait point voulu mettre de bornes à sa pénitence, et que son corps eût été de bronze ou d'acier, il crut qu'il ne devait plus le ménager. Il avait toujours dans l'esprit Moïse et Élie que Dieu lui avait fait voir dans son extase, et il se disait à lui-même: « Étudie bien les vertus de ces deux grands personnages, qui leur ont mérité de si insignes faveurs de la part de Dieu. Considère quelle a été leur foi, leur charité, leur pureté, leur ardeur pour la gloire de Dieu ; quels ont été leurs jeûnes et leurs contemplations ? »

Non content de ce qu'il pouvait savoir de leurs vies, il le demandait aux autres pour s'en mieux instruire, et il repassait dans son âme avec une sainte avidité tout ce qu'on lui en disait. Enfin, on vit tout d'un coup cet homme choisi de Dieu pour faire éclater sa puissance et ses miséricordes sur les peuples, se présenter à l'univers entier avec un courage intrépide et une vertu supérieure, lever la tête, et d'un front que le Seigneur avait, pour ainsi dire, ceint de sa gloire et de sa force, combattre le vice avec autorité, prêcher d'une voix puissante le règne de la vertu, terrasser les pécheurs opiniâtres, inviter les justes aux vertus les plus parfaites, braver l'enfer et triompher de toute sa malice ; et, ce qui doit frapper encore plus, autoriser la mission que Dieu lui avait donnée par des prodiges presque continuels, et par une vie qu'on pouvait appeler surhumaine, puisqu'elle surpassait toutes les forces de la nature, et qu'il n'y avait que la force de Dieu qui

pût le soutenir dans les travaux d'une pénitence inouïe jusqu'à lui.

Il avait passé jusqu'alors dans la maisonnette dont nous avons parlé. Il monta de là au sommet de la montagne, qu'Évagre dit être éloignée de trois cents stades ou quinze lieues d'Antioche, et dont le penchant était d'une lieue. L'endroit qu'il choisit était fort rude. Il est appelé *Mandre* par les historiens. Quelques auteurs ont cru que Mandre signifie une bergerie, nom que l'on donnait quelquefois aux monastères, et que ce fut particulièrement à cause du monastère qu'on y bâtit auprès de la colonne du Saint, qu'on l'appela ainsi. Mais Assémani croit que c'était plutôt le nom propre du lieu.

Il y fit faire un enclos de pierres sèches, dans lequel il s'enferma ; et, pour ne point passer ces limites, il se fit attacher le pied droit à une chaîne de vingt coudées de longueur, qui tenait par l'autre bout à une grande pierre. Mais Théodoret remarque que, quoique son corps fût lié par cette chaîne, son esprit n'en était point arrêté, et qu'il ne contemplait pas moins des yeux de la foi les choses du ciel. Il était dans cet enclos sans toit et sans aucun abri, exposé à toutes les injures des temps, et il y persévérait dans la prière et dans un jeûne rigoureux, dont il ne fixait plus le temps, le poussant quelquefois plus loin que de coutume, selon qu'il s'y sentait porté par la ferveur de sa charité.

Mélèce, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques-uns, avec l'évêque d'Antioche qu'on appelle communément le grand Mélèce, et que nous croyons avoir été un chorévêque, Mélèce, dis-je, personnage distingué par son esprit et par sa prudence, l'étant venu visiter, lui représenta que la volonté conduite par la raison étant assez forte pour tenir le corps dans ses liens, la chaîne qu'il avait au pied lui était inutile ; et aussitôt Siméon, dont la vertu était humble et soumise, pria qu'on fît venir un serrurier pour la rompre. On y avait mis un morceau de cuir pour empêcher que la chaîne n'entrât dans la chair ; et quand on

voulut rompre ce cuir, on y trouva plus de deux cents grosses punaises dont il endurait les piqûres avec une extrême patience, bien qu'il lui eût été si aisé de les écraser.

Personne n'avait eu jusqu'alors la permission de passer la nuit dans son enclos, dont il faisait fermer la porte dès le soir. Mais le démon, pour troubler ses veilles qu'il passait en oraison, mit dans l'esprit de trois voleurs de monter par la muraille d'enceinte; ce qu'ils firent à la faveur des ténèbres d'une nuit obscure. Leur intention était de le tuer, et l'un d'eux s'avança vers lui l'épée à la main, tandis que les deux autres avaient leurs javelots préparés pour les lancer contre lui. Mais le mal qu'ils voulaient lui faire tomba sur eux : au lieu de le blesser, ils se blessèrent eux-mêmes de leurs propres armes, et furent renversés par terre sans parole et sans mouvement. Ils demeurèrent dans cet état, non-seulement le reste de la nuit, mais encore tout le jour suivant. Comme le soleil allait se coucher, le Saint s'approcha d'eux et leur dit : « D'où êtes-vous, et pourquoi êtes-vous entrés ici ? » Alors, revenus à eux-mêmes et tout honteux de leurs mauvais desseins, ils lui avouèrent qu'ils étaient des voleurs, et qu'ils avaient eu intention de le tuer. Il leur ordonna de se lever, et leur dit : « Retirez-vous, et donnez-vous bien de garde de nuire désormais à qui que ce soit, sans quoi il vous arrivera pire. »

Dès lors sa réputation s'étendit encore plus loin, et même partout; car, dit Théodoret, la multitude des personnes qui y abordaient des pays les plus éloignés était telle, que son enclos ressemblait à une mer qui recevait par tant de voies différentes, ainsi que par autant de fleuves, ce nombre infini de peuples qui recouraient à lui; les uns lui amenant des paralytiques et d'autres malades de toutes les espèces pour en être guéris ; les autres pour obtenir des enfants par ses prières; d'autres pour recevoir des avis; et d'autres dans un esprit de pénitence ou de pieuse curiosité. Ainsi on n'y voyait pas seulement des gens de la province, mais aussi des Ismaëlites, des Perses, des Arméniens, des

Ibériens, des Ethiopiens, et d'autres peuples encore plus éloignés. Il y en venait même des endroits les plus reculés de l'Occident, comme des Espagnols, des Gaulois, des Anglais; et quant à l'Italie, son nom y était si célèbre, que dans Rome les artisans suspendaient son portrait à l'entrée de leurs boutiques, comme pour leur servir de sauvegarde et de protection par le secours de ses prières.

Cependant cette affluence de personnes qui s'approchaient sans cesse de lui, et s'efforçaient de toucher du moins la robe de cuir dont il était vêtu, espérant d'attirer sur eux la bénédiction du ciel par cette marque de leur vénération, devint à charge à son humilité. Il ne put souffrir plus longtemps les honneurs qu'on lui rendait, et qu'il regardait comme excessifs, et même comme hors de toute raison; et ce fut en partie ce qui lui fit naître la pensée de demeurer le reste de ses jours sur une colonne. Mais ce qu'il se proposa de faire par humilité, Dieu le fit servir à l'exalter davantage. Nous ne pouvons douter aussi qu'il ne le fît par une inspiration particulière, puisqu'il ne fit qu'exécuter ce qui lui avait été montré dans la vision dont nous avons déjà parlé; quand une voix du ciel lui dit de monter au plus haut de l'échelle qu'il avait vue, et que Dieu justifia avec éclat cette conduite jusqu'alors sans exemple, par des prodiges inouïs.

Elle parut pourtant si étonnante, cette conduite, qu'on en jugea diversement. Les uns la condamnèrent, d'autres taxèrent le Saint de vanité, d'autres s'en moquèrent, et Théodore le Lecteur dit que les moines d'Egypte ne l'approuvèrent point, parce qu'elle leur paraissait nouvelle et trop surprenante; et qu'ils allèrent même jusqu'à lui faire déclarer qu'ils se séparaient de sa communion. Mais leur préjugé cessa quand ils eurent mis sa vertu à l'épreuve par l'obéissance; ce que l'historien Evagre rapporte ainsi :

« Les habitants de cette sainte solitude lui députèrent un d'entre eux pour lui demander la raison d'un genre de vie si

extraordinaire, et pourquoi abandonnant la voie des anciens Pères et des Saints, il s'en frayait une nouvelle qu'ils n'avaient jamais tentée. Ils ajoutèrent aussi à cette remontrance, qu'ils lui ordonnaient de descendre de la colonne et de rentrer dans la voie commune. Mais en même temps ils dirent à leur député, que si après lui avoir intimé cet ordre il se disposait à descendre, il le laissât sur la colonne, comme ayant marqué suffisamment par son obéissance qu'il y était monté par l'esprit de Dieu, et qu'au contraire s'il refusait de se soumettre, aimant mieux suivre sa volonté propre, il l'y obligeât de force.

« Dès que le député eut déclaré à saint Siméon l'ordre des pères qui l'avaient envoyé, il se mit en devoir d'obéir, et commença de descendre de la colonne ; mais le député l'arrêta, et lui signifia qu'il pouvait demeurer, en disant : « Prenez courage, mon père, et armez-vous de force, votre dessein vient de Dieu. » Evagre assure avoir appris ceci des solitaires qui avaient eu soin d'en conserver le souvenir, et il se plaint de ce que ceux qui avaient écrit sa vie, eussent oublié cette action si mémorable.

Nous ne devons pas passer ici sous silence une autre preuve qu'eut saint Siméon de la volonté de Dieu dans le nouveau genre de vie qu'il commençait ; c'est l'historien Cosme qui nous l'a apprise. Pour faire voir, dit-il, que ce n'était point par son propre esprit, mais plutôt par un mouvement divin, que Siméon monta sur la colonne, voici comment il connut que Dieu le voulait de lui. Il y avait dans la maisonnette, où nous avons dit qu'il se retira en sortant du monastère d'auprès de Tel-Nescin, une fenêtre où on lui donnait la sainte Eucharistie, et tout auprès était une pierre de trois coudées, sur laquelle on reposait la boite de l'encens. Il arriva donc que le Saint s'étant renfermé selon sa coutume pour passer la sainte quarantaine en jeûnes et en prières, comme il faisait son oraison après la troisième semaine, il fut transporté en esprit à cette fenêtre, et vit devant lui un homme dont le visage paraissait enflammé ainsi qu'un charbon ardent, et qui

était armé comme s'il allait au combat. Cet homme lui parut d'abord élevé devant la fenêtre, puis se plaça debout sur la pierre où l'on mettait l'encens, et il commença à s'incliner profondément et ensuite se relever et à prier. Après, se tournant vers Siméon, il le regarda fixement, et se tournant de nouveau, il leva les mains et les yeux au ciel et continua de prier, et enfin il se retourna encore pour le regarder fixement, comme s'il lui avait voulu faire entendre d'en faire de même. Il eut la même vision pendant trois nuits de suite, ce qui dura depuis le soir jusqu'au matin. Siméon ne douta plus que ce ne fût un ange que Dieu lui avait envoyé pour lui apprendre la règle qu'il devait suivre jusqu'à la fin de sa vie. C'est pourquoi, après avoir fini son jeûne de quarante jours, il quitta son enclos et vint se placer sur cette pierre de trois coudées, et il y demeura trois mois. Mais pour achever de se conformer entièrement à la vision de l'échelle dont nous avons parlé ci-dessus, il monta ensuite successivement sur différentes colonnes. La première fut de douze coudées, la seconde de dix-sept, la troïsième de vingt-deux. Il demeura sept ans sur ces différentes colonnes, et la dernière, qui fut la plus haute, sur laquelle il mourut après y avoir persévéré pendant trente ans, était d'abord de trente, et fut ensuite de quarante coudées. »

L'historien Cosme fait à ce sujet cette belle remarque, qui fait sentir toute l'éminence de la grâce du Saint et les mérites qu'il acquit devant Dieu par ses pénitences extraordinaires depuis sa profession monastique. Si les longs jeûnes, dit-il, de Moïse, d'Élie, de Daniel et des autres saints de l'ancienne alliance, les ont rendus si agréables à Dieu, qu'il a voulu les faire en quelque façon participants de sa puissance pour opérer les plus grands prodiges, et s'il les a choisis pour porter aux hommes ses ordres en qualité de ses ministres, que devons-nous penser de Siméon, dont les travaux n'ont bien été connus que de Dieu ? Que devons-nous penser du mérite qu'il a acquis devant lui par les peines qu'il a souffertes pour son amour, et qu'on pourrait appeler im-

menses? La faim, la soif, le froid, le chaud qu'il a endurés continuellement; ces oraisons auxquelles il ne mettait point de bornes; cette admirable contemplation par laquelle il était toujours élevé en Dieu; cette situation gênante dans laquelle il se tenait, et qu'il souffrait avec une force d'esprit invincible, demeurant toujours debout, ne dormant presque jamais, ne donnant ni nuit ni jour aucun relâche à son corps; c'est ce qu'il fit pendant l'espace de cinquante-six ans. Car il demeura neuf ans dans le monastère, dans les pratiques de pénitence que nous avons rapportées, et quarante-sept ans dans l'enclos ou le *Mandre* dont nous avons parlé, en y comprenant le temps qu'il s'y tint enfermé et les trente-sept ans qu'il fut sur les différentes colonnes; ce qui fait en tout cinquante-six ans d'une pénitence jamais interrompue, et supérieure aux forces de la nature, Dieu le soutenant par son secours pour le dessein qu'il avait d'en faire un prodige de sa grâce aux yeux de l'univers.

Cosme dit encore que le Saint étant sur sa colonne, répétait souvent cette excellente prière: « Mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes toute ma force, ne permettez pas que j'aie besoin désormais d'aucun secours humain qui m'oblige de descendre de cette colonne. Puisque c'est par votre volonté que j'y suis monté, accordez-moi la grâce d'y persévérer jusqu'au dernier jour de ma vie, et que ce soit d'ici que l'âme de votre serviteur passe dans le sein de votre miséricorde, au moment que votre majesté daignera l'y recevoir. » Mais, poursuit le même historien, si quelqu'un demande pourquoi Dieu voulut que Siméon montât sur une colonne, puisqu'il pouvait aussi bien le servir fidèlement, comme avaient fait jusqu'alors tant d'autres solitaires, qui étaient arrivés à une haute perfection sans entreprendre le même genre de vie; nous devons faire attention qu'il a quelquefois prescrit des choses extraordinaires à quelques-uns de ses serviteurs qu'il avait choisis spécialement pour annoncer ses volontés aux hommes, comme il paraît par les exemples fréquents qu'on en trouve dans les

saintes Écritures. Il lui a donc plu de même dans ces derniers temps de faire monter Siméon sur une colonne, pour réveiller le monde par ce signe extraordinaire de la mortelle léthargie dans laquelle il était tombé, et pour l'exciter à la pénitence, afin que chacun lui rendît la gloire qui lui est due par la fidélité à suivre ses commandements.

Siméon avait appris de l'ange qui lui était apparu sur la pierre, la règle qu'il devait garder sur la colonne. Tout son temps y devait être employé dans l'adoration, la prière, la contemplation et l'exhortation aux peuples. Ainsi, ou il avait les yeux et les mains élevées au ciel pour contempler les choses divines et pour demander à Dieu ses grâces tant pour lui-même que pour les autres, ou par de profondes inclinations il s'abaissait autant d'esprit que de corps, et s'anéantissait devant son adorable majesté pour rendre hommage à son Être suprême et à la grandeur infinie de ses perfections. C'était là l'effet d'une grâce extraordinaire qui l'éclairait merveilleusement sur l'excellence de cet Être supérieur à tout et infiniment parfait ; d'une grâce qui frappait son esprit, ravissait son cœur, saisissait toutes les puissances de son âme, et l'élevait par des transports de respect et d'amour au-dessus de lui-même pour le fixer tout entier à ce divin objet. Dans cette espèce de sentiment extatique, Siméon semblait oublier son corps qu'il abandonnait à la souffrance, et comme si c'eût été un autre qui souffrît ; il n'en tenait aucun compte non plus que d'une vile dépouille, étant uniquement occupé du Dieu du ciel.

Mais pour entrer dans un plus grand détail de sa règle de conduite, la colonne de quarante coudées de hauteur sur laquelle il demeura trente ans n'en avait qu'une de diamètre [1] ; de sorte qu'il ne pouvait s'y tenir qu'en serrant les deux pieds l'un contre l'autre, comme s'il eût eu des entraves : mais il ne pouvait jamais demeurer couché, et il était forcé de se tenir debout la nuit et le

[1] L'historien Evagre dit qu'elle avait deux coudées ; mais Cosme, qui l'avait vue, en pouvait parler avec plus de certitude.

jour : situation insoutenable à moins d'une force supérieure. Il se courbait fort souvent lorsqu'il faisait sa prière, et s'inclinait si profondement, qu'il touchait presque le bout de ses pieds avec le front. Ces inclinations étaient quelquefois très-longues, et il paraît qu'il se mettait aussi dans cette situation lorsqu'il voulait dormir un peu de temps.

Plusieurs personnes voulurent compter combien il faisait de ces adorations, et Théodoret dit qu'un de ceux qui étaient avec lui se lassa enfin de continuer, après en avoir compté douze cents quarante-quatre. Il ajoutait toujours aux grandes fêtes quelque chose à ses austérités extraordinaires, et priait depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever les mains étendues vers le ciel.

Voici encore l'ordre qu'il gardait ordinairement dans ses exercices. Après avoir prié la nuit, hors le peu de temps qu'il donnait au sommeil, ce qui n'arrivait pas souvent, il reprenait sa prière durant le jour jusqu'à None, c'est-à-dire jusqu'à trois heures après midi. Après None il faisait des exhortations à ceux qui étaient venus, ou écoutait ce qu'ils avaient à lui dire, guérissait leurs maladies, accordait leurs différends ; ce qui durait jusqu'à ce que le soleil se couchât. Alors il disait adieu aux hommes pour ne plus parler qu'à Dieu, et en congédiant le peuple il lui donnait sa bénédiction. On lui apportait pour cela l'encensoir ; chacun se mettait à genoux et recevait ainsi cette bénédiction avec un grand respect.

Théodoret dit qu'il faisait des exhortations au peuple deux fois le jour. Nous ne savons pas quel autre temps il prenait pour cela, outre celui que nous venons de marquer, à moins que ce ne fût avant None, ou que depuis None jusqu'au coucher du soleil il interrompît son discours par quelque prière. Mais cet écrivain nous assure qu'il montrait dans ses paroles un jugement et une sagesse admirables, et qu'il répandait par l'assistance du Saint-Esprit, des instructions toutes saintes dans l'âme de ses auditeurs, pour les porter à ne regarder que le ciel, à y voler par

leurs désirs, à renoncer à la terre, à se représenter sans cesse le royaume céleste que nous espérons de posséder, à trembler au bruit des menaces des supplices éternels, à mépriser enfin les choses présentes et à espérer les futures.

Il n'avait pour habit qu'une robe de cuir qui descendait jusqu'aux pieds et il couvrait sa tête d'un bonnet, ou coule de peau de brebis. Il portait aussi une longue barbe et une chaîne de fer au cou. Mais qui pourrait bien représenter combien ce genre de vie était rude et difficile à supporter. Comme il était toujours debout sans jamais changer de situation, ses pieds qu'il tenait immobiles dans l'espace si étroit de sa colonne, s'enflèrent et se crevèrent ; les chairs se pourrirent et laissèrent presque à découvert les os et les nerfs ; ce qui ne pouvait que lui causer des douleurs extrêmes. Ceux qui étaient à portée de le voir de plus près découvrirent aussi que l'épine du dos ne souffrait pas moins les vertèbres s'étant disjointes, et que son ventre était déchiré par les inclinations profondes qu'il faisait presque à tout bout de champ pour adorer Dieu : et enfin ses veilles si fréquentes et son abstinence rigoureuse lui affaiblirent tellement la vue pendant un certain temps, qu'on crut qu'il l'avait tout à fait perdue.

Il faut écouter ce que dit l'historien Cosme sur ce terrible état de souffrance auquel l'amour saint l'avait réduit pour l'immoler à la gloire de Dieu. Il avait, dit-il, les pieds immobiles sur la colonne, mais la grandeur de sa foi tenait son esprit fixé en Dieu ; et tandis que la chair de ses pieds tombait en lambeaux par cette situation, son âme s'élevait avec un amour dont la rapidité égalait l'ardeur, vers celui qui était le juste estimateur de ses combats. Tandis aussi que la liaison des vertèbres était relâchée dans l'épine du dos par la longueur de ses inclinations profondes, son cœur était plus étroitement uni par la charité à Jésus-Christ. La ferveur de son esprit ne fut jamais ralentie par les plus vives douleurs qu'il souffrait dans le corps, et on le voyait à chaque instant s'élever vers le ciel avec la même activité qu'on voit la

flamme d'un grand feu s'élever en haut. Il endurait sans se lasser la violence des tempêtes et des orages, ayant mis en Dieu toute son espérance. Il voyait son corps couvert d'ulcères en plusieurs endroits, sans pourtant se relâcher dans les travaux qu'il lui faisait souffrir. Si les longues veilles lui affaiblirent la vue, son esprit jouissait avec plus d'abondance des lumières de Dieu. Son corps était debout sur sa colonne, mais son âme habitait dans Dieu. Le premier était parmi les hommes, où il semblait l'avoir oublié ; mais son âme vivait avec les anges. Enfin, dit Cosme, comme Job livré aux plus cuisantes douleurs sur son fumier, ne laissait pas d'envoyer au ciel ses prières pour être présentées au Seigneur ainsi qu'un parfum d'une excellente odeur, de même Siméon, qu'on pouvait appeler le frère et l'associé de Job dans ses souffrances, étant debout sur sa colonne, pénétrait les cieux par la ferveur brûlante de ses oraisons, et attirait du sein de la miséricorde de Dieu, des grâces de conversion et de réconciliation sur les hommes.

On peut trouver encore, ajoute le prêtre Cosme, une conformité entre lui et le saint homme Job en ce que le démon ayant reçu de Dieu permission de frapper celui-ci dans le corps, pourvu qu'il n'attentât pas sur sa vie, ainsi Dieu lui permit d'en user de même sur son serviteur Siméon, et l'on en vit bientôt les effets. Voici comment cela se passa. Siméon priant un jour vers l'heure de None, sentit tout à coup au pied gauche une douleur plus vive que de coutume, laquelle augmentant par degrés, son pied fut, avant le coucher du soleil, couvert de pustules, qui se crevèrent dans la nuit, et firent voir dès le matin un ulcère si horrible qu'il en tombait quantité de vers jusqu'à terre mêlés avec le pus. L'infection qui en sortait était insoutenable, et personne ne pouvait plus monter jusqu'au milieu de la colonne. Il le souffrit pourtant durant neuf mois avec la même douceur d'esprit et la même patience qu'il avait pratiquée jusqu'alors dans l'extrême rigueur de sa pénitence : mais la violence de ce mal affaiblit tel-

lement son corps, qu'à la fin de ces neuf mois ses forces furent presque entièrement épuisées, et on eût dit qu'il allait bientôt mourir.

La crainte que cette lumière du monde ne s'éteignît alarma tous les peuples des villes et des bourgs voisins. Non-seulement les laïques, mais les évêques, les chorévêques, les prêtres accoururent en foule, et ayant environné la colonne, ils le pressèrent avec les plus vives instances de permettre, ou qu'on diminuât sa colonne de la moitié, ou qu'on l'en descendît tout à fait pour un peu de temps, afin qu'on pût traiter sa plaie, après quoi il lui serait libre d'y remonter. L'empereur Théodose lui écrivit pour la même fin, et lui fit rendre la lettre par trois évêques ; il voulut même lui envoyer son médecin pour examiner son mal et y appliquer les remèdes nécessaires.

Siméon répondit avec son humilité ordinaire à toutes ces respectables personnes; mais il s'excusa de faire ce qu'on exigeait de lui, représentant que ce n'était pas sans une vocation particulière de Dieu qu'il était monté sur sa colonne; et qu'ayant entrepris pour l'amour de Jésus-Christ la pénitence qu'il y pratiquait, il espérait de sa bonté qu'il le rétablirait en santé sans le secours de la médecine, si c'était son bon plaisir qu'il guérît. Car, ajouta-t-il, le Seigneur infiniment bon a son ouvrage en son pouvoir, qu'il conserve ou répare selon sa sainte volonté. Il profita aussi de la réponse qu'il fit à l'empereur et aux princesses ses sœurs, pour leur marquer ce qu'il croyait propre à édifier leur piété, ou servir au bien général de l'empire.

Cependant son mal allait en croissant bien loin qu'il y eût de l'apparence qu'il cessât, et après huit mois et vingt jours de douleurs extrêmes, qu'il souffrit sans jamais se démentir de son courage et de sa patience, le temps du carême approcha, auquel il avait coutume de faire fermer la porte de sa clôture pour le passer uniquement avec Dieu. Les prêtres et tout le peuple craignant qu'il ne mourût dans ce temps-là, vinrent de nouveau le

prier de laisser sa porte ouverte, afin que si Dieu l'appelait à lui ils pussent recevoir ses derniers avis et sa bénédiction. Mais il leur dit avec un saint zèle qui paraissait sur son visage : « Dieu me préserve de manquer de fidélité tant que je vivrai à la promesse que je lui ai faite. Je tâcherai de mon côté de faire ce qui sera à mon pouvoir pour ne point m'en démentir, après quoi j'abandonne tout à sa providence, il en fera ce qu'il trouvera bon. Si c'est sa volonté que je meure, je suis à sa disposition, il est mon souverain maître. S'il veut au contraire me prolonger la vie, je ne veux la tenir que de sa sainte volonté. » Après avoir dit ceci il fit fermer la porte de sa colonne, et s'abandonna à Dieu pour la vie ou pour la mort,

Il demeura ainsi renfermé pendant trente jours sans parler à personne, et son mal fit tant de progrès, qu'enfin il semblait qu'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie. On le sut apparemment par quelqu'un de ses disciples, et on insista de nouveau pour faire ouvrir la porte, afin de recueillir ses dernières paroles et d'avoir sa bénédiction. Mais pour les consoler, pressentant par une lumière intérieure ce que Dieu voulait bientôt faire, il leur fit dire de ne point tant s'affliger, et qu'il espérait que le Seigneur, auquel il s'était consacré depuis sa jeunesse, le guérirait bientôt.

En effet, il était à la fin de la sainte quarantaine, quand dans la nuit du mardi au mercredi, il tomba dans une douce extase, et vit une grande lumière qui dissipa les ténèbres, et remplit de clarté l'enclos qui environnait sa colonne. En même temps un jeune homme vêtu d'une robe blanche, et élevé dans les airs, lui apparut et lui dit d'une voix douce et gracieuse : « Déposez, Siméon, toute crainte et toute tristesse ; le mal que le démon vous a causé va cesser, et vous aurez la consolation d'avoir triomphé de sa malice et d'avoir mérité une couronne dans le ciel. » Il s'approcha ensuite de lui, toucha son pied, en fit sortir toute la pourriture, et le Saint sentit alors toutes ses forces reve-

nir. La douleur cessa; son visage abattu reprit sa couleur naturelle; toute la mauvaise odeur de son ulcère se dissipa; enfin son mal disparut entièrement.

Il y avait deux de ses disciples qui le servaient assidûment; et tout le temps qu'il se trouvait plus pressé de son mal, un des deux passait la nuit auprès de lui sur une échelle. Mais comme le Saint avait connu par une lumière intérieure la grâce que Dieu voulait lui faire, il avait averti ce disciple le jour d'auparavant de descendre de l'échelle, désirant de passer seul cette nuit. Quand donc le jour fut venu, les deux disciples montèrent de nouveau pour savoir dans quel état il était, et ils furent dans un merveilleux étonnement de le voir si parfaitement rétabli. Ils visitèrent son pied, et n'y trouvèrent plus d'ulcère, et au lieu de cette infection que le mal lui causait, ils ne sentirent plus qu'une odeur suave. Ils le conjurèrent de leur dire comment cela s'était fait, et il le leur raconta à condition qu'ils ne le divulgueraient point tant qu'il vivrait. Il leur prédit aussi sous le même secret, les malheurs qui devaient arriver à la ville d'Antioche, ce qui l'avait beaucoup fait gémir : aussi avait-il demandé à Dieu qu'il daignât détourner ces fléaux, ou qu'il l'enlevât de ce monde.

Le même jour plusieurs évêques et prêtres, et une foule innombrable se rendirent à la clôture du Saint, comme s'ils s'y étaient tous assignés à ce jour-là, et y entrèrent avec empressement. Mais quel fut leur étonnement quand ils le virent plein de santé, lui qu'ils avaient su la veille être sur le point d'expirer? Domne Second, dont nous avons parlé ailleurs, qui avait succédé à Jean son oncle dans le patriarchat d'Antioche, célébra sur le lieu les saints mystères, et étant monté avec un des disciples du Saint sur la colonne, il le communia. Chacun rendit grâces au Seigneur d'une guérison si miraculeuse; et le Saint leur ayant souhaité à tous la grâce du Seigneur, rentra avec son ardeur ordinaire dans le combat spirituel.

On croit que ce ne fut pas le seul ulcère considérable que saint

Siméon ait eu au pied; et il faut que celui dont parle Théodoret, et qu'on connut à l'occasion que nous allons rapporter, ait été différent de ce dernier dont nous venons de parler. Un étranger, dit Théodoret, qui vint sur la montagne, lui parla ainsi: « Je vous conjure, mon père, par Celui qui est la vérité même, et qui convertit les hommes à lui, de me dire si vous êtes comme nous revêtu d'un corps, ou si vous n'êtes qu'un pur esprit? » Ceux qui étaient présents ne purent supporter une pareille demande, et commencèrent à murmurer. Le Saint les pria de se taire, et demanda à cet homme pourquoi il lui faisait cette question. « C'est, lui répondit-il, que j'ai ouï dire à plusieurs personnes que vous ne mangiez point et que vous ne dormiez point, quoique l'un et l'autre soit si naturel à l'homme, qu'il ne saurait s'en passer. » Le Saint commanda alors qu'on mît une échelle, sur laquelle l'ayant fait monter, il lui montra ses deux mains, et lui dit ensuite de mettre les siennes sous sa robe afin qu'il vît à son pied un ulcère qu'il y avait dont la grandeur l'effraya. Il lui dit aussi qu'il prenait de la nourriture de temps en temps, après quoi il le congédia. Théodoret dit qu'il vint ensuite le lui rapporter, et qu'il retourna à son pays en publiant les merveilles de Dieu qu'il avait vues dans son serviteur. Métaphraste dit que cet étranger était un diacre d'une grande vertu, qu'il était venu de Ravenne, étant attiré par le bruit de sa réputation.

Mais pour revenir à la guérison miraculeuse de ce second ulcère dont nous venons de parler, Dieu récompensa sa fidélité et sa persévérance à le souffrir avec tant de soumission, par des faveurs encore plus abondantes. Les prodiges se multiplièrent, et son nom fut en vénération jusqu'aux extrémités de la terre. On recevait ses avis comme des oracles du ciel, et Dieu bénissait ceux qui les suivaient avec docilité; mais ceux qui osèrent dans certaines rencontres les mépriser, éprouvèrent la justice de Dieu d'une manière éclatante. Son historien en donne quelques exemples, que nous allons rapporter après lui.

Un magistrat d'Antioche, possédé d'un esprit d'avarice, faisait des vexations criantes ; il poursuivait surtout quelques artisans, qui ne crurent point trouver de meilleure protection à lui opposer que le crédit du Saint. Ils vinrent le trouver au nombre de trois cents, pour le conjurer d'écrire au magistrat afin qu'il usât de modération envers eux. Il le fit ; mais cet homme dur et hautain, regardant d'un air de colère celui qui lui portait sa parole, lui répondit : « Va dire à Siméon de ma part que s'il veut payer de l'or qu'il a ramassé des uns et des autres les tailles que ces hommes doivent, nous serons bientôt d'accord, autrement je les ferai traduire en prison dès le moment que je les aurai en mon pouvoir, sans leur donner même un jour de délai. »

Le Saint apprenant cette réponse leva les yeux au ciel et dit : « Vous savez, mon Dieu, que je ne possède que cette vile robe de peau dont je suis couvert, et que depuis que j'ai embrassé l'état monastique je n'ai point touché d'argent : je ne cherche point les biens de la terre, et je vous prie de pardonner au jour de votre jugement à ceux qui m'imputent le défaut contraire. Quant à ces artisans qu'on poursuit avec tant d'injustice, j'espère que votre bonté les protégera. »

Trois jours après Dieu fit éclater sa vengeance sur ce magistrat impitoyable. Son ventre s'enfla tout à coup prodigieusement ; ce qui fut accompagné de douleurs si aiguës, que ne pouvant plus les supporter, il se roulait par terre comme un frénétique livré à la rage et au désespoir. Il comprit enfin d'où lui venait ce terrible châtiment, et ayant employé inutilement tous les secours de la médecine, il envoya en diligence au Saint pour lui demander pardon de sa faute. Il pria aussi les prêtres de se rendre auprès de lui pour appuyer sa demande ; ce qu'ils firent. Siméon leur dit d'abord qu'il fallait recommander tout à Dieu ; ensuite il leur présenta de l'eau qu'il avait bénite et leur dit : « Faites-en boire à ce malade, et s'il est véritablement converti il guérira sur-le-champ ; mais je vous déclare que si son changement n'est

pas sincère, ce que Dieu seul peut connaître, il sera mort avant que vous puissiez la lui présenter. » Les prêtres retournèrent sur cette parole à Antioche, et en entrant dans sa maison ils apprirent que dans la violence de sa douleur il s'était jeté du lit, que son ventre s'était ouvert et ses entrailles s'étaient répandues à terre, et qu'il avait expiré dans cet état. Chacun fut frappé d'un si terrible accident ; mais il servit à rendre les autres plus sages.

La reine des Arabes avait établi dans le pays des Nachiphales un tribun qui désolait la province par ses rapines et ses concussions. Les habitants ne pouvant plus soutenir sa tyrannie tinrent un conseil entre eux, dont le résultat fut qu'il fallait avoir recours à Siméon. Le Saint écouta leurs plaintes avec beaucoup de compassion, et envoya dire au tribun ces paroles : « Cessez de vexer le peuple, de peur qu'en ravissant le bien d'autrui, Dieu ne vous prive du vôtre. « Mais cet officier inique, qui avait banni de son âme la crainte de Dieu, au lieu de profiter d'une si juste remontrance, maltraita beaucoup celui qui vint la lui faire de sa part ; après quoi il lui dit : « Retourne au plutôt à celui qui t'a envoyé, afin qu'il voie comment je t'ai reçu ; » mais la peine due à sa témérité et à ses crimes ne fut pas différée. Il devint tout à coup aussi sec et aussi raide qu'un bâton, et ne pouvant plus se soutenir, il expira même sous les yeux du député du Saint, en disant : « Seigneur Siméon, ayez compassion de moi et priez pour moi. »

Cependant Siméon importuné et comme fatigué des différentes requêtes qu'on venait lui présenter pour de pareilles affaires, étant touché d'une part de l'oppression que le peuple souffrait de ceux qui gouvernaient, et voyant de l'autre que ceux-ci ne profitaient point de ses remontrances, se détermina à ne plus écouter les plaintes de personne, et ordonna à ses disciples de renvoyer tous ceux qui voudraient lui en porter. « Car, disait-il, Dieu voit bien que quand j'ai fait avertir ceux qui commettent des injustices, je ne l'ai fait que pour leur salut. Puis donc qu'ils le re-

çoivent mal, il vaut mieux que j'abondonne tout à sa providence, afin qu'il en dispose selon sa sagesse et son infinie bonté. » Ses disciples exécutèrent donc ses ordres ; ce qui affligea extrêmement ceux qui vinrent se présenter pour trouver auprès de lui un secours qu'il n'avait jusqu'alors refusé à personne.

Ce fut là une faute que ce grand Saint commit contre la perfection de la charité que Dieu lui avait recommandée en l'établissant sur sa colonne, pour être l'appui et le consolateur des pauvres et des malheureux. Tandis que dans la nuit il le priait de lui faire connaître sa sainte volonté, ce divin Maître la lui manifesta par une vision qui le remplit d'effroi et le rendit plus fidèle. Il vit donc au milieu d'une grande clarté, une armée d'hommes choisis et qui étaient couverts d'armes brillantes, et avaient à leur tête deux chefs dont la taille extraordinaire et l'air majestueux inspiraient la crainte et le respect. L'un de ces chefs le regarda d'un œil sévère et lui dit : « Est-ce donc ainsi que vous exécutez l'ordre qui vous a été donné de recevoir avec une égale charité tous ceux qui viendraient à vous, et de le faire jusqu'à la fin ? Vous n'avez donc pas encore appris à vous vaincre, puisque vous vous êtes lassé de les soulager dans leurs afflictions, et que vous leur refusez votre secours ? Puis donc que ce ministère vous déplaît, je vous ôterai les clefs que je vous ai données, et je les confierai à un autre, et vous pourrez demeurer en repos dans votre solitude. »

Il lui parla ainsi ; et l'autre chef de cette armée céleste voyant Siméon vivement touché de ce reproche et tout saisi de crainte, se fit son intercesseur auprès de son collègue, et lui dit : « Je me rends son garant, et je vous promets que désormais il fera comme il lui a été commandé. » Ensuite se tournant vers le Saint, il lui dit : « C'est à vous d'enseigner, et à Dieu de faire réussir vos avis. Faites de votre côté ce qui vous est prescrit, et laissez à Dieu le soin de la réussite. » Ce fut une grande leçon pour le Saint, qui ne tarda pas d'avoir occasion de la mettre à profit.

Après cette vision, deux jeunes hommes d'Antioche qui étaient frères, se présentèrent à lui pour une affaire très-fâcheuse qui leur arrivait. Le comte d'Orient, homme fort cruel, avait conçu une grande aversion contre leur père très-connu du Saint, et cherchait tous les moyens de faire éclater sa haine contre eux. Il ne cessait pour cela de leur tendre des piéges, de sorte que craignant enfin de succomber, ils vinrent lui représenter le danger auquel ils se trouvaient exposés. Siméon voulut s'assurer d'ailleurs de la vérité ; et étant pleinement instruit de la justice de leur cause, il fit dire au comte de ne pas les inquiéter, parce qu'il les regardait comme ses enfants. Cet officier, aussi fourbe qu'il était cruel, crut qu'il le tromperait aisément en lui donnant de belles paroles, et lui fit répondre qu'il n'avait jamais eu intention de nuire à personne, et qu'à l'égard de ces deux jeunes hommes, il serait pour eux tout ce qu'ils pourraient désirer.

Le temps du carême approchait, durant lequel le comte savait que le Saint faisait fermer la porte de sa clôture et ne voyait personne. A peine donc ces jeunes hommes furent retournés à Antioche sur la parole qu'il avait donnée au Saint, qu'il les fit ajourner pour comparaître devant son tribunal au jour qu'il leur désigna, à peine d'être mis en prison s'ils manquaient de se présenter. Il ajouta, pour leur montrer le peu de cas qu'il faisait du saint Stylite, qu'ils pouvaient lui faire savoir l'effet que sa recommandation avait produit. Ils le firent, et le Saint, justement indigné d'une telle méchanceté, lui écrivit en ces termes : « Je vous ai averti une première fois, je le fais une seconde pour vous exhorter à ne faire aucun mal à ces deux frères, de peur qu'il ne vous arrive quelque grand malheur, et que vous n'employiez alors en vain la recommandation des autres. »

Le comte, aussi endurci que Pharaon, dit Cosme, fit appeler devant une grande assemblée celui qui lui avait apporté la lettre, et lui dit : « Rendez cette réponse à Siméon : Je sais que vous allez vous enfermer durant la quarantaine pour vaquer uni-

quement à la prière : vous me ferez plaisir d'employer ce temps à demander à Dieu qu'il m'arrive du mal, car je me soucie peu que vous lui demandiez du bien pour moi. » Le Saint baissant la tête et souriant à cette réponse, dit : « Ce n'est pas pour lui seul que je dois prier, c'est pour moi, c'est pour tout le monde ; mais puisqu'il préfère la malédiction à la bénédiction, le mal qu'il demande lui arrivera. » Il s'enferma le premier dimanche de carême, et le mercredi d'après la colère de Dieu éclata sur le comte. On avait déjà porté contre lui de grandes plaintes à l'empereur et au gouverneur de la province, et ce jour-là il fut arrêté au milieu de la place où il passait en grand cortége. On le fit descendre de son char, on lui mit une corde au cou et au pied, on le conduisit ainsi lié par toute la ville jusqu'au tribunal du gouverneur, qui lui imposa sur l'heure une amende pécuniaire très-considérable, et le fit jeter en prison.

Ce malheureux ouvrit alors les yeux sur la faute qu'il avait commise contre le Saint, et voulut la réparer en faisant appeler les deux jeunes hommes qu'il avait tant persécutés. Il les conjura en s'humiliant beaucoup de l'aller trouver, et de le prier instamment d'écrire en sa faveur à l'empereur ; mais ils lui répondirent que, quoiqu'ils ne pussent douter de la charité du Saint, et qu'il ne se laissât toucher à ses prières, il savait que la porte de sa clôture était alors fermée, et qu'on ne pouvait le voir qu'après la fin du carême. Il se trouva ainsi sans appui de personne. On le tira de prison, et on le conduisit à l'empereur, le montrant dans la route de ville en ville avec infamie. L'empereur lui confisqua tous ses biens et l'envoya en exil ; mais il mourut en chemin, portant la malédiction qu'il avait demandée.

Nous venons de voir avec quelle sévérité Dieu punissait les pécheurs obstinés qui méprisaient les avis du Saint ; il faut rapporter encore les miséricordes qu'il fit éclater sur les idolâtres qui écoutèrent docilement ses instructions et se rendirent à la voix de ses prodiges. La conversion des paiens du Mont-Liban fut une

suite de ses miracles, et mérite que nous la racontions avec ses circonstances.

Lorsqu'il eut fait ouvrir la porte de sa clôture après la quarantaine, tout le monde s'empressa d'entrer, et parmi cette multitude innombrable de gens, il y en eut un grand nombre du bourg d'Aphsone qui se présentèrent pour implorer sa protection auprès de Dieu. Il s'était répandu tout à coup dans leur campagne une prodigieuse quantité d'insectes d'une espèce qu'on n'avait jamais connue jusqu'alors, et qui ne s'attachaient pas seulement aux plantes et aux fruits ; mais encore s'attaquaient aux brebis, aux bœufs, aux ânes, les enveloppaient, les piquaient de toute part avec leur aiguillon extrêmement perçant, et les poursuivaient jusqu'à ce que ces animaux, qui couraient de toutes leurs forces, tombaient de lassitude ; alors ces insectes s'attachaient au péritoine, le criblaient, s'insinuaient dans les entrailles et les dévoraient. Mais, ce qu'on ne peut guère concevoir, c'est qu'ils poursuivaient de même les enfants, en faisant un bourdonnement qui ressemblait au grognement des porcs.

Le Saint, à qui ils en firent le récit avec les expressions lamentables que ce fléau leur mettait dans la bouche, ne put l'entendre sans étonnement. Il s'arrêta comme s'il eût hésité de le croire, tant cela lui paraissait nouveau ; et enfin, touché de leurs gémissements et de leurs larmes, il dit : « C'est ici un châtiment de Dieu ; mais sa miséricorde est sans bornes. Prenez de cette poussière au nom de Jésus-Christ, et mettez-en à trois endroits de chaque maison en forme de croix. Faites-en de même dans les quatre principaux endroits de votre bourg, ensuite vous passerez trois nuits en veilles et en prières ; vous ferez célébrer les saints mystères, et j'espère que le Seigneur vous délivrera de ce terrible fléau. » Ils retournèrent chez eux pleins de confiance en sa parole, et à peine eurent-ils exécuté ce qu'il leur avait ordonné, que ces insectes disparurent.

Soit que le bruit de ce prodige fût parvenu jusqu'aux habitants

des montagnes du Liban, soit que ceux-ci, affligés d'un malheur encore plus affreux, se fussent déterminés par eux-mêmes, quoiqu'ils fussent idolâtres, de recourir au Saint, on les vit venir en foule environner sa colonne avec des cris et des lamentations, et lui demander la même grâce qu'il avait obtenue du ciel en faveur des Aphsonites. Il avait paru tout à coup dans leur pays une espèce d'animaux dont la peau était de différentes couleurs, et qui n'avait rien de semblable aux tigres, aux loups, ni aux autres bêtes féroces qu'on connaissait jusqu'alors. Ils erraient en troupes dans les champs, poussant des hurlements horribles, ravageaient tout et dévoraient beaucoup de monde; de sorte qu'il ne se passait point de jour qu'on n'apprît qu'ils avaient tué, tantôt deux, tantôt trois personnes, et répandaient ainsi l'alarme et le deuil partout. On ne pouvait aller travailler à la campagne sans risquer d'être leur proie, et on était obligé de s'attrouper plusieurs et de porter des armes pour se defendre, encore ceux qui prenaient ces précautions étaient-ils quelquefois surpris; car ces cruels animaux feignant quelquefois de fuir devant eux, s'écartaient pour quelque temps, et venaient tout à coup surprendre ceux de la troupe qui étaient demeurés derrière et les enlevaient. Ils entraient aussi dans les bourgs et enlevaient les enfants d'entre les mains de leurs mères ou de leurs nourrices, les déchiraient et les dévoraient même sous leurs yeux, sans que personne osât les attaquer pour les mettre en fuite; ce qui les jetait dans un excès de désolation. Enfin, soit que ces gens voulussent, pour toucher davantage le Saint de compassion, exagérer leur malheur, ou que la frayeur eût grossi le mal dans leur imagination, ils disaient que ces animaux ne se montraient pas toujours sous leur forme nouvelle, mais qu'on les avait vus courir dans la campagne sous la figure de femmes échevelées, poussant des cris horribles et qui répandaient partout la terreur.

Saint Siméon les écouta avec beaucoup de charité; mais doutant apparemment de la vérité de ce qu'ils disaient, où il parais-

sait que la frayeur leur faisait user d'exagération, il s'en servit néanmoins pour les amener au point qu'il désirait, qui était de leur faire renoncer à l'idolâtrie. Il déposa pour un moment sa douceur ordinaire pour se livrer à l'ardeur de son zèle, et les regardant avec une sainte indignation, il leur dit : « Dieu vous traite comme vous le méritez, puisqu'ayant reçu de lui la vie, et sa providence vous ayant nourri jusqu'à présent, bien loin de lui rendre le culte qui lui est dû, vous adorez des idoles qui ne peuvent vous être d'aucun secours ; voilà pourquoi il vous a livrés à ces bêtes cruelles : ainsi il se sert d'elles pour punir votre perfidie. Allez donc, misérables, allez implorer le secours de vos dieux et s'ils ont quelque pouvoir, qu'ils vous délivrent de ce fléau. »

Ils sentaient combien ces reproches étaient justes ; aussi redoublant leurs cris et leurs lamentations, ils ne cessaient de le conjurer d'avoir pitié d'eux, avouant qu'ils étaient coupables, mais qu'ils étaient prêts à faire tout ce qu'il leur ordonnerait. Plusieurs chrétiens, touchés de leurs gémissements et de leurs larmes, s'intéressèrent pour eux auprès de lui, et le conjurèrent d'en avoir pitié. Il se laissa fléchir, et leur demanda s'ils étaient bien résolus d'abandonner le culte des idoles et de se faire chrétiens. Ils le lui promirent tous d'une voix, et s'y engagèrent par un écrit signé de leurs mains.

« Portez chez vous, leur dit-il alors, cette poussière qu'on va vous donner, et vous en marquerez en forme de croix les quatre pierres qui servent de bornes à chaque bourg de votre pays. S'il y a quelques prêtres chrétiens dans vos pays, appelez-les, afin qu'ils impriment trois croix sur chacune de ces pierres ; vous ferez ensuite les veilles avec eux selon l'usage des chrétiens, et j'espère que vous éprouverez bientôt le secours de Jésus-Christ, et qu'il mettra en fuite toutes ces bêtes féroces. »

Ils ne manquèrent pas à leur retour d'exécuter de point en point ce qu'il leur avait ordonné, et de tenir leur promesse, et Dieu accomplit celle qu'il leur avait faite par la bouche de son

serviteur. Il les délivra de ces cruels animaux, et ce fut d'une manière si prompte et si merveilleuse, que tout le monde, hommes, femmes, enfants, vinrent trouver le Saint pour lui rendre leurs actions de grâces, et demander en même temps le saint baptême. Ils lui rapportèrent qu'après qu'ils eurent fait tout ce qu'il leur avait prescrit, on vit une partie de ces furieux animaux se sauver avec précipitation dans les montagnes, d'autres venaient briser leur tête contre les pierres où l'on avait imprimé le signe de la croix, et que même on en avait entendu quelques-uns, articulant plusieurs fois une voix humaine, et criant à diverses reprises : « Hélas, hélas, Siméon, de quels maux nous as-tu accablés ! » C'était sans doute le démon qui se plaignait par la voix de ces animaux de la destruction de l'idolâtrie dans ce pays. Pour confirmer encore ce qu'ils disaient, ils apportèrent la peau de trois de ces bêtes qu'ils avaient trouvées mortes, et les suspendirent à la porte de la clôture du Saint, afin que tout le monde pût les voir. Elles étaient de diverses couleurs comme nous avons dit, mais on n'y pouvait reconnaître aucun des animaux dont les espèces sont connues.

Entre les choses que le Saint avait expressément recommandées à ces nouveaux convertis, il n'avait pas oublié la sanctification des dimanches, par la cessation des œuvres serviles et l'application aux exercices de piété. L'infraction de cette loi, dans laquelle quelques-uns d'eux tombèrent, fut punie de Dieu, et donna lieu ensuite à un nouveau miracle. Il y avait une fontaine dans un lieu du Mont-Liban appelé Anadaris, qui fournissait l'eau en si grande abondance, qu'elle suffisait pour l'arrosage de son terroir et lui donnait une grande fécondité. Un paysan, sans avoir égard à la recommandation du Saint, osa un jour de dimanche conduire l'eau dans son champ pour arroser ses grains ; et les autres, bien loin de l'en reprendre, sortirent de l'église, prirent leurs bêches et en firent de même.

Dès le lendemain la fontaine cessa de couler, et tout ce qu'ils

avaient arrosé fut réduit en cendre, comme si le feu y avait passé, et il en fut de même des arbres. Ils en furent effrayés ; ils se reprochèrent leurs fautes ; ils se frappèrent de douleur le visage ; ils furent abattus, consternés et dans la désolation. Ils voulurent pourtant tenter d'y remédier en creusant dans la terre pour découvrir si ce n'était pas l'effet d'une cause naturelle ; et ayant trouvé la source, ils s'efforcèrent de la conduire jusqu'à son premier canal, mais ils se fatiguèrent inutilement.

Ils virent alors qu'il ne leur restait point de ressource que dans saint Siméon, et vinrent le trouver pour le supplier de leur dire ce qu'ils devaient faire ; mais ils n'osèrent lui avouer le péché qui leur avait attiré ce châtiment. Le Saint connut leur défaut de sincérité, et leur dit : « Je comprends qu'il y a ici un crime que vous voulez me cacher. Parlez sans déguisement et ne me donnez pas des excuses frivoles. » Ils comprirent alors qu'ils ne pouvaient pas dissimuler leur péché, et l'avouèrent.

On ne saurait dire combien le zèle de Siméon s'enflamma contre eux. Il leur fit de terribles reproches, et ordonna qu'on les chassât avec confusion de son enclos. Ils demeurèrent pourtant à la porte, pleurant, gémissant, s'humiliant, et suppliant tous ceux qui venaient voir le Saint de le fléchir, afin qu'il priât pour eux. Mais Siméon, qui n'usait de sévérité que pour les rendre plus fidèles, ne voulut écouter personne, ce qui obligea ces pauvres gens d'avoir recours aux chorévêques et aux prêtres, pour interposer leur crédit auprès de lui. Ils y vinrent, et Siméon ayant appris d'eux que ces infortunés étaient depuis trois jours à la porte tout consternés et ne cessant de pleurer et de gémir, il consentit qu'ils rentrassent et leur parla ainsi : « Malheureux que vous êtes, vous ne pouvez pas à présent disconvenir que je vous avais donné un conseil avantageux pour vos âmes, dont je désire uniquement le salut : car ce n'est pas votre or que je recherche ; mais ce sont vos âmes, que je désire avec une extrême ardeur de pouvoir présenter à Dieu toutes pures et exemptes de péché. »

Ces hommes tout consternés et humiliés détestèrent leur faute, protestèrent de n'y plus retomber, et lui donnèrent par écrit la promesse qu'ils en firent. Le Saint les voyant ainsi contrits, leur dit : « Jetez dans la source trois pierres sur lesquelles vous aurez marqué le signe de la croix : jetez aussi de cette poussière sur la fontaine en forme de croix ; dressez trois croix de chaque côté de la fontaine, et passez la nuit d'après en prière dans l'église ; le lendemain vous vous rendrez à la fontaine et vous verrez ce que Dieu aura fait. »

Ils exécutèrent tout ceci fidèlement et après la veille de la nuit, ayant été dès la pointe du jour au lieu où était la fontaine, ils virent qu'elle avait coulé avec tant d'abondance que les champs étaient couverts d'eau. Depuis ce temps-là elle ne cessa d'en donner la même quantité, et on assure qu'elle subsiste encore, et que c'est une des plus riches sources du pays. On l'appelle pour cela, en mémoire de ce miracle, la fontaine de saint Siméon.

Les Arabes profitèrent aussi en grand nombre des puissantes exhortations et des miracles du Saint, qui les attirait par le bruit de sa réputation. Ils y venaient par centaines et par milliers. Sur quoi Cosme rapporte un fait bien attesté, qui servit à faire fleurir la foi de Jésus-Christ dans leurs pays avec plus de gloire. C'est d'Antiochus, fils de Sabin, gouverneur de Damas, que Cosme assure qu'on l'avait appris, et qui le raconta à saint Siméon même en présence de beaucoup de personnes de considération. « Naaman, princes des Arabes, disait-il, vint camper au désert qui est vis-à-vis de Damas ; et comme sa nation était alors en paix avec les Romains, il m'invita à prendre un repas chez lui. Nous parlions de différentes choses, et le discours tomba sur Siméon ; et Naaman me dit : « Je voudrais bien savoir si celui que vous nommez Siméon passe chez vous pour un homme ou pour un Dieu. » Je lui répondis qu'il n'était point un Dieu, mais seulement un grand serviteur de Dieu. « Voici pourquoi je vous ai fait cette question, répliqua-t-il. Comme le bruit de son nom s'est

répendu dans notre pays, et qu'on s'aperçut qu'un grand nombre de nos gens venaient le voir fréquemment, les grands de notre nation m'avertirent qu'il était à craindre que ces visites fréquentes ne les portassent à se faire chrétiens, et qu'ensuite ils ne livrassent le pays aux Romains à cause de la religion. Je fis donc publier là-dessus un édit, par lequel il était défendu à tous les Arabes, sous peine d'être mis à mort, eux et toute leur famille, d'aller voir Siméon.

« La nuit d'après que j'eus fait signifier mon ordonnance dans une assemblée générale, comme je dormais tranquillement dans ma tente, je vis devant moi un homme d'un regard si majestueux, que j'en fus saisi de respect et de frayeur. Je ne pouvais savoir qui il était, ne l'ayant jamais vu, mais je me jetai à terre et me prosternai à ses pieds tout tremblant et presque mort. Il me regarda d'un air de colère, et me dit d'une voix terrible : « O le plus méchant de tous les hommes ! est-ce donc toi qui oses défendre de me venir voir au peuple que le Seigneur m'envoie. » Il ordonna en même temps à cinq jeunes hommes vêtus de blanc qui lui servaient de satellites, de me saisir. Quatre me lièrent les pieds et les mains et le cinquième déchargea sur mon corps une grêle de coups de fouet. J'eus beau crier, personne ne put m'entendre. Après qu'on m'eut déchiré tout le corps par cette cruelle flagellation, il ordonna de cesser, et me menaçant d'une épée qu'il avait en main, me dit d'une voix qui m'épouvanta encore plus : « Prends bien garde d'empêcher désormais qui que ce soit de tes gens de venir voir Siméon. Si tu retombais une seconde fois dans la même faute, je te jure par le Dieu vivant, que je te couperai par morceaux, et toute ta famille, avec ce glaive. »

« A peine le jour parut qu'instruit par ce châtiment, j'assemblai les principaux de la nation et leur racontai ce qui m'était arrivé. Je révoquai mon édit et j'en donnai un tout contraire, par lequel il était permis d'embrasser le christianisme à tous ceux qui le

désireraient; et je vous avoue que si la crainte du roi de Perse ne m'avait retenu, j'aurais été moi-même voir Siméon et je me serais fait chrétien. Depuis ce temps-là, le christianisme s'est très-étendu parmi nous. Nous avons des évêques, quantité de prêtres, et il est permis à chacun de suivre leur religion. »

Mais si la crainte du roi de Perse empêcha Naaman d'embrasser la vraie foi, celle qu'un prodige de saint Siméon imprima en Perse dans l'esprit de ceux qui y persécutaient les chrétiens, fut bien salutaire à plusieurs qui en surent profiter. Un mage de cet empire, qui tenait le premier rang parmi ceux de la secte par ses impostures et sa méchanceté, était en faveur auprès du roi, et obtint de lui un ample pouvoir de persécuter les chrétiens de la nation qu'on appelait Nazaréens. Il n'est point de maux que cet homme cruel et livré à toute sa malice, ne leur fît endurer en vertu de cette commission. Comme un loup qui est entré dans la bergerie, dit Cosme, y ravage et y égorge toutes les brebis qu'il peut saisir, ainsi cet inhumain exerça sa haine impitoyable contre les ouailles de Jésus-Christ. Il n'eut égard ni à l'âge, ni au sexe. Les prisons, les fouets, les tortures, tout fut employé contre eux. Après en avoir ainsi tourmenté un grand nombre, il en fit saisir encore 350 qu'il fit jeter dans une obscure prison, où il voulait les faire mourir de faim, ayant mis des gardes à la porte pour empêcher qu'on ne leur donnât aucun secours.

Il y avait déjà dix jours qu'ils y souffraient sans qu'ils eussent aucun espoir qu'on les en retirât. Après ce temps ils eurent le bon mouvement de se recommander en esprit aux prières de saint Siméon, et adressèrent pour cela d'une voix commune leur prière à peu près en ces termes : « O Dieu qui voyez tout et à qui rien n'est impossible, nous vous supplions par les prières de Siméon de venir à notre secours selon qu'il plaira à votre divine majesté, et ne souffrez pas que ces impurs idolâtres insultent à votre saint nom, en disant que les chrétiens n'ont point de Dieu. » Leur prière fut exaucée par une suite de prodiges éclatants que Dieu

fit en leur faveur. Dès minuit la prison fut éclairée par une lumière céleste. On vit aussi tout autour des lampes et des flambeaux allumés, et saint Siméon leur apparut au milieu sur une colonne tout éclatant de lumière et couvert d'une robe de peau très-blanche, et en étant descendu, il s'approcha d'eux et les salua tous en leur disant : « La paix soit avec vous, mes frères : je suis Siméon votre frère, qui demeure sur une colonne dans les terres des Romains du côté de l'Occident, comme on vous l'a rapporté. Ne vous laissez pas abattre par les maux que vous souffrez, vous en verrez la fin dans trois jours. On vous tirera de prison, on vous rendra à vos parents, la persécution cessera, et le mage qui en a été le principal moteur, va porter la peine qu'il mérite, et elle sera si terrible que tout l'Orient en sera effrayé. » Ayant dit ceci il remonta sur sa colonne et disparut à leurs yeux, les laissant tous dans une merveilleuse consolation, comme si on les avait mis dans ce moment en liberté.

Le Saint, après avoir ainsi encouragé ces généreux confesseurs, apparut au mage Persan ; mais ce fut pour lui faire subir l'horrible punition qu'il s'était attirée par sa cruauté et sa malice. Il se montra à ce perfide dans une contenance menaçante, tenant dans sa main un feu qu'il faisait étinceler en le secouant, et jetant un regard terrible sur lui, il l'épouvanta si fort qu'il en fut terrassé. « Est-ce donc toi, malheureux que tu es, lui dit Siméon, est-ce toi, le plus scélérat de tous les mortels, qui oses t'élever contre Jésus-Christ, et qui as obtenu du roi le pouvoir de persécuter son Église, et qui veux forcer ses serviteurs à abjurer sa foi ? Tu vas dans l'instant recevoir le châtiment dû à ta témérité ; et puisque tu adores le feu, ce sera le feu qui te consumera, afin que tu apprennes à tes dépens qu'il n'est qu'une divinité imaginaire, impuissante pour te secourir. » Dans le même moment un feu descendu du ciel enveloppa le mage, et lui brûla tout le corps. L'odeur de cette brûlure fut si forte, qu'elle se répandit dans tout le voisinage. Cet impie n'en fut pourtant pas d'abord con-

sumé ; Dieu lui laissa encore le temps de pouvoir raconter à tout le monde la manière dont il l'avait châtié par son serviteur Siméon, qui lui ordonna aussi de renvoyer au roi les ordres qu'il en avait reçus par écrit de persécuter les chrétiens, et de lui marquer de sa part que si dans trois jours il ne délivrait de prison les saints confesseurs, il souffrirait lui-même de plus grands tourments qu'il ne leur en avait préparés; après quoi le Saint disparut.

Le mage tourmenté cruellement par le feu, poussa des hurlements et des lamentations, et attira tous les voisins par ses hauts cris. On accourut en foule à son secours, et il leur dit en répandant un torrent de larmes : « Siméon le Nazaréen, qui demeure sur une colonne dans les terres des Romains, vient de me réduire dans ce déplorable état où vous me voyez ; » et il leur raconta tout ce qui lui était arrivé, et l'ordre qu'il lui avait donné pour le roi, qu'il se hâta d'exécuter.

Ce prince ne voulut pas d'abord l'en croire sur sa lettre, et prit d'autres informations, et étant bien assuré de la vérité, il donna ordre qu'on relâchât sur-le-champ les prisonniers avec honneur, et fit publier un édit par tous ses États, portant qu'il était défendu très-expressément à tous ses sujets d'inquiéter les chrétiens au sujet de leur religion, et qu'ils auraient désormais toute liberté de l'exercer dans tout l'empire. Les évêques et les prêtres furent extrêmement surpris de voir un changement si subit, ignorant quelle en pouvait être la cause ; mais l'ayant apprise des prisonniers qu'on avait élargis, et ce qui était arrivé au mage, ils firent une assemblée générale pour en rendre à Dieu des actions de grâces. Ils dressèrent une relation exacte de tout ce qui s'était passé, qu'ils envoyèrent au Saint par trois prêtres, lesquels voulurent avoir la consolation de demeurer deux semaines auprès de lui, et publièrent ensuite partout sa sainteté et la puissance que Dieu lui avait communiquée pour faire tant de prodiges.

Cependant le mage mourut après vingt jours d'horribles souf-

frances, consumé par le feu et par les vers, et la religion chrétienne prit en Perse depuis de merveilleux accroissements. Le nom du Saint y fut en si grande vénération, que le roi, au rapport de Théodoret, s'informait volontiers près des ambassadeurs, de sa vie et de ses prodiges. La reine son épouse reçut de lui, comme un présent précieux, de l'huile qu'il avait bénite ; les grands de la cour le regardaient comme un homme tout divin ; malgré les calomnies de leurs mages, le peuple s'adressait avec empressement aux soldats et aux gens de la suite des ambassadeurs pour obtenir de cette huile bénite.

Cosme rapporte un autre prodige qui ne servit pas peu à confirmer les chrétiens de Perse dans la foi, et à faire respecter le nom du Saint dans ce royaume. Une vierge consacrée à Jésus-Christ, douée d'une excellente beauté, et dont l'âme était encore plus belle aux yeux de Dieu par les vertus dont elle était ornée, fut poursuivie pendant longtemps par un idolâtre nommé Marzabnes, de la secte de ceux qui adoraient l'eau et le feu. Il n'oublia rien pour l'avoir en mariage ; mais ne pouvant rien obtenir, aveuglé par son amour et guidé par sa méchanceté, il forma le noir projet de l'enlever et l'exécuta, prétextant un ordre du roi.

Il l'emmena ainsi dans sa ville, car il n'était pas du même lieu que la fille ; et quand il l'eut en son pouvoir, il employa tout ce que sa passion lui inspira pour la déterminer à l'épouser. La fille résista toujours, protestant qu'elle mourrait plutôt que de préférer un idolâtre à Jésus-Christ, et de violer la foi qu'elle avait promise à ce divin Maître en se consacrant à lui. Sa fermeté rendit l'idolâtre furieux ; il la chargea d'injures, il l'enferma dans un endroit étroit et obscur, il la meurtrit de coups et lui déchira le corps avec des verges ; et comme il la trouva toujours inébranlable, il ordonna à ses domestiques de lui attacher une pierre au cou et de la précipiter dans le fleuve, à l'endroit où le Tigre se jette dans l'Euphrate.

Quand la pieuse fille se vit entre les mains de ces méchants

hommes, elle leva les yeux au ciel et adressa à Dieu cette prière: « Mon Seigneur et mon Dieu, dont Siméon est le fidèle serviteur, vous voyez que c'est parce que je refuse d'épouser un impur idolâtre, et que je vous ai consacré mon amour qu'on va me faire mourir; daignez me secourir dans l'injustice qu'on exerce contre moi. »

On ne lui laissa pas prolonger davantage sa prière et on la jeta dans l'eau; mais elle trouva saint Siméon au milieu du fleuve qui lui tendit la main et la transporta à l'autre bord sans qu'elle eût même touché l'eau. Il lui ôta la corde du cou, et lui dit: « Ma fille, ne craignez plus rien; le Seigneur, à qui vous avez été fidèle, est venu à votre secours, et bientôt cet impie idolâtre qui voulait vous faire périr portera la peine due à ses crimes. » Il la conduisit ensuite par la main jusqu'aux limites de son pays, après quoi il lui dit: « Vous n'avez plus rien à craindre; allez dans votre maison, le Seigneur soit avec vous;» et il disparut.

Ses parents, qui la croyaient morte, furent si frappés de la voir, que leur étonnement leur étouffa la voix. Ils furent quelque temps sans pouvoir lui dire une seule parole; mais revenant de leur surprise, ils se jetèrent à son cou, et lui témoignèrent par leurs larmes la joie dont ils étaient transportés. Tous les voisins et les personnes qui la connaissaient accoururent pour participer à leur joie, et elle leur raconta à tous comment elle avait été délivrée par les prières de saint Siméon.

Tandis que ceci se passait, le païen qui l'avait enlevée reçut de Dieu le juste châtiment de son crime. Il était à table, lorsqu'il vit paraître tout à coup un homme inconnu d'un aspect terrible, et armé d'une épée prêt à le frapper : il en fut épouvanté et voulut prendre la fuite; mais il lui déchargea un grand coup sur la tête qui lui rendit tout un côté paralytique, ce qui fut suivi de douleurs inconcevables. Dans cet état on l'entendit s'écrier avec de grandes lamentations et en versant des torrents de larmes: « Ah! malheureux que je suis, d'avoir offensé une servante du Dieu

des Nazaréens ! malheur à ceux qui oseront résister à un Dieu si puissant. » Il ne cessait de pousser des cris en répétant souvent les mêmes paroles, et il demeura dans cet état jusqu'à sa mort; ce qui imprima une telle crainte aux idolâtres, qu'ils n'osèrent plus insulter aux chrétiens.

Le père de la pieuse fille vint trouver saint Siméon, suivi d'un grand nombre de parents et d'autres personnes qui voulurent l'accompagner ; lui raconta tout ce qui était arrivé à sa fille, et le publia devant tout le monde. Il demeura une semaine entière auprès de sa colonne, et retourna dans son pays après avoir rendu mille actions de grâces au Seigneur.

Chapitre III.

Le prêtre Cosme, après avoir rapporté les faits qui terminent le chapitre précédent, détaille plusieurs miracles que fit le Saint, soit en faveur des mariniers, soit pour la guérison de plusieurs malades de grande considération ; ce qui en certifiait d'autant plus la vérité, que ceux qui avaient éprouvé l'effet puissant de ses prières étant distingués par le haut rang qu'ils tenaient dans le monde, on ne pouvait les soupçonner raisonnablement de vouloir, par un sentiment indigne de leur condition, accréditer des impostures. C'est ainsi qu'il guérit un personnage des plus qualifiés d'entre les Sabéens d'une maladie cruelle, pour laquelle il avait épuisé inutilement toutes les ressources de la médecine. Il guérit de même le fils d'un grand seigneur de Perse paralytique depuis quinze ans; ce qui fit que sa mère et sa sœur se convertirent avec lui à la foi et reçurent le saint baptême. Il remit aussi en santé le fils du gouverneur d'Avaunie, qui était en très-grande considération auprès du roi de Perse, et qu'un accident d'apoplexie avait rendu paralytique d'un côté. Il rendit le même service à Denis, préfet de la milice de l'empereur, et guérit également à sa recommandation un jeune homme d'Anazète aux con-

fins de la Perse et de l'Arménie, comme il avait aussi guéri un peu auparavant quatre hommes de la lèpre éléphantine, et trois d'entre eux de la possession du démon.

Nous pourrions ajouter ici grand nombre d'autres miracles dont Théodoret a parlé en témoin oculaire, ainsi que plusieurs prédictions que fit le Saint, dont le même historien vit l'accomplissement ; mais cela nous conduirait trop loin. Nous ne devons pourtant pas omettre qu'il a détourné quelquefois par l'humilité et la ferveur de ses prières les fléaux dont Dieu était sur le point de châtier les péchés des peuples ; comme lorsqu'il vit tomber un jour deux verges du ciel sur l'Orient et sur l'Occident, qui signifiaient les courses et les ravages que les Scythes, qui étaient apparemment les Huns, devenus maîtres alors de tout le septentrion, et les Perses d'autre part, devaient faire dans l'empire. En effet, le Saint en avertit le peuple, et détourna ces malheurs par ses prières et ses larmes ; car les Perses furent arrêtés par des troubles qui s'élevèrent dans leurs États, et les Scythes voyant qu'ils laissaient les Romains en paix, y demeurèrent aussi de leur côté.

Nous marquerons ici l'admirable conversion d'un voleur qu'Antoine, disciple du Saint, raconte dans sa vie. Les Isauriens avaient parmi eux un chef nommé Antiochus Agonates, dont les brigandages faisaient grand bruit, et contre lequel on avait envoyé souvent des soldats sans qu'ils eussent pu venir à bout de s'en saisir à cause de sa force extraordinaire. Enfin, toute la ville d'Antioche, que les crimes de ce brigand avaient effrayée, se souleva, et on mit en campagne cent cinquante-six hommes choisis et bien armés pour le chercher. Ils le trouvèrent dans un cabaret ; mais celui-ci voyant le danger, se leva sur-le-champ, se fit jour l'épée à la main, menaçant de tuer tout ce qui oserait l'approcher, et étant monté sur son cheval qui l'attendait au bord d'une petite rivière voisine, il courut à toute bride se réfugier auprès de saint Siméon comme dans un asile.

Il embrassa sa colonne et cria à haute voix : « Serviteur de Dieu, sauvez une âme qui se perd. » — « Que voulez-vous de moi? » lui dit le Saint. — « Je suis, répondit-il, Agonatus, ce fameux chef des voleurs, et j'ai recours à vous pour trouver mon salut. » — « Concevez-vous, répliqua le Saint, une sincère douleur de vos crimes?» — «C'est dans ce dessein, dit Agonatus, que je me suis réfugié ici. »

Tandis qu'il parlait ainsi, les soldats qui le poursuivaient arrivèrent, et s'adressant à saint Siméon : « Très-saint Père, lui dirent-ils, il n'est pas juste que vous retiriez ce scélérat chez vous; renvoyez-le afin qu'il soit puni comme il le mérite. » — « Mes enfants, leur répondit le Saint, ce n'est pas moi qui l'ai fait venir ici; mais celui qui connaît ses crimes et sa conversion lui fera miséricorde. Quant à moi, je ne puis pas le chasser, parce que le royaume des cieux est pour les pénitents. De deux voleurs qui furent crucifiés avec Jésus-Christ, il y en eut un qui entra en possession du royaume des cieux, et l'autre reçut la punition qu'il méritait. Si quelqu'un d'entre vous peut s'opposer à celui qui l'a envoyé ici, il n'a qu'à entrer et l'enlever. »

Les soldats se retirèrent en entendant ceci, et alors Agonatus dit au Saint : « Mon Seigneur, je m'en vais. » — « Quoi! lui dit le Saint, vous retournez à vos crimes? » — « Non, mon Père, répondit-il, mais le Seigneur Jésus m'appelle; » et élevant les mains au ciel il dit : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, recevez mon esprit. » Il pleura durant deux heures d'une manière si touchante, qu'il tira les larmes des yeux du Saint et de tous les assistants. Ensuite, penchant la tête contre la colonne, il rendit son esprit à Dieu. On retira son corps et on l'enterra dans le monastère.

On a pu voir par tout ce que nous venons de dire, l'efficacité de ses prières auprès de Dieu, et la force des exhortations qu'il faisait aux peuples. Mais s'il employa l'ardeur de son zèle pour les particuliers, il ne le fit pas moins servir, dit Théodoret, au

bien général de l'Église, soit en combattant l'impiété des idolâtres, soit en brisant la résistance opiniâtre des Juifs, soit en dissipant les factions des hérétiques. Il écrivait à l'empereur sur ce sujet avec une liberté apostolique, et ses lettres en étaient toujours reçues avec une singulière vénération. Il réveillait également le zèle des évêques et des magistrats en ce qui était du service de Dieu.

Cosme en donne une célèbre preuve, dont tous les historiens ont aussi fait mention. Le préfet Asclépiades, oncle de l'impératrice et en crédit auprès de l'empereur Théodose, avait donné sa prédilection aux païens et aux Juifs, et était ennemi des chrétiens. Pour favoriser les Juifs, il surprit un édit du prince, par lequel il était ordonné aux chrétiens de leur rendre les synagogues qu'on leur avait ôtées, et de rebâtir à leurs propres dépens celles qu'ils avaient détruites. On avait déjà commencé de publier cet édit dans plusieurs villes, avec un ordre exprès aux magistrats de le faire exécuter. On ne peut exprimer le trouble et l'affliction que cet édit flétrissant et ignominieux pour l'Église causa aux fidèles. Les Juifs en triomphaient et les païens autant qu'eux. Ils parurent en public vêtus de robes blanches pour témoigner leur joie et insulter aux fidèles ; mais leur audace fut bientôt réprimée. Dès qu'on l'eut publié, plusieurs évêques en écrivirent à saint Siméon, qui en fut extrêmement affligé. Son zèle s'alluma, et il écrivit une lettre très-forte à l'empereur, dans laquelle il lui représente qu'il paraissait dans cette rencontre avoir oublié Dieu, de qui il tenait son diadème et son empire ; qu'il s'était déclaré l'ami et le zélé protecteur des Juifs, ces impies blasphémateurs du nom de Jésus-Christ ; qu'il devait craindre beaucoup que Dieu ne le punît très-sévèrement, ainsi que ceux qui lui avaient conseillé de donner cet édit ; et que si Dieu le frappait, comme cela pourrait bientôt arriver, il serait forcé de reconnaître, en levant les mains au ciel, que la colère de Dieu a fondu sur lui parce qu'il a manqué à la fidélité qu'il lui avait promise.

Théodose fut épouvanté en lisant ces menaces : il connaissait la droiture et la sainteté de Siméon, et que l'esprit de Dieu résidait en lui. Il eut un très-vif regret de s'être laissé tromper par Asclépiades ; il révoqua son édit, et envoya en diligence des ordres partout pour en empêcher l'exécution. L'espoir des Juifs fut confondu et les chrétiens triomphèrent à leur tour. L'Église changea sa tristesse en chants de joie et en actions de grâces, et le démon avec ses suppôts fut terrassé ; car l'empereur ne se contenta pas d'avoir mis son édit à néant, il chassa de sa cour avec confusion Asclépiades qui en avait été le moteur, et envoya à saint Siméon, par quelques-uns de ses principaux officiers, une lettre dans laquelle il lui témoignait le regret de sa faute, et le priait de lui en obtenir de Dieu le pardon.

L'Église étant déchirée, après le concile d'Éphèse, par le schisme de quelques évêques orientaux attachés à Nestorius contre saint Cyrille et les autres prélats orthodoxes, le même prince écrivit deux lettres à saint Siméon, où, après lui avoir marqué qu'il n'oublie rien pour protéger la cause de la religion, il le prie de demander à Dieu la grâce de ramener les esprits à une parfaite union et de donner la paix à l'Église.

Il commence ainsi la seconde lettre : « Comme nous savons très-bien que votre vie est uniquement consacrée à Dieu, et que la vie sainte que vous menez vous donne assez de confiance auprès de lui pour attirer jusque sur nous les effets de sa bonté, nous avons cru devoir vous écrire, afin que vous fassiez réussir l'importante affaire qui se traite à présent, et qui dépend plus de la Providence que de nous. » L'empereur l'exhorte après cela à se servir du crédit que sa piété lui donne sur les esprits, pour porter Jean, patriarche d'Antioche, à souscrire à la déposition de Nestorius, et à se réconcilier avec saint Cyrille d'Alexandrie, ce qui devait ramener la paix. Enfin, il ajoute qu'en y travaillant, il combattra pour la gloire de Dieu, il remportera une victoire signalée sur le démon qui a soufflé cette discorde, et fera une

œuvre digne de la sainteté dont il fait profession. Il finit sa lettre en lui recommandant d'obtenir la bénédiction du Seigneur, tant sur sa personne que sur son empire et sur tous ses sujets, et qu'il attend la réussite de tout, particulièrement de ses oraisons.

Nous avons vu dans la vie de saint Euthyme qu'il détacha l'impératrice Eudoxie, veuve de ce même empereur, du parti du moine Théodose eutychien et usurpateur du siége de Jérusalem, et qu'il la réunit au parti catholique. L'empereur Marcien, successeur de Théodose, se déguisa sous un habit particulier pour voir le Saint, et s'en retourna pénétré de vénération pour sa haute vertu. Léon, qui régna après lui, voulant savoir le sentiment de toute l'Église d'Orient touchant le concile de Chalcédoine, et touchant Timothée Elure qui s'était intrus dans l'Église d'Alexandrie, en écrivit aux Métropolitains de son empire et à quelques illustres anachorètes. Saint Siméon ne fut pas oublié. Il soutint avec force dans sa réponse les dogmes de l'Église et les décisions du concile de Chalcédoine, et se déclara absolument contre l'intrusion d'Elure.

Nous n'avons pas la réponse qu'il fit à l'empereur; mais l'historien Evagre nous a conservé une partie de celle qu'il fit à Basile, pour lors évêque d'Antioche. « Nous pouvons dire à présent avec vérité, lui dit-il, que le Seigneur soit béni, qui n'a point rejeté nos vœux et qui a fait éclater sur nous sa miséricorde, quoique nous ne soyons que des pécheurs. Comme j'ai reçu vos lettres, j'ai admiré le zèle et la piété de l'empereur, tant envers les saints Pères, que pour la foi qu'ils ont confirmée. Ce n'est pas un don qui vient de nous, mais de Dieu, comme dit l'Apôtre, qui a accordé cette bonne volonté par vos prières à Sa Majesté Impériale. » Et un peu après : « C'est pourquoi, tout vil et méprisable que je suis, et l'avorton des moines, j'ai aussi déclaré à l'empereur mon sentiment touchant la foi des six cent trente Pères assemblés à Chalcédoine, m'arrêtant et m'affermissant sur cette foi révélée par le Saint-Esprit; car si le Sauveur est pré-

sent au milieu de deux ou trois personnes assemblées en son nom, comment se pourrait-il faire que le Saint-Esprit ne fût pas entre tant de saints Évêques? Soyez donc fermes et courageux pour la vraie religion, comme Josué pour le peuple d'Israël. Je vous prie de vouloir bien saluer de ma part tout votre pieux clergé et votre peuple fidèle. »

Enfin, dit l'historien Cosme, on peut aisément reconnaître la haute estime que les magistrats et les empereurs mêmes avaient conçue de sa sainteté, par la joie incroyable qu'ils témoignaient en recevant ses lettres et par leur diligence à lui répondre, ou à exécuter ce qu'il leur recommandait, ne pouvant se lasser de rendre gloire à Dieu des merveilles qu'il faisait éclater dans les œuvres de son serviteur, qu'ils apprenaient de temps en temps par des bruits publics et certains; en sorte qu'on voyait se vérifier en lui ce que le Sauveur du monde a dit dans l'Évangile du serviteur bon et fidèle, dont les bonnes œuvres éclatent parmi les nations depuis l'endroit où le soleil se lève jusqu'aux régions où il se couche.

En effet, poursuit Cosme, qui pourrait compter le nombre prodigieux d'hommes, qui, n'ayant aucune connaissance du vrai Dieu, l'ont enfin reconnu pour leur créateur par les œuvres miraculeuses du grand Siméon son serviteur, et ont appris de lui à lui rendre un culte légitime? Qui pourrait exprimer combien il a converti de pécheurs, et à combien de libertins livrés aux plus infâmes débauches il a appris à vivre dans la continence? Qui pourrait dire aussi combien de femmes tombées dans le désordre étant venues sur le bruit de sa réputation des pays les plus éloignés, ont été si touchées en le voyant seulement de dehors l'enclos qui environnait sa colonne, qu'elles n'ont plus voulu retourner dans leur pays; mais se sont renfermées dans des monastères pour s'y exercer le reste de leur vie dans les travaux de la pénitence?

Comme on venait à lui de tous les pays, les uns pour trouver

dans le secours de ses prières la délivrance de leurs maux corporels, les autres des remèdes aux maux spirituels de leurs âmes; d'autres du secours dans leurs besoins temporels : on voyait toujours sa colonne, ou son enclos, environné de gens qui venaient des endroits les plus reculés de l'Arabie, où l'on ne connaît pas même l'usage du pain, et où l'on ne se nourrit que de chair. Les Barbares, les Parthes, les Arméniens, les peuples de toutes les langues, étonnés de sa vie extraordinaire, et vivement pénétrés de ses admirables instructions, renonçaient aussitôt à leurs superstitions, embrassaient la foi de Jésus-Christ, lavaient leurs péchés dans les eaux vivifiantes du baptême; portaient chez eux la véritable croyance, et bâtissaient des églises au milieu de leurs tentes, ou dans leurs bourgs.

On voyait en même temps de si grands changements en eux, que dans le zèle qui les animait, les uns remettaient à leurs débiteurs l'argent dont ceux-ci leur étaient redevables, les autres donnaient la liberté à leurs esclaves. Enfin on ne voyait plus parmi eux, ni oppression, ni vexation, ayant embrassé avec la foi la pratique de la douceur et de la charité évangélique. Ce n'était pas d'ailleurs dans le peuple seul que s'opéraient ces changements merveilleux; c'étaient les princes et les chefs des tribus; c'étaient les plus qualifiés d'entre les nations; c'étaient les nobles, qui partageaient avec leurs sujets le don précieux de la grâce que Dieu répandait sur tous ceux qui venaient le visiter; et Cosme assure qu'il eût été bien difficile de compter le nombre de ces puissants du siècle qui participèrent à ce bonheur.

Le même historien, parlant de quantité de guérisons miraculeuses que ce Saint obtint de Dieu par ses prières, en prouve la certitude par trois circonstances qui les rendaient indubitables. La première est, que plusieurs de ceux en faveur desquels Dieu les lui accorda, étaient des personnages distingués ou par leurs charges, ou par leur noblesse, ou par leurs richesses. La seconde est, que les guérisons que le Saint opérait étaient instantanées ;

car on voyait des possédés délivrés sur-le-champ des malins esprits, des paralytiques sauter de leur lit et user de leurs membres avec la même liberté que s'ils n'avaient point été malades, d'autres qui avaient leurs corps couverts d'ulcères ou presque consumés de la lèpre éléphantine, se trouver guéris tout à coup, sans qu'il restât sur leur chair aucune marque de leur maladie. La troisième est, qu'il faisait ces guérisons en présence d'une infinité de témoins, qui avaient vu les malades avec leurs infirmités, et les en voyaient délivrés par la prière du Saint, sans qu'ils pussent se le déguiser, quand même ils auraient été affectés d'une mauvaise volonté envers le Saint, ou prévenus contre sa vertu, ou intéressés à la rendre suspecte. Serait-on surpris après cela que des prodiges si éclatants produisissent des effets admirables de conversion dans l'esprit de tant de peuples ? L'évidence des miracles ne pouvait guère manquer de produire ces conversions, qui certifiaient également la vérité de ces miracles.

Nous avons dit dès le commencement de la vie du Saint, qu'il avait un frère nommé Semsis, qui avait embrassé la vie monastique. Dieu l'enleva de ce monde cinq ans après que le Saint fut monté sur sa colonne, et lui fit connaître le jour de sa mort trois mois avant qu'elle arrivât. Il en avertit trois des principaux habitants du bourg, et les pria de préparer une caisse pour y déposer son corps et empêcher qu'on ne le leur enlevât. Semsis méritait cette distinction par sa piété éminente : il laissa après lui une grande réputation de sainteté, et ses vertus la lui avaient méritée.

Notre Saint ne lui survécut que pour faire éclater davantage dans le reste de sa vie les merveilles de la puissance de Dieu par sa pénitence extraordinaire, et par les prodiges innombrables dont nous n'avons rapporté que la moindre partie, et Dieu le lui fit connaître dans la même vision qui lui apprit la mort prochaine de son frère. Mais ce divin Maître, qui l'avait donné en spectacle à l'univers pour la conversion de tant d'idolâtres et d'un si grand

nombre de pécheurs, pour le soulagement de tant de malheureux, pour le salut de tant d'âmes, et pour la gloire de son Église, ce divin Maître, dis-je, voulut enfin couronner d'une gloire immortelle les travaux qu'il avait soufferts pour son amour, et les œuvres sans nombre de charité qu'il avait exercées. Comme il avait été un homme de prodiges durant sa vie, il ne cessa de l'être jusqu'à sa mort, qui fut accompagnée également de circonstances miraculeuses. Nous en devons la connaissance au prêtre Cosme ; car les autres historiens ne nous en ont pas donné le détail aussi exactement que lui, et nous l'allons rapporter en substance et autant seulement qu'il est nécessaire pour l'édification des lecteurs.

Si sa vie, dit-il, fut un tissu de merveilles, sa mort ne le fut pas moins, et quarante ans auparavant Dieu lui en fit connaître le temps dans une vision. Sept ans s'étaient écoulés depuis qu'il s'était renfermé dans sa clôture, lorsque deux personnages revêtus d'une gloire céleste se firent voir à lui ; l'un tenait un bâton à la main, dont il se servit pour mesurer jusqu'à la hauteur de quarante coudées, et puis s'étant tourné vers l'autre qui l'accompagnait, il lui dit : « Quand le nombre de quarante sera complet, celui-ci sera enlevé de ce monde : mais avant que cela arrive, je donnerai à la terre un signe dont on n'a point vu de semblable jusqu'à présent. »

Quoique l'esprit céleste qui parlait ainsi n'adressât pas la parole au Saint, il comprit pourtant que cela le regardait et que c'était un avertissement du temps de sa mort ; mais il pensait en lui-même quel pouvait être le signe qui devait la précéder. Il le reconnut enfin par ce terrible tremblement de terre qui ruina presque toute la ville d'Antioche et les pays d'alentour, et alors il ne douta plus que sa fin ne fût proche.

Comme il avait toujours servi d'asile à tous les malheureux, et qu'il était la ressource des peuples dans les calamités publiques, tous les habitants d'Antioche, effrayés du renversement de leur

ville et ceux des pays voisins, coururent se réfugier auprès de lui. On les vit venir de toute part, remplissant l'air de leurs cris et de leurs gémissements, les prêtres marchant devant eux les croix arborées et l'encens fumant, le conjurant d'unir ses prières aux leurs pour apaiser la colère du Seigneur.

Alors le Saint ne doutant plus que ce ne fût là le signe qui devait précéder sa mort de peu de temps, fit écarter le monde, et appelant un de ses deux disciples qui étaient plus assidus auprès de lui, il lui dit : « Je vois que le nombre qui m'a été marqué d'en haut va bientôt s'accomplir, et que le signe que Dieu m'a fait connaître est plus grand que je ne l'eusse jamais cru. C'est pourquoi j'ai voulu vous en avertir en particulier, et vous recommander très-expressément de ne point permettre qu'on ensevelisse mon corps avec d'autre vêtement que celui que j'ai porté jusqu'à présent. »

Cependant les habitants d'Antioche et du voisinage ne cessaient de venir à lui les uns après les autres, et ce fut un concours continuel qui dura pendant cinquante-un jours. Personne n'osait demeurer dans la ville, dans la crainte d'être écrasé sous les ruines des maisons par quelque nouvelle secousse. On les voyait tous auprès du Saint, saisis de frayeur, l'esprit abattu, n'ayant d'espoir que dans la ferveur de ses prières, et protestant avec des gémissements et des larmes, qu'ils étaient prêts de faire tout ce qu'il leur prescrirait pour apaiser la colère de Dieu.

Après ces cinquante et un jours qu'on passa ainsi dans les larmes, on célébra la sacrée Synaxe avec grande solennité. C'était le 29 du mois de juillet, et Dieu, qui voulait rendre la mort du Saint encore plus illustre que sa vie, disposa tellement toutes choses par sa Providence, qu'il s'assembla auprès de sa colonne plus de monde qu'on n'en avait jamais vu jusqu'alors. On eût dit, comme son historien le remarque, que tous les peuples étaient sortis de concert de leurs pays pour venir lui dire le dernier adieu et célébrer ses obsèques avec plus de pompe.

Le Saint, qui s'intéressait avec tant de charité aux habitants d'Antioche, tâcha de les consoler dans leurs malheurs, et les exhorta beaucoup à observer la loi de Dieu. Il leur donna plusieurs avis dignes de sa foi et de sa piété, comme un bon père qui parlait à ses chers enfants. Ensuite il ajouta : « Retournez à présent chez vous avec confiance, et passez-y trois jours dans les veilles selon l'usage de l'Église, après quoi vous pourrez vaquer sans crainte à vos affaires comme auparavant, et les artisans pourront exercer leurs métiers en toute sûreté ; car j'espère que le Seigneur prendra soin de vous par sa miséricorde. » Cela dit, il les congédia.

Trente jours après, le 29 d'août qui tombait un samedi, étant avec quelques-uns de ses disciples, il se trouva tout à coup sur les onze heures de nuit dans un épuisement total de ses forces, et qui annonça une maladie mortelle. Il fut dans cet état jusqu'au mardi, et durant ce temps-là, Dieu voulant manifester par un nouveau prodige combien sa mort était précieuse à ses yeux, l'ardeur du soleil, qui était si violente qu'on ne pouvait presque pas la supporter, fut tempérée par un doux zéphir, et l'on vit tomber du ciel une rosée sur le Saint dont le corps exhala une odeur si suave qu'on n'en avait jamais senti de pareille ; ce qui était encore plus merveilleux, c'est qu'elle ne se faisait sentir que depuis le milieu de sa colonne jusqu'au-dessus de sa tête, d'où elle se répandait dans tout l'enclos ; et par un surcroît de prodige, on remarqua que l'odeur de ce parfum céleste n'était pas toujours la même, et qu'elle changeait successivement, comme on voit, dit son historien, les vagues de la mer se pousser les unes après les autres.

Son disciple qui était nuit et jour auprès de lui, sentant cette odeur miraculeuse, lui dit agréablement, comme pour le récréer dans l'abattement où le mal l'avait réduit : « Voyez, mon maître, comme le Seigneur vous aime. Il vous en donne deux marques bien sensibles : l'une est d'avoir assemblé, ces jours passés, un

si grand nombre de monde auprès de vous pour recevoir votre bénédiction, et l'autre est cette odeur céleste qu'il répand autour de vous, et que vous pouvez regarder comme un gage de la récompense qu'il vous prépare : mais puisque vous nous allez bientôt quitter, je vous conjure, au nom du Seigneur, que vous avez fidèlement aimé depuis votre enfance, de me donner votre bénédiction. »

Le Saint la lui donna avec beaucoup de tendresse, en priant le Seigneur qu'il lui accordât la sienne ; mais il lui recommanda en même temps de ne point divulguer avant qu'il eût expiré, le miracle de cette odeur céleste que Dieu avait daigné faire sentir. Enfin, le mercredi, qui était le second jour de septembre de l'année 459 selon la supputation d'Assémani, tous ses disciples étant assemblés autour de sa colonne, ainsi qu'un grand nombre de gens de tous les pays, il fléchit le genou durant trois fois en regardant le ciel ; et comme tout le peuple, qui avait les yeux fixés sur lui, le conjurait avec de grands cris de le bénir, il tourna ses regards de tous les côtés d'où il le pouvait voir, et lui donna par trois fois sa dernière bénédiction, après quoi regardant de nouveau le ciel, il laissa pencher sa tête sur le bras d'un de ses deux disciples qui le soutenaient, et rendit son esprit à Dieu.

A peine eut-il expiré, que ses enfants spirituels furent obligés de prendre des précautions, soit pour n'être pas étouffés par la foule, soit pour empêcher que le saint corps ne fût enlevé de force, et que chaque bourg d'alentour voulant l'emporter, il n'arrivât du désordre. Ils firent pour cela porter une caisse sur la colonne dans laquelle ils l'enfermèrent, en attendant de pouvoir le déposer dans un tombeau qui fût plus digne de si saintes reliques.

Le bruit de sa mort se répandit bientôt, et on ne saurait dire quelle fut la douleur qu'on en témoigna partout où on l'apprit. Chacun prit part à cette grande perte ; on rappelait les actes immenses de charité que le Saint avait exercés sur tout le monde ;

on racontait ses prodiges, on étalait ses vertus, on exaltait son humilité au-dessus des dons extraordinaires dont Dieu l'avait honoré ; on admirait sa patience qui avait toujours été invincible dans une pénitence si longue et si inouïe. Mais en le pleurant on louait Dieu en même temps des grâces dont il l'avait favorisé avec tant de profusion, et on participait à la joie de son âme, qui était allée recevoir dans le ciel la récompense due à ses travaux. Ainsi sa mort fut tout ensemble un sujet de douleur et de joie, d'affliction et de triomphe. On y mêla les larmes avec les saints cantiques ; et non-seulement le peuple, mais tout le clergé, tant du premier que du second ordre, rendit à sa mémoire un juste tribut de regrets de sa perte, d'admiration de ses vertus et de ses prodiges, d'hommage à sa sainteté, et de gloire au Seigneur qui l'avait couronné.

Les habitants d'Antioche ne permirent pas qu'on leur disputât le bonheur de posséder ses précieuses reliques. Le patriarche, accompagné de plusieurs évêques et de son clergé, se rendit aussitôt sur le lieu pour les transporter. Ardabure, fils d'Aspare et petit-fils d'un autre Ardabure, alors général de l'armée de l'empereur, y vint avec vingt et un comtes [1], plusieurs tribuns [2], et des troupes romaines, soit pour empêcher le désordre, soit pour faire honneur au Saint. Les évêques et les prêtres portèrent son corps sur leurs épaules jusqu'au bourg de Scihum, distant de quatre milles de l'enclos du Saint : là ils le mirent sur un char

[1] Le titre de comte (*comes*) s'appliquait à des fonctionnaires de plusieurs ordres. Sous la république romaine il avait été donné aux tribuns, préfets et scribes qui accompagnaient les proconsuls et à divers officiers civils ou militaires envoyés dans les provinces. Plus tard, ce titre prit un caractère plus relevé. Au temps de saint Siméon, le grand chambellan, le grand maître du palais, le directeur des finances, les commandants des gardes, certains gouverneurs de villes et de provinces étaient appelés comtes.

[2] On donnait alors le nom de tribuns à différents fonctionnaires. Il y avait des tribuns militaires, des tribuns civils, des tribuns pour les finances, des tribuns surveillant les fêtes publiques.

qui fut escorté par les officiers, les magistrats de la ville et les gardes. Les troupes romaines venaient après, suivies d'un monde dont le nombre augmentait toujours à mesure qu'on avançait, chacun accourant de partout pour se joindre à la pompe funèbre. On y voyait des vieillards, des enfants, des femmes, des personnes de toutes les conditions, tous s'empressaient de mériter, en honorant ses reliques, sa protection auprès de Dieu. La fumée des parfums et des flambeaux qu'on brûlait devant, formaient dans l'air comme un nuage et y causait une triste obscurité, à laquelle répondaient les cris, les lamentations et les pleurs du peuple, ainsi que le chant des psaumes et des cantiques ; ce qui faisait une espèce de concert très-lugubre et très-touchant. La marche dura cinq jours ; car on fit l'enlèvement du corps le lundi, et on ne put arriver que le vendredi dans Antioche.

Mais à cinq milles de la ville, les mulets qui traînaient le chariot s'arrêtèrent tout à coup à un lieu appelé Maro ou Méroé, sans qu'on pût les faire avancer. On en reconnut bientôt la cause : Dieu voulut relever la pompe funèbre par un prodige des plus éclatants. Un énergumène, que le démon dont il était possédé avait rendu sourd et muet, et qui avait l'esprit tout à fait aliéné, était retiré depuis plusieurs années dans un sépulcre voisin de ce lieu. Il se tenait ordinairement sur les degrés de ce sépulcre, à la vue de tous les passants qui l'entendaient rugir continuellement, ce qui faisait que personne n'osait s'en approcher. Lors donc que le chariot fut arrivé à cet endroit, il fut arrêté par une main invisible, et en même temps une lumière céleste éclaira l'esprit de ce malheureux, qui courut de toutes ses forces au chariot, et se trouva guéri dans le moment qu'il le toucha. Il s'éleva un grand cri de tout le peuple à cette merveille ; les mulets reprirent leur pas, le possédé ainsi délivré suivit les saintes reliques jusqu'à la ville, faisant entendre sa voix au-dessus des autres par de vives actions de grâces, et publiant à tout le monde la faveur que le Saint lui avait obtenue miraculeusement du ciel.

Il persévéra ainsi plusieurs jours dans l'Église où on le déposa, ne pouvant se lasser de témoigner au Seigneur sa juste reconnaissance.

Ce qui était resté d'habitants dans Antioche vint au-devant du corps saint pour le recevoir. Le spectacle ne pouvait être plus magnifique et plus frappant. Le patriarche, les évêques, le clergé, le duc [1] Ardabure avec les officiers et les troupes romaines le conduisaient en triomphe. On n'entendait que des cris de joie mêlés de regret, que d'acclamations et des louanges. Tout retentissait du chant des psaumes et des hymnes, et l'air était rempli de la suave odeur des parfums qu'on brûlait. Ce fut dans cette pompe qu'on entra dans la capitale, et qu'on alla déposer le saint corps dans la [2] grande église, commencée par l'empereur Constantin et achevée par Constance, et qui fut dédiée en 341 par quatre-vingt-dix-sept évêques. Cosme dit, comme une marque de distinction en faveur du Saint, qu'on n'y avait point déposé jusqu'alors de corps d'aucun autre saint.

Le Saint avait apparu d'abord après sa mort à saint Auxence, qui vivait reclus au Mont-Siope proche de Chalcédoine, et qui le déclara à ses disciples en soupirant et en versant beaucoup de larmes; et de là la nouvelle en fut portée à l'empereur Léon, ce qui fut ensuite vérifié par les nouvelles qu'on en reçut d'Antioche.

Ce prince, persuadé qu'en faisant transporter le corps du Saint à Constantinople, il y serait un puissant soutien pour tout l'empire, outre qu'il voulait lui rendre par lui-même les honneurs qui lui étaient dus, manda incessamment au patriarche et au gé-

[1] Le titre de duc était, sous les premiers empereurs chrétiens, inférieur à celui de comte. Néanmoins le duc était, dès lors, chef de l'administration publique, de la justice et des armées dans les provinces qui lui étaient confiées.

[2] Il est dit dans la Vie du Saint, écrite par Antoine et par Métaphraste, qu'on déposa son corps dans l'église de Cassien, qui était apparemment au faubourg, et que trente jours après Ardabure le fit transporter dans la grande église, où on lui fit bâtir un oratoire qui fut appelé la Concorde et la Pénitence.

néral des troupes de le transporter dans la ville impériale. Les Antiochiens furent consternés de cet ordre, et conjurèrent Ardabure et les envoyés de permettre, avant que de l'exécuter, qu'ils députassent à l'empereur. Ils lui écrivirent donc pour le supplier d'avoir égard aux calamités de leur ville, dont les tremblements de terre réitérés avaient ruiné les murailles, et qu'il ne leur restait pour défense que les sacrées dépouilles de ce grand serviteur de Dieu. Léon ne se rendit qu'avec peine : il acquiesça pourtant à leurs prières, et on lui envoya quelque chose qui avait servi au Saint.

On dispersa dans la suite quelques-unes de ses reliques; mais les plus considérables se conservaient à Antioche du temps d'Évagre, plus de cent ans après la mort du Saint. Cet historien dit qu'il eut le bonheur de voir son chef en présence de beaucoup d'évêques et de Grégoire, qui gouvernait alors l'église d'Antioche: on l'envoyait à Philippique, général de l'armée d'Orient, qui avait demandé diverses reliques pour défendre l'empire contre les Perses.

Évagre remarque que ses cheveux n'étaient point tombés, et qu'ils paraissaient dans le même état où ils étaient de son vivant. La peau de son front était ridée et desséchée, mais ferme et sans corruption. Ses dents étaient bien enchâssées dans la mâchoire, et il ne manquait que celles qu'on avait arrachées avec force pour satisfaire la piété de quelques personnes. Enfin, il vit la chaîne qu'il portait au cou, et qu'on n'en avait point ôtée par respect pour cet instrument de sa pénitence. Nous ne devons pas oublier de dire qu'il se faisait au tombeau du Saint des miracles, et en plus grand nombre qu'il n'en avait faits durant sa vie.

Les habitants des environs de sa montagne avaient bâti auprès de sa colonne, deux logements de pierres sèches; et nous apprenons de la vie de saint Daniel, qu'il y avait un monastère où ce Saint passa quatorze jours; c'est ce qu'on appelait la Mandre de saint Siméon. On bâtit dans la suite une église autour de sa co-

lonne, dont Évagre, qui l'avait vue, fait la description. Elle est, dit-il, bâtie en forme de croix, et embellie tout autour de galeries, dont la couverture est soutenue par des colonnes de pierres fort belles et bien travaillées. Celle du Saint se trouve au milieu dans une espèce de couvert. Il y a sur ces galeries une espèce de terrasse bordée de deux balustrades, dont l'une est en dehors et l'autre du côté de la colonne.

Évagre, après cette courte description, parle d'un phénomène qui y paraissait, et dont il fut lui-même témoin. « Le peuple, dit-il, étant assemblé, lorsque j'y étais, quantité de paysans faisaient le tour de la colonne, et je vis une étoile d'une grandeur extraordinaire, qui brillait avec un grand éclat à une fenêtre du côté gauche, où elle s'agitait et faisait plusieurs tours et détours, disparaissant quelquefois et se remontrant de nouveau, ce qui n'arrive que le jour de la solennité du Saint. Quelques personnes aussi très-dignes de foi assurent y avoir vu le Saint, voltigeant de côté et d'autre avec sa longue barbe et son bonnet en pointe sur la tête, comme il le portait durant sa vie : ce que je n'ai point difficulté de croire, après ce que j'ai vu moi-même. Tous les hommes ont la liberté d'entrer dans ce lieu, et font le tour de la colonne autant qu'il leur plaît, les uns à pied les autres à cheval ; mais les femmes n'y entrent point et j'en ignore la raison. Elles demeurent à l'entrée, et voient de la porte l'étoile qui paraît. » Telle est la relation d'Évagre.

Il y a apparence, comme le remarque fort bien Bollandus, que la défense qui était faite aux femmes d'entrer dans l'église du Saint, ne fut qu'une suite de celle que le Saint leur avait faite lui-même de son vivant de passer le mur de clôture qu'on avait fait autour de sa colonne. Saint Grégoire de Tours dit que cette défense, qui subsistait après sa mort, était un effet de l'admirable pureté qu'il avait conservée toute sa vie. Il raconte là-dessus qu'une femme, s'étant travestie en homme pour y entrer, tomba morte au moment qu'elle y mit le pied, ce qui effraya si fort le

peuple, qu'aucune autre n'eut depuis la témérité de tenter pareille chose. Antoine, disciple du Saint, dit aussi que, lorsqu'il était sur sa colonne, une femme qui désirait extrêmement de le voir ayant rencontré des soldats qui y allaient, prit un habit militaire et s'y rendit avec eux. Quand ils furent à la porte de l'enceinte, elle leur dit : « Je garderai ici vos chevaux, et quand vous aurez reçu la bénédiction du Saint j'entrerai après vous. » Comme donc ils furent au pied de la colonne, le Saint leur donna sa bénédiction et leur dit : « Vous avez laissé à la porte quelqu'un de votre compagnie ? » — « Oui, notre vénérable Père, » lui répondirent-ils. « Dites-lui donc, leur ajouta-t-il, qu'il soit content, que Dieu a exaucé sa prière et qu'il lui a donné sa bénédiction. » Étant revenus ensuite reprendre leurs chevaux, ils lui rapportèrent ce que le Saint les avait chargés de lui dire, et voulurent savoir comment elle avait pu mériter cette grâce du Saint. Cette femme reconnut alors que Dieu lui avait révélé ses intentions, et avoua aux soldats qu'elle était une femme, et que le désir de le voir l'avait portée à prendre un habit d'homme ; ce que saint Siméon n'avait pu apprendre que par une lumière céleste : de quoi les soldats, extrêmement surpris, rendirent gloire à Dieu et louèrent beaucoup la charité du Saint.

Nous ne saurions oublier ici ce que l'auteur de l'ancienne Vie de sainte Geneviève de Paris rapporte : « Il y avait, dit-il, en Orient, un saint nommé Siméon qui passa près de quarante ans sur une colonne à quelques lieues d'Antioche en Syrie. Ce Saint, dit-on, demandait avec soin des nouvelles de sainte Geneviève aux marchands qu'il voyait, leur marquait une profonde vénération pour elle, et les priait instamment de l'engager à se souvenir de lui dans ses prières. » Ce trait de l'histoire de cette Sainte confirme l'éminence de sa vertu et la connaissance que Dieu en avait donnée au Saint en un pays si éloigné.

Nous verrons dans la suite qu'il y a eu deux autres Siméon Stylites, et d'autres solitaires aussi qui ont pratiqué la même pé-

nitence; mais le Saint dont nous venons de décrire la vie a été le premier qui en ait donné l'exemple.

Parmi les lettres de saint Nil on en trouve deux adressées à un solitaire nommé Nicandre Stylite, qui vivait du temps de saint Siméon. Tillemont paraît douter que ces lettres soient véritablement du célèbre saint Nil. Quoi qu'il en soit, Bulteau parle ainsi de Nicandre, sur ce que ces lettres nous en apprennent : « Lorsque saint Siméon était sur sa colonne, il parut ailleurs un autre Stylite nommé Nicandre ; qui n'est connu que par deux lettres de saint Nil. Mais soit qu'il n'eût eu jamais de vertu solide ou qu'il ne la conservât pas, il fit voir qu'il était animé d'un esprit tout opposé à celui de saint Siméon ; car au lieu que ce Saint ne souhaitait point d'être honoré, et qu'il ne voulut pas même parler à sa mère, Nicandre recevait avec joie les applaudissements des hommes, et dans la suite il attira même les femmes près de sa colonne, et conversait volontiers avec elles. Saint Nil, touché du danger où était son salut, le reprit fortement de sa mauvaise conduite, et lui écrivit qu'il pensât à lui-même, et qu'il vît s'il n'était pas semblable au serpent qui a été condamné à ramper sur la terre et à la manger, puisqu'au lieu de se nourrir des vérités du ciel, il se repaissait de ces fausses louanges et de ces vains et dangereux entretiens, qui étaient des choses basses et terrestres. »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

Cinquième Partie.

SOLITAIRES D'ARABIE.

Sixième partie.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉTAT MONASTIQUE EN SYRIE.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 06 21 02 7